Lettres de Jersey

1927 – 1928

Saint Ignace 1928

A. M. D. G.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER ET FILS
WETTEREN (BELGIQUE)

COLLEG. EBROIC.
SANCTI FRANCISCI
S. SALESII S.J.

Lettres de Jersey

1927 — 1928

Vol. XLI. — Nouvelle Série, T. VIII.

A. M. D. G.

COLLEG. EBROIC.
SANCTI FRANCISCI
S. SALESII S.J.

IMPRIMERIE POLYGLOTTE
JULES DE MEESTER ET FILS
WETTEREN (BELGIQUE)

AVIS

Nos souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à Monsieur l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).

DOCUMENTS

Lettre du Cardinal Secrétaire d'Etat

A Mgr SIGISMOND WAITS
Administrateur apostolique d'Innsbruck

à l'occasion du Congrès des Directeurs des Congrégations de la Sainte Vierge.

ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME SEIGNEUR,

Le Saint-Père a appris avec une joie très vive que de nombreux directeurs diocésains et locaux de Congrégations mariales, venant surtout d'Autriche et d'Allemagne, mais aussi de Suisse et de Hollande, devaient, pendant l'octave de l'Assomption, se réunir en cette ville sous la présidence de Votre Excellence.

Sa Sainteté, considérant combien pareil projet était heureux, quel succès toujours croissant il promettait aux Congrégations mariales déjà si florissantes de ce pays, a tenu à faire entendre, en une pareille occasion, sa parole encourageante ; Elle a donc bien voulu me charger d'exprimer à Votre Excellence son approbation la plus entière, qui sera un gage de réussite pour votre congrès.

L'auguste Pontife connaît parfaitement l'organisation et le magnifique état actuel de ces Congrégations ; mais ce qui Lui est, plus que tout, un objet de consolation, c'est cet esprit surnaturel dont elles sont pénétrées et comme informées, esprit surnaturel qui donne à leurs jeunes membres une piété si solide, une telle force de caractère qu'ils deviennent plus tard d'éclatants exemples de vertu et, à l'occasion, comme ces temps-ci dans la République Mexicaine, des martyrs. Il faut rappeler comment, le 3 janvier de cette année, sont

tombés, dans la ville de Léon, victimes de la persécution, et en acclamant le « *Christ-Roi* », quatre jeunes gens, tous membres de la Congrégation mariale que la Compagnie de Jésus, selon son antique tradition, avait fondée et dirigeait dans cette ville : Joseph Valercia Gallardo, Salvator Vargas, Ezechiel Gomes et Nicolas Navarro, martyrs de la foi, avaient, dans la Congrégation de la Sainte Vierge, école très salutaire de la Mère de Dieu, appris à aimer la vertu et l'Église, et c'est à cette même source qu'ils ont puisé le courage héroïque d'offrir pour Jésus le suprême sacrifice.

A cette même école, dirigée selon des lois sages et de saintes traditions, les jeunes gens de l'Europe centrale apprendront les mêmes vertus, et, quand Dieu exigera d'eux ce sacrifice, se montreront eux aussi les champions de la foi. Car, pour que les Congrégations fleurissent, il importe avant tout que les directeurs sachent parfaitement les diriger : le rayonnement exercé sur la société par une Congrégation dépend en effet, en très grande partie, de son directeur. Ceux qui possèdent l'art de « canaliser » ces précieuses énergies qui bouillonnent dans l'âme des jeunes obtiendront d'eux, sans aucun doute, tout ce qu'ils veulent, non seulement une piété intérieure et individuelle, mais aussi ces œuvres de zèle et d'apostolat qui, en tout temps, se sont révélées comme les fleurs propres et naturelles de ce jardin mystique de Marie.

De là la grande utilité de ces congrès où les directeurs d'œuvres semblables traitent les questions variées qui intéressent leur charge, et où ils apprennent à agir bien unis, et sans cette incertitude que l'on rencontre trop souvent chez ceux qui sont laissés à eux-mêmes et à leur expérience personnelle, souvent bien courte et insuffisante.

Très heureux également apparaît le choix que vous avez fait, comme siège de votre congrès, d'une maison dédiée à saint Pierre Canisius, ce grand serviteur de Marie, cet apôtre infatigable de l'Allemagne qui sut apprécier, dès leur naissance, les Congrégations, en pénétra la souveraine importance, et les propagea dans les collèges d'Allemagne.

Le Saint-Père considère donc avec joie l'utilité de votre Congrès, et il fait des vœux pour que son succès réponde pleinement aux désirs de ses fervents promoteurs et de son méritant Président.

Et pour que ces vœux soient plus efficaces, pour que le Congrès porte de plus beaux fruits, l'auguste Pontife accorde de tout cœur la bénédiction apostolique à Votre Excellence, aux promoteurs de la réunion et aux prêtres présents ; et il accorde à tous le pouvoir de donner la même bénédiction, après leur retour, en un jour quelconque, aux Congrégations dont ils sont directeurs. Qu'ils assurent la très chère jeunesse de l'amour paternel qu'a pour eux le Saint-Père, des grandes espérances qu'il met dans leur Congrégation, du souci enfin qu'il a de les voir se laisser former tous selon le type idéal et traditionnel du Congréganiste de la Sainte Vierge, en se conformant à leur exemple et à leur maître, l'angélique saint Louis de Gonzague.

C'est avec grande joie que je m'acquitte des ordres de Sa Sainteté, et c'est avec plaisir que je saisis cette occasion de me dire tout dévoué à Votre Excellence.

Du Vatican, le 2 août 1927.

De Votre Excellence l'humble serviteur,

P. CARD. GASPARRI.

Lettre
du R. P. Joseph Boubée, S. J.

DIRECTEUR GÉNÉRAL DÉLÉGUÉ DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE

AUX DIRECTEURS DE L'ŒUVRE

SUR

LES « INTENTIONS MISSIONNAIRES »

BIEN-AIMÉ FRERE DANS LE CHRIST,

Les conditions actuelles des missions sont telles que nous paraîtrions manquer à notre devoir si nous n'avions recours à des moyens nouveaux pour faire sentir aux associés de l'*Apostolat de la Prière* l'importance de la question et aussi

pour les décider à subvenir à des nécessités d'aujourd'hui par plus de prières et plus de mérites offerts,

I

Nous y sommes poussés, tout d'abord, par la volonté si souvent manifestée du Saint-Père et aussi par l'état présent des choses.

Benoît XV, par son encyclique « Maximum illud », a suscité dans l'univers catholique un tel élan vers les missions que difficilement on trouverait dans toute l'histoire de l'Église un mouvement qui lui soit comparable. Ce fut, au milieu des tristesses de la guerre, son unique consolation de pressentir le zèle dont s'enflammeraient les fidèles pour la cause missionnaire.

Ce que Benoît XV n'avait pu que commencer, Pie XI, dès le début de son Pontificat, eut à cœur chaque jour d'en poursuivre ardemment la réalisation. C'est pourquoi, chaque année, et à plusieurs reprises, il attira l'attention du monde catholique sur les succès et les besoins des missions.

1922, l'année même où Sa Sainteté prit le gouvernement de l'Église, fut marquée par le troisième centenaire de la fondation de la Propagande ; en 1923, en Chine, à Shang- Haï, fut tenu le premier concile plénier ; en 1924, à Tokio, les Vicaires Apostoliques se réunirent aussi en concile ; en 1925, l'année du Jubilé, une exposition missionnaire organisée dans le Vatican, rendit, au nom de tous les peuples, un magnifique hommage au Christ-Roi, et elle étala aux yeux des innombrables visiteurs l'unité et la catholicité de l'Église ; l'année dernière, ce fut la consécration de la main même du Pape de six évêques chinois qui fondèrent la hiérarchie indigène ;enfin, il y a quelques jours, en la fête du Christ-Roi, et pour le troisième centenaire de la fondation du collège de la Propagande, un Japonais qui avait été le premier élève de ce collège, fut consacré par le Pape. C'est le premier évêque japonais.

Pendant que, chaque année, se déployait la splendeur de ces fêtes, le Saint-Père, toujours préoccupé de la formation et de l'accroissement du clergé indigène, sollicitait par l'encyclique « Rerum Ecclesiae » le secours de tous ses fils en cette affaire de si grande importance, et par la consécration de ces

évêques indigènes, il voulut manifester à l'univers entier les espérances que le Vicaire du Christ fondait sur le clergé indigène.

Voilà certes de quoi nous réjouir et de quoi comprendre l'effort immense du Souverain Pontife. Mais voilà aussi qui nous montre l'immensité de l'œuvre à accomplir, et dont la responsabilité pèse sur toute la communauté chrétienne. Entendons le Pasteur suprême de l'Église nous dire : « Quand nous songeons, et c'est souvent que cela nous arrive, au milliard de païens, notre esprit ne peut trouver le repos ».

Aussi, le Vicaire du Christ, donnant l'alarme, n'a pas hésité à implorer le secours de tous, car tous nous pouvons donner le secours de la prière. Par l'encyclique « Rerum Ecclesiae », le Pape le réclame avec instance de tous et de chacun. Il n'hésite même pas à déterminer des prières particulières à réciter dans les églises. Il demande aux religieuses et aux enfants des écoles de prier chaque jour pour les missions. Il affirme son espoir que ces prières passeront en usage : « Ce qui, ajoute-t-il, est évidemment plus efficace auprès de la miséricorde divine que des prières imposées de temps en temps ». Le Souverain Pontife lui-même a composé l'invocation ajoutée aux litanies des Saints, par laquelle nous implorons le retour à l'unité de l'Église de nos frères errants et la conversion des infidèles.

Enfin, comme si tous ces arguments ne suffisaient pas encore à montrer combien le Saint-Père compte sur les prières des fidèles,cette année,avec son approbation, l'usage a commencé de faire, de l'avant-dernier dimanche d'octobre, un jour de supplication pour les missions.

C'est pourquoi nous aussi, nous avons voulu implorer pour les missions la grande prière de l'*Apostolat*. Nous le faisons d'autant plus volontiers que, dans l'audience privée qui nous fut accordée le 24 juin 1927, Sa Sainteté nous dit, pour vous être répétées, ces paroles : « Dites aux associés de l'*Apostolat de la Prière* que non seulement nous comptons sur leur supplication, mais que nous en avons besoin ».

II

Il nous a donc paru opportun, d'ajouter aux intentions plus générales qui sont proposées chaque mois aux prières de nos

associés, douze intentions particulières, qui dirigeraient notre supplication vers les besoins de l'apostolat missionnaire.

A cet effet, le R. P. Wlodimir Ledóchowski, préposé général de la Compagnie de Jésus, en qualité de directeur général de l'*Apostolat de la Prière*, dans une audience qui lui fut accordée, il y a quelques semaines, a communiqué à Sa Sainteté notre projet. Le Pape l'approuva très fort et, peu après, sur son ordre exprès, une liste de douze intentions fut soumise à son approbation. La réponse de Sa Sainteté ne tarda pas à venir : le 13 novembre, la série des intentions missionnaires, légèrement modifiée, fut remise au T. R. P. Ledóchowski, appelé en audience particulière. Pie XI lui déclara qu'il était très heureux de voir l'*Apostolat de la Prière* pousser ses associés à prier pour les missions, qui sont l'apostolat de l'action. Il fallait cependant diriger ces prières vers des nécessités plus urgentes ; c'est pourquoi le Pape affirma que non seulement il bénissait les intentions, mais qu'il les faisait siennes.

Cette innovation, qui commencera en janvier 1928, est tout à fait conforme à l'esprit de l'*Apostolat de la Prière*. En effet, notre pieuse association, née le 3 décembre 1844, en la fête de saint François Xavier, avait été établie parmi les jeunes scolastiques de la Compagnie de Jésus, surtout pour leur fournir, au temps de leurs études, un moyen de subvenir aux besoins des missions dont ils se trouvaient écartés. Le nom même donné à notre association signifie que le zèle des associés doit être dirigé vers le salut des âmes. Le fondateur de l'œuvre, le Père Xavier Gautrelet, le déclarait très clairement quand il expliquait le titre de l'*Apostolat* par ces mots : c'est la Propagation de la foi par la prière. La nature et la fin de l'*Apostolat* restèrent les mêmes, lorsque, sortant des communautés religieuses, il envahit pacifiquement l'univers. Le Père Henri Ramière, auquel surtout nous devons la forme plus universelle de notre œuvre et sa diffusion plus intense, avait coutume de dire que l'*Apostolat de la Prière* était l'Union de ceux qui, par leurs prières, voulaient étendre au monde entier la grâce de la rédemption et préparer le triomphe de l'Église ; la devise enfin de l'*Apostolat* nous dit la même chose ; elle est la prière que Notre-Seigneur lui-même a enseignée à tous ses disciples : *Adveniat regnum tuum.*

En vérité, l'*Apostolat de la Prière*, depuis quatre-vingt-trois ans qu'il existe, n'a jamais dévié de sa voie initiale. Pour ne

donner qu'une preuve de son amour pour les missions rappelons que, chaque année, il a été fidèle à présenter, parmi les intentions soumises à l'approbation du Souverain Pontife, une ou deux missions recommandées à nos quelque trente millions d'associés.

L'accroissement continu du nombre de nos associés et la préoccupation des intérêts universels de l'Église nous amena à prier non pas seulement pour la propagation de la foi parmi les infidèles, mais pour tout ce qui touchait au bien universel de l'Église. C'est pourquoi on appela *générales* les *intentions* approuvées chaque année par le Souverain Pontife, parce que, de fait, elles pourvoyaient, selon le temps, à des besoins universels ; cependant leur but final fut toujours le salut des âmes.

A l'avenir, les intentions générales seront proposées les premières. Elles traiteront des besoins plus universels de l'Église du Christ. En second lieu viendront les intentions particulières qui se rapportent toujours à la propagation de la foi ; elles seront dirigées, par la décision et, pour ainsi dire au commandement du Souverain Pontife, là où la nécessité paraîtra plus urgente.

Notre-Seigneur ayant promis d'être présent là où deux ou trois personnes seront assemblées pour prier ensemble, que ne pouvons-nous espérer de l'offrande quotidienne et simultanée de tant d'associés? Ainsi, il adviendra que l'*Apostolat de la Prière* obtiendra des trésors de grâce qui rendront plus efficace le ministère des missionnaires auprès des infidèles. Les missionnaires savent fort bien, et les fidèles aussi, que la prédication et les œuvres extérieures sont, par la disposition divine, la condition nécessaire de la conversion des infidèles ; mais ils savent aussi que la conversion elle-même des âmes ne peut être obtenue que par la grâce, laquelle est accordée à la prière et au mérite.

Le Souverain Pontife lui-même, le 29 septembre 1927, rappelait cette doctrine de l'Église aux directeurs italiens de l'*Apostolat.* Il leur disait : « L'*Apostolat de la Prière* est pardessus tout efficace, parce que le Seigneur a promis d'accorder tout à la prière et parce qu'aucune autre forme d'apostolat ne profiterait aux âmes, à moins d'être fécondée par la prière ».

Nous avons voulu communiquer sans retard ces heureuses nouvelles à tous nos directeurs diocésains et locaux répandus

dans l'univers tout entier. Nous demandons que, sans perdre un instant, nos associés en soient instruits par les *Messagers*, pour que, selon les intentions du Souverain Pontife, ils n'oublient pas de prier pour l'extension de la foi et le triomphe de l'Église.

Je me recommande à vos prières et saints sacrifices.

De votre Révérence,
le serviteur de Jésus-Christ,

Joseph Boubée, S. J.

Directeur général délégué de l'Apostolat de la Prière.

Rome, en la fête de saint François Xavier, 3 décembre 1927.

FRANCE

Les expositions Missionnaires

I. Dans la Province de Paris.

Une campagne d'expositions et de semaines missionnaires a été organisée en automne dernier pour répondre au désir du Pape. L'œuvre de Saint Pierre Apôtre en avait pris l'initiative. En l'absence de Monseigneur Olichon, qui accompagnait dans sa tournée en Europe Mgr. Hayasaka, de Nangasaki, c'est le Père Delouche, Oblat de Marie, qui dirigea la campagne. Elle s'ouvrit à Brest l'avant veille de la Toussaint, puis se continua à Quimper, Douarnenez, Lorient, Vannes. Chaque étape durait quatre jours y compris un Dimanche. Une autre exposition qui dura huit jours eut lieu au commencement de Décembre à Orléans, mais montée par l'œuvre de la propagation de la foi et Mgr. Boucher son directeur. Ce fut celle qui réussit le mieux grâce spécialement au chanoine Froger.

Ont pris part à ces expositions : les Jésuites, les Oblats de Marie, les Missions Étrangères, les Missions Africaines de Lyon, les Pères Blancs, les Maristes, les Pères de Picpus, les Capucins, les Franciscains, les Pères du Saint-Esprit, les Pères du Sacré-Cœur (d'Issoudun). A Orléans, parurent aussi les Dominicains.

Les congrégations de femmes présentes furent celles des Sœurs de St. Vincent de Paul, de Saint Paul de Chartres, de Saint Joseph de l'Apparition, les Sœurs Missionnaires du Saint Esprit, de Saint Joseph de Cluny, les Franciscaines Missionnaires de Marie, les Sœurs Blanches, les Catéchistes de Saint François de Sale, etc. A Orléans, les Auxiliatrices.

Trois missions de la Compagnie exposaient, celles de Nankin, de Trichinopoli et de Tananarive. Le Père van Spreeken, hollandais, missionnaire à Madagascar a bien voulu se char-

ger du matériel, et il a donné sur sa mission des conférences avec projections qui furent très goûtées. Le Père de Grangeneuve, et le Père Devèze parurent et parlèrent à certaines expositions. De même le Père Gibert et à son défaut le Père Bource présentèrent la Mission de Chine. Mais cette mission eut la chance, les Pères du Saint-Esprit exhibant un de leurs scoolastiques noirs, de pouvoir faire parler le Père Kang qui s'en est très bien tiré.

L'Exposition avait été annoncée au public par des affiches. Le dimanche il y avait des « journées missionnaires », avec prédication et quêtes pour les œuvres pontificales à toutes les Messes et aux Vêpres dans la ville et les localités des environs. Les conférences avec projections étaient très suivies.

Le public défilait continuellement dans la salle d'exposition, devant les Stands de chaque congrégation et ceux des trois œuvres Pontificales. Cela durait de 9 heures à midi et de 2 heures à 6 1/2 heures. Grande fatigue pour les Pères qui restaient là, prêts à répondre aux questions. Il y eut à Orléans dans les dix mille visiteurs ; presque autant à Brest et à Lorient. On a remarqué que dans ces deux dernières villes, il y avait plus de curiosité, peut-être que d'intérêt religieux. Mais on a dit à Orléans et même à Lorient que les fêtes, malgré l'apparente froideur, avaient fait autant de bien qu'une mission. Les villes les plus sympathiques, spécialement aux œuvres de la Compagnie, ont été Vannes et Quimper, qui ont des Résidences. Personne ne s'en étonnera ; on a été saisi par l'étendue du travail de nos missionnaires. Pour beaucoup les statistiques sommaires de quelques grands tableaux ont été une révélation. On y lisait la liste des missions de la Compagnie dans le monde entier ; celle des missions françaises et les chiffres les plus intéressants sur les trois missions qui exposaient.

A Orléans il y eut une grande cérémonie de la Sainte-Enfance. Le Père Gibert a fait deux conférences avec cinéma sur la mission de Nankin. Il y eut chaque fois deux mille présences. Le succès a été complet.

Bien entendu, la cordialité la plus franche n'a cessé de régner entre les missionnaires. On s'est mieux connu, mieux apprécié. Il y a là une œuvre qui commence, qui s'organisera plus complètement, deviendra régulière ; mais cela exige des

conférenciers et, le plus possible, qui aient vu ce dont ils parlent. Ce ne sera pas toujours facile à trouver.

A. Brou, S. J.

II. En Alsace.

S'il est un pays affectionné et dévoué aux Missions, et qui leur donne de nombreuses vocations, c'est bien l'Alsace. Aussi le diocèse de Strasbourg fut-il des premiers à adopter et à organiser les Expositions de Missions. Ces Expositions alsaciennes ont un caractère particulier. Elles ne se composent pas, comme ailleurs, uniquement d'objets provenant de Missions, mais elles comprennent deux parties : d'un côté ce qui *vient* des Missions ; de l'autre ce qui *va* aux Missions. Double physionomie dont il faut dire un mot.

Le côté « provenance des Missions » n'a guère besoin d'être expliqué. On y voit ce qu'on voit partout ailleurs : des cartes, des vues, des statistiques, des portraits, des fac-similés, des vêtements, des articles de ménage, des plantes exotiques, des armes indigènes, des animaux tués par les missionnaires, des idoles, des objets superstitieux, etc., etc. Le tout, réparti entre des *stands*, dont chacun est affecté à une Congrégation. La plupart de ces Congrégations ont des liens intimes avec l'Alsace. Tels les Pères du St-Esprit, parmi lesquels les Alsaciens sont si nombreux qu'ils forment presque la majorité de la Société. Tels encore les Marianistes, les Pères Blancs, les Missions africaines de Lyon, les Pères du Sacré-Cœur (autrefois de St-Quentin), les Franciscains, les Oblats, les Rédemptoristes, qui tous ont en Alsace des maisons, un noviciat, parfois une École apostolique, un Bulletin rédigé en langue allemande, des Frères circulant de village en village pour y quêter les dons en nature ou en argent ; qui tous surtout comptent parmi leurs membres des religieux alsaciens et entretiennent soigneusement le « courant » qui aiguille les vocations vers leur Institut.

Bien que les Jésuites, dans ce milieu, aient un peu l'air de nouveaux-venus — ou de « revenants » — ils n'en sont pas moins reçus avec une cordialité toute fraternelle. Dans certaines villes où les exposants prenaient leurs repas en commun,

dans un hôtel ou un couvent, cette union se manifestait très nettement par la familiarité des rapports, la charité des propos, les services rendus mutuellement et de bonne grâce. Rien qui sentît les comparaisons désobligeantes ou la susceptibilité.

Mais telle est la foule qui défile du matin au soir devant ces stands, avide, non seulement de voir mais d'entendre des explications, qu'un seul homme n'y suffirait certainement pas. Certaines Congrégations exposantes ont donc envoyé toute une équipe de « cicerones » qui se relaient. Les autres sont obligées de recourir à des auxiliaires bénévoles, généralement des jeunes filles de la localité, qui remplissent plus particulièrement et souvent avec beaucoup de savoir-faire, l'office de vendeuses ; car à chaque stand est annexé un petit comptoir pour la vente de brochures de propagande, cartes postales ou images, adoptions et baptêmes de païens, abonnements aux Bulletins de Missions, objets ou bibelots exotiques, etc. Il y a aussi, à chaque stand, et les visiteurs le réclameraient s'il n'y était pas, un « petit nègre », c'est-à-dire un tronc représentant un nègre ou tout autre Africain ou Asiatique, avec une bourse à la main et une tête articulée, qui dit « Merci » à chaque pièce tombant dans la bourse. Joie des enfants, à laquelle sourient les parents.

Il va sans dire que, dans cette foule de visiteurs, la très grande majorité ne parle qu'allemand. D'où la nécessité pour les exposants de parler cette langue ; ou, s'ils en sont incapables, d'avoir des auxiliaires qui parlent à leur place.

Les Congrégations de femmes sont évidemment représentées comme les congrégations d'hommes, spécialement les Franciscaines missionnaires de Marie, les Sœurs de N. D. d'Afrique, de St-Joseph de Cluny, du St-Esprit, des Missions africaines. Elles forcent peut-être un peu le côté « vente » au détriment de la partie explicative. Mais leur amabilité ouvre les cœurs aussi bien que les bourses, et elles font parfois des recrues qui ne se contenteront pas d'admirer les Missions, mais qui iront y travailler à leur tour.

Les ayant saluées au passage, entrons maintenant dans l'autre partie de l'Exposition, celle des objets *destinés* aux Missions.

Il faut savoir que l'Œuvre du travail pour les Missions est

établie et organisée dans le diocèse de Strasbourg. Pas une paroisse qui n'ait son groupe de travailleuses et son « ouvroir ». Ces ouvroirs travaillent en vue de l'Exposition de leur arrondissement, laquelle n'aura peut-être pas lieu dans l'année courante, mais dans un, deux,trois, quatre ans. Cela permettra d'avoir un lot plus important à présenter. Car, dans le plan conçu par l'évêché, chaque arrondissement doit avoir son Exposition à tour de rôle. Chaque année, il y en a deux : une dans le Bas-Rhin et une dans le Haut-Rhin. C'est ainsi que Strasbourg, Haguenau, Wissembourg, Molsheim ont eu la leur dans le Bas-Rhin ; et dans le Haut-Rhin, Colmar, Mulhouse, Altkirch, Ribeauvillée. D'autres localités réclament la leur et l'auront.

Naturellement dans ces ouvroirs de dames, ce sont surtout des travaux à l'aiguille que l'on confectionne : lingerie d'autel et de sacristie, broderies, tapisseries, ornements liturgiques parfois très riches, bannières, conopées, etc., etc. Et aussi du linge de corps : chemises pour missionnaires, blouses et tabliers pour enfants, et ce que l'on appelle des « robes pour négresses », destinées à habiller des enfants qui se contentaient jusque-là d'un rayon de soleil... Les enfants d'Alsace y ajoutent parfois des poupées pour leurs petits frères et sœurs des pays lointains.

Mais la générosité des fidèles ne se contente pas de ces travaux féminins. Pour y ajouter autre chose, des collectes sont faites, et c'est ainsi qu'à côté des piles de linge ou de la longue rangée des ornements, on peut admirer des vases sacrés, des autels portatifs, des croix, des chandeliers, des encensoirs ; et aussi des « cadeaux utiles » : des médicaments, des nécessaires de couture, de la papeterie, des outils, scies, rabots et autres, des bicyclettes, etc.

Bien entendu une pancarte,placée sur chaque lot,en indique l'origine, c'est-à-dire le nom de la paroisse ou de l'œuvre qui l'a donné. Excellent moyen d'émulation, qui surexcite encore les générosités. Il faut voir avec quelle fierté les visiteurs et surtout les visiteuses se montrent les unes aux autres *leur* travail et *leur* envoi. Cela fait parfois découvrir des traits vraiment admirables.

Ainsi l'un des exposants avait remarqué, à Colmar, l'apport, important par la quantité et la qualité, d'une paroisse

peu connue. Il voit un jour un prêtre qu'on lui dit être le curé de cette paroisse, et le félicite. Le bon curé raconte qu'en effet ses paroissiens ont voulu faire largement les choses. Quand les dames ont eu fini leur travail, plusieurs chasubles, une chape, une lingerie abondante, afin que tous puissent l'admirer, on a exposé ces ouvrages à la sacristie et l'on y a placé une tire-lire pour avoir quelque argent en vue d'ajouter un vase sacré. Toutes les familles sont venues et ont déposé leur obole. Quand la tire-lire fut ouverte, on y trouva... deux mille francs. « Voilà qui est beau, M. le Curé ! Vous avez donc une importante paroisse ? — 144 habitants », fut la réponse. Il y avait de quoi rester confondu devant ces dons, travail et argent, de 144 paroissiens ! ! Le curé en donna une explication qui lui paraissait toute simple. Dans cette paroisse de 144 habitants, *douze* personnes sont actuellement en religion, et sur ces douze plusieurs sont missionnaires. Douze vocations sur 144 habitants !... voilà qui ne se voit pas dans tous les diocèses de France.

Veut-on des chiffres d'ensemble ? L'arrondissement de Mulhouse, en 1926, pouvait aligner avec orgueil :

33 calices, — 34 ciboires, — 28 ostensoirs, — 83 chasubles, — 130 aubes, — 140 surplis, — 300 nappes d'autel, — plus de mille vêtements d'enfants, — un harmonium, — 4 autels portatifs, — 4 bicyclettes et des montagnes de chapelets, de médailles, de scapulaires, etc. etc.

Tous ces objets, disons-nous, sont destinés aux missionnaires. Mais comment les répartir ? C'est ici qu'intervient une règle très particulière, on serait tenté de dire particulariste. L'Alsace travaille pour l'Alsace. Il y a beaucoup de missionnaires alsaciens : c'est à eux et à eux seuls qu'iront les dons alsaciens. Chaque Congrégation exposante est donc priée de fournir au Comité diocésain la liste des Alsaciens ou Alsaciennes qu'elle compte *actuellement* en Mission (à l'exclusion de ceux qui se trouvent en Europe, pour raison d'études, de santé, ou autre) et chaque Congrégation reçoit, à la fin de l'Exposition, un lot dont la valeur est calculée au prorata des missionnaires alsaciens qu'elle possède.

Ces expositions, suivant l'importance de la localité, durent huit ou quinze jours. Elles sont souvent abritées dans des locaux municipaux : à Mulhouse, le musée, — à Altkirch, l'hôtel de ville, etc. Elles ont été précédées, elles sont accom-

pagnées d'une publicité intense : affiches, articles de journaux, annonces dans les églises. Les curés y amènent leurs paroissiens en groupe comme à un pèlerinage. Il a fallu, certains dimanches, organiser des trains suppplémentaires. Car le dimanche la foule est parfois écrasante.

Une particularité qui ne peut se rencontrer que dans les pays « de Concordat », c'est la visite des élèves, lycées et collèges, garçons et filles amenés officiellement, classe par classe, par leurs maîtres et maîtresses,qui en font un cours de géographie en marge du programme.

L'entrée est toujours payante. Et le contrôle n'est pas une sinécure, si l'on songe, par exemple, qu'à Mulhouse il y eut 32.000 visiteurs.

L'ouverture et la clôture se font aussi solennellement que possible. Généralement elles réunissent plusieurs évêques missionnaires ; il y a messe pontificale et prédications dans les deux langues. A l'inauguration dans la salle même — ici encore nous sommes en pays de Concordat, — le préfet ou le sous-préfet paraît aux côtés de l'évêque de Strasbourg ; et même, ce qui est peut-être plus inattendu, le pasteur protestant. (On n'y a pourtant pas vu de rabbin.)

Justement, à Colmar, les Missions protestantes avaient eu leur Exposition à la Salle des Catherinettes, un peu avant l'Exposition des Missions catholiques. Autorisé par le curé, un missionnaire était allé la voir. Quelle ne fut pas sa surprise, quelques jours après, de voir arriver à son stand le pasteur et sa femme qui, très courtoisement, demandèrent des explications, firent des compliments et laissèrent une belle aumône.

Pendant la durée de l'Exposition les missionnaires exposants sont logés soit dans des communautés religieuses, soit chez l'habitant, et il n'est pas de bonne famille qui ne brigue l'honneur d'héberger ainsi un missionnaire. Lorsque l'Exposition offre un coup d'œil pittoresque, le Comité organisateur ne manque pas d'en perpétuer le souvenir en faisant prendre des photographies qui sont vendues aux visiteurs. On a même parfois photographié en groupe les exposants, Pères et Sœurs missionnaires.

Enfin il faut signaler que les missionnaires exposants qui, se retrouvant presque toujours les mêmes, finissent par se lier d'amitié, se sont réunis plusieurs fois sous la présidence

du plus âgé d'entre eux pour examiner en toute simplicité et franchise s'il n'y avait pas, dans leur façon de faire, quelques réformes à opérer, quelques progrès à réaliser, et cet « exercice de charité », comme on pourrait l'appeler, inspiré par le désir du plus grand bien de l'œuvre et accepté dans un esprit surnaturel, a porté ses fruits.

Tel est le spectacle consolant que nous offre l'Alsace catholique, entretenue par son clergé dans ses traditions d'apostolat.

Sa voisine, la Lorraine, n'a pas tardé à vouloir l'imiter. A vrai dire, elle ne fait que commencer. A Metz, une Exposition coloniale, organisée par les Médaillés militaires en 1926 et qui eut la visite du maréchal Foch, fit bien une large place aux Missions, mais ce n'était pas une Exposition missionnaire proprement dite. Il y en eut une à Bouzonville en 1927, sur le plan des expositions alsaciennes, avec dons destinés au missionnaires, et uniquement aux missionnaires lorrains. La ville de Nancy prépare, assure-t-on, pour 1928 une autre Exposition missionnaire. Ainsi l'idée gagne de proche en proche, et les Missions que tant de chrétiens et de bons chrétiens, — c'est un fait que l'on constate partout, — connaissent si peu quand ils ne les ignorent pas totalement, commencent à être mieux connues, et par suite suivies avec plus d'intérêt et aidées plus généreusement.

Travailler à obtenir ce résultat, c'est assurément réaliser un des plus vifs désirs du Saint-Père, et l'on peut. dire des Expositions de Missions qu'ells sont une prédication vivante. On connaît plusieurs vocations religieuses, non pas seulement en espérance, mais effectivement mises à exécution, qui doivent leur éclosion et même leur premier germe, à la visite d'une Exposition de Missions. C'est que la grâce de Dieu y pénètre à la fois et par les oreilles et par les yeux.

J. Desmarquest, S. J.

III. Dans un Collège.

Ce Collège, c'est l'*Institution Notre-Dame de Grâce*, à Cambrai. Le Supérieur, homme d'initiative, par docilité aux conseils du Saint-Père, pour inspirer à ses élèves des pensées de

zèle et d'apostolat, aussi un peu dans l'espoir d'attirer un public amateur de l'éclat des fêtes, résolut d'organiser une Exposition missionnaire, mais il s'y prit à sa façon.

Qui dit collège, dit jeunesse, une jeunesse à laquelle il faut des distractions et des jeux.Peut-on donner à cette jeunesse une journée de distractions et de jeux qui soit en même temps un exercice de dévoûment et une leçon d'apostolat ? Le Supérieur du Collège de Cambrai, le pensa et les faits lui ont donné raison.

La fête fut fixée au 14 juillet 1926, qui se trouvait être le 50e anniversaire de la fondation de la maison. Elle fut annoncée au public de la ville et des environs par des affiches qui promettaient de multiples attractions. Elle commença d'ailleurs dans le recueillement : messe de communion, grand messe à laquelle Mgr de Guébriant exposa à toute cette jeunesse attentive ce que c'est qu'un missionnaire. A midi, l'inévitable banquet avec toasts. Échappons à cette chaleur communicative et allons nous promener en plein air, dans la grande cour de l'établissement.

Quel coup d'œil féerique ! Sur le pourtour de cette vaste cour, plantée d'arbres, des étalages aux couleurs chatoyantes et au caractère exotique prononcé : ici la Chine, là-bas, les Indes, plus loin Madagascar, l'Afrique française, etc. Et ces *stands*, au contenu prometteur, présentés, comme ailleurs, par des missionnaires, Pères ou Sœurs, de diverses Congrégations religieuses, s'annonçaient de loin par de gigantesques toiles peintes, semblables à des décors de théâtre, qui, dressées sur des bâtis, leur faisaient comme un péristyle. Ces toiles, dues au pinceau d'un professeur du Collège et vraiment artistiques, ajoutaient encore à la couleur locale. On y voyait des Indiens, des nègres, des magots chinois, des Arabes du désert, des éléphants, des chameaux, des pyramides, etc. On se serait cru sous les tropiques, et le soleil, implacable ce jour-là, complétait l'illusion. Partout flottaient dans l'air des drapeaux, des oriflammes, des guirlandes multicolores, ajoutant à ce spectacle leurs notes joyeuses.

Et dans ce décor attrayant évoluait toute une armée de jeunes indigènes : Marocains, Malgaches, Indiens, Chinois, Japonais, etc., qui n'étaient autres que les élèves du Collège, tous sans exception costumés pour la circonstance et, ma foi, dans des costumes frais et de bon goût. Ils devaient faire

aux visiteurs les honneurs de l'Exposition, et s'en acquittaient admirablement. Le Supérieur, avec un sens très avisé de l'organisation, avait mis une classe, professeur compris, à la disposition de chacun des exposants. Tous les élèves d'une même classe portaient le costume d'une même nation. Et, dûment stylés, ils faisaient le « boniment », attiraient les visiteurs à leur stand, les intéressaient par leur bonne humeur, faisaient l'article aux divers comptoirs de vente, bref se dépensaient joyeusement et sans compter. N'était-ce pas pour les Missions?

Dans une fête foraine il devait y avoir et il y avait des attractions. Un tir à la cible, où les futurs chasseurs pouvaient s'exercer à tirer des buffles, des panthères, des tigres, des éléphants et autres fauves de la jungle. Des promenades en filanjane offertes aux amateurs, que portaient allègrement sur leurs épaules quatre vigoureux noirs revêtus du lamba malgache. Un concours de ballons rouges et bleus qui partirent dans l'azur vers le point inconnu où les emporterait la brise. Un ballet nègre, exécuté par les pages du roi, au son des tambourins, et ponctuellement réglé. Enfin une course d'éléphants, trois éléphants paisibles, que leur cornac présenta à la foule réjouie comme étant d'une espèce excessivement rare, et que ne possèdent pas nos jardins zoologiques. Vous avez deviné que leurs larges pattes abritaient des élèves ; mais l'apparence d'un éléphant, ça trompe... De ces trois éléphants, quel serait le vainqueur? Il y eut naturellement des paris. Et comme toujours, plus de perdants que de gagnants. Mais l'argent était pour les Missions.

De pareils exercices ne sont pas sans donner soif, aux acteurs comme aux spectateurs. Et puis, en ce 14 juillet, la chaleur était torride. Aussi une buvette et un salon de glaces, servis, eux aussi, par des élèves costumés, ne désemplissaient pas, et firent une belle recette.

Car les spectateurs étaient venus nombreux. Clergé, — Mgr l'archevêque de Cambrai en tête, — parents d'élèves, habitants de la ville et gens de la campagne, enfants et dames en toilettes claires, écoliers et fillettes en congé, faisaient une troupe bigarrée, vivante, joyeuse, qui une fois entrée, hésitait à sortir et se groupait sous les ombrages.

Les journées sont longues en juillet. Il était déjà 7 heures du soir, et l'on avait peine à faire partir les derniers visiteurs.

Il restait pourtant encore un dernier numéro du programme à exécuter. C'était peut-être trop, car tout le monde était fatigué et aspirait au repos. Mais il fallut bien aller jusqu'au bout, et se rendre à 8 heures du soir dans la Salle des Fêtes pour y écouter un drame intitulé « *Les Prémices sanglantes de l'Afrique chrétienne* », qui met en scène les jeunes martyrs de l'Ouganda. Beaux et nobles sentiments, qui font toujours vibrer de jeunes cœurs, bien que dans une pièce où tous les acteurs ont la figure noircie, les jeux de physionomie soient plutôt difficiles.

Ainsi la journée se termina tard, à l'heure où s'éteignent dans les rues les feux d'artifice officiels du 14 juillet. Elle eut un peu l'apparence, cette journée, d'un feu d'artifice ; mais il ne faut pas juger sur les apparences. Elle fut, de la part des élèves du Collège qui s'y étaient mis de tout cœur, une grande leçon et un grand acte de dévoûment, et parfois de dévoûment obscur et méritoire. En veut-on un exemple ? Plusieurs d'entre eux restèrent toute l'après-midi dans une cave, à frapper des glaces sans sortir un instant pour aller jouir du spectacle de la fête. N'est-ce pas bien près de l'héroïsme ? Tous, grands et petits, ont appris à s'oublier, à se donner. Et tout cela, parce qu'ils avaient conscience de travailler pour les Missions.

Aussi en est-il resté autre chose que le souvenir d'une joyeuse Kermesse ; et quelques mois plus tard, un des professeurs les mieux placés pour bien juger, pouvait dire que le fruit de la journée, loin d'être la dissipation, avait été un redoublement d'ardeur au travail, de bon esprit et de piété. Travailler pour les Missions porte toujours bonheur.

*
* *

Note. Il est juste de noter que dès avril 1925, la *Providence* d'Amiens avait organisé une Journée des Missions plus modeste, mais où se trouvaient déjà mises en œuvre les principales industries utilisées à Cambrai. En cette saison fraîche, on n'avait pu songer à s'installer dehors, et les comptoirs avaient été montés sur tout le pourtour de la grande salle, en dessous des tribunes. On s'était d'ailleurs borné aux 4 missions déjà connues des élèves : Chine, Ceylan, Madagascar, Alaska.

La Chine présentait une façade de style pagodal très réussie.Les vendeurs-élèves costumés en chinois débitaient des

bibelots de Chine authentiques et du thé d'origine. Le P. Tchao, alors en Europe, armé de son pinceau, offrait aux visiteurs, d'écrire leur nom en caractères chinois, et suffisait à peine aux clients. Au comptoir de Ceylan, paysage tropical sur la toile de fond, panthère empaillée. — Pour Madagascar, case indigène où trois Malgaches, drapés dans leurs lambas, offraient au public des dentelles de Madagascar, des marqueteries, des rabanes, des ouvrages en corne ou en raphia... On avait annexé un comptoir de timbres, très fréquenté. — L'Alaska exhibait un igloo, devant lequel s'élançaient deux chiens attelés à un traîneau, séchaient des poissons, (en chocolat) et se vendaient... des glaces.

Les familles des élèves vinrent nombreuses de 2 h. à 4 h. C'est seulement après que les élèves eurent accès aux comptoirs, déjà singulièrement dépouillés.— Dans l'ensemble, bonne recette et progrès sensible de l'intérêt porté aux missions.

A signaler encore, comme Exposition scolaire à peu de frais, celle qui fut organisée en 1926, à Lille. La *Fédération des Patronages*, qui groupe ,pendant les vacances, 2800 enfants des écoles sous la direction de Séminaristes d'un dévoûment admirable, voulut inspirer à ces enfants le zèle des âmes en leur faisant connaître les Missions. A sa demande, en septembre 1926, la Procure des Missions C. C. M., aidée de quelques autres Procureurs ou représentants de Missions, tant d'hommes que de femmes, installa dans une grande salle paroissiale, sur des étagères improvisées, la série habituelle des objets capables de parler aux yeux et à l'esprit des enfants. Aucun appel à la bourse. Des explications à leur portée, et des histoires.

Et, du matin au soir, sous la conduite de leurs moniteurs, les garçons un jour, les filles le jour suivant. défilèrent, en rangs bien ordonnés, ouvrant de grands yeux devant ces leçons de choses dont le sens les pénétrait sans peine. Puis, imprégnés de ces idées de dévouement et de sacrifice,ils étaient conduits à l'église voisine pour un Salut où ils chantaient d'une telle voix et d'un tel cœur que les murs en tremblaient presque. Qui sait si parmi ces âmes faciles à vibrer pour les grandes causes, Dieu n'en a pas marqué ce jour-là quelques-unes pour son service ?

J. Desmarquest, S. J,

Les journées sociales de Clamart

Du 22 *au* 25 *novembre* 1927, *l'*Action Populaire *a organisé à Clamart* (*Seine*) *trois journées d'études sociales pour ceux des Nôtres que ces questions intéressaient.*

Les Lettres de Jersey *ont eu la bienveillante pensée d'accueillir* ad usum omnium *les schèmes et procès verbaux des séances. Nous lui en sommes vivement reconnaissants. Ce que ces textes diront mal, c'est dans quelle atmosphère de sympathie fraternelle, d'intérêt, de souci apostolique du bien, ces Journées si pleines et pourtant si courtes, se sont tenues. Depuis lors, des témoignages nombreux et qualifiés sont venus exprimer à l'A. P., avec des remerciements réitérés, le souhait que de pareilles rencontres se renouvellent. L'A. P. accueille avec joie et reconnaissance ces encouragements, qui l'affermissent dans son désir de collaboration étroite avec tous ses frères dans l'apostolat.*

L'A. P.

INTRODUCTION AUX JOURNÉES.

EXPOSÉ DU R. P. DESBUQUOIS
directeur de l'Action Populaire

Quelques conditions actuelles de l'apostolat aupres des masses.

1°) Extérieurement l'Église reste une grande puissance dans le monde, même dans le monde officiel. Presque aucun personnage considérable, même hérétique, même infidèle, ne passe plus par Rome, sans faire visite au Vatican. Inversement, un Cardinal Légat est extérieurement, même en France, reçu en ministre d'État.

Cependant c'est un fait : la société actuelle (je ne dis pas les individus, mais la société comme telle) est aux trois quarts déchristianisée : dans l'État, et dans l'esprit public ; dans les classes dites dirigeantes : et surtout dans les masses, c'est-à-dire dans les 95/100 de la population d'aujourd'hui. Cet ensemble ,pris dans ses cadres de pensée comme dans

ses routines extérieures, sent, pense, agit, vit comme si l'Église n'existait pas.

2°) Cette déchristianisation est l'aboutissant d'une lente perversion de pensée : on a réussi à persuader à ces nouveaux infidèles, d'abord que la foi n'était qu'une affaire individuelle, ensuite on les a conduits peu à peu à regarder l'Église et la croyance religieuse même, comme inutiles, sinon parfois comme nuisibles : en particulier, comme inutiles ou nuisibles à la société, l'Église étant représentée comme a-sociale, voire même antisociale, en raison de la place qu'elle donne au salut individuel d'un chacun, et cela, prétend-on, à l'encontre de la poussée sociale qui rapproche si puissamment les hommes en vue de leur commun développement.

L'Église, qui, au moyen-âge, par exemple au temps de la Trève de Dieu, apparaissait aux petits comme leur grande avocate, a cessé, je ne dis pas de remplir ce rôle, mais d'y paraître disposée, et cela, aux yeux de ceux-là mêmes qui seraient les premiers bénéficiaires de son action.

3e) Ces foules d'hommes qui sont matériellement hors de la vie chrétienne, sont engagées dans une multiplicité croissante de relations de tout ordre. Plus que jamais, la vie en société avec les relations de droits et de devoirs qui s'ensuivent, s'est intensifiée ; de plus en plus les hommes vivent les uns avec les autres, les uns par les autres, en sorte que notre époque tend à être l'époque de l'association, une époque où les cadres sociaux plus variés et plus étendus ont une emprise plus dominatrice sur les âmes par le corps. La masse des cerveaux est pénétrée, malaxée par mille forces du dehors, les hommes de plus en plus sont des menés.

D'où nécessité, pour notre apostolat, d'agir sur ces forces, sur les cadres, sur les institutions, c'est à dire sur ceux qui les manient.

4°) Les cadres qui enserrent les individus ne sont plus exclusivement des cadres communs à l'ensemble des individus ; là aussi il y a, de plus en plus, différenciation selon les catégories diverses d'hommes, catégories sociales ayant chacune ses intérêts spéciaux permanents, son esprit, sa façon d'envisager la vie.

Dès lors, des œuvres (simplement paroissiales, par exemple), ne suffisent plus, si elles se contentent d'une évangélisa-

tion uniforme, commune à tous : il faut que, sans abandonner les œuvres actuelles, notre action soit, *de plus*, spécialisée parfois très minutieusement selon la tranche sociale qu'elle doit reconquérir. Il faut donc pour cela de la part des prédicateurs, des directeurs d'œuvres,des aumôniers d'institutions sociales, une préparation prochaine spéciale.

On ne dirige pas un cercle d'apprentis comme on dirige un cercle d'étudiants ; on ne conseille ni ne contrôle un syndicat d'ouvriers comme un syndicat d'employés ou un groupement patronal.

5°) Est-ce à dire que le prêtre, que la religieuse, vont devenir économistes de profession, créer des caisses mutualistes ouvrières, rurales, des coopératives, des syndicats, etc.... ?

Non : ces initiatives, au contraire, doivent prudemment être laissées aux laïques, pour de multiples raisons, que sanctionne le Droit canon. C'est dire que nous devons compter sur les laïques. Je dis plus : nous ne pouvons nous passer des laïques. Leur participation à l'apostolat était déjà prévue, réclamée par le Concile du Vatican. De nos jours en particulier, les hommes n'ont plus confiance spontanément que dans leurs pairs : de là l'apostolat des semblables par les semblables sous l'indispensable contrôle de l'autorité.

A plus forte raison laisserons-nous aux laïques les organisations proprement temporelles, mais plus que jamais il nous faut les armer, les équiper assez chrétiennement pour que sur ce terrain temporel (scientifique, industriel, commercial, etc....) ils appliquent et fassent appliquer les principes chrétiens, en assurant, par exemple, l'application de telle ou telle mesure précise qu'exigera la restauration chrétienne.

6°) Quelque spécialisée que doive être notre action, il y a des traits généraux qui caractérisent notre génération :

a) Besoin d'ordre, hérité d'avant-guerre, avivé par les souvenirs mêmes de la guerre, par les visions du désarroi d'après-guerre ; besoin d'ordre qui veut chacun à sa place dans une organisation d'ensemble.

b) Et corrélativement : désir d'un plus large développement, car l'organisation apparaît de plus en plus comme la condition du rendement.

c) Quel rendement, quel progrès, quelles réformes préoccupent la masse ? Pour la masse que vise l'apostolat popu-

laire, les préoccupations économiques priment presque toutes les autres. Elles sont de plus en plus désabusées de toutes les théories politiques. A part les exceptions, on veut des améliorations matérielles, peu importe d'où elles viennent.

Et si, laissant, là les aspirations d'en bas, nous écoutons ce que veulent, de leur côté, les rois du monde économique (industriel, commercial, financier) nous, constatons que, là aussi, même quand on fait de la politique, les préoccupations économiques priment.

C'est que la guerre ayant coûté à l'Europe peut-être 300 ou 400 milliards de francs-or, un tel appauvrissement ne pouvait pas ne pas remettre au premier plan les préoccupations matérielles.

Soyons réalistes : la chute rapide du pourcentage des vocations sacerdotales dans la population des campagnes coïncida brutalement avec l'application de la loi de Séparation : la situation précaire du clergé a effrayé nos paysans, ils ont détourné du séminaire leurs enfants. Manque de foi, certes, mais c'est là un fait d'histoire sociale religieuse dont il faut tenir compte, et qui, au surplus, n'est pas isolé. Même dans la catholique Espagne, le recrutement du clergé baisse, et cela depuis que la situation matérielle du prêtre curé y est devenue moins large que celle d'un ouvrier qualifié.

Conclusion. — Nous devons acquérir (si nous ne l'avons pas encore) et développer en nous le sens social catholique, et le communiquer aux âmes sur lesquelles s'exerce notre influence.

Pour cela trois industries :

a) Avant tout, nous bien persuader qu'il n'est qu'une application de la charité de Jésus-Christ, de l'amour surnaturel du prochain.

b) Étudier, autant qu'il conviendra à notre « status » particulier, la doctrine sociale catholique, notamment selon et dans les En cycliques Pontificales qui en déclarent et en rappellent les principes.

c) Aborder dans la mesure convenable, l'étude expérimentale — enquêtes, observations — qu'offrent de plus en plus des monographies innombrables.

d) Prendre nous-mêmes contact avec les personnes et les milieux sur lesquels doit s'exercer notre apostolat social,

PREMIERE JOURNÉE (mardi 22 novembre)

Tout le travail de la journée a gravité autour de cette idée centrale : l'apostolat des milieux ouvriers.

Jadis la bourgeoisie était voltairienne ; à présent, la foule ouvrière est marxiste ; si certaines élites intellectuelles se rapprochent de l'Église, les travailleurs manuels s'en éloignent de plus en plus. Et voici quelles raisons ils se donnent de leur éloignement.

C'est pour eux une institution bourgeoise, assidue auprès des riches, appuyée sur leurs écus, indulgente à leurs faiblesses, voire à leurs injustices. C'est une prometteuse de vie facile, indifférente au sort de l'ouvrier, à sa vie dure, à son angoissante insécurité.C'est une visiteuse intéressée, n'offrant l'aumône ou les œuvres sociales que pour recevoir l'adhésion à son Credo, la présence à ses rites. C'est une hyprocrite qui, ne pouvant échapper à la loi commune d'immoralité, y sacrifie en cachette. C'est une inconnue d'ailleurs ; sa pensée, son histoire, sa vie intérieure, ses gloires, ses souffrances : l'ouvrier n'en sait rien (comment le saurait-il ?). Et permettez l'expression, il s'en fiche totalement.

Dans ces conditions, le contact des âmes est impossible ; il y a plus qu'un malentendu, il y a une cloison étanche, sans aucune voie de pénétrabilité.

Est-ce jalousie, envie de qui a moins pour qui a plus ? Non pas dans l'ensemble. C'est l'état d'esprit cristallisé d'une foule (pervertie sans doute) mais convaincue de l'injustice de sa condition, injustice dont elle tient que le bourgeois (laïque ou sacerdotal) est la cause, injustice qu'il lui faut réduire par la force du nombre puisqu'il n'y a pas à compter sur l'abdication volontaire des possédants.

Force réelle, dynanisme du nombre ; du nombre massé et quasi mobilisé ; du nombre réellement organisé agissant et réussissant ; du nombre idéalisé par une mystique et, du moins dans ses éléments subalternes, tendu vers un service, celui de la Cause ouvrière dont tous se sentent solidaires.

Ainsi le P.Danset dans la matinée.

Pourtant, avait dit le R. P. Desbuquois dans un prenant raccourci il ne faut pas renoncer à l'apostolat de ce peuple égaré,

Dans cette masse de prolétaires, comme ailleurs, il y a un besoin d'ordre, un désir légitime de mieux être, un désabusement des mythes politiques au profit des réalités économiques.

A qui lui facilitera la satisfaction de ses besoins et de ses aspirations, le populaire donnera sa confiance. C'est l'affaire surtout des laïcs inspirés par le prêtre, exerçant un effort méthodique sur les catégories sociales homogènes avec une attention tenace aux problèmes d'ordre économique.

De ces catégories « classées », a repris le P. Danset l'après-midi, la première en étendue, c'est la masse ouvrière. Il est donc urgent de réaliser l'adaptation apostolique aux milieux ouvriers.

Avoir de ces milieux une connaissance exacte (documentation, enquêtes) ; porter sur ces milieux ou sur les faits actuels devant ces milieux, des jugements dépouillés de l'esprit bourgeois ; organiser ces milieux concrètement par un objectif sensible, par la fierté du nombre, par l'action des cadres ; instruire en même temps les militants, avec une préoccupation spéciale des réalités économiques : telle doit être la conception de l'apôtre.

Et pour obvier au danger de renforcer par un espritde classe exagéré la tendance à la lutte des classes, choisir comme thème d'activité les instincts ouvriers que le socialisme dédaigne (propriété, liberté, famille), et garder, du côté patronal les amorces de liaison constructrice pour le jour où cette liaison deviendra possible.

En fait, la loi présente de l'apostolat sur le travailleur de la grande industrie se formule ainsi : l'ouvrier sur l'ouvrier. C'est le point de départ du Mouvement jociste belge, comme aussi du Mouvement des Équipes ouvrières de l'A. C. J. F.. Grouper les jeunes ouvriers, leur assurer avec la fierté de leur condition (si semblable à celle de Jésus de Nazareth) un jugement sûr, un cran solide, une âme pure, le dévouement jusqu'à l'héroïsme, quelle tâche magnifique, quelle garantie d'une efficace pénétration !

*
* *

Le temps donné à l'échange de vues, raccourci (et ce fut

dommage) par la marche inexorable du chronomètre, a fourni toutefois de précieuses indications.

Le matin, il a concerné surtout la préparation sociale des jeunes.

Il est clair qu'il faut d'abord préparer ceux qui prépareront les autres, c'est-à-dire les éducateurs de tous ordres : prêtres des deux clergés, professeurs des collèges ou maîtres des écoles, chefs de groupes de jeunesse catholique ou de troupes scoutes, militants ouvriers....

Et par ceux-là qui seront prêts, agir sur les Jeunes.

Les jeunes bourgeois, élèves des collèges : en choisissant leurs lectures, observe le P. Emonet ; par des causeries d'hommes marquants, ajoute le P. Thorin, qui se souvient de son jeune temps ; en utilisant les leçons de choses, note (trop brièvement) le P. Berne ; en se servant de l'enseignement normal (histoire, matière à option en philosophie),proclame le P. Carrière, qui a l'avantage de la chose faite.

Les jeunes ouvriers par l'atelier d'apprentissage, dont le P. Jourjon donne en réaliste expérimenté les caractéristiques principales ; par les Syndicats (au moment voulu) dont le P. Levasseur, en une intéressante communication a substantiellement signalé le développement dans le Berry.

Sans oublier les occasions (trop rares) de réaction mutuelle des jeunes des deux classes, soit au patronage (P. St Olive) avec un réel contact d'âme à âme, soit au service militaire (P. Vigy) comme déjà en 1891 le signalait dans un article anonyme de la *Revue des Deux Mondes*, le futur Maréchal Lyautey ; soit à l'usine même, pour les rarissimes bourgeois qui ont osé y travailler.

Tâche dure que cette formation sociale !

Et voici que c'est du Midi rayonnant de lumière, c'est de la captivante cité des briques roses que nous vient la notation de peine et de longs délais. En quelques années, trois jeunes gens seulement décidés pleinement à la tâche sociale, déclare le R. P. Lalande ; et même l'excellent P. Dubruel, si optimiste d'allure et de tempérament, est obligé de constater (avec le réel succès de l'enseignement social toulousain) le glissement socialiste des enfants chrétiens eux-mêmes !

Serait-il plus facile de faire passer le chameau par la porte de l'aiguille que de se débarrasser de l'esprit mondain ou de l'esprit de classe ?

Tâche capitale cependant : et qui sera peut-être réalisée, alors que le P. Vigy verra encore les enfants subir l'abstrait supplice du catéchisme en X leçons et le mystérieux mouvement des cérémonies incomprises. Tâche de longue haleine ; mais quand on voit ce qu'a pu à Sarlat l'action formatrice persévérante du P. Marty, on peut dire que ce ne sont pas les âmes qui manquent à l'éducateur, mais trop souvent l'éducateur aux âmes.

***

L'après-midi un bref mais très utile colloque à propos des Assurances ouvrières, un des « leviers » sociaux les plus puissants, maniable par toutes bonnes mains. Il y a urgence de multiplier les mutualités, bénéficiaires des dispositions légales.

Enfin une très vivante conversation sur la J. O. C.. Il ne fut malheureusement possible que d'effleurer le sujet (recrutement : P. Banzet ; organisation locale : P. St Olive ; organisation féministe belge : P. Brouillard.)

Mais comment ne pas insister sur l'intervention pleine d'amour et de mesure du R. P. Corbillé ? En l'entendant très simplement recommander le minimum de formules et le maximum de vie, faire appel avec émotion à la mutuelle confiance fraternelle, souligner l'accord des chefs responsables, et jusque dans les conseils de prudence affirmer leur loyauté certaine et leur commun souci du bien commun des âmes, comment ne pas avoir senti que par ce large accueil d'un mouvement providentiel, la chère Association de la J. C. française reçoit de la main de Dieu le fruit savoureux d'une longue activité sociale, et la récompense pleine de promesses des sacrifices multipliés de ses membres, de ses Présidents et de ses Aumôniers.

DEUXIÈME JOURNEÉ (Mercredi 23 Novembre)

La deuxième journée s'ouvrit par la lecture du procès-verbal de la veille sur l'Apostolat dans le monde ouvrier. A ce propos le P. Vigy souligna un danger : la préoccupation de former une élite ne risque-t-elle pas d'amoindrir l'effort pour

atteindre directement la masse? Il faut y prendre garde. Un apôtre doit mettre à profit toutes les occasions de contact avec l'âme ouvrière pour renverser les préjugés : séjour à la caserne, discours aux grandes manifestations catholiques et même conférences populaires à la manière de l'abbé Desgranges.

Tout cela est exact, répondit la P.Danset. Toutes ces occasions sont à saisir. Remarquons-le aussi, l'action de l'élite ne sort pas seulement de l'excellence personnelle, ni même l'excellence qui rayonne spontanément ; l'élite doit être l'âme du milieu où elle réside, la conductrice des masses sur lesquelles elle exerce son influence.

La parole fut ensuite donnée au R. P. de Ganay qui en un exposé rapide mais plein d'aperçus traita de l'Apostolat rural, de son urgence et de ses moyens.

Les campagnes portent le poids de la désertion de nos sanctuaires beaucoup plus que nos villes. Elles méritent cependant une sollicitude spéciale, car chez elles se trouve la réserve-or du capital de nos forces morales : l'endurance, la ténacité, le bon-sens, le patriotisme dont, il y a peu d'années, elles donnèrent 700.000 fois la plus grande preuve au dire de l'Évangile. Aussi l'âme rurale est-elle l'enjeu des disputes politiques. A qui sera-t-elle dans dix ans?... Or, le problème de la désertion des campagnes est un problème catholique. Maintenir à la terre c'est déjà quelque peu conserver à la foi.

Mais qu'a-t-on fait pour garder la terre aux terriens ?La politique de ces dernières années l'a sacrifiée par une protection insuffisante et un favoritisme industriel, qui, attirant la main d'œuvre dans les villes, fait peser les pertes urbaines de la guerre sur les milieux ruraux.

A-t-on assez parlé des bénéfices scandaleux des agriculteurs et de leur injuste exemption en face de l'impôt? En fait, ils l'ont payé cet impôt, et lourdement, par les lois douanières qui les oubliaient.

La preuve de leur misère, elle est dans le chiffre dérisoire de mise à prix des domaines en vente, dans l'impossibilité de trouver des capitaux anonymes pour une exploitation,dans l'exode des masses vers les centres urbains.

Mais les ruraux se resaisissent. Ils s'organisent pour se défendre ; ils ne veulent plus de luttes politiques stériles ; ils réclament une politique agricole qui enfin fasse à leurs intérêts

la place qu'ils méritent. Ils se libèreront soit dans la justice, soit dans la violence.

Et voilà l'enjeu religieux du problème rural ! Il faut s'en occuper. Le maintien à la terre est encore possible, mais pour combien de temps ? Attention aux années 1935 et suivantes : au point de vue militaire, mais aussi pour notre agriculture, elles peuvent être irréparables !

De quelle manière agir ?

Sur les jeunes dans nos collèges: n'envoyons pas aux champs, les sous-produits de notre éducation : ils ne seront pas les dirigeants qu'il faut. A moins d'une vocation irrésistible, ne poussons pas vers cette carrière un jeune homme qui ne possède pas de domaine : acheter une ferme, c'est trop souvent aller au désastre.

Il faut aussi tenir compte des besoins qui surgissent dans nos œuvres (par exemple A. C. J. F.) du fait que leurs troupes de majorité rurale ont des cadres de majorité urbaine. Nécessité d'une liaison !

De plus certains ont eu l'idée de donner à des Retraites et Récollections sacerdotales une orientation rurale : c'est une heureuse initiative.

Il serait long de mentionner tous les modes possibles d'apostolat rural : il faut nécessairement me restreindre. Les échanges de vue qui suivirent donnèrent d'ailleurs d'intéressantes précisions. Le P. Dubruel fit, en praticien consommé, une communication sur les Cours par correspondance institués à Purpan. Ils font merveille. Inaugurés il y a six ans avec neuf élèves, cette année ils en comptent deux mille. Leur succès est dû à l'âme d'apôtre du P. Barjalet, curé de campagne, mais aussi à celle de celui qui nous en entretenait de compétence. Le but de l'institution est de porter la science à domicile et d'apprendre aux jeunes ruraux à réfléchir, à observer, à compléter ce qu'ils connaissent déjà.

Le rôle du curé peut être considérable : s'occupe-t-il d'un groupement, le succès en est assuré, car il est toujours là, dévoué et... « incompétent ». Ce dernier point a son importance pour ne pas froisser, ouvrir même l'âme paysanne.

Le cycle normal est de 3 années, mais les demandes firent prolonger de deux, puis de dix ans, un enseignement devenu supérieur.

Le dévouement que suppose une telle œuvre, on le devine ! il faut trouver des correcteurs, s'astreindre à un travail de secrétariat fastidieux, écrire jusqu'à huit cents lettres par mois. Sans parler du budget relativement très faible.

Voilà ce qu'applaudirent les auditeurs.

Le P. Foreau insista sur le recrutement difficile de l'École supérieure d'agriculture d'Angers. L'année dernière six élèves seulement sur quarante étaient de nos collèges : cette année 16 sur 46. Il nous signala ensuite les écoles annexes.

Le R. P. Thorin souligna le succès des retraites spécialisées d'agriculteurs qui, grâce au zèle infatigable du P. de Baudicour, réunissent de nombreux auditeurs. Le résultat, c'est la formation d'apôtres et, par exemple la rechristianisation de Moyenneville où l'œuvre de M. Jacques Boullenger fait penser à celle de Léon Harmel.

La lamentable situation religieuse des enfants dans les fermes est soulignée par le R. P. Guittet et aussi l'heureuse initiative de quelques diocèses envoyant de jeunes prêtres aux écoles d'agriculture.

Durant la première partie de la séance du soir, on revint sur le même sujet.

Le P. de Ganay, pour répondre à une question du P. Banzet, montra comment les Cours par correspondance, loin de nuire aux Cercles d'études de formation générale, tels que les conçoit l'A. C. F. J., leur préparent au contraire un auditoire plus vivant, donc plus réceptif.

Il décrivit ensuite l'état actuel des organisations professionnelles rurales. S'il est vrai qu'elles ont à lutter contre l'individualisme naturel aux terriens, contre le manque d'esprit social et le double écueil de négliger la question politique ou de se laisser mener par un parti ; il ne faut pas pourtant médire de l'effort de nos groupes. Bien des pays étrangers n'en ont pas de semblables et nous les envient.

Sur l'échiquier des *Mouvements paysans organisés*, qui ça et là surgissent, conséquence de l'éveil d'une conscience de classe, le P.Drogat était dans sa partie. Il fut malheureusement trop bref. Actuellement *Ententes paysannes*, *Ligues paysannes* essaient de se donnr la main pour former le *Groupe Paysan*. Leur caractéristique est d'être anti-politiciennes et décidées à remédier à l'inertie souvent intéressée de certains dirigeants d'organisations agricoles.

*
* *

Le P. Dassonville, que l'on pourrait appeler le « familial » de l'Action Populaire, a prouvé une fois de plus qu'il ne faut pas confonder les « natalistes » et les « familiaux ».

Que l'apostolat familial doive être intensifié, note-t-il d'abord, la chose est évidente ,en face de la progression des divorces et de la diminution des naissances. Mettre trop uniquement l'accent sur la dénatalité ne serait pas suffisant pour combattre certaines solutions telles que la maternité illégitime proposée par des matérialistes pour parer à la crise. Il faut viser à restaurer l'Ordre familial chrétien, c'est-à-dire un Ordre social relevé, divinisé même, par le mariage et réglé par la Morale. C'est sur cette doctrine essentielle de la société familiale que devront être centrées les campagnes entreprises en faveur de telles ou telles campagnes particulières.

Deux moyens d'influence sont à notre disposition qui doivent s'étayer mutuellement : l'action, l'enseignement.

Notre action sera surtout indirecte, concours apporté aux associations de familles nombreuses, lutte antipornographique, efforts pour faire rentrer dans la pratique les lois et les institutions favorables à la Famille et pour améliorer l'habitat social.

Notre enseignement tendra à la rééducation du sens familial chrétien. Parmi les moyens d'y contribuer, le P. Dassonville insiste davantage : 1° sur les *Journées Familiales* auxquelles pourraient aider beaucoup des vaillants *Operarii* de Résidence ; 2° sur les conférences éducatives qu'il a pu, grâce à de précieux concours, organiser au poste de la Tour Eiffel ; 3° sur la constitution d'un Bureau de Presse destiné à contraindre l'opinion à s'intéresser aux questions familiales.

A la suite de ce rapport, plusieurs interventions se produisent :

Celle du R.P.Parra dénote que les préoccupations de l'*Action Populaire* sont aussi celles de l'*Apostolat de la Prière*, soucieux d'établir, par la Famille, les bases du Règne social de Jésus-Christ.

Le P. Dieuzaide expose l'aide apportée en Gascogne, à certains ménages en détresse, par des personnes charitables et par des Scouts-Routiers.

Le P. Barde raconte comment, à Rouen, des chrétiennes

d'élite, groupées dans une Association d'« Auxiliaires familiales » dévouent leur vie au secours matériel et moral des familles nombreuses, aidant les mères, les suppléant ou même remplaçant, veillant à tous les besoins. Sans parler de l'efficacité morale d'un pareil apostolat, on notera que dans les deux cités où elles résident, le taux des naissances reste très élevé par rapport à la moyenne française, le taux de la mortalité infantile très bas.

En quelques phrases aussi nourries d'observation vécue que de connaissances économiques, le P. Danset, regrettant que les milieux de célibataires — et trop souvent de prêtres — ne donnent pas aux ouvriers l'impression qu'ils comprennent tout l'intérêt vital des allocations familiales et des caisses de compensation, montre les services que nous pourrions rendre aux familles rien qu'en leur faisant connaître les secours qu'ils peuvent puiser dans les fonds qui leur sont alloués sur chaque budget par les lois sociales et ouvrières.

Au sujet de la pornographie, plus spécialement des vitrines qui salissent les yeux et le cœur de la Jeunesse, d'intéressantes précisions sont apportées par les PP. Berteloot, Dauchez et Cordier.

Il semble bien que, malgré sa crânerie et sa noblesse, le geste de l'abbé Bethléem ne puisse se généraliser. Il vaut surtout par l'influence qu'il peut a voir sur l'opinion. A faire cette opinion, tous peuvent contribuer ; c'est le meilleur moyen d'atténuer le respect humain trop réel des magistrats qui hésitent à entreprendre des poursuites. A noter sur ce point comme sur beaucoup d'autres des remarques substantielles du P. St Olive : il a confirmé la remarque si souvent faite que les cœurs formés entre les deux collines du travail et de la prière — la Croix-Rousse et Fourvières — savent merveilleusement allier le sens du réel et de l'idéal.

TROISIEME JOURNEE.

(Jeudi 24 Novembre).

Le matin, rapport du P. Barde sur le problème international de la Paix. Deux questions y sont franchement abordées : quelle doit être notre attitude en regard de la Société des

Nations? Quelle, dans le rapprochement franco-allemand? Il serait difficile de résumer ce lucide rapport ; nous renvoyons à son texte même, publié dans les *Dossiers de l'A. P.* (10 Janvier 1928) (1).

(1) Pour ceux qui n'auraient pas ce texte sous la main nous reproduisons le résumé qui fut distribué avant séance.

LE PROBLEME INTERNATIONAL ET LES CATHOLIQUES FRANÇAIS

Comment se pose-t-il en général, à l'heure actuelle, pour un Catholique français? Quelle solution à envisager? Quelle attitude prendre en quelle forme d'action?

I. — Quelques faits à relever d'abord :

a) La vitalité accrue des individualismes ou particularismes nationaux depuis la guerre.

b) La conscience plus éveillée de l'interdépendance et de la solidarité des peuples ; le désir manifeste de l'entente et de l'entr'aide dans la paix.

c) L'existence d'une institution internationale, la S. D. N.,dont le but officiel est d'organiser la paix du monde.

II. — D'où, concrètement, le problème international se pose ainsi :

1) Au regard de cette institution existante et qui agit, quelle attitude adopter?

2) Dans le cas particulier des relations franco-allemandes,faut-il s'en remettre sans plus à la S. D. N.?

A. — Les Catholiques et la S. D. N.

a) Trois attitudes possibles :

— hostile par principe,

— défiante ou réservée à l'excès,

— sympathique avec prudence, mais avec la volonté de collaborer.

b) Cette dernière est recommandée pour les raisons suivantes :

— raisons morales générales,

— raisons d'intérêt catholique,

— raisons d'intérêt français.

c) Sous quelles formes se manifestera cette collaboration?

— par éducation de l'opinion catholique.

— par une participation effective, directe ou indirecte à l'œuvre de la S. D. N.

B. — Les Catholiques français et le rapprochement franco-allemand.

a) Le rapprochement est nécessaire pour que la S. D. N. fasse œuvre viable, mais la S. D. N. peut y aider.

b) Il présuppose avant tout un sincère désarmement moral.

c) Dans les conditions présentes, il comporte pour nous le droit de nous assurer toutes justes garanties, même matérielles,de sécurité, aussi longtemps qu'elles apparaîtront indispensables.

d) Il se fera peu à peu, à mesure qu'on cherchera, de part et d'autre en esprit chrétien, à se connaître, à se comprendre, à loyalement collaborer.

1) Le P. de la Brière, qui prit la parole immédiatement après, parut prolonger sans réserves les directives et conclusions du rapport. Il commença par faire remarquer que ces problèmes ne sont pas réservés à un cénacle, mais que chacun peut contribuer à créer à leur sujet un état d'esprit et d'opinion : il faudrait une convergence d'idées entre les meilleurs.

Il remarqua ensuite que l'établissement du Secrétariat général de la *Société des Nations* à Genève n'est pas le fait d'un hasard, mais l'aboutissement d'une évolution du Droit des gens. Il est patent que les vieux organismes (ambassades, légations, consulats, etc.) ne suffisent plus aux besoins présents, à cause de la compénétration toujours plus complexe des intérêts. Depuis 50 ans se sont multipliées entre les États des conventions sur des points divers,puis des organismes permanents se sont créés à Bruxelles, La Haye, Berne, (dont le plus connu est la *Croix Rouge*), destinés à coordonner des efforts dispersés à travers le monde ou à subvenir à des besoins universels de collaboration. Le troisième stade a été la fondation du Secrétariat général à Genève ; on ne pouvait pas ne pas y aboutir. La guerre en a été l'occasion historique ; mais sans elle la centralisation en un Bureau unique de services internationaux multiples n'en aurait pas moins eu lieu.

2) Quand on parle de la S. D. N., on devrait insister non pas seulement sur le but de la paix à maintenir (ce qui est un service partiel encore que capital) mais aussi sur le travail de collaboration internationale quotidienne. Ces services, d'un ordre tout pratique, échappant à la politique âpre, sont mal connus du grand public et cependant nous en profitons tous. Si la S. D. N. croulait sous sa forme actuelle, dix ans ne se passeraient pas sans qu'un autre organe se constituât, au moins pour rendre ce genre de service. Une campagne contre la S. D. N. est aussi vaine qu'une campagne contre l'électricité et les tramways : nous ne pouvons pas l'empêcher d'exister. La seule chose que nous pourrions faire, et qui serait déplorable, serait de nous abstenir et de laisser cette force s'organiser sans nous, contre nous. La politique de la présence est souhaitable.

3) Ce n'est pas en suite d'exclusives portées contre nous que nous, catholiques, ne sommes guère représentés à la S. D. N. Mr. C., protestant français, d'ailleurs sans religion, me disait : « On y désire les élites de tous les pays, surtout

religieuses et anti-révolutionnaires ». Mais souvent aussi on nous a fait remarquer la difficulté pour la S. D. N. de parler aux catholiques français à cause de leur éparpillement et de leur manque d'entente mutuelle, tandis que, quand on veut parler aux catholiques allemands, c'est facile et l'on est sûr que la conversation sera efficace. La Ligue des « Catholiques français pour la Justice Internationale » a bien obtenu l'adhésion de l'A. C. J. F. et de la Ligue Patriotique ; mais c'est trop peu ; elle devrait être soutenue par toute l'influence catholique française ; elle pourrait empêcher ainsi à tout le moins beaucoup de mal. Le P. de la Brière cite à ce propos plusieurs bons résultats obtenus déjà grâce à cette Ligue, notamment lors du Congrès néo-malthusien de Genève en 1927. La S. D. N. et le B. I. T. prévenus à temps déclarèrent qu'ils ne patronaient en rien ce Congrès, mais se contentaient de le fournir de statistiques.

4) Quant au rapprochement avec l'Allemagne, un point est à noter vigoureusement. On s'imagine trop que, par le fait de nos collaborations avec les Allemands, nous abdiquons nos justes revendications. C'est entièrement faux. Les Allemands, qui ont le culte de la force, comprennent fort bien qu'on parle haut en face d'eux et qu'on fasse valoir ses droits fortement. Dans ces rencontres, moins on parlera de la guerre et de la paix, mieux cela vaudra. Pourquoi ne pas s'y entretenir surtout de questions religieuses, sociales, juridiques, etc... sur lesquelles ,entre chrétiens, on trouvera toujours un terrain d'accord ?

Le P. Danset rappelle alors qu'au cours d'un Congrès international, auquel il assista il y a deux mois, l'évêque de Würtzburg lui disait avec un accent de parfaite sincérité : « Je vous affirme qu'au moment de la déclaration de guerre, aucun de mes collègues ne doutait de la légitimité du point de vue allemand ». Des faits de ce genre sont graves ; il faut au moins les connaître.

Le P. Carrière fait part d'une enquête qui lui a permis, à Carmaux, de constater que les ouvriers sont convaincus que les prêtres sont plutôt favorables à la guerre. Il demande si d'autres auraient fait la même observation et sur quoi est fondé ce préjugé. Le P. Sainte-Marie dit avoir fait les mêmes remarques pour les campagnes. Le P. Emonet également, pour les villes : « Les curés ayant profité de la guerre, prétend-on,

doivent la désirer ; c'est tout l'effet que produit parfois la vue de mes décorations ».

Ces remarques amènent le P. Danset à noter qu'il y a bien des manières dans les discours et sermons de circonstance de parler de la guerre et qu'il faut veiller là surtout à éviter d'accroître les préjugés.

Le P. de Vauplane, pour préciser cette observation ajoute : « dernièrement à Gennevilliers j'ai abordé la question de cette manière : « Pie X a dit non pas « Je bénis la guerre », mais : « Je bénis la paix ». Si toutefois l'Église participe à la guerre, c'est parce qu'il s'y rencontre des souffrances qu'elle a le devoir de soulager.Évoquant ses souvenirs des « Katholikentag », il rappelle une question posée à Stuttgard par Mgr Seipel : « Qu'avons-nous fait, nous catholiques, chacun de nous, au point de vue spirituel pour la paix? » « Rentré chez moi, j'ai fait mon examen de conscience et dès le lendemain je disais la Messe pour les Allemands morts au Champ d'honneur. Depuis lors chaquefois qu'au *memento* je prie pour les morts de mon régiment,je joins à leur souvenir celui des Allemands tués à la guerre. « Cette communication appuyée par d'autres détails et suivie d'observations du P. Corbillé dans le même sens, est accueillie avec une sympathique émotion.

***

La réunion de l'après-midi eut lieu à l'*Action Populaire* et fut honorée de la présence de Mgr Diaz, évêque mexicain S. J. La parole fut donnée au Père Guitton pour lire le rapport du P. Robinot-Marcy sur les problèmes de la population mondiale, dont de retentissantes campagnes malthusiennes et eugénistes ont saisi l'opinion. (Texte du rapport aux Dossiers de l'*Action Populaire*, 10 et 25 janvier 1928).

Voici ces problèmes.

Depuis cent ans le chiffre des habitants du globe aurait doublé.Sous peine de rationner la portion alimentaire de chacun, d'ici quelques cycles d'années, ne doit-on pas limiter les naissances? — Il ne semble pas qu'on doive se préoccuper outre mesure de répondre à cette question. Pour l'homme de l'an 3.000 ne serons-nous pas comparables à nos ancêtres des âges préhistoriques qui, vivant du produit de leurs chasses, voyaient avec crainte le gibier disparaître sous les coups des

traqueurs? D'abord l'élevage, ensuite la culture étaient des solutions qu'ils n'avaient su prévoir.

Les États-Unis sont le pays du confort. Pour maintenir leur « *Standard of life* » le peuple américain surveille l'émigration et comprime les naissances. Car, limitant ainsi la main d'œuvre, il protège les salaires élevés et stimule le progrès du machinisme. Malgré des exagérations évidentes, une telle conception mérite d'être étudiée pour être solutionnée dans un sens catholique.

Le voisinage de nations prolifiques ou surpeuplées et de pays à population moins dense est un danger de conflits politiques. Les peuples ont-ils le droit naturel, en se reproduisant au-delà de leurs ressources économiques, d'exiger le sol des autres?

Puis on parla de l'Eugénisme dont l'objet est la conservation de la santé et l'amélioration de la race humaine. La natalité relativement faible des classes aisées et la fécondité des dégénérés, des arriérés et de certains condamnés en justice pose un problème social. Certains l'ont résolu par des interventions chirurgicales en vue de neutraliser les individus, pour écarter une progéniture jugée indésirable. Mais cette solution heurte le respect dû à la personne humaine. Que d'artistes, de penseurs, de savants et de saints naquirent de parents qu'eussent déclaré tarés nos modernes eugénistes. D'ailleurs, au dire du Dr Bernard, on exagère l'hérédité : pour la tuberculose, elle est nulle ou insignifiante et peut être efficacement combattue par la séparation temporaire des jeunes enfants d'avec le milieu familial contaminé ; les syphilitiques traités à temps donnent des enfants sains et les enfants syphilitiques sont guérissables.

Cependant le spectacle des pauvres petits, victimes de l'égoïsme ou de l'inconscience de parents indignes révèle qu'ici encore un problème se pose.

En face des campagnes de presse et de conférences qui façonnent l'opinion dans un sens malthusien, les catholiques ont le devoir de préciser à la lumière des règles traditionnelles et invariables de la Morale chrétienne, les solutions que réclament les dernières données et vues de la Science.

Au Mexique, déclara Mgr Diaz, ces propagandes battent leur plein : en certaines régions les brochures sont répandues à profusion dans les familles et les écoles de jeunes filles.

Le P. Brouillard, professeur de morale à Enghien, intervint. Pour lui, il y a un certain eugénisme à encourager et à enseigner aux parents. Puis il posa une question : l'Église répugnerait-elle à ce que l'État interdit en quelques circonstances à des individus, de se marier? Il ne le semble pas, puisque, précise le P. Danset, moralement ces individus n'en ont pas le droit.

Le P. Corbillé fait part de son expérience. Les jeunes gens sont efficacement impressionnés par leurs responsabilités à l'égard de la race et, ajoute le P. de Vauplane, il faut leur enseigner l'obligation de se priver dans le mariage.

La préoccupation eugénique des catholiques, rappelle le P. Dassonville, se concrétise dans des enseignements de puériculture.

La parole est donnée ensuite au P. Riedinger pour un intéressant exposé sur le problème religieux en Alsace.

Si, grâce au Concordat qui subsiste toujours, le clergé reçoit de l'État un traitement proportionné au coût de la vie, le problème scolaire, lui, est des plus délicats. Malgré la loi Falloux toujours en vigueur, le Gouvernement français cherche à s'emparer de l'École. La nomination d'instituteurs a-religieux ou irréligieux,l'influence raïcisante des Écoles Normales, le droit des Municipalités (toutes mauvaises dans les villes) de réclamer l'interconfessionnalité des écoles sont des armes de lente mais sûre déchristianisation.

De plus, l'attitude des Alsaciens-Lorrains vis-à-vis de la France inquiète justement. L'autonomie totale paraît peu viable et serait en pratique au profit de l'Allemagne. N'entraînerait-elle pas pour notre pays, sa déchéance de grande Puissance? L'échiquier politique est tellement bariolé que c'est la confusion. La suppression, par ordre des Ministres, des feuilles autonomistes (mesure autoritaire dont le précédent peut créer des dangers) est fort heureuse bien que tardive. Mais il faut bien le dire, l'hostilité de la grande partie du clergé contre la France et en conséquence contre Mgr Ruch, divise les catholiques d'Alsace, les sépare des catholiques de France et indispose le Gouvernement.

Bref le problème religieux alsacien est un problème français.

Un échange de vues vivant et instructif suivit.

Le P. Corbillé constata que le clergé paraissait en marge

de la population en général et spécialement des jeunes, franchement français.

Il y a danger, remarqua le P. Pflieger, à faire fonds sur la récente réponse du Président du Conseil, à l'occasion des affaires de l'école de St Jean de Strasbourg, et de laisser les Municipalités choisir librement entre les instituteurs laïcs ou religieux ; car, accentua le P. Riedinger, c'est sur une réponse juridique qu'il faut s'appuyer et non sur une réponse Poincaré. Le P. Duchamp exposa le point de vue de la D. R. A. C., qui fut applaudie, ainsi que l'Œuvre des Cheminots, comme deux organisations nationales catholiques qui ont pu pénétrer par delà les Vosges.

Ce fut au tour du P. Ranson qui, en convaincu, parla du mouvement « jociste ». A tous les problèmes agités durant ce Congrès, la J. O. C. pour sa part apporte une solution.

Elle s'occupe de la Famille, pour laquelle elle prépare les futurs papas et les futures mamans de la classe ouvrière,auxquels elle enseigne l'épargne (900,000 frs. déjà obtenus en Belgique).

Pour défendre leur pureté, les Jocistes agissent dans l'usine, dans la rue, et en Belgique jusque dans les trains.

La mentalité nécessaire au succès de l'apostolat de la masse ouvrière, la J. O. C. la possède. C'est dans son milieu qu'elle veut transformer le jeune apprenti : utilisant ses aspirations, sa mystique, son langage, son intérêt, son besoin de cadre, elle obtient de lui l'héroïsme nécessaire pour demeurer chrétien.

Le résultat ? C'est, par exemple, les 100.000 frs. de cotisations recueillis en Belgique pour envoyer des camarades à la maison de retraite de La Louvière.

Mais voici les difficultés.

Les prédicateurs spécialisés dans ce genre d'apostolat, les Maisons de retraites ne suffisent plus. Les questionnaires bien faits et réalistes, nécessaires pour alimenter la vie débordante des cercles d'études, des cadres solides, condition d'une exacte discipline, sont d'une nécessité urgente.

Partie d'un tel élan, la J. O. C. sera sous peu une puissance, au sort de laquelle la Compagnie ne saurait se désintéresser.

Le P. Corbillé remercia alors l'orateur de son zèle d'apôtre, puis il insista sur l'esprit de contact et de collaboration à in-

culquer à ces masses qui viennent. Des formes pratiques de rencontre sont à trouver, insiste le R. P. Desbuquois : ce sera principalement dans les cérémonies religieuses que se constituera une unité non seulement abstraite, mais réelle.

Avant qu'on levât la séance, le P. Cathalan signala les campagnes en vue d'obtenir de Rome une fête de Jésus-Ouvrier.

***

Les trois journées se terminaient dans la joie dilatante et réconfortante que les âmes éprouvent quand elles sont en contact et battent à l'unisson. C'est ce qu'explicitèrent les paroles émues du R. P. Desbuquois et du R. P. de Vauplane, paroles d'au-revoir plutôt que d'adieu.

Journal de route d'un prédicateur de la Croisade Eucharistique

Dans les quelques pages qui suivent on voit le travail que peut fournir un aumônier de croisade (ici, le R. P. Vaillant, aumônier pour le diocèse d'Evreux) et surtout la façon dont il peut être aidé par un de nos collèges qui s'asssocie de près à son apostolat et en retire l'avantage d'une vie plus apostolique.

Le Collège St François de Sales d'Évreux fut le premier dans l'Eure à connaître la Croisade dès 1925. C'est chez lui que, le jeudi 20 mai 1926, le R. P. Derély réunissait 2.937 enfants du diocèse, dont 900 enfants de chœur. « Le R. P. Derély, écrivait alors M. le Chanoine David dans la *Semaine religieuse*, c'est l'apôtre de la Croisade eucharistique. Il lit comme d'instinct dans l'âme des enfants. Avec une pédagogie consommée il la saisit et la manœuvre dans des dialogues vivants, pratiques, empoignants. Par une logique étincelante, captivante, il les amène à proclamer eux-mêmes qu'il faut communier souvent ».

Cette grande voix avait conquis toutes les sympathies à la Croisade. Bientôt, six mois après, les groupes de Croisade allaient s'organiser.

Le 4 novembre, Monseigneur l'Évêque chargeait le P. Vaillant de répandre la Croisade dans son diocèse, avec le titre d'aumônier diocésain, ratifié par la Direction nationale de l'*Apostolat de la Prière* à Toulouse.

Le P. X., professeur au collège, anime doucement et fortement le zèle des croisés de St François. Ceux-ci répondent magnifiquement à ses appels réitérés, variés, Ils veulent la Croisade dans le diocèse, dans tout le diocèse, ils l'auront !

Dieu peut-il résister aux supplications, aux sacrifices des enfants ?

Dès le 5 novembre, voici le pensionnat Notre Dame à Évreux qui se lève et devient bientôt l'émule du Collège. La Croisade se fonde aussi le même jour à l'école St Pierre, à l'école Marie-Cécile, où, grâce à l'appui considérable des élèves des Sœurs de St Jean l'Évangéliste, de l'Orphelinat de la Providence et de la Maison de la Miséricorde, elle fonctionne immédiatement avec ses petits trésors et ses sacrifices.

Le 6, même succès au patronage Saint Louis, aux catéchismes volontaires de filles de la cathédrale, au Patronage Jeanne d'Arc.

Le 8, c'est la paroisse de la Madeleine qui accepte la Croisade, elle aussi ; le 9, enfin, Saint Germain de Navarre. Évreux est tout conquis.

Puis, le 11 novembre, voici la toute petite paroisse de Glos, où une insigne bienfaitrice dirigera elle-même la Croisade.

Le 9 décembre, sous la présidence de Monseigneur l'Évêque venu pour bénir ses enfants, et leur donner la brioche de St Nicolas, tous les enfants d'Évreux s'entendaient rappeler du haut de la chaire de la cathédrale ce qu'est la Croisade.

Ce n'est pas suffisant, il faut que le mouvement de propagande s'accentue. Les élèves du Collège St François, les Croisés d'Évreux, les croisées du Pensionnat Notre-Dame prient. M. le Chanoine Bonnenfant, Directeur de l'enseignement, assura que, chaque matin, à la Cathédrale, malgré les rigueurs de la température, les communions d'enfants se multiplient, à la grande édification des paroissiens. M. l'Archiprêtre, lui-même, se plaît à dire que jamais il n'a vu autant de communions les jours de fête et le premier vendredi du mois.

Quoi de plus encourageant ! Il faut donc aller par tout le diocèse !

Commençons par Pont-Audemer. La Croisade y est désirée, demandée instamment.

Le 29 décembre, dans une très intéressante réunion, tous les directeurs d'œuvres et d'écoles l'acceptent avec l'agrément de M. l'Archiprêtre. On nomme une grande zélatrice pour toute la région. Inscrivons donc le groupe du Pensionnat St Ouen, du pensionnat d'Ernemont, de l'école Ste Marie, du Patronage Ste Thérèse de l'Enfant Jésus qui sera non moins fervent que les écoles chrétiennes, enfin celui de l'orphelinat de la Sainte Famille à Saint Germain.

Une course en auto : nous sommes à Cormeilles où tout de suite le pensionnat Ste Marie accepte la Croisade ; le catéchisme des garçons fait de même.

Manneville est si près ! Son école libre va se croiser, elle aussi.

Poursuivons. Le 30, nous voici à Thiberville dont l'école chrétienne s'ouvre facilement et avec joie à notre chère œuvre.

Enfin Bernay ! C'est le temps des vacances,rien à faire ! Toutes les écoles sont fermées. Nous y reviendrons et cela ira fort bien. Seul, le patronage St Vincent de Paul fonde un groupe.

1927 ! 26 janvier, deux groupes très vivants dans les deux belles écoles de Damville (Le Sacré-Cœur et l'Immaculée Conception).

Allons en campagne.Le 27 février, Guichainville, dont la jeunesse catholique marche à merveille, veut avoir aussi sa future avant-garde dans un groupe de Croisade.

Aux Andelys, grâce à M. l'Archiprêtre, la Croisade aura plein succès.

Entre temps, les groupes récemment fondés s'organisent. Les meilleurs croisés sont désignés par leurs directeurs ou directrices comme apôtres. Ils reçoivent l'insigne officiellement. Quelles fécondes réunions d'apôtres au secrétariat diocésain, que celles du 7 avril et du 18 mai ! quatre apôtres du pensionnat Notre-Dame, 3 de l'école Saint Pierre, 5 de Marie Cécile, 2 de la Madeleine, 1 du patronage Jeanne d'Arc, 1 du patronage Saint-Louis, et 10 directrices d'œuvres ou d'écoles. Seul, Saint Germain de Navarre manque, mais il est si loin. Nous projetons d'ailleurs, d'aller le voir le 23 juin, chez lui, et avec toute la croisade d'Évreux,afin de clôturer la neuvaine du Sacré-Cœur.

La Croisade est un apostolat. Elle doit chercher à conquérir des âmes.

Le samedi saint 16 avril à 2 heures de l'après-midi, quelques heures avant les confessions pascales, voici 300 petits croisés de la ville.... (ceux de St François de Sales, hélas ! n'y vinrent pas, faute de place) dans le sanctuaire de St Michel. Cette réunion fut une grande supplication auprès de St Michel et de tous ses croisés du ciel, en faveur des croisés de la terre et surtout des communions pascales des paroisses d'Évreux. Après le chant de l'*Alleluia* et les premières vêpres de Pâques, rien de plus touchant pour le cœur de Notre-Seigneur et pour son Église que le spectacle de ces petits pèlerins priant pour les pécheurs. Dieu seul sait s'il y eut des conversions dues à ces prières. Plusieurs pasteurs, du moins, ont constaté des retours bien authentiques, et bien authentiquement attribuables à quelques braves petits croisés.

Monseigneur sut tout cela. Il voulut lire certains trésors ; et avec quelle édification ! Aussi, dans son allocution en réponse aux vœux de fête qui lui étaient adressés, il tint à parler publiquement de la Croisade, de cette œuvre des « petiots », de cette œuvre qui sème des hosties pour récolter des vocations.

Hâtons-nous de visiter les autres régions du diocèse.

Les croisés du collège ont promis à St Joseph 31 étoiles de 100 sacrifices, s'il leur accordait 31 nouveaux groupes avant la fin de mai.

Louviers, le 16 mai, ouvre ses portes toutes grandes à la croisade avec ses deux belles écoles (St Louis et Notre Dame).

Orgeville, le 17, avec son orphelinat.

Nonancourt, où une nouvelle institutrice très zélée fonde elle-même son groupe. Puis, le 19 mai, Bernay, que nous avons déjà vu, entend parler de la Croisade, au milieu d'une retraite de première communion. L'occasion était toute providentielle. On y compte maintenant quatre nouveaux groupes.

Tout près de Bernay, l'école libre de St Léger de Rostes accepte, elle aussi, la Croisade qu'elle désirait depuis longtemps.

Le 22 mai, encore sous les auspices de la J. C., la Croisade s'installe à la Ferrière sur Risle, à Beaumont-le-Roger dans ses deux écoles, à Rugles, à Conches, à Beaumesnil.

Cette fois, l'élan est donné ; c'est la grande conquête.

Le 25 mai, M. le Curé de Breuilpont, le curé aux 9 paroisses, installe la Croisade, avec beaucoup de sympathie, dans son école d'abord, puis dans quatre de ses principaux « centres de catéchismes volontaires », Villiers-en-Désœuvre, Aigleville, Villegats, Gadencourt.

Voici Vernon,la jolie ville assise sur les bords de la Seine aux côteaux de craie. La Croisade, là aussi, est accueillie avec beaucoup de sympathie. M. l'Archiprêtre voit avec quel enthousiasme ses enfants en entendent parler ,au moins en cinq Institutions.

Enfin, MM. les Vicaires l'installeront dans leurs catéchismes de petits laïques, grâce au concours des demoiselles catéchistes fort attachées à cette œuvre.

Le 26 mai, nous passons par Fourges ;les petits très éveillés sur ce qui concerne la religion, écoutent un mot sur la Croisade que leur Curé organisera.

Enfin, nous voici à l'extrémité du diocèse,à Gisors, dans cette paroisse si chrétienne. La Croisade y est connue. On n'attendait qu'un mot pour la voir se fonder à l'école libre de garçons, au catéchisme de garçons de l'école laïque, au pensionnat Jeanne d'Arc, à l'école libre de filles et au patronage de filles.- St Joseph a été bon prince. Avant la fin de mai, les Croisés de St François lui demandèrent 31 groupes nouveaux. Il leur en accordait 33.

Le diocèse est donc alerté un peu partout au sujet de la Croisade.

Et maintenant, à l'œuvre !

Journées Mariales

I. SAINT-ACHEUL.

27-28 Juillet 1926.

Par une lettre en date de juin 1926, le secrétaire des Congrégations de la Sainte Vierge pour la Province de Champagne, invitait à une Réunion Mariale les Directeurs de Congrégations de sa Province et les Pères Secrétaires des Congrégations

dans les autres Provinces de France. La Réunion se tint à Saint-Acheul, près d'Amiens, en Juillet.

Le T. R. P. Général écrivit au Père organisateur de ces « journées mariales » la lettre suivante :

Rome, le 20 Juillet 1926.

Mon Révérend Père,

P. C.

Votre Révérence connaît assez l'importance que j'attache aux Congrégations de la Sainte Vierge pour comprendre avec quel plaisir j'ai appris la nouvelle des « journées » qu'elle prépare. J'ai lu avec intérêt le programme sommaire : je vois que votre effort porte sur les Congrégations d'hommes et de jeunes gens. C'est pour eux en effet qu'elles ont été instituées ; longtemps elles leur ont été réservées et quand, pour des bonnes raisons, elles se sont répandues dans les milieux féminins, elles n'ont pas cessé pour autant d'être avant tout, œuvres d'hommes et de jeunes gens.

Si elles sont maintenant moins en faveur, n'est-ce pas un peu notre faute ? Il arrive que des prêtres séculiers, des religieux d'autres ordres manifestent leur étonnement de voir parfois nos Pères laisser tomber de leurs mains ou reléguer parmi les souvenirs vénérables du passé cette arme incomparable qu'ils nous envient. Le moment serait bien mal choisi à notre époque où, par une heureuse réaction contre certaines illusions démocratiques, on proclame de tous côtés la puissance de l'élite, la nécessité d'agir sur elle en profondeur avec le plus d'intensité possible pour s'appuyer sur elle, et par elle, étendre au loin son champ d'action. Et tandis que d'autres — les bons et les mauvais aussi hélas ! — découvrent, un peu naïvement peut-être, ce vieux principe comme une nouveauté et qu'ils l'appliquent avec des ardeurs de néophytes, nous délaisserions nos Congrégations comme n'étant plus de notre temps !

Autour de nous des œuvres surgissent chaque jour : les unes déçoivent par leur stérilité ; les autres, il est vrai, font un bien réel assez grand peut-être, un bien apparent plus grand encore, mais elles durent peu et rarement survivent à celui qui les a lancées. Aucune n'a eu l'efficacité et la stabilité de nos Congrégations : elles n'en sont que des succédanés ou elles s'en rapprochent.

Or, ce qui caractérise la Congrégation et ce qui fait sa valeur, c'est qu'elle ne le cède à aucune institution pour la sanctification personnelle de ses disciples, à aucune pour leur formation apostolique ; mais c'est encore par elle que l'exercice de l'apostolat est le rayonnement même et comme le débordement d'une vie intérieure surabondante. Elle est comme un nouveau Cénacle où les Congréganistes, unis dans la prière « *cum Maria Matre Jesu* », sont transformés par l'Esprit Saint en apôtres.

D'où vient donc pour elle le déclin que nous déplorons? Non pas assurément du principe intérieur qui aurait perdu de son actualité puisqu'il n'est autre que ceui-là même qui est « l'âme de tout apostolat » ; pas davantage de l'organisation extérieure qui ne cadrerait plus avec les besoins et avec l'esprit de notre temps puisqu'elle se distingue précisément par la souplesse de son adaptation. Ne faut-il pas plutôt chercher de notre côté la cause de ce discrédit et de ce dépérissement?

Certains croient bien faire en abaissant l'idéal proposé, en le minimisant : ils le sacrifient au mirage du nombre et le nombre même leur échappe. La fleur de la Jeunesse française a des aspirations plus hautes : c'est la médiocrité qui la rebute et je sais que bien des jeunes gens se tournent vers les tiers-ordres par exemple, pour y trouver cette impulsion vers la perfection qu'on n'ose pas leur donner chez nous.

En outre, un certain prurit d'éclat extérieur, de nouveauté aussi, a eu pour effet d'altérer la physionomie des Congrégations et de les débiliter ; et on en est venu à leur préférer des œuvres plus bruyantes et plus éblouissantes, plus agitées souvent que vraiment actives. Le dévouement obscur et constant a moins d'attrait, mais c'est celui qui est fécond.

Enfin le louable esprit d'initiative des Français a pour contre-partie un excès d'individualisme dans l'action, surtout l'action apostolique. On aime avoir son œuvre, lui donner son empreinte, la conduire soi-même et on ne se résigne pas sans peine à n'être dans l'œuvre totale de la Compagnie, de l'Église Universelle, qu'un simple rouage au mouvement régulier commandé par l'ensemble.

Que la T. S^te^ Vierge et N. P. S^t^ Ignace aident V. R. dans ses vaillants efforts à promouvoir, surtout parmi les NN., par son action personnelle et par les « Cahiers Notre-Dame » la

véritable intelligence et l'amour effectif de nos Congrégations.

De tout cœur je bénis vos réunions et j'applique pour leur succès cent messes.

Je me recommande, Mon Révérend Père, à vos SS. SS.

Votre serviteur en N. S.
Signé : Wl. Ledôchowski, S. J.

Le programme de la réunion comportait quatre articles principaux :

1°) *les congrégations de collège* : leur recrutement ; leurs relations avec les autres œuvres établies au collège.

2°) *Nos anciens élèves congréganistes* ; où sont-ils ? que font-ils ?

3°) Les « *Cahiers Notre Dame* ». — Rédaction, clientèle, propagande.

4°) Le *Secrétariat des Congrégations dans la Province.* — Les services qu'il peut rendre, les concours qu'il recherche.

Nous ne donnerons que les conclusions relatives à la Congrégation au Collège :

I. *LE RECRUTEMENT DE LA CONGREGATION AU COLLEGE.*

1°. — *Principe du Recrutement : la qualité avant le nombre.*

La Congrégation ayant incontestablement pour objet de former dans les collèges une élite *surnaturelle* et *agissante*, le recrutement de la Congrégation doit se faire selon ce principe et viser la qualité plus que le nombre.

Ce que l'on entend par qualité, pour un Congréganiste, c'est sa *valeur de piété* et sa *valeur d'influence* , la piété s'accompagnant ici de dévotion profonde et sincère à la T. S. Vierge MARIE, et l'influence se fondant sur l'autorité que donnent auprès des camarades le courage au travail et la fidélité à la discipline.

2°. — *Règle et criterium du Recrutement.*

Dans le recrutement des Congréganistes les *notes hebdomadaires* doivent entrer en ligne de compte ; néanmoins, elles

ne peuvent pas être le criterium unique et absolu : d'abord, parce qu'elles témoignent seulement de la valeur de l'élève telle qu'elle paraît extérieurement, non de sa valeur intérieure (1) ; ensuite, parce qu'il y a encore, dans leur attribution ou leur interprétation, des différences et des insuffisances que seule l'action persévérante des PP. Préfets auprès du personnel et des élèves peut contribuer à faire disparaitre.

En conséquence le criterium principal du recrutement doit se prendre plutôt de la valeur morale du candidat, estimée selon le principe énoncé plus haut.

Il appartient au Directeur et au Conseil de la Congrégation de se prononcer sur ces points (2), sans préjudice des avis dont le Directeur a raison de s'entourer préalablement auprès des Supérieurs, Professeurs et Surveillants.

II. *LA CONGRÉGATION ET LES ŒUVRES ETABLIES AU COLLEGE.*

1°. — *La situation nouvelle.*

La création de multiples œuvres a fait à la Congrégation

(1) Très délicate est la question de l'interprétation des notes de semaine pour l'admission d'un élève dans la Congrégation. Normalement, les notes doivent répondre, avec une approximation suffisante au mérite, à la valeur réelle de l'élève.

On objecte que certains élèves ayant de la valeur et du « cran » n'arriveront cependant jamais à avoir des notes satisfaisantes, telles qu'elles sont à bon droit requises pour l'entrée dans la Congrégation, et que par conséquent,celle-ci sera souvent privée pour cette cause de recrues précieuses et quelquefois des élèves qui ont sur leurs camarades la plus grande influence. — L'objection n'a-t-elle pas plus d'apparence que de réalité ? Certains élèves ne se corrigent pas de leurs défauts, surtout extérieurs, parce qu'ils ne le veulent pas ; parce qu'ils aiment et caressent secrètement leurs défauts eux-mêmes : leur bavardage, leur laisser-aller, leur paresse, leur esprit gouailleur... L'élève incorrigible n'est qu'une exception.S'il existe et s'il est vraiment méritant par sa valeur de foi, de piété, de dévotion à la S^te^ Vierge, de travail et de zèle, on a toujours la ressource de le recevoir « *in extremis* » dans la Congrégation, à la sortie du collège.

(2) Sincérité et discrétion étant également sauvegardées, le Directeur de la Congrégation se servira toujours utilement de l'un ou l'autre des membres du Conseil, du Préfet tout particulièrement, pour faire connaître au candidat évincé les motifs pour lesquels il ne fut pas agréé. Outre beaucoup d'avantages, cette manière d'agir « pose » mieux que toute autre l'autorité du Préfet auprès de ses camarades.

dans les collèges une situation nouvelle non sans difficultés.

2°. — *Un principe et une conclusion.*

La Congrégation n'a certainement rien perdu, du fait de la création de ces œuvres, de sa valeur surnaturelle d'efficacité. En conséquence il est à souhaiter et l'on souhaite en effet qu'aucune œuvre, se proposant de constituer une élite surnaturelle et agissante et une « École de chefs », — ce qui est proprement le but de la Congrégation, — ne soit introduite au collège en dehors et indépendamment de la Congrégation.

En quoi doit consister cette « dépendance » des œuvres par rapport à la Congrégation? Il est difficile de le dire dans une formule absolue. Plusieurs ne croient ni possible ni opportun de maintenir toujours et partout la règle de la dépendance totale, comme elle était autre fois pour l'« Académie » : aucun « Académicien » qui ne soit d'abord Congréganiste. Il y a des formules plus souples que les circonstances locales peuvent conseiller. On pourrait les grouper sous trois chefs : formule de *sectionnement*, quand les œuvres diverses sont des sections de la congrégation : section littéraire, section de charité, etc.... ; formule d'*élargissement*, quand les œuvres, à recrutement plus large, ont pour dirigeants deux congréganistes ; formule de *pénétration*, quand la congrégation s'efforce d'exercer son influence dans les œuvres, par les meilleurs de ses membres.

3°. — *Comment concevoir et établir les relations entre la Congrégation et les Œuvres.*

S'il n'y a pas lieu de se plaindre, tout au contraire, que des œuvres, du consentement et avec l'entière approbation des Supérieurs, soient introduites dans les collèges où elles pourront très heureusement remplir le rôle d'« École d'application », on doit cependant avoir soin, dans les rapports qui s'établissent entre ces œuvres et la Congrégation, de maintenir toujours à la Congrégation son rang et son rôle d'animatrice, ainsi que le faisaient autrefois nos anciens Pères dans les « circuli restricti » ou la « Congregatio major ».

4°. — *Conclusion générale.*

Il y a lieu de louer hautement les initiatives qui ont été prises dans ce sens en différents collèges et dont on a entendu citer d'édifiants exemples, dans toute la mesure où elles s'inspirent des principes qu'on vient d'énoncer.

II. **Dijon-Brochon.**

19-20 Juillet 1927.

Un an après la réunion de Saint Acheul, de nouvelles « *journées mariales* » étaient tenues à Brochon, près de Dijon, pour promouvoir le bien et la prospérité des Congrégations mariales d'hommes et de jeunes gens. Étaient présents une trentaine de Pères français auxquels se joignirent trois Pères de la Province de Belgique. Nous ne donnerons ici que les conclusions relatives à la Congrégation au Collège :

LA CONGREGATION ET LES ŒUVRES ETABLIES AU COLLEGE.

1. Il n'y a aucune incompatibilité entre la Congrégation et quelque autre œuvre (1) que ce soit, légitimement établie au Collège (2), si chaque œuvre reste fidèle à sa fin propre et aux moyens particuliers qui servent à l'atteindre (3).

(1) On entend ici par œuvres toute institution ou tout groupement établi au collège et dont le but n'est pas strictement scolaire : tels l'Apostolat de la Prière, l'A. C. J. F., les Conférences de S. Vincent de Paul, les Scouts de France, les Amis des missions, les Catéchistes volontaires, les Confrères de patronage, la Croisade Eucharistique.

(2) Il ne s'agit pas seulement ici de l'approbation des supérieurs du collège, mais aussi des autorités ecclésiastiques et des directeurs mêmes des organisations : pour ce qui concerne par exemple les troupes scoutes, leur chef, le Général Guyot de Salins, n'en veut pas actuellement à l'intérieur des pensionnats.

(3) Au cours de la discussion, différentes pensées furent mises en lumière : 1°) Toute œuvre a nécessairement pour fin la formation du chrétien puisqu'elle tend à perfectionner des hommes ou des enfants qui sont chrétiens : néanmoins chacune a son moyen propre qui la spécifie et lui donne sa raison d'être.

2°) Des œuvres, indépendantes de nous, risquent de perdre de vue leur idéal et de dégénérer, — d'où l'utilité de les « noyauter » par les Congréganistes et si possible, de les guider par le moyen du Directeur.

2. Il appartient aux Directeurs de donner à la Congrégation dont ils ont la charge, assez d'attraits extérieurs (1) pour que les jeunes gens n'aient pas à aller chercher dans « des œuvres plus bruyantes et plus éblouissantes » ce qu'ils sont en droit de trouver dans la Congrégation (2), sans manquer toutefois de sauvegarder avec soin la vie surnaturelle et les autres vertus solides d'abnégation personnelle et de mortification.

3. Le principal attrait que la Congrégation doit exercer sur les jeunes gens lui vient de la dévotion filiale et chevaleresque envers la T. S. V. dont on y fait profession, et du zèle apostolique qu'elle exige (3).

4. Les difficultés qui peuvent s'élever entre la Congrégation et les autres œuvres seraient grandement atténuées, si, d'une part, tout le personnel s'unissait pour favoriser la Congrégation (4), et si, d'autre part, on prenait soin de n'agréer au Collège aucune œuvre se proposant de constituer une élite surnaturelle et agissante et une « École de chefs » — ce qui est proprement le but de la Congrégation — qui ne soit en liaison (5) avec la Congrégation, œuvre principale et animatrice de toutes les autres.

(1) Il faut prendre les enfants en enfants, s'adapter à leur goût, sans s'attacher à des formes extérieures, bonnes en leur temps, mais qui auraient perdu de leur sens et ne parleraient plus aux âmes. C'est ainsi qu'à Lille on a très heureusement procuré aux Congrégations un nouvel attrait par la création de journées mariales sous forme de pèlerinages communs à plusieurs congrégations.

(2) Ce qui ne veut pas dire que la Congrégation prétend s'adjuger tous les attraits que les autres œuvres peuvent présenter aux jeunes gens, — mais seulement qu'elle ne doit pas être comprise comme étant toute d'austérité et de piété rigide.

(3) Il sera utile d'insister auprès des Congréganistes sur cette signification de leur acte de consécration. Pour le rendre plus concret à leurs yeux, on pourrait s'inspirer de la promesse scoute en leur proposant un petit code des engagements du Congréganiste, comme on l'a fait par exemple à Evreux, à Saint-Étienne ou à Paris, rue Franklin.

(4) En Belgique depuis 3 ans, le P. Préfet proclame en division les noms des dignitaires après leur élection. — Partout on remarque vivement l'influence des Pères surveillants sur la mentalité des élèves lorsqu'ils laissent paraître l'estime qu'ils professent pour la congrégation et les congréganistes.

(5) Une des règles de l'Académie exige de ses membres le titre de congréga-

III. Rennes.

18, 19 et 20 *Juillet* 1928.

En Juillet 1928 se tiendront à Rennes trois *journées* de Directeurs des Congrégations de la Sainte Vierge, affiliées à la *Prima Primaria* de Rome. Les réunions auront lieu au Collège diocésain Saint-Vincent, avec l'autorisation et sous le bienveillant patronage de Son Éminence le Cardinal Charost, Archevêque de Rennes.

Ces « *journées* » ont pour but de susciter un renouveau de piété mariale non seulement dans les Institutions religieuses et Collèges où les Congrégations sont depuis longtemps en honneur, mais aussi dans les œuvres paroissiales de jeunesse dont l'essor est si consolant aujourd'hui et de parer à un danger que l'on signalait au congrès du Recrutement Sacerdotal tenu à Rouen en 1927 : il y aurait, disait-on, dans notre piété française, et spécialement dans nos œuvres de jeunesse, un fléchissement de la dévotion à la Sainte Vierge.

Voici le programme des « *journées* » :

PREMIER JOUR (18 *JUILLET*)

LA CONGRÉGATION ET LE DIRECTEUR DE CONGRÉGATION

Le Matin

PREMIER RAPPORT : *Idée vraie de la Congrégation* (fin et moyens, organisation, esprit)....

SECOND RAPPORT : *Le vrai Congréganiste.* Portrait des temps anciens, portrait contemporain.

niste. Sans observer toujours rigoureusement la lettre de cette règle, il convient d'en garder l'esprit en s'en inspirant pour les autres groupements : les dirigeants de ces œuvres (chefs de patrouille, chefs visiteurs des conférences de S. Vincent de Paul, chefs d'équipe de catéchistes, etc.) devront être des congréganistes. — On a noté aussi l'avantage de l'unité de Directeurs ou d'aumôniers,

L'après-midi.

Premier rapport : *Le Directeur de Congrégation.* L'homme, qualités requises, préparation, moyens dont il dispose.

Second rapport : *Le Directeur de Congrégation.* La fonction : d'après les règles des congrégations, d'après les besoins actuels.

SECOND JOUR (19 *JUILLET*).

La Congrégation dans les cadres de nos œuvres de jeunesse.

Le Matin.

Premier rapport : *Essai de statistique.* Les congrégations existantes, le rendement spirituel.

Second rapport : *La Congrégation et les aspirations des jeunes catholiques d'aujourd'hui.* Quelles sont ces aspirations ? En quoi, comment la congrégation peut leur donner satisfaction.

L'Après-Midi.

Premier rapport : *La Congrégation et l'Apostolat moderne.* Éléments immuables, variables de l'apostolat. Comment la congrégation peut y répondre et s'y adapter.

Second rapport : *La Congrégation dans ses relations avec les autres œuvres de jeunesse.* Esprit de large sympathie. Prendre conseil des circonstances.Garder son rôle et sa mission d'*Ecole de chefs.*

TROISIEME JOUR (20 *JUILLET*).

Le Matin.

La Congrégation dans les cadres de l'Église.

Premier rapport : *La condition juridique des Congrégations,*

Situation de droit (*piae uniones*), — de fait : privilèges, obligations.

Second rapport : *Erection et affiliation.* Avantages, marche à suivre.

L'Après-Midi.

Reunion de Clôture
Discours du R. P. de Tonquedec S. J.

SALUT SOLENNEL

(Promesses d'Apostolat Marial)

A l'Institut professionnel de Nantes

I. Bénédiction et Inauguration des nouveaux bâtiments de l'Institut catholique professionnel à la Joliverie.

(*Extrait de la* Semaine Religieuse *des* 24 et 31 *décembre* 1927).

Depuis plusieurs années, l'Institut Catholique Professionnel voyait le nombre de ses élèves augmenter sans cesse. Aussi, malgré une organisation savante qui avait su profiter de tous les coins disponibles, le vieux bâtiment de la rue Dugommier était devenu totalement insuffisant. Comme un jeune enfant pour vivre et se développer, a besoin du grand air et de l'espace, l'Institut Catholique Professionnel, sous peine de s'étioler dans des locaux devenus trop étroits, devait se transporter dans un bâtiment plus vaste. C'est ce que tous, professeurs et élèves, souhaitaient depuis longtemps et on pouvait sentir l'ardeur de leurs désirs lorsqu'on les entendait parler de la « Grande Maison ».

D'abord entrevue dans des rêves plus ou moins confus,

cette « Grande Maison » est devenue une réalité qui s'impose et qui abrite déjà toute une joyeuse jeunesse.

Si vous allez sur la route de Clisson, à quelques mètres de l'arrêt du tramway, tout près du Lion d'Or, vous apercevez subitement un énorme bâtiment perdu au milieu de vieux arbres. C'est le nouvel Institut Catholique Professionnel de la Joliverie.

Sa façade originale et l'immense croix qui le domine seront peut-être discutées par quelques-uns, mais elles retiendront l'attention et tous admireront les proportions de l'édifice et la pureté de ses lignes. Situé à quelque distance de la route, le nouveau bâtiment peut jouir du bon air sans être incommodé par les mille bruits de la circulation, qui, trop souvent, à la rue Dugommier, venaient distraire même les plus attentifs. Pénétrez à l'intérieur, l'étonnement fera place à l'admiration : tout y a été aménagé pour faire de cette bâtisse une école moderne parfaite. Les grandes salles d'études et de classes laissent pénéter l'air et la lumière par d'énormes fenêtres et les radiateurs très rapprochés viennent rassurer les plus frileux. Les dortoirs eux-mêmes, dans leur sévérité, ne peuvent que plaire par leur régularité et leurs dimensions. Depuis la salle de bains ou de douches jusqu'aux chambres d'infirmerie au panorama superbe sur Nantes et la vallée de la Loire, tout a été prévu et réalisé splendidement pour faire de cette maison une école où le confort vient stimuler le travail des élèves. La chapelle elle-même, bien que provisoire, a été particulièrement appréciée par tous ceux qui l'ont visitée. Son plafond original, ses colonnes travaillées, son autel moderne en ciment armé magnifiquement orné de mosaïques, ses boiseries de chêne verni, et sourtout son Christ en bois sculpté, don de l'architecte M. Ménard, forment un bel ensemble qui plait aux yeux en même temps qu'il élève l'âme.

Tout le bâtiment, en un mot, est un superbe éloge et pour le distingué architecte qui l'a conçu et pour l'entrepreneur habile, M. Brétignière, qui l'a si bien réalisé en quinze mois à peine.

A côté de cette maison, encadrées par des arbres superbes, deux belles cours, très spacieuses, servent aux ébats de la jeunesse écolière.

Un peu plus loin, à quelque trente mètres du bâtiment scolaire, apparaissent dans les arbres les ateliers nouveaux, chefs-

d'œuvre de construction métallique de la maison Bolo et Sédilleau. Quelle différence avec la pauvre baraque Adrian de la rue Dugommier ! Sept ou huit fois plus spacieux, très bien éclairés, disposés à la façon moderne en scheds, les ateliers sont divisés en quatre parties. La première, la plus importante, est destinée à l'ajustage. D'un côté, elle offre un aspect imposant par la disposition régulière de ses établis et de ses étaux où déjà les mains parfois meurtries des jeunes élèves s'exercent à manier la lime et le burin. De l'autre, ce sont les grosses machines : tours, perceuses, étau-limeur, fraiseuse, où les anciens façonnent des pièces plus compliquées qui font l'admiration des connaisseurs. La deuxième partie sera occupée par la menuiserie et le modelage. La troisième sert d'atelier d'électricité. La quatrième enfin est la forge avec ses six et bientôt ses douze foyers, elle permettra de former de solides et habiles forgerons ; certes le métier est bien dur et les mains des jeunes apprentis en souffrent parfois ; mais il faut, dit-on, que le métier entre dans le corps pour être bien appris.

Longez les ateliers, traversez un petit bois, vous arrivez sur un terrain de foot-ball, magnifiquement encadré par de beaux arbres, où, tous les dimanches et parfois les jeudis, nos sportifs s'efforcent de remporter de difficiles victoires.

Mais une maison serait un corps sans âme, si elle n'était pas habitée. Aussi, le 13 octobre 1927, a été une date importante pour cette belle propriété de la Joliverie. Ce jour-là, en effet, les habitants du quartier contemplaient avec sympathie un spectacle nouveau pour eux. Pour la première fois, ils voyaient passer toute une bande de jeunes gens amenés par leurs familles. Sans doute cette jeunesse n'avait pas son exubérance coutumière que dissipe pour un instant un jour de rentrée, mais elle semblait avide de connaître son nouveau local. Aussi c'était un véritable assaut livré par les anciens et les nouveaux pour se familiariser avec la « Grande Maison » dont on avait tant parlé. Certes le bâtiment n'était pas complètement terminé et de nombreux ouvriers travaillaient à son achèvement, mais, peu à peu, tout se mit en place et le travail des études commença avec une ardeur d'autant plus grande qu'il fallait réparer le retard de la rentrée.

Le moment semblait venu pour confier cette grande œuvre

au Maître de toutes choses, à Dieu, et la bénédiction fut fixée au 4 Décembre.

Malgré les prévisions des météorologistes et une baisse barométrique inquiétante, ce jour-là fut très beau. Le soleil voulut être de la partie et il vint nous réchauffer de ses rayons, en même temps qu'il illuminait toutes les salles et leur donnait un air de fête.

Avant la bénédiction, la Direction et le Conseil d'administration avaient tenu à réunir dans un banquet, sous la présidence de Monseigneur l'Évêque, les autorités ecclésiastiques, industrielles et commerciales de la région nantaise, ainsi que les amis dévoués qui avaient travaillé de quelque façon à l'œuvre de l'Institut Catholique Professionnel à ses débuts.

L'heure attendue en pareille occasion est celle des toasts. Le président du Conseil d'Administration, M. Louis de Clerville, prit le premier la parole. Après avoir rappelé la nécessité de l'Institut Catholique Professionnel pour Nantes et la région de l'Ouest, il nous fit rapidement l'histoire de cette œuvre si belle, mais difficile. Les débuts sont modestes : la première rentrée, en 1920, ne compte que 22 élèves. Mais peu à peu ce chiffre augmente pour monter à 79 en 1924 et 148 en 1927. En même temps que le nombre des élèves s'accroît, les succès remportés soit au concours de l'Institut Catholique des Arts et Métiers de Lille, soit à l'examen de fin d'études pour la section professionnelle, s'affirment davantage. En 1922, 8 élèves sur 15 présentés sont reçus à l'Institut Catholique des Arts et Métiers, 2 sur 5 sortent diplômés. En 1927, 10 sur 12 sont admis dans un très bon classement à Lille, et 10 sur 15 sortent diplômés de la section professionnelle. Ces résultats n'ont pas été obtenus sans efforts et l'orateur adresse ses remerciements à tous les bienfaiteurs, à tous les collaborateurs de cette grande œuvre dont l'âme a été, sans aucun doute, le R. P. de Forgues.

Après M. de Clerville, le dévoué Directeur de l'Institut Catholique Professionnel, M. Le Mével, se lève. Malgré la juste émotion qui l'étreint, il tient à présenter à Monseigneur l'œuvre de l'Institut Catholique Professionnel. Il en rappelle le but : « former des techniciens chrétiens et diriger les élèves suffisamment doués vers l'Institut Catholique des Arts et Métiers de Lille » et il peut fièrement ajouter : « Dieu aidant,

ce but a été pleinement atteint ». Il se tourne alors vers ses collaborateurs, professeurs et examinateurs, et leur adresse ses remerciements émus. Puis il félicite ceux qui ont su, malgré les difficultés du moment, élever cette école si belle à la Joliverie. Envisageant l'avenir, il nous donne alors son programme qu'il faut citer en entier, car il doit être connu.

« Avec de tels moyens, qu'avons-nous fait ? Que ferons-nous ?

« Nous avons créé dès cette année un cours préparatoire présentant un double avantage.

« L'Institut peut recevoir les enfants à égalité d'âge avec les écoles publiques.

« Avant d'accepter définitivement ces jeunes enfants à l'École professionnelle, il nous sera possible de pratiquer à leur profit cette nécessaire orientation pour encourager dans leur choix ou écarter de la voie des ateliers les enfants dont le tempérament ou la maladresse innée leur rendrait l'avenir par trop incertain dans cette carrière.

« Notre cours préparatoire est créé surtout pour les enfants étrangers à Nantes ne trouvant pas, au voisinage de leur pays, l'école préparant le concours d'admission à notre première année. Et nous sommes heureux de remercier publiquement tous les directeurs et professeurs des Écoles libres nantaises qui, chaque année, nous envoient leurs meilleurs sujets. Ceux-ci, d'ailleurs, se disputent, avec une généreuse émulation, les premières places à l'examen.

« Nous avons décidé également pour satisfaire plusieurs demandes, la durée des études étant portée à 4 ans, de recevoir les enfants en deuxième année professionnelle, après un examen et dans les conditions que nous ferons connaître bientôt.

« Ceci dans le but de permettre aux écoles primaires catholiques de développer leur cours complémentaire en lui adjoignant une section d'apprentissage.

« Pour notre Institut que voulons-nous ? Perfectionner d'abord l'enseignement professionnel ; pour que notre école où tout se fait vraiment avec la seule loi intangible qui soit : la loi de Dieu, puisse être comparée avec avantage aux établissements similaires.

« Aux sections d'ajustage, de forge et d'électricité existantes, viendra s'ajouter l'an prochain une section de menuiserie

et de modelage, et plus tard nous fabriquerons nous-mêmes nos pièces fondues de fonte et de bronze.

« Voilà notre programme d'avenir pour l'École professionnelle. Sa réalisation sera, vous le devinez, Messieurs, surtout en fonction des moyens financiers dont disposera notre Institut.

« Mais avec l'optimisme qui doit caractériser toute œuvre voulant s'imposer, nous voyons encore plus loin.

« Dès que cette première partie de nos projets sera en bonne voie de réalisation, nous envisagerons alors la possibilité de donner en deux ans,à nos meilleurs élèves sortant de troisième année professionnelle, un enseignement de physique, de mathématiques supérieures et des méthodes modernes de fabrication et d'organisation leur permettant de prétendre plus tard à la fonction d'ingénieur dans l'industrie.

« Cette continuité de programmes et d'études dans un même établissement permettrait de gagner une année au moins sur le temps nécessaire à la même formation par deux écoles différentes.

« Mais ce que nous voulons, avant tout, c'est inculquer à nos élèves l'amour de l'atelier ou du bureau de dessin dans lesquels « on produit », afin qu'ils deviennent des chefs à tout point de vue.

« C'est dans l'atelier que l'œuvre si nécessaire de cet Institut se continuera.

« Sortis de l'école, c'est par le respect et la mise en pratique des principes qui chaque jour leur sont prêchés ici, que nos jeunes gens auront une influence utile sur leurs compagnons de travail.

« Égaux dans le domaine technique, nous voulons qu'ils soient leurs supérieurs dans le domaine moral, afin qu'ils aident à remettre le monde dans l'axe des idées saines et du respect de Dieu.

« Pour réaliser cet ensemble que tous les catholiques doivent approuver,parce que notre Institut n'est pas seulement un instrument utile, mais l'outil nécessaire pour arriver à régénérer la mentalité ouvrière, dans nos pays de l'Ouest, nous continuerons à compter sur votre bonté, Monseigneur, et sur votre appui à tous ,Messieurs, fermement convaincus de ne jamais faire appel en vain à votre amitié,particulièrement aux heures difficiles ».

La citation a été longue, mais elle était nécessaire pour faire bien comprendre l'œuvre admirable qui doit se développer à la Joliverie, et les applaudissements, qui accueillirent la fin de ce toast, montrèrent à l'admirable orateur qu'il avait été compris.

Après M. le Mével, M. Pétin, membre du Comité des Forges et Président du Conseil d'administration des Établissements Carnaud et Forges de Basse-Indre, se leva. Il voulait redire les commencements de cette belle œuvre de l'enseignement professionnel dans la région nantaise. Il en rappelle d'abord le but : Donner aux jeunes gens les connaissances indispensables à la tenue des emplois qu'industriels et hommes d'affaires pourraient leur réserver et choisir en même temps, parmi eux, les sujets susceptibles d'être dirigés vers des études plus élevées. Puis il nous montre les difficultés qu'eut à surmonter, le courage que dut déployer le hardi supérieur pour lancer cette grande œuvre. Et il peut ajouter : « Le résultat a été prompt. Le succès dépassait les prévisions. Les élèves sortis directement de l'Institut étaient entrés dans nos usines et y rendaient les plus grands services ; d'autres, poussant plus loin leurs études, se présentaient à des écoles supérieures et y conquéraient des grades les mettant au rang de nos meilleurs ingénieurs. A quoi est dû ce magnifique résultat? M. Pétin ne peut s'empêcher de l'attribuer à la beauté et à la force de la foi. Cette foi a permis déjà de réaliser une œuvre que beaucoup auraient hésité à entreprendre et demain elle fera trouver l'aide indispensable pour achever de mettre au point le programme conçu. C'est sur ces pensées élevées et sur l'espoir d'un très bel avenir qu'il lève son verre à la prospérité de l'Institut Catholique Professionnel de Nantes et à son animateur si dévoué.

Monseigneur clôt la série des toasts. Avec sa grande bonne grâce, il sait dire le mot aimable pour tous. De la part de Dieu, Il remercie d'une façon émue tous les artisans de cette belle œuvre. Regardant alors l'avenir, Il ne peut que se promettre un succès toujours croissant et un développement plus parfait de cet établissement qu'Il a voulu créer et qu'Il encourage si vivement. De ce succès, de ce développement, la bénédiction du Dieu Tout-Puissant qu'Il va appeler sur les nouveaux bâtiments sera, Il en est convaincu, le plus sûr garant.

La bénédiction devait avoir lieu à 2 h. 1[2. Bien avant cette heure, une foule énorme avait envahi la propriété. Au moment fixé, les élèves défilent à la chapelle et, à leur suite, les gens se précipitent, chacun essaie de se trouver une petite place. Hélas ! la salle, cependant assez vaste,est devenue trop étroite et de nombreuses personnes ne peuvent y pénétrer. Du moins pourront-elles visiter l'établissement et assister à la bénédiction de la maison et des ateliers.

Aussitôt le R. P. Supérieur commence son allocution, dont on trouvera plus loin toute la substance dans le mémoire présenté par le R. P. de Forgues à Monseigneur....

Monseigneur se lève pour répondre au P.Supérieur. Regardant le passé, il bénit la Providence d'avoir permis d'établissement et le développement d'une œuvre qui a donné déjà de si beaux résultats. Il remercie tous les ouvriers qui y ont travaillé, depuis ceux qui ont tout animé, qui ont su donner leur encouragement et leur aide pécuniaire, jusqu'à ceux qui par leur dévouement de chaque jour, ont contribué d'une façon plus ou moins obscure à la bonne marche de l'École. Ce passé déjà glorieux lui est déjà une promesse pour l'avenir. Il entrevoit alors la grande école professionnelle formant pour la région de l'Ouest en même temps que des techniciens habiles et instruits des chrétiens sans peur, capables d'élever le sens religieux dans le milieu où ils seront placés. Il voit même plus loin et se demande pourquoi on ne formerait pas à la Joliverie une École supérieure, une École d'Arts et Métiers, et c'est là le vœu qu'il exprime en terminant et qu'il demande à Dieu de réaliser.

Discrètement et avec ordre, un cortège se forme.Les élèves défilent et se rendent aux ateliers en chantant les cantiques connus. « *Nous voulons Dieu* » et « *Ils ne l'auront jamais.* » Monseigneur bénit les ateliers et la forge. Le cortège revient alors à la maison que Monseigneur bénit à son tour. Puis on rentre à la chapelle et Monseigneur donne le salut du Très Saint-Sacrement. Pendant ce salut, quelques élèves du Grand Séminaire et une partie de la Maîtrise de la Cathédrale, sous l'habile direction de M. l'abbé Portier et avec l'aide, à l'harmonium,de M. l'abbé Courtonne, ces deux maîtres dont l'éloge n'est plus à faire, exécutent les chants qui charment nos oreilles et nous portent à la prière.

La cérémonie est terminée. Lentement, la foule s'écoule

emportant le souvenir d'une journée agréable et d'une belle fête où tout a été parfaitement réussi.

Le soleil baissait à l'horizon et ses derniers rayons passant à travers les feuilles jaunies des vieux arbres semblaient entourer la « Grande Maison » d'une auréole d'or, comme un gage d'un avenir toujours plus brillant. Puisse, en effet, l'Institut Catholique Professionnel se développer toujours et voir le nombre de ses élèves grandir afin que se répandent dans notre région et dans la France tout entière plus de paix et plus de charité, en contribuant à renouveler le sens chrétien dans nos ateliers et nos usines, afin que toujours et par tout Dieu soit mieux servi et mieux honoré ! Ainsi il contribuera à réaliser toujours davantage cette belle maxime : A la plus grande gloire de Dieu, *Ad Majorem Dei Gloriam* !

F. Pinel.

II. Mémoire
présenté à S. G. Mgr. l'Eveque de Nantes.

Monseigneur,

Le tort des hommes n'est pas d'avoir des rêves, mais de les abandonner ; leur honneur est de les poursuivre, leur récompense de les atteindre.

Cette journée, il me semble est un émouvant témoignage de cette vérité.

La pensée dominante de l'Épiscopat de votre Grandeur a été l'organisation de l'enseignement catholique. Nous savons tous ce qu Elle a fait pour l'enseignement secondaire, ce qu'elle fait et sait inspirer chaque jour pour l'enseignement primaire. L'Enseignement technique ne pouvait échapper à sa sollicitude. Ayant été en contact avec cette Université du travail qui s'appelle l'Institut Catholique des Arts et Métiers de Lille, l'I. C. A. M., avec sa remarquable école d'Ingénieurs et ses cours préparatoires, son École Supérieure Professionnelle, son École de Mécaniciens, votre Grandeur voulait que son Diocèse, si riche en industries de toutes sortes, eût, au moins en partie des organisations semblables.

Il y avait dans l'Ouest de très brillantes sections professionnelles rattachées à de grands pensionnats, mais votre

Grandeur voulait un organisme nouveau exclusivement consacré à l'Enseignement technique, aussi perfectionné comme outillage, aussi complet comme personnel que les meilleurs établissements publics. C'est vers la réalisation de ce désir qu'ont tendu les efforts faits ici depuis sept ans.

Raconter ce qui s'est passé depuis le début de l'œuvre, son évolution parfois difficile mais toujours continue, les obstacles qu'elle rencontrait, les étapes qui marquaient son progrès serait trop long.

Rappelons les principales dates :

Le 31 juillet 1920, vous publiez, Monseigneur, votre Lettre sur l'organisation de l'Enseignement technique à Nantes ;

Le 15 octobre 1920 était légalement formée la Société anonyme au capital variable de l'Institut Catholique Professionnel ;

Le 20 octobre, l'Institut était ouvert et le 21, les vingt deux premiers élèves, reçus au concours d'entrée, assistaient à la Messe du St. Esprit célébrée par M. le Vicaire Général Richeux. En Octobre 1922, le Président de notre Société achetait la Joliverie, route de Clisson, Saint Sébastien-lès-Nantes.

Dans son Mandement de Carême 1926, Votre Grandeur faisait un pressant appel à ses Diocésains pour que l'I. C. P. pût avoir de nouveaux locaux ; le 1er juin, la résolution de bâtir était prise ; le 28 juillet, la 1ere pierre était posée et après 15 mois d'efforts, de travail, de craintes, d'espérances le 4 octobre 1927, était célébrée pour la première fois dans la chapelle provisoire la Messe du St Esprit par M. le Vicaire Général Richeux, en présence du Conseil d'Administration, du Personnel et des 150 élèves de l'Institut.

Nous vous présentons, Monseigneur, la Joliverie avec ses bâtiments, ses ateliers,ses cours, ses prairies, ses bois, ses habitants. Nous vous demandons de présenter nos actions de grâce au Ciel pour le chemin parcouru, et d'attirer sur ces murs, sur ce cadre, sur nous la bénédiction et les complaisances divines.

Mais votre Grandeur désire savoir quelques traits de notre histoire, je vais les lui présenter brièvement, heureux de pouvoir exprimer ma reconnaissance à Elle d'abord et aussi à des amis chaleureux et à d'incomparables collaborateurs.

C'était le 11 Février 1920, vers 10 h. du matin ; je péné-

trais 37, rue de Suresnes, dans le grand vestibule de l'Hôtel des Établissements Carnaud et Forges de Basse-Indre à Paris. On me fit monter au 1er, et entrer dans le grand cabinet du Président du Conseil d'Administration. J'étais attendu. C'était ma première démarche :elle devait être pleine de conséquences. J'entrais pour la première fois dans un sanctuaire de l'industrie française ; pour la première fois je prenais contact avec un grand industriel français. Une curiosité intense se joignait en moi à un mélange d'espérances et d'appréhensions. L'appréhension ne dura pas et l'espérance fut comblée, car cet industriel est aussi un grand patron chrétien. Pour lui comme pour son ami le regretté Robert Pinot, Délégué général du Comité des Forges de France, l'autorité, la puissance que donnent la culture et l'argent sont de terribles dépôts ; lui aussi est pénétré de la notion du devoir social et du lien fraternel qui unit les enfants d'un même peuple. C'est dire l'esprit, le cœur avec lesquels je fus accueilli, les conseils qui me furent donnés, les suggestions qui me furent faites, les moyens qu'on me donna pour agir.

Que M. Pétin veuille bien agréer l'hommage de ma religieuse attention et de ma profonde reconnaissance. Je le remercie pour cette aide efficace qu'il n'a cessé de me donner, pour les nombreuses démarches qu'il a faites, soit pour la formation du Comité de Patronage, soit pour l'alimentation de la Caisse de Bourses et d'Outillage. Je le remercie pour l'allant qu'il a su me communiquer, pour les encouragements, le réconfort que j'ai trouvés auprès de lui, pour le soutien qu'il ne m'a jamais refusé. Je le remercie pour sa chaude amitié : ces grands hommes d'affaires savent être aussi de grands hommes de cœur.

Et comme, grâce à lui, la Maison Carnaud est une grande famille, je lui demande que ces remerciements aillent à tous ses Collaborateurs parisiens et nantais qui n'ont cessé de me manifester leur plus affectueuse sympathie, et je me permettrai de nommer M. Huguet, Directeur des Usines de Chantenay et des Succursales de l'Ouest, toujours si bon, si bienveillant pour nous, et M. Maître, l'éminent Directeur de Basse-Indre (1).

(1) M. Maître est actuellement avec M. Jean Pétin en voyage d'études aux

Mon souvenir maintenant ne peut pas ne pas aller à quelqu'un qui n'est plus, dont le portrait se trouve dans notre parloir, au Premier Président de notre Conseil d'administration : je veux parler de M. Paul Couillaud. Ce n'était pas tout d'entendre des paroles pleines de promesses, il fallait trouver l'homme qui voulût bien coordonner les efforts, prendre les responsabilités et lancer l'œuvre. Avec quelle patiente sagesse, quelle affabilité distinguée, M. Couillaud voulut bien assumer cette charge : c'est lui qui acheta la Joliverie ; comme il se réjouit de cette première étape vers l'avenir ! Il me semble qu'il est là, que j'aperçois ici parmi les autres la dignité recueillie de son visage. Son souvenir nous est trop présent pour qu'il ne soit pas évoqué et salué avec une profonde émotion.

C'était un fin et habile conseiller. Je l'entends encore me dire : « Il faut que M. Ferréal Bolo nous aide. Il faut absolument l'y décider ». J'avais déjà vu M. Bolo : un sentiment d'une extrême délicatesse le faisait hésiter. Je revins rue Jean-Jacques, M. Couillaud téléphona ; de toute mon âme, je parlai de bien général, de bien commun. M. Bolo réfléchit, sourit et promit son concours ; l'affaire était lancée, l'œuvre était sûre de partir.

Je ne continuerai pas cet inventaire : je sens déjà l'humilité impatiente de tous qui proteste. Il est intéressant tout de même de refaire en esprit toutes ces visites de 1920-1921, de parcourir encore les unes après les autres les étapes qui ont abouti à la réunion d'aujourd'hui. La grandeur de l'entreprise étonnait parfois ; des yeux pleins de bienveillance manifestaient une certaine curiosité : l'on se demandait comment le problème serait résolu. Mais partout l'accueil fut cordial : grands Chantiers de Constructions Navales, Établissements de Constructions Métalliques, Maisons d'Alimentation, Savonneries comme celle d'où le vénérable M. Henri Talvande m'a reçu avec toute la lumière de la sagesse et de ses yeux, le quai Jean Bart, le cher quai Jean Bart, la rue de Bréa, les Raffineries, les Fabriques de Boîtes Métalliques, la Rizerie Levesque, la Maison Defaloy, que sais-je ?

États-Unis ; M.Cartier, Sous-directeur de Basse-Indre, a bien voulu le remplacer.

jusque là-bas en Cornouailles au Manoir d'Odet. Je dois en oublier, je ne peux pas les nommer tous. Parlementaires à la parole prudente, au geste magnifique et fin ; industriels aux conceptions hardies et aux libéralités fécondes, c'est partout, c'est chez tous que je fus bien reçu. Il y eut des jours de fatigue, il y eut des jours de déconvenue ; les déconvenues, on les cachait sous l'abondance des paroles courtoises, mais il y eut bien des dédommagements.

Je me rappelle un soir d'Avril ; j'avais échoué dans le grand fauteuil en cuir du Directeur des Messageries de l'Ouest. Son cabinet admirablement éclairé, surplombe le fleuve comme la proue d'un navire ; le soleil jetait sur la Loire toutes ses merveilles qui se réflétaient dans les hautes fenêtres des anciens hôtels des Armateurs Nantais ; le coup d'œil était incomparable, l'âme en étant réconfortée. Elle fut réconfortée davantage par ce qu'elle entendit d'affectueux et d'utile : « Mon Père, ce sera un peu difficile, mais l'œuvre réussira ». De tels mots relevaient l'âme, ils étaient reçus comme un secours de Dieu.

Et alors, après bien des marches et des démarches, des tours et des détours, le Conseil d'administration put être formé. M. Louis de Clerville a remplacé M. Couillaud en 1923 ; il nous a apporté toute l'autorité de son nom, et la richesse de son jeune dévouement. Les autres membres, vous les connaissez: tous sont Administrateurs dans 4 ou 6 œuvres à la fois. Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer ; on en profite ; à force de se faire tuer, ils ont acquis tant d'intelligence, d'expérience, de dévouement et de courage. Je ne dirai rien de plus : peut-être me voteraient-ils un blâme à leur prochain procès-verbal. Qu'il sachent cependant mon ardente reconnaissance ; qu'ils sachent que leurs familles, leurs enfants sont dans nos quotidiennes prières. A ces prières, Monseigneur, daignez unir les vôtres.

Avant de clore cette première partie de nos souvenirs permettez-moi, Monseigneur, de présenter à votre Grandeur l'Association des Amis de l'I. C. P. Parmi beaucoup d'autres, nous avons deux grands soucis : il nous faut nous procurer un outillage toujours renouvelé et perfectionné, il nous faut être dans des conditions permettant d'accorder des réductions de pension aux enfants de familles méritantes mais peu aisées. Une Association s'est formée : M.Guillet a bien voulu

en accepter la présidence. Les cotisations ont pour but d'alimenter la Caisse d'outillage et de Bourses. Des sommes intéressantes ont été déjà obtenues, mais les besoins sont immenses. Notre grand atelier reste bien incomplet : il nous faut le plus tôt possible une fraiseuse de grande dimension et une raboteuse : coût 40.000 f. Que votre bénédiction,Monseigneur, ouvre les bourses et les cœurs !

Et maintenant, un peu d'histoire intérieure.

Nous étions des enfants chéris de la Providence. En même temps qu'elle nous donnait beaucoup d'amis, elle nous faisait trouver celui qui a su donner à cet établissement sa note spéciale. Négligeant peut-être un avenir plus brillant, passionnément attaché à la jeunesse, ami des habitudes familiales et simples, M. Le Mével a voulu mettre au service de l'enseignement catholique sa rare compétence, son grand savoir-faire, de très hautes capacités pédagogiques, de remarquables qualités d'organisation et de commandement. Qui pourra dire le travail qu'il a fourni, les heures qu'il a passées depuis 7 ans pour arriver à créer, à mettre au point ces méthodes, cet enseignement, tout cet ensemble qui doit distinguer entre tous notre cher Institut. Vous l'avez entendu tout-à-l'heure développer son programme, vous avez pu le juger. Qu'il soit à l'honneur aujourd'hui, qu'il soit par nous, par Vous, Monseigneur, béni et remercié !

Qu'ils soient remerciés également les premiers maîtres qui ont apporté à cette fondation leur gaie jeunesse, leur ardent entrain, leur psychologie si avertie. Désormais les noms des R.P.Pinel et Busson sont intimement liés à notre histoire ; je vous remercie, Monseigneur, d'avoir choisi pour nous dans votre clergé diocésain de pareils amis. Ils nous ont parfaitement compris : nos désirs, notre rêve, notre esprit ; ils nous ont apporté le leur si profondément sacerdotal. Et je dois citer aussi ceux qui ont été comme les premières pierres d'angle de notre maison, je nommerai M. Châtelier, notre Professeur de Mathématiques, trouvé si providentiellement un matin de Mars 1921 aux Chantiers de la Loire ; utilisant des méthodes particulièrement précises, il possède le grand art de réveiller les attentions engourdies et de fortifier les volontés trop molles ; ce sont le P. Pinel et lui qui ont donné tant d'éclat à notre Section I. C. A. M. Au bout de la 2e année d'enseignement, sur 10 élèves présentés, 9 étaient admissibles, 8 étaient

reçus, dont l'un avec le N° 3 ; l'année dernière sur 12 présentés, 10 étaient reçus dont l'un encore avec le N° 3 et quatre autres dans les 12 premiers.

Je nommerai M. Gustave Girault, ce jeune ingénieur sorti très brillamment de Lille. Après un court séjour dans l'industrie, M. Girault est venu à nous en 1923 ; il nous apporta une science très étendue, des qualités exceptionnelles de professeur et d'éducateur, une très grande clarté d'exposition, le zèle le plus délicat et le plus apostolique pour nos enfants.

Je voudrais, Monseigneur, faire passer devant vous tous ces maîtres qui ont fait notre Institut, vous les présenter un à un, vous dire leur savoir, leur inlassable dévouement, vous montrer cet ensemble d'intelligences d'élite et de volontés ardentes, dont l'union a surmonté les difficultés les plus ardues et forcé le succès. Eux aussi, qu'ils soient tous bénis et remerciés.

Voici encore nos maîtres techniciens.Voici M. Roblin,notre chef d'atelier : c'est un mécanicien d'une grande habileté : son calme, son sang-froid, son autorité, sa science pratique donnent à nos enfants une formation parfaite. Voici le maître-forgeron, M. Sautejaud : il est maître en son art, lui aussi ; art qui va depuis le bloc de fer durci au feu jusqu'aux ferronneries les plus ouvragées : tous les deux contribuent puissamment au bon renom de l'École.

Je m'en voudrais de ne pas attirer le regard de Votre Grandeur sur d'autres encore, sur ceux-là qui occupent un poste plus modeste, plus effacé .Eux aussi se sont passionnément attachés à notre grande maison, et ont travaillé à son succès. L'un, notre majordome est une personnalité : il s'est formé un état-major digne de lui. Quel travail, quelle activité ils ont fourni pour déménager, emménager, organiser pour que tout soit prêt à temps : il est convenable, il est juste qu'un merci reconnaissant soit dit publiquement à ces fidèles, à ces dévoués serviteurs.

Et maintenant nos chères religieuses. Elles appartiennent à la communauté de l'Immaculée Conception de St Méen en Ille-et-Vilaine. Le R. P. de la Bouillerie sut si habilement leur présenter ma supplication pressante qu'elles se laissèrent toucher. On nous donna 3 religieuses, puis 5, puis 7, des Mères, des Sœurs : c'est dire la tendresse maternelle, la vigilance

attentive, l'administration avisée, le dévouement de toutes et de chacune .Que de neuvaines elles ont faites à nos Saints protecteurs, St Joseph, Ste Thérèse de l'Enfant Jésus ! Elles aussi, au milieu de leur travail silencieux qu'elles accompagnent de leurs prières ferventes, ont droit à un hommage spécial de respect et de gratitude infinie.

Un mot de mes deux Collaborateurs de la toute première heure : c'est eux qui ont tout fait, à la lettre je n'ai eu qu'à les regarder.

L'un a une facilité étonnante pour toutes choses, et ne refuse jamais un service. Il sait à la fois être dactylo, organisateur de jeux, comptable, professeur de Mathématiques, maître de chapelle, prédicateur ordinaire, consolateur des affligés : c'est un éminent professeur de Catéchisme.L'enseignement du Catéchisme est une des spécialités de l'I. C. P. ; renouvelant toujours son Cours il a su lui donner une particulière actualité, spécialement dans les questions apologétiques et sociales. Les résultats des examens du Diplôme sont une preuve du profit qu'en retirent les élèves : M. l'Abbé Larose, Président du dernier jury d'examen, pourrait en témoigner.

L'autre collaborateur, c'est le P. Préfet, le Grand Père Préfet, l'ami des règlements savamment étudiés et des grandes bâtisses ; il est la personnification vivante de l'I. C. P. ; avec quel soin, quelle précision, quelle sérénité il a organisé les locaux, les ateliers et le programme des cours à la rue Dugommier ; avec quelle compréhension intelligente, quelle ténacité éclairée il a présidé à la construction de la grande maison ! Venant à la Joliverie, une, deux, trois fois par semaine, examinant, vérifiant, tenant conseil avec les maîtres, cherchant ce qui sera le plus pratique, le plus au point, et ne voyant dans les résultats obtenus qu'un premier pas vers d'autres réalisations qu'il est déjà impatient de poursuivre. Monseigneur, veuillez bénir celui qui, abrité derrière sa grande réserve et sa grande modestie, est le véritable *créateur* de l'Institut Catholique Professionnel de Nantes.

Et maintenant, que Votre Grandeur bénisse nos grands murs : c'est le dernier chef-d'œuvre de René Ménard. Il a su résoudre les problèmes les plus difficiles. Les lignes si pures de l'édifice, la simplicité si éloquente de la Croix qui domine, rendent un beau témoignage à sa haute intelligence et à son grand talent ; il avait d'ailleurs comme interprète Brétignières son ami et le nôtre ; qui s'est montré le plus souple,

le plus actif des collaborateurs. En 15 mois, il a réalisé le chef-d'œuvre.

Que Votre Grandeur bénisse nos ateliers ; ils ont été construits par MM. Louis Bolo et Sédillaud. Je fus les voir pour la 1e fois le 15 mars 1920 : cette visite reste dans ma mémoire je suis fier de leur travail et de la conquête de leur amitié.

Que Votre Grandeur bénisse cette œuvre, votre œuvre, Monseigneur, Votre Grandeur l'a conçue, Votre Grandeur l'a voulue, elle l'a voulue comme elle est, telle qu'elle est, avec sa haute lucidité, elle n'a cessé de nous montrer le but où il fallait parvenir, elle n'a cessé de nous communiquer le courage et les tenaces persévérances. Ah oui ! le tort eut été d'abandonner le rêve, l'atteindre est une si grande récompense.

Qu'Elle bénisse le passé, et nos jeunes ingénieurs, et nos jeunes diplômés de la rue Dugommier ; qu'Elle bénisse le présent, le nouveau contingent d'élèves et tout le cycle de notre enseignement depuis le Cours Préparatoire jusqu'aux années que couronne l'obtention du Diplôme. Qu'Elle bénisse l'avenir, tous les progrès futurs et cette évolution entrevue vers une Section supérieure. Qu'Elle bénisse notre volonté de former un personnel dont la valeur technique sera indiscutée, dont la valeur morale et religieuse arrivera à créer dans les milieux travailleurs un esprit d'apaisement,de respect et de fraternité.

Que votre Grandeur bénisse tous ces efforts qui n'ont été qu'un essai de réalisation de la pensée unique de nos générations : créer un « *Ordre Social Chrétien* », c'est-à-dire un état de choses où, loin de nuire à la poursuite toujours plus libre et plus fière des progrès humains, tout cependant sera ordonné pour faciliter le salut des âmes, où la liberté humaine, protégée contre elle-même, sera dans des conditions meilleures pour éviter le mal,dans des conditions meilleures pour pratiquer le bien, où tous, petits et grands, pauvres et riches, travailleurs et dirigeants, unis dans une même charité, pourront chaque jour comprendre mieux, réaliser mieux qu'il n'y a qu'une seule formule de la vie humaine : connaître, aimer, servir le Créateur, le Rédempteur, le Verbe de Dieu incarné, Notre-Seigneur-Jésus-Christ, à qui soient, dans la grande maison, honneur, louange, gloire à jamais.

J. de Forgues, S. J.

CHINE

A propos d'un article sur "l'Aurore„

I

Le *Bulletin de la Jeunesse Catholique Chinoise* (B. J. C. C.) est un organe mensuel de l'A. C. J. S., fondé il y a quatre ans par le célèbre Père Lebbe, ancien missionnaire au Tche-li. Quand, l'an dernier, il retourna là-bas, où il devait bientôt se faire naturaliser Chinois, son œuvre, l'A. C. J. S. et le B. J. C. C. passèrent aux mains de l'abbé Boland. La revue changea de ton et accueillit des articles souvent agressifs à l'égard de ceux qui ne trouvent pas tout parfait dans la Chine et dans les Chinois. Ainsi, il n'y a qu'une orthodoxie, celle qui met tous les torts du côté européen, tous les droits de l'autre côté. En dehors de quoi, il n'y a ni charité ni justice. A toute force, et sur toute la ligne, il faut que la Chine ait « la face ».

Par exemple, qu'une revue belge demande des prières pour la Chine et s'avise de dépeindre au vif la misère où s'agite le pays, parle de l'anti-christianisme, de la xénophobie des Rouges on lui fait observer qu'il y a là beaucoup d'exagération, que tout se réduit à « des actes isolés comme il s'en produit dans les mouvements populaires ». Interdiction de parler de l'infanticide comme d'un usage assez caractéristique du paganisme chinois. Ce qu'on en dit appartient à un portrait de la Chine « à l'usage de vieilles filles », et n'a d'autre objet que de rapporter « des collectes fructueuses ».L'infanticide en Chine n'est qu'un « accident », et ce n'est pas aux Européens d'en parler, eux qui ont des pratiques pires. Quand on songe au nombre des devineresses qui exercent leur métier à Paris, on n'a pas le droit de dire que le Chinois est superstitieux. En conséquence de quoi, l'on se vante d'avoir, dans les expositions missionnaires de Tourcoing et de Roubaix, redressé les idées sur les « petits Chinois », et l'on fait la chasse au livre du P. Gibert qui porte ce titre. C'est qu'il parle des enfants abandonnés et recueillis dans les orphelinats. Cela, en territoire français : de quoi se mêle-t-on ? Mais, en territoire belge, c'est un livre des PP. de Scheut qu'on fait disparaître des devantures, parce qu'il

raconte la tragique histoire de vrais missionnaires de Mongolie chez les brigands. Il ne faut voir la Chine qu'à travers les lunettes chinoises, et un des torts de l'université catholique de Changhai, c'est d'avoir quelquefois un autre point de vue, et de ne pas entrer pleinement, sans restriction, dans les idées nationalistes des étudiants.

Du reste, l'Aurore n'est pas une école catholique et chinoise. Ce double titre est réservé à l'université bénédictine de Pékin. L'Aurore n'est que française ; sur quoi, on la somme d'avoir à se modifier ou à disparaître. Tout simplement. Et, sous prétexte que, dans un cours de géographie, on avait maintenu l'antique division de l'empire Chinois en deux séries de territoires, les 18 provinces et les régions de la périphérie, Mongolie, Thibet, etc., au lieu de parler du « pays aux cinq races », un et indivisible, l'édition chinoise du Bulletin allait réclamer ni plus ni moins la suppression de l'Aurore par le gouvernement. Par bonheur, M. l'abbé B., (qui ne sait pas le chinois, qui du moins ne le savait pas il y a un an), découvrit ce que cachaient les mystérieux caractères. C'était aller trop vite et trop loin. L'article fut arrêté.

Et voici maintenant ce qui parut dans le Bulletin, édition française, au numéro de janvier. Nous citons le texte intégralement, sans commentaire, pour lui laisser toute sa saveur, et permettre d'en goûter la logique. Nous ajouterons ensuite quelques notes.

II

« A propos de l'Université l'Aurore.

« Pour ceux qui peut-être l'ignoreraient, l'Aurore est une université catholique fondée à Chang-haï par les Jésuites de la Province de Paris.

Revenant d'une tournée de conférences, il y a quelques semaines, j'aperçois sur la table un numéro de notre édition bi-hebdomadaire en langue chinoise, dont la direction est assumée par un des meilleurs des jeunes catholiques de notre association. Ayant ouvert le journal, quelle ne fut pas ma stupéfaction en y voyant un long et violent article où le directeur invectivait l'Université de l'Aurore et demandait au Gouvernement chinois de la supprimer. Ni plus ni moins...

Je ne fis qu'un bond jusqu'à la maison de mon rédacteur-chef. Il me reçut d'une manière charmante, le thé fut versé bouillant, et l'on causa. Il me parut fort étonné de mon air scandalisé, épouvanté... « Mais, mon cher, même si l'Université l'Aurore est un centre anti-chinois, du moins elle est ca-

tholique. Elle a l'essentiel... Les universités païennes ont peut-être l'accidentel, mais l'essentiel leur manque... »

Heureusement le journal n'était pas encore expédié à nos abonnés nombreux en Chine. Il fut décidé évidemment de supprimer le numéro. Et comme mes absences fréquentes m'empêchaient de contrôler le journal, on résolut d'en remettre la direction et la censure à nos abbés chinois de Rome.

Ces grosses décisions prises, la conversation roula évidemment sur l'Aurore.

« Voyez-vous, Monsieur l'Aumônier, tous les jeunes catholiques chinois sont convaincus que bien des jeunes gens d'élite ne se convertissent pas à cause de l'esprit anti-chinois de l'Aurore. Vous parlez de son travail catholique. Soit, mais il faut voir si sa suppression n'entraînerait pas un bond de conversions... »

« Mais que lui reprochez-vous, d'une façon précise ? »

« Mon article a été composé à l'occasion du cours de géographie qu'on y donne. Il y a deux façons de parler de la Chine. Les étrangers la réduisent en Chine « des dix-huit provinces » et refusent de considérer la Mongolie, etc. comme étant vraiment la Chine. Quant à nous, c'est tout le contraire, et le pays aux « cinq races » dont l'emblème est notre ancien drapeau aux cinq couleurs, se refuse aux interprétations européennes. Une université en Chine *doit* enseigner à la chinoise, sinon elle donne une preuve de son mauvais esprit politique ».

C'était un grief sans doute mais un peu subtil. Nous avons voulu pousser plus loin notre enquête. Il vient de nous arriver à Louvain dix païens, anciens de l'Aurore. Ce sont des éléments estudiantins qui ont pris une part active à la fameuse grève qui détermina, il y a quelques mois, l'Aurore à fermer momentanément ses portes.

D'après eux évidemment, l'Aurore est le pire des centres réactionnaires et anti-chinois. L'un d'eux prétend qu'une soi-disant lettre de recommandation que l'autorité de l'Aurore lui avait remise pour ici a failli l'empêcher d'être accepté à l'Université. — Me faire porter une lettre semblable, moi, 10.000 km ! ! Jugez de leur probité.

Allons plus loin. Nous avons la bonne fortune de rencontrer des anciens de l'« Aurore » ; ceux-ci sont catholiques. Nous entraînons la conversation vers Chang-hai, vers la fameuse grève.

Elle a éclaté, pour un rien. L'ancien recteur a donné des conférences sur la Chine, en France. Dans ces conférences, il a dit que les Chinois du Sud étaient des femmelettes, ceux du Nord des brigands, tous les Chinois des demi sauvages. Ces conférences ont été traduites en chinois ; elles nous ont été

envoyées et on a fait grève de protestations... Dans la suite, sont venues seulement les revendications.

Est-ce la vérité? Je ne sais ; mais voilà donc encore des étudiants pour qui l'« Aurore » a mauvaise presse... Et ce sont des catholiques...

Je rentre chez moi. Un monsieur, un belge, cette fois-ci, m'y attend. Il est président de notre comité d'une autre ville universitaire. « Il y a chez nous pas mal de païens... Il y en a là depuis deux ou trois ans... impossible de les convertir... ce sont des anciens de l'« Aurore ». Tous les anciens de l'« Aurore », sont de véritables anticléricaux... ils sont inconvertissables ».

Et mon enquête continue. Le plus farouche anti-chinois que la presse ait connu est le correspondant du journal *La Croix*. C'ETAIT UN PROFESSEUR DE L'« AURORE ». Remplacé à la suite de certaines interventions, me dit-on, son successeur à *La Croix* ne vaut pas mieux. Et c'est encore un professeur de l'« Aurore »...

Mon enquête devient angoissante.

J'ai voulu la finir. A Paris, il y a un certain nombre d'anciens de l'« Aurore », catholiques. Catholiques, soit..., mais pas moyen de les voir se mêler aux autres ; chez eux pas d'apostolat.

Heureusement, j'ai reçu un numéro de la Correspondance de Tientsin. Elle raconte toutes les revendications *actuelles* des étudiants de l'« Aurore ». Ici pas moyen de discuter ; ils exagèrent : c'est du soviétisme. Mais ce que nous ne comprenons pas, c'est l'interdiction pour les étudiants de faire de la politique. A première vue, cela paraît sage : étudiant, qu'on étudie. Mais quand on songe à la part légitime ou illégitime que prennent en Chine les étudiants à la vie politique, défendre aux étudiants d'une université de faire comme les autres, c'est les mettre en figure d'ilotes dans leur pays. Et quand on sait que la nouvelle politique est assez anti-européenne, n'est-ce pas délicat, très délicat pour les étrangers de prendre semblable mesure?

Quant à nous, nous avons voulu publier ces lignes, parce que trop souvent on nous demande ce que nous pensons de l'« Aurore ». Nous n'en pensons rien, mais nous nous demandons — rien de plus — s'il n'y a pas quelque chose à changer pour en faire une univerité catholique, c'est-à-dire expansive de conversions et de sympathies, un centre d'élite chinoise et patriotique. Les vertus de Justice et de Charité doivent être enseignées *intégralement* aux Chinois, et cela com-

porte l'amour de la patrie. Donner, ne fût-ce que l'impression, non pas à quelques-uns, mais à la généralité, qu'on est un instrument d'impérialisme européen, c'est trop. Et cette impression-là existe. A tort? à raison? Elle existe en tout cas. C'est un fait.

Abbé Boland.

(*Bulletin de la Jeunesse Catholique Chinoise*, janvier 1928, p. 17 à 20)

III

L'injuste parti-pris de cette prose, de cette façon de n'interroger sur une œuvre catholique, que des jeunes écervelés sortis de l'Aurore par la mauvaise porte, fut jugé sévèrement et en France et en Belgique, et pas seulement par les nôtres.

A Paris, Mgr de Guébriant ne cacha pas ce qu'il pensait de cette incartade.

Fallait-il répondre? D'un côté les Pères de Chine, blessés au vif dans leur honneur, si l'on ne disait rien, n'allaient-ils pas se juger abandonnés, presque condamnés? Ne fallait-il pas leur donner cette consolation de se voir défendus? Mais répondre dans la revue française était inutile,le Bulletin n'ayant en France aucune notoriété hors des milieux où déjà il était jugé. En Belgique au contraire, il est assez lu, et c'est là qu'il eût fallu répliquer. Cependant on fit observer que c'était faire le jeu de l'auteur, lui fournir l'occasion d'une polémique, qu'on n'aurait jamais le dernier mot avec lui, que le silence lui serait beaucoup plus sensible que la réfutation la mieux documentée. Et puis, où trouver le périodique qui acceptât de prêter ses colonnes à cette discussion?

Il y avait mieux à faire, éclairer les autorités... Le cas fut porté devant le cardinal de Malines. La Propagande aussi fut saisie de l'affaire et des plaintes lui vinrent de divers côtés. Quelque temps après, on apprit qu'elle avait parlé : elle avait fait savoir à l'auteur de l'article ce qu'elle pensait de sa prose, et qu'elle n'en pensait aucun bien.

En Chine, Lazaristes, Franciscains, Scheutistes, Pères des Missions étrangères se hâtèrent, dès qu'ils connurent le factum, de protester, et s'ils étaient belges, de décliner toute solidarité avec le critique mal avisé. Ainsi le P. de Jonghe, des Missions de Paris, mais belge d'origine, un spécialiste dans les questions de pédagogie chinoise, et à ce titre, membre de la Commission des écoles réunie par le Délégué apostolique, écrivait : « Je n'ai pas besoin de vous dire combien l'article... m'a fait de la peine. J'espère bien qu'en haut lieu on fermera

la bouche à ces gens qui parlent de choses dont ils n'ont pas la moindre idée. S'ils sont plus malins que ceux qui depuis des années travaillent à l'éducation de la jeunesse, qu'ils viennent donc en Chine et on verra leur travail ».

M. H..., autrefois au consulat belge de Shapei, déclarait tout net que l'article était « idiot », et ne méritait pas l'honneur d'une réfutation. Mais en sa qualité de belge et d'ancien élève de Louvain, il devait protester : « Plus peut-être qu'aucun autre de mes compatriotes, j'ai pu apprécier la valeur de l'Aurore, de son enseignement, des sujets qu'elle forme ».

Nous nous en voudrions de ne pas citer la bonne, l'excellente lettre de Mgr Han, vicaire apostolique de Tai-chow (Tche-Kioung). L'expression n'est pas toujours très claire, et la phrase française est ambigüe une fois ou deux. Ce qui n'est pas ambigu, c'est le jugement porté sur l'injustice des procédés, et le sentiment de bonne fraternité à l'égard des missionnaires français.

le 9 Mars 1928.

« Faire du bien aux gens et n'en recevoir en retour que du mal, c'est la part des vrais disciples du Christ. Je ne puis rester insensible en lisant l'article sur l'Aurore. Vous y avez mis trop de zèle et trop de dépense. C'est comme l'Église notre mère. Elle est trop belle pour que notre adversaire ne tâche pas de la défigurer. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Vous serez heureux lorsqu'on vous insultera et qu'on dira toutes sortes de mal contre vous, à cause de moi.

« Nous comprenons que la conversion est une œuvre de la grâce de Dieu, et nous autres missionnaires, nous n'y sommes que de faibles instruments.

« Depuis mon retour d'Europe, il y a un an, un certain journal de l'endroit ne fait qu'attaquer notre pauvre mission de Taichow, disant qu'elle est européenne, servante de l'impérialisme, pas moderne, et que les Chrétiens ne se mêlent pas aux autres, que nos élèves ne sont pas patriotes. Il faut donc les exclure de la nation et fermer leurs écoles...

« Enfin, un jour, un de nos amis païens demande quel était l'auteur, et quelles étaient les causes des griefs contre nous : il nous répond en souriant que c'est un jeune homme baptisé et la jalousie... C'est vrai : pour attaquer quelqu'un il faut connaître le moyen. Luther a fait plus de mal à l'Église que ne firent les persécutions des Empereurs romains.

« Les âmes enflées par les sciences ou soi-disant sciences sont inconvertissables.

« Que les optimistes remuent le monde entier par leur condescendance. Les effets prouvent déjà assez leurs mouvements.

« Que dire, mon Révérend Père? Voilà un seul mot : A bas ! A bas la Tradition, l'expérience ancienne, la sagesse antique· A bas les vieux ; qu'ils meurent.

« Oh ! mon Dieu ! heureusement, vous, vous ne mourez pas. *Antiquus dierum.*

« Nous sommes dans le même sort, nous vous communiquons nos condoléances, avec lesquelles, mon Père, je me dis Votre dévoué Serviteur ».

L'évêque chinois a trop souffert du nationalisme aveugle de ses compatriotes pour ne pas englober dans une même plainte ses propres épreuves et celles de ses voisins et amis. Elles ont toutes la même source, des passions irréfléchies et des préjugés.

Lui aussi, à Louvain, le Bulletin recevait de Chine des protestations autorisées. Nous ne parlons pas de ce qui lui vint du R. P. Lefèvre, recteur de l'Aurore : évidemment, pour des gens si complètement prévenus, cette réclamation était sans valeur. On nous dit que le Vicaire apostolique de Tien-Tsin, Mgr de Vienne, écrivit à l'abbé, et pas pour le féliciter. Le Délégué apostolique, Mgr Costantini, fit également savoir que l'article l'avait affligé. Il déclara à l'auteur qu'il n'avait aucun titre à se faire le juge de religieux qui font de leur mieux pour travailler au bien de la Chine et qui, pour les diriger, ont leurs supérieurs attitrés. Il n'avait donc qu'à se taire et à ne rien écrire qui ne fût *ad aedificationem.*

Un Lazariste hollandais, le P. Scherzon, curé des usines de Tang-chan, écrivit de son côté une longue lettre de réfutation dont il faut citer quelques passages. Naturellement il s'élève contre ce procédé d'enquête qui consiste à n'interroger que des mécontents et à ne contrôler aucune des réponses ; après quoi l'on conclut : « Est-ce la vérité ? Je ne sais, mais l'« Aurore » a mauvaise presse ».

Pas en Chine, réplique le P. Scherjon : « Je sais, moi, que d'autres Chinois, anciens de l'« Aurore », auprès de qui l'« Aurore » a « bonne presse », se chargent de nous renseigner touchant cette grève. Ils y étaient, et même ont fidèlement continué leurs cours chez les Pères durant la grève ».

Cette lettre des étudiants non-grévistes sera-t-elle publiée par le Bulletin ? C'est peu probable. Le Père Scherjon continue :

« Vous trouvez chez vous un Monsieur Belge. Il y a dans la ville universitaire pas mal de païens, anciens de l'« Aurore.. Tous les Anciens de l'Aurore sont de véritables anti-cléricaux... ils sont inconvertissables ».

Il est bon de faire une distinction entre les Auroriens qui ont suivi les cours jusqu'au bout, et ceux qui n'ont fait qu'un stage plus ou moins long à l'école.De ces derniers, l'« Aurore » ne peut répondre en aucune façon. Les autres, presque tous,

sinon tous, lui restent fidèles, et c'est chez eux qu'il faut chercher les convertissables.

Et le Père continue :

« Je me suis laissé dire au contraire que pas mal d'anciens de l'Aurore se sont convertis, au moins à l'article de la mort. Et l'on pourrait répondre à ce Monsieur qu'il y a dans sa ville pas mal d'étudiants belges, issus de familles catholiques, qui ont fréquenté les écoles chrétiennes, et qui se sont dévoyés dans le socialisme ou le bolchévisme. Parfois ils viennent en Chine... Qu'est-ce que cela prouve ?

... « J'ai ici dans ma paroisse trois jeunes ingénieurs catholiques, anciens de l'Aurore. Deux d'entre eux ont été convertis à l'Aurore. Ils sont l'édification de la paroisse. Et, soit dit en passant, leur ingénieur en chef et le contre-ingénieur, assurent que l'enseignement qu'il ont reçu peut supporter favorablement la comparaison des autres universités chinoises ».

... *A Paris, vous trouvez un certain nombre d'anciens de l'Aurore, des catholiques, soit... mais pas moyen de les voir se mêler aux autres. Chez eux, pas d'apostolat.*

« Pardon, Monsieur l'abbé. L'apostolat, c'est beau, mais il y a bien une vertu qui s'appelle la prudence. Et il y a un danger dans les fréquentations mauvaises, pour les jeunes gens surtout. Se mêler à tous ceux que vous avez interrogés pour votre enquête ? ? ?

« Votre enquête est terminée, et combien lestement ! Sans consulter aucune *autorité* compétente, sans aller à aucune source vraie, vous écoutez *quelques* jeunes gens (si jeunesse savait !) et vous lancez à une belle et bonne œuvre catholique des accusations imméritées.

« Vous jetez le discrédit sur une institution encouragée par tous les Vicaires apostoliques du pays.

« Vous condamnez, sans les entendre, des Pères qui se dévouent pour les Chinois...

« Et vous réclamez qu'on enseigne la justice et la charité « intégralement ». Avec beaucoup d'autres, je crois que cela se fait, et dans le bon esprit. Mais on a le droit de s'étonner que le conseil tombe de la plume de quelqu'un qui, dans tout son article, a manqué à la justice et à la charité élémentaires.

... « Si vous étiez en Chine, vous constateriez (et vous avez pu le constater là-bas) que pour beaucoup de Chinois (je ne dis pas pour tous les Chinois) l'amour de la patrie renferme peu d'amour et beaucoup de haine... des autres.

« L'amour est un « précepte nouveau » donné par Jésus-Christ. C'est *son* précepte que beaucoup de pauvres Chinois et d'Européens n'ont pas encore appris.

« Ceux qui aiment le Chinois et la Chine, les vrais prochinois, ce sont ceux, de tous pays, qui, à l'Aurore comme ail-

leurs, prient pour la Chine, et qui, sans se décourager, continuent à souffrir et à mourir pour la Chine, malgré les déboires et les difficultés, malgré les contradictions et les obstacles que l'injustice, l'ingratitude, et parfois la simple légèreté des gens, jettent sur leur voie.

« C'est pour satisfaire à un sentiment de Justice et de Charité, en même temps pour m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers les Rév. Pères de l'Aurore, qui ont donné, et qui, j'espère bien, donneront encore, à une paroisse, leurs beaux fruits de l'Aurore, que je type cette lettre. Dans ce sentiment, etc. »

Que l'Aurore ait mauvaise presse dans le petit monde agité qui est celui de l'abbé, cela n'a aucune importance. Ce qui importe c'est qu'elle a presse excellente en Chine, et la preuve qu'il en est ainsi c'est que, allégée des indésirables qui la compromettaient, l'Université a repris sa marche paisible et disciplinée.

« Nous tâchons de profiter des circonstances qui sont très favorables et de la confiance que l'on nous témoigne sur place, écrit le R. P. Recteur. Le nombre des nouveaux à se présenter à cette époque de l'année (mars) n'a jamais été si grand ; l'esprit semble bon, et hier, fête de Sun-wen (Sun-ya-tsen), personne n'a manqué en classe. Les ultras d'Europe sont plus lancés que les jeunes d'ici, qui ont vu un peu la vérité, et qui sont beaucoup plus sages que l'an dernier. Et cela non pas seulement chez nous, mais, semble-t-il, dans les écoles d'ordinaire assez lancées. En vos latitudes, il faudra plus de temps pour revenir... »

L'Aurore compte aujourd'hui dans les 350 élèves.

IV

Est-il bien utile maintenant de donner une réponse détaillée aux allégations de M. Boland? Voici du moins quelques notes envoyées par le R. P. Recteur de l'Aurore. Nous nous permettons d'y ajouter entre crochets des renseignements supplémentaires, pris à d'autres sources.

1) *L'Aurore, centre réactionnaire*? En effet, on essaye d'y garder le principe d'autorité ; les élèves ne sont pas autorisés à établir de sociétés autres que l'association sportive. Le désir de beaucoup d'étudiants, mettant en pratique les théories américaines de self-government, est d'avoir part à l'administratio n de l'école ; ceux qui sont au courant des choses

scolaires de ce pays savent que cela est la cause des insubordinations les plus graves, de l'expulsion des directeurs et professeurs qui ne plaisent pas...

Centre antichinois? Comment se fait-il que depuis tant de temps que nos ennemis, ici, répètent leurs attaques contre nous, nous ayons encore des élèves qui désirent entrer? Or, après les campagnes du printemps dernier, où dans tous les journaux on a dit les mensonges les plus forts, il y a eu plus de 100 nouveaux à se présenter au mois de septembre et encore à la rentrée qui va avoir lieu après les vacances d'hiver, il y a déjà une quarantaine qui désirent entrer ici, ce qui est un chiffre aussi fort que dans les plus belles années. Et ces étudiants ne sont pas admis ici par grâce, avec des bourses, avec des diminutions de pensions... Ils entrent en payant. Leur recrutement est très varié ; milieux nordiste, sudiste, fils de fonctionnaires, d'officiers, négociants... Nos anciens n'ont pas été déformés par nous ; ils restent bien chinois et ils se placent, après nous avoir quittés, dans les administrations les plus chinoises, où ils font bonne figure.

[Que l'Aurore fût antichinoise, impérialiste, française, c'est le prétexte que mettait en avant le jeune Jean Ho,l'auteur de l'article chinois arrêté à temps par M. Boland, pour demander sa suppression. Nous avons dit le prétexte géographique de cette colère d'enfant. Mais ce n'était pas la première fois que les ennemis de l'université faisaient la même requête. Ils ont voulu, à la fin de l'année scolaire, empêcher le gouvernement nationaliste de Nankin, d'envoyer comme c'était l'usage sous le régime précédent un délégué pour présider les examens. Cela eût été refuser aux diplômes de l'Aurore toute valeur officielle, écarter les étudiants, tuer l'école. C'est évidemment ce qu'ils voulaient. Un délégué vint quand même, M. Tchou-Ming-i. Il se montra très favorable, et dit beaucoup de bien de l'Aurore. Du reste, il ne se cachait pas pour dire très haut que c'était une folie de vouloir se passer des étrangers dans les écoles. Conclusion : dans les hautes sphères nationalistes, on ne tient pas que l'Aurore soit tellement anti-chinoise.

On peut en donner d'autres preuves. Le bureau chinois de l'hygiène à Changhai, voulant contrôler le savoir médical des praticiens chinois de la ville: 1° demanda à l'université un de ses professeurs pour faire passer les examens, et 2° dispensa de cet examen nos jeunes docteurs sur la simple présentation de leur diplôme. En 1926, la *Swastika* chinoise, autrement dit la Croix-Rouge, débordée à Peng-pou par l'affluence de blessés, fit appel aux médecins et étudiants de l'Aurore, et à eux seuls : ils firent l'admiration de tous par leur science et leur dévouement desintéressé. A la tête de l'observatoire de Toing-tau est un ancien élève de l'Aurore. Plusieurs sont professeurs à l'Université chinoise de Pékin, d'autres sont hauts fonc-

tionnaires dans plusieurs ministères, etc. etc. Là encore on ne tient pas pour antichinoise l'éducation donnée à l'Aurore.

Toujours dans le même ordre d'idées, le Correspondant de *la Croix* à Changhai est présenté comme un « farouche anti-chinois, le plus farouche anti-chinois que la presse ait connu. Or, c'est un des professeurs de l'Aurore ». C'est grotesque, et l'on ajoute, ce qui est faux, qu'il a un successeur et que ce successeur est pire encore . Le tort de celui qui signe J. S. est de ne pas dire que du bien de la Chine : mais, comme le fait observer à ce propos le P. Scherjon « un correspondant de journal, ne doit pas trouver grand' chose de bien à annoncer, par le temps qui court ». La vérité est que J. S. est partisan déterminé du protectorat français des missions en Chine, et que, dans le milieu de M.B., ce protectorat est dénoncé comme la cause de tous les malheurs de l'Église de Chine.

Dans ce milieu encore on fait grand état d'une certaine lettre de recommandation donnée par le Père Recteur de l'Aurore à l'un des grévistes allant étudier en Europe. On la communique en petit comité à des confidents choisis, qui s'en montrent très scandalaisés. Le R. P. Lefèvre explique :

2) *La lettre de recommandation*, dont il s'agit, doit être celle-ci : Lin-Sieou-hao, de Fou-tcheou, élève de première année de P. C. N. au mois de juillet 1927, vint me demander un mot pour entrer à Louvain.Il nous avait quittés le 21 mars avec les autres et on ne l'avait pas revu. D'autres étaient revenus après quelques semaines et avaient achevé leur semestre régulièrement. Je connais beaucoup de Recteurs qui lui auraient dit : Vous n'avez pas voulu revenir, je ne vous considère pas comme un des nôtres. Et cela eût été stricte justice. Pensant à l'intérêt de son âme (car c'était un bon enfant qui aurait pu aboutir au Baptême et il avait déjà commencé à s'instruire), je lui donnai une lettre dans laquelle je disais : «il a été bon élève tout le temps qu'il est resté chez nous ;il n'a pas cru bon de rentrer chez nous quand il le pouvait ; mais dans son intérêt, je préfère qu'il soit admis à Louvain ». Et c'est tout, si j'ai bonne mémoire. Je devais insérer cette remarque, car j'ignorais totalement ce qu'il avait fait pendant ces 4 mois si troublés, quelles fréquentations il avait eues, vu surtout que son cousin avait été à une très mauvaise école.

Voilà ce que l'on appelle un manque de probité de ma part...

[Viennent ensuite les « Conférences » du Père Scellier].

3) *Le Recteur dont on parle n'a pas donné de conférences* sur la Chine. Quand on sait l'état dans lequel il est parti d'ici et dans lequel il était quand il est arrivé à Marseille, il est stupide de penser qu'un homme si malade ait pu faire une ou des conférences... A sa sortie du bateau un reporter marseillais

lui a parlé et a, dans sa rédaction, mélangé des détails pris à d'autres voyageurs. Autant que j'ai entendu dire aux élèves, ce que l'on reprochait au P. Scellier, c'était d'avoir dit que la Chine était trop grande pour un seul gouvernement, et que l'Aurore n'était pas une véritable université (ce qui est soutenable quand on la compare aux Universités d'Europe ; mais ce titre est mérité par l'Aurore très légitimement quand on la voit à côté des autres écoles portant ce nom en Chine).

[Il y a deux textes de cette interview. Celui du *Petit Marseillais*, 8 janvier 1927, en un dialogue de haute fantaisie. Il est intitulé : *Les troubles du Céleste Empire. Quelques aperçus sur l'âme chinoise, et sur les causes de mouvement anti-européen.* Il est signé Guy Mazeline. Le rédacteur a beaucoup brodé autour de ce que le Père a pu dire. On parle des observations qu'il a faites « au cours de randonnées qu'il risquait parfois à travers la Chine ». Où a-t-on pris cela ? Quand lePère eut connaissance de cette page de littérature, il en fut très affecté, déplorant surtout une phrase qui, si elle tombait sous les yeux de nos étudiants de Chine, ne pouvait que les blesser, et qui du reste n'était point exacte. Mais que faire ? Quant à l'articulet de la *Croix* (9-10 janvier), moins contestable, il contenait pourtant ce trait : la Chine trop grande pour un seul gouvernement. Exacte ou non,l'appréciation semble bien reproduire la pensée du Père, et elle devait être mal prise. Par ailleurs, ni dans un texte ni dans l'autre, il n'y a cette antithèse : brigands au nord, femmelettes au sud.]

4) *Que nos élèves sont anticléricaux et inconvertissables...* Nous avons chaque année des baptêmes, et, parmi nos anciens, plusieurs arrivent, lorsqu'ils sont plus libres, à entrer dans la Sainte Église. Les autres, répandus en Chine, même au milieu des armées sudistes qui comptaient de réels anticléricaux et persécuteurs, ont en plusieurs circonstances protégé, aidé de différentes manières les missionnaires, même lorsque eux-mêmes n'étaient pas chrétiens. Plusieurs Pères n'ont pu fonder tel poste que parce qu'ils ont été aidés par un de nos anciens.

A Paris et ailleurs, ceux qui, après avoir fini ici leurs études chez nous, vont compléter leur formation en France, ont en général assez bonne réputation. Les autres, j'entends ceux qui partent après un ou deux ans d'études ici, ne sont pas vraiment des étudiants de l'Aurore et l'administration ne s'occupe pas d'eux, car elle a toujours estimé qu'il est dommageable à des élèves trop jeunes de quitter leur pays. L'expérience prouve de plus en plus la sagesse de cette ligne de conduite.

On a vu plus haut ce que disait un Père Lazariste de ces prétendus inconvertissables.

Mais, convertis ou non, les anciens de l'Aurore, les vrais,

font honneur à leurs maîtres. Tel, encore païen, baptisait son père à l'agonie. Un néophyte, menacé de mort au moment des troubles de mars 1927 pour avoir défendu l'Aurore, disait à son professeur : « Oh ! cela ne fait rien, je suis en état de grâce ». — Un civil, disait, parlant de médecins : « Un médecin de l'Aurore, on peut le déranger à toute heure du jour ou de la nuit ; il est toujours prêt ».— Un élève catéchumène, le jour de la révolution, protégeant le P. de la Taille contre une bande de furieux, tint tête à une centaine d'étudiants, leur reprochant leur conduite indigne. Un autre, lieutenant dans l'armée nationaliste, délivra un Père Lazariste du Tche-Kiang, etc. etc. Voilà, païens ou chrétiens, les vrais anciens de l'Aurore, ceux qui ont reçu l'« *empreinte* »...]

5) Étrange est l'affirmation de l'auteur au sujet de *la politique qui devrait être autorisée au cours des études*. Ceux qui voient le résultat de cette autorisation dans le grand nombre des écoles en Chine n'oseraient pas formuler cette phrase. Quand on n'y connaît rien, on est facilement plus audacieux. Les étudiants eux-mêmes viennent à nous parce que nous leur interdisons la politique ; des pères de famille nombreux nous ont dit que nous avions raison... Quant à cette perle : « Défendre aux étudiants de faire comme les autres, c'est les mettre en figure d'ilotes dans leur pays », elle est magnifique... Si nous devions les autoriser à faire tout ce qui se fait dans les autres écoles, nous aurions sur la conscience un nombre de fautes...

6) « *Impression que l'on est instrument d'impérialisme européen* ». Encore une fois des petits fous, mécontents de ne pouvoir mener notre Aurore comme ils le voulaient, réfugiés sous l'égide de l'abbé Boland, peuvent dire cela ; nos élèves en sont, je crois, beaucoup moins impressionnés.

Lorsque, au printemps dernier, nous avions chaque jour des attaques contre nous dans les journaux, plusieurs se demandaient s'il fallait répondre immédiatement. On préféra attendre.

Nos anciens ont ensuite rédigé une lettre qui fut envoyée aux familles ; elle est signée de mon nom parce qu'ils ont trouvé que cela aurait plus de poids auprès des parents ; mais je puis vous certifier que les idées sont de nos anciens. Quand les jeunes gens formés chez nous pensent ainsi de leur école-mère, c'est qu'elle n'est pas si mauvaise que cela et ils témoignent cette sympathie en leur envoyant leurs parents et amis.

A. Brou, S. J.

Un Sanatorium de Mission

L'historien de la Mission déplore qu'elle soit « victime, en été, d'un climat tropical. Les fortes chaleurs qui y règnent du 15 juin à la fin d'août, jointes à l'humidité de la vallée du Yangtse (Fleuve Bleu) sont trop souvent non seulement pénibles, mais dangereuses pour les missionnaires. C'est alors que sévissent fièvres, maladies de foie,dyssenteries, typhoïdes, et que les insolations peuvent être mortelles . De là les nombreux décès prématurés qui ont fait de notre mission, surtout pendant les premières années, une des plus meurtrières. Actuellement, le climat et les précautions qu'il exige étant mieux connus, la moyenne de vie des missionnaires s'est considérablement relevée (1).

La santé de leurs missionnaires fut toujours une des grandes préoccupations des Vicaires Apostoliques et des Supérieurs. On s'efforça « de procurer à chaque Père, dans son district, à côté d'une église centrale, une maison habitable où il puisse se refaire après ses rudes courses ».

Mais on songea aussi à procurer aux Pères trop fatigués d'une année de labeur dans les districts ou les écoles,un repos en bon air, loin, si c'était possible, de la chaleur humide de Changhai, pendant les mois d'été. Mais où trouver l'endroit favorable? Les uns proposaient les jolies collines sur les bords riants du Grand-Lac Ta-hou, aux environs de Sontsen ou de Wusih ; d'autres la chaîne de montagnes entre Tchen-kiang et Nanking : mais les conditions climatériques étaient sensiblement les mêmes qu'à Changhai. Dans les sites magnifiques des Montagnes du Nganhoei? C'eût été préférable, mais comment y arriver? et puis, c'était toujours la Vallée du Fleuve Bleu. Il ne suffit pas de s'élever de quelques centaines de mètres pour changer d'air : l'expérience de Zocé était là. Il fallait trouver autre chose. Le bord de la Mer? Le Kiangsou est bien une province maritime : toute sa fron-

(1) J. DE LA SERVIÈRE. *Histoire de la Mission du Kiang-nan*, t. I, p. 7. D'après des statistiques, 1°) la moyenne de vie des Pères et Frères serait passée de 38 ans, 9 mois, pour la première décade 1842-1852, à 57 ans, pour la décade 1913-1922.

2°) Le nombre de décès par mois atteint son maximum en août : 34 décès sur 253 pour la période 1842-1922. — Le minimum, 13, revient au mois de Décembre. (Cf. *Catalogus Patrum et Fratrum Missionis Homkinensis*, édition H. DUGOUT, 1921).

tière Est, sur une longueur de 4° environ, c'est la Mer Jaune ; mais quelles côtes ! affreusement basses, boueuses : du Sud au Nord, pas une plage ; du moins dans la partie connue des missionnaires de l'ancien temps. Pourtant, les cartes indiquaient un massif montagneux, le Yuntaicham, des îles, des rochers, presque à l'extrême Nord du Kiangsou, à côté de Haitcheou : on les voyait même, par temps clair, des vapeurs côtiers qui remontaient de Changhai vers le Nord. Que trouverait-on par là ?

Monseigneur Garnier envoya, en 1879, le P. Joachim Chevalier faire une exploration. De Tchenkiang, il remonte lentement le Canal Impérial, passe Hoaingan, le dernier poste de la Mission, et s'en va à la découverte, en naviguant doucement sur le Canal du Sel. Il arriva bien à Haitcheou, mais ne put pousser plus loin : le mandarin l'en empêcha sous prétexte de brigands et de pirates, avec beaucoup de courtoisie d'ailleurs : « Et voilà comment, note-t-il, je n'allai pas à Yuntaichan et ne trouvai pas de plage convenant à un Sanatorium, ce qui était le but de mon voyage et le désir de Mgr Garnier ».

Je suppose que, si près d'atteindre son but , le P. Chevalier dût maudire dans son cœur, ce brave bonhomme de mandarin qui l'empêchait d'entrer dans la Terre-Promise. Comme il était venu en novembre, il ne put même pas se rendre compte du climat d'été.

Une dizaine d'années plus tard , en 1890, le projet fut repris et confié au P. Druandière. Mais le Père lui-même ne put se déplacer et il envoya un catéchiste avec mission d'acheter, si possible, une maison pour y installer un Sanatorium. Avait-on mal expliqué sa mission au pauvre homme ou celui-ci avait-il mal compris ? Arrivé à Haitcheou,il se crut au terme de son voyage et négocia l'achat d'une maison, achat que d'ailleurs il dut résilier de peur d'une émeute.

Haitcheou même n'était pas l'endroit désigné. Le climat y est sain, sec, suffisamment tempéré, à cause du voisinage de la mer ; on y a presque toujours de la brise ou du vent ; d'aucuns même les voudraient moins forts, quand ils se changent — et c'est fréquent — en bourrasques.

Mais Haitcheou n'est pas au bord de la mer. La mer, on la trouve, au plus près, à 30 et quelques kilomètres au Nord, et ce n'est que l'estuaire boueux d'une rivière où des vapeurs de 5 à 600 tonnes en charge ne peuvent se risquer qu'au plein des grandes marées. Le P.Gain, qui fit un voyage d'apostolat à Haitcheou en 1883, parle, avec un peu d'emphase, de « Haitcheou-la-Belle et de ses *vastes lagunes* ». Malgré le grand mot, c'est assez bien vu. Plus tard, un autre Père se contenta de dire que « la plage est basse et malsaine », tout prosaïquement. Et plus récemment, les Pères ont baptisé ces lagunes des noms de Camargue et Polders. Ce sont des terrains d'alluvions.

Haitcheou-la-Belle, du P. Gain, est une jolie ville et, chose rare, une ville propre : elle s'étend, plus longue que large, juste au pied d'un massif montagneux assez intéressant, très escarpé, aux rochers magnifiques et aux vallées sauvages. On se figure très bien qu'aux temps reculés (1), elle fut elle-même sur le bord de la mer, avec les îles du Yuntaichan à 10 ou 12 kilomètres au Nord-Est. Peu à peu les alluvions ont comblé les bras de mer, qui les séparaient, réuni Haitcheou à Yuntaichan, puis Yuntaichan à Pékouchan et Pé-Paochan. Il n'y a plus actuellement que l'île de Lientas, séparée de la terre par un chenal de 4 kilom. de large et quelques rochers, les Chars-à-bœufs, l'île aux Pigeons, l'île aux Bambous et Hainaichan.

Ces alluvions sont devenues des terres cultivées, — très mauvaises, — ou des salines. Les salines, encore en 1918, venaient jusqu'auprès de Haitcheou ; l'administration de la Gabelle les a fait supprimer et reculer en bordure de la mer. Ces terres, salpétrées, sont devenues la « Camargue », où ne poussent que des herbes rudes qu'on fait paturer durant l'été et l'automne à de grands troupeaux : bœufs et vaches de toutes les campagnes environnantes, et chevaux des escadrons de cavalerie, voire même ceux du missionnaire. La mer, la vraie mer, est bien à 40 kilom. de Haitcheou. Ce fut, je pense, cette distance à parcourir, d'autres contretemps encore, comme pluie, mauvais chemins, qui empêchèrent de visiter Hinkéou et ses plages, pendant de longues années encore. Le P. Boucher, qui le premier s'établit à Haitcheou, n'y venait qu'en passant et pour batailler et tenir tête aux émeutes qui suivirent l'achat d'une petite maison en ville. Après lui, ce fut presque l'abandon de Haitcheou qui ne fut plus visitée que de temps à autre par le missionnaire de Raolieou ou le ministre de Yaowan. D'ailleurs à quoi bon songer alors à un Sanatorium? Aucun vapeur ne venait de Changhai. Remonter de Tchengkiang par les canaux était un long voyage,impossible pour les clients d'un Sanatorium : le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

Pourtant le projet de Mgr Garnier, repris par Mgr Paris, n'était pas abandonné.

Quand je fus envoyé à Yaowan en 1917, Mgr Paris m'en reparla. Les circonstances étaient changées. Une société franco-belge avait entrepris la construction d'une voie ferrée qui allait du Kansou à Haitcheou, avec port de mer justement à Hinkeou : elle coupait la ligne de Nanking - Péking à Sintcheoufou. On viendrait donc facilement de Changhai à Hait-

(1) Peut-être pas si reculés qu'on le croit. Du moins, des cartes dressées il y a moins de 50 ans, dégagent l'île de Yuntaichan : ces cartes retardent évidemment de quelques centaines d'années (v. g. celle des *Missions catholiques*, 1890).

cheou en chemin de fer, à moins qu'on ne préférât les bateaux qui relieraient le nouveau port à Changhai.

Connaissant mon humeur voyageuse, on m'engagea à aller prospecter par là. J'avais justement comme voisin un vieux « routier », un entraîneur de première force pour les longues chevauchées, le P. de Gelöes. Jeunes encore tous les deux, — en ce temps-là ! — d'autres diront peut-être un peu fous, nous fixâmes notre expédition au moment où le chômage du jour de l'an battait son plein et nous donnait des loisirs, malgré l'hiver. De fait, nous fîmes la première étape sous une tempête de neige, mais le beau temps revint. De Haitcheou nous atteignîmes, en passant la Camargue, Yuntaichan, et enfin Hinkeou, au bord d'une mer bleue caressant de jolies plages de sable, ou battant rochers et bases de montagnes. Le site, certes, ne le cède en rien aux côtes célèbres de Jersey, en plus grandiose du fait des montagnes qui montent à 600 mètres, magnifiquement escarpées et assez bien boisées.C'était en effet l'endroit rêvé pour un Sanatorium.

Restait à acquérir un terrain. Ce ne fut qu'en octobre 1923 qu'on put, assez près de la mer, sur une croupe de montagne d'où l'on a une vue superbe sur la baie, les plages, la passe et l'île de Lien-tao, commencer des achats de terrain. Le 1er septembre 1925, le Père installé depuis un an à Haitcheou, faisait faire les fondations du Sanatorium St-François-Xavier, aux frais de Mgr Paris qui en faisait don à la Compagnie. Suivant les indications données par Monseigneur lui-même, il peut recevoir dix Pères.

Les amateurs de promenades sous bois et en montagne n'auront qu'à passer la porte ; pour aller à la mer, dix minutes de marche, 15 pour en revenir par une pente très douce. Les sédentaires, de la terrasse du Sanatorium, jouiront de la mer, en premières loges. Le site est retiré, solitaire et à l'abri des voisins gênants qui pourraient, plus tard, venir s'installer aux environs.

Les villégiatures ont commencé. Dès la fin de mai, les deux Pères français de la Section de Haitcheou y faisaient leur retraite ; le P. Courtois, directeur du Musée, y botanisait. Un Père du Sintcheoufou, fiévreux et fatigué depuis six mois, s'y guérissait en quinze jours, en courant la montagne ou pêchant dans les rochers.

Puis en juillet, Changhai envoya des Pères de l'Aurore, et du collège de Zikawei qui ne craignaient pas les fatigues du voyage. Le bon général Pé prêta des autos, et l'on put aller s'installer sans trop de mal. Mais à peine y était-on, ce furent des orages et des torrents de pluies quotidiens ; un temps incohérent ! Sur la montagne on s'en arrangeait ! Mais quand il fallait songer au retour ! La camargue, un marais. Et depuis le 2 août, la voie ferrée était coupée par les inondations et le resta tout le mois.

De sorte que la Mission a bien son Sanatorium, mais ses « Grand-jours » ne viendront que quand le rail ira jusque là et qu'il y aura de bons services réguliers de bateaux par mer.

Alors seulement nos malades pourront en jouir, et remercier Mgr Paris d'avoir pu réaliser enfin ce rêve caressé si longtemps, pour le plus grand bien de nos Pères, et donc A. M. D. G.

(Haitchéou, le 2 février, 1927).

L. Hermand, S. J.

La Mission dans la Tourmente

I. Mars-Avril 1927.

Il y a lontemps, — depuis 1916 au moins — que Sun-ya-tsen à Canton ,en opposition avec Pékin, menaçait le Nord d'une expédition vengeresse qui restaurerait le véritable esprit démocratique et conduirait à terme l'œuvre de la révolution. Mais, en dehors de périodiques déclarations de guerre, c'est à peine si la menace reçut jamais un commencement d'exécution. Constamment gêné par des rivaux, celui qui rêvait d'unifier autour de lui toute la Chine ne réussit pas de son vivant à unifier sa seule province. Tantôt vainqueur, tantôt en fuite, son existence à Canton de 1916 jusqu'à la fin, fut celle d'un phare à éclipses.

Toutefois, son projet ne mourut pas avec lui. Inscrit dans son testament, au titre de volonté suprême, ses amis jurèrent de le réaliser. Deux mesures prises par lui allaient singulièrement faciliter leur tâche. L'alliance russe d'abord, qui fournit au parti des ressources en argent, des conseillers autorisés dans la personne de Borodine, Galen et consorts,des instructeurs et des munitions pour son armée, même des adhérents plus nombreux, par l'adjonction des communistes. Puis le choix du général Tsiang-kiai-che, comme directeur de l'école des cadets de Whampoa, poste qui le prépara et le désigna à celui plus important de généralissime. Le « Napoléon » chinois, ainsi qu'on l'appelle parfois, sans ironie, mais non sans quelque exagération, possède d'incontestables qualités d'organisateur.

*
* *

Le 9 juillet 1916, le nouveau général en chef prêta serment,

remit les drapeaux aux troupes, et l'expédition s'ébranla. Episode imité de la révolution russe, une compagnie de filles guerrières s'offrit à partager les dangers et les risques de la guerre. Dangers et risques, entendons-nous. Assurément, il y en eut parfois, de même qu'il y eut quelques véritables batailles. Mais qu'on ne prenne point comme terme de comparaison les guerres européennes modernes. On se reporterait avec une approximation beaucoup plus grande à la féodalité du Moyen-âge, au temps des grandes compagnies. Sans parler de l'armement qui, malgré de notables améliorations, reste encore inférieur, le chinois demande plus volontiers la décision à la ruse qu'à la force, et paraît dans la plupart des cas n'opposer d'autre obstacle à changer de camp, que ses interêts..... Ce qui fit le succès des armées cantonnaises, ce fut en premier lieu, la trahison de généraux dont les uns furent achetés à prix d'or, dont les autres avaient pour essentiel souci de se tenir du côté de la victoire ; puis une propagande très habile parmi les étudiants, les ouvriers et tous les mécontents auxquels on promettait, outre un règlement favorable de leurs revendications, une part importante dans le nouveau régime. Ajoutons-y l'éternelle rivalité des grands chefs nordistes entre eux — Ou-pei-fou, Suen-tchoang-fang, Tchang-tso-lin, — qui se présentèrent au combat les uns après les autres et ne surent ou ne voulurent concerter quelque action que lorsque les Sudistes étaient déjà maîtres de toute la rive droite du Yang-tsé.

Le Hou-nan, où un condottière, passé au service de Canton, avait préparé les voies, était conquis presque dans son entier, le 22 juillet, tandis que Ou-pei-fou, sous-estimant peut-être la valeur de ce nouvel adversaire, engageait ses troupes au Nord-est de Pékin, à la poursuite du général chrétien, Fong-yu-siang. La ville de Yao-tcheou était bloquée et l'armée atteignait déjà les bords du fleuve bleu.

Un mois après, la ville tombait. Ou-pei-fou, accouru en hâte, se voyait écrasé, puis trahi par plusieurs de ses lieutenants. Deux des trois importantes cités qui constituent la plus forte agglomération de la Chine centrale, Han-k'eou et Han-yang étaient occupées sans combat, et la troisième, Ou-tchang, qui résista jusqu'au 8 octobre, investie. C'en était fait du Houpé. En vain, Tchang-tso-lin, le satrape de la Mandchourie, offrit-il son aide à Ou-pei-fou. Celui-ci, peut-être parce que des deux côtés il avait également à perdre, la refusa et résolument lui barra la route sur le Hoang-ho. Le passage ne devait en être forcé que le 14 mars de l'année suivante.

Mais cela même donnait aux Sudistes toute liberté d'action dans leur lutte contre Suen-tchoang-fang, pour la conquête des provinces qui les séparaient encore de Nankin et de Chang-

hai. A part quelques épisodes sanglants comme la prise et la reprise de Nan-tchang, en septembre, ici encore la trahison fit son œuvre abondamment. Avec Kiou-kiang enlevé par surprise le 4 novembre, grâce à la connivence des révolutionnaires locaux, par des soldats habillés en civil qui précèdent les troupes régulières, c'est tout le Kiang-si qui se livre. Puis voici à peu d'intervalles le tour du Fou-kien, 2 décembre, du Tche-kiang, 18 février. Au début de mars le Ngan-hoei et le Kiang-sou sont envahis. Les Nordistes du Chang-tong, appelés au secours et volontiers accourus à la curée de ces riches provinces, remplissent à la hâte leurs poches et s'enfuient en débandade. Les Cantonnais entrent à Chang-hai le 21 mars, à Nankin le 25. Aux premiers jours d'avril, de Han-k'eou à l'embouchure du Yang-tsé, ils sont maîtres de toute la rive sud et passent déjà sur la rive nord où rien ne semble tenir devant eux. Mais, à ce moment, Tsiang-kiai-che, las de la tutelle russe et des excès communistes, rompt avec le Comité central exécutif de Han-k'eou et constitue un nouveau gouvernement à Nankin. C'est la scission dans le parti. Quels sont donc les événements qui l'ont motivée?

*
* *

L'accueil de Borodine et des russes à Canton,et l'introduction des communistes parmi les Kouo-ming-tang ont peu à peu dévié le mouvement de son orientation première et teinté le nationalisme de bolchevisme jusqu'au rouge cramoisi. D'abord simples conseillers et alliés, ils ont progressivement. grâce à l'influence soviétique qui pèse de tout le poids de son argent, des munitions, de ses experts militaires, acquis la prépondérance au sein du Comité central exécutif, en évinçant les principaux leaders modérés. Ils ont ensuite décrété l'envoi aux armées de délégués civils bon teint, chargés d'organiser les provinces conquises à la manière cantonnaise, de les convertir aux idées nouvelles et de faire surgir syndicats et soviets de toutes les villes et bourgades.Puis ils ont transféré le siège du gouvernement de Canton trop pâle à Han-k'eou plus industrielle, plus gréviste et plus rouge. Enfin, le 11 mars, au Congrès qui se tient dans cette même ville, par défiance des militaires, ils enlèvent au généralissime les pouvoirs qui lui avaient été confiés.

Parallèlement au rougissement du parti, s'accuse le caractère anti-impérialiste qui marque l'influence russe. A Han-k'eou et tout le long du fleuve sévit une violente campagne anti-britannique dont on se demande si elle n'est pas tout simplement anti-étrangère. Les dirigeants paraissent désireux de créer des incidents contraignant les puissances à la guerre. Tel à Kiou-kiang le pillage accompagné de la vio-

lation des tombes du cimetière européen, dont l'étude montre à l'évidence qu'il n'a pas été l'œuvre du peuple mais des rouges. Tel l'envahissement de la concession anglaise de Han-k'eou que les marins évacuèrent sans tirer, malgré les insultes, les crachats et les briques qu'on leur jetait, alors qu'une brigade cantonnaise munie d'aréoplanes n'attendait que le premier coup de fusil pour attaquer en force. Tel le massacre sans nom de Nankin que rien n'excuse et dont on sait qu'il fut savamment organisé par le chef du bureau politique de la 6e armée.

C'est d'impérialisme que sont accusés les missionnaires en des discours officiels, en des affiches qu'on colle sur tous les murs et de préférence sur ceux de leurs résidences et de leurs églises. Pareillement, les prêtres chinois sont traités de « chiens des Européens ». Mais cette accusation n'est rien d'autre qu'un paravent commode dont se couvre l'anti-christianisme. On ne représente la religion comme importée par l'étranger, comme ayant partie liée avec le capitalisme et l'impérialisme que parce qu'on prétend en dehors d'elle instaurer une société matérialiste et athée, le paradis rouge. « Nous ne voulons pas d'une religion qui vise à faire de tous les hommes les esclaves de Dieu ».

Les actes suivent les paroles. Partout sur le passage des troupes sudistes, non seulement pillages, dévastations, incendies des établissements chrétiens, qu'on pourrrait croire le cortège inséparable de la guerre, si l'onne savait que, dans tous les conflits précédents, ils ont été respectés à l'envi par les belligérants, mais profanations, sacrilèges, pour le plaisir de salir et de souiller ce qui appartient à Dieu. A ce trait distinctif, se reconnaît l'emprise russe. Au Kiang-si, au Tchekiang, au Hou-nan, au Hou-pé, procédés identiques. Parfois le missionnaire est rançonné, maltraité. Pour ne citer qu'un exemple : deux prêtres irlandais au Hou-pé, après avoir assisté à la destrution deleur église et de leur chrétienté, sont frappés, dépouillés, emmenés à peu près nus et emprisonnés.... Le plus souvent on force le Père à fuir. A cet effet, en règle générale, et même si les notables offrent des cantonnements plus avantageux et plus confortables, on occupe la mission la première et on l'occupe dans son entier. Le missionnaire s'obstine-t-il à rester ? on introduit des filles dans sa résidence. Les saints sont décapités, les tableaux déchirés, ce qui a quelque valeur pillé. On ferme les écoles ou on les oblige à enseigner les principes révolutionnaires. Pour l'ordinaire, l'église est transformée en salle de conférence et de culte dédiée à Sun-ya-tsen , dont le portrait remplace le crucifix et dont le peuple doit écouter à genoux le panégyrique et la doctrine sous peine d'amende et de vexations..... Parfois, on en fait une écurie, un théâtre, un mauvais lieu. « Seules,

écrit-on du Kiang-si, les Sœurs de St. Vincent de Paul sont épargnées, sauvées par leur charité ». Si ici ou là sont délivrés des édits protecteurs, c'est uniquement pour se couvrir devant les réclamations des Consuls. Ils ne sont suivis d'aucun effet. On n'a pas plus d'égards pour le clergé indigène. Le vicariat de Pou-ki nouvellement constitué est entièrement saccagé. Ailleurs des prêtres chinois sont fustigés et réduits à s'enfuir. Ils ont au total plus de facilités pour se cacher.

S'étonnera-t-on, après cela, qu'un peu partout l'émeute ait grondé menaçante contre les missions catholiques et qu'elle ait abouti, à Fou-tcheou, à Amoy, aux horreurs que tout le monde connaît? S'étonnera-t-on encore d'apprendre que d'une manière très généralisée, les missionnaires ont dû s'éclipser, ou même, cédant temporairement à l'orage, chercher refuge à Hong- Kong, Han-k'eou, Chang-hai? Ils ont tenu pourtant, selon le mot de Mgr de Guébriant, ne s'éloignant qu'à la dernière extrémité et dans la mesure du nécessaire, revenant dès la moindre éclaircie, bien différents en cela de leurs collègues protestants, chargés de famille, il est vrai, qui, dès la première alerte sérieuse, sont partis désemparés, dans la proportion de 75 % pour l'Angleterre ou l'Amérique.

***

La rumeur des faits et gestes des armées cantonnaises les avait depuis longtemps précédées au Kiang-sou et spécialement à Chang-hai, le grand confluent des marchandises et des idées de l'Extrême-Orient. On n'était rien moins que rassuré par la nouvelle de leur approche. Les flottes étrangères, même celles qui avaient refusé jusque là de croire au danger, se hâtaient de débarquer des troupes et d'organiser la défense des concessions. Quel serait le sort de la Mission dans ces conjonctures?

Le 21 mars, dans l'après-midi, Chang-hai devenait sudiste, et ce changement se serait effectué sans combat, si toutes les conditions du marché avaient été remplies : 750.000 piastres aux communistes pour avoir livré la ville ; un commandement important dans l'armée d'occupation à un amiral nordiste pour avoir évacué la poudrière. Mais les nouveaux arrivants chicanaient sur leurs dettes. Alors commença entre eux tous, dans le quatier de Cha-pei, en dehors des concessions, une furieuse bataille de rues.

L'établissement de la Ste Famille, grand externat dirigé par les Auxiliatrices, pour plus de 500 européennes et 600 chinoises, se trouva pris entre 2 feux, d'une manière si inattendue et si soudaine qu'il y avait encore 600 personnes dans ses murs. Impossible cependant de leur porter se-

cours : la fusillade barrait la route. Bientôt même, plus de nouvelles : obus et bombes coupaient les communications et allumaient des incendies. Nuit d'angoisse. La Mère Supérieure consomma les saintes espèces. Le lendemain, la situation était intenable : plus de lumière, plus d'eau, fuites de gaz qu'on ne parvenait pas à boucher. Il s'agissait coûte que coûte de sauver enfants et maîtresses. Au péril de sa vie, le P. Jacquinot de Besange y réussit. Une flatteuse citation à l'ordre du jour de la division navale d'Extrême-Orient a consacré cet exploit : « Le P. Jacquinot, aumônier des volontaires de la Concession internationale, a montré le plus grand courage, en tenant à plusieurs reprises, et réussissant finalement au milieu d'un furieux combat de rues, a établir une liaison qui a permis le 22 mars 1927, d'évacuer les religieuses et les enfants de la Sainte Famille, assiégées dans un faubourg chinois, par une foule fanatisée ».

A l'exception d'une bonne vieille vierge chinoise, électrocutée dans sa fuite par un cable qu'un obus avait jeté à terre, tout le monde était sain et sauf. Mais l'immeuble confisqué par les Rouges fut pillé, souillé, profané et rendu à sa primitive destination seulement en novembre.

Les établissements situés sur les concessions ont été efficacement protégés. Grâce aux marins, soldats et volontaires, la vie des paroisses et des œuvres charitables a pu continuer. Celle même des collèges ou pensionnats n'a point souffert trop d'accrocs, sauf à l'AURORE.

L'Université avait atteint au commencement de 1927 le chiffre de 450 élèves. Avec une belle assurance, alors que les écoles similaires restaient fermées, elle avait ouvert ses portes fin février pour le second semestre. Peu de jours après la rentrée, elle comptait 270 présents ; d'autres s'annonçaient . Cependant, les succès cantonnais, avaient, dès octobre ou novembre précédent, créé de l'agitation dans les esprits. Parmi les élèves du Droit spécialement, que rendait plus excitables la matière de leurs cours, un petit clan s'était formé qui prétendait faire loi. En décembre, on avait dû renvoyer les chefs d'un premier complot avorté. Ils étaient partis, mais avaient laissé des intelligences dans la place et eux-mêmes du dehors n'attendaient que l'occasion d'une revanche..... Au début de mars, l'approche des Sudistes enfiévra les cerveaux.On savait la faveur qu'ils témoignaient aux soviets d'élèves. Le gouvernement rouge, hostile aux écoles étrangères, exigeait ces associations d'étudiants. Il ne laisserait vivre l'université qu'à cette condition. Sur quoi, quelques meneurs entreprirent de composer avec les Pères. Par intimidation, menaces, ils recueillirent des signatures, soi-disant pour sauver leur chère maison. Deux élèves de 4e année de Droit demandèrent au R. P. Recteur de consentir

à moderniser l'Aurore. On fit proposer la formation d'un comité. Le Recteur aurait le droit de le réunir, de le présider... et en somme de recevoir ses ordres. La réponse ne pouvait être que négative.

On en vint aux violences. Le lundi, 21 mars, à 1 h. 30, les deux renvoyés du semestre précédent, entrèrent accompagnés d'étrangers et de quelques étudiants actuels, jetant des brassées de proclamations, tirant des pétards, criant comme des fous. A regret, il fallut appeler la police. Les classes furent fermées, les élèves congédiés.

Pendant ce temps, Zi-ka-wei n'était pas sans danger. Le soir de ce même 21 mars, 2000 hommes arrivaient par le sud et cherchaient à forcer le poste qui gardait Tou-sé-wé. Il comprenait un enseigne de vaisseau, 3 marins et quelques volontaires. Aux coups de fusil des sudistes, les volontaires disparurent, les quatre français tinrent tête sans répondre, selon la consigne, et ce geste suffit à sauver Zi-ka-wei.

Le péril n'était pas conjuré. Le chef des communistes avait déclaré que lui, maître de Chang-hai, on commencerait par piller les œuvres catholiques installées dans la petite ville. Et de fait, on annonça pour le dimanche 27 un cortège monstre de 100 ou 200.000 hommes qui devait en prendre le chemin. Tout en poussant activement les travaux de défense, par prudence, on fit évacuer sur les concessions, orphelins, orphelines et religieuses, et l'on vida les écoles et pensionnats. Finalement, la manifestation n'eut pas lieu. Zi-ka-wei se repeupla. Seuls, les élèves attendirent encore des jours meilleurs.

Mais la protection européenne ne s'étendant pas plus loin que Chang-hai, la brousse demeurait exposée à tous les coups.

Le Pou-tong et le Hai-men, hors des routes militaires, n'ont presque pas connu l'occupation. Deux obus sur l'église de Seng-haong ; celles de Né-ghiao, de Kou-ka-wei et 4 autres à Zon-ming envahies et pillées ; la crèche de Loh-kah-tse entre les mains du comité révolutionnaire ; une excellente chrétienne, surveillante consciencieuse d'atelier, odieusement fusillée après jugement rendu à mains levées : on ne relate rien d'autre.

Le Pou-si et le Pou-né, quoique lieu de passage des troupes dans leur marche vers Chang-hai et Nankin, n'ont point non plus été trop dévastés. Le ministère y a été à peine interrompu. Cependant le nombre des églises envahies et pillées est déjà sensiblement plus considérable. Celle de Né-zie sert de salle de conférence antireligieuse. Celle de Fong-kieng est dépouillée, profanée et la résidence laissée dans un tel état qu'elle ressemble à un refuge de mendiants.

La section de Ou-si, Sou-tsêu, a été plus mal partagée. Si la plupart des missionnaires, presque tous chinois, ont pu

rester sur place en se cachant, le P. Bonay, après avoir vu le Comité révolutionnaire s'emparer de l'église, arracher le tabernacle, installer le portrait de Sun-ya-tsen à la place du crucifix, piller la résidence et les écoles, a dû par ordre de Mgr se refugier à Chang-hai. A Heu-zen un apostat avec sa bande est venu arrêter le Père qui a pu échapper. Alors l'église a été changée en club. A I-hing, on réclame une somme de 15.000 dollars, et les titres de propriété. A Leng-loh, 5 chrétientés sont occupées par la canaille, 10 à Lili et encore à Pen-niu et à Tsi-tse-yé. A Kiang-ying, les murs sont en outre couverts d'affiches ignobles. Et dans tous ces endroits, les statues sont décapitées, les tableaux lacérés, le mobilier brisé ou volé.

Sur les rives sud et nord du Fleuve Bleu (région de Nankin) s'abat l'abomination de la désolation. Excepté dans le district éloigné de Tan-yang desservi par un prêtre séculier, le ministère est complètement suspendu. Non pas que le missionnaire montre moins d'acharnement qu'ailleurs à s'accrocher au sol. Il ne quitte jamais qu'à la dernière extrémité et sur commandement. On peut en faire la preuve en détail. Yang-tcheou, par exemple, est sudiste depuis le 25 mars, et depuis la même date, tous les Européens ont été rappelés par leurs consuls respectifs sur les bords du Yang-tsé où des canonnières les accueillent, le P. Beaucé enseigne toujours à son école. On le supplie de songer à sa sécurité. « Je ne m'en irai que sur un ordre formel ». Mais les événements se précipitent à une telle allure que l'ordre formel est partout donné. Nulle part ailleurs en effet, la haine xénophobe et antireligieuse ne s'est manifestée dans un jour plus crû. La 6e armée hounanaise, déjà fameuse par ses atrocités et ses sacrilèges trouva dans les murs de Nankin le moyen de se surpasser. On connaît les faits : comment entrés dans la ville sans coup férir, les soldats se ruèrent au massacre des étrangers : le P. Bureau et le P. Verdier après des vexations de toutes sortes échappant à grand peine ; les PP. Vanara et Dugout abattus à coups de révolver. Et partout, à Li-choei, à Kiu-yong, à Tchen-kiang, à Nankin, sac et pillage....

II. Avril 1927 - juillet 1928.

Telle était la situation, lorsque Tsiang-kiai-che, se moquant des décisions du Comité rouge de Han-k'eou à son égard, brisa avec lui officiellement et forma le gouvernement nationaliste modéré de Nankin (15-17 avril) dont il nous reste à dérouler l'histoire durant l'année écoulée et à en examiner les répercussions sur l'apostolat.

Tandis que Han-k'eou, docile à ses dirigeants bolchévistes persévérait dans la même voie et donnait le spectacle de périodiques explosions de fanatisme : défilé de femmes nues, martyre du prêtre chinois, Joseph Hou à Wan-an (Kiangsi) etc... Nankin, avait comme premier souci de purger toute la région et spécialement Chang-hai des communistes qui l'infestaient. L'affaire fut rudement menée. Il lançaite dans le même temps des proclamations rassurantes à l'adresse des étrangers et des missionnaires.

Puis l'on reprit l'expédition contre le Nord, à vrai dire jamais interrompue. De nouveaux alliés y concouraient : les généraux du Ngan-hoei, qui, pour garder leur place, s'étaient ralliés au régime ; le général chrétien, Fong-yu-siang, dont l'armée, après sa défaite de l'année précédente, représentait encore un sérieux appoint. Leur menace sur le flanc des armées du Chang-tong les obligeait à découvrir tout le Kiang-sou. Conjuguée avec la jacquerie de paysans connue sous le nom de « lances rouges » qui se répandait dans le Honan, elle avait pour effet de faire rétrograder Tchang-tso-lin au delà du fleuve jaune, dont il avait eu beaucoup de peine quelques mois plus tôt à forcer le passage.

Fin juin, le Chan-tong était envahi. On prédisait la chute de Han-k'eou, — car on songeait à la réduire — dans un délai de 15 jours ,et celle de Pékin, dans le délai d'un mois.

Mais les nordistes, cette fois, se ressaisirent et poussèrent assez vivement leurs adversaires jusqu'au fleuve bleu. A la défaite s'ajouta le mécontentement des soldats fatigués et mal payés, des contribuables, auxquels aucun gouvernement n'avait encore imposé des taxes aussi exorbitantes.

Pour comble de malheur, Han-k'eou qui le 17 juillet se débarrassa des communistes et des russes, resta séparé et parla à son tour de conquérir Nankin. Une victoire pouvait seule rétablir le prestige du généralissime. Elle lui fut refusée. Devant Siu-tcheou-fou (Nord du Kiang-sou), son armée se débanda . Alors, tandis que les fuyards étaient à nouveau ramenés sur le Yang-tsé, il envoya sa démission et se retira sans son pays natal (13 août).

Depuis, le gouverneur du Chan-si, prenant parti pour les nationalistes, est entré en guerre contre Tchang-tso-lin. Ceux-ci en ont profité de concert avec Fong-yu-siang pour reconquérir tout le Kiang-sou. Ils se sont également emparés de Han-k'eou qui s'était déclaré pour les Nordistes, mais Han-k'eou comme Canton continue de former un gouvernement distinct, en coquetterie tout au plus avec Nankin.

Aux dernières nouvelles, Tsiang-kiai-che vient de rentrer en scène. On reparle de la marche sur Pékin.

***

De la détente réelle amenée par le changement de régime, il ne faudrait pas trop vite conclure qu'aucune difficulté nouvelle ne s'est présentée, que les anciennes ont toutes été aplanies.

Les 3 et 4 mai, à Tong-ka-dou, grosse paroisse de la ville chinoise de Chang-hai, les soldats ont essayé d'occuper église et résidence. Le P. Tsang et Mgr Tsu qui s'y opposaient, ont été insultés. L'évacuation a exigé de laborieuses négociations. A l'orphelinat des Salésiens, ce fut plus pénible encore. Une troupe qu'on éloignait était instantanément relevée par une autre, aussi peu respectueuse du bien d'autrui. Vers la même époque, nos PP. même munis d'un laisser-passer étaient arrêtés dans la rue.

Cependant petit à petit l'ordre renaissait : les établissements scolaires de Zi-ka-wei rouvraient. Le collège St.Ignace, au début de mai, comptait 400 présences, chiffre égal, à quelques unités près, à celui qu'on atteignait avant le licenciement. L'Aurore ne tardait pas à emboiter le pas et groupait 120 puis 130 élèves, du cours supérieur surtout, malgré la fondation par les mécontents à Chang-hai d'abord, puis à Ou-song, d'une université rivale qui ne fit que vegéter, et malgré une violente campagne d'injures, de mensonges et de calomnies dans les grands journaux, à laquelle d'ailleurs des amis fidèles répondirent. L'année s'acheva sans autre incident. Même le gouvernement nationaliste après enquête envoya un délégué assister, comme tous les ans, aux examens. La rentrée de septembre a été excellente. Plus de 100 nouveaux se sont présentés : chiffre aussi fort que dans les plus belles années. Une nouvelle faculté vient d'être créée : celle des Lettres, entièrement distincte désormais du Droit, et comportant français, anglais, latin.

Encore quelques résidences envahies en septembre, dans le Pou-si, Loh-kah-pang, Eu-ding, Koen-sé et Song-kang,par des troupes de passage.

A Ou-si, la résidence était enfin évacuée, à la même date. L'on ne récupérait toutefois l'école des filles qu'en fin novembre . Mais beaucoup d'autres districts de cette section restent encore troublés. A Ising-yang, le 29 novembre, le Père chinois est mis à la porte: tout dans la maison est souillé brisé, volé. Fait identique à Heu-zen. 2.000 dollars de dégâts à Eu-ding. A I-hing, pillages et brigandages se multiplient, les soldats ne cessent de passer.

Malgré une tentative en juin, la région de Nankin n'a pu être réoccupée graduellement qu'à partir d'octobre. Le vieux P. Bureau, envoyé en reconnaissance,en a dressé l'inventaire. Si à Kao-choen, extérieurement rien ne manque, à Li-choei, le pillage a été complet. Le Soviet s'est emparé de la résidence. L'église est devenue salle de conférence. A Nankin,

le Père a pu s'installer en un coin non détruit de l'école des filles. On espère rentrer en possession des ruines.... Le Comte de Martel, ministre de France, visitant la vallée du Yang-tsé, a été reçu par les autorités gouvernementales. Il y a eu des pourparlers. Les missionnaires regagnent tous les anciens postes.

Mais c'est surtout la partie au nord du Fleuve Bleu qui a eu à souffrir dans cette seconde période et qui souffre encore. Elle a été piétinée, partageant les vicissitudes de la guerre, changeant 3 ou 4 fois de maître, subissant tour à tour et à diverses reprises nordistes, sudistes et même dans le Siu-tcheou-fou oriental, les troupes de Fong-yu-siang. A quoi se sont ajoutés parfois les Soviets locaux et sur une large échelle les brigands.

Parlons d'abord des soldats. Ceux du Nord ont d'une manière générale meilleure réputation que ceux du Sud plus de respect pour le missionnaire et pour la propriété, Ces derniers gardent encore leurs mauvaises habitudes. On. peut les suivre à la trace le long du Canal impérial. A Yang-tcheou, le 23 mai, tout est souillé, brisé. A Tai-tcheou, la veille de l'Ascension, ils veulent forcer à partir le P. Crochet ; « Je suis trop vieux, tuez-moi, si vous voulez » et il reste. A Kao-yeou,le 2 juin,le Père doit se retirer chezdes chrétiens ; tout est occupé, les murs couverts de proclamations. Grand discours nationaliste à l'église. Leur départ la laisse pleine d'objets brisés, d'affiches, de caricatures, d'ordures. Mêmes scènes à Soei-ning, Hoai-nan, Yen-teou. Hai-tcheou à l'extrême nord-est, est avec Nankin l'endroit le plus maltraité de la mission. On la pille de fond en comble, on arrache portes, fenêtres, planchers, plafonds. Et on cherche le P. Hermand, heureusement en route vers Chang-hai, pour lui faire le même sort qu'aux PP. Vanara et Dugout. C'est que nous avons affaire avec l'inoubliable 6e armée.

Dès cette époque, il est cependant des exceptions qui augmenteront en nombre avec le temps, soit à cause d'ordres plus fermes de la part de l'autorité, soit à cause de l'attitude du missionnaire qui en impose. Le P. Gilot obtient d'un chef subalterne l'évacuation de l'église et parvient ensuite à toujours en écarter soldats et bureaux qui en revanche encombrent la résidence. A Tang-chan , chez le P. Hamon, officiers et hommes se montrent irréprochables ; le commandant en second déclare qu'on ne touchera pas à l'église. Mais plus récemment en janvier, il lui faut recourir au général pour arriver au même résultat. Et le P. Gilot doit déclarer ferme : « Par force, je n'y puis rien. A l'amiable, je ne puis pas plus y consentir que si vous violiez le tombeau de mes parents ». Sur quoi, il note : « Ils demeurent fidéles à leur vieille méthode, mais maintenant, ils y mettent des formes ».

Par contre, tel ou tel par leur bonté ont apprivoisé l'ennemi. Dès le second jour de l'occupation, le P. Crochet est au mieux avec un adjudant auquel il a soigné un bobo et qui lui délivre un avis de protection. Dans la suite, sa clientèle s'étend. Jusqu'aux farouches Hounanais qui s'attendrissent. Deux d'entre eux à mine patibulaire échangent cette réflexion : « c'est un brave homme, ne lui faisons pas de mal ». Le P. Bondon n'a pas assez de pommade à gale. De son côté, le P. Hamon écrit au début de septembre « Le lysol, le sulphate de zinc, les onguents les ont vite adoucis... On cause. J'explique pourquoi nous sommes en Chine. Et plusieurs fois, j'ai entendu ces braves gens dire : oui, restez, nous vous défendrons... En partant, sans ironie, ils m'ont dit au revoir.... et le chef d'état major (on nous avait menacés de pillage en cas de défaite) m'a dit : « Nous ne savions pas qui vous étiez. Quand nous aurons réalisé nos buts de guerre, nous nous souviendrons de vous ». L'inénarrable P. de Geloes bat le record avec une procession le jour de l'Assomption, précédée de deux piquets de soldats et une messe de St-Maurice à 5 h. pour militaires.

Après les soldats, parfois les soviets. A Hing-hoa, le P. Li est réduit à la portion congrue : la loge du portier. Il s'en contente, certain d'empêcher le pillage par sa présence. A An-fong, le P. Bondon vit deux rudes semaines, injurié, battu par la populace qu'ameutent les étudiants. On enlève porte et planches de sa maison et finalement on introduit une femme pour l'obliger à se retirer. Mais ici et là, sur intervention de Nankin, l'ordre se rétablit.

Ce qui ne paraît guère amélioré à l'heure actuelle, ce qui même empire, c'est le brigandage. A cet égard, le Siu-tcheou-fou est privilégié. Les bandes pullulent : les grandes, jusqu'à deux et trois mille hommes, et les petites, moins de 100 et jusqu'à quelques individus. Les unes et les autres parfaitement armées : enrôlées par les belligérants, elles les ont abandonnés, venu le moment de la défaite, après avoir fait leur plein de munitions.

La campagne est sous leur contrôle. Elle rançonnent le pauvre peuple comme jamais. Avez-vous quelques arpents de terre, quelques récoltes, un âne ou un bœuf, vous n'échapperez point sans débourser. Si vous n'avez rien, on vous rouera pour vous faire dire que vous avez quelque chose. Lisez ces extraits de lettres : « Je suis ici depuis un mois, et le nombre de brigandages que j'ai enregistrés dans le voisinage est énorme. La rivière qui d'ici conduit à la mer est surveillée par des bandes qui pillent les jonques en plein jour. Dans la maison voisine de la nôtre, mur contre mur, un enfant de 15 mois a été enlevé, il y a quelques semaines. C'est un petit chrétien et la famille qui n'est point riche devra

payer 2 à 3000 francs. Dans un rayon de 1 à 2 kilomètres, je relève au moins 4 assauts nocturnes, avec enlèvements de personnes dont un encore la nuit dernière... Il y a 2 mois ils ont enlevé à son bord en plein midi le commandant d'un bateau japonais, et deux chinois ; rançon : 33000 francs » (P. Hugon, 5 octobre). D'un autre : « Depuis mon arrivée, presque pas de soir que je n'aie vue d'incendie de village... Sur une distance de 35 lis (17 kil. environ) j'ai traversé 3 bandes.... Non seulement la campagne est infestée, mais le bourg même où je suis. Sans vergogne, ils se promènent en plein jour, en « uniforme » : révolver, fusil, ceinturon de cuir et cartouchières portées ostensiblement.J'ai ouvert mon école. Les élèves ne viennent que sous la responsabilité de leurs parents et il n'y a à la fréquenter que ceux dont la maison est à proximité. Ceux qui auraient un détour à faire dans quelque ruelle du bourg même ne peuvent pas venir, ils risqueraient d'être volés » (P. Rouxin, novembre et décembre).

Inutile d'énumérer tous les méfaits de ces sinistres bandits : chrétientés occupées, vols, pillages, chrétiens enlevés ou razziés. Ce qui est à craindre, c'est qu'à l'exemple des Sudistes, ils s'attaquent aux missionnaires. Au début de septembre, le P. Zi et 3 présentandines furent emmenés en captivité. Grâce à des influences diverses, voire celle d'autres brigands, on put obtenir leur liberté sans rançon. Ces derniers jours, on nous signale l'arrestation du P. Hugon. Espérons que sa délivrance ne tardera pas et ne coûtera point davantage. S'il devenait nécessaire de leur verser la somme qu'ils exigent, ce serait, en attendant la fin du désordre, qui peut durer longtemps, la fin de l'apostolat.

***

Pour terminer, on sera peut-être content de jeter un coup d'œil sur le rendement de l'année écoulée : 1er juillet 1926-1er juillet 1927. Malgré les entraves de la tourmente revolutionnaire, la mission a encore progressé : 5 chrétientés nouvelles ; le nombre des chrétiens et celui des catéchumènes ont augmenté chacun de près de 3000 ; celui des adultes baptisés, de près de 2000. Seul a un peu fléchi le chiffre des baptêmes d'enfants d'infidèles.

Ferons-nous les mêmes consolantes constatations, au bout de l'année 1927-1928? Nous voudrions pouvoir l'affirmer. Mais nous l'interdisent les réflexions d'un missionnaire, qui semblent trop bien résumer la situation générale en trop d'endroits : « Ici, l'incertitude, et depuis près de 6 mois. Je ne puis que garder résidence et église. Je ne sors que pour les extrême-onctions, me demandant toujours si,à mon retour, je ne vais pas trouver mon enclos envahi... A cause de la

guerre, je suis en retard de 4 mois pour le travail apostolique. Je n'ai pu faire les tournées d'automne, ni les visites à domicile. Toutes mes écoles sont occupées par soldats ou brigands... Beaucoup de chrétiens pillés et repillés sont partis avec leurs familles.... Il y a des villages absolument abandonnés.. De la campagne, on n'ose aller jusqu'à la ville.. » (P. Hamon).

Pourtant à nous qui savons qu'aux yeux du Maître, d'humbles javelles glanées dans l'angoisse, passent infiniment les gerbes opulentes moissonnées dans la joie, jamais les ouvriers ne nous auront paru plus vaillants, jamais la Mission ne nous aura semblé plus belle et plus attirante.

*
* *

Depuis qu'ont été écrites les lignes précédentes, fin avril, le P.Hugon a été délivré sans rançon, après une captivité de 3 semaines pendant laquelle il a goûté les « plaisirs » variés de la vie des brigands. «Plaisirs variés», je mets ce mot à dessein, car il les a détaillés dans ses relations avec un humour et un pittoresque qui montrent son incorrigible tendresse pour l'imprévu et les aventures.

Les brigands ne semblent pas avoir diminué. Par contre, les soldats ont glissé vers le Nord, à mesure que s'est développée l'avance sur Pékin, qui est le gros événement de ces trois derniers mois.

Les armées de Nankin, à la tête desquelles Tsiang-Kiai-che a repris son poste de généralissime, et celles de Fong-yu-siang ont attaqué le Chan-tong au mois d'avril et s'en seraient emparé sans trop de difficulté, n'eût été l'incident de Tsinan-fou, avec les Japonais. Ceux-ci, ayant expulsé les Allemands de cette province pendant la grande guerre et leur ayant succédé, y possèdent d'assez considérables intérêts. Forts de la parole des chefs sudistes, ils n'avaient cependant pris aucune mesure pour protéger leurs ressortissants. Or, soit indiscipline, soit rivalité de chefs, les troupes chinoises arrivées dans la ville se livrèrent au massacre et au pillage des nippons. La petite garnison japonaise passa vivement à la riposte. Une bataille longue et acharnée commença, qui devint encore plus furieuse après une courte trêve. Un moment l'on se demanda si nordistes et sudistes n'allaient pas s'unir contre l'ennemi commun, et si un nouveau conflit mondial n'allait pas surgir. Les États-Unis avaient envoyé une soixantaine de bateaux de guerre le long de la côte,et 12.000 hommes se tenaient prêts à débarquer. Mais les Japonais, quoique très inférieurs en nombre, même après les renforts expédiés d'urgence, conquirent de haute lutte, les posistions stratégiques nécessaires à leur sécurité, et imposèrent aux chinois leurs conditions de paix. Évidemment chacun des deux belligérants a accusé l'autre de provocation ; il semble,

en fin de compte que la version japonaise soit plus proche de la vérité.

Après quoi, l'effort des Sudistes s'est porté de nouveau sur Pékin. Tchang-tso-lin en barrait la route avec une armée supérieurement équipée et relativement fraîche, mais dont le moral était de moins bonne qualité. Les Japonais instruits par les événements de Tsi-nan-fou ne venaient-ils pas de déclarer, qu'ils ne permettraient pas d'étendre la guerre à la Mandchourie. Si le chef nordiste s'y retirait sans combat, leur protection dans son fief lui serait assurée. Mais en cas de défaite, ses troupes vaincues seraient impitoyablement désarmées au passage de la grande muraille. Malgré cette invitation à la prudence, Tchang-tso-lin livra bataille. La défection d'un corps de troupes au centre même du front causa sa perte. Précipitamment il s'enfuit en Mandchourie, tandis que ses lieutenants ramenaient les fuyards par petites étapes. Comme il arrivait en gare de Moukden dans son train spécial, une bombe jetée par une main inconnue a mis fin à sa carrière mouvementée, et du même coup a tiré d'inquiétude ceux qui voulaient éloigner la guerre de la Mandchourie.

Peu de jours après, les Sudistes ont occupé Pékin qui désormais s'appellera Pé-ping et n'aura plus rang de capitale, Nankin lui étant préférée, et les soldats de Fong-yu-siang, au mépris de toutes les conventions, ont fait prisonniers des troupes nordistes restées pour y maintenir l'ordre. Une intervention du corps diplomatique auprès des chefs militaires n'a rien obtenu.

Les choses en sont là. Le mouvement nationaliste semble avoir atteint son but d'unification de la Chine. Est-ce la fin de la guerre civile? Bien osé qui voudrait le prétendre. Trop de généraux se jalousent sur lesquels le gouvernement de Nankin n'a pas une autorité incontestée. Et celui-ci se heurte par ailleurs à des difficultés internationales qui risquent d'affaiblir son prestige. Qui vivra, verra.

15 Juillet, 1928. A. Saimpeyre, S. J.

Une méthode d'exploration scientifique

« Si les Missionnaires mettaient en commun leurs efforts ou même simplement leurs trouvailles fortuites, au point de vue

de l'anthropologie et des sciences naturelles, tous les travaux en ce genre de sciences seraient surpassés ». Ces considérations ont été soumises par un professeur renommé au P. Licent et celui-ci d'ajouter : « Le succès d'*Anthropos* a prouvé la justesse de cette remarque au point de vue de l'anthropologie ; elle est également exacte au point de vue des sciences naturelles ». Et nous, à notre tour, nous pouvons démontrer l'exactitude de ces réflexions par l'exemple du P. Licent qui eut le mérite de comprendre l'importance de cette collaboration, de l'organiser méthodiquement et enfin de la mener à terme.

Je ne suis pas sûr qu'au moment où le P. Licent, en 1924, débarqua pour la première fois en Chine, il en ait saisi tous les avantages : il désirait renouer, à son tour, la grande et belle tradition des anciens Jésuites de Pékin, et il voulait poursuivre sur le terrain des sciences météréologiques le travail solide et consciencieux de ses confrères de Zikawei ; l'une de ses premières visites, à Pékin,fut pour le cimetière historique de Chala-eull afin de s'inspirer du souvenir du P. Ricci et de tant d'autres qui y reposent. Tous, sans exception, s'inclinent devant ces mémoires respectables ; Chala est un pélerinage historique et national où certaines universités chinoises conduisent en corps leurs élèves ! Il y a même quelque chose de choquant dans ce culte de beaucoup de personnes très intelligentes pour les Jésuites que l'on voudrait presque opposer au reste de l'Église catholique. Un chroniqueur protestant du *Peking and Tientsin Times* (6 Mai 1926) écrit, à propos du P. Licent : « Si la Chine a été initiée à la science de l'ancien monde, elle le doit en grande partie aux travaux infatigables des anciens Jésuites. Les premiers jours de la dynastie mandchoue sont associés aux noms des Schall et des Verbiest : le premier fut astronome et le second révisa le calendrier chinois. Si l'Église occidentale avait eu l'esprit aussi ouvert et aussi prévoyant que ses représentants dans l'Est, la Chine aurait pu avancer de beaucoup d'étapes en plus sur la route du christianisme. Les Pères de cet ordre ont été toujours remarquables, par leur aptitude à achever tout ce à quoi ils mettaient la main, et les levées de plans effectués par les Jésuites ont servi pratiquement de base à toutes les cartes ».

Non, vraiment, les Jésuites n'ont pas besoin de ces éloges qui se retournent en critiques contre l'Église dont ils sont les fils,et indirectement, contre les missionnaires «de la brousse », qui ne consacrent pas leur temps aux recherches scientifiques. Combien M. Abel Bonnard est plus proche de la vérité, lorsqu'il remarque à propos des Pères des Missions étrangères à Canton : « J'ai pris une dernière vue de l'œuvre de nos missionnaires. J'en avais rencontré alors beaucoup. La plupart, comme il est naturel, sont attachés surtout à leur labeur et

à leur sillon. Quelques-uns, cependant, considèrent de plus haut les choses, et nul profit n'égale, pour le voyageur— celui d'avoir part à tous ce qu'ils savent» (*En Chine*, p. 299-300). On dit que certaines missions protestantes souffrent de la division entre les « intellectuels » et les « praticiens » : je ne l'ai pas d'ailleurs constaté d'expérience personnelle et certains indices prouveraient le contraire. En tout cas, le P. Licent n'a jamais connu un sentiment de ce genre et il célèbre au contraire la sépulture de ses humbles confrères du Tcheu ly Sud-Est : « A la Montagne, sont enterrés, avec leurs évêques, la plupart des Jésuites qui, depuis 58 ans, se sont consacrés à l'évangélisation de ce modeste coin. Ce champ de repos avec ses pierres blanches à la croix, allignées sous les noirs Thuyas, que percent les rayons de soleil, au milieu de cette immense plaine absolument plate, au pied d'une ancienne butte funéraire païenne où s'élevait autrefois une pagode, constitue pour l'Église une page sublime, où le sang ne manque pas, page de cette histoire héroïque où les Missions de France ont une si grande part, page de souffrances, de patience inlassable, pour convertir quelques dizaines de milliers de pauvres paysans dont le monde sait à peine, je ne dirai pas les noms, mais même le nombre, mais que Dieu a comptés précieusement. Cha-la-eulle, le Yunn tai-chan, deux éloquentes sépultures des Jésuites morts au service des chinois, pour l'Église » (31-32) (1).

Toutefois, reconnaissons qu'il ne comprit que peu à peu tout ce que pouvaient lui apporter les missionnaires de l'intérieur. Quand il parcourait les galeries des Musées Européens, par exemple du Museum de Paris, il ne pouvait pas ne pas se rendre compte que des portions extrêmement considérables des collections les plus précieuses avaient été fournies par les Français qui évangélisaient les cinq parties du monde. Il se disait donc qu'il était possible de consituer non plus en France ou en dehors de Chine, mais en Chine même un Musée laboratoire qui concentrât les renseignements recueillis par certains des compagnons de ses apostolats, par « des savants et des naturalistes attitrés, comme M.David, C.M.,comme les P. P. Delavau, Bodinier, Cavalerie et Faurie, M. E., Loureiro S. J., Giraldi et Hugh Scallan, F. M., etc. » ou par « ces collecteurs et renseigneurs de grande bonne volonté auxquels les voyageurs de passage et les spécialistes d'Europe doivent souvent le meilleur, ou du moins une bonne partie

(1) Les chiffres indiqués sans autre indication d'ouvrage se rapportent tous au monumental ouvrage : *Comptes Rendus de Dix années de séjour et d'exploration* (1914-1923) *dans le Bassin du Fleuve jaune, du Pai ho et des autres tributaires au golfe du Pei tcheu ly*, Tientsin, 1924.

de ce qu'ils ont consigné dans leurs livres ou conservent dans leurs collections (768) (1).

Son attente ne fut pas déçue, et dès ses premiers pas en Chine il fut guidé, soutenu par beaucoup de ces bonnes volontés : « il est au moins injuste d'ajouter à leur effacement, la conspiration du silence sur la part qu'ils ont prise au travail d'ensemble ». Ses trois premiers collecteurs de renseignements sont trois frères coadjuteurs de la Compagnie de Jésus, appartenant à la Mission du Tchel'y Sud-Est ; plus tard ce seront des Lazaristes de Chentingfou qui lui ouvriront leurs précieuses collections de botanique et de sciences naturelles ; finalement, ceux qui lui rendront les services ce sont les Missionaires belges de Scheut.

Cependant, le P. Licent avait entrepris ses gigantesques randonnées, qui, en dix ans, devaient dépasser 30.000 kilomètres, et à beaucoup d'étapes du chemin, il recevait l'hospitalité des missionnaires, « hospitalité simple et affectueuse, où l'on s'évertue à faire fête à un étranger, l'on tire de ses armoires quelque pauvre rareté qu'on y gardait depuis longtemps, une boîte de conserves et parfois même une bouteille de bordeaux, du moins l'étiquette le dit » (Abel Bonnard, *En Chine*, p. 30). A ce sujet, une remarque du P. Licent : « Certains voyageurs ne se font pas faute de trouver leur manière de vivre très aisée et même luxueuse ! Un peu de réflexion et d'esprit d'observation eût pu suggérer qu'ils se mettent en frais pour bien traiter leurs hôtes, et que leur régime en la circonstance n'est pas celui de tous les jours ! » (768, note). Tout en mangeant, en se reposant, l'on cause, et le passant interroge curieusement sur le pays, sur les habitants, leur caractère, etc., et il croit « entendre le rapport d'un éclaireur, d'un coureur perdu, jeté sur les bords d'une énorme enceinte » (Abel Bonnard, *En Chine*, p. 133). Même ceux qui semblent les plus « désintéressés de la science » enseignent quelque chose à l'explorateur : ils connaissent les faits remarquables, tremblements de terre, sécheresse ou pluie, exceptionnelles épidémies, fléaux des récoltes (insectes ou autres), passages de bêtes remarquables ; ils ont vu, chez les pharmaciens chinois, des ossement fossiles, *vulgo* « loung ko » ou « os de dragon », qu'on trouve dans la terre jaune ou rouge ; peut être ont-ils exhumé des silex taillés, des haches polies, de vieux bronzes... Et puis dans la chaleur de la con-

(1) Le P. Licent renvoie à un petit opuscule publié par M. A. David, C. M., dans les *Missions catholiques*, en 1883, intitulé : *Notice sur quelques services rendus aux Sciences naturelles par les missionnaires d'Extrême-Orient*, et il a ajouté : « On peut généraliser le titre, étendre les observations que contient cet écrit aux Missions catholiques du Monde entier ».

versation, ils s'échauffent eux-mêmes : l'ardeur scientifique passe de l'un à l'autre, ils découvrent un moyen d'utiliser les saisons où le travail de l'apostolat est moins actif, et de profiter des occasions fortuites qu'ils rencontrent en tournée. C'est chose faite : avant cette visite, le P. Licent avait dans le missionnaire un ami assuré, maintenant le Musée Hoang ho Pai ho a recruté un collaborateur de plus. En toute vérité son œuvre n'est plus seulement celle d'un homme, ni même de quelques missionnaires, elle est l'œuvre des missions, et quand le P. Licent envoie un exemplaire de son volumineux et coûteux mémoire à tous les Vicaires apostoliques des régions qu'il a parcourues, ce n'est pas simplement un hommage d'auteur qui essaie de compenser les frais que l'hospitalité s'est imposée, c'est la dette stricte que l'on ne peut refuser de payer à ceux sans lequels on n'aurait pu édifier sa fortune. Voilà le côté original de cette méthode d'exploration et voilà de quoi il faut l'éclaircir.

Toutes les expéditions scientifiques se préoccupent de recruter des techniciens spécialisés et, à grand renfort d'argent et de moyens matériels, vont passer des semaines, des mois, parfois des années dans une région peu connue ; ensuite elles reviennent au point de départ. Elles ne font que passer et elles ne laissent derrière elles personne pour continuer leur œuvre. Leurs découvertes sont occasionnelles et souvent ne s'effectuent qu'après des travaux préliminaires de grandes dimensions. Enfin elles perdent beaucoup de temps parce qu'elles n'ont point été guidées par ceux qui peuvent les écarter des passages dangereux ou des régions stériles.

Par contre, les missionnaires qui sont des *résidents*, qui sont en quelque sorte incrustés dans le pays et le connaissent parfois mieux que les habitants eux-mêmes, apportent au savant un appoint incalculable, c'est ce qui justifie la parole de ce Professeur qui a été citée au début de cet article. Les explorateurs le savent bien, et aussi les chercheurs de curios, ainsi que les commerçants. Combien de fois le P. Licent ne s'indignera-t-il pas de leur ingratitude? « Trop d'explorateurs oublient de dire ce qu'ils doivent aux Missionnaires, quand ils ne vont pas, comme Prechwalsky pour MM. Huc et Gabet, jusqu'à les traiter d'ignorants. En réalité, les Missionnaires, sans être scientistes, ni spécialistes, s'intéressent aux choses du pays où ils vivent, et peuvent donner au moins des indications premières très précieuses. Il y a parmi eux des ingénieurs, des docteurs ès-sciences, des ethnologues, des philologues. Et tous, bien qu'absorbés par le travail de l'apostolat, sont très à même, au titre de résidents, familisarisés avec la langue, de renseigner sur les choses qui les entourent » (76, note). Beaucoup de personnes aujourd'hui ne seraient elles pas portées à leur reprocher

d'être des agents d'informations pour le pays, d'où ils sont originaires et de mêler leur apostolat de préoccupations nationalistes, cette accusation est fort peu justifiée, mais du moins qu'on ne leur refuse pas ce mérite de savoir observer ! Les Japonais donnent en exemple à leurs colons de Mongolie orientale les missionnaires catholiques qui ont su si merveilleusement s'initier à cette région.

Ailleurs le P. Licent parle de la vie rurale en Chine : « La vie rurale ne s'étudie pas en courant, *a fortiori* par traversée en chemin de fer. On la connaît, en la vivant autant que possible. Ces simples principes étaient à rappeler ; on parle tant d'entreprises et de visées commerciales ou agricoles sur ce vaste pays de paysans qu'est la Chine ! Il me semble bien difficile de se rendre compte de ses « possibilités » ou besoins, lorsqu'on est pressé de rentrer en Europe, après une mission hâtive, au cours de laquelle on a glané quelques données fragmentaires : ce qu'il y a de bon dans tel rapport ou tel livre vient des Missionnaires, qui ne signeraient pourtant pas toutes les conclusions que l'on en tire » (176). Un livre qui, en son temps, fut remarqué et qui emprunte beaucoup de ses renseignements aux missionnaires protestants, le dit aussi : « Il est impossible d'acquérir par six mois laborieux de voyage et d'enquête en Extrême-Orient l'expérience de la vieille Chine. Aucun voyageur, après avoir consulté les anciens habitants des concessions de Chang-hai, Tientsin... n'aura jamais le courage de rien écrire sur les Chinois » (Edward Ross, *La Chine qui vient*, Payot, p. 3). Et le traducteur de cet ouvrage avertit : « On a écrit beaucoup de livres sur la Chine. Mais la plupart de ces livres sont l'œuvre rapide de voyageurs séduits par le pittoresque immédiat, apparent et extérieur d'une civilisation très différente de la nôtre... M. Ross évite le pittoresque et n'omet rien d'essentiel. Précise et documentée, son enquête, faite sur place, est l'impartialité. Pas de phrases. Des faits accumulés » (id., p. 1). Ces derniers mots font comprendre comment à la Chine de roman ou d'opérette que conçoivent certains étrangers, l'on peut subsituer une vision exacte du réel. Tous ceux qui l'ont compris ne l'ont pas dit. « Certains voyageurs se taisent sur leurs collaborateurs modestes, ou s'ils en parlent, c'est en termes insignifiants ou même déplaisants » (768, note). Le P. Licent semble particulièrement choqué de l'attitude du comte de Lesdain dans son *Voyage au Thibet par la Mongolie*, (684-685 note 1161) ; il cite par ailleurs une longue lettre où le P. de Boeck, scheutiste, raconte comment il guida ce comte dans certaine cité ruinée de l'Alachan, (1156-1157). Contre ces « insinuations » du comte de Lesdain, le P. Licent renvoie aux ouvrages de Rockill et du comte d'Olonne.

En somme, personne ne conteste la situation exception-

nellement favorisée de celui qui parvient à mettre en œuvre les renseignements des missionnaires : « Le missionnaire qui demeure durant des années au même endroit, jouit d'une facilité exceptionnelle pour étudier et pour acquérir une connaissance intime de son district, mais très peu d'entre eux ont l'occasion de livrer leurs observations au public. Le P. Licent, sans que nous méconnaissions sa part de travail personnel, a rendu service à tous en rassemblant la quintessence de la science de ceux qui sont qualifiés pour parler, et en la réduisant à une forme qui la rendit accessible à tous ceux qu'elle intéresse » (*Peking and Tientsin Times*, 6 Mai 1926).

Par curiosité, j'ai pointé les noms de ceux qui sont cités à la Table Onomastique, toutes les nationalités dans lesquelles se recrutent les missionnaires de Chine y sont représentées, et si certaines congrégations, comme les Missions Étrangères, y figurent pour un chiffre restreint, c'est que le territoire de leurs vicariats n'a pas été parcouru par le P. Licent. Des 29 vicariats apostoliques, je relève le tableau suivant :

Missions Étrangères, Missions de St Pierre et St-Paul, Missions de Steyl	1
Missionnaires n'appartenant à aucune congrégation, Sœurs Franciscaines	2
Missions de Milan, Sœurs de Saint Vincent de Paul, Trappistes	4
Frères Maristes	5
Prêtres Chinois	12
Lazaristes	29
Jésuites	39
Franciscaines	47
Missionnaires de Scheut	95

Au total, 275 collaborateurs ont été recrutés, et sur ce nombre, plus du tiers appartient à la congrégation des Pères de Scheut dont le territoire a été si souvent l'objet des recherches scientifiques du P. Licent, que celui-ci a été plaisamment surnommé leur « visiteur extraordinaire ».

Cette armée qui compte des prêtres chinois et des religieuses a un chef d'un prestige incontesté. Elle vise un but bien déterminé, « l'exploration scientifique de la Chine du Nord ». A l'occasion des tremblements de terre du Kansou (1920-1921), le service de renseignements a fonctionné avec succès. Mais d'autre part, « plusieurs qui ont manifesté le désir d'aider le P. Licent, l'engagèrent à guider leur « bonne volonté en leur indiquant la manière d'assurer le succès de leurs recherches ». De là, ces instructions d'allure bien curieuse que le P. Licent publia en 1921 sous ce titre : « *Appel aux missionnaires et renseignements pour la récolte et l'envoi d'objets d'histoire naturelle* ». Cette petite brochure débute par une

Introduction où l'on fait remarquer que « cet appel à la collaboration a été précédé d'une longue période de laborieux commencements ». Le P. Licent ajoute : « En cours de voyage, il m'a été impossible, on le conçoit, de recueillir tellement de matériaux, que je n'aie laissé rien d'intéressant et de rare derrière moi. C'est la supériorité du résident sur le voyageur de pouvoir scruter à fond, en l'étudiant, à loisir, le pays où il est et d'y faire par conséquent les meilleures trouvailles... Le Musée en formation possède déjà le grand fond de la faune et de la flore du pays qu'il représentera ; il ne s'agit donc plus de recueillir tout l'ensemble des plantes et des animaux de chaque district, mais seulement ce qui a pu et dû échapper à l'attention et aux recherches, si soutenues qu'elles aient été, d'un voyageur. Ce qui n'a pu du moins échapper à l'auteur de ces lignes dans ses voyages, c'est la possibilité de l'aide en question ; tant d'empressement à seconder les recherches sur le terrain, un accueil et une hospitalité partout vraiment fraternels auraient facilement leur prolongement et leur continuation dans une collaboration par correspondance et par envois ». Cet appel fut entendu, et pour ne citer qu'un exemple sur cent, M. Vincent, missionnaire catholique à Ni-Ho Wan, sur le Sang Kan Ho, fut l'un des premiërs à répondre, et en juin 1921, il signala des fossiles trouvés près de sa résidence dans des rochers meublés sous le loes. Il s'agissait de coquillages, d'une corne de bovidé avec portion de crâne et d'autres restes : point de départ de trouvailles remarquables dont la série n'est pas achevée.

Les renseignements qui accompagnent l'*Appel aux missionnaires* nous apprennent qu'il existe un matériel d'envoi convenant parfaitement aux objets petits et délicats : ce sont les boîtes d'allumettes vides, « menus écrins à bon marché », et 16 pages d'impression fine nous enseignent tout ce qui est indispensable pour l'herbier, la zoologie ; animaux à sécher (insectes) et animaux à écorcher, la Géologie, pétrologie, minéralogie, paléontologie, l'ethnologie. C'est un guide en raccourci pour le chercheur et qui ne se complique pas d'instruments inutiles. Veut-on un exemple typique ? « Les long fou (os de dragon, fossiles) sont d'ordinaire assez fragiles ; voici la manière de les extraire : découvrir les os par leur partie supérieure en employant à ce travail de patience la pointe d'un fort couteau de cuisine ou autre ; puis protéger l'os ainsi dégagé par le procédé suivant : délayer de la farine en brouet dans l'eau, tiède ou froide, y tremper de la toile et appliquer cette toile sur l'os. Puis, découper un prisme de terre— assez épais pour qu'il ne risque pas trop de se briser sous l'os—, et en envelopper aussi les côtés de la toile garnie de farine délayée. Laisser sécher (cela va vite) et découper la base du socle. Mettre en caisse avec de la paille

ou mieux du foin, en bourrant bien. Si le bloc, malgré toutes ces précautions, se brisait en un ou deux morceaux, caler d'autant mieux ». C'est en ce style dépourvu de toute prétention et qui dit ce qu'il veut dire que sont instruites les recrues : on peut lire encore, si l'on veut, le procédé sommaire (il tient en une page) de dresser un « relevé géologique » pour missionnaire qui va « de la Résidence de X à la chrétienté B ». Un exemple de l'utilisation de ces notes : « Au Kansou Occidental, pendant le nouvel an chinois : régal de mes hommes ; je passe la journée à la mission, retenu par un lumbago très douloureux. Le P. Vinus a pris des notes de géographie très intéressantes sur la région, où il me permet de puiser. Ces notes tiennent en de petits calpins qui forment une pile respectable. J'y trouve des extraits d'un itinéraire d'Ili publié en 1890 par le T. R. P. Wan Koof, préfet d'Ili. Cet itinéraire est en son genre un vrai chef d'œuvre de description et de précision. Je le transcris presque en entier pour le trajet de Siu-tcheou, la dernière étape dans l'Extrême-Ouest du Hansou, à Ili. Me servira-t-il un jour? C'est en tout cas, un document de première valeur » (1018 -1019).

Le Musée Hoang ho Pai ho commence à devenir le rendez-vous de ces très chers collaborateurs lorsqu'ils passent à Tientsin. D'autre fois à l'improviste, l'on se retrouve à plusieurs, et le joyeux entrain ne nuit pas à la recherche scientifique ; qu'on lise plutôt les pages des Mémoires où l'on parle de l'hospitalité de la Trappe et ces « pique-niques très gais et très distrayants » que les Pères savent organiser. Une photographie représente la troupe autour du révérendissime Abbé : un ancien missionnaire de Scheut, des Lazaristes, des Frères maristes... Au dessous, un vieux et saint frère Trappiste : lui aussi collabore, à sa manière, en priant, aux travaux de l'explorateur.

Après avoir décrit l'organisation de la collaboration avec les missionnaires, je devrais en rapporter les résultats : autant vaudrait reprendre ici le résumé de toutes les explorations scientifiques du P. Licent (on le trouvera dans la *Revue des questions scientifiques* et dans les *Etudes*), en y joignant la liste des missionnaires qui l'ont aidé pour ainsi dire à chaque pas de sa route. Je préfère me borner à rapporter ce qu'ils firent pour la découverte la plus brillante qu'ait effectuée jusqu'ici le P. Licent, je veux dire celle de l'homme fossile en Chine. Jusqu'à ces derniers temps, on ne connaissait pas le paléothique à l'Est de l'Iénisséi ni au Nord de l'Inde. Quand le P. Licent arriva en Chine, un des articles de son programme était sans doute de le trouver ; mais en quel endroit? Durant quatre ans, il explora la plaine du Tcheuly, les montagnes avoisinantes, la Mongolie cen-

trale, le Chansi et le Chensi ; il n'en découvrit nulle trace. En mars 1918, il entreprit une randonnée considérable vers le Kansou, le Koukounoor et les sources du Fleuve Jaune : ce ne fut pas là non plus que sa persévérance devait etre récompensée .

Sans le savoir, il avait traversé une région extrêmement intéressante au point de vue géologique et dont le nom ne peut plus se séparer du sien : les Ordos. Le pays des Ordos forme une unité géographique remarquablement distincte. Il comprend toute la région désertique comprise à l'intérieur de la grande boucle du Fleuve Jaune (entre 106° et 111° de longitude au Nord de la Grande Muraille de Chine). C'est par le Sud-Est que le P. Licent pénétra dans cette région des dunes sablonneuses et il arriva enfin au village de Siakiao-pan : « Résidence et village sont loin de ressembler à une agglomération ombreuse et fraîche d'Europe. Les Pères belges de Scheut se sont entourés avec leurs chrétiens, en ce pays de brigandage, d'une haute muraille de terre dessinant une enceinte carrée avec bastions. La pointe du clocher émerge seule de la forteresse. Je trouve chez eux le R. P. Lambrecht. L'on se met à causer comme si l'on s'était vu et revu depuis peu, tant l'hospitalité est cordiale et simple » (675-676). D'ailleurs la région n'est pas seulement curieuse par son caractère physique ou par sa situation politique, dépendant à la fois du Bouddha vivant d'Ourga et des musulmans de Ninshia, elle est riche en souvenirs historiques. La vieille cité de Boro Balgassoun (la Ville grise), qui appartenait aux Si hia, a été détruite par Gengis Khen vers l'an 1100 après J .C. (692) ; les tombes y sont nombreuses, et deux places revendiquent l'honneur de posséder le mausolée de ce fabuleux conquérant, mais pas de trace de fossiles.

En revenant du Kou kou noor, des Ordos, au Staouéli chinois de Saint Jacques (1104), le P. Capelle « me donne des dents de Rhinocéros que le R. P. Schotte, provincial de la Mongolie Sud-Ouest, a recueillies pour moi du côté de Houng tcheng, sur le Fleuve Jaune, dans une couche de gravier et de cailloux roulés ensevelie à une profondeur de 10 à 12 mètres sous la terre jaune... au même endroit un caillou a été ramassé qui pourrait avoir été travaillé » (1169). Nous sommes en juillet 1919. Mais n'a-t-il pas promis à un autre P. de Scheut, le P. de Vleeschhouwer, d'aller exploiter ses gisements de fossiles dans le Kansou Nord-Est?

C'est ce qui eut lieu en mai - juin 1920 : « le P. de Vleeschhouwer m'accueille avec la même joie que si je venais lui payer une dette considérable.... mais comment remercierais-je assez mon hôte pour tous les services qu'il me rendra inlassablement ainsi que son vicaire, le P. Geissler » (1980). A l'aller, on est passé par le Sud des Ordos, Sia pan et Boro

Balgassoun. « Je rentre pour ainsi dire chez moi, tant l'accueil est aimable, et tant la maison m'est familière (1269) ; et quand on reviendra à Tientsin, on empruntera encore ce même trajet (1334) : les découvertes archéologiques se sont poursuivies pendant tous ces voyages (1435). « Non pas adieu, mais au revoir » : je ne pensais pas au moment où je quittais les Pères avec ce dernier salut qu'ils me rappelleraient d'urgence dans un an et demi » (1337).

Que s'était-il passé? Une conversion « paléontologique », la découverte d'un riche gisement de fossiles. Le passage de la caravane du P. Licent ne pouvait pas ne pas provoquer une certaine sensation dans les Ordos aussi bien que dans le reste de la Chine du Nord. « Les chrétiens de Boro Balgassoun m'ayant vu passer avec une caravane chargée de fossiles s'emurent à leur tour. Parmi eux, les amis d'un certain Mongol, nommé Wansjok, apprirent de lui que les bords de la rivière Sjara osso gol, principalement dans les territoires occupées par ses troupeaux et ses cultures, étaient remplis de grands osselents de bêtes disparues. Les P. P. Mostaert et de Wilde se rendirent sur les lieux. Le premier accueil fut froid, surtout défiant. Qu'étaient ces os? Que voulait-on en faire? Qu'allait-on machiner dans ses propriétés? Mais les explications mirent bientôt plus de liens dans les relations. On en vint à causer de doctrine et de conversion. Wansjok se déclara prêt à apprendre et à faire ce que les Pères voudraient. Quant à sa nombreuse et belle famille (vingt et une personnes), elle se déclara unanimement disposée à suivre son chef... Ce Wansjok est intéressant : c'est un homme rablé, très robuste, à la figure énergique et sévère. On dit qu'il ne parle jamais ; je ferai mentir cette réputation, car nous deviendrons de bons amis. Il est de la tribu des Kiraites. C'est du reste un chrétien ; il s'est fait faire un chapelet qu'il porte au cou dans les circonstances solennelles » (1510-1511).

A la suite de ces démarches, les Pères constituèrent un véritable trésor de fossiles : Rhinocéros tichorrhinus ou voisin qu'on peut dire complet ; un autre presque complet ; les deux têtes sont entières. Un bovidé, une sorte de bison, a été trouvé dans un grand éboulement : les pièces du squelette, nombreuses et représentatives, permettront une reconstitution facile... cornes de cerf, humérus d'éléphant... Il y a aussi une tête humaine trouvé par un fils de Wansko, recueillie le 25 mai 1923. Cette pièce complète, avec la mandibule, a été trouvée dans des circonstances qui, à première vue, peuvent induire à la croire fossile » (1503). Il y a là de quoi faire battre le cœur de tous les savants du monde, et une exploration, aussi heureusement engagée, ne pouvait que se continuer dans les plus prospères conditions, pourvu toutefois que l'insécurité du pays ne s'y opposât pas ; les

missionnaires s'ingénièrent à faciliter le travail, et bientôt le P. Licent se sentit de plus en plus contraint à appeler à l'aide un spécialiste d'Europe afin d'examiner ces dépôts et de déterminer exactement leur âge. Le P. Teilhard de Chardin, s. j., professeur de Géologie à l'Institut catholique de Paris, Vice-président de la Société de Géologie et collaborateur de M. M. Boule, le professeur du Muséum, lui fut enfin dépêché pour organiser avec lui la Mission paléontologique française.

En 1923, on devait piquer droit sur le site de Wansjok, mais une fois de plus les troubles politiques contrarièrent les projets. Heureux contretemps qui obligea à contourner les Ordos et à explorer le gîte fossilifère qu'avait soupçonné le P. Schotte près de Houng Tcheng. Laissons le P. Teilhard raconter la découverte dans une conférence : «Site très joli, ville entourée de murailles... Les explorateurs s'étaient arrêtés le long d'un ravin creusé par un ruisseau dans la terre jaune. Falaises d'une vingtaine de mètres. Ils les inspectaient depuis dix minutes quand ils aperçurent une dent fossilisée de cheval... puis des éclats de roches siliceuses... toute une couche serrée de débris osseux et d'éclats de pierres : pas de doute, un foyer paléolithique ». On regagna le Sjara osso gol, cette curieuse rivière qui, sortant des montagnes de loess du Chensi, décrit une large boucle à travers l'angle S. E. des Ordos, avant d'aller se jeter dans la rivière de Yu-lin fou, puis dans le Haong ho. De même que les torrents de Chine, par leur surcreusement, ont déchiré le manteau de loess qui voilait la Terre Rouge et les Grès des montagnes, de même le Sjara osso gol, en enfonçant son lit de 65 m. sous le niveau de la steppe mongole, révèle aux géologues une riche série de dépôts quaternaires qui, sans son travail d'érosion, seraient demeurés complètement inconnus. « Les résultats de la campagne prédécente sont confirmés et amplifiés : point de doute, il y a là un second foyer paléolithique et problablement une couche de restes de cuisine. Inutile d'en dire davantage : les conclusions définitives n'ont pas encore été publiées, mais, l'expérience aidant, on localisa encore trois autres foyers indubitablement paléolithiques ».

Fait notable : à la même époque, une expédition américaine, magnifiquement pourvue, circulait dans le désert de Gobi à la recherche d'hommes fossiles: ses découvertes scientifiques sont intéressantes en plus d'un point, et toutes les revues ont parlé des œufs gigantesques qu'elle a déterrés des sables de la Mongolie centrale ; elle n'a point pourtant trouvé l'homme quaternaire. Je ne dis pas que le P. Licent y aurait réussi ; je remarquerai seulement que, dans un domaine voisin, celui des Ordos, il est parvenu au succès, sans doute grâce à un effort inlassable de neuf ans, mais aussi parce que cet

effort avait su remplacer les ressources financières par la collaboration des missionnaires résidents : si les missionnaires savaient toute la puissance qu'ils acquerraient en unissant leurs efforts ! Bien d'autres exemples démontreraient les services que le P. Licent a reçus des missionnaires : en a-t-il déjà rendu aux Missions?

Ne parlons pas longuement de la pénétration lente que son prestige scientifique assurera à ses convictions religieuses dans les milieux chinois et non-chinois. Le jeune empereur déchu a reçu de son éditeur l'hommage d'un exemplaire des mémoires, relié en jaune, et nous avons recueilli ailleurs certains témoignages qui prouvent que son travail n'est pas ignoré. Avouons-le cependant : le rayonnement de son influence est encore modeste ; sans doute, la table des matières de ses Mémoires a été traduite en chinois et pourra être lue par les savants, mais peu de lecteurs se hasarderont à consulter ce volumineux dossier qui est redigé en français et non en chinois, ni même en anglais. Le P. Licent est trop ignoré, parce que, plus soucieux de construire que de paraître, il a toujours évité la publicité excessive et tapageuse. Mais le Musée Hoang ho Pai ho existe, et en leur genre ses collections sont uniques. « *Les documents tirés du sol chinois resteront en Chine, au service des savants chinois et pour l'instruction des jeunes chinois* ».

Ce dernier résultat a déjà été atteint efficacement, quoique indirectement, car l'École des Hautes études industrielles et commerciales dont la fondation a été décidée à Tientsin s'élève sur le terrain même du Musée Hoang ho Pai ho, et bénéficie du prestige naissant de l'œuvre du P. Licent. Sans doute, bien des Chinois et des étrangers font confiance aux jésuites, parce que leur réputation scientifique est établie par leurs devanciers du temps passé et par les directeurs de l'Observatoire de Zikawei : mais de savoir que la jeune Ecole s'appuie sur les réalisations importantes du Musée , c'est un gage de plus pour sa solidité. Les missionnaires, les vicaires apostoliques le reconnaissent tous les premiers, et pour ceux qui s'occupent du recrutement et de l'organisation des Hautes études, le nom du P. Licent est encore la meilleure carte de visite dans tout le Nord de la Chine.

Il y a encore un autre service, moins apparent peut-être, mais très certain qu'a rendu et que rend le P. Licent aux missions. Bien des fois l'on a remarqué que les missions catholiques d'un pays déterminé, de la Chine par exemple,sont moins intimement unies que leurs rivales protestantes : il semble que parce que toutes sont coordonnées autour d'un centre commun, Rome, elles éprouvent moins vivement le besoin de s'entraider : les rayons de la roue convergent au milieu, mais s'écartent aux extrémités. Et ce fait étrange semble

s'accentuer, malgré les plus grandes facilités de communication , à cause de la multiplication des vicariats et par conséquent des centres autonomes d'apostolat. Ainsi l'Église catholique prend l'aspect d'une immense famille, certes, mais où les divers membres travaillent côte à côte, juxtaposés : qu'un intérêt commun, comme l'intérêt scientifique, vienne chercher les collaborations, et l'esprit latent d'unité se révèle plus fortement efficace.

Les missions de Chine croissent de jour en jour, et elles arrivent au temps où l'activité religieuse ne peut plus se confiner dans chaque vicariat individuellement considéré. Comme en Europe, comme en Amérique, comme dans tous les pays où la hiérarchie est régulièrement constituée, il faut, à côté du cadre et au service des troupes régulières, les spécialités, les œuvres d'enseignement, de presse, de propagande, etc... L'Observatoire de Zikawei et l'Université de l'Aurore se sont fondés dans le vicariat que desservent des Missionnaires de même congrégation. Le Musée Hoang ho Pai ho est le premier à avoir inauguré cet apostolat d'un genre nouveau ; il a été suivi par les Hautes Études de Tientsin et l'Université bénédictine de Pékin. A ce titre encore, il a contribué efficacement au développement des missions et il a rendu aux missionnaires une partie des services qu'il en avait reçus.

(Extrait du *Bulletin de la Jeunesse catholique chinois*, juillet-août-septembre 1926).

HORS DE FRANCE

L'Université Grégorienne de Rome

L'Université Grégorienne se prépare à changer d'emplacement, pour la 5e fois depuis sa longue existence. Les raisons de ce 5e transfert sont les mêmes que pour les trois premiers : le développement pris par l'Université rend les locaux actuels trop étroits.

Il y a aujourd'hui 377 ans que S. Ignace chargeait un Français, le Père Jean Pelletier, de fonder à Rome, en qualité de Recteur, un Collège pour l'éducation de la jeunesse (18 février 1551). S. Ignace réalisait alors un projet conçu depuis plusieurs années, mais qu'il n'avait pu encore exécuter, faute de ressources matérielles. François de Borgia, encore duc de Gandie, venu à Rome en 1550 pour gagner les indulgences du Jubilé, et mis au courant des projets de S. Ignace, lui donna les moyens de le réaliser.

Ce n'était alors qu'un collège d'études classiques. On y enseignait la langue latine, la langue grecque, la Rhétorique et l'hébreu. Quatorze Pères et Scolastiques furent les premiers éléments de ce collège, les Scolastiques en étaient les premiers élèves. Sur la porte l'on avait mis un grand écriteau : « École de Grammaire, d'Humanités et de Doctrine Chrétienne, gratis. » Les jeunes gens de la ville y vinrent très vite nombreux.

S. Ignace manifestait une grande sollicitude pour le collège naissant ; il y venait fréquemment, interrogeait les élèves et leur enseignait lui-même la doctrine chrétienne.

A peine six mois écoulés depuis l'ouverture du collège, les premiers locaux situés dans une rue qui longeait le Capitole étaient devenus trop étroits, et en Septembre 1551 le Collège se transporta à la Casa Frangipani (derrière S. Stefano del Cacco) avec ses 20 Pères et Scolastiques. Dès l'année suivante, 1552, il comptera trois cents élèves.

C'est là que le Collège Romain prit sa forme définitive, en ajoutant aux études littéraires l'enseignement de la philosophie et de la théologie. Saint Ignace avait obtenu de Jules III en 1552 le bref de fondation à Rome d'un *Collège Germanique* pour donner à une élite de jeunes gens de l'Empire une solide formation ecclésiastique. Ces jeunes gens suivirent les leçons du Collège Romain. Dans l'année scolaire suivante, 1553-54, S. Ignace adjoignit au Collège un enseignement

complet de théologie et de philosophie : le P. Martin Olave fut le premier professeur de théologie scolastique et prit comme thème l'explication de la première partie de la Somme de S. Thomas. Deux Français, le P. André Frusius et le Recteur, le P. Quentin Charlat, expliquèrent, le premier l'Écriture Sainte, le second les cas de morale. Il y avait 3 professeurs de philosophie : un de Dialectique, un de Logique, et un de physique et de mathématique, qui fut le P. Balthasar de Torrès, jadis médecin. S. Ignace concentra alors dans ce premier Scolasticat un plus grand nombre de sujets, autant que le permettait la détresse financière du Collège, si bien qu'en 1555 le Collège Romain comptait déjà à demeure 130 Jésuites, Pères ou Scolastiques.

En 1557, un an après la mort de S. Ignace, six ans après la fondation du Collège Romain, un nouveau transfert est rendu nécessaire par l'augmentation des élèves. Le Collège s'installa à la Casa Salviati, au chevet de l'église de S.Maria in Via Lata. Il comptait à demeure, cette année-là, 145 Pères ou scolastiques.

En 1560, trois ans plus tard, un 3e transfert s'imposa. Le Collège Romain s'installa, piazza San Macuro, dans un monastère de religieuses construit récemment par la Marquise della Tolfa della Valle, nièce du Pape Paul IV, et resté inoccupé depuis les troubles qui suivirent la mort de ce Pape. Cette année-là, 1560, neuf ans après sa fondation, le Collège Romain comptait 164 Pères, Scolastiques et Frères ; en 1563, il en comptera 218. Le nombre des élèves séculiers ne cessait, lui aussi, d'augmenter, pour atteindre 1.000 élèves en 1567. C'est dans cet ancien monastère, devenu Collège Romain, qu'enseignèrent Bellarmin dans la chaire de Controverses (1573),et Suarez (1580) dans la chaire de théologie scolastique.

La protection de Grégoire XIII épargna aux Pères de nouveaux déménagements ; en 1582, il pourvut aux accroissements nécessaires par de grandes constructions,pour lesquelles il n'hésita pas à supprimer une rue entière, en vue d'assurer l'unité d'emplacement aux nouveaux bâtiments. Le Collège Romain demeura là de 1560 à 1873, c'est-à-dire plus de trois cents ans. C'est là que, dans le Collège à peine terminé, le Pape Grégoire XIII vint assister à un cours de théologie de Suarez, et qu'en 1587 arriva le jeune Louis de Gonzague. Tant d'autres religieux, illustres par la science et par la sainteté, devaient leur succéder.

En 1873, le gouvernement Italien qui avait pris possession dès 1870 des bâtiments du Collège Romain pour y donner lui-même l'enseignement classique, en fit sortir les Pères et l'enseignement philosophique et théologique. Le Collège Romain se transporta, pour la 4e fois, non loin de là, dans l'ancien Séminaire Romain devenu Collège Germanique, via del Seminario. Dans cet antique Palazzo Borromeo construit au

XVI^e siècle, le Collège Romain, ou Université Grégorienne, ainsi dénommé en mémoire de son illustre Bienfaiteur Grégoire XIII, devait renaître avec une vigueur toute nouvelle, ne conservant toutefois que l'enseignement de la Philosophie, de la Théologie, et plus tard le Droit Canon. Ouvert dans ces locaux avec 249 élèves en 1874-75, il dépassa 1.000 élèves en 1899-1900, et atteignit en 1928, 1465 élèves, chiffre qui représente sensiblement le maximum de compression que l'on peut y faire subir aux auditoires actuels de Philosophie et de Théologie.

***

Dès avant la guerre, le problème des locaux scolaires devenus trop petits s'était posé. Agrandir le Palazzo Borromeo, il n'y fallait pas penser : toutes les rallonges possibles n'eussent été que des expédients, car il est circonscrit lui et la Bourse des Valeurs, par quatre rues.

L'apparition du nouveau *Plan Régulateur des rues de Rome* donna l'orientation définitive aux projets d'agrandissement. Ce nouveau Plan prévoyait, en effet, le percement d'une rue qui couperait par le milieu l'Université Grégorienne pour joindre le Corso Umberto au Panthéon. Il fallut dès lors prévoir le transfert de la Grégorienne dans d'autres lieux, et cependant rester dans le centre de Rome, pour demeurer au point de convergence des 80 Collèges, Séminaires ou Maisons Religieuses, qui composent sa clientèle.

Le Saint-Siège acheta donc, en 1919, un assez vaste terrain de plus de 8.000 mq., au pied du Quirinal, couvert de constructions légères et sans caractère que l'on démolirait pour y bâtir la Nouvelle Université Grégorienne. Là s'était élevé jadis au III^e siècle le temple du Soleil dont on voyait encore les ruines à l'arrière. L'emplacement avait servi ensuite, à en croire les ordonnances de « Monsignor Présidente delle Strade », de décharge publique ; puis une fois comblé, de jeu de balle (la Pilotta).

La guerre ayant réduit le nombre des élèves et mis en sommeil les projets municipaux, on eut quelques années de répit. Mais en 1923, l'étroitesse des locaux recommença à se faire sentir. Le nouveau pape, S. S. Pie XI, ancien élève de l'Université Grégorienne, prit à cœur la reconstruction de l'Université ; et pour forcer, pour ainsi dire, la main au T. R. P. Général, anxieux des énormes dépenses que comportait une telle entreprise, alors que la moitié des Provinces de la Compagnie souffraient de l'après-guerre, le Souverain Pontife fit frapper la médaille Pontificale de 1924 à l'effigie de la Nouvelle Grégorienne. « Ainsi, dit-il au T. R. P. Général, vous ne pourrez plus reculer sans engager l'honneur du Saint-Siège ». On posa donc en hâte, dans les derniers jours de 1924, la première pierre de la Nouvelle Université, dans un puits foré en plein terrain.

Entretemps, les plans de la Nouvelle Université avaient été dressés par l'ing. Giulio Barluzzi et approuvés par les autorités compétentes. Le Saint Père recommanda lui-même à la générosité du monde entier, par une lettre autographe, la cause de la Nouvelle Université ; et, comptant sur la Providence, le T. R. P. Général fit commencer, dans les derniers jours de novembre 1925, à déblayer le terrain et à démolir les constructions qui l'encombraient. Le chantier fut mis sous la direction pratique d'un Frère coadjuteur de la Province de Venise, le Fr. Annoni, pour l'exécution des travaux, et du R. P. Stravino, Économe Général de la Compagnie, pour les marchés ; et sous cette direction, les travaux se poursuivirent avec économie et avec sécurité.

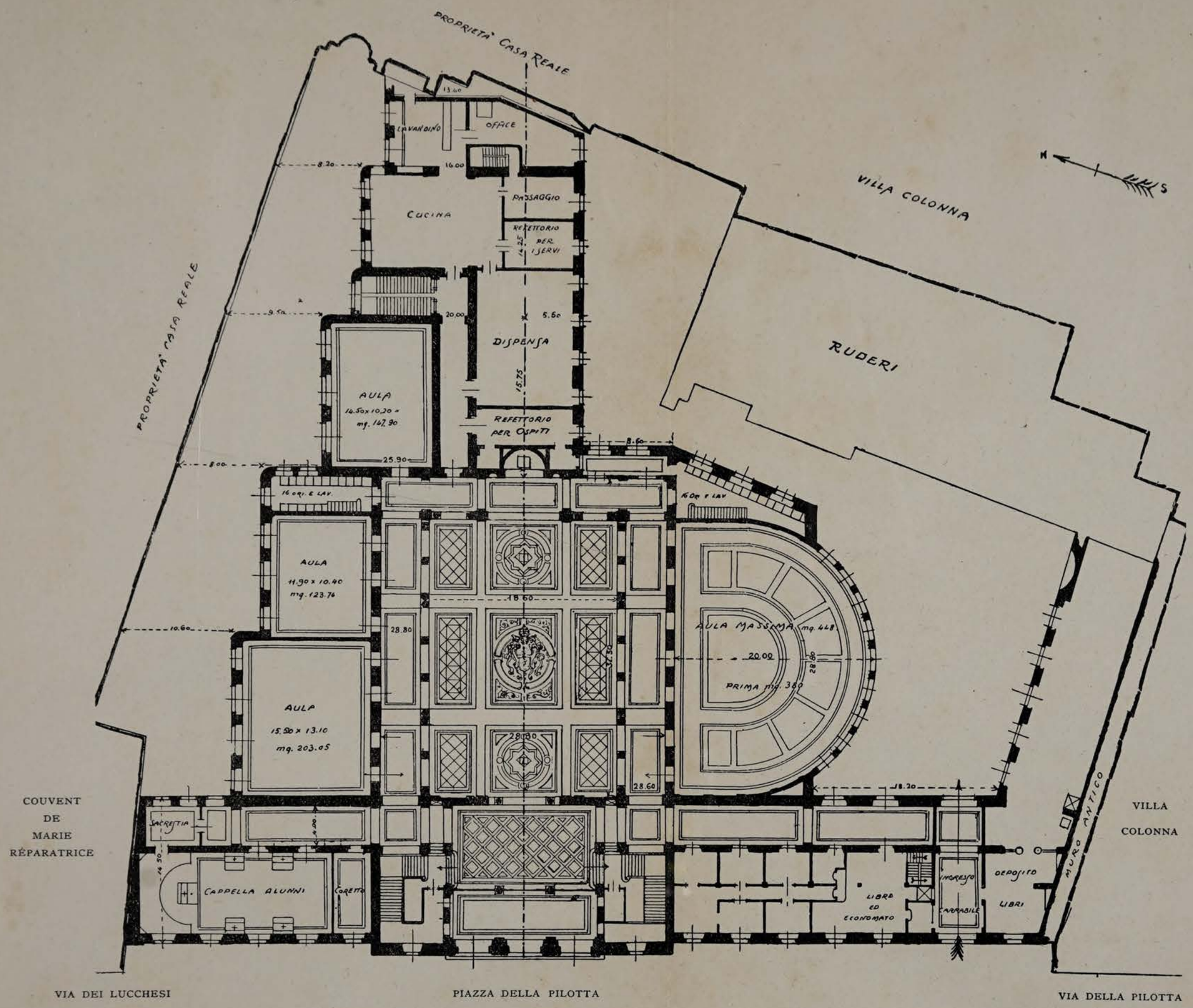
On commença par démolir toutes les superstructures, maisons d'habitation , fabriques, imprimerie, écuries des pompes funèbres installées dans les anciennes écuries papales dépendantes du Quirinal ; puis il fallut ramener le terrain au niveau de la rue, ce qui exigea l'enlèvement de près de 40.000 m. c. de déblais, qu'allèrent porter aux Prati, à pas lents, des files de charrettes branlantes attelées de mulets pacifiques et volontaires.

Six mois passèrent. En juillet 1926, on put commencer les fondations. Les premières tranchées révélèrent tout de suite un immense amoncellement de déblais de toute sorte, jetés jadis des hauteurs du Quirinal où s'élève la Villa Colonna, et formant des strates inclinées vers la Piazza della Pilotta. Dans les couches inférieures dominaient les débris d'amphores et de poteries. Dans l'ancienne cour du temple du Soleil, sous la terre qui les recouvrait, des blocs énormes de maçonnerie gisaient en désordre les uns sur les autres, comme s'ils avaient été précipitées par un formidable tremblement de terre.

Les fondations furent poussées jusqu'au terrain solide à travers les murs romains sous-jacents, qui furent scrupuleusement respectés, et au besoin incorporés dans les nouvelles fondations. Celles-ci atteignent 13 mètres au-dessous du niveau primitif dans la partie voisine du Quirinal, 17 mètres dans la partie du milieu, et jusqu'à 23 mètres sous la façade, le terrain crétacé sous-jacent s'inclinant fortement vers le Tibre. Toutes les fondations, qui représentent un nombre respectable de milliers de mètres cubes d'une sorte de béton, furent faites avec les seuls débris trouvés sur place. C'est la civilisation de vingt-cinq siècles qui se rejoint dans ces murs profonds : blocs compacts de béton romain, pierres de travertin, dalles de basalte, tuf volcanique, débris de colonnes, marbres brisés, briques romaines, tout a contribué à former le socle immense de la Nouvelle Université.

En même temps on commençait à creuser les sous-sols, et bientôt 30.000 autres mètres cubes de déblais sortirent de cet emplacement.

En juillet 1927, après vingt mois de travail patient, les



La Nouvelle Université Grégorienne

Plan du Rez-de-chaussée, montrant à droite l'amphithéâtre de Théologie, et à gauche les Salles de Cours; disposition qui se répète aux étages supérieurs. Au centre, dans l'axe de la porte, le grand Atrium couvert entouré de portiques et servant de dégagement à toutes les Salles de Cours.

fondations étaient terminées, et le terrain dégagé au niveau des fondations, c'est à dire à trois mètres au-dessous du sol.

L'entreprise de construction fut alors confiée à une forte maison de Rome pourvue de tout le matériel moderne (la ditta Monti), qui y employa aussitôt 60 ouvriers (4 août 1927).Le premier travail fut de recouvrir toutes les fondations, larges de plus d'un mètre, d'une épaisse couche d'asphalte, de façon à isoler les murs contre l'humidité ; puis les maçons commencèrent à élever des murs massifs, épais d'un mètre, destinés à supporter un bâtiment de 24 mètres de haut sur la façade et de 29 mètres aux ailes et à l'arrière. Au 31 juillet 1928, les sous-sols, le rez-de-chaussée (8 mètres de hauteur) et le premier étage sont terminés sur toute leur étendue ; le deuxième étage est achevé sur la moitié de son étendue. A ce grand œuvre travaillent 140 ouvriers.

La construction est faite entièrement en briques. Le ciment armé n'est employé que çà et là,pour assurer la solidité par des pilastres encastrés dans les murs de briques là où ceux-ci paraissent trop fragiles, par exemple, entre les hautes fenêtres des Salles de Cours. On a intercalé aussi dans les murs des plates bandes horizontales de ciment armé qui relient toutes les parties de la construction et qui donnent une grande cohésion contre les mouvements ondulatoires des tremblements de terre si fréquents dans l'Italie centrale. L'ornementation de la façade, sur la Piazza della Pilotta, est faite d'un épais revêtement de travertin ou pierre blanche de Tivoli, taillé en bosselage, et dont une partie provient de matériaux trouvés sur place.

***

Le plan ci-joint montre les dispositions générales de la Nouvelle Université. Au centre, un grand Salon rectangulaire embrassant la hauteur de deux étages, couvert par une coupole vitrée, entouré d'un double portique superposé soutenu par des colonnes en granit du Simplon, sert de Salle des Pas-Perdus. Il donne accès à droite et à gauche aux diverses salles des Cours. Pour certaines circonstances, ce salon peut être transformé en Chapelle ou en Salle de réunion, et il peut alors contenir 2.000 places assises. A droite, s'ouvre le grand Amphithéâtre de Théologie de 750 places.

Le même plan se répète au premier étage (7 m. de hauteur) avec un grand Amphithéâtre pour la Philosophie. A ce premier étage, la Bibliothèque, prévue pour 250.000 volumes, aura dans la partie de droite de la façade une vaste Salle de travail de 90 places, contenant 50.000 volumes répartis en 3 galeries superposées, ainsi que les Catalogues et les Périodiques ; les réserves de livres seront contiguës, dans un bâtiment en équerre, le long des jardins Colonna, aménagé en 5 étages superposés de 2,30 m. de hauteur.

Le 2e étage de l'Université est occupé aussi par les locaux scolaires, particulièrement par de vastes locaux réservés

aux Sciences. Le 3e et le 4e étage qui contiennent cent chambres, sont destinés au Corps Professoral et aux Pères qui suivent les Cours du Magistère.

L'ensemble des locaux scolaires est ainsi réparti :

2 Amphithéâtres de 750 places.
3 Salles de Cours de 300 places.
1 Amphithéâtre de Physique de 300 places.
1 Salle de Cours de 280 places.
3 — — de 220 places.
2 — — de 180 places.
1 — — de 110 places.
6 — — de 50 à 80 places.

En outre, les laboratoires et Cabinets de Physique, de Chimie, de Biologie, et la Salle de soutenance des thèses du Cours du Magistère.

Il ne faut s'étonner ni du grand nombre de Salles de Cours prévues dans la Nouvelle Université, ni de leur grande capacité.

Il a fallu d'abord faire face à un accroissement toujours possible du nombre des élèves. C'est la leçon des 6 dernières années, comme le démontre le tableau ci-dessous :

	Total	*Théol.*	*Dr.Can.*	*Philo.*	*Magistère*
1922-23	1080	594	61	399	26
1923-24	1139	675	65	380	19
1924-25	1292	765	77	417	33
1925-26	1394	829	97	434	34
1926-27	1425	846	90	459	30
1927-28	1461	866	84	477	34

Les raisons qui ont porté à Rome pendant les dernières années un nombre toujours plus grand de Séminaristes et de jeunes religieux, continueront d'agir. Chaque année voit se fonder quelque nouveau Collège, et les anciens Séminaires s'agrandissent en vue d'accroître leur population scolaire. Il a donc fallu prévoir un ensemble de Salles de Cours s'adaptant aux possibilités de l'avenir.

En outre, l'Université Grégorienne fonctionne dans des conditions particulières. Les cours s'y succèdent avec grande fréquence (7 à 8 minutes d'intervalle), et la moyenne des auditoires y est de 200 élèves. Sous un climat généralement chaud, il serait souhaitable au point de vue de l'hygiène, que l'on pût éviter d'occuper deux fois de suite la même Salle. Les conditions de travail y gagneraient aussi.

Enfin le développement et l'extension des études philosophiques et théologiques ont amené la création de chaires nouvelles, qui comportent des auditoires très variables et disséminés.

Pour toutes ces raisons, on a donné à la partie scolaire de l'Université tout le développement matériel que pouvait per-

mettre l'emplacement actuel. Il semble que le plan adopté soit conforme à toutes les exigences d'une sage prudence.

De nombreux mois seront encore nécessaires pour l'achèvement de ce vaste ensemble. L'année 1929 tout entière devra être employée aux aménagements intérieurs et complets d'un édifice dont la destination même requiert dès le premier usage l'ordre et le silence ; mais l'on peut espérer qu'en 1930 seront inaugurées, Piazza della Pilotta, ad multos annos, les nouvelles destinées de l'Université Grégorienne du Collège Romain.

Rome, 15 juillet 1928.

J. Delattre, S. J.

Le Collège de Lorette

La Compagnie à Lorette.

Les Pères de la Province Romaine ont repris, en octobre 1925, leur antique collège de Lorette, dans la Province d'Ancone, un des plus anciens collèges de la Compagnie en Italie ; et ils y ont transféré leur École Apostolique, précédemment à Strada dans la Province d'Arezzo. Les élèves de cette École Apostolique, qui sont actuellement près de 50, se destinent tous au Noviciat de la Province Romaine, pour y être employés ultérieurement aux œuvres, aussi bien intérieures qu'extérieures, de la Province.

A ce noyau, le plus important, s'ajoute le groupe des élèves venant de toute la région, soit comme Pensionnaires, soit comme externes. Ce second élément qui ne forme encore qu'une petite division croîtra en nombre avec le développement des classes ; le Collège n'allant pas, actuellement, au delà de la Quatrième Gymnasiale, qui correspond à la Troisième de nos collèges de France.

Les Pères avaient dû abandonner le collège de Lorette au mois de septembre 1860, aussitôt après la bataille de Castelfidardo qui se livra presque sous les murs de Lorette. Les bâtiments du Collège abritèrent alors les nombreux blessés, zouaves pontificaux et soldats piémontais de Cialdini. Puis la Marche d'Ancone ayant été annexée au nouveau royaume d'Italie, les Pères furent définitivement expulsés, et le collège incorporé aux biens de la Santa Casa. En 1925, l'initiative de Mgr l'évêque de Lorette, Mgr Cossio, et la bienveillance de l'Administrateur des Biens de la Santa Casa obtinrent de S. E. Mussolini de pouvoir y faire rentrer les Pères.

La Compagnie est à Lorette depuis 1554, c'est-à-dire depuis le temps de S. Ignace. Le Cardinal de Carpi, Protecteur de la Santa Casa, y fonda en 1554 un Collège d'étudiants de la Compagnie ; mais il avait en vue surtout le ministère apostoli-

que des Pères dont bénéficierait le sanctuaire. Le P. Olivier Manare, Français, un des hommes que S. Ignace estimait particulièrement, en fut le premier Recteur. Ce fut le Collegium Lauretanum. On y eut tout d'abord des désagréments. Dans l'étage occupé par les Pères au sommet du Palais Apostolique à peine terminé, on entendait la nuit des gémissements inexplicables et des manifestations diaboliques. Aucun moyen ne réussit à les faire cesser. Le P. Manare écrivit alors à S. Ignace pour lui demander le secours de ses prières contre ces manifestations diaboliques. S. Ignace répondit qu'il s'y appliquait, et en même temps il envoya au P. Manare trois briques marquées en creux de la croix à double branche dite de l'Ordre du Saint-Esprit. Ces briques furent scellées dans les murs aux trois extrémités de l'étage, où on les voit encore, et tout rentra dans le silence.

En 1580, le Pape Grégoire XIII choisit Lorette pour y établir un Collège destiné à l'éducation ecclésiastique des jeunes gens de l'Illyrie et de la Dalmatie, que commençaient à envahir l'islamisme et le schisme grec, et dont, de Lorette, on aperçoit au loin, par delà l'Adriatique, la ligne estompée des sommets. Ce Collège Illyricum, confié aux Pères, fut établi dans le Nosocomium ou Hospice des Incurables fondé par Paul III, et qui fut transféré ailleurs. Il dura, avec des incidents divers, jusqu'à la suppression de la Compagnie.— Les Papes Léon XII et Grégoire XVI le rebâtirent presque entièrement, et y rappelèrent les jeunes gens de l'Illyrie. Les Pères y ajoutèrent alors l'enseignement classique pour les jeunes gens de la région, d'où le nom de *Collegium Illyrico-Picenum.*

L'autre collège, dit *Collegium Lauretanum*, devint peu à peu une résidence de Pères, occupés, sous le titre de Pénitenciers, à entendre les confessions des nombreux pélerins, plus nombreux encore autrefois qu'aujourd'hui. Au mois de septembre, mois de la Nativité de la Sainte Vierge, dont la tradition populaire veut qu'elle ait eu lieu dans la Santa Casa, les Pères n'étaient pas moins de 40 occupés aux confessions.

C'est là que se présenta un matin, couvert de poussière et exténué, Saint Pierre Canisius. Le F. Portier qui vint lui ouvrir, lui demanda tout d'abord, avant de le faire entrer, ses lettres testimoniales. Pierre Canisius lui répondit simplement qu'il n'en avait pas, étant le Père Provincial de Germanie. A quoi le bon Frère Portier, probablement habitué à écarter les quémandeurs, lui répondit que le premier vagabond venu pouvait lui en dire autant, et qu'il n'entrerait pas, et il lui ferma la porte au nez. S. Pierre Canisius n'insista pas ; il s'assit sur un banc près de la Basilique et attendit en priant. Il attendit près d'une heure. Un Père sortit enfin de la Basilique et Canisius se fit reconnaître. Le Père lui demanda alors pourquoi il n'entrait pas au Collège. Canisius répondit en souriant : « Parce que le F. Portier ne veut pas que j'entre ». Le Père alla aussitôt prévenir le P. Olivier Manare, et toute la

communauté se rassembla pour recevoir le P. Canisius, qui prit la défense du Frère Portier très mortifié.

Peu de souvenirs matériels de la Compagnie se rencontrent dans la Basilique même de Lorette. Cependant Lorette se retrouve à tout instant dans l'histoire des premiers temps de la Compagnie.

Tout d'abord, le groupe des 9 premiers compagnons de S. Ignace, sans leur chef resté par prudence à Venise, y passa en mars 1537, lorsqu'ils se rendirent de Paris à Rome « par la route de Lorette », pour solliciter du Souverain Pontife leur passage à Jérusalem. Le Bienh. Père Lefèvre, les PP. Le Jay et Broët, déjà prêtres, durent alors y dire la Messe et donner la Ste Communion à leurs six compagnons, Xavier, Laynez, Salmeron, Codure, Bobadilla et Hocès.

Saint François Xavier y revint en mars 1540, lorsqu'il quitta Rome pour se rendre en Portugal et gagner les Indes. Lui-même aura sans doute choisi le chemin détourné qui, de Rome à la Haute Italie, passe par Lorette. Il y resta huit jours et célébra la Ste Messe à la Santa Casa le jour des Rameaux et le jour de Pâques, donnant la communion à l'ambassadeur du Roi de Portugal qui voyageait avec lui et à toute sa famille. Aussi le portrait de S. François Xavier figure-t-il dans la Basilique, à côté de celui de S. Ignace, sur les archivoltes qui soutiennent la coupole, parmi les Saints venus en pèlerins à Lorette.

A Saint Ignace est consacré un autel latéral dans la Basilique, autel qu'il partage avec S. Philippe de Néri, qui est représenté écoutant S. Ignace. Sur le devant de l'autel, un petit tableau avec le portrait de S. Louis de Gonzague, rappelle le vœu que fit sa mère lorsque, gravement en danger au moment de le mettre au monde, elle recourut à Notre Dame de Lorette, qui la guérit.

S. Ignace avait en grande dévotion le pèlerinage de Notre Dame de Lorette. D'après ses lettres, on voit qu'il imposait souvent ce pélerinage. Parfois, c'était en vue d'une grande grâce à obtenir : c'est ainsi qu'en 1555 il envoya à Lorette, deux par deux et en mendiant, quatre Pères de la Maison Professe de Rome, et parmi eux les PP. Gonzalez de Camara et Polanco pour obtenir de la Vierge la guérison du Pape Marcel II. Parfois S. Ignace envoyait en pélerinage à Lorette de jeunes religieux ou des candidats en vue d'éprouver leur vocation ; parfois aussi c'était une pénitence qu'il imposait ; et quelques-uns durent faire le chemin Rome-Lorette et Lorette-Rome à pieds-nus et en mendiant, c'est-à-dire près de 600 kilomètres dans une région très accidentée. Il avait autorisé d'autres Supérieurs, même de Sicile, à imposer le pélerinage à Lorette, pour les mêmes raisons.

S. François de Borgia vint à Lorette plusieurs fois ; et l'anuée de sa mort, rentrant exténué de son voyage en Espagne

et en France, il voulut encore s'arrêter à Lorette, d'où il gagna Rome juste pour mourir.

Lorsque le Cardinal Bellarmin fut nommé Recteur du Collège Romain, son premier soin fut de se retirer pendant deux semaines au Collège de Lorette pour s'y préparer dans le recueillement à sa nouvelle charge.

En 1618, Saint Jean Berchmans, se rendant de Belgique au Collège Romain poury faire sa philosophie, s'arrêta à Lorette. Il passa la nuit de Noël à entendre matines, puis la Messe, et il y communia, mais avec une telle ferveur de piété et de recueillement qu'elle attira l'attention de tous les assistants. A voir cette distinction unie à tant de piété, ils ne doutèrent pas que le jeune pélerin étranger ne fût le neveu du roi d'Espagne, venu sous ce déguisement.

* * *

Toute la région qui entoure Lorette est également peuplée des souvenirs de la Compagnie. A six kilomètres de Lorette, à Recanati, se trouve la tombe du P. Nicolas Bobadilla, qui y mourut au terme de ses travaux apostoliques. Il avait été en 1553 prédicateur très estimé dans la Basilique de Lorette, un an avant la fondation du Collège que fit à Lorette, en 1554, le cardinal de Carpi. En 1926, l'évêque de Lorette a fait procéder à la reconnaissance de ses ossements, qui ont été déposés dans l'église de l'ancien Collège des Pères à Recanati, en un lieu indiqué par une plaque de marbre et une inscription.

Tout près de Lorette encore,à Macerata, chef-lieu de Province, la Compagnie avait un florissant collège. Dans l'église se trouve la tombe du Père Scaramelli ; et l'Université de Macerata vient d'ériger dans ses portiques un buste du Père Mathieu Ricci, le grand missionnaire de Chine, né à Macerata. La Compagnie n'a plus à Macerata, ni collège, ni résidence, mais les deux collèges Publics de Macerata portent les noms de deux Jésuites, l'un s'appelle Lycée Matteo Ricci, l'autre Collège Lanzi.

J. Delattre, S. J.

La nouvelle "Réduction" de Bogota [1]

Dans la ville haute de Bogota, il y a des œuvres nombreuses et intéressantes dirigées par les Pères de la Compagnie ; mais je m'en tiendrai, dans cette lettre, à l'œuvre sociale du Père Campoamor, S. J.. Trois raisons déterminent mon choix. D'a-

(1) Lettre du Fr. William H. Feeney, S.J., extraite des *Woodstock Letters* (n° de février 1928, pp. 60-72).

bord les Missions des Philippines, où le caractère et la condition du peuple donnent de sérieux espoirs de succès dans une entreprise de ce genre. Ensuite, il peut être intéressant de savoir que les fameuses Réductions du Paraguay, ces gloires de l'ancienne Société, ont été ressuscitées avec le même heureux succès qu'autrefois. Enfin, le problème social, aussi universel que compliqué, est résolu ici comme l'Église le résoudrait, car nous avons mis en pratique les principes catholiques, et avec plein succès.

« *El Circulo de Obreros* » est le nom qui englobe toute l'œuvre du Père Campoamor. En décrivant le « Cercle », je vais me référer aux «*Cartas Edificantes de Colombia* », « *Leon* » et « *Castilla* ». J'ai à ma disposition aussi le « *Boletin del Circulo* », journal hebdomadaire. De plus, depuis que je suis mêlé à l'œuvre, j'ai visité les différentes sections dont je vais parler et j'ai eu plusieurs entrevues avec le directeur. Le directeur est l'aimable et énergique Père José Marie Campoamor, S. J., espagnol. Après son ordination, en 1903, il voyagea en France, Belgique, Hollande, Allemagne et Autriche, pour y étudier les vastes organisations de travailleurs catholiques et socialistes. Ces observations faites, le Père commença en Espagne ses travaux pratiques. Mais sa pauvre santé le conduisit à notre « Sabana » et en 1910 nous le trouvons inspectant les « barrios » sur les chemins de Bogota.

Dans la classe la plus misérable, il trouva une pauvreté sordide, l'ignorance et l'immoralité. Des gages d'un dollar par jour, cela paraît du luxe à l'ouvrier, et l'on trouve facilement des foyers où dix ou vingt « cents » doivent nourrir, vêtir, et loger une nombreuse famille. Pour assurer la moralité chez un peuple, il faut des maisons dont la disposition intérieure permette la séparation nécessaire des sexes. Comme on le comprend, les salaires dont il vient d'être parlé n'ont pas permis la séparation.

Après avoir étudié le caractère du peuple, notre organisateur parcourut, quotidiennement, les rues de Bogota, ramassant les enfants abandonnés. Son esprit aimable et joyeux conquit la confiance des petits délaissés, si bien qu'ils formèrent de vraies files qui suivirent le Père Campoamor aux classes de catéchisme, où ils devaient, après, être nourris. La classe aisée de Bogota apprécia l'œuvre et du secours matériel fut donné.

Mais hommes et femmes, jeunes et vieux, avaient besoin de secours et ainsi fut formé le « *Circulo de Obreros* » qui se développe tous les jours. On pourrait le définir : « Une société, sans but politique, qui a pour fin la perfection de la classe laborieuse aux points de vue économiques, intellectuels et moraux ». Disons un mot de chacune de ces divisions.

L'Ordre économique est pourvu par les institutions suivantes : la *Caisse d'Epargne*, le *Barrio* ou Quartier ouvrier de St-François Xavier, la *Compagnie d'assurance*, l'*Office de placement*, le *Magasin général* et la *Caisse des mariages*.

La *Caisse d'épargne* était très nécessaire, car à Bogota plus qu'ailleurs, le travailleur vit au jour le jour, et passe son Dimanche à gaspiller les économies de la semaine. Le même trait de caractère est rapporté par les Pères Daniel Sullivan, James Dailly et Joseph McGowan des Philippines. Cet état d'esprit est la cause principale de la misère des foyers ouvriers qui souffrent tant dans leur santé physique et morale. Ce mal est atténué par la *Caisse d'épargne*, qui suscite un esprit d'épargne et qui pourvoit à la construction de meilleures habitations. Il était nécessaire d'étudier la situation du travailleur et de déterminer la raison de sa misère. Le remède fut la « banque » qui opéra efficacement. Elle prit la place des « magasins publiques » des réductions du Paraguay. Il y eut bien des obstacles à l'établissement et à l'organisation de cette banque, mais on en triompha.

La grosse difficulté, fut le trois pour cent de la *Banque du Cercle* en face du neuf pour cent, dix pour cent, onze pour cent des Banques de la ville. Le capital élevé par les seuls pauvres est maintenant de $ 50.000. Le *Bulletin*, dans un de ses appels énergiques, parle en ces termes : « Ne soyons pas insensés, travailleurs, et ne continuons pas à gaspiller nos Dimanches en choses inutiles, et à les perdre peut-être dans le vice ; nous gaspillons, en même temps, un salaire qui n'est pas le nôtre, mais celui de la famille. Plaçons notre argent à la *Caisse d'épargne* qui est le salut du travailleur ». La banque ainsi fait une œuvre utile en développant l'esprit d'économie ; mais ce n'est pas là une fin, c'est plutôt la baguette de l'écolier poussant et dirigeant le cerceau.

Le « Cercle » sait qu'il n'a pas fait assez pour le travailleur, tant qu'il ne lui aura pas donné sa propre installation ; c'est pourquoi le capital de la banque est employé à mieux établir et pourvoir le magnifique *barrio* ou cité ouvrière de St. François Xavier.

A dix minutes de la ville en tramway, vous vous trouvez devant la grille monumentale du Barrio. Au loin les Cordillères des Andes étendent en demi cercle leurs sommets qui s'élèvent jusqu'à 11.900 pieds, tandis que le Barrio et Bogota sont à l'altitude de 9750 pieds. En face du Barrio s'étendent, aussi unis qu'une mer tranquille, sur des milles et des milles, les vastes champs de blé et les paturages de la savane. Le Père Astrain, l'historien de la Compagnie, a dans son ouvrage une description de la Réduction la mieux conservée du Paraguay qu'il visita en 1910. Saint François Xavier en est à peu près la reproduction.

Tout le « barrio » est entouré d'un grand mur et vue de la grille d'entrée, chacune des cent maisons avec ses murs blancs et ses toits rouges semble un petit palais. Chaque maison a quatre chambres spacieuses et un jardin. Les rues sont bien entretenues, larges et ombragées. Un jardin de cinquante mètres carrés forme entrée. A gauche, la chapelle du Saint-Sacrement, qui sera bientôt remplacée par l'église Saint-François Xavier. Le Barrio a aussi deux écoles dont nous parlerons tout à l'heure, un terrain de jeux avec champs de foot-ball, un magasin de denrées alimentaires et un régiment d'écoliers. Il est difficile de croire que le loyer de chaque maison soit de deux dollars par mois ! La police du Barrio est la crainte de Dieu ; et rarement il arrive qu'une famille doive être expulsée pour immoralité.

Il y a aussi une *Société d'assurances* qui fonctionne avec succès ; comme les besoins des travailleurs sont nombreux, il arriva souvent que l'argent mis à leur disposition à la banque était épuisé et dépensé lorsque survenait la maladie. Maintenant les travailleurs déposent cinq cents par semaine à la société d'assurances et en cas de maladie trente cents par jour leur sont donnés durant une période de trois mois. Cette somme est petite, mais bien proportionnée cependant au salaire de nos ouvriers. La nourriture, etc... nécessaire aux travailleurs et à leur famille, vient habituellement des magasins publics qui furent constitués par le capital de la banque et qui donnent les meilleurs résultats.

La lutte contre la paresse est un des efforts principaux du « Cercle » et trouver du travail à chacun est l'objet d'un bureau de placement. A ce bureau affluent quotidiennement riches et pauvres, employeurs et employés. Bel indice de ce que peut l'Église catholique dans le domaine social pour rapprocher les classes... Les travailleurs du Père Campoamor sont préférés à tous pour leur honnêteté et leur valeur technique.

Un mot maintenant des mariages. On conseille aux jeunes gens de se marier de bonne heure et le *Palacio de Relationes* facilite les choses. Au « Palacio », et au Palacio seulement le jeune homme peut rencontrer la femme de son choix. M^elle^ Marie Theresa Vargas, la grande bienfaitrice du cercle, offrit sa maison pour ces rencontres et elle-même se montre maternelle à tous. Quand le jeune ouvrier décide enfin son mariage, il reçoit 60 dollars s'il a fini son cours à l'*Instituto Nocturno*. Cette somme a deux buts : procurer aux enfants une meilleure éducation et donner à la famille un « home » plus confortable.

Toutes les œuvres qui viennent d'être mentionnées sont bien servies par l'imprimerie du cercle. Elle sert non seulement à l'impression du « Bulletin », mais c'est elle encore qui imprime les livres employés dans les différentes écoles. Aussi bien de ces écoles, il nous faut parler maintenant.

L'œuvre du Père Campoamor facilite l'avenir des enfants par une instruction soignée. Il y a huit écoles : deux écoles de grammaire pour garçons et deux pour filles, deux écoles professionnelles, l'une pour garçons, l'autre pour filles, l'*Instituto nocturno* ou école du soir, et l'École d'agriculture de Ste Thérèse.

Voici comme le Père Campoamor décrit l'école des enfants : « Nous sommes un Lundi, accompagnez-moi à la Maison Centrale du Cercle où les enfants nous attendent. Il faut vous rappeler que la plupart de ces enfants ne sont chez nous que parce qu'il ont été refusés ailleurs.La pauvreté, leur vêtement sordide les a fait rejeter. Il faut rester ferme et ne pas se laisser attendrir trop par leur misère, car si l'on vous sent faiblir, il n'y en aura bientôt plus un, qui pourra vous payer un centime. Ces garçons et ces filles payent, chaque lundi, douze « cents » qui leur assurent trois repas par jour, pour la semaine. Je ne crois pas que cette somme soit exagérée... » Après le déjeûner, les classes commencent par la récitation de la prière. Puis, viennent les récitations en chœur des conjugaisons, des déclinaisons et les exercices de calcul. Il y a aussi des exercices de musique et de déclamation, même des représentations théâtrales qui permettent aux enfants d'offrir au public d'amusantes petites scénettes. Deux des écoles sont en ville et deux au « Barrio » de St. François Xavier. Plus de cinq cents enfants suivent les classes et les maîtres sont choisis parmi les membres les plus anciens qui montrent des dispositions pour cet emploi.

A l'école professionnelle des garçons, on enseigne la menuiserie, la forge, le métier de tailleur de pierres et de maçon. A l'école professionnelle des jeunes filles, la peinture et les soins du ménage, comme coudre, faire la cuisine, faire la lessive, repasser.

Notre infatigable directeur comprit la nécessité d'une école de nuit et on dût à son heureuse initiative l'« *Instituto Nocturno* ». Plus de cent cinquante jeunes gens fréquentent l'institution. Elle est divisée en cinq sections et conduit au grade de « Bachillereto Obero » à la sortie du cours.Cette école a obtenu du gouvernement la reconnaissance suivante (je cite le Journal officiel de Colombie) : « L'inspecteur des Écoles nationales de nuit, comprenant qu'il était nécessaire de stimuler les ouvriers et de les pousser à plus de travail, décide avec l'assentiment du Ministère de l'instruction Publique qu'à l'Institut Central des Travailleurs il y aura une section d'études élémentaires et cinq années d'études supérieures conçues comme suit :

« Première année : Espagnol, Histoire de la Colombie, Arithmétique. Deuxième année : Rhétorique, Géométrie et Géographie. Troisième année : Physique et Histoire Universelle. Quatrième année : Philosophie, Histoire Naturelle et Chimie.

Cinquième année : Philosophie, Agriculture, Commerce et langue française. Aux gradués sera donné un diplôme qui les fera admettre à l'École Technique nationale. Ces écoles sont universitaires ».

Ce diplôme donnera aussi à celui qui le tient, de préférence à tout autre, le droit d'avoir une bourse aux écoles de l'Etat. Le décret fut approuvé par le ministre de l'Instruction publique et par le Président de la Colombie, M. Michel Mexdez.

La plupart des jeunes gens qui suivent l'« Instituto Nocturno » couchent dans les dortoirs construits par le cercle. On n'y reçoit que ceux qui promettent de communier une fois par semaine. De plus toute direction qui regarde la conduite morale doit être suivie. Après six heures cinq, le soir, plus personne ne peut sortir, sans permission. Il y en a peu d'ailleurs qui désirent sortir, car les soirées au *Palatium* sont joyeuses. Dans un coin de la salle, on déclame des monologues ; un autre jour on improvise un orchestre de violons et de cuivres ; d'autres dessinent, d'autres feuillettent des revues. On ignore le respect humain au cercle, et le fait que nous allons raconter montrera l'esprit du groupe.

Quoique le cercle ne soit pas une organisation politique, il sera une force solide au service de l'Église, quand l'Église sera attaquée. Cela s'est prouvé, il n'y a pas longtemps. Les communistes, ces dernières années, avaient étendu activement leur propagande en Colombie et il y avait eu de nombreuses manifestations anti-religieuses. En 1924, un Congrès Communiste se tenait à Bogota et on y faisait de grands projets d'avenir. Tout se passa assez calmement, et avant de lever la session, on décida que le prochain congrès se tiendrait le vingt juillet 1925. Alors nos jeunes ouvriers commencèrent leur travail. Des commissaires avec des projets précis et mûrement réfléchis allèrent trouver des personnages en vue du gouvernement et après avoir obtenu leur appui, ils demandèrent l'approbation ecclésiastique et lancèrent la nouvelle société des Travailleurs Catholiques. Le jour fixé pour le premier Congrès National des Travailleurs Catholiques fut le 19 juillet, la veille du Congrès Communiste.

Le gouverneur, les organisations du travail et les évêques de la région furent avertis du mouvement et le Congrès s'ouvrit le 19 juillet à 2 heures 30 de l'après midi. Le président de la République, plusieurs ministres et une foule immense assistaient à l'ouverture. Le matin, dans l'église des Dominicains, le Père Campoamor avait célébré la Sainte Messe à laquelle, pour se préparer à la journée, avaient communié tous les travailleurs. Le congrès communiste du lendemain fut un échec total. Le laïcisme récolte aujourd'hui le mauvais fruit de son enseignement.Le Père Campoamor voit par contre

le succès de son effort scolaire, et il dût être consolant pour lui d'entendre cette déclaration, qui résume si bien les principes fondamentaux de la Société Catholique des Travailleurs : « Nous déclarons considérer l'Église catholique comme le fondement de l'ordre social ; respecter la famille chrétienne ; approuver la propriété privée ; travailler au relèvement moral, pousser à l'économie et promouvoir l'association de tous les travailleurs catholiques ».

Ici, nous avions les principes de l'encyclique « *Rerum Novarum* » qui furent loyalement adoptés par notre parti, tandis que, quelques rues plus loin, les théories de Marx étaient exaltées par les communistes. Le Congrès dura huit jours et fut clôturé par un meeting en plein air au « Parc de l'Indépendance ». Le dernier jour, fut tenue une assemblée magnifique. Toute la ville était présente depuis les enfants des orphelinats, jusqu'au président de la République. Le fait que les communistes ont essayé trois fois (évidemment sans succès) d'entrer en relations avec les forces catholiques, peut faire juger de l'importance de l'œuvre.

Ce récit m'éloigne de la question des écoles, mais il atteint son but s'il montre ce qu'on peut tirer d'œuvres semblables à l'œuvre du « Cercle ».

De Bogota vingt minutes en tramway vous mènent à l'École d'agriculture S^te^ Thérèse. Des jeunes filles de quatorze ans et davantage, la plupart orphelines étudient et vivent là, et le Père Campoamor considère un peu « S^te^ Thérèse » comme son œuvre chérie.

Le but de l'œuvre de S^te^ Thérèse est de former les jeunes filles à tous les devoirs de la vie rurale. Trente acres environ d'une des meilleurs terres de la Savane, avec de superbes jardins potagers, entourent l'école. Il y a aussi une ferme et une riche basse-cour. Le revenu de ces quatre sections couvre tous les frais de l'école, et il n'y a pas de prix de pension.

Souvent les journaux ont vanté la propreté de l'école et l'heureuse disposition des jardins ; mais nous apprenons du Père Campoamor lui-même, pourquoi « S^te^ Thérèse » est la plus chère de ses fondations.

Cette école de filles, dit-il, est une vraie communauté religieuse et pour plus d'une jeune élève, elle n'est rien moins qu'une préparation au couvent. La supérieure, choisie parmi elles, est agée de dix-huit ans et toutes lui obéissent avec joie. Nul besoin de punir ; si la supérieure reprend ses filles de quelque faute, elles écoutent en silence et à la fin elles ajoutent un délicieux « Dios se lo paque ». En promettant de se corriger, elles s'agenouillent dans l'oratoire, baisent le sol, puis, demandent pardon de toutes les fautes qu'elles ont commises. La Messe et la communion quotidienne et la gratitude sincère

des enfants au dévouement du Père, font de « Ste Thérèse » un Paradis. La plus grande partie du jour, les enfants travaillent au jardin. On y cultive diverses espèces de fleurs et de légumes ; on y prépare les engrais. Et basse-cour et laiterie sont organisées pour le plus grand rendement avec le minimum de dépense. De midi à trois heures, les classes se donnent à l'intérieur de l'école : lecture, écriture, arithmétique, et travaux ménagers. Système nécessaire dans un pays où chaque jour nous donne en raccourci les quatre saisons que l'année nous refuse. En effet, nuit et matin sont glacés, le milieu du jour brûlant.

Voici d'autres progrès réalisés en marge des écoles. Les écoles ont leurs restaurants où plus de mille personnes trouvent à prix fixe leur repas. Il y a encore une sorte d'asile où les mères, que le travail retient, laissent leurs bébés pendant le jour. Deux dortoirs, l'un pour jeunes gens, l'autre pour jeunes femmes, a préservé des centaines d'âmes de la ruine morale. Plus tard on a ouvert encore deux écoles et une banque dans la ville voisine, à Chapinero.

Peut-être ceux-là qui connaissent le caractère de notre population se demandent-ils si cette œuvre d'amélioration a des racines profondes ? Pour moi, il me semble que ce changement obtenu durera tant qu'il y aura à la tête de l'œuvre un homme capable. Et c'est ma conviction profonde que l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud et les Philippines pourraient trouver leur salut dans des œuvres pareilles. C'est un gulf-stream bienfaisant qui réchauffe autour de lui les eaux plus fraîches. Il fera naître dans des terres ingrates bien des fleurs de vertu. Donnons encore quelques exemples.

A « Sainte Thérèse » il y a une règle qui défend de sortir seule. Règle bien comprise comme on verra. Un jour deux jeunes filles de l'école revenaient de Bogota. Quelques hommes de mauvaise mine les approchent. Chaque fille ramasse bravement une pierre et commande de garder les distances. Un des vauriens qui viola la consigne ne le fit qu'avec grand dommage pour son nez. « Sainte Thérèse » a bien d'autres exemples du même genre.

Dans les écoles, les enfants ne sont pas plus lents à parler et à agir que leurs directeurs. Si un mauvais enfant entre dans leur rang, il n'y reste pas longtemps. Un jour, un des écoliers fut chassé par ses camarades pour avoir parlé immoralement. Ce louable esprit de corps est rendu manifeste par l'incident suivant. Pendant une promenade en ville les maîtres et les élèves furent l'objet des sarcasmes et des railleries d'une femme de mauvaise vie. Les enfants entourèrent et lapidèrent la maison de la mégère. Mais le surveillant et plusieurs enfants furent arrêtés et enfermés à la prison centrale. Quand le Père Campoamor apprit la chose, il fit tout ce qui était en son pou-

voir pour obtenir la mise en liberté des détenus. Il alla même chez le chef de police porter une rançon de $ 130000, offerts généreusement par le corps des travailleurs. Les prisonniers furent finalement relâchés et le Cercle organisa une splendide manifestation aux fins de montrer que l'action des jeunes gens était digne d'admiration bien plus que de blâme et de faire taire les ennemis qui essayaient de ruiner leur réputation.

Une nuit, un homme fut assez brutalement chassé du théâtre pour ses propos indécents. Le jour suivant il revint avec un ami dans l'intention de casser la tête du travailleur qui l'avait expulsé la veille au soir. Il y eut une ruée de tous les ouvriers pour défendre leur frère et jeter dehors le malotru.

La morale et le niveau religieux d'un peuple se jugent à l'état d'aisance, au niveau des distractions et des habitudes. Le Père Campoamor en fondant sa Cité ouvrière et ses « dortoirs » a fait beaucoup pour faciliter la vie. Le Cercle a paré au second danger en organisant des jeux et des séances récréatives.

L'esprit religieux profond qu'on retrouve dans toute l'œuvre du Père Campaomor est la récompense de son effort constant.Le groupe ouvrier est divisé en sept sections auxquelles est donnée chaque jour une conférence. La doctrine chrétienne est expliquée et aussi la valeur des Commandements. Les questions sociales élémentaires y sont expliquées et le Père Campoamor a l'habitude de répéter que la seule solution du problème social est dans le catéchisme.

L'esprit religieux se maintient haut, grâce surtout à la messe et à la communion quotidienne. Chaque matin et chaque soir, jeunes et vieux s'arrêtent à la chapelle pour y dire le « Pater » d'action de grâces et de demande. Quand la messe est terminée, les enfants des écoles s'unissent pour chanter Dieu dans d'aimables cantiques. Si quelqu'un est malade au Barrio, on lui apporte la sainte Communion après la messe et la procession se déroule très consolante. Les hommes suivent le S. Sacrement avec des cierges allumés, les garçons chantent les hymnes, les enfants jettent des fleurs sur le chemin, et les femmes s'agenouillent offrant de l'encens. Les maisons et les rues sont pavoisées.

Il n'est pas merveilleux dès lors que les vocations à la vie religieuse soient fréquentes. Les garçons deviennent frères des écoles chrétiennes, franciscains, ou frères de Saint Jean de Dieu. Les filles, Salésiennes ou petites sœurs des pauvres.

L'organisation de toute l'œuvre peut être résumée en quelques mots. Il y a quatre comités dont chacun est entièrement indépendant des autres. La première section est composée d'hommes du Cercle. La seconde, de femmes du Cercle. La troisième, des hommes les plus riches de Bogota. La quatrième,

des femmes les plus riches. Chaque section a son conseil d'exécution et deux présidents sont élus. Le Père Campoamor et les deux présidents de chaque division tiennent l'autorité suprême et forment le conseil d'administration.

Il n'est pas rare que le Président de la Colombie et des ministres interviennent pour soutenir l'œuvre. Il y a en outre quelques bienfaiteurs extraordinaires : par exemple, Miss Marie Vargas qui a sacrifié toute sa fortune et sa vie pour l'œuvre du Cercle.

A propos du Mexique

I. Aspect général de la persécution.

Le temps de l'épreuve se prolonge. Les Catholiques toujours sur la brèche luttent héroïquement, mais le régime de l'oppression ne s'est pas encore adouci. On peut difficilement concevoir un gouvernement plus méprisé et plus haï par le peuple que le présent gouvernement. Toutefois les promesses engageantes, l'appui moral et les encouragements venus de politiques étrangers n'ont pas cessé ; pas plus que l'activité des organisations communistes et anti-catholiques soutenues financièrement par l'étranger. Par ailleurs une guerre ouverte entre le parti d'Obrégon favorable a la réélection de Calles et celui qui y est opposé est imminente. Les deux partis s'efforcent d'obtenir la faveur des Catholiques. Le gouvernement de Calles lui-même sentant sa faiblesse et craignant le danger qui le menace dans la nouvelle lutte a pensé qu'il était à propos d'entrer en pourparlers avec les Catholiques. Sa persécution tyrannique à déjà été marquée d'un geste de recul par la libération et le rapatriement de ceux qu'il avait emprisonnés aux îles Maria.

Dans la capitale et dans certains états de la République la persécution semble s'être apaisée depuis quelques semaines. Cependant la vie est toujours rendue aussi intolérable aux bons catholiques. L'espionnage est pratiqué dans les grandes villes d'une manière déconcertante. On assure qu'à Mexico seulement il y a dix mille espions grassement payés, et que les offices religieux pratiqués en cachette sont débusqués, les délinquants emprisonnés et condamnés à 500 *S* d'amende. Le nombre des arrestations faites spécialement sous l'inculpation de propagande est de plusieurs milliers. Les églises sont ouvertes mais constamment surveillées. La Cathédrale de Mexico encore fermée a été littéralement mise à

sac par les agents du gouvernement. Jusqu'à huit fois des efforts ont été tentés pour arracher le Saint Sacrement des mains de la Police centrale ; mais le ciboire confisqué est encore à la Préfecture de police, tandis que de nouvelles négociations pour récupérer les hosties consacrées sont en cours.

Les prêtres venus des différents points du pays dans la Capitale, sont obligés de se présenter quotidiennement pour apposer leurs signatures sur le registre de la Secrétairerie d'état. Plusieurs prêtres ont été massacrés dans les prisons. Il n'y a pas bien longtemps, proposition fut faite de placer les prêtres sur le front de l'armée combattante. La suggestion fut adoptée et sur le champ un grand nombre d'entre eux eurent les cheveux coupés ras et furent envoyés dans les casernes.

Les Evêques, que ce soit ceux qui ont réussi à demeurer cachés au Mexique, ou bien ceux qui vivent en exil dans les villes américaines de la frontière, persévèrent dans leur attitude franche et résolue, décidés à ne pas céder.

La dévotion du peuple en dépit de l'absence des offices religieux demeure intense. Les églises sont pleines et des foules entières se réunissent à la Basilique de Notre-Dame de la Guadeloupe. Des pélerinages, des prières publiques et tout ce que l'on peut faire sans prêtres, s'organisent. Malgré des difficultés innombrables et les dangers auxquels s'exposent les fidèles, la fréquentation des sacrements dans les demeures privées est remarquable. Les laïcs, grâce à l'autorisation accordée par le Saint-Père, apportent le Saint-Sacrement dans les demeures et spécialement dans les prisons, où ceux qui le désirent peuvent recevoir la communion de leurs mains.

Les nôtres font tout ce qu'ils peuvent, et leurs travaux sont fructueux et consolants. Presque tous vivent dans des demeures particulières.Un collège et deux résidences seulement ont été confisqués. Le ministère de nos Pères consiste dans l'administration de la confession et de la Sainte-Communion, dans la visite des hopitaux, les retraites et les missions, etc..., toujours avec les plus grandes précautions et le plus grand secret. Nos congrégations, cela devait être, sont encore actives. Il y a quarante centres de « catéchisme Saint François Xavier » à Mexico et dans sa banlieue. L'Association Catholique de la Jeunesse Mexicaine fait toujours preuve du même zèle ; tandis que de son côté la Ligue nationale pour la défense des libertés religieuses, que nos Pères assistent de leurs conseils, est en pleine prospérité, bien que ses membres soient sous le coup de l'emprisonnement, de l'exil et même de la peine capitale.

Jusqu'à cette heure seize de nos Pères et cinq de nos Frères ont été emprisonnés. Au sein de cette persécution Dieu s'est

montré libéral puisque le Noviciat d'El Paso contient à l'heure actuelle vingt scolastiques et neuf frères coadjuteurs. (*Extrait des Lettres de la Province du Mexique*, Sept. 1927).

II. **Retraites sous le feu** (1).

Un groupe de dames ayant pris l'initiative d'inviter les personnes qu'elles connaissaient à faire une retraite, les exercices eurent lieu dans diverses maisons de la ville. Les retraitants étaient admis sur présentation de cartes, le Directeur annonçant chaque matin l'emplacement où se feraient les exercices le jour suivant.

Toutes précautions furent prises pour ne pas attirer l'attention : les automobiles stationnèrent dans des rues différentes, les portes furent soigneusement verrouillées et des chiens placés en sentinelles. Tout se passa parfaitement. Le règlement des exercices était le suivant ; chapelet, instruction, et méditation ou exhortation. Le directeur était assis dans un fauteuil près d'un petit autel monté pour l'occasion. Il portait un habit clair, une cravate à la mode, et parfois une fleur à la boutonnière. Le déguisement était complété par une moustache à la Charlie. Et cet accoutrement si peu clérical ne provoquait pas même un sourire, car c'était une retraite sous le feu. Les derniers points furent donnés dans une demeure située au centre de la ville. Le salon avait été transformé en chapelle où à l'issue de la retraite les retraitants assistèrent à la messe, communièrent, puis, après avoir écouté une exhortation portant sur la persévérance, reçurent la bénédiction papale. Un déjeuner suivit qui fut présidé par le directeur.

Ces dames encouragées par cet essai engagèrent aussi leurs domestiques à faire de même. Les réunions eurent lieu après les heures de travail. Un soir ils furent groupés dans les bureaux d'une importante compagnie commerciale, au sixième étage de l'immeuble Espana. Et là au milieu des comptoirs, des livres de commerce et des machines à écrire, ils récitaient à genoux le chapelet, puis entendaient les points et méditaient avec autant de recueillement que s'ils avaient été dans l'église la plus pieuse. La communion de fin de retraite était vivement désirée. Nul ne témoigna la moindre crainte. En fait, pour plus de sécurité, la messe fut dite dans un immeuble situé en face du Palais de Justice et à proximité des bureaux du Procureur Général, celui-là même, qui sous les ordres de

(1) Données dans le District Fédéral, Carême 1927.

Calles, avait été le plus habile à découvrir les offices religieux qui se faisaient à Mexico. Toutes les précautions avaient été prises, mais au milieu des exercices un inspecteur de la Police bien connu pour sa conduite hostile à l'égard des Catholiques, demanda à être introduit. On dit qu'il avait été touché de repentir à la suite de ses crimes, et désirait se joindre aux retraitants. Par crainte du danger et en vue du bien commun on refusa. La retraite se termina ainsi à quelques pas des plus cruels persécuteurs.

D'ailleurs c'est par centaines que se comptent les retraites qui dans des circonstances analogues ont été données par nos Pères, d'autres religieux ou des prêtres zélés dans la Capitale et les environs. On peut affirmer en toute vérité qu'il n'en est pas un qui, accoutumé à donner des retraites à de grands auditoires les années passées, se soit abstenu de poursuivre ce ministère cette année même.

(*Extrait des Nouvelles de la Province de Mexique*, sept. 1927)

III. Apostolat du P. Michel Pro.

« Ayant reçu une lettre du R. P. Provincial, je quittai ma cachette et commençai à donner des retraites de droite et de gauche, ministère splendide, mais que je redoutais, car je ne m'y étais pas encore livré jusqu'alors. Mes premiers retraitants furent quelques quatre vingt dix vieilles et pieuses dames dont les oraisons jaculatoires, les soupirs, les sanglots et les gémissements éveillèrent en moi une envie de rire tellement irrésistible que je résolus d'en finir avec le sexe féminin et de me retourner vers l'élément masculin. Mais bientôt le lot qui m'échut de la sorte s'accrut dans des proportions excessives. Dans une cour intérieure j'adressai la parole à environ cinquante chauffeurs, hommes admirables, bien que pauvrement mis. Mes vêtements étaient en harmonie avec ceux de mes auditeurs, et comme tout mécanicien qui se respecte, j'avais enfoncé ma casquette jusqu'aux yeux. En fait et à ma stupéfaction je me pris à adopter jusqu'à leur langage, bien qu'il y eût plus de seize ans que je n'avais vécu parmi mes compatriotes. Que Dieu répande ses bénédictions sur tous les mécaniciens du monde !

Dans une autre occasion je m'élevai d'un degré dans l'échelle sociale, et prêchai à un groupe d'institutrices et de fonctionnaires du gouvernement. Elles étaient environ quatre vingt, toutes filles du progrès, fortes en bouche, ne craignant pas même le diable. Bon nombre d'entre elles n'hésitaient pas à nier l'existence de l'enfer, d'autres soutenaient mordicus le destruction de l'âme après la mort et se glorifiaient sottement d'une autonomie complète à l'égard de la religion,re-

fusant de soumettre leur esprit à ses dogmes consolants. La position fut difficile à emporter, mais quelle ne fut pas ma récompense quand je les vis toutes s'approcher de la table sainte lors de la clôture, et quelle joie d'enregistrer plus d'une douzaine de conversions extraordinaires — car c'est le terme qui convient à un changement aussi radical chez ces âmes. Merci mon Dieu.

Le Vendredi Saint je fus continuellement sur les dents. J'avais à donner le matin une retraite à des instituteurs —les sept paroles—puis une récollection à des jeunes gens, enfin divers sermons pour le réconfort des paroissiens délaissés des villages environnants.

Quelques détails sur un incident qui eût pu se terminer tragiquement et qui m'arriva le premier soir de cette retraite donnée aux employés. Il était neuf heures et demie. J'allais rentrer chez moi. A peine sorti, deux individus traversent la rue et se placent au prochain tournant dans le but évident de m'attendre. Mon fils, me dis-je, prépare toi à rendre l'âme. Puis me souvenant de cette maxime : « mieux vaut trop que peu d'audace », je les aborde en leur demandant du feu. « Allez acheter des allumettes au bureau de tabac », me répondent-ils. Je les quitte, ils me suivent. Partout où je tourne, ils tournent. Juste ciel, pensai-je, il y a quelque anguille sous roche. Je saute dans un taxi,ils font de même. Par une heureuse fortune le conducteur qui était catholique me voyant dans une telle détresse se met à mes ordres. « Écoute, mon fils, lui dis-je, tu vois ce tournant... ralentis, je vais sauter. Toi, poursuis, ton chemin ». Et plaçant ma casquette dans ma poche, je déboutonnai mon pardessus pour laisser voir ma tenue de ville et sautai de l'auto. Après plusieurs enjambées je m'accotai à un arbre dans l'espoir de passer inaperçu. Une seconde après ces deux braves gens passaient devant moi me frôlant presque de leur rire. Ils me virent, mais ne témoignèrent nullement que ce fût à moi qu'ils en voulaient. Je quittai alors mon arbre, fis un petit tour, car je commencais à sentir un coup dont je m'étais gratifié dans l'action. C'est parfait mon garçon, me dis-je, te voilà prêt à recommencer, et je regagnai mes pénates en boitillant. Tout le monde ignore où j'habite. Je reçois courrier, messages, rapports et dons venant des pauvres familles dont je m'occupe et qui se nombrent à vingt-trois, en quatre endroits différents. Je suis convaincu de la vérité de ce qu'on lit dans les vies de Saints, — je ne me pose pas comme tel, soit dit en passant — je recois en effet venant je ne sais de qui ni d'où, tantôt cinquante kilogs de sucre, tantôt des boîtes de biscuits, du café, du chocolat, du riz et même du vin. La Providence se montre si paternelle que dès que j'éprouve le moindre besoin je trouve le garde-manger rempli. Je suis à peine connu et cependant

j'ai découvert sans aucune difficulté des appartements qui me sont prêtés durant six ou huit ans. Dans l'un d'eux nous avons installé le téléphone. Et ce qu'il y a d'épatant, c'est que ma précieuse personne ne devant pas trahir sa présence, j'actionne la sonnerie et de bonnes âmes font le reste.

Et en ce qui concerne malades et mourants? Si je pouvais, je voudrais bien me multiplier indéfiniment. Une fois il m'est arrivé d'assister une théosophe à tout crin. Durant une heure elle lança des blasphèmes et des malédictions contre tout ce que nous avons de plus saint, contre les Saints, les sacrements et la Sainte Vierge. Elle changea tellement en l'espace de six jours que ses lèvres ne murmuraient plus à la fin que des Ave et des Credo. A quelle dégradation n'était-elle pas parvenue cependant par suite du manque d'éducation religieuse !

Au fait quand trouverons-nous seulement une demi-heure complète pour raconter les milliers d'incidents dont notre vie si active est remplie. J'aspire au repos d'une maison régulière et ici même au milieu de la tourmente je touche l'aide spéciale qui vient de Dieu, et les grâces particulières qu'il nous accorde au milieu de ces graves périls. Nous sentons spécialement sa présence les jours où le découragement s'abat sur nos âmes accablées, et si je comprends parfaitement le cri que Saint-Paul éleva par trois fois vers le Seigneur lorsqu'il le priait de le retirer de ce monde, j' expérimente non moins bien la vérité que renfermait la divine réponse : « Sufficit tibi gratia mea, quia virtus in infirmitate perficitur ».

Adieu. Mon bon souvenir à tous. J'unis mes prières et mes Saints Sacrifices aux vôtres.

MIGUEL ENGHIEN
(*pseudonyme du P. Michel Pro*)

IV. Détails sur la mort du P. Michel Pro, S. J.

Il avait été ordonné prêtre à Enghien(Belgique) pendant sa troisième année de Théologie.

Au cours de l'année suivante 1925-1926, il eut à subir toute une série d'opérations qui le laissèrent très affaibli.

Pendant l'été 1926, appelé par son P. Provincial il arrivait à Mexico, juste au moment où les lois du 31 juillet enlevaient aux prêtres toute liberté d'exercer leur ministère. Les circonstances étaient des plus critiques, et cependant on les aurait dites faites pour lui : sa proverbiale et constante bonne humeur, son habileté à se tirer des affaires les plus épineuses, et surtout l'ardeur de son zèle pour les âmes, sa confiance entière dans le bon Dieu, et l'habitude de s'oublier soi même

lui permettaient de semer le bien à pleines mains, visites des malades, administration du viatique, de l'extrême onction : « c'est ici que je voudrais me centupler », disait-il dans une de ses lettres ; et dans une autre : « On ne peut plus se rappeler le nombre des confessions, communions, et baptêmes ; les mariages seuls dépassent une demi douzaine par semaine. Je ne sais pas combien j'ai donné de passeports pour l'autre monde ! » Le manque de prêtres est extrême, écrivait-il en une autre occasion, les gens meurent sans sacrements, et notre petit nombre n'y suffit pas.

En trois premiers vendredis consécutifs, ils distribua à lui seul, 900, 1300 et 1500 communions. D'ailleurs son exemple constant et ses conversations donnaient aux âmes une forte impulsion vers une vie de sacrifice et d'abnégation ; quoiqu'il fût d'une nature très joviale, son contact inspirait de la vénération, et laissait dans les âmes des traces profondes ; il obtenait par sa direction spirituelle des changements radicaux et durables, même dans les caractères naturellement rebelles.

Il commença à pourvoir de provisions, de vêtements, de logements, bref à secourir des familles tombées dans la misère, du fait que leurs chefs avaient été fusillés, incarcérés ou exilés. En mai il faisait déjà vivre trente-neuf familles ; en octobre, il écrivait : « Voilà déjà 96 familles que nous pourvoyons de tout, et ceci, avec la particularité que nous ne comptons sur aucune ressource fixe ». Le travail et les difficultés de toute sorte dans lesquelles il se débattait, dépassait tout ce qu'on peut imaginer, mais la solution de tout, il la trouvait dans l'obéissance et la soumission entière envers ses Supérieurs comme il résulte de leur témoignage, et dans la confiance sans limite en Dieu, en Dieu son Père, comme il l'appelait constamment. Il gardait toujours au fond de son âme un désir intense, comme disent ses lettres intimes, de donner un jour sa vie pour N. S. Il demandait cette grâce avec humilité et avec de vives instances et en attendant il faisait de sa vie ordinaire un sacrifice perpétuel, en procurant, sans prendre aucun repos, la gloire de Dieu et le bien de toutes les âmes qu'il pouvait atteindre. Mais en peu de temps il avait déjà parcouru un long chemin et Dieu son Père voulut le faire parvenir au suprême idéal de sa vie et lui demanda le sacrifice de son sang et de son honneur.

Le 17 novembre 1927, à 2 h. du matin, les agents de la police secrète arrêtaient le P. Michel Pro et le conduisaient à l'Inspection Générale de Police, prison provisoire des prévenus qui doivent être immédiatement livrés à l'Autorité Judiciaire pour être jugés conformément à la Loi.

On interna le P. Pro dans un cachot étroit, humide , obscur et infect ; on le tint au secret le plus rigoureux durant 6 jours,

puis, sans avoir pris soin de le faire interroger par un juge, et de consigner ses déclarations en forme, sans lui avoir permis de dire un mot pour se défendre, les agents de la police formulèrent une accusation remplie de contradictions et d'irrégularités, dans laquelle ils déclaraient, sans aucune preuve, que le P. était le « directeur intellectuel » d'un attentat à la dynamite commis peu de jours auparavant.

Le 23, les journaux du matin annoncèrent que le P. Pro avec ses trois compagnons de prison, allaient être jugés légalement. Tout le monde désirait vivement ce jugement, certain qu'on était d'un verdict reconnaissant l'innocence des prévenus. Dès le début en effet, personne, pas même parmi les ennemis de la religion, n'avait ajouté foi à une accusation si exorbitante.

Or, ce même jour, à la surprise générale, vers 19 heures du matin, la nouvelle courut en ville que le P. Pro et ses compagnons avaient été fusillés comme auteurs de l'attentat.

Que s'était-il passé?

La veille de l'exécution, dans la soirée, le Général Robert Cruz, inspecteur général de police, avait reçu l'ordre formel du Président Calles de tuer au plus tôt le Père et ses compagnons de prison. Cruz demanda quelle forme on pourrait donner à l'exécution pour qu'elle eût une apparence de légalité. Calles répondit ces paroles textuelles : « Je ne veux pas de forme, ce que je veux, c'est l'acte ».

L'édifice de l'Inspection, situé au centre même de la Capitale, à l'heure la plus belle du jour, devait servir de théâtre à un des crimes les plus odieux de Plutarque Elie Calles, le plus grand persécuteur de l'Église, selon la phrase même de Pie XI.

Avoir entre ses mains un Jésuite estimé dans toute la ville, pour son zèle sacerdotal infatigable et héroïque, très aimé pour sa charité inépuisable, par grand nombre de familles réduites à la misère à cause de la persécution ; pouvoir le calomnier impunément à l'occasion du récent attentat ; pouvoir l'assassiner sans danger et « tuer » pour ainsi dire de douleur tout un peuple croyant.... c'était vraiment trop tentant et il ne fallait pas s'exposer à laisser échapper si belle occasion. C'est ce qui serait arrivé si l'affaire avait été portée devant les tribunaux de qui elle relevait uniquement. Voilà pourquoi cette hâte, cette forme d'exécution et un déploiement extraordinaire de forces pour assurer le résultat.

De nombreuses troupes de toutes armes entouraient l'Inspection, des mitrailleuses flanquaient les murs de la prison, des patrouilles de cavalerie circulaient dans les avenues avoisinantes et sur la Grand'Place de Carlos IV. Dans ce décor et en présence de tout le personnel de l'Inspection, en présence des reporters invités à dessein, en présence d'une foule immense entassée dans les jardins de l'Inspection, sur les

balcons et les terrasses voisines et juchée jusque sur les toits des taxis, le confesseur de Jésus-Christ fut passé par les armes.

Les retours intermittents de fureur anti-catholique de Calles ont presque toujours pour cause un violent dépit d'avoir vu échouer tel ou tel de ses caprices « néroniens ». Calles avait encore present à sa mémoire rancunière le refus digne et catégorique que reçurent à Rome ses propositions hyprocrites en vue d'un arrangement honteux et inadmissible de la question religieuse. Ces propositions avaient été faites en cachette par un vil serviteur des héros de la révolution.

Cette circonstance ajoute une auréole toute spéciale à la gloire du Jésuite martyr. La rage de Calles contre l'immutabilité des Droits de la Ste Église et contre le Primat du Souverain Pontife n'eut pas une petite part dans la mort du P. Pro .Ressemblance curieuse avec le martyre du Bx. Edmond Campian qui fut, lui aussi, calomnié et condamné soi-disant pour délit de trahison envers la Patrie, en réalité pour avoir défendu la foi véritable et le Primat du Siège Apostolique, comme le dit l'oraison de sa messe.

Tous les assistants furent surpris de l'admirable sang-froid et de la présence d'esprit dont fit preuve le P. Pro à ses derniers moments. Enfermé dans un cachot, il n'apprit sa condamnation qu'au moment où le peloton d'exécution était déjà formé et se trouvait sur les lieux « S'entendant appeler par son nom, le Père sortit de sa prison ; quand il vit de quoi il s'agissait, il rentra pour arranger ses habits et se présenter plus convenablement au public. Il fit ses adieux jovialement à son petit-frère Robert et à un ami qui se trouvait là, en leur disant simplement : « A tout-à-l'heure, mes petits ! ». Il dit adieu également à l'agent qui l'avait arrêté, et comme celui-ci lui demandait pardon de sa conduite, le Père Pro lui répondit : « Non seulement je vous pardonne, mais je vous remercie », et il l'embrassa affectueusement.

En arrivant au mur d'exécution, il dit avec calme : « Attendez un peu » ; il s'agenouilla avec un profond recueillement, se signa lentement, joignit les mains, offrit sa vie à Notre-Seigneur pour la Sainte Eglise persécutée, récita l'Acte de Contrition, recommanda son âme à Dieu, baisa dévotement le petit Crucifix qu'il portait à son cou. Il le prit dans une main, de l'autre saisit le chapelet, se leva, et tendit tranquillement les bras en croix.Puis, fixant sans sourciller les fusils qui le visaient au cœur, il dit d'un ton de voix modéré : « Vive le Christ Roi ! » Au même instant il tombait inanimé, les bras toujours en croix.

« Vive le Christ Roi ! » C'est la formule sacrée des martyrs modernes du Mexique. Sur les lèvres du P. Pro, elle n'a pas l'accent passionné et martial d'autres témoins de notre foi,

elle semblait vraiment être la formule de la consécration par laquelle le prêtre sacrifie la victime sublime. Le P. Pro mourait, comme Ministre de l'Autel, pour la vérité du Christ.

Les spectateurs étaient profondément émus. Mais ce qui les surprenait par dessus tout, c'était de voir, en un condamné, ce courage non pas seulement serein, mais empreint d'un doux et paisible sourire. Les amis intimes du P. Pro, eux ,connaissaient la clef du secret ; ils savaient son désir ardent, depuis le déchaînement de la persécution actuelle, de mourir martyr et victime totale pour la Sainte Église. Le Père ne voulait pas seulement la mort physique, mais il désirait mourir déshonoré, calomnié, méprisé pour imiter de plus près Notre-Seigneur et être compté, comme lui, parmi les scélérats, « et cum sceleratis reputatus est ».

Ainsi devait mourir un disciple de St. Ignace, un fidèle observateur de la règle 11e, un habitué du 3e degré d'humilité.

Bien sûr, un tel deshonneur, fruit d'une accusation calomnieuse, n'a existé que dans l'esprit perverti du tyran et dans le pieux désir du Jésuite. Dans la capitale, tout le monde, amis et ennemis, affirmait l'innocence du Père. L'Inspecteur général de police déclara lui-même, la veille, à un avocat du parti révolutionnaire, que l'on n'avait pas établi que le P. Pro, ni aucun de ses trois compagnons fussent véritablement coupables de l'attentat, mais, ajoutait-il dans une sortie contre la religion, en parlant du Jésuite : « Voilà qui démontre que les justes payent pour les pécheurs ». Tout le personnel de l'Inspection pensait de même.

Le public,en général, a bien montré comment il appréciait de tels actes ; on en eut la preuve dans la manifestation splendide et vraiment extraordinaire de deuil, de piété, d'enthousiasme qui marqua les funérailles.

Dès que les corps du Père Jésuite et de son frère Humbert furent installés dans la maison de leur père, Monsieur Pro, une véritable procession de pieux visiteurs appartenant à toutes les classes de la société se forma et atteignit parfois des proportions incroyables. Il fallut des agents de ville pour régler la circulation dans les rues et organiser l'entrée dans la maison mortuaire. Ce n'était plus un deuil, c'était un jubilé. On pleurait de chagrin sans doute, mais c'étaient des larmes de douce et tendre dévotion. On apportait des crucifix, des chapelets ou d'autres objets de piété pour les faire toucher aux corps des martyrs. Il y eut des scènes émouvantes. Une pauvre vieille portant dans ses bras son petit enfant, prit une rose blanche déposée par les pélerins sur le cercueil du Père, la frotta à la vitre qui protégeait la figure du martyr, puis avec elle fit un signe de croix sur son enfant et la lui donna à baiser comme une relique.

Très nombreux ceux qui, après avoir contemplé le visage des

martyrs, se signaient comme devant une image bénite. On remarquait, entre tous, l'héroïque père des confesseurs du Christ, qui, avec un courage chrétien indicible, à genoux entre ses deux enfants, ne cessait d'offrir à Dieu ces pures victimes. Il consolait lui-même ceux qui s'affligeaient trop : « Le Père était un apôtre, leur disait-il, et mon cher Humbert a été un ange toute sa vie. Ils sont morts pour Dieu et ils jouissent de lui au ciel ». Il est bien évident que ces paroles ne tarissaient pas les larmes, mais elles les transformaient en quelque chose de divin. Une de ses filles, modeste, distinguée, pleine de délicatesse et très courageuse aussi, sœur des Agnès et des Cécile, complétait cette admirable scène vraiment digne des premiers siècles de l'Église chrétienne. Durant la nuit, un groupe nombreux resta pour veiller les morts. Ce fut aussi, par une circonstance providentielle, une veillée eucharistique. On avait promis à Robert, le plus jeune frère des martyrs, emprisonné lui aussi pour le Christ, qu'on l'autoriserait à aller voir ses frères à 2 heures du matin. On voulut saisir cette occasion pour lui donner la sainte communion qu'il aime tant recevoir. A la demande de la famille, on avait donc mis une hostie consacrée dans un reliquaire et déposé ce reliquaire sur le cercueil. Ainsi on eut l'heureuse fortune d'avoir une adoration nocturne du Très Saint-Sacrement bien semblable à celles que devaient avoir les premiers chrétiens dans les catacombes.

De 11 heures à minuit, il y eut l'heure sainte, très fervente, avec sermon et prières. Le pauvre Robert ne vint pas, mais l'annonce de sa venue avait valu à sa famille la visite réelle de sor « Grand Ami » comme il aime à appeler lui-même Notre-Seigneur. Entre 4 et 5 heures, on célébra deux messes de Requiem, avec communion générale des assistants. A 6 h., on ouvrit la porte de la maison, car la foule entassée dans les rues le rélamait vivement. C'étaient presque tous des ouvriers qui voulaient une dernière fois, avant d'aller au travail, rendre visite à « leur Père ». Ainsi recommença la procession de la veille, mais considérablement augmentée.

Enfin à 3 heures de l'après-midi, heure fixée pour conduire les cercueils au cimetière, l'affluence des voitures et des personnes de toutes classes devant la maison de Monsieur Pro et dans les rues avoisinantes était énorme. Quand on annonca que le corps allait sortir de la maison ,soudain le silence et le recueillement succéda à la confusion et au brouhaha des voitures et de la foule. Lorsque le cercueil parut sur le seuil, un cri assourdissant, unanime, jaillit spontanément de milliers de poitrines : « Vive le Christ-Roi ! », tandis qu'éclatait un tonnerre d'applaudissements .A ce moment beaucoup se mirent à genoux et de partout tombait sur le cercueil une abondante pluie de fleurs. Qui aurait pensé que ce cor-

tège était un enterrement? C'était plutôt une bataille de fleurs, un triomphe, une apothéose. C'était une béatification spontanée par acclamation populaire. C'était surtout la voix du peuple qui vraiment en ce cas était le fidèle écho de la voix de Dieu et réfutait la calomnie du tyran, car elle semblait lui crier :« Vous dites, vous, que c'est un assassin, et moi je dis que c'est un élu de Dieu favorisé déjà du pouvoir divin, puisque en vérité, il est humainement inexplicable que, durant ces temps de terreur, un enterrement de condamnés, ce ne soit pas la panique, la désolation planant sur des cercueils ; or c'est au contraire une explosion de courage et d'enthousiasme, une sainte bravoure qui anime des milliers de personnes appartenant à la classe la plus humble comme à la plus haute société mexicaine ».

Les autres fois, pour une manifestation de piété des plus insignifiantes, il y avait aussitôt pour l'empêcher, un déploiement considérable de forces de police du « Jupiter tonnant » ; aujourd'hui pour cet acte tout-à-fait solennel de culte public, avec prières et chants à gorge déployée, pour une cérémonie bruyante se déroulant en grande pompe, il n'y eut pas une voix pour parler de soumission respectueuse à la loi Calles ; et cependant il s'agissait de glorifier les ennemis les plus qualifiés du tyran ! Longtemps il fallut supporter la poussée terrible d'une foule qui, véritable vague humaine, déferlait contre les cercueils, pour les toucher et les vénérer. Ce ne fut qu'avec peine qu'on put enfin organiser le cortège funèbre ou plus exactement la marche triomphale vers la colline des « Dolores ». A la promenade de la « Réforme » le cortège était déjà parfaitement ordonné. Quatre files d'automobiles protégeaient, en deux groupes, le centre de la procession formé par des milliers de personnes, marchant par rangs de quatre et récitant sans arrêt le chapelet.

Au croisement des rues, des personnes se groupaient, s'agenouillaient, et faisaient le signe de la croix au passage des cercueils.— Les tramways et les autres véhicules, si nombreux au parc de « Chapultepec », se vidaient, et leurs voyageurs se joignaient au cortège. Sur la place qui s'étend à côté du cimetière, il y avait peut-être encore plus de monde que dans le cortège. Tous vinrent au devant de nous dans la spacieuse avenue. La piété alors fut à son comble ; c'était un mélange touchant de joie triomphale et de deuil.Des hymnes et des cantiques au Christ Roi éclatèrent spontanément avec une ardeur et un entrain indicibles. Du plateau des « Dolores » ces voix se précipitaient avec force dans la vallée, pénétrant dans le palais de « Chapultepec » et mettant en fureur, sans aucun doute, son tout-puissant seigneur dont les rancunes criminelles provoquaient bien malgré lui ces manifestations de foi et de piété. Quand on descendit le corps du P. Pro dans

le caveau mortuaire de la Compagnie, un profond silence se fit dans toute cette foule au comble de l'enthousiasme, — mais pour donner bientôt libre cours à sa foi et à sa piété — quand soudain après l'enterrement une voix fit entendre ce cri : « Vive le premier Jésuite martyr du Christ Roi ! », tandis qu'on se dirigeait vers la tombe d'Humbert. Comme tout-à-l'heure, silence pendant la bénédiction de la fosse et la descente du cercueil. Le vénérable vieillard, père du fervent jeune catholique tué au printemps de sa vie, prit la pelle, jeta sur le corps de son fils la première pelletée de terre qui se transforma en sainte relique au contact des restes du martyr et puis se retirant d'un pas décidé : « C'est fini, dit-il, *Te Deum laudamus* ! »

Impossible de décrire l'impression profonde que produisit sur les spectateurs cette invitation à chanter d'hymne d'actions de grâces. On psalmodia le *Te Deum*, mais les voix s'arrêtaient souvent, entrecoupées par les sanglots, et ces sanglots étaient l'expression de sentiments inconnus jusqu'alors et que seuls peuvent comprendre ceux qui les ont éprouvés.....

Au spectacle de si belles manifestations, qui refuserait de croire que le Christ Roi garde dans son cœur un amour de prédilection pour ce peuple du Mexique si dévot à Notre Dame de Guadeloupe? Qui refuserait de s'associer à l'immense espoir qui donne courage au peuple mexicain, que le jour approche du triomphe définitif de Jésus-Christ au Mexique?

Mission hollandaise de Java

Le petit séminaire de Djokjakarta

Le dimanche 18 décembre 1927 a été pour les catholiques de Java et de toutes les Indes Néerlandaises un très grand jour. Ce jour-là eut lieu la bénédiction solennelle du nouveau Petit-Séminaire de Djokjakarta.

A sept heures et demie les solennités commencèrent avec une Messe pontificale, célébrée par Mgr. Antonius van Velsen S. J., vicaire apostolique de Batavia (1). Pour relever la cérémonie, tous les Supérieurs d'ordres et de congrégations tra-

(1) Il nous plaît de relever ici que Sa Grandeur a fait sa seconde année de philosophie à Jersey en 1891-1892.

vaillant à Java avaient été invités. La Messe fit grande impression : un bon nombre de catholiques Javanais aussi bien qu'Européens y assistaient. On y remarquait entre autres Son Excellence Mr Dr Koolen, ancien président de la Chambre des députés et ancien ministre du travail en Hollande, d'autres catholiques de marque. Les sessions du « Conseil des Indes » et du « Conseil du Peuple » empêchèrent hélas ! ses membres catholiques de répondre à l'invitation qui leur avait été faite. Ils s'excusèrent par dépêche ou par lettre. Les servants et les chanteurs étaient uniquement des séminaristes. Pour la première fois Mgr. portait à Djokja la « cappa magna » ; elle était tenue par deux pages — des séminaristes , — habillés en Javanais avec un beau « kawoeng » batique (1), en turban, et porteurs d'un « criss » (poignard javanais à fourreau doré).

La Messe terminée, on se rendit au nouveau bâtiment, situé à une distance d'environ 100 m. de l'église. Là on attendait l'arrivée de Mgr. Vers neuf heures et demie Mgr arriva, et après s'être revêtu des habits liturgiques dans la sacristie, il se rendit à la galerie, précédé des 44 séminaristes, pour y accomplir la bénédiction du bâtiment et de la croix.

Après la cérémonie Mgr. adressa la parole aux fidèles : « Grande est aujourd'hui la joie de tous les catholiques des Indes néerlandaises et surtout de ceux de Java, joie que partagent les catholiques de Hollande, car c'est le premier séminaire de toute l'Insulinde qui vient d'être béni. C'est l'épanouissement de l'œuvre très petitement commencée pour la formation d'un clergé indigène, il y a environ 16 ans au Collège St-François Xavier à Moentilan (école normale) ».

Ayant remercié Dieu, les fondateurs et les bienfaiteurs du Séminaire, le P. Hoeberechts, ancien Supérieur de la Mission, et l'architecte de la Maison, Mgr. s'adressa à ses séminaristes :

« Mes chers séminaristes, vous êtes venus dans ce séminaire pour suivre un très noble idéal : pour être élevés à la dignité de prêtre. Sachez bien cependant quels devoirs cet état impose : vous devez devenir d'autres Christ, et suivre votre divin modèle dans ses humiliations et son esprit de sacrifice. Si vous venez chercher des jouissances ou des honneurs, ou si vous voulez mener une vie aisée, votre place n'est pas ici, et mieux vaudrait quitter cette maison. Souvenez-vous en : le prêtre doit savoir se sacrifier tout entier — tout comme le Christ — pour la Gloire de Dieu et le Salut du prochain ».

(1) « Kawoeng » = sorte de soutane teinte en différentes couleurs, d'après le procédé javanais qui s'appelle le « baticage » ; aux endroits qu'on ne veut pas colorer la toile est cirée, puis on la met dans un bain de teinture. Dès que la toile est sèche on enlève la cire, et ainsi de suite pour les autres couleurs.

Après Mgr. le P. van Kalken, supérieur de la mission, le P. Muller, directeur du Séminaire. M Schutte, député du parti catholique Indien, prirent successivement la parole.

Il y eut ensuite une conversation animée et cordiale entre Javanais et Européens dans la vaste galerie du séminaire, et plusieurs profitèrent de l'occasion pour visiter tout le bâtiment. Le séminaire a une longueur de 93 m. ; une aile sert de demeure aux professeurs et s'étend en profondeur sur 16 m. Il y a deux étages,ce qui n'est pas l'habitude des constructions de Java. Le rez de chaussée contient cinq classes, un réfectoire, une salle de récréation, une chapelle provisoire et un parloir. L'étage est destiné aux dortoirs.

Le soir Mgr. donna la Bénédiction du St-Sacrement, que suivit le chant du Te Deum. La journée se termina par une pièce de théâtre : « La Vocation » ; c'était l'œuvre d'un séminariste.

***

La cérémonie de la bénédiction ayant eu lieu le dimanche, l'inauguration solennelle sans cérémonies liturgiques fut fixée au Mardi, 20 décembre. Les autorités civiles y étaient invitées. On y voyait ainsi : le Résident de Djokjakarta (gouvernement Hollandais), le Sultan de Djokjakarta (gouvernement indigène sous les auspices du gouvernement hollandais), le prince Pakoealam et d'autres « pryaji », l'Assistant-Résident, les contrôleurs de Djokja, le Commandant militaire de Djokja, son Excellence Mr Koolen, les Inspecteurs de l'Enseignement indigène, les Régents du district Djokja, les autorités des Associations catholiques ..... Le réfectoire était transformé en une belle salle de réception,où les places d'honneur étaient réservées aux hauts personnages : on avait prêté pour la circonstance les plus beaux fauteuils de la ville !

A neuf heures sonnant les invités arrivèrent, la plupart en auto. Ils furent reçus par Mgr., qui, remplissant le rôle d'hôte, les conduisit de la Galerie à la salle de réception.

Mgr. fit un discours en Malais ; il exposa le but du séminaire, et l'histoire de sa fondation par les amis de la Mission des lointaines régions septentrionales.

Le Résident prit ensuite la parole ; il parla aussi au nom du Sultan, car sa Hautesse n'aime pas à le faire au cours des cérémonies officielles. Il commença par remercier Mgr. de l'invitation qui lui avait été faite, heureux de cette occasion qui lui permettait de montrer sa sympathie à la grande œuvre des séminaires.

Quoique païen et franc-maçon, il reconnaissait la haute

dignité du sacerdoce catholique, et félicitait les séminaristes Javanais de s'être consacré par amour de Dieu à une tâche aussi noble. « Que l'extérieur du bâtiment, dit-il, soit l'image de votre vie : beauté et simplicité ». Il se disait heureux de posséder dans son district un institut de si grande importance et il finit par en félicitant Mgr et les Pères.

Après Son Excellence Mr Koolen qui parla au nom des catholiques Hollandais, le Javanais Lodewijk Jama prit la parole au nom des catholiques de son pays, s'exprimant en langue Javanaise. Il remercia Mgr de la fondation du Séminaire, et s'adressant ensuite au Sultan lui exprima sa vive gratitude d'avoir bien voulu, par sa présence, montrer l'intérêt qu'il portait à ses sujets catholiques.

Les discours terminés les conversations s'élevèrent animées et cordiales. Le P. Muller, directeur du Séminaire, s'offrit à faire visiter le bâtiment. Quand les invités revinrent dans la salle de réception, des rafraîchissements et des cigares les attendaient.Mgr s'entretint avec beaucoup d'affabilité avec le Sultan en langue Malaise. De mémoire d'homme on n'avait vu rire le Sultan de si bon cœur.

Quelques jours auparavant Mgr. lui avait rendu visite au « Kraton » (1).

Vers onze heures le Résident et le Sultan prenaient congé de Mgr. qui les reconduisit à la porte, tandis que le P. Muller demandait au Sultan s'il ne désirait pas visiter le Collège St Ignace (2) (noviciat S. J., juvénat, philosophie ; le Collège est situé derrière l'Église). Le Sultan accepta. Les scolastiques, étaient en train de travailler lorsqu'il passa dans le corridor. Très curieux devoir l'intérieur d'une chambre de scolastique, il alla même jusqu'à s'entretenir pendant quelques instants avec le frère Tjiptakoesoema. Il le questionna sur le pauvre mobilier de sa cellule ; l'agenouilloir notamment l'intriguait beaucoup. Arrivé au réfectoire, on lui dit que les frères Javanais et Hollandais y étaient mêlés, qu'ils y lisaient pendant les repas à tour de rôle, et qu'ils servaient eux-mêmes à table, etc.

(1) le « Kraton » = le palais du Sultan.

(2) Il y a maintenant 17 jésuites javanais :

1 prêtre, entré dans la Compagnie en 1915, ordonné à Maestricht en 1926 ; en ce moment il est au 3e an, St-Bruno's College, Angleterre. C'est le premier prêtre javanais.

2 scol. en théol. à Maestricht ;

1 scol. prof. au Collège de Moentilan (Java) ;

1 scol. catéch. à Djokja ;

6 schol. en philos. à Djokja ;

2 scol. au juvénat à Djokja ;

4 novices à Djokja.

Ce qui l'impressionna surtout fut de voir Javanais et Européens vivre d'une vie commune, sans distinction de races, soumis à la même simplicité et jouissant des mêmes privilèges. Le Sultan se montra plus frappé de la visite du Collège que de celle du séminaire.

*
* *

Deux jours après l'inauguration du séminaire, Son Excellence Mr Koolen était invité à visiter le « Kraton ». Ce devait être une réception officielle ; il lui fallut donc venir en grande tenue. L'auto du Sultan vint le chercher à son hôtel ; on alla à la maison du Résident, où tous les hauts personnages étaient rassemblés. De là tout le cortège partit pour le « Kraton ». Le Sultan lui-même alla à la rencontre du ministre, lui offrit le bras et le fit asseoir à ses côtés, tandis qu'on exécutait une danse. On servit le thé, que le Sultan voulut lui-même verser au Mr Koolen.

Quelques jours après, le Sultan rendit la visite au ministre. A cette fin le Résident lui offrit sa demeure.

*
* *

Le 3 février 1928 le Résident, l'Assistant-Résident, et le Sultan entouré de plusieurs princes étaient encore présents à Djokjakarta à l'inauguration de l'école « M. U. L. O. » (1) des frères de l'Immaculée Conception. Ils visitèrent aussi l'imprimerie St-Pierre Canisius.

(*Mededeelingen voor de Nederlandsche Provincie*, Avril 1928).

A la recherche du „Trésor des Jésuites"

Nous groupons ici quelques renseignements empruntés à deux articles de La Croix *et de l'hebdomadaire catholique anglais* The Universe *sur cette affaire du « trésor des jésuites »....*

(1) École « M.U.L.O. » = école au programme plus étendu que celui de l'enseignement primaire.

A Londres, dans la Cité, c'est-à-dire au centre du réalisme le plus expérimenté, le plus calculateur, le plus défiant, le plus inaccessible aux surprises du sentiment ou de l'imagination, il s'est constitué en janvier 1928, sous le nom de *Sacambaya Exploration Company*, une Société au capital de 20.000 livres sterling, soit 500.000 francs-or ou à peu près 2.500.000 francs actuels, Société dont l'origine et le but sont définis par le *Star*. On ne lira pas son exposé sans surprise ni surtout sans agrément.

Il s'agit de retrouver « le trésor des Jésuites » et voici l'histoire de ce trésor.

Il consiste en lingots d'or, en argent, en diamants ; la valeur est de 200.000 douros, soit à peu près 280 millions de francs-or ou 1.400 millions de francs de notre monnaie. Pas plus, pas moins.

Ces richesses avaient été accumulées par les Jésuites au XVIII^e^ siècle, dans le pays qui est aujourd'hui la Bolivie et qui s'appelait alors le Pérou supérieur. « L'or du Pérou », on sait ce que cela veut dire et il tient toujours sa place dans la conversation.

En 1778, comme on le sait, les Jésuites furent expulsés de ce territoire qui était espagnol et déportés. Ils réunirent leurs richesses dans le couvent de Plazueale situé sur la rivière appelée Sacambaya, non loin de La Paz, et, en prévision de jours meilleurs, ils les ensevelirent dans des grottes qui sont au flanc de collines situées en face du couvent.

Le rapport explique comment les Jésuites purent mener à bout l'énorme tâche de remplir un grand tunnel qui est maintenant à découvrir et il dit que les prêtres y employèrent 500 Indiens pendant deux ans et demi. Deux cents moururent à la peine et les autres furent empoisonnés lorsque le trésor eut été mis en sûreté.

Le document sur lequel s'apuie le chef de l'expédition décrit le trésor en détails et renferme l'avertissement : « Il faut prendre de grandes précautions en entrant dans ces chambres, car il y a été déposé assez de poison pour tuer tout un régiment du Roi ».

Un des religieux, le P. Grégoire Saint-Romain, présida à l'exécution de cet important travail. Bien entendu, il dessina un plan minutieux de la cachette et il confia le document à son frère, lequel était gouverneur de Callao. A sa mort, ledit gouverneur remit le plan à son fils, et celui-ci en mourant, le confia à sa fille ,dona Carina. Cette dame en donna copie à un Anglais nommé Cecil Prodgers qui voyageait en Bolivie ces derniers temps, et en 1926 Cecil Prodgers, muni de la copie, se mit en devoir de découvrir le trésor.

A cette fin, il réunit une équipe d'ouvriers indigènes qui creusèrent le sol suivant ses indications. A un certain mo-

ment, ils exhumèrent un crucifix d'argent sur lequel étaient gravées les paroles que voici :

« Oh ! vous qui parviendrez ici, retirez-vous. Ce lieu est dédié au Dieu tout-puissant. Une mort affreuse en ce monde et la damnation dans l'éternité attendent quiconque osera pénétrer plus loin. Cette richesse appartient à Notre Seigneur. Retirez-vous et soyez-en paix ; les bénédictions du Seigneur se répandront sur vos jours et vous mourrez riches des biens de ce monde. Obéissez au commandement de Notre-Seigneur dans la vie et dans la mort. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.* »

Ayant déchiffré ce texte, Cecil Prodgers se sentit dans la bonne voie, mais il commit une imprudence irréparable : il donna lecture de l'avertissement à l'équipe et pas un seul de ses hommes, saisis de terreur, ne voulut continuer les travaux ni rester un instant de plus sur place.

Il reprit donc le chemin de l'Europe, se dirigea vers Londres prit langue avec des capitalistes et ainsi fut constituée la *Sacambaya Exploration Company*, laquelle met 500.000, francs-or à la disposition de Cecil Prodgers, le trésor devant être réparti à raison de 25 % aux propriétaires des terrains, 75 % à la Compagnie exploratrice.

L'expédition s'est embarquée à Liverpool. Elle se compose de dix-huit hommes, parmi lesquels des ingénieurs des mines, des mécaniciens emportant un copieux attirail de pompes, de machines perforatrices et autres. Le chef technique de la troupe est un docteur Sanders, nom qui fait penser à Jules Verne, bien que l'affaire ressemble moins aux créations du merveilleux conteur qu'à l'attrape bien vieille et connue du « trésor espagnol ».

Descendantes légitimes de la croyance anglaise à la Conspiration des poudres, la crédulité de Cecil Prodgers et celle de ses bailleurs de fonds, attestée par le versement de 25.000 livres sterling, sont un témoignage intéressant des perturbations auxquelles sont sujettes, même aujourd'hui, les cervelles où se loge encore le reliquat des légendes imbéciles fabriquées en d'autres temps sur les Jésuites.

*
* *

Ce n'est pas la première fois que l'on a essayé de retrouver ce trésor qui selon le prospectus a été enterré par les Jésuites, il y a plus de 159 ans, avant leur expulsion du pays. A la dernière recherche on a découvert un document qui, à ce que l'on prétend, avertit les « chasseurs de trésor » qu'une mort douloureuse attend ceux qui toucheraient aux richesses appartenant à Dieu notre Maître ».

Il semblerait que le général Melgarejo, président de la République bolivienne, fit un essai infructueux pour découvrir ces millions. Nous connaissons bien la carrière de Melgarejo et son habileté à s'approprier les biens des autres ; aussi nous permettons-nous de dire que ce qui a échappé aux griffes du dictateur « libéral » doit être très bien caché .

Le 25 janvier, quelques lignes sensationnelles parurent dans plusieurs journaux de Londres et de la province sur l'or caché des Jésuites. Le *Daily Sketch* consacra presque une colonne à ce sujet dans laquelle les dires fantastiques et absolument sans fondement rapportés dans les prospectus sont répétés sans commentaires ; cependant il faut ajouter que l'éditeur financier décrit le projet comme une « pure fumisterie ».

Mais ce qui réellement atteint les catholiques, c'est le fait que le prospectus et les comptes rendus ont fait leurs quelques unes des attaques les plus étonnantes et les plus outrageantes qui aient jamais été faites contre la Compagnie de Jésus.

Le prospectus dit que les Jésuites, pratiquement, ont réduit en esclavage les Indiens chez lesquels il avaient été envoyés. Quand les Pères apprirent que le gouvernement espagnol avait l'intention de les expulser, ils auraient employé cinq cents Indiens à creuser une caverne, dans une colline, près du monastère, pour y cacher leur trésor. Deux cents Indiens seraient morts à la peine et les Jésuites auraient empoisonné le reste.

Cette grossière accusation contre la Compagnie est entièrement inventée ; elle n'a pas en elle une ombre de vérité. On pourrait, ce nous semble, accuser le prospectus ou la presse quotidienne d'introduire délibérément des nouvelles sensationnelles pour capter le public qui, comme Newman l'a dit, est enclin à croire n'importe quel scandale mis au compte de l'Eglise catholique. La seule mention du mot Jésuite fait frémir d'indignation le protestant britannique épris de liberté. Il est difficile d'avoir une idée nette de ce que peut être dans l'imagination d'un protestant moyen la Compagnie de Jésus. Après une considération soigneuse, il semblerait qu'il se la représente comme un intermédiaire entre le Ku Klux Klan et une société à responsabilité limitée.

De tous les Ordres religieux, aucun ne prit une plus grande part à la conversion des Indiens de l'Amérique latine que celui des Jésuites. Voyageurs et écrivains protestants sont très enthousiastes lorsqu'ils parlent des réductions du Paraguay où les Indiens étaient réunis en groupements stables par les Pères et convertis par eux au christianisme et à la civilisation.

Le gouverment espagnol devint 'jaloux de leurs succès, et trafiquants et aventuriers se trouvaient lésés de ce que les

jésuites protégeaient les indigènes et les empêchaient d'être exploités et réduits en esclavage. Le massacre général d'Indiens comme celui dont parle le prospectus peut avoir été fait en d'autres endroits par des trafiquants et gens de cette cette espèce, mais c'est une calomnie que de l'imputer à l'Église.

Pour voir des atrocités de cette sorte, il nous faut regarder les colonies anglaises et hollandaises au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle et même plus tard. L'histoire de l'extermination des indigènes de Tasmanie, il y a moins d'un siècle, ne consitue pas une lecture très réjouissante.

Pourquoi ne trouvons-nous pratiquement aucun indigène dans l'Amérique du Nord et l'Australasie, alors que, au contraire, les Indiens de l'Amérique latine sont en beaucoup d'endroits du pays la partie la plus influente de la société ?

Nous doutons beaucoup que les Jésuites du Haut Pérou (Bolivie) aient été autorisés à rester dans le pays onze ans après le décret d'expulsion, ainsi que l'affirme le prospectus.

Le gouvernement espagnol eut avant peu des raisons d'estimer leur action et, quand la Compagnie eut été restaurée en 1814 par Pie VII, elle fut bientôt réintroduite dans presque toutes les parties de l'Amérique latine par les nouveaux gouvernements qui avaient conquis l'indépendance du continent.

Il ne sera pas sans utilité de citer un court extrait d'un mémoire adressé par les Indiens de la mission Saint-Louis au gouverneur de Buenos-Aires après l'expulsion de la Compagnie : « Les Pères de la Compagnie de Jésus savent comment agir avec nos faiblesses et nous sommes heureux sous leur conduite pour le service de Dieu et du Roi : si votre Excellence Monsieur le Gouverneur veut écouter nos prières et nous accorder notre requête, nous paierons un tribut plus grand ».

Plus loin : « Nous ne sommes pas des esclaves et nous désirons dire que la coutume espagnole n'est pas à notre convenance : — celle de ne prendre soin que de soi-même au lieu de s'assister les uns les autres. C'est la pure vérité et nous disons à votre Excellence qu'il faut y prendre garde : si on ne le fait, ce peuple sera perdu. Nous l'affirmons à Votre Excellence, au Roi et à Dieu, nous irons au diable, et, à l'heure de notre mort, où sera notre espérance ? »

Un voyageur anglais, Robertson, qui a visité les réductions en 1814 donne une peinture attristante de la désolation causée par l'expulsion des Jésuites. Les Franciscains qui les remplacérent n'avaient ni le nombre ni le moyen de continuer l'œuvre de leurs prédécesseurs. Robertson conclut son exposé par ce saisissant hommage aux Jésuites : « Si nous considérons le bien qu'ils firent plutôt que le mal qu'ils ne firent pas, nous trouverons que dans l'espace d'environ un siècle et demi, plus d'un million d'Indiens furent convertis par eux au chris-

tianisme et apprirent à être heureux et contents sous le gouvernement pacifique de leurs pasteurs éclairés et paternels — sort enviable qui contrastait avec les conditions de sauvagerie des tribus indépendantes autour d'eux ».

Robertson n'était pas catholique. Des écrivains protestants qui ne savent rien de la situation dans ces pays lointains varient continuellement leur méthode d'attaque contre les Jésuites. Parfois ils accusent les Pères de trahir le gouvernement espagnol en se faisant les champions des Indiens. Parfois ils les dénoncent comme persécutant et exploitant les indigènes. Combien fausses sont ces deux accusations, on le voit par la citation du mémoire donné ci-dessus. Au Mexique, dans l'Amérique centrale, au Chili et partout, c'est la même histoire de travaux incessants pour la conversion des Indiens et pour leur bien-être moral et matériel.

A l'intention du *Daily Sketch*, nous dirons que les Jésuites ne sont ni des moines ni des frères, mais des clercs réguliers, ce qui est tout autre chose. Le prospectus affirme que les Indiens ont refusé de travailler sous le docteur Sanders, et qu'il a été nécessaire d'embaucher des Anglais pour ce travail. Evidemment les Indiens n'avaient pas grande confiance, quoique le prospectus explique leur défection en la mettant au compte de la superstition. Un mot bien commode.

Quant à nous, nous croyons qu'il peut bien y avoir une mine d'argent abandonnée dans les environs de Plazuéla, mais nous n'avons aucune croyance au trésor des Jésuites.

II

Nous croyons utile d'insérer également la réponse que fit encore The Universe, *le* 23 *Mars* 1928, *aux attaques du grand journal anglais*, Nature.

Beaucoup de journaux populaires ont récemment donné une large publicité aux légendes du trésor jésuite enterré par les Pères dans l'Amérique du Sud. Naturellement, les journaux plus sérieux et de meilleure tenue ont montré plus de réserve à accepter leur histoire qui ne porte guère les marques de la vraisemblance.

La presse ne pouvait manquer de raconter l'affaire puisque une société a été fondée à Londres afin de réunir les capitaux pour la recherche des millions supposés. Mais il est vraiment étonnant de lire dans un journal sérieux comme la *Nature* un compte rendu de toute l'affaire sans réserve aucune, comme s'il s'agissait d'un fait bien établi.

L'histoire ainsi offerte par l'éditeur de la *Nature* à la

crédulité de ses lecteurs contient une calomnie très odieuse contre les pères jésuites.

Cette odieuse accusation est que les Jésuites mirent à mort quelques-uns (peut-être tous) des 500 Indiens, à l'aide desquels ils avaient construit la cachette où ils avaient déposé leur trésor, avant d'être déportés de Bolivie par les autorités espagnoles. Le but de ce meurtre supposé est suffisamment obvie : les morts ne parlent pas.

La *Nature* nous assure que les Jésuites ont caché leur trésor en 1778. C'est juste cinq ans trop tard pour que l'histoire soit plausible. La raison en est bien simple, c'est qu'il n'y avait plus de Jésuites dans l'Amérique du Sud à cette époque.

On pourrait objecter qu'une erreur de quelques années est une petite affaire. En tous cas, elle montre que la *Nature* n'a pas pris beaucoup de peine à contrôler ses affirmations. L'esprit scientifique est très exigeant de preuves strictes et veut une grande exactitude dans toutes les affirmations. Certainement *aliquando dormitat bonus Homerus* et l'esprit scientifique a parfois de petits sommes.

Nous sommes avertis par la *Nature* que la valeur du trésor, au taux actuel, est estimée à 12.000.000 de livres sterling. Il y a maintenant plus d'un siècle que les Jésuites ont été rétablis. On sait qu'ils sont nombreux, bien organisés et répandus dans le monde entier. Comment se fait-il que s'ils ont eu un si grand trésor, s'ils ont refusé de le livrer aux autorités, s'ils n'ont pas craint, pour assurer le secret du lieu où ils l'avaient caché de commettre le meurtre de quelques uns ou peut être de tous les Indiens qui les avaient aidés, comment se fait-il que les jésuites aient depuis lors laissé ce trésor inemployé dans sa cachette !?

Probablement, l'éditeur de la *Nature* sait qu'il y a eu de nombreux jésuites durant les dernières années. L'histoire manque de toute vraisemblance.

Si les Jésuites avaient tué seulement quelques uns des 500 Indiens comme la *Nature* le croit, il est clair que les autres auraient informé le gouvernement du crime et l'auraient ainsi mis à même de s'approprier les richesses qu'il avait demandé aux Jésuites de lui livrer.

La *Nature* ajoute que deux des mines d'où les Jésuites tiraient leur or et leur argent étaient connues comme très riches, et, ajoute-t-elle ingénument, elles n'ont jamais été louées à personne.

Ainsi, à quoi revient toute cette histoire? Une grande quantité d'or et d'argent (et, ajouterons-nous, de pierres précieuses) extraite de mines « connues comme très riches » mais « jamais louées », cachée par les Jésuites en un temps où il n'y avait aucun jésuite dans toute l'Amérique du Sud. Ensuite pour assurer le secret, les Jésuites massacrent « quelques-uns ou peut être tous » les Indiens qui les ont aidés, au nombre de

500. Enfin pour couronner le tout, les cupides jésuites abandonnent cette immense richesse et ne font aucune tentative pour la recouvrer ! ! !

III

Nous donnons aussi la traduction d'une note parue dans les Letters and Notices *d'Avril* 1928.

M. Sanders qui fait la chasse à « l'or des Jésuites en Bolivie » est parfaitement sincère dans l'appel qu'il adresse à ses souscripteurs. Nous lui souhaitons le meilleur des succès. Il est cependant bien difficile de reconnaître une ombre de fondement aux recherches qu'il se propose d'entreprendre. Les Jésuites seraient-ils même aussi noirs qu'on les décrit, l'histoire imaginée sur leur compte n'en porte pas moins les marques intrinsèques d'une pure invention.

Qu'un trésor en or d'une valeur de plusieurs millions ait été accumulé en Bolivie en quelques années, cela suggère la pensée que les mines de ce pays sont particulièrement riches de ce précieux métal.

Or, si la Bolivie abonde en minérais de toute sorte et est appelée à devenir le centre d'une industrie minière, déjà développée d'ailleurs, l'or ne figure que dans une proportion infime sur les statistiques officielles. On a extrait de l'étain, du plomb, du cuivre, de l'argent, du zinc, du bismuth et la production de chacun de ces métaux s'est élevée à plusieurs milliers de tonnes, tandis que toute l'extraction de l'or n'a abouti qu'à un total d'une trentaine de kilogrammes.

Le fameux « Douloureux document » dont on attribuait la composition à quelque Jésuite, n'est selon toute probabilité que l'une de ces machinations ourdies jadis à Madrid pour ternir le nom de la Compagnie au Paraguay. Un certain Bucarelli avait été envoyé à Corriendes pour s'emparer des Pères et de leurs prétendues richesses ; mais tout ce qu'il put trouver en fait de tresor ce fut des ornements d'église. Notre vrai crime avait été de donner la liberté aux Peaux-Rouges, ce qui n'était pas du goût des colons espagnols trop intéressés à l'esclavage des indigènes.

IV

Au moment ou nous corrigeons les épreuves de ce fascicule, parait dans The Universe (29 juin 1928) *la note suivante* :

« Des affiches jaunes placardées sur les murs ont annoncé

à tout Londres la sensationnelle découverte faite par l'expédition anglaise partie en Bolivie à la recherche du « trésor des jésuites » évalué à 12.000.000 de livres. — Il s'agit de la découverte d'un *mur bien construit* que les aventuriers, avec leur infatigable optimisme, croient être *le plafond de la chambre du trésor*. L'expédition avait certes mérité ce petit plaisir, puisque le correspondant du *Siar* rapporte qu'il a fallu, pour atteindre ce mur, faire sauter jusqu'à vingt tonnes de rocher, en se servant de la dynamite et de procédés hydrauliques.

Tous ceux qui participent à l'entreprise sont heureux malgré un travail de dix heures par jour dans de pénibles conditions. Les dangers n'ont pas manqué ; les chercheurs s'y attendaient d'ailleurs et l'un d'eux, au départ de Londres, déclarait « qu'ils tenaient leurs vies entre leurs mains ». Trois de leurs grues se sont mystérieusement écroulées et *c'est miracle qu'il n'y ait pas eu de victimes*. Le résultat de tout ceci, c'est un peu de bruit, beaucoup de travail, et quelques consolations dues à des trouvailles de minime importance, mais pas le moindre signe des 12.000.000 de livres, si alléchantes.

A noter que le gouvernement bolivien a publié une mise en garde contre les chercheurs de trésor ».

Nous publierons dans notre prochain numéro les résultats de l'expédition,... s'il y en a.

NÉCROLOGIE

Le P. Pierre Bouvier

1848-1925.

I

Jeunesse. — Education. — Vocation.
Le professeur. — Le prédicateur.

Le P. Pierre Bouvier est né à Chantenay, commune de la banlieue de Nantes, le 27 novembre 1848. Il était fils d'ouvriers habitant sur la paroisse Saint-Anne. Son intelligence précoce le fit remarquer de son curé, M. Léhuédé, homme de Dieu, ancien missionnaire diocésain et fondateur de cette paroisse. Plus tard, au collège, Pierre ne parlera de ce saint homme qu'avec un respect profond.

Il entra vers l'âge de douze ans au petit collège de la Ducherais en Campbon, arrondissement de Saint-Nazaire, « Notre petite classe de huitième, raconte un de ses condisciples, le vénérable curé du Pouliguen, se composait d'une douzaine d'élèves ; nous aimions bien Pierre Bouvier qui nous amusait par son originalité. Je le vois encore avec sa blouse verte et sa calotte noire, causant beaucoup et se servant d'expressions au-dessus de son âge, comme *apparemment* et d'autres qu'il avait entendues dans la ville de Nantes. On lui donna le surnom d'*apparemment*. Il disait aussi *Ma Doué*, mot breton entendu dans Sainte-Anne peuplée de Bretons du Finistère. Il attrapait comme surnoms tous ces mots qu'il prononçait d'une façon si drôle ! »

Quelques jours après la rentrée, la petite bande s'en va en promenade et s'arrête à trois kilomètres dans la campagne. On joue aux brigands. Pierre ne sachant pas jouer est installé comme aumônier de la prison où devaient être enfermés les

brigands et les voleurs. Ceux-ci sont pris par les gendarmes et condamnés à mort. « C'est alors que commence le rôle de l'aumônier. Pierre Bouvier monte sur un tas de fagots, donne à sa calotte la forme d'une barette qu'il tient serrée contre sa poitrine de la main gauche, et gesticulant de la main droite, il débute par cette phrase de l'*Epitome historiae sacrae*, commencé en classe la veille : *Deus creavit caelum et terram* ; après quoi, sans plus s'occuper de son texte, il tonne avec véhémence contre les voleurs et les assassins. Ce fut le premier sermon du Révérend Père Bouvier ».

Presque toujours dans les premiers de sa classe à la Ducherais, Pierre, sur le point de passer en 4e, entra au Petit séminaire de Nantes où affluaient tous les élèves des autres petits collèges du diocèse. A la première composition, en version latine, il obtint la première place et se maintiendra dans les premiers pendant les quatre années qui vont suivre.

En rhétorique, lui et quelques autres formèrent le projet d'organiser une conférence littéraire pendant les promenades ; là on prit la résolution de fonder un journal, *L'Etudiant*. Léon Séché qui posa plus tard sa candidature à l'Académie et qui était poète se chargea des poésies ; Very de Santa-Anna, brésilien, qui devint dans la suite historien du règne de Dom Pédro, rédigea les feuilletons ; Emile Legal, futur évêque de Saint-Albert au Canada, et Y. Martin qui mourra évêque chez les Canaques, victime de son dévouement aux lépreux, furent les autres principaux rédacteurs. Pierre Bouvier fit des articles philosophiques sur l'amitié ! *L'Etudiant*, hélas ! ne parut qu'une fois : il fut aussitôt confisqué !

Entré en 1868 au Grand Séminaire, le jeune Pierre Bouvier réussit admirablement en philosophie, prit une place importante parmi les argumentants et garda toute sa vie un souvenir enthousiaste de son professeur, M. Branchereau, prêtre de St. Sulpice. Il conquit son diplôme de bachelier ès-lettres à Rennes au mois d'août 1868. Il entra ensuite en théologie et reçut la tonsure le 18 décembre 1869.

Aux environs de cette date, on distingue dans ses notes intimes les échos de l'appel de Dieu : « Avec la vocation ecclésiastique le désir de l'apostolat.... Longtemps goût prononcé mais peu motivé, pour les Dominicains..... Depuis quelques

années, aspirations plus précises et plus raisonnées vers les Jésuites ». Durant les vacances de 1869, il se sentit plusieurs fois pressé de s'en ouvrir à son directeur ; il hésita, puis finalement garda le silence. Mais la voix de Dieu le poursuivait : « Pendant le mois de Saint-Joseph (mars 1870) prières quotidiennes pour obtenir la grâce de connaître ma vocation spéciale et d'y correspondre ; pendant ce temps, l'idée d'entrer dans la Compagnie de Jésus était tellement presente à mon esprit que je ne sais vraiment si je demandais à Dieu de connaître si j'étais appelé, ou de m'y appeler si je n'avais pas encore cette vocation ». Vinrent les vacances de 1870. La lecture de la *Vie de P. de Ravignan* brusqua la décision.. « 9 juillet,première ouverture à mon directeur ; deux questions : 1°) puis-je entrer dans la Compagnie de Jésus ? — 2°) supposé une réponse affirmative, est-il mieux pour moi d'entrer tout de suite ou d'attendre ?—Sans nulle hésitation mon directeur croit pouvoir répondre affirmativement à la première question ; quant à la seconde, il se réserve de réfléchir ».Après réflexion et prière, le directeur ne voyait nul inconvénient à ce que Pierre Bouvier fît encore une année de grand Séminaire, mais très sagement il lui conseilla de consulter le P. Alet. Celui-ci fut pour l'entrée immédiate, et le directeur laissa toute liberté.

Restait à obtenir l'autorisation de ses parents. De ce côté Pierre n'était pas sans craindre quelque opposition, car il avouait qu'en entrant dans le clergé séculier,il pouvait « être très utile à sa famille ». Gens de foi solide, le père n'opposa que quelques objections et la mère ses larmes. « Dimanche 24 juillet, ouverture de mon projet à ma mère ; elle m'écoute sans croire que je parle sérieusement.— Mardi 26, je lui déclare que mon départ est décidé, que j'ai mûrement réfléchi ; elle ne me fait aucune objection bien sérieuse, mais elle se met à pleurer ».

A la fin du mois d'août, Pierre Bouvier faisait à Angers sa retraite de probation. Nous avons sous les yeux son élection, très suggestive, car elle le montre au naturel, tel qu'il sera toute sa vie. Parmi les raisons *pour* entrer dans la Compagnie : « 1°) attrait pour la prédication et l'enseignement ;— 2°) désir d'une vie laborieuse et active ; répugnance pour les longs loisirs du ministère ordinaire ; — 3°) goût pour la vie de communauté ». Parmi les raisons *contre*, peu nombreuses

et insignifiantes, celle-ci qui n'est en somme qu'un *confirmatur* des raisons *pour* : « crainte d'ennui pendant les deux années de noviciat *sans études* ! »

Insistons un peu sur ce dernier mot. Le Père Bouvier est là tout entier avec son trait le plus caractéristique. A cette époque il a 22 ans, forte constitution, dons naturels d'orateur ; il se sent très capable d'enseigner ou de prêcher, et pourtant il pense d'abord à l'étude. Studieux, laborieux, aimant à approfondir les questions, à creuser les matières dont la connaissance s'impose à tout prêtre, de façon à se les assimiler et à porter sur elles un jugement sérieux et personnel, il est déjà, il sera toujours, de la lignée des Canisius et des Bellarmin, de ces docteurs et penseurs que Saint Ignace, au début même de sa grande œuvre, recherchait comme de bons ouvriers de la gloire de Dieu, dans la lutte contre l'erreur.

Durant son noviciat où il eut pour Maître d'abord le vénéré Père Pittar, mort missionnaire en Chine, puis le Père Mourier, il s'éprit des *Exercices* de saint Ignace dont le texte lui devint familier, dont il ne cessera de fouiller chaque phrase, chaque mot aux richesses inépuisables. Les expériments de novice ne lui faisaient d'ailleurs pas oublier les hautes questions de philosophie amorcées au Grand Séminaire et il racontait plus tard avec un certain humour qu'il s'était amusé plusieurs fois à taquiner le bon Père Mouriez sur l'Ontologisme. Quand il devint *ancien*, il eut le bonheur d'avoir pour *nouveau* un de ses condisciples et amis du Petit Séminaire de Nantes, Pierre Gaudin,qui fournira lui aussi une belle carrière de prédicateur (1).

***

Du noviciat d'Angers le jeune Père Bouvier vint, en octobre 1872, au collège S^te^ Croix du Mans qui abritait alors un juvénat, peu nombreux mais très choisi. A la rentrée de 1873 il était nommé professeur de Quatrième. Il avait trente et

(1) Esprit distingué et cultivé, excellent religieux, professeur d'humanités à Vannes et à Poitiers, le P. Gaudin après un ministère apostolique long et fructueux, mourut à Angers le 25 janvier 1915, un dimanche matin, frappé d'une congestion au moment de monter à l'autel.

quelques élèves avec lesquels il allait monter successivement en Troisième, en Seconde et en Rhétorique. « Au cours de ces quatre années, nous écrit l'un d'eux, le P. Crosnier, je ne me souviens pas qu'il ait eu jamais besoin de recourir à quelque répression énergique. Sa réserve naturelle, son regard ferme et grave, son ton d'autorité contenait les natures les plus dissipées ». Puis il empoignait ces jeunes intelligences. En lui pourtant « point de singularités, pas de saillies amusantes ni de procédés originaux ; sa méthode de formation était toute de sagesse et de bon sens, et c'est par là justement qu'il retenait nos attentions.... Nous lui étions tous très attachés ; nous sentions qu'il se donnait à nous de toute son âme ».

C'est bien cela ; le P. Bouvier fut toute sa vie le contraire d'un superficiel. Il allait tout droit au fond des choses ; ce qu'il y trouvait de bon, de vrai, de beau l'émouvait, et il avait une nature suffisamment vibrante pour transmettre à d'autres ses émotions. Ce sera plus tard le secret de son éloquence, ce fut à Sainte-Croix la raison de son action bienfaisante sur les élèves.

Docile observateur du *Ratio Studiorum* il ne craignait pas cependant les initiatives hardies. « Pris de zèle pour les connaissances de grammaire comparées, encore peu vulgarisées à cette date, il entreprit de nous conduire à la conquête du grec par des chemins nouveaux. Un beau jour, dans les premiers mois de la Quatrième, il nous fit fermer solennellement la vétuste grammaire gréco-latine de Gretzer et, pour un temps, commença de nous dicter les éléments d'une grammaire grecque réduite à l'essentiel, d'une extrême simplicité de méthode. Toutes les complications de mots et verbes contractés, toutes les conjugaisons soi-disant irrégulières, notre terreur jusque là,allaient s'évanouir comme fantômes au grand jour. Une petite préface nous découvrit une séduisante perspective : elle nous apprenait que tout le secret de la plus harmonieuse des langues consiste dans l'admirable synthétisme du mot grec. Qui sait le décomposer, en est maître et toutes les richesses du vocabulaire sont à la disposition de qui possède à fond les racines et les lois de la dérivation. Suivaient quelques règles fondamentales de morphologie, d'une précision mathématique, d'après les principes de la grammaire de Curtius, règles rédigées, comme la préface elle-même, en latin et que nous devions loger dans notre mémoire de façon

à nous en servir imperturbablement. Puis venait la fameuse classification des verbes en sept classes, d'après leurs radicaux au moyen de laquelle étaient réduites à l'unité les conjugaisons rébarbatives des verbes irréguliers. Et tout le reste de la grammaire en quelques tableaux. Avec ce léger bagage nous entrâmes en campagne. Stimulés par l'entrain du professeur, les élèves se mirent avec ardeur, quelques uns avec passion, à la recherche des racines et des radicaux, des suffixes et des affixes. La chasse se faisait à l'aide du dictionnaire Chassang, à travers les textes des auteurs préalablement expliqués en classe, et les prises de gibier, je veux dire les dérivés groupés autour d'une commune racine, se payaient bon prix à l'heureux chasseur, en bons points et en victoires. Quant aux plus ardents, leurs travaux de diligence furent poussés sur l'*Anthologie* de Maunoury, et leurs traductions particulières étaient revisées en commun au profit de tous, dans les réunions d'*Académie*, heures enviées et familières où notre professeur s'abandonnait plus à l'aise.

« Le fruit de cette application fut une incontestable facilité à débrouiller nos auteurs grecs *aperto libro*, et dès cette première année, la classe prit un intérêt grandissant à expliquer nombre de belles pages de la *Cyropédie* et de l'*Anabase*. Plus tard, ce fut avec un véritable entraînement que nous avançâmes à grands pas à travers les chants de l'Iliade dont une notable partie fut expliquée presque en lecture courante.

« Ce serait un tort de penser que cette application donnée au grec fut au détriment de l'étude du latin. De ce côté aussi l'ingénieuse activité du P. Bouvier ne nous laissait pas en repos. Nous avions pareillement notre cahier de grammaire latine. Et combien n'en avions-nous pas de ces beaux cahiers, jusqu'à ce *Florilegium* où les diligents étaient invités à garder la cueillette des latinismes pris dans les auteurs ! Nous avions donc, pour complément de notre grammaire d'Alvarez, un cahier de grammaire latine, rédigé lui aussi en latin,— car dans ce temps-là encore ou jugeait avisé d'étudier le latin par le latin — et comme notre professeur avait estimé la syntaxe de notre vieil auteur déficiente sur quelques points, il nous avait dicté un appendice de sa façon, très clair et très méthodique, sur l'emploi des modes et des particules conjonctives. D'ailleurs on nous avait réservé notre tâche personnelle : le reste de la syntaxe devait être réduit par nous en tableaux

synoptiques ; c'était une de nos occupations pendant la récitation générale des leçons. Ces tableaux étaient repris, corrigés jusqu'à la perfection, jusqu'à être dignes d'entrer dans le cahier ! Nous en faisions bien d'autres, car le tableau synoptique était une des formes d'enseignement qu'affectionnait à l'évidence le P. Bouvier, épris d'idées claires et toujours porté à éveiller en nous l'esprit de synthèse, à nous former des vues générales.

« Rien d'étonnant donc si dans l'enseignement du catéchisme qui toujours, plus que tout autre, fut l'objet de tous ses soins, nous retrouvons l'emploi de sa méthode préférée. Il ne suffisait pas de nos cahiers dont la rédaction nous incombait d'après les cours qu'il nous avait faits. Mais, quand le temps des examens était venu, pour les préparer fructueusement il nous fallait ramener toute la substance de nos cours à des tableaux synoptiques particulièrement soignés. Et n'était-ce pas la pierre de touche de la solidité de la doctrine reçue, la preuve parfaite que l'enseignement qui nous avait été donné était, non une pieuse déclamation, mais une catéchèse fournie d'idées et de faits, présentée dans un cadre bien divisé, développé dans un ordre très méthodique ? »

On le voit donc, ce fut la formation morale et religieuse des jeunes gens que le P. Bouvier chercha en tout et par dessus tout. Chaque samedi soir, il était fidèle à la *pia cohortatio*. « Nous l'attendions avec curiosité , parfois même avec anxiété, et l'écoutions dans un religieux silence, les bras croisés, cette révision des six jours écoulés, examen général de conscience pour tous, ou particulier pour tel ou tel ; examen dont le maître tirait d'excellents effets pour le redressement des petits manquements. Tout cela dit en quelques mots brefs et d'autant plus saisissants.D'ordinaire quelque pieuse considération la suivait, propre à la fête du lendemain ou du temps liturgique ; ou bien elle se terminait par une exhortation vigoureuse sur le thème souvent repris de l'application à l'étude. Ce fut longtemps, en cette matière, une année durant peut-être, la lecture commentée d'un petit livre original, assez peu connu, dont le titre m'est resté dans la mémoire, *Les Géorgiques du travail* ».

Quel beau succès pour un maître que d'attacher de tout jeunes gens au labeur, pour le labeur même ! Si le P. Bouvier, par son entrain communicatif et ses procédés solidement pratiques, sut faire aimer les matières arides, la grammaire, le grec, le latin, le catéchisme, de quoi n'était-il pas capable quand ses élèves, déjà entraînés, abordèrent avec lui le domaine agréable et luxuriant de la littérature? Là, après la claire exposition des préceptes, rien ne vaut que l'admiration raisonnée des chefs d'œuvre, et ici le P. Bouvier était plus que jamais dans son élément . « Ses classes ont toujours été intéressantes, et elles l'ont été par la grande conviction qu'il apportait dans son enseignement et par une élévation de pensée visant toujours à une formation sérieuse. Cela ne parut jamais mieux que dans le choix des lectures par lesquelles il nous récompensait, lectures tirées d'auteurs qui pourraient paraître bien graves pour de si jeunes esprits et qu'il sut cependant nous faire goûter d'une façon étonnante ; il les lisait d'ailleurs fort bien et les interprétait avec un accent convaincu qui nous enlevait ; nous étions saisis et trouvions toujours la lecture trop courte. Elle était longue cependant parfois, quand, par exemple, un jour de fête il nous lisait d'un trait soit une tragédie du P. Longhaye, soit un discours de Mgr Pie ou de Mgr Dupanloup, comme le panégyrique de Jeanne d'Arc ou celui de Lamoricière. Car, chose à peine croyable,c'est avec des lectures de ce genre qu'il réussissait à nous intéresser,au lieu de chercher un succès facile avec les *Aventures de Jean-Paul Choppard* ou *La Fée des grèves*. Il est merveilleux combien souvent il nous a servi des discours de Mgr Pie pour lequel il nous faisait partager son admiration. De la même façon, dès la Troisième,il nous enthousiasma pour les beautés poétiques de la Bible en nous lisant de longs passages de Job dans la traduction de Laurens et une grande partie des *Poètes bibliques* de Mgr Plantier. D'ailleurs tout ouvrage d'imagination n'était pas exclu. Je me souviens encore de la lecture bienfaisante du roman, si frais de style, écrit par de Villeneuve, *Epagathus ou les Martyrs de Lyon*. En seconde, nous ne pouvions nous rassasier de la *Chanson de Roland* et, à sa suite, des autres *chansons de geste* dont il prenait le récit dans les *Epopées* de Léon Gautier. Que dire du jour où, de sa voix bien timbrée, il nous fit la lecture de *La Fille de Roland* ! »

« Cependant il ne faudrait pas croire que le P. Bouvier ne soutint l'attention que par des lectures. Celles-ci étaient plutôt des récompenses. Suivant les principes et la méthode du *Ratio*, notre professeur tenait toujours les intelligences en activité, il forçait les auditeurs à prendre part eux-mêmes à l'enseignement. La classe était divisée en deux camps, avec drapeaux, généraux, décurions et deux secrétaires penchés sur leur liste de bons points et de victoires. Chaque élève avait son émule, son adversaire attitré. A l'appel d'un numéro d'ordre, tous deux se levaient, qu'il s'agit de répondre, de réciter ou d'expliquer. C'était à ce moment un véritable corps à corps d'autant plus animé, fougueux même, qu'il y allait de l'honneur de tout le camp, car les secrétaires anxieux s'apprêtaient à marquer les points qui contribueraient à la victoire (ou à la défaite) hebdomadaire finale ».

A cette époque le professeur de lettres avait devant lui, matin et soir, deux heures et demie de classe, sauf les jours où, en seconde et en Rhétorique, il se voyait rogner une heure tantôt par le professeur de Mathématiques, tantôt par celui d'Histoire ; encore se chargeait -il souvent lui-même de ce dernier cours. « Le P. Bouvier savait si bien occuper ces longues classes, qu'elles paraissaient courtes aux moins travailleurs. Il lui suffisait pour cela d'appliquer fidèlement les méthodes du *Ratio Studiorum* : l'explication quotidienne des leçons à distribuer pour le lendemain ; la correction générale du devoir de la veille et la prélection de l'auteur principal. Cicéron ou Virgile, avec la charge pour l'élève de garder sur un beau cahier la bonne traduction soigneusement élaborée en classe. Pour l'historien ou le poète de second ordre l'explication était plus expéditive ; c'était un exercice de lecture *aperto libro* : l'on avançait tant qu'on pouvait, de façon à prendre une connaissance étendue de l'auteur, et les meilleurs élèves la poursuivaient encore plus loin dans leurs travaux de diligence ».

Ce que valait pour la formation de l'homme,du chrétien, du lettré, l'enseignement du P. Bouvier, on en put juger plusieurs fois dans les séances publiques à la grande salle. Deux sont restées célèbres dans les annales de Saintre-Croix : *Vercingétorix* et *Roncevaux*, la première donnée par les académiciens d'une section de Seconde en 1876 et l'autre, l'année suivante, par les académiciens réunis des deux sections de Rhé-

torique. Les titres,à eux seuls, indiquent assez l'idée patriotique dominante et aussi le soin de sauvegarder l'unité. Dans la composition de ces belles séances, comme plus tard dans ses sermons, le P. Bouvier se montrait foncièrement classique. *Vercingétorix* nous ouvre, dans une sorte de trilogie, un apercu prophétique du caractère national et du rôle chrétien de la France ; *Roncevaux*, c'est l'apothéose de la race de Roland, sa grandeur et sa gloire quand elle répond à sa mission divine ; aussi le programme porte-t-il en vedette ce mot de saint François de Sales: « Ah ! que les Français sont braves quand Dieu est de leur côté ! »

*
* *

Sainte-Croix perdit le P. Bouvier à la fin de l'année scolaire 1876-77. Il alla d'abord repasser pendant un an sa philosophie à Laval, puis le collège de Vannes le posséda les deux années suivantes comme professeur de rhétorique (1878-80). C'est à Vannes, bien qu'il ne fût pas encore prêtre, qu'il fit ses débuts de prédicateur, soit aux fêtes de la congrégation de première division, soit aux réunions de la Congrégation des Messieurs que dirigeait alors le P. de Beuvron. Il fut tout de suite très goûté.

Il avait alors trente-deux ans. Le moment était arrivé pour lui d'entrer en théologie.Chassés de leurs collèges et de toutes leurs maisons par les lois Ferry, les Jésuites de la province de France venaient d'établir leur scolasticat dans l'île de Jersey. Le P. Bouvier ne fut l'un des fondateurs. On le logea sous le toit, au dernier étage de la maison alors au complet, dans un étroit réduit où il avait du moins l'avantage d'être seul. Serait-ce de cette époque que date cette note inscrite dans son journal spirituel : « Le culte de ma cellule ! N'en sortir que forcé par les circonstances, le ministère,la charité, les exercices de communauté ; — en faire un sanctuaire dont Marie soit la reine, mon Bon Ange le gardien ; — ordre, propreté comme dans un sanctuaire (j'ai ici à réformer) ; — y établir comme différents pélerinages aux Saints dont je pourrais avoir la statue ou la gravure. Voir dans saint Bernard les choses délicieuses qu'il a écrites sur la cellule (*Ad fratres de Monte Dei*, c. 4, *De Vita solitaria*). — C'est là que je puiserai l'esprit intérieur pour alimenter tous mes ministères ».

Les hommes et les prêtres qui connurent le P. Bouvier au 42 de la rue de Grenelle, pourront témoigner que le culte de sa cellule lui fut toujours cher, que, sauf de rares exceptions, on l'y trouvait presque à toute heure et que, si la petite réforme prévue et résolue ne fut pas réalisée parfaitement, l'accueil du moins était constamment égal et qu'à défaut d'ordre dans la chambre on en trouvait beaucoup dans l'esprit, la doctrine, le jugement et la direction ; et qui aurait regardé de près, malgré la poussière, ses dossiers de notes et ses livres aurait pu admirer leur classement logique.

Avec le recueillement intérieur, ce que le P. Bouvier aimait à goûter dans sa cellule, était le travail. La devise *Amor et labor*,qu'il faisait sienne la veille de son diaconat fut bien celle de toute sa vie, mais on sent, au libellé des résolutions qu'il prend sous ce titre, que *labor* est chez lui un besoin instinctif naturel et n'a besoin ni d'explication ni de stimulants ; *amor* seul est développé comme suit : « Amour, passion de la règle ! — Amour, passion de l'abnégation et du sacrifice ! — Amour, passion d'imiter, de copier Jésus ! »

Pendant ses quatre années de théologie il se plongea, non sans bonheur dans l'étude du dogme et de la morale, de manière à posséder à fond l'un et l'autre, mais plus curieux peut-être de théologie positive que de métaphysique. A l'égard de celle-ci, alors féconde en controverses passionnées, lui demandait-on son système de choix : « J'en ai plusieurs », répondait-il avec un fin sourire. Prévoyant son avenir d'*operarius* il cherchait avant tout dans la doctrine le solide et le pratique, la science du prêtre qui passera sa vie à prêcher et à diriger.

Depuis longtemps d'ailleurs il « marche les yeux fixés sur le sacerdoce ». Il le reçut le 9 septembre 1883, l'âme débordante de ferveur, « *Haec dies quam fecit Dominus..... Tu es sacerdos in aeternum* », note-il le jour même. « Je suis allé à l'ordination avec cette pensée, que la Compagnie répondait de moi et me présentait en son nom ; aussi malgré ma faiblesse et mon indignité, je n'ai pas manqué de confiance. Le moment de l'imposition des mains a été pour moi un moment d'émotion. Il me semble que je me suis donné à Dieu plus entièrement que jamais.... Et maintenant je reste accablé sous le poids d'une si grande grâce. O mon Dieu, qu'un

pareil talent ne reste pas enfoui. Je l'ai reçu pour le faire valoir à votre gloire et dans l'intérêt des âmes ; après me l'avoir donné, fécondez-le vous-même entre mes mains. Vierge sainte, je le confie à la garde de votre maternelle tendresse ».

Ces vœux ardents seront accomplis ; le sacerdoce du P. Pierre Bouvier sera fécond. Quand Dieu lui ouvrira les portes du paradis, il comptera quarante-huit ans d'apostolat auprès des hommes et des prêtres, il aura donné une centaine de retraites sacerdotales.

Sa théologie terminée, il vint faire un biennium de prédication à Paris (1884-1885), car les Supérieurs n'hésitaient pas sur l'avenir que la Providence lui destinait. Immédiatement après son troisième an (1886-1887) il fut attaché à la résidence de la rue de Sèvres. Et c'était pour toujours !

*
* *

Son premier carême, à la cathédrale de Sens (mars-avril 1887), eut un certain retentissement. Il avait pris comme sujet général de la station *la vie chrétienne*. Le succès du premier sermon, bientôt connu, attira les curieux, l'auditoire ne cessa d'augmenter de semaine en semaine et bien vite ; le Père résolut de consacrer chaque jeudi soir aux hommes seuls. Ceux-ci, rapporte la *Semaine religieuse* du diocèse, « ont répondu avec un empressement inespéré à l'appel du sympathique missionnaire ; ils sont venus en foule ; ce n'est pas assez dire : les trois nefs de la cathédrale étaient bondées ». « Auditoire de 1.800 hommes de toutes conditions, dit *L'écho de l'Yonne*. Il s'y trouvait beaucoup de gens du peuple attirés sans doute par le titre de la conférence, *L'Eglise et l'Ouvrier*. Avec une conviction entraînante et une dialectique impitoyable, le Père fit d'abord justice de toutes les impudentes allégations libres-penseuses tendant à montrer le prêtre comme l'ennemi le plus acharné de l'ouvrier. Il prouva au contraire qu'à travers les âges l'Eglise, fidèle à sa mission, était toujours allée chercher dans leur misère pauvres et travailleurs, pour les protéger, les affranchir, leur restituer leur dignité et leur assurer les deux biens les plus nécessaires à l'homme : la liberté et l'honneur ».

Il arrive parfois, qu'après avoir eu salle pleine, grâce à une

réclame bien organisée, des conférenciers ont dès la première réunion, refroidi leur auditoire. Ce fut le contraire pour le prédicateur de Sens. Tous voulurent « avoir la suite », et amenèrent des camarades : — « Qu'est ce que c'est que çà? disait une femme à son mari qui venait de recevoir une carte d'invitation : je pense que tu n'iras pas.— De quoi te mêles-tu? J'irai certainement ». L'enthousiasme ne fit que croître à mesure que le Père opposait aux théories décevantes du socialisme les principes de l'Église dans les questions de travail et de salaire, et son action pour le bien-être de l'ouvrier. Les mauvais journaux s'émurent, ricanèrent, cherchèrent à entraver le mouvement. « Que le P. Bouvier sache bien,disait, fielleuse, *La Constitution* d'Auxerre, que jamais les ouvriers qu'il semble aduler,ne le suivront quand il s'agira de prendre les armes contre la société moderne pour combattre les bienfaits de la Révolution ». Ces critiques furent vaines. On voyait à ces conférences des hommes qui n'avaient pas mis les pieds à l'église depuis leur première communion, d'autres qui n'avaient pas voulu y entrer pour les obsèques de leurs parents. On pouvait saisir aux conversations les signes d'un profond revirement. Un soir, en rentrant chez lui, un ouvrier est pris d'un accès de piété ; sa femme en est stupéfaite ; il lui avoue avoir été élevé chrétiennement et que son père pratiquait. D'autres ne cachaient pas qu'en somme le prédicateur avait raison. Dans un café plusieurs socialistes des plus avancés s'entretenaient des conférences ; un fin limier, habitué à flairer l'opinion électorale, les aborde : « Eh ! bien, qu'en dites-vous? —C'est que c'est çà ! »

La clôture de la station quadragésimale fut des plus consolantes. « C'est pour nous un devoir, écrit la *Semaine religieuse*, de signaler comme un fait extraordinaire la foule immense qui se pressait à la métropole, soit pour entendre la parole de Dieu, soit pour assister aux messes et aux offices pendant les grands jours de la Semaine Sainte et les solennités pascales. Depuis de longues années on n'avait point vu une assistance d'hommes aussi nombreuse. Ce résultat, nous le devons en grande partie au zèle et au talent oratoire du pieux missionnaire qui, pendant la station quadragésimale, a évangélisé notre ville ».

Le P. Bouvier revint à Sens prêcher l'Avent de la même année. Une retraite d'hommes précéda la fête de Noël ; une

messe de minuit spéciale pour eux fut dite dans la chapelle du Grand Séminaire et les communions y furent nombreuses.

Ainsi le nouveau prédicateur débutait d'une façon encourageante. Lancé de la sorte, il se maintiendra dans le genre qui lui réussit : être actuel, s'adresser aux hommes surtout. Dans les quarante-huit carêmes qu'il a prêchés, il a toujours répondu aux vœux des évêques ou des curés qui l'avaient invité, aux besoins des fidèles qu'il empoignait dès le premier sermon et qui revenaient avec plaisir, avidité même, écouter sa parole instructive, convaincante, sanctifiante. Jusque dans les dernières années de sa vie, alors que son début, qui fut toujours un peu lent, lui faisait parfois dépasser le temps convenable, l'auditoire n'éprouvait aucune fatigue : « Quand je regarde ma montre, disait un brave homme, c'est un peu long ; mais quand j'écoute, ce n'est pas long : c'est si vrai ! »

Les premières paroisses de Paris l'entendirent successivement. Plusieurs grandes villes, Nantes, Rennes, Angers, le Mans, Versailles le rappelèrent plusieurs fois.

A Rennes en particulier et à Nantes, sa ville natale, il eut des succès qui rappellent ceux du carême de Sens. En 1901, année jubilaire, dans la vaste métropole de Rennes « tous les points d'où l'on peut voir ou entendre le prédicateur sont occupés, dit un journal de la ville ; nous avons vu rarement le vaste vaisseau de la cathédrale envahi par une telle foule. La nef, les bas-côtés, le pourtour du chœur, l'entrée même, tout était plein, comble, et ceci est d'autant plus remarquable qu'il n'y a là que des hommes. Pendant près d'une heure, le P. Bouvier a tenu cet immense auditoire haletant sous sa parole ». Et quelques jours plus tard : « Des calculs très précis permettent d'affirmer que le nombre des hommes accourus de toute la ville à la conférence de vendredi dépassait trois mille ».

Un des caractères particuliers de cette station fut l'ébranlement donné à toute la ville. L'organe de l'archevêché se plaisait à le constater : « Les grandes réunions d'hommes à la métropole ont provoqué des groupements semblables dans les autres paroisses... Les hommes sont venus plus nombreux dans toutes les églises de la ville, et les comptes-rendus qui

nous sont envoyés de tous côtés signalent également une affluence toute particulière des hommes aux diverses prédications et aux communions pascales. A la métropole, dès 7 heures du matin, le vaste édifice était à peine suffisant pour contenir les milliers d'hommes qui se pressaient autour de la Table Eucharistique. La cérémonie du soir a été le digne couronnement des réunions dominicales. Le P. Bouvier n'a pu contenir le cri de sa reconnaissance et de son admiration. Le Jubilé de 1901 laissera dans notre cité d'impérissables souvenirs ».

*
* *

De quoi était donc faite l'éloquence sacrée du P. Bouvier? Surtout d'unité et de logique. De même que, jeune professeur, il formait ses élèves à résumer son enseignement en tableaux synoptiques, ce sera aussi en tableaux synoptiques que lui-même plus tard rédigea les plans de ses sermons. Il avait appris du P. Marin de Boylesve, qu'il connut au Mans, l'importance de l'idée dominante dans un discours. Rendant compte dans la *Revue Littéraire* d'un nouvel ouvrage de ce Père, *La Rhétorique*, il se montre frappé et convaincu des préceptes que donne à ce propos le vieux professeur ; il aime à les citer, on voit qu'il les fait siens et qu'il a bien l'intention de les observer : « L'idée dominante, dit le P. de Boylesve, féconde le discours, l'élève, le vivifie et le fait à son image. Elle est dans une pièce d'éloquence ce qu'est dans un morceau de musique la note dominante ; elle donne le ton au discours et en fait l'unité.... On s'étonne quelquefois de la puissance qu'exercent par la parole certains hommes qui du reste parlent un langage presque barbare. Cherchez bien ; vous découvrirez qu'ils ont une idée, une passion qui les domine sans cesse et qui sans cesse reparaît dans leurs discours ; chaque fois que cette idée se montre, leur parole s'illumine, l'éclair brille, la foudre part, l'auditeur s'étonne et se rend ».

Dans les sermons du P. Bouvier l'idée dominante apparaît dès l'exorde, clair, précis, souvent original ; il la développe avec une dialectique rigoureuse et irrésistible, tirant ses arguments du cœur même du sujet, portant la lumière sur toutes les points, renversant les obstacles dressés par le sophisme ou la passion. C'est l'éloquence de la logique. Et cette logique,

appuyée sur une doctrine très sûre ne sort pas seulement de sa tête ; « elle passe par un cœur rempli de l'amour de la vérité et des âmes ; elle pénètre son corps ; tout parle en lui, son attitude, ses doigts, les traits de sa physionomie, et surtout son regard ; c'est le prédicateur, fort de sa cause, ne traduisant que sa pensée et avec l'énergie de sa conviction. *Res verba rapiunt* » (1).

De même que chaque sermon se résumait en une magnifique synthèse aux conclusions pratiques immédiatement réalisables, synthétique ainsi était le plan d'ensemble de tout un carême. Voici par exemple un programme de conférences sur la famille. Le conférencier montrera que l'idéal de la famille est la famille chrétienne : vrai sanctuaire où Dieu doit régner ; — vraie école où les leçons, corroborées par les exemples, savent imprimer à l'âme de l'enfant une empreinte ineffaçable — petit royaume où l'autorité s'exerce dans la tendresse, où l'obéissance se pratique dans l'amour ; calvaire aussi parfois où les souffrances deviennent rédemptrices.

Donne-t-il une retraite pascale aux hommes, il y ramène tout à la grande idée du devoir dont le principe est dans le droit de Dieu, le mobile dans l'amour de Dieu, la sanction dans la justice de Dieu ; puis, comme finale, le jour de Pâques, il montre dans la Résurrection, la *base* granitique de notre foi et de nos immortelles espérances. L'évêque d'Angers qui avait assisté à ses sermons (1913) pouvait lui dire en le remerciant : « Ce beau programme, cette admirable synthèse, vous en avez fait l'exposé dans une langue vigoureuse, une logique serrée, en des accents puissants qui tombaient sur nos âmes, pour y pénétrer profondément comme devait y pénétrer, au grand siècle, l'éloquence de Bourdaloue avec laquelle la vôtre a plus d'un trait de ressemblance ».

Une autre cause des succès apostoliques du P.Bouvier était dans l'actualité de ses sujets et de ses arguments. Il connaissait à fond son temps et les hommes de son temps, particulièrement les catholiques. A Sens, tandis qu'il traitait de la question ouvrière dans des conférences spéciales, il parlait de la vie chrétienne devant l'auditoire ordinaire de la cathédrale,

(1) Article du chanoine Pincé dans la *Semaine religieuse de Nantes.*

et après en avoir exposé la nature il insistait sur ses ennemis actuels et sur la nécessité plus grande que jamais de la lutte pour rester bons chrétiens,

Avec le sens d'actualité il avait encore l'à propos, et cela se remarque surtout dans les sermons et discours de circonstance. A Nantes où il se montre, contrairement au dicton, prophète en son pays, plusieurs de ses discours à l'église Saint-Nicolas sont des modèles en leur genre. On peut dire que cette basilique, depuis la pose de la première pierre jusqu'à l'inauguration des grandes orgues, à pris naissance, s'est agrandie, parée, achevée au souffle de sa voix. C'est lui en effet qui fut appelé à prendre la parole à toutes les phases importantes de la construction.

L'inauguration de la nouvelle chaire lui fournit l'occasion de développements fort originaux. Expliquant les détails de l'ornementation il montra comment ils symbolisaient la majesté, les triomphes et les bienfaits de la parole divine. Même à propos, même élévation de pensée dans le discours pour l'inauguration des grandes orgues. « A ce chef d'œuvre architectural qu'est la basilique, si bien faite pour parler au cœur et aux yeux, il manquait une voix puissante et harmonieuse, une voix digne de lui. Comme la statue de Michel Ange qui semblait sur le point de parler, le superbe édifice demandait à chanter afin que toutes les harmonies se trouvassent sous ses voûtes. Or la seule voix qui convient aux édifices religieux, c'est l'orgue.... De même que l'architecture religieuse a pris à la nature ses plus belles inspirations, l'orgue lui a pris aussi ses sons et ses notes incomparables. Il réunit dans ses accords le chant de l'oiseau, le murmure de la brise, le rugissement de la tempête et le grondement du tonnerre ». Après avoir flétri les artistes,oublieux de leur rôle, qui apportent dans le temple des airs mondains ou profanes, l'orateur se tournant vers l'orgue de Saint-Nicolas qui semblait l'entendre, l'invite à parler, à chanter, à laisser échapper immédiatement les torrents de l'harmonie renfermés dans ses flancs. « Coulez, dit-il, à flots pressés, remplissez les nefs, montez jusqu'aux voûtes, montez jusqu'au ciel et portez vers Dieu notre encens et nos prières ».

Très original aussi, avec une pointe de familiarité permise en la circonstance, le discours prononcé dans l'église du Pou-

liguen, lors des noces d'argent pastorales du vénérable curé, son ami. Il le montre tout simplement associé à l'œuvre des trois personnes divines, c'est à dire créateur, rédempteur et sanctificateur. Comme Dieu créa le monde en six jours, ainsi le curé du Pouliguen, à six reprises différentes, se mit au travail pour compléter l'œuvre de ses prédécesseurs : il termina le clocher ; — puis il lui donna une voix en y suspendant quatre belles cloches ; — le maître-autel était de bois plus ou moins vermoulu, il le remplaça par un bel autel de marbre blanc ; — il agrandrit considérablement la sacristie trop étroite et l'orna de vieux meubles ; — il construisit une école de garçons ; — et la compléta par un patronage. C'était l'exposé historique des entreprises heureuses du sympathique jubilaire. En le terminant l'orateur observa finement, qu'à la différence du Dieu créateur, le curé du Pouliguen ne se reposait pas le septième jour : il avait déjà en tête d'autres beaux projets ; pour lui le repos ne commencerait qu'au ciel. Les deux derniers points furent esquissés rapidement. N'est-ce pas d'ailleurs le rôle de tout pasteur de participer à l'œuvre de la rédemption en appliquant aux âmes, par l'administration des sacrements, les fruits de la passion et de la mort du Sauveur? d'être sanctificateur en maintenant et en développant les courants de la piété et de la charité qui doivent porter chaque fidèle vers Dieu et le prochain? Comment, depuis vingt-cinq ans, le vénéré M. Guinel avait rempli ce rôle sublime, il était à peine nécessaire de le rappeler aux pieux habitants du Pouliguen.

Dans les vingt dernières années de sa vie, le P. Bouvier venait, chaque été, passer quelques semaines sur cette plage de l'Océan si fréquentée. Il était reçu à bras ouverts au presbytère et l'on mettait à contribution ses talents oratoires. Il arrivait d'ordinaire pour la fête de sainte Anne dont il faisait le panégyrique, puis il donnait le triduum de l'Assomption. « Le jour de la fête, à la procession dans le bois, il prêchait en plein air devant une foule d'environ 5000 auditeurs, toujours impressionnés et intéressés par sa parole instructive et vibrante. Les hommes nombreux qui l'entendirent une dernière fois dans cette circonstance, au mois d'août 1925, ne pouvaient cacher leur admiration pour ce Père dont l'âge avancé n'avait pas refroidi l'éloquence ».

Le P. Bouvier a prononcé de nombreux panégyriques ou grands discours, dépassant toujours l'attente des prélats ou des directeurs d'œuvre qui l'avaient invité ; aussi ne manquaient-ils pas d'en réclamer ensuite l'impression. Heureuse initiative qui nous permet d'apprécier encore aujourd'hui des pages doctrinales d'une superbe tenue oratoire. Citons dans ce genre : *La France au baptistère de Reims. — Panégyrique de saint Martin. — Jeanne d'Arc au XIX*e *siècle. — Oraison funèbre des officiers et soldats morts dans l'expédition de Madagascar. —Discours pour l'inauguration de la chapelle de l'école S*te *Geneviève. — Les Héros de la guerre.*

Dans tous ces morceaux d'éloquence on perçoit l'accent patriotique, on entend la leçon instructive, la note encourageante et pratique. Le P. Bouvier croyait que le meilleur moyen de contribuer au relèvement national est de travailler à la sanctification des catholiques.Cette sanctification fut le but de tous ses carêmes, et il y vise encore quand il prend la parole aux fêtes ou aux réunions importantes des grandes œuvres d'hommes ; cela se voit clairement dans un certain nombre de discours qui eurent, eux aussi, l'honneur de l'impression : *Justice et charité.— Le devoir de l'heure présente. — Foi et courage. — L'Eglise et l'ouvrier. — Le médecin chrétien.*

Le renom du P. Bouvier s'étendait jusqu'à Rome et voici ce qu'on pouvait lire dans *L'Autorité* du 19 octobre 1901.

« Une personne qui assistait à l'une des audiences données récemment par le Saint-Père à un certain nombre de pélerins français, parmi lesquels le R. P. Bouvier, de la Compagnie de Jésus, me racontait l'anecdote suivante : Quand on présenta à Léon XIII le R. P. Bouvier, le Saint Père se fit répéter son nom et lui présenta sa main à baiser : il dit : « Bouvier ! Bouvier ! eh ! mais je vous connais, j'ai entendu parler de vous : j'ai lu vos discours, vous êtes orateur ! »

« Enhardi, sans doute, par ces paroles, le R. P. Bouvier demanda au Saint-Père de daigner lui dire sa pensée sur la déclaration des quatre provinciaux de la Compagnie de Jésus, protestant contre la loi sur les associations. La question était délicate et nous attendions tous avec la plus grande attention la réponse du Saint-Père.

« J'en ai déjà parlé à votre Père général, dit Léon XIII, il sait toute la satisfaction que cette protestation m'a causée ; dites lui encore que j'en suis très content ». Et comme les *portantini*, pressés par les prélats, avançaient, le Pape se retourna vers le R. P. Bouvier, et, lui faisant de la main un signe d'adieu, il lui répéta à haute voix : « Oui, content très content, vous pouvez le lui dire ».

A la résidence de la rue de Sèvres d'abord, puis, après la dispersion, dans son modeste appartement de la rue de Grenelle, le Père eut des relations suivies avec les hommes du monde. Il maintint florissant pendant de longues années une association de pères de famille dont il fit une véritable *congrégation* de la Sainte-Vierge, affiliée à la *Prima Primaria* de Rome.

II

Le directeur de prêtres. — Le gardien de l'orthodoxie. — L'érudit et le publiciste. — Les derniers jours.

Avec la prédication, le principal ministère du P. Bouvier fut celui des retraites pastorales ; il en donnait plusieurs chaque année ; en septembre 1921, il en était à sa quatre-vingt-troisième ; il était arrivé à la centaine quand il mourut. Sur le bien profond opéré, par ces retraites, les témoignages abondent. Au sortir des Exercices, les prêtres sanctifiés aimaient à exprimer leur reconnaissance soit de vive voix dans une réunion d'adieu, soit dans un entrefilet de la *Semaine Religieuse*. A une date qui nous échappe, un prêtre de Rennes caractérise ainsi l'impression produite sur tous par la parole qu'ils viennent d'entendre. « Cette parole, dit-il, sortait d'une âme pleine de Jésus-Christ, élevée par la méditation, nourrie par l'étude. Le mot de saint Thomas d'Aquin — qui devrait être la règle de tous les prédicateurs — trouvait ici son application, et expliquait tout le succès de ce sacerdotal langage : *aliis contemplata tradere* ».

Evidemment, le secret d'une influence aussi pénétrante ne pouvait être que là. Une année, à Angers, la reconnaissance des retraitants s'exprima en des termes qui peignent au vif la

manière de ce vrai fils de Saint-Ignace. « Deux cents prêtres environ, lisons-nous dans la *Semaine Religieuse* du 7 octobre 1900, heureux de se retremper dans la solitude, y étaient puissamment aidés par la parole ardente du prédicateur. En rappelant à ses confrères combien Jésus-Christ les a aimés, en leur faisant entendre les plaintes de son cœur,en commentant les conseils récemment adressés au clergé de France par Léon XIII, le P. Bouvier leur a communiqué sa vigueur apostolique, une sève et une générosité qui portent leur fruit. Ils garderont le souvenir de cette parole enflammée, qui les a si fortement exhortés au devoir et au sacrifice. A une assistance d'élite, un auditoire de prédicateurs, il fallait cette vigueur d'argumentation, cette élévation de pensée, des lueurs fulgurantes qui, en éclairant soudainement, foudroyent les dernières résistances de l'amour-propre et de la mollesse, enfin cette véhémence de diction que semble avoir conseillée saint Grégoire-le-Grand quand il disait que, sans un saint courroux, on ne fait pas pénétrer la doctrine : *Sine ira non proficit doctrina* ».

Imbu des *Exercices spirituels* de saint Ignace, le P. Bouvier se plaisait à faire contempler Jésus-Christ. « Là où vous nous avez littéralement conquis, lui dit au moment des adieux un curé-doyen, c'est en nous remettant à l'école de Jésus-Christ notre modèle ; école dont nous devons être, toute notre vie, de laborieux écoliers ; école où nous apprendrons chaque jour à mieux prier, à mieux aimer, à nous mieux sacrifier . A cette école, il y a un tableau d'honneur, sur lequel vous nous avez donné à tous la noble ambition de figurer en bon rang. Merci, mon Révérend Père, et de tout cœur, du grand bien que vous avez fait à nos âmes ».

La connaissance que le P. Bouvier avait acquise des besoins spirituels du prêtre, et au cours de ses nombreuses retraites annuelles, et dans ses relations fréquentes avec le clergé paroissial de Paris, lui inspira l'heureuse idée de composer et de publier en un petit volume portatif les *Règles de la perfection sacerdotale*. Mgr Duparc, évêque de Quimper, dans la préface qu'il a bien voulu écrire de ce livre, en a parfaitement expliqué l'opportunité et l'objet. « Toutes les familles religieuses, dit-il en substance, ont des règles de conduite qu'on lit de temps en temps pour se remettre

sous les yeux les devoirs de sa profession. Ce qui a été jugé utile pour les instituts religieux, le serait-il moins pour la grande famille sacerdotale ? Pourquoi ne pas condenser, dans un manuel facile à parcourir, les règles de la perfection sacerdotale telles qu'elles se sont fixées peu à peu dans le cours des âges ? Telle est la pensée qui a présidé à la composition de ce recueil. C'est un résumé clair et complet de toutes les lois que les prêtres doivent connaître et observer, s'ils veulent être à la hauteur de leur sublime vocation et remplir avec fruit les fonctions du saint ministère. »

Recommandé par un grand nombre d'évêques français, ce « livre d'or », ce « véritable code de l'esprit sacerdotal », eut dès son apparition et continue d'avoir un large débit. Il a déjà été traduit en plusieurs langues.

Ce fut encore pour aider les prêtres, et cette fois dans le très délicat ministère de la confession, que le P. Bouvier publia en latin une plaquette de quelques pages *Circa abusum matrimonii*, « brochure excellente qui réunit et place très clairement sous les yeux du lecteur les enseignements donnés sur la matière dans nos théologies morales les plus autorisées et les plus complètes ». « Travail on ne peut plus opportun, déclare un autre censeur, et même nécessaire ; puisse-t-il inaugurer une véritable croisade, qui s'impose pour combattre un ennemi plus meurtrier que la guerre ». Le principal mérite de cet opuscule est « la sécurité d'une doctrine inattaquable, le juste milieu entre le rigorisme et le laxisme ». En France, les évêques et les directeurs de séminaires furent unanimes à le recommander et à le mettre dans les mains de leurs prêtres comme « un guide sûr, leur permettant de résoudre avec sagesse les cas difficiles qu'ils rencontrent ». Des évêques étrangers, l'ayant connu, l'approuvèrent aussi et le demandèrent.

*
* *

Un directeur de prêtres doit avoir un grand fond de connaissances acquises, mais encore il lui faut se tenir au courant de l'évolution sans fin de la science contemporaine. Grâce à ses habitudes de vie laborieuse et sédentaire, le P. Bouvier pouvait lire beaucoup,et dans ses lectures il gardait toujours la tendance d'esprit du gardien vigilant de la vérité.

Il a publié dans les *Etudes*, sous son nom, divers comptes-rendus de livres de philosophie, de théologie ou d'apologétique. Dans d'autres revues il écrivait parfois sous le pseudonyme de Christophe Simon. Simples, clairs et complets, ces articles donnent une idée précise de l'ouvrage analysé, sans taire, s'il le faut, les points défectueux. C'est ainsi que rendant compte des *Discours de Mgr Bougaud* publiés par l'abbé Lagrange, le Père sut formuler d'excellentes réserves. De même, tout en louant le traité *De Deo* du P. Piccerelli, lui reproche-t-il de ne s'être attaché qu'à quelques-unes des erreurs modernes (cartésianisme, ontologisme, traditionalisme) et d'avoir omis l'exposition et la réfutation du positivisme et du panthéisme contemporains, des fausses doctrines de Littré, de Comte, de Cousin et autres qui ont fait des dupes.

Au courant des questions de l'heure présente, il aimait à publier ici ou là le résultat de ses réflexions. Il eut une controverse avec le T. R. P. Le Doré touchant l'*Origine de la Dévotion au Sacré Coeur*, une autre avec M.Paul Niollet à propos du *Syllabus* et de l'*Infaillibilité du Pape*. Lorsqu'en 1918 l'attention fut de nouveau attirée sur le *message* de sainte Marguerite-Marie, il montra dans un excellent article du *Bulletin de l'Œuvre des Campagnes* (juin 1918) que Notre-Seigneur, par l'intermédiaire de sa servante, s'adressait au roi, non comme personne privée, mais comme personnage public « en qui est tout l'Etat, dans la volonté duquel est renfermée la volonté de tout le peuple », disait-il en citant adroitement Bossuet. Il en concluait que la grande demande faite par Jésus-Christ, d'un culte public, officiel et national de son divin Cœur, s'adressant à la France, « était indépendante des personnes,des circonstances et des temps : jusqu'à ce qu'il soit établi, tous les chefs qui se succèderont à sa tête, devront se regarder comme destinataires du *message* de Paray ».

Peut-être nous trompons-nous, mais nous croyons que le P.Bouvier eut le dernier mot dans une controverse soulevée vers 1911 autour de la *vocation* au sacerdoce.Certains auteurs prétendaient qu'un attrait surnaturel perceptible y était nécessaire, d'autres auraient voulu qu'on nommât *vocation* l'appel canonique de l'évêque, *idonéité* ou *vocabilité* les dispositions requises dans le candidat.

Sous la forme d'une lettre à un supérieur de grand séminaire, le Père mit les choses au point en exposant la *Notion traditionnelle de la vocation sacerdotale.* Il distingue, avec saint Thomas, la vocation intérieure de la vocation extérieure. Il montre, d'après les *règles de l'élection* dans les *Exercices* de saint Ignace, que la première peut être d'attrait ou de raison. De cette vocation,au for intérieur, le confesseur seul est juge ; sa sentence signifie que son pénitent peut en sûreté de conscience répondre à l'*appel* de l'évêque si cet appel a lieu. Au for extérieur, l'évêque est deux fois juge : juge des qualités de ceux qui aspirent au sacerdoce, et juge des besoins de son église. Le rôle de l'évêque ainsi compris, son appel apparaît clairement comme le dernier mot de la Providence.

Quant à la question de terminologie, inutile d'introduire une nouveauté. Depuis plusieurs siècles on appelle *vocation* les dispositions providentielles du sujet. Maintenons ce terme pour désigner la vocation intérieure, et quand on voudra la distinguer de la vocation extérieure, on désignera celle-ci par le mot d'*appel*, selon ce qui se passe pratiquement dans nos séminaires.

Cette solution conciliante parut sage à beaucoup de bons juges ; l'auteur reçut de nombreuses félicitations d'évêques, de directeurs de séminaires et de maîtres des novices.

Il arrivait parfois au P. Bouvier , lecteur attentif et avisé, de faire des trouvailles ; telle, par exemple,celle qui lui permit de résoudre un petit problème historique qui scandalisa jadis certains admirateurs de Bossuet. Est-il vrai que, vers la fin de sa vie, l'évêque de Meaux « était déserté dans la chaire de sa cathédrale » ? Au XVIII^e^ siècle, l'abbé de Vauxcelles l'avait affirmé ; plus tard Sainte-Beuve s'était élevé contre pareille invraisemblance, de nos jours Mgr Demimuid tenait pour l'affirmative et racontait que maintenant encore dans certaines régions du dicèse de Meaux on dit couramment d'un « raseur » qu'il est « ennuyeux comme Bossuet ». Or, le P. Bouvier trouva un jour dans la collection les *Orateurs sacrés* de Migne (t.XI, col. 1290) un discours prononcé dans la cathédrale de Meaux, à l'un des anniversaires du sacre de l'évêque,certainement devant lui,puisqu'il y est fait allusion à sa présence,

et dans lequel le panégyriste, un respectable chanoine, constata le délaissement du célèbre orateur. Après un bel éloge du jubilaire, le bon chanoine ne peut retenir une plainte émue. « Tel est le pasteur que Dieu nous a donné, s'écrie-t-il. Il ne cesse de nous instruire ; que dis-je ? il instruit toute l'Église. Est-il un endroit dans le monde chrétien où ses admirables livres ne fassent les délices des savants et la nourriture des simples ? En est-il un..... où la vérité dans sa bouche et dans ses mains ne triomphe pas ? Le dirai-je, le croirez-vous, siècles futurs ? C'est ici, c'est sous ses yeux, c'est dans sa propre ville que ses instructions ne sont pas écoutées ni suivies avec la même avidité, avec le même empressement. Il vient à peine au sermon la sixième partie de ceux qui pourraient y être ; on aime mieux jouer, danser, causer sur sa porte, dire des nouvelles, perdre le temps, que d'aller entendre ce que Jésus-Christ nous fait dire par ceux qui prêchent ». Aucun doute n'est plus permis après cet aveu si clair, et le P. Bouvier s'empressa de publier sa trouvaille dans la *Revue apologétique* (1er février 1923).

Le Père fut le premier à découvrir et à prouver l'imposture des prétendues *Lettres inédites de Pierre Olivaint S.J.*, forgées de toutes pièces par un écrivain de talent,mais sans scrupules, ou mieux sans honnêteté. L'absence des dates, l'emploi de certaines formules dont le martyr de la Commune ne se sert jamais dans ses lettres authentiques, le silence mystérieux sur l'heureux possesseur de cette correspondance, d'autres indices troublants parurent au P. Bouvier, non seulement autoriser des soupçons, mais apporter même l'évidence d'une supercherie. Un article anonyme des *Etudes* (t. LXXXV, p. 127-240), inspiré par ses remarques, le déclara formellement. Aucune réplique, aucune protestation ne vint jamais. La cause était jugée : on avait bien là l'œuvre d'un faussaire.

*
* *

Si la malhonnêteté la mieux fardée ne pouvait échapper aux regards perçants du P. Bouvier, que dire de l'erreur ? Il fut des premiers à s'alarmer des articles progressivement modernistes que l'abbé Loisy fit paraître de 1898 à 1900 dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuse* et dans la *Revue du clergé français*. Bientôt, sourd aux paternels avis du car-

dinal Richard, M.Loisy publiait la synthèse de ses idées sur l'évolution des dogmes fondamentaux et les institutions du catholicisme dans son livre *L'Evangile et l'Eglise*, paru à la fin de 1902. On sait que l'autorité diocésaine, sans tarder, lança sur l'ouvrage une première condamnation (17 janvier 1903) (1).

Un instant l'on put croire que l'auteur, ouvrant les yeux, s'inclinerait devant le jugement de l'archevêque de Paris. Loin de là, hélas ! Quelques mois plus tard, dans un nouveau volume, *Autour d'un petit livre*, il montrait assez qu'il n'avait abandonné aucune de ses erreurs ; il les affirmait de nouveau en les renforçant.

Entre temps, vers le mois de mars 1903, le P. Bouvier avait lancé dans le public , envoyé aux évêques et fait parvenir à Rome une brochure intitulée : *L'Exégèse de M. Loisy*.

Elle produisit dans les milieux romains le meilleur et le plus salutaire effet. « Je vous remercie de tout mon cœur pour votre belle réfutation de l'abbé Loisy , lui écrivait le R. P. Louis Billot. A mon humble avis, vous l'emportez sur tous ceux qui ont écrit sur ce triste sujet jusqu'à ce jour.... Ici on a été enchanté de votre brochure. Je suis persuadé qu'elle fera du bien à sa manière, en ce qu'elle contribuera puissamment à ouvrir enfin les yeux des plus aveugles sur le résultat net des méthodes, des procédés et des idées de la nouvelle école biblique. Avec tout leur grec et tout leur hébreu ces gens-là perdent tout ». D'une autre autorité en la matière, du P. Méchineau, l'auteur de *L'Exégèse de M . Loisy* recevait des éloges aussi flatteurs : « Vous avez coopéré à l'œuvre sainte de l'émondage et de l'échenillage, non moins nécessaire dans l'Église qu'en arboriculture. Espérons que le fruit de vos travaux n'aura pas été vain. Vous ne tarderez sans doute pas à le savoir, car aujourd'hui même (19 mars) le bon et saint cardinal de Paris quitte Rome, après avoir conféré plusieurs fois avec le Pape au sujet même de Loisy ». Dans une autre lettre qui suivit de près, le P. Méchineau lui disait encore à propos de son livre : « Le P. Schiffini en est

(1) Le livre avait été examiné par une commission composée de Mgr Péchenard, président, du R. P. Bainvel, S. J., de MM. Many, Fillon, Lesêtre et Letourneau.

enchanté ». Mais celui-ci voulut envoyer à l'auteur un témoignage direct : « Permettez-moi, lui écrit-il, de vous féliciter moi-même, *mea manu* et de tout mon cœur, pour l'œuvre vraiment de Dieu que vous venez d'accomplir ».

A cette époque le P. Bouvier aurait voulu que le T. R. P. Général demandât au Pape un Bref de condamnation. Le P. Lucas, alors substitut de l'Assistance de France, transmit cette requête au T. R. P. Martin qui répondit : « Dites que je remercie beaucoup le P. Bouvier ; je suis très content de son travail, mais pour le Bref, il n'y faut pas songer ». En communiquant, fin de mars, cette réponse à l'auteur, le P. Lucas ajoutait : «Je sais que l'impression produite par votre livre a été excellente autour de moi, spécialement sur le P. Freddi et sur son second, le P. Galuzzi ». Un peu plus tard il lui racontait comment un jour l'Assistant de France entrant chez le P. Général avait trouvé sur sa table un exemplaire de *L'Exégèse de M. Loisy* déjà coupé : « J'ai lu, lui avait dit Sa Paternité ; c'est très bien ».

A Paris le P. Bouvier ne restait pas inactif. Ses relations avec les professeurs de théologie et les sommités du diocèse lui permettaient de presser une condamnation dont le délai lui paraissait périlleux. Plusieurs prélats pensaient de même, entre autres le Cardinal Perraud, qui, à l'apparition d'*Autour d'un petit livre*, ne manqua pas de signaler à l'archevêque de Paris cette aggravation du scandale. L'évêque d'Autun, qui avait en haute estime le P. Bouvier, lui confia ses préoccupations à ce sujet. Leur corresponance laisse entrevoir le rôle du Père à cette époque. Ce fut lui qui, à l'automne 1903, avec son ami le curé de Saint-Sulpice, M. Letourneau, présenta au Cardinal Richard, près de partir pour Rome, un mémoire contenant 33 propositions condamnables, extraites des deux livres de M. Loisy. Ce mémoire, que l'archevêque de Paris devait soumettre au Saint Office, dut être communiqué à Mgr Perraud, car au mois d'octobre il en accuse ainsi réception : «J'ai lu les propositions ; je viens d'écrire une lettre au Saint-Office et de l'envoyer à Rome au Cardinal Richard qui la joindra à la sienne ».

Mis au courant, par ses deux collègues, de la démarche projetée, le cardinal Langénieux l'approuva pleinement et promit de s'y associer ; mais il désirait davantage ; il de-

mandait non seulement la condamnation des 33 propositions, mais celle des ouvrages eux-mêmes. « A mon avis, écrivait-il au Cardinal Perraud le 7 novembre 1903, ce ne serait point assez de faire condamner les erreurs doctrinales, si nous n'obtenons pas la condamnation des livres qui les contiennent et qui prétendent les justifier..... De plus, ne faut-il pas s'attendre à voir mettre en œuvre les artifices propres aux hérétiques? Si les deux derniers livres de M. Loisy ne sont pas eux-mêmes l'objet d'une prohibition formelle, ils continueront à se répandre ; l'auteur et ses partisans imiteront les jansénistes ; beaucoup diront qu'en ne frappant que les propositions, le Saint-Office donne un laisser-passer, sinon une approbation, à tout le reste... C'est en m'inspirant de ces considérations que j'ai rédigé ma lettre à Son Eminence le Cardinal secrétaire d'Etat ; mais j'ai spécifié dès le début que j'adhérais à la dénonciation faite par votre Eminence des 33 propositions » (1).

Dès le 1er novembre 1903 l'archevêque de Paris avait une audience de Pie X ; il lui dit qu'il lui apportait un catalogue de propositons extraites textuellement des ouvrages de M. Loisy, et qu'il avait l'intention de les déférer au Saint-Office. — « Ce n'est pas au Saint-Office qu'il faut les remettre, mais à moi-même, répondit le Pape ». Quelques heures après, le Saint-Père avait le catalogue entre les mains. Avant de quitter Rome, le cardinal Richard eut une nouvelle audience de Pie X. Le Pape lui dit que le Saint Office était déjà saisi de l'affaire. Cependant, ajouta-t-il, la censure de toutes ces propositions devait demander un temps considérable, et le mal était trop étendu pour qu'il n'essayât pas de l'enrayer le plus tôt possible ; aussi, avant cette condamnation de détail, il voulait une condamnation générale, et pour celle-ci il avait donné l'ordre de procéder rapidement et de se montrer énergique.

En fait, la condamnation générale parut le 16 décembre 1903. Le saint-Office ordonnait la mise à l'*Index* des cinq ouvrages de l'abbé Loisy (*La religion d'Israel, L'Evangile et l'Eglise, Etudes évangéliques, Autour d'un petit livre, Le quatrième évangile*) et chargeait le cardinal Merry del Val

(1) Cité par le Chanoine Largent, *Le cardinal Langénieux*, p. 336-338.

d'écrire à l'archevêque de Paris pour lui faire connaître les motifs de la censure. Dans cette lettre il était dit que les livres regorgeaient d'erreurs sur : la révélation et l'évolution des dogmes ; — l'autorité historique de l'Évangile ; — la science du Christ ; — la messianité et la divinité du Christ ; — la résurrection du Christ ; — l'institution divine de l'Église. Or, remarque le P. Bouvier dans ses notes, ces six points, ainsi formulés, étaient les titres sous lesquels étaient rangées les propositions du catalogue apporté par Mgr Richard.

Ce catalogue n'aurait-il pas été dressé par le Père lui-même ? L'étude attentive des papiers qu'il a laissés sur cette affaire le ferait croire, en particulier un certain *praenotandum*, bien de sa main et de son style, destiné à servir de préambule au catalogue des propositions hétérodoxes et à faciliter la tâche des censeurs.

Quoi qu'il en soit, ce fut au P. Bouvier que le cardinal Perraud, en janvier 1904, confia le soin de réviser une *Instruction* adressée au clergé du diocèse d'Autun et intitulée *Les Erreurs de M. l'abbé Loisy condamnees par le Saint-Siège.* « J'ai entrepris, lui mandait-il le 16 janvier, d'écrire quelques pages sur ce grave sujet , et comme je serai obligé d'aller prochainement à Paris, je serai heureux de m'en entretenir avec vous ». L'entretien porta ses fruits, car douze jours plus tard, remerciant le Père de ses remarques, l'évêque d'Autun ajoutait : « Suivant l'observation que vous m'avez faite, j'ai remanié la fin de mon travail ». Mieux encore,le Père, guidé par son esprit synthétique, fit de l'ouvrage un résumé dont le cardinal se montra enchanté « Je n'ai pu avant mon départ de Paris, lui écrit-il le 18 février, vous remercier de la parfaite obligeance avec laquelle vous avez composé et remis à M. Téqui l'analyse sommaire de mon *Instruction*. M. Téqui l'a fait imprimer et me l'a communiquée. Je ne doute pas qu'elle ne seconde très efficacement la diffusion de mon travail. J'ai déjà reçu un certain nombre de lettres très encourageantes, la dernière du Cardinal Seraphino Vannutelli, vice-prédident du Saint-Office..... Mes remerciements pour la très utile collaboration que vous m'avez donnée ».

*
* *

Le persévérant travailleur qu'était le P. Bouvier n'avait

pour ainsi dire pas de loisirs, tellement il savait les utiliser et les rendre féconds ; puis la réflexion qu'il apportait à toutes les questions pendantes, lui ouvrait souvent des aperçus dont il se hâtait de faire profiter les autres, ou bien lui suggérait une opinion personnelle dont il s'enthousiasmait et qu'il n'était pas fâché de faire connaître. Dans ce dernier cas, il n'avait pas toujours l'esprit très hospitalier : il ne savait pas assez s'abstraire de son point de vue, distinguer les nuances, s'efforcer de saisir la pensée de son contradicteur. Il s'est peut-être montré trop sévère sur la *Doctrine spirituelle* du P. Louis Lallemant ; il fallut qu'un ami tempérât un peu la rigueur excessive de sa critique avant que ne parût dans le *Dictionnaire de Théologie* un article à ce sujet : mais un autre, publié dans le *Polybiblion* sans avoir subi la même fraternelle révision et signé d'un pseudonyme, contient une appréciation quelque peu dédaigneuse, sans indulgence et, somme toute, inexacte.

Le Père est bien plus convaincant, et même inattaquable, quand il appuie ses conclusions sur les faits historiques ou des rapprochements de textes. En ce genre, il a composé pour les religieux de son Ordre deux plaquettes intéressantes ; L'une sur l'*usage de l'heure d'oraison* quotidienne, l'autre sur la *véritable interprétation de la méditation fondamentale* des *Exercices* de saint Ignace. Dans cette dernière il montre d'après les témoignages des plus remarquables contemporains du saint, que, dans son ensemble et dans ses conséquences extrêmes, la méditation du *fondement* est destinée à ceux qui feront les Exercices complets, c'est à dire à ceux que la Providence semble appeler à la voie des conseils.

La Compagnie est encore redevable au P. Bouvier de la publication du *Directoire composé par saint Ignace à l'usage de celui qui donne les Exercices.*

On appelle *directoire* de saint Ignace les notes que celui-ci rédigea, après avoir achevé son livre des *Exercices*, pour en faciliter l'usage et en assurer les fruits, notes complémentaires dans lesquelles « il a laissé le dernier mot de ses réflexions et de son expérience sur les points qui lui tenaient le plus au cœur ».

« Sans doute, ajoute le P. Bouvier dans la préface de son édition, les premiers dépositaires de ce *Directoire* ne se crurent pas autorisés à garder pour eux seuls un trésor manifestement

destiné à toute la Compagnie. Mais, soit discrétion extrême, soit réserve imposée par les circonstances, ils ne donnèrent pas aux pages de saint Ignace la publicité qui les aurait sauvées de l'oubli. Elles furent transcrites par quelques uns de ceux qui en eurent communication ; elles fournirent au *Directoire* édité par le P. Aquaviva ses éléments les plus intéressants et les plus substantiels : puis elles disparurent insensiblement, à ce point qu'on cessa d'en distinguer la trace et qu'on finit par en perdre le souvenir ».

Ayant appris par un catalogue de manuscrits qu'une copie du Directoire de saint Ignace, prise sur l'original, apportée en Belgique et laissée au noviciat de Tournai par le P.Olivier Manare, se trouvait de nos jours à la Bibliothèque royale de Bruxelles, le P. Bouvier n'eut pas de repos jusqu'à ce que le fac-similé du précieux document fût entre ses mains. On était en 1916, ; en pleine guerre et malgré l'occupation allemande, il trouva le moyen de s'en procurer une photographie. L'année suivante il publia chez Beauchesne le texte original espagnol accompagné d'une version littérale, et aussi une reproduction du fac-similé. A la suite il établissait, dans une note historique et critique, l'authenticité du document et son influence sur la rédaction du *Directoire* officiel.

Ce fut au P. Bouvier que les directeurs du *Dictionnaire de Théologie catholique* s'adressèrent quand il s'agit d'exposer la méthode ascétique ou spiritualité des *Jésuites*. Le Père écrivit sur ce sujet un long article de seize colonnes où, avec sa clarté habituelle, il étudie les *principes* de la spiritulité de saint Ignace, contenue dans les Exercices ; ses *procédés*, ses *caractères* et son *influence* ; puis, après avoir répondu aux *critiques* dont elle fut l'objet, il termine en montrant que rien ne manque aux *Exercices* pour mettre les âmes dans la disposition prochaine aux *grâces mystiques*.

Le goût du P. Bouvier pour le passé de la Compagnie, sa connaissance de l'Institut et sa science du droit canon le firent choisir comme l'un des réviseurs de la nouvelle édition de l'*Epitome* des constitutions, qu'il fallut récemment adapter à la réforme générale du droit canonique. Le R. P. Bainvel, qui fut chargé avec lui du même travail, dit avoir été frappé de l'étendue de ses connaissances et de son parfait esprit religieux.

*
* *

A ne considérer que ces deux derniers points, le P. Bouvier aurait pu faire un très bon supérieur. Il a bien failli l'être, et même la chose n'a tenu qu'à lui. En 1896 le P. Platel songeait à le mettre à la tête de la résidence de Rouen ; mais c'était à l'époque où le Père était en plein élan de sa carrière oratoire : le gouvernement d'une maison n'allait-il pas le briser? Le P. Provincial hésitant ne voulut rien faire sans le consulter. Le Père répondit que « s'étant toujours laissé conduire à l'aveugle par la Providence, il ne voulait pour rien au monde se départir de cette ligne en cette circonstance » ; il lui semblait toutefois que la charge offerte entraverait son apostolat, lui prendrait trop de son temps et de sa liberté. L'affaire n'alla pas plus loin. Le P. Bouvier ne quittera jamais la vaillante phalange des *operarii* et il mourra sur la brèche.

Il était arrivé à l'âge de 77 ans, il en avait passé 55 dans la Compagnie, sans jamais se reposer, et au début du mois de décembre 1925, celui où il nous fut enlevé soudainement, il se sentait encore vigoureux. Trois jours avant sa mort, voyant le R. P. Auriault marcher devant lui dans la rue, il le rejoint, l'interpelle : « Je n'ai pas le temps, réplique celui-ci. — Mais, une minute. Vous m'avez fait inviter à donner la retraite pastorale en 1931 à Oran, je vous en remercie ; mais il faut tout de même être prudent. Ne pourriez-vous pas avancer cela en me donnant votre tour un an plut tôt? Car j'aurai alors 82 ans..... Non pas que je me sente diminué en quoi que ce soit : tout va bien..... »

Tout allait si bien,en effet, que la semaine précédente il avait donné dans l'église des Carmes une oraison funèbre du Cardinal Lavigerie, dont Mgr Baudrillart s'était déclaré fort satisfait, et il s'apprêtait à remplacer, le dimanche 20, à St Pierre-de-Chaillot, un prédicateur en vogue, le P. Lhande inopinément empêché.Le samedi 19, au beau milieu du repas de midi, il se coupait un morceau de pain, quand tout à coup on voit sa tête et tout son buste se renverser en arrière : la bouche est entrouverte, les yeux fermés, le visage pâleur de mort. Un de ses voisins lui donne l'absolution, les autres s'empressent pour le soutenir. Le Père était frappé de congestion.

Au réfectoire même, étendu par terre, au milieu de toute

la communauté il reçoit l'extrême-onction des mains du R.P. Supérieur. Cette cérémonie urgente terminée, on le transporte à l'infirmerie. Peu de temps après, sans qu'il eût à aucun moment recouvré connaissance, il expirait.

« Je ne sais ce qu'on pense de sa mort, nous écrit l'un des Nôtres, moi je la trouve magnifique. En pleine possession de ses facultés et en plein apostolat, au lendemain de l'un de ses plus brillants succès oratoires,la veille d'un sermon dans l'une des églises les plus distinguées de Paris, et venant d'accepter avec un joyeux empressement le panégyrique, à Angers, des Bienheureux martyrs canadiens ; la messe célébrée le matin, il tombe à midi au milieu de ses frères qui ont le temps, si foudroyant soit le coup, de lui donner la double grâce suprême de l'absolution et de l'onction purifiante. N'est-ce pas la fin d'un fidèle serviteur, d'un ami éprouvé dès longtemps que le Bon Maître vient prendre brusquement à la table de communauté pour le faire asseoir à la sienne ? »

La pensée de la mort était familière au P. Bouvier. On a trouvé dans son bréviaire deux courtes prières composées par lui et d'une écriture récente, l'une intitulée *Acceptation de la mort*, l'autre *Prière pour ma bonne mort*. Rien ne peut mieux finir cette notice que leur reproduction intégrale.

« Acceptation de la mort. Souverain maître de la vie et de la mort, ô Dieu qui, en punition du péché, avez porté cet arrêt immuable que tous les hommes mourraient une fois ; me voici prosterné humblement devant vous,résigné à subir cette loi de votre justice.

« Pécheur, j'ai mérité bien des fois la mort ; je l'accepte en expiation de tant de fautes que je déplore dans l'amertume de mon âme ; je l'accepte en union avec la mort de mon Sauveur.

« Que je meure donc, ô mon Dieu, dans le temps, dans le lieu, de la manière qu'il vous plaira d'ordonner !

« Je profiterai du temps que votre miséricorde me laissera pour me détacher de ce monde, où je n'ai que peu de jours à passer ; pour rompre tous les liens qui m'attachent à cette terre d'exil et pour préparer mon âme à vos terribles jugements.

« Je m'abandonne sans réserve entre les mains de votre

Providence toujours paternelle. Que votre volonté soit faite en tout et toujours ! Ainsi-soit-il.

« Prière pour la bonne mort. Prosterné devant le trône de votre Majesté, je viens vous demander, ô mon Dieu, la dernière de toutes les grâces, la grâce d'une bonne mort.

« Quelque mauvais usage que j'aie fait de la vie que vous m'avez donnée,accordez-moi de la bien finir et de mourir dans votre amour.

« Que je meure comme les saints Patriarches, quittant sans regret cette vallée de larmes, pour aller jouir du repos éternel dans ma véritable patrie !

« Que je meure comme saint Joseph dans les bras de Jésus et de Marie, répétant ces doux noms que j'espère bénir pendant toute l'éternité !

« Que je meure comme la Très Sainte Vierge, embrasé de l'amour le plus pur, brûlant du désir de me réunir à l'unique objet de toutes mes affections.

« Que je meure comme Jésus sur la Croix, dans les sentiments les plus vifs de haine pour le péché,d'amour pour mon Père céleste, de résignation au milieu des souffrances !

« Père saint, je remets mon âme entre vos mains ; faites-moi miséricorde.

« Jésus, qui êtes mort pour mon amour, accordez-moi la grâce de mourir pour votre amour.

« Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort.

« Ange du ciel, fidèle gardien de mon âme, grands saints que Dieu m'a donnés pour protecteurs, ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort.

« Saint Joseph, obtenez-moi par votre intercession que je meure de la mort des Justes. Ainsi soit-il ! »

H. Fouqueray. S. J.

Le P. Joseph Delarue

1853-1925

I. Les Premières Années.

C'est le 22 Août 1853, que Louis Marie *Joseph* Ambroise Delarue naquit à Pontoise où son père exerçait les fonctions de principal du Collège Communal.

Dans ce collège, comme dans tous les établissements d'enseignement secondaire qu'il dirigea par la suite, M. Delarue se signale comme un éducateur d'élite, tant par la rare fermeté de son caractère que par les qualités éminentes de son cœur.

La formation qu'il voulait donner aux élèves confiés à ses soins, c'était la formation à la vie, mais à la vie chrétienne dans sa plénitude. Il se sentait responsable non seulement devant la famille et la société, mais aussi devant Dieu.

Le dévouement qu'il vouait à ses élèves, comment ne l'aurait-il pas déployé dans sa vie familiale? Il mourut prématurément le 28 décembre 1860, à l'âge de 34 ans, au collège de Pamiers dont il avait été nommé principal trois mois auparavant (1).

(1) *Le Journal général de l'Instruction publique*, en annonçant sa mort, rappelait que l'Université avait reconnu en M. Delarue un disciple éminent de Rollin. Le jeune Maître dans un Mémoire, que la Société d'Éducation de Lyon avait couronné quelques semaines avant sa mort, avait exposé quelques-unes de ses idées sur le problème de l'éducation : *Des moyens à employer comme stimulants dans l'Education privée et dans l'Education publique* (Lyon, A. Brun. Paris, Dezobry, Magdeleine et Cie, 1860, in-8°, 80 p.). — Nous connaissons de M. Delarue un autre ouvrage : *La Religion catholique et la Religion naturelle* (Étampes, 1856, in-8°), réponse au livre de Jules Simon. Quelques lignes du début indiqueront l'esprit dans lequel est écrit cet ouvrage : « Au milieu de ses recherches, la philosophie, oubliant qu'elle ne peut entrer dans les secrets de Dieu, qu'à l'aide de Dieu lui-même, la philosophie a fait bien des fautes et elle en fait encore ; mais il serait injuste de méconnaître qu'en replaçant les esprits sous une forte discipline, elle en a ramené un grand nombre parmi ceux même qu'elle avait égarés... Pour quiconque réfléchit sérieusement, elle ne peut être que le vestibule de la religion... elle secoue de sa torpeur l'âme indifférente qui, une fois réveil-

De sa jeune femme Louise Decret, il avait eu neuf enfants. Les deux aînés devinrent de brillants généraux : le 2e a été glorieusement tué à l'ennemi en 1915.

Joseph était le troisième, il n'avait que 7 ans à la mort de son père.

Mais Madame Delarue, digne en tous points de celui dont elle avait admiré et fidèlement partagé la vie de labeur, de sacrifice et de foi, maintenait fermement dans sa jeune famille les traditions et directives paternelles. D'une exquise sensibilité, mais d'une énergie peu commune, elle se donna tout entière avec tout son cœur et toute son intelligence, avec toute sa foi et toute la force de sa volonté, à la rude tâche d'élever les sept enfants qui lui restaient.

A tous, elle assura les bienfaits d'une solide éducation. Prolongeant et développant les leçons du père, elle leur inspira un haut sentiment du devoir, de la responsabilité et de la dignité personnelle.

« Son » Joseph en particulier, si séduisant par son caractère aimable, enjoué, tendrement affectueux, par son enthousiasme, par son esprit vif, inventif et même quelque peu espiègle, était l'objet de toute sa sollitude maternelle.

Dans sa dernière année d'études au Collège des Jésuites de Vaugirard, à la tête de sa classe par ses succès scolaires, et par sa piété, aimé de ses professeurs et de ses camarades, cette si tendre mère lui disait : « Si tu m'avais fait prévoir tout cela autrefois, mon Joseph, je n'eusse pas autant tremblé »....
— Et lui de répondre en son ardente modestie : « Tremble, tremble toujours, Maman ».

C'est au lycée d'Orléans en 1862 que Joseph Delarue débuta comme écolier. Après un court séjour à N. Dame d'Auteuil, il revint au lycée d'Orléans, où il fit sa première Communion le 27 juin 1867. Puis sa mère, désireuse de le placer dans une atmosphère plus religieuse, le fit entrer au Petit Séminaire de la Chapelle St. Mesmin, alors dans tout l'éclat de la prospérité que lui avait donné l'éminent évêque Mgr Dupanloup. Enfin elle le confia, pendant quelque temps aux soins d'un admirable prêtre, l'abbé Brulé, Curé de Fay-aux Loges (Loiret).

lée, une fois livrée au saint entraînement de la réflexion, aspire bientôt au repos complet et absolu de la certitude, dans l'adhésion libre et réfléchie aux dogmes catholiques ».

Le contact quotidien avec cette âme sacerdotale,animée du zèle apostolique le plus ardent, fit une impression profonde sur le jeune Joseph. C'est là, avoua-t-il plus tard, qu'il conçut pour la mission du Prêtre, une admiration et un attrait qui devaient éveiller en lui la vocation religieuse.

La guerre de 1870 fut pour Dieu une occasion de lui adresser un nouvel appel et de lui montrer sa voie. Soucieuse d'éloigner ses jeunes enfants des atrocités de l'invasion allemande, Madame Delarue les emmena dans le midi. Après quelques mois passés au lycée de Nice, Joseph fut conduit au collège de Mocaco dirigé par les Pères Jésuites. Ce fut son premier contact avec eux. Il s'y lia en particulier avec un saint religieux, le R. P. Pellico, le propre frère de l'auteur de « Mes Prisons ».

Rencontre providentielle. L'impression laissée par Monaco fut si bonne que sa mère, la guerre et la commune terminées, se décida à le confier aux Jésuites du Collège de l'Immaculée Conception à Vaugirard (2 Janvier 1872). Joseph n'y eut pas seulement les plus brillants succès scolaires ; il y devint Préfet de Congrégation. Il trouvait bien là cette atmosphère imprégnée du sang non encore désséché des Martyrs de la commune, et c'est là que germa définitivement en lui l'attrait de la vocation religieuse.

Comme ses frères ainés, il allait être soldat, mais soldat du Christ. Et ce qui sollicitait doucement, mais fortement, son esprit et son cœur, ce n'était pas seulement le sacerdoce, dans l'épanouissement des œuvres admirées par lui chez l'abbé Brulé, mais la vie religieuse dans le renoncement total dans l'abnégation plénière. « Perinde ac cadaver ».

Pour savoir ce qu'était dès lors cette âme d'adolescent, quels étaient déjà ses sentiments de généreux, d'héroïque abandon, il suffira de citer cette belle prière,qui heureusement nous est parvenue, écrite de sa propre main et datée d'Orléans 1873, — il n'avait alors que 20 ans :

« Dieu Créateur, Dieu Sauveur, Dieu vengeur, Dieu bon,
» Eternelle Providence, Père, Fils et Saint Esprit,

« Ayez pitié de Nous.

« Faites nous sentir votre divine présence et gardez-nous « de nous, sans quoi nous vous trahirons. Soyez attentif à nos « démarches et hâtez-vous de secourir notre faiblesse et de « suppléer à nos lâchetés,

« Je crie vers Vous, Seigneur, du fond de mon néant, Jésus » miséricorde, Jésus miséricorde, Jésus miséricorde, car votre » charité embrasse tout, gouverne tout.

» Nous vous prions, Seigneur, pour votre Église humiliée, » pour son Pontife dépouillé et trahi, pour toutes les œuvres » catholiques, pour les Missions, pour la France.

» Seigneur Jésus, nous vous prions pour tous ceux qui font » le bien et le veulent, pour tous ceux qui vous aiment, pour » tous ceux qui souffrent, pour tous ceux qui pleurent.

» Ayez pitié de l'immense gémissement qui s'élève de la » terre vers le ciel.

» Nous vous prions pour tous ceux qui font le mal et le » veulent ; pour tous ceux qui blasphément, pour tous ceux » qui maudissent, pour tous ceux qui persécutent. Mon Jésus » miséricorde.

« Seigneur Jésus, mon seul et unique Maître, mon seul et » unique amour, je vous invoque pour ma famille, je vous prie » pour ma mère, pour mes frères, pour mes sœurs.

« Réparez vous-même, Dieu de bonté, les chagrins que j'ai » causés, les scandales que j'ai donnés volontairement ou in- » volontairement. Guidez-nous vers le bien, vers le salut, vers » votre amour.

« Enfin Seigneur Jésus, je me prosterne devant Vous et » tout mon être crie vers Vous miséricorde. Sauvez-moi de » mon infamie. Sauvez-moi de mon néant, sauvez-moi de ma » faiblesse, sauvez-moi de mes petitesses,sauvez-moi de mon » orgueil, sauvez-moi de moi-même !

« Donnez-moi des larmes, donnez-moi de la raison, donnez- » moi de l'enthousiasme, donnez-moi de l'amour.

« Et gloire, honneur, amour à Vous seul dans les temps et » dans l'éternité. Amen ».

II. Le Règne du Christ.

L'Ecole du cœur.

A la fin de novembre 1874, Joseph entrait au noviciat d'Angers, et par un mois consacré aux *Exercices de saint Ignace* commençait l'important labeur de sa formation religieuse. Le noviciat d'Angers était alors dirigé par le P. Al-

bert Platel. Tous ceux qui ont connu le saint et éminent religieux, les novices qu'il a formés durant de si longues années, et encore les âmes pieuses qui se sont mises sous sa direction, savent avec quelle élévation d'esprit, avec quelle pleine intelligence de l'ordre des choses surnaturelles et des moyens naturels qui en sont dépendants, en un mot avec quel tact et avec quelle largeur d'esprit, ce Père, ce « Maître » comprenait les âmes et savait les guider en les assujettissant aux vues providentielles.

« Admoniteur » au noviciat, plus tard à Laval bidelle en philosophie, Joseph, dans ses postes de confiance, avait manifesté tout un ensemble de vertus naturelles et surnaturelles qui semblaient le désigner pour exercer plus tard l'autorité : une exquise délicatesse qui faisait de lui le « meilleur des amis », un tact parfait, un sentiment des nuances et une expérience déjà grande des difficultés de la vie ; dévouement à ses confrères dans la vie de communauté et dans certains devoirs obscurs et cachés, dans ses sacrifices quotidiens à la vie de famille. Tout cet ensemble que St-Ignace veut trouver chez ses enfants devait donner à Joseph une autorité naturelle sur ses compagnons et confrères. Cette douce influence promettait un supérieur, un chef. — Un de ces chefs, dont l'autorité est faite de douceur, de dévouement et de prévenance ; et ainsi le jeune scolastique semblait s'acheminer vers les postes qui constituent le gouvernement de la Compagnie et où la Providence par l'entremise des Supérieurs paraissait déjà le destiner : tel était du moins l'impression de ses jeunes compagnons. Mais nous allons voir comment cette même Providence l'engagea dans une autre voie, celle des hautes études.

Auparavant laissons parler notre novice, laissons le exprimer lui-même ce qu'il était au sortir du noviciat, à la veille de prononcer ces premiers vœux par où le religieux Jésuite commence le don parfait et absolu de lui-même. « Vous « savez, écrit-il, quel contrat est celui que je vais signer ven- « dredi (8 Décembre 1876), — contrat, alliance éternelle, « j'en ai bien la confiance, qui va me donner à mon Dieu et « me donner aussi mon Dieu : donc réjouissez-vous bien avec « moi, car je suis le plus heureux des hommes..... priez un « peu pour votre Joseph, afin de l'aider à se faire accepter ».

Au mois de mars de l'année suivante, Joseph est à St. Acheul ; il dépeint alors et son amour enthousiaste de la Com-

pagnie de Jésus et sa tendre dévotion à la Très Sainte Vierge Marie !... « Malgré tout ce que j'oppose de mauvaise volonté « et de lâcheté, je ne désespère pas que mon saint Patron ne « fasse de moi un vrai Jésuite, ce qui est pour moi l'idéal de « tout ce qu'il y a de plus beau, plus grand, plus noble, plus « respectable, plus courageux, plus vertueux, plus fort, plus « doux, plus sage, plus élevé, plus humble, enfin ce qu'il « y a de mieux — ce qui ne vous paraîtra pas étonnant si vous « considérez que le premier Jésuite, le vrai compagnon de « Jésus a été St. Joseph lui même..... Que la Sainte et « douce Mère de Jésus vous bénisse... c'est à Elle que je vous « offre...On est si bien avec elle, que j'aimerais mieux pour ma « part, être coupé en petites miettes avec des ciseaux qui ne « coupent pas, que de m'en voir séparé. Jugez avec quelle « ardeur je désire voir sous sa main ce que j'aime le plus « et uniquement en ce monde, à savoir ma sainte et belle « famille, notre chère mère, les frères, les sœurs. Oui qu'Elle « bénisse ce cher tout cela, puisse-t-elle le garder uniquement « pour Elle, et au milieu de ce monde, d'où il ne peut arriver « que des épines, les conduire par la main jusqu'à Jésus... »

***

Cette longue période, qui va du 1er novicat au second (3e année de probation) dura pour Joseph le même temps qu'elle dure habituellement pour le plus grand nombre des jeunes religieux : un peu plus d'une quinzaine d'années.

Pour Joseph, elle peut se décomposer ainsi : 3 années de 1er et 2e noviciat — 8 années de formation intellectuelle générale, c'est à-dire : formation littéraire à St Acheul et à l'Université catholique d'Angers, une année d'études historiques à la Sorbonne (1884-1885) au terme de laquelle il conquit le grade de licencié ; formation philosophique au scolasticat St-Michel de Laval (1877-1879) — quatre années de théologie commencées au scolasticat d'Insprück, terminées à Jersey. Au cours de ces diverses périodes, la formation du cœur, l'acquisition des vertus demeure l'affaire principale du jeune religieux ; nous n'en voulons d'autre témoignage que la belle prière écrite en 1879 à Laval, à la fin de ses deux années de philosophie. On va voir si cette terrible philosophie lui avait désséché le cœur et meurtri la sensibilité ;

« Dieu tout puissant et éternel, de qui j'ai reçu toutes mes « facultés et ma liberté, à qui j'appartiens sans réserve et vers « qui s'élance l'amour de mon âme, écoutez mon humble « prière selon vos miséricordieuses promesses.

« Mon Dieu, malgré mes iniquités vous m'avez appelé « à vous servir, et malgré mes lâchetés vous m'y avez décidé.

« Je suis à Vous, je veux vivre, travailler, combattre, souf- « frir et mourir pour vous.

« Mais, qui suis-je Seigneur, et quel dessein que celui là « pour le double néant de la faiblesse et du péché ?

« Mon Dieu, exaucez donc mes humbles supplications, je « ne vous demande pas les biens de ce monde, ni ses joies, « ni son estime, que tout cela reste au pied de votre Croix !

« Mais ô Jésus, roi du règne, vous voulez être suivi, vous « voulez faire servir votre Père céleste. Fortifiez seulement « votre serviteur dans sa résolution et tout son désir sera com- « blé !

« O Jésus, donnez-moi lumière, activité, forces dans mes « études. Endurcissez mon corps à la fatigue et au travail.

« Multipliez ma mémoire, mon intelligence : donnez-moi « vigueur d'esprit et de volonté.

« Mon Dieu, me voici, je veux travailler dans le calme, « dans l'enthousiasme patient, dans votre amour constant « pour devenir votre apôtre....

« Je n'en suis pas digne, mais votre nom est digne d'ex- « citer cette ambition, ô Jésus.

« Bénissez-moi par la main de Marie, la Très Sainte Vierge, « Reine du ciel, que vous m'avez donnée pour mère.

« Envoyez moi votre Esprit,renouvelez le mien....

« Requiescat super nos : spiritus sapientiae et intellectus— « spiritus consilii et fortitudinis — spiritus scientiae et pie- « tatis et repleas nos spiritu timoris tui et nos in ministerio « tuo divino confirmes. Amen ».

***

Au sortir de « cette maison de formation » de Laval, Joseph commença cette vie des collèges où il devait se dévouer dans les travaux de la surveillance et du professorat. Ce furent d'abord à Poitiers plusieurs années bien agitées, bien tour-

mentées par les péripéties d'une sorte de guerre religieuse et d'une persécution légale.

Un de ces compagnons d'armes les plus vaillants et les plus qualifiés,le R. P. Auriault, nous le dépeint en ces termes : « Je pus apprécier toute la perfection religieuse du P. Joseph, « surveillant de première Division et vraiment maître de la « situation, en cette année terrible.... Il fut d'une remar- « quable adresse pour s'adapter. Et pour mon compte, je « lui dois d'avoir pu tenir à mon poste et aussi d'avoir dé- « veloppé ma vocation à la Compagnie. Il fut vraiment par « anticipation mon ange gardien de postulat, je lui en ai gardé « une reconnaissance qui grandit chaque jour ! »

Un peu plus tard dans l'exil de Jersey,cette vie de dévouement apostolique dans les collèges prit pour lui une forme toute spéciale et très privilégiée : celle de l'enseignement de l'histoire et de la littérature aux enfants qui se préparaient à l'École navale.

Le 8 septembre 1888, Joseph fut ordonné prêtre à Jersey par Mgr Virtue, évêque de Portsmouth : il dit sa première messe dans la Chapelle de l'École préparatoire à la Marine ; c'était chose toute naturelle qu'il goûtât les joies de la récompense céleste et des consolations divines en cette maison même où il avait travaillé pour la plus grande gloire du Divin Maître, pour l'extension du royaume de Dieu.

« C'est une grande et terrible chose que l'Ordination, « écrivait Joseph à sa famille, demandez à Notre Seigneur de « me rendre bon et fort comme il faut être, comme Il voudrait « que soient tous ses prêtres !... Que Dieu n'ait pas en moi un « serviteur trop indigne, après toutes les grâces dont il m'a « comblé pour m'amener jusque là... J'attends avec une vive « impatience le moment où non plus moi seulement, mais la « grande victime elle-même priera avec moi sur l'autel pour « toute la famille, pour tous ceux que nous aimons ! !..... »

***

Le document suivant nous semble bien une révélation des profonds sentiments qui faisaient tressaillir encore l'âme du P. Joseph quelques temps après le grand jour de ses vœux solennels (2 fevr. 1891) ;

Septembre 1892.

Mort au Monde *Perinde ac cadaver*

« Ego dixi in dimidio dierum meorum : Vadam ad portas inferi ».

Un mort ne possède rien, que ce qu'on met sur lui.

Un mort n'a pas de volonté, pas de désir, pas de répugnance.

Un mort laisse dire et se laisse dire.

Un mort laisse faire et se laisse faire, ne demande et ne refuse rien.

Un mort est doux, maniable, ne s'emporte pas et il sait attendre.

Un mort est le dernier de la maison ; on n'est pas pressé de le servir ; on est pressé de se débarrasser de lui. Il ne se plaint pas, c'est naturel qu'on agisse ainsi.

Un mort reste dans la « v*ie cachée* » : lui offrirait-on d'en sortir qu'il préfèrerait l'ombre et le silence, plus conformes à son état.

Un mort est dans la solitude. Pas d'épanchement de cœur ; on oublie ses talents, ses services, son dévouement, sa tendresse. La tendresse d'un mort ! elle ferait horreur !

Un mort ne fait pas de rêves, ne pense pas à l'avenir, n'a pas de projets.

Un mort ne fait pas de réclame, ne parle pas de lui, souffre l'oubli, souffre que les autres profitent de son travail et en aient l'honneur.

Un homme à moitié mort se débat, lutte, agonise. Plus simple d'être mort tout à fait. Fiat !

Une fois mort, c'est le Purgatoire.

— Par conséquent résignation à la souffrance et impatience du ciel..... : — résignation à la souffrance ou plutôt joie de la souffrance qui purifie et qui hâte le moment de la délivrance.

Donc tout ce qui est contrariant, tout ce qui est humiliant, tout ce qui est désolant, tout ce qui serre le cœur, tout ce qui fait pleurer, tout cela est du pur bénéfice.

Telle chose me coûte horriblement : mais justement, c'est la peine que j'ai à supporter au purgatoire — celle que Dieu veut. Puisqu'il le faut, allons-y — quand ce sera passé, je serai plus près du ciel.

D'ailleurs par la grande bonté de Dieu, ce purgatoire an-

ticipé et volontaire est méritoire — le purgatoire forcé ne l'est pas. Donc tout avantage, puisque j'ai à fournir une certaine somme de souffrances pour l'âme et pour le corps, autant en tirer tout le bénéfice possible pour le temps et pour l'éternité !

Vivre en J. C.

« *Qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est* ».

III. **Vie d'études et vie active.**

Suivons le maintenant dans la voie d'un progrès intellectuel dont nous avons déjà indiqué les grandes lignes.

L'enseignement donné à Jersey aux élèves de l'École Navale, enseignement d'ailleurs donné à des jeunes gens et forcément élémentaire, maintenait cependant le jeune professeur dans les vastes perspectives de la culture générale et de l'histoire universelle. Le jeune historien allait se spécialiser dans l'histoire de l'Église et durant les vingt ou trente années suivantes s'appliquer à comprendre et à faire comprendre aux autres quelques fragments de cette spécialisation pourtant déjà si étendue.

C'est au scolasticat même de Jersey, où il avait en 1889 achevé sa théologie, que le P. Delarue fut durant cinq ans professeur d'histoire ecclésiastique des jeunes théologiens de la compagnie de Jésus. « Il posséda toujours une autorité incontestée , nous dit le P. de la Brière, chacun reconnaissait et estimait son savoir, sa méthode patiente d'investigation,sa familiarité avec l'état présent des problèmes et controverses, l'entrain, la vie, et la bonne humeur de ses explications compétentes ».

Le scolasticat St-Louis de Jersey, se trouvait d'ailleurs dans le voisinage immédiat de l'École préparatoire à la Marine, et de la sorte le P. J. Delarue y pouvait prolonger son apostolat par un double service qu'il prodiguait de fort bon cœur : « promeneur » et « colleur ». Aux jours de congé, il guidait les petits groupes d'élèves dans les pittoresques promenades, à travers la petite île normande dont le cadre toujours printanier lui a valu le nom d'« Emeraude des mers », tandis qu'aux grands jours d'examens et de classement, il prêtait

main-forte au personnel nombreux et dévoué des examinateurs auxiliaires.

Ces cinq années d'enseignement d'*Histoire Ecclésiastique* (une première période de deux ans — 1893 à 1895 — et une deuxième période de 1896 à 1899) furent seulement interrompues par une année passée à Rome.

Comme on le pense bien, cette année d'étude dans la Ville éternelle devait avoir sur la vie et l'orientation du P. Joseph une décisive et profonde influence. « Ses yeux, son intelligence, son cœur se remplirent de tout ce qu'elle peut offrir de grand, de beau de saint ». Ce fut là, non seulement un précieux aliment pour sa piété et pour toute sa vie spirituelle, mais en même temps un supplément de vive lumière projetée sur ses études d'Histoire ecclésiastique. En effet, le but de ce séjour était double : d'une part, approfondir le Droit de l'Église (*Droit Canon*), d'autre part étudier les monuments divers des premiers siècles, — monuments dont la richesse est incomparable et dont les enseignements rendent témoignage à la catholicité comme à l'apostolicité de l'Église, à cette vie séculaire dont la persévérante identité à travers les siècles est un miracle prodigieux et demeure toujours un des solides fondements de notre foi.

C'est là vraiment que le P. Delarue commença à voir clairement les idées maîtresses qui devaient dominer, dans la suite, ses études et son apostolat intellectuel, une connaissance de plus en plus approfondie de la législation ecclésiastique, des rapports de l'Église avec les Puisssances séculières ; en un mot, ce que l'on pourrait appeler la haute politique ecclésiastique — tout cela le préparait à l'intelligence de cette histoire si complexe, si mystérieuse parfois, histoire des rapports de l'Église avec les Puissances européennes, plus spécialement de l'Histoire byzantine au Moyen âge et dans les temps modernes.

Mais les études de Droit canonique, par elles-mêmes bien sèches sans doute, n'auraient point donné à la piété et au cœur du jeune étudiant les consolantes perspectives, que lui offrait la visite des Catacombes. Ce fut là vraiment une de grands révélations de sa vie. Le P. Joseph y trouva une de ses meilleures formes d'apostolat. Ce fut dans les Catacombes qu'il commença à comprendre la richesse du symbolisme chrétien et quels trésors se trouvent amassés là providen-

tiellement, pour la démonstration de la divinité de l'Église, de la solidité du témoignage rendu par la voix de nos martyrs.

En l'année 1899, commença pour le P. Delarue une nouvelle période assez différente de la précédente, et dans laquelle il devait utiliser non seulement des connaissances d'histoire ecclésiastique, mais encore et surtout les études très spéciales que nous venons de mentionner : Archéologie ecclésiastique, étude scientifique des catacombes romaines et aussi l'histoire des rapports de l'Église avec les princes chrétiens d'une part, avec la puissance musulmane d'autre part.

Cette nouvelle période serait assez obscure et pourrait déconcerter le narrateur, si l'on n'y distinguait pas tout d'abord les divers labeurs qu'il sut mener de front dans sa studieuse retraite : prédication et ministère apostolique, étude de l'antiquité Byzantine, étude de l'histoire archéologique romaine, en vue d'une savante vulgarisation des Catacombes ; d'ailleurs à ce triple but déjà si vaste, s'ajoutera à partir de 1909 la grande et difficile tâche qui couronnera sa vie ; en effet à partir de cette date, il se vouera à la question arménienne, lui donnera tout son temps et toutes ses forces.

***

Lorsqu'en septembre 1899, après le départ des théologiens de Jersey pour Fourvières, le P. Delarue dut quitter l'enseignement de l'histoire ecclésiastique et du droit canon, il fut envoyé au Mans où il exerça la charge de directeur de congrégation de première division, puis de là à Paris qu'il ne devait plus quitter. En 1900 il est au Collège de Vaugirard, père spirituel, directeur de la Congrégation des Marins, puis, après le vote de la loi inique d'exception qui nous chassait de tous nos collèges et de toutes nos résidences, il dut, comme tous ses frères, commencer la vie de dispersion. Plusieurs années se passent avant que son sort soit définitivement fixé. En 1901-1902, après une période relativement courte où il fut attaché à la rédaction du « Moniteur bibliographique de la Compagnie de Jésus », il fait de nouveau partie de la communauté de Vaugirard et en septembre 1903 devient, pour ne plus s'en séparer, membre du groupe dispersé de la

rue de Sèvres. Il prend dès lors gîte au 98 de la rue de Vaugirard ; c'est de là qu'il partira pour ses longs voyages, c'est là que la mort viendra terminer si brusquement sa bienfaisante et fructueuse carrière.

Avant d'exposer celle-ci plus en détail, disons quels furent durant cette période les traits principaux de sa vie intérieure, aussi bien que de son apostolat ; une bonne fortune nous le permet en utilisant cette communication d'un de ses supérieurs, elle nous fera connaître l'homme de communauté dans la vie de dispersion, poursuivant avec courage son travail scientifique en même temps qu'il continuait de s'attacher à l'idéal religieux : « Je retrouvai le P. Joseph, dans « la communauté de la rue de Sèvres et dans celle de la rue « du Regard,(sa continuation en pleine dispersion). Je pus m e « rendre compte de tout ce qu'il y avait en lui de fraternelle « charité . Elle se montrait très particulièrement vis à vis « de nos Pères étrangers, qu'il ne manquait pas d'accueillir « avec amour.... Ses voyages dans le Proche Orient et ailleurs « lui avaient donné des matériaux pour lier conversation « avec tous, et il s'en servait avec art et charité .

« Tout le monde sait quel zèle il eut pour l'Arménie et « que là se sont portés ses travaux, ses efforts et que, s'il n'a « pas réussi à mettre sur pied son grand ouvrage sur l'Ar- « ménie, il aura réussi à exercer la charité vis à vis de ces « chrétiens, pour lesquels il s'est tant dépensé ces dernières « années, qu'on peut se demander s'il n'a pas là pour eux « abrégé ses jours !.....

« Je l'ai eu sept ans de 1911 à 1918, comme Père dans la « résidence où j'étais supérieur et je pus me rendre compte « de sa délicatesse, de son surnaturel, de son esprit de foi... « j'en garderai le souvenir comme d'un ami très dévoué, « dont l'action m'aura été à toutes les étapes de ma vie dou- « cement secourable.

« Faut il ajouter qu'il sut harmoniser l'amour de la Com- « pagnie avec l'amour de sa famille et que dans des épreuves « très lourdes, il fut d'une compassion fraternelle et d'une « charité admirable ».....

A la même période se rapporte le témoignage d'un compagnon de vie quotidienne, il complétera les données fournies par le supérieur : « Son départ a été un véritable deuil « pour mon âme, tellement sa conversation m'était sympa-

« thique,et tellement il était à mes yeux le type du jésuite « que l'on aime à rencontrer pour échanger des idées grandes, « généreuses et toujours nourries d'esprit surnaturel, échauf- « fées par la flamme du bon Dieu. Rencontrer, c'est hélas ! « pour moi le terme juste que je dois employer, car je n'ai « jamais eu l'avantage de vivre dans la même communauté « que cet aimable compagnon : je n'ose en effet compter pour « ce temps l'année 1920 où j'avais le plaisir de le trouver « rue du Regard à la table commune, à midi seulement, car « le soir, selon son austère habitude, pour épargner un temps « qui lui était précieux, il prenait solitairement sa réfection « de la fin de la journée dans sa chambre, rue de Vaugirard. « Aussi le voyait-on, tous les jours à la fin du dîner se tail- « ler un croûton de pain dans lequel il glissait un morceau « de fromage, puis le tout enfermé dans un morceau de papier « disparaissait dans sa poche. C'était là toute sa cuisine « pour le souper du soir ; habituellement à midi il passait « avec nous une partie de la récréation et c'est là que j'ai pu « apprécier la valeur de sa conversation ».

* * *

Arrivons à ce ministère apostolique accompagné de nombreuses conférences qui s'y rattachaient étroitement.

Autant que le permet le cadre restreint et l'humilité volontaire de cette notice biographique, nous voudrions caractériser cette parole qui, s'adressant aux auditoires les plus divers, mettait à la portée de tous tantôt l'explication des mystères de notre foi, tantôt les austères devoirs qui en découlent et commandent l'ordonnance de toute notre vie, tantôt les grands intérêts de l'Église — des Églises orientales surtout, constamment vouées à l'oppression du monde musulman, — tantôt les leçons les plus scientifiques de l'Histoire Romaine et de l'Archéologie chrétienne primitive.

Comment redire tout cela sans être interminable? Nous ferons donc un choix entre tous les documents que nous a déjà fournis et pourrait nous fournir encore la reconnaissance émue de ses auditoires, aussi bien que le témoignage autorisé de tant d'ecclésiastiques et de laïcs, surtout le témoignage des Princes et Chefs de l'Église.

A partir de 1901 environ, le P. Delarue était devenu,

au sens propre du terme,ce que dans les milieux théologiques on appelle volontiers un spécialiste, c'est à dire que son existence avant tout vouée au labeur intellectuel ne comportait que secondairement le labeur de la parole évangélique. Il ne cessa dès lors de poursuivre, outre son Histoire des massacres d'Arménie en 1893 et surtout en 1909, dont parlait à l'instant le P. Auriault et dont nous reparlerons plus loin, la composition d'une importante étude sur l'empire de Byzance Retiré dans son petit appartement de la rue de Vaugirard au milieu de livres et de documents que la générosité des Supérieurs lui avait largement permis d'accumuler dans sa retraite silencieuse, il consacrait une grande partie de son temps et de ses forces à cette entreprise de longue haleine. Celle -ci hélas ! ne devait jamais aboutir. Sans doute, son extrême modestie, peut-être des hésitations qui le faisaient douter de lui-même, enfin tout un ensemble de causes, dont lui seul eut le secret, devait jusqu'au dernier jour entraver l'achèvement d'un labeur immense et jamais interrompu qu'il avait commencé dans tout l'élan de sa jeunesse.

Souvent c'est la main de Dieu elle-même qui nous conduit par des chemins auxquels notre sagesse aurait répugné. Mais qui ne regretterait de voir tant d'efforts demeurer stériles et tant de travaux, commencés et poursuivis au prix des plus grands sacrifices de temps et d'argent, ne pouvoir être menés à terme ?

Cependant le champ d'apostolat du P. Delarue ne fut pas limité à ces recherches purement scientifiques. Même dans une situation exceptionnelle comme la sienne, demeure toujours vraie la parole du divin Fondateur : « *Pauperes evangelizantur* » ; il faut que les pauvres soient évangélisés, il faut que, dans la mesure la plus large, leur parvienne le bienfait d'une doctrine salutaire. Il est donc bon que ceux-là mêmes y contribuent qui à première vue en sembleraient le plus éloignés par leur carrière scientifique. Le difficile est de doser la mesure et de savoir ce qui est requis pour obtenir le plus grand rendement et par suite la plus grande gloire de Dieu.

A vrai dire, les documents que nous avons à notre disposition nous seraient sans doute insuffisants pour l'établissement d'un inventaire des retraites spirituelles données dans bien des couvents, maisons de retraites fermées, patronages parisiens, orphelinats etc... Sans nous lancer dans

ce travail de méticuleuse et peut être prétentieuse statistique, nous pouvons bien tout de suite mentionner les seize retraites sacerdotales, et les soixante deux retraites données dans divers milieux ecclésiastiques (personnel enseignant) et dans diverses communautés religieuses.

Parmi ces ministères, il en est un qui nous servira d'exemple typique : ce fut l'apostolat exercé à maintes reprises avec un inlassable dévouement près d'une œuvre bien parisienne : la communauté des Sœurs des Jeunes aveugles, établie à Paris à deux pas de notre grand Observatoire scientifique.

Voici quelques extraits de la lettre qu'a bien voulu nous écrire une religieuse de cette congrégation au sujet des diverses retraites données à partir de juin 1908. « Le bon Père, qui n'épargnait pas sa peine,nous faisait trois instructionsd'une heure par jour, le temps passait vite, on l'écoutait avec plaisir sans la moindre fatigue. Sa parole empoignait l'âme tout entière, la faisait vivre dans une atmosphère qui n'était pas de la terre et l'imprégnait si fort de divin et de surnaturel que malgré les occupations diverses, malgré le temps qui affaiblit et détruit tout, cette impression demeure et se ravive au souvenir de cette parole entendue depuis tant d'années.

« A la fin d'une retraite, le Révérend Père nous citait un trait qui m'a singulièrement frappée : « Un religieux, nous dit-il, à qui son supérieur venait de donner un ordre qui bouleversait totalement sa vie, demeura un instant interdit, sans mouvement, se demandant s'il avait bien compris. Puis soudain se jetant à genoux et prenant entre ses mains son Crucifix, il dit à haute voix : « A nous deux mon Jésus ». Il se relève, se retourne vers son supérieur et lui dit du ton le plus calme : « Mon Père, je suis prêt ». — Le P. Delarue paraissait si ému en nous racontant ce fait,que je suis restée convaincue que ce Religieux c'était lui !... et j'avoue que ces mots : « A nous deux, mon Jésus !.... » m'ont souverainement aidée au cours de ma vie religieuse.

« Ce bon et saint prêtre a prêché quatre retraites à la communauté, toutes suivies avec empressement, et laissant à toutes un souvenir ineffaçable.

« Pendant les années néfastes de la grande Guerre, il en a prêché une à nos enfants et, comme les difficultés de la vie étaient grandes, il ne voulut accepter aucun honoraire, s'of-

frant avec un désintéressement et une délicatesse sans égale à nous prêcher les saints Exercices dans les mêmes conditions, toutes les fois que, pour une raison ou une autre, nous manquerions de prédicateur.

« J'ai eu l'occasion de le voir plusieurs fois au parloir, dans les dernières années de sa vie, et chaque fois j'emportais de ces entretiens une impression de paix et de surnaturelle sérénité. Tout en lui portait au bon Dieu et quel que soit le sujet de la conversation, il excellait dans l'art de tout ramener au bon Dieu ».

Ce témoignage rendu par ce milieu de foi naïve et populaire, par cette œuvre si humble et si touchante tout ensemble, voilà sans doute qui suffira pour mettre bien en évidence le principal emploi du temps et du dévouement que notre cher spécialiste savait donner au ministère des âmes.

Mais un second témoignage non moins précieux nous est venu d'un autre quartier de la capitale, d'une de ces maisons d'éducation dont la réputation s'étend bien au loin et dont on sait l'influence profonde sur une élite de femmes françaises. Ce témoignage est celui d'une religieuse du Sacré-Cœur dont la haute situation et la très ancienne expérience nous sont un sûr garant de l'exactitude et du poids de ces informations. Nous pouvons le résumer ainsi :

« Au couvent du Sacré Cœur, le P. Delarue prêcha de nombreuses retraites aux anciennes élèves Enfants de Marie, laissant toujours une vive impression de foi entraînante, de confiance invincible. Le souvenir de la retraite 1904 — « Jésus apaisant la tempête » — en reste le témoignage vivant ».

***

Il est une autre forme d'apostolat à laquelle le P. Delarue se donna un peu plus tardivement, durant la seconde moitié de son existence parisienne : ce fut l'œuvre des *Retraites Sacerdotales* dont il serait vain de vouloir prouver l'importance exceptionnelle. La Villa Manrèse, située à Calmart près de Paris, est un de ces asiles où depuis 50 ans la grâce descend si abondamment et opère tant de merveilles, avant tout dans l'âme des prêtres. Le P. Delarue y prêcha un grand nombre de retraites et de journées sacerdotales.

Voici ce que nous écrit à ce sujet le supérieur dont nous avons déjà invoqué la haute autorité : « Dans les retraites

sacerdotales, le cher Père fut apprécié par beaucoup : sa pensée très haute, ses vues larges et un sentiment profond de l'action de la Providence dans les événements, donnaient à sa parole beaucoup de prise sur les âmes sacerdotales... »

Le Cardinal Amette fut un de ses retraitants. Aux heures critiques de la grande guerre, en août 1916, non seulement il présida l'ouverture des Exercices, mais ne manqua pas une seule réunion, témoignant ainsi la profonde impression ressentie par la parole vibrante, convaincue, originale du prédicateur. A la clôture des Exercices, l'Éminentissime Retraitant remercia le P. Delarue en termes très émus, très élogieux— dévoilant tout le bien qu'il en retirait personnellement.

Du grand séminaire de Sens, nous arrive une pareille note élogieuse ; M. le Supérieur se faisant l'interprète autorisé de sa Grandeur Mgr. l'Archevêque dit : « Nous avons appris avec stupéfaction, en décembre, la mort du R. P. Delarue. Une première fois avant la guerre, il avait prêché une retraite à nos séminaristes ; et directeurs et élèves étaient restés sous le charme de sa parole si apostolique. Aussi ,lui avais-je demandé de revenir parler à nos séminaristes, ce qu'il accepta très volontiers. Il nous a donc prêché notre retraite de rentrée en octobre 1925. Ce fut la même piété, le même zèle apostolique que le bon Père montra pour le bien de nos chers séminaristes et son passage au milieu de nous fut souligné par une augmentation de foi pratique au contact de son zèle si conquérant.

« Plusieurs fois, il eut l'occasion de nous parler de ses chers arméniens et si la mort n'était venue l'enlever si promptement, il avait promis à M. l'Archiprêtre de la Cathédrale de venir faire une conférence pour la cause de ceux pour lesquels il se dépensait sans compter.

« Tous, à la nouvelle de sa mort, nous avons prié pour le repos de son âme, demandant à Dieu de récompenser son bon et fidèle serviteur ».....

Revenons à Paris et nous trouverons encore notre cher « spécialiste » faisant à ses Frères du Clergé, — aux plus abandonnés et peut-être oubliés , à des pauvres d'une espèce toute particulière, — l'aumône d'un temps précieux et d'une inlassable charité. C'est à l'infirmerie Marie Thérèse qu'il a donné au mois d'octobre 1925, sa dernière retraite sacer-

dotale, peu de temps avant la catastrophe qui devait brusquement arrêter le cours de ses ministères ,.

***

Est-ce le moment de parler de l'effort considérable pour vulgariser dans des conférences accompagnées de projections lumineuses l'histoire des *Origines Chrétiennes*? C'est à dire l'histoire de l'Église dans son héroïque et première forme des Catacombes Romaines, puis dans les siècles qui suivirent les persécutions, l'histoire des Églises d'Orient plus particulièrement celle de l'Église Arménienne.

Il y a peut-être un certain nombre de bons esprits qui répugneraient à voir un moyen d'apostolat bien proprement surnaturel et convertisseur dans cette sorte de travaux et d'expositions, conférences purement historiques et scientifiques, dénuées, semble-t-il au premier abord, de tout caractère surnaturel et de tout empire sur les âmes pour les convertir. Le P. Delarue pensait tout à l'encontre que l'exposition des premières luttes de l'Église, des héroïques souffrances de ses martyrs, que *tout cela pouvait et devait contribuer au succes d'une retraite spirituelle ou d'une mission populaire*, que tout cela, destiné d'abord et surtout à des auditoires spéciaux et aux élites intellectuelles, devait encore aller jusqu'au plus petit auditoire de province, jusqu'à la plus simple et naïve réunion de cercle ou de patronage. C'est vers ce but qu'il s'est orienté pendant de longues années, c'est cet idéal qu'il entrevoyait de plus en plus distinctement et que, durant la période parisienne de son apostolat, il a constamment cherché à réaliser : d'abord sur le terrain des trois premiers siècles (Catacombes), puis élargissant et prolongeant son effort jusque dans le labyrinthe des Églises d'Orient, de l'histoire d'Abercius et de l'épiscopat asiatique.

Si nous voulions dès maintenant retracer le continuel effort qu'il prolongea dans cette direction au cours de ses études et conférences de toutes sortes, nous exposerions le lecteur à des anticipations et à des redites. Contentons-nous donc de ce bref éloge adressé au savant conférencier par Mgr Bonnefoy, archevêque d'Aix : « Chacune de vos conférences vaut 10 sermons !.... »

C'est précisément ce que notre Conférencier estima et ce

qui donna à sa carrière de prédicateur, ce cachet particulier : il voulait joindre au sermon proprement dit, la conférence historique et ses détails de pieuse et savante érudition : il prétendait ainsi renouveler et rajeunir aussi bien la grande conférence inaugurée dans nos Cathédrales par l'école Lacordaire que le sermon proprement dit, — tel que peuvent encore le concevoir et le construire les continuateurs de Bossuet et de Bourdaloue, fidèles aux vieilles et saines traditions du XVII[e] siècle.

IV. Sur les routes d'Orient.

C'est au moment où la législation Waldeck-Rousseau contre les Congrégations religieuses amenait une nouvelle dispersion des Pères de la Compagnie de Jésus, que le P. Joseph Delarue eut la première occasion de voir cet Orient auquel il allait consacrer ses dernières années dans le plus généreux et le plus fécond des apostolats.

Le 2 mai 1902,il quittait Marseille sur la « *Nef du Salut* » avec M. Henri P..... qu'il accompagnait dans son voyage en Palestine. Quelle joie pour lui que cet « accomplissement imprévu d'un ancien rêve » ! Ce n'était pas seulement sa piété qui trouvait un nouvel aliment à prendre contact avec tous les lieux pleins du souvenir du Seigneur, de la S[e] Vierge, et des Saints Apôtres. Mais aussi ces paysages baignés de lumière, ces cieux d'une intensité inconnue chez nous,ces spectacles nouveaux dont se remplissaient ses regards, procuraient à sa sensibilité d'artiste des jouissances qui l'enchantaient. Et combien aussi trouvait à se satisfaire son goût de l'histoire et de la géographie, qui lui avait valu dès ses basses classes quelques uns de ses plus beaux succès, qui avait fait de lui au scolasticat de Jersey un merveilleux professeur d'histoire ecclésiastique. Il allait trouver ici même au cours d'un voyage rapide ample matière à observations, ample récolte de connaissances nouvelles, plus encore qu'il ne se l'était imaginé au départ.

Au retour de Palestine, avant d'aborder au Pirée,la « *Nef du Salut* » passait par Constantinople. Le Supérieur de la Maison qu'y possédaient les Pères Jésuites invita le P. Delarue à laisser ses compagnons poursuivre leur voyage et à y demeurer quelque temps : il n'eut pas grand peine à le

convaincre. N'était-ce pas pas pour cet esprit curieux une nouvelle occasion d'apprendre, que de parcourir les rues, et les souvenirs de cette vieille capitale de l'empire byzantin, devenue celle de l'empire turc, cette reine du Bosphore, défendue par ses détroits et dont la possession était convoitée par tant d'ambitions contradictoires, cette ville cosmopolite dans laquelle se rencontraient, se coudoyaient et parfois se heurtaient tant de races diverses ! Quelle joie réservaient à ses yeux les spectacles qu'il rencontrait en parcourant Constantinople « à peu près dans tous les sens et à toutes les heures du jour, car le soleil est un facteur nécessaire pour rendre les admirables paysages du Bosphore et de la Corne d'Or, aussi beaux que leur admirable disposition le comporte ! » Quelles études de mœurs pouvait faire son esprit observateur, grâce aux occasions que lui offraient non seulement le fraternel accueil des diverses maisons religieuses, mais aussi la complaisance empressée de tant de personnages officiels ou privés auxquels il s'était présenté.

De Constantinople un Père Assomptioniste l'entraîna jusqu'à Brousse lui faisant visiter aussi Nicée, Nicomédie et d'autres lieux célèbres. Et quand il rentra en France à la fin de juillet, il n'avait pas seulement la mémoire peuplée de souvenirs, le portefeuille bourré de notes et de documents, il avait aussi, fixé au cœur,un grand attachement,un singulier attrait pour ce pays du Levant qu'il venait de parcourir,pour ce monde turc « qui ressemble si peu à tous les pays connus ».

***

Mais en attendant que la Providence lui fournit une occasion d'y retourner, ce qui l'occupait en dehors du ministère des âmes, c'était l'archéologie des premiers siècles chrétiens. Son séjour à Rome lui avait permis de rassembler sur les Catacombes des documents complétés par la lecture et l'étude des ouvrages sur la matière. Il entreprit une série de conférences avec projections souvent en couleurs, comme celle qu'il donna le 22 janvier 1905 à l'Institut Catholique de Paris sur les *Peintures des Catacombes*. Elles se répétèrent et se multiplièrent cette année là et les suivantes tant à Paris (à la salle de la société de Géographie par exemple) qu'en province, dans le midi de la France surtout et jusqu'à l'é-

tranger, en Suisse et dans le nord de l'Italie. Cette multiplication de ces conférences indique assez le succès qu'elles obtinrent : comme le P. Delarue était très maître de son sujet il parlait sans notes et d'abondance — et il est regrettable, que de tant de travail il ne reste rien que le souvenir qu'en ont gardé les auditeurs.Un scrupule de modestie ne lui avait pas permis .d'accepter qu'on les sténographiât.Maispar ailleurs un discours non écrit, non appris par cœur, laisse à la parole de l'orateur une spontanéité, une liberté qui lui permet d'agir bien plus fortement sur son auditoire. Le P. Louis Mariès dans une note qui a trait à des conférences bien postérieures, caractérise le genre du P. Delarue d'une manière si précise et si exacte qu'il nous plaît de reproduire ici ses paroles. « Dans ces Conférences avec projections, le Père avait un don spécial de fondre les vues dans l'exposé des faits qu'il narrait et même dans les considérations plus hautes dont il accompagnait son récit. Sa voix chaude, nette, bien timbrée était singulièrement communicative. Le Père n'écrivait pas. Sa parole n'en a été que plus jaillissante, plus prenante ». Une anecdote qu'il cite est un témoignage que cette parole improvisée ne laissait place à aucune défaillance, tant était sûre la science du P. Delarue, tant était fidèle sa mémoire. Il s'agit d'une conférence sur la Cilicie, faite le 14 janvier 1921 à la Société des Études Arméniennes, dont le *Bulletin* a conservé la trace. « Le Père parlait dans l'obscurité, sans lampe sourde, sans la moindre note. Durant trois quarts d'heure il parla de ce coin d'Asie mineure, ayant au sujet de la Cicilie à évoquer et à préciser bien des fois une foule d'événements historiques relatifs à l'histoire séculaire de tout l'Orient. Aucune défaillance de mémoire, pas une imprécision. Le grand byzantiniste Charles Diehl... était là... Dans la pénombre du faisceau projecteur, j'observais sa figure : pas une grimace, pas un froncement de sourcil ; la science historique du conférencier avait été impeccable ».

La sûreté du théologien n'était pas moindre que celle de l'historien ; et l'une et l'autre étaient particulièrement appréciables dans les conférences sur les catacombes, qui joignaient à l'intérêt archéologique un intérêt apologétique. Les découvertes des Rossi, des Marucchi, des Wilpert et de tant

d'autres ont jeté des faisceaux de lumière sur nos origines chrétiennes et nous ont apporté des preuves admirables et touchantes de la perpétuité et de la continuité de la foi et des rites de l'Église. Quelle joie que cette constatation pour les âmes catholiques ! Et pour les autres, pour les incroyants de bonne foi, combien de semblables révélations ne sont-elles pas troublantes ! Comment cette chaîne de la tradition qui remonte aux temps historiques de l'Église ne ferait-ellepas impression sur eux pour les inviter aux plus graves réflexions ?

Cette sûreté, cette précision, cette clarté dans l'exposé des résultats acquis, la chaude conviction, l'enthousiasme contenu que l'on sentait chez l'orateur faisaient l'un des charmes de ces conférences ; la sécurité qu'inspirait aux esprits des auditeurs la science solide du conférencier en augmentait la profit pour eux.

***

Aussi le bruit de ces conférences se répandant, il fut invité en 1909 par le supérieur de la maison du Caire à venir en faire profiter le collège, en même temps qu'à prêcher le carême. Dès son passage dans Alexandrie, il donna deux conférences sur ses chères Catacombes avec plein succès. Il les multiplia au Caire dans l'intervalle de ses instructions quadragésimales. Carême des plus intéressants même pour l'orateur : « J'ai l'impression de parler, écrivait-il le 8 mars, à un champ de coquelicots intelligents. Beaucoup d'hommes portent ici le tarbouch, et il est d'usage de le garder sur la tête, même dans l'Église. On me dit qu'il y a parmi les auditeurs pas mal de mécréants à côté de catholiques. Cette pensée m'enchante : il y a tant de vérités à dire dans cet Orient si peu instruit des choses religieuses et où il y a au moins autant de confusion dans les idées que de méli-mélo dans les langues, dans les types et dans les costumes ». Cet auditoire mélangé, bigarré, dont la fidélité attestait l'intérêt pris aux instructions et aux conférences du P. Delarue, l'attirait lui-même non seulement par les observations qu'y trouvait à faire sa curisotié d'esprit toujours en éveil, mais plus encore par les semences de vérité qu'il jetait ainsi dans les âmes.

Le charme de l'Orient, qu'il avait senti si vivement lors de son premier voyage, le reprenait tout entier. « Il se pro-

mettait de ne le point quitter avant d'avoir tout vu et tout appris par le cœur ». Ce n'était d'ailleurs pas là simple passion de savoir, ni vaine curiosité d'esprit. Il y voyait un nouveau fonds de matières à exploiter pour ses conférences, de nouvelles armes pour son apologétique, de nouveaux moyens pour amener les âmes à Dieu. Car au fond c'était toujours le zèle apostolique qui le dirigeait.

Son séjour au Caire avait coincidé avec la session du Congrès Archéologique. Ce lui fut une occasion de pousser jusqu'à Philé. Et puis il partit pour Constantinople où il était attendu pour prêcher le mois de Marie. C'était le moment de la crise Jeune-turque, le conflit entre jeunes Turcs et vieux Turcs : situation « compliquée mais combien intéressante », écrivait le P. Delarue, qui y trouvait matière à nouvelles observations, à nouvelles études. Mais au moment même où Abdul Hamid était renversé, où le régime sanglant qui avait été le sien paraissait aboli, éclatèrent les massacres d'Adana.

Quelle douloureuse émotion pour le P. Delarue et comme les souvenirs de 1895 durent lui remonter en mémoire ! Car à cette époque déjà les échos de la tragédie arménienne répercutés par les grandes voix et les plumes éloquentes des Charmeton, des Vandal, des de Mun étaient venues jusqu'à lui, et, bien que de loin, il en avait suivi les tristes étapes. Aujourd'hui il se trouvait tout près des lieux dela catastrophe ; comment n'aurait-il pas été entraîné à en éclaircir les mystères ? Dès le début de ses prédications mariales, il entra en relations avec les réfugiés arméniens. Un Père du collège d'Adana et quelques frères maristes employés au collège narraient les « détails lamentables ».

Il vit la possibilité et l'utilité de mener une vaste et minutieuse enquête, qui permît de déterminer les causes de ces désastres périodiques, d'en fixer les responsabilités, d'éclairer l'opinion européenne et mondiale, par des détails précis et sûrs où tout serait passé au crible d'une saine et sévère critique. Il résolut de se donner à cette tâche avec tout son cœur et tout son esprit.

Resté à Constantinople jusqu'en juillet, il y recueillit d'amples matériaux tant sur les choses de Byzance et de Turquie que sur les affaires arméniennes.

Mais il lui fallut rentrer en Egypte où il avait à prêcher des retraites au Caire et à Alexandrie. Une merveilleuse dis-

position de la Providence le fit appeler sans qu'il le sollicitât, sans même qu'il y songeât, à revenir à Jérusalem pour prêcher une retraite au grand séminaire grec melchite des R. P. Blancs. Naturellement il y joignit des conférences sur les catacombes qui produisaient toujours grand effet. Naturellement aussi il profita de son séjour en Palestine pour revoir les lieux saints et y satisfaire sa piété. « Habitué à bien voir, constate le Père Federlin (lettre du 1er juin 1926) il ne se contentait pas du programme suivi par le grand nombre de pélerins... Les sites bibliques et évangéliques, il lui fallait les étudier avec l'attention du savant et la piété du prêtre. Ce que le P. Delarue avait ainsi étudié restait fixé dans sa mémoire ». Quelle sainte joie pour lui de pouvoir dire un matin sa messe au Saint Sépulcre dans le plein silence de quatre heures du matin avec « toute facilité de recueillement et de souvenir » ! Quel profit il tirait de ses « courses passionnantes à travers les quartiers les plus populaires ou aux environs » ! (lettre du 22 septembre). Et comme il savait vaincre les difficultés ! Il constatait que les musulmans étaient plus exigeants et plus soupçonneux en Terre Sainte qu'à Constantinople et en Égypte. Il put cependant visiter l'esplanade de l'ancien Temple avec la mosquée d'Omar, dont l'accès était difficile, grâce à des relations créées avec des cheiks qui l'accompagnèrent.

Tandis qu'il « se gavait d'Orient, son patriotisme faisait d'amères réflexions sur le discrédit où était tombée la France dans ces régions où sa situation avait été si grande et si brillante. « Notre malheureux pays, écrivait-il le 8 octobre, est en train de gaspiller comme à plaisir le plus bel héritage d'honneur et d'influence qu'on eût pu rêver pour elle, et cela pour le plus grand profit et divertissement des autres puissances. Italiens, Allemands, Autrichiens, Russes, s'empressent de recueillir ardemment et même moyennant force finances, tout l'apanage de prestige et de protectorat que nous laissons stupidement perdre » (1).

(1) La connaissance que le P. Delarue prit alors et plus tard de l'âme musulmane ne lui permit pas de partager les illusions d'un trop grand nombre de nos compatriotes sur la tolérance de cette race et sur son adaptation possible à la civilisation occidentale. Il eut l'occasion après la guerre de montrer, dans des conférences, l'irréductible hostilité du mahométan contre le christianisme. Et les défaillances de la politique française vis-à-vis de la Turquie furent une des tristesses de ses dernières années.

Il lui fallut rentrer à Beyrouth, où il arriva le 19 octobre non sans avoir passé par le Liban, et vu Damas et Balbeck. A Beyrouth même, où les établissements des Pères de la Compagnie, avec leur prospère université, sont si considérables, il put accroître sa documentation arménienne, par ses entretiens, notamment avec le saint Père Tournebize, l'auteur d'une monumentale et consciencieuse Histoire d'Arménie que sa mort récente laisse malheureusement inachevée.

De Beyrouth il devait retourner à Constantinople. Au lieu d'y aller directement il voulut passer par Adana et voir de ses yeux et de près « les restes des affreux jours d'avril ». Il retrouvait à la tête de la mission que les Pères Jésuites reconstituaient avec tant de peine, l'ancien recteur du Caire qui l'avait appelé en Egypte,le Père André, « J'ai, écrivait-il à sa sœur le 20 novembre, « visité longuement la ville dévastée, rien ne peut donner idée des ruines qui ont été accumulées là en preuve irrécusable de la sauvagerie des Turcs. Pendant des heures entières on peut errer au milieu des débris ; on va de maisons en maisons, de rues en rues dans un immense labyrinthe de décombres, plus de toitures ni de planchers ; murs tordus et calcinés de haut en bas ; quantités de coffres-forts éventrés, et de tous les côtés, des poutres brûlées qui battent l'air dans tous les sens au dessus d'un tas de pierres renversées, de ferrailles, de débris roussis fondus, émiettés. J'ai passé là tout le temps que j'ai pu du 3 au 16, sans que l'horreur de la première impression se soit une seule fois amoindrie... Les Turcs ont agi comme les communards, c'est à force de pétrole lancé par leurs pompes à incendie qu'ils ont réalisé en quelques heures leur programme de destruction. C'est atroce et d'une atrocité que rien ne peut justifier ; il n'y a pas même eu l'excuse d'une apparente nécessité de se défendre ; ils ont massacré, brûlé, saccagé, sans avoir devant eux personne qu'une population désarmée. Même chose à Tarse que j'ai pu visiter, même chose dans toute la province ».

Au début de son arrivée à Constantinople il avait cru que de toutes ces horreurs, Abdul Hamid seul était responsable ; actuellement il se rendait compte que la Jeune Turquie avait sa large part de responsabilité. Le dossier d'accusations qu'il formait ne se grossissait pas seulement de notes, mais aussi de vues photographiques qu'il prenait sans se lasser.

Il aurait dû être le 17 novembre à Constantinople. Les tempêtes, les orages, la désorganisation des transports tant par chemin de fer que par voie maritime qui en fut la suite, le retint à Mersine où il fut l'hôte des Pères Capucins ; et il n'arriva dans la capitale turque que le 27 novembre. Il avait pensé y demeurer 15 jours, il y resta jusqu'au milieu de janvier donnant des conférences, dont la première, donnée à l'Union Française, réunit une brillante assistance avec l'ambassadeur de France, M. Bompard, sa femme et sa fille.

De Constantinople, au lieu de rentrer directement à son cher 98 de la rue de Vaugirard, dont il sentait le désir nostalgique,il retourna à Beyrouth (28 janvier) ; il y devait donner des conférences et deux retraites ; dans l'intervalle il alla prêcher et parler à Damas (fin février) et à Alep (2 et 15 mars). Ce ne fut que le 26 avril qu'il débarqua enfin à Marseille.

De retour à Paris, il se mit à la rédaction de son travail, en même temps qu'il faisait du ministère. Mais Dieu l'appela de nouveau en Orient, voulant sans doute le préparer mieux et davantage à l'œuvre qui devait absorber toutes ses forces dans les dernières années.

***

Au début de mars 1911, accompagnant un de ses confrères malade, le P. Lebreton, il quittait de nouveau Marseille pour se rendre en Égypte, puis de là en Palestine, où il demeura vingt jours,visitant pieusement la ville et les environs ; par Naplouse, Sébaste et le Mont Carmel, Nazareth, le Thabor, le lac de Tibériade, Damas il arriva enfin à Beyrouth.

De Beyrouth il se dirigea vers Alep pour se préparer à un nouveau voyage d'enquête sur les événements d'avril 1909. Là même, il recueillit tant de renseignements que pour copier et rédiger tous les matériaux réunis, il dut y prolonger son séjour. L'un de ses principaux informateurs fut le drogman qui avait accompagné le consul Roqueferrier « pendant sa course héroïque dans les régions trop fameuses ». Et comme ce drogman connaissait admirablement le pays, il eut la chance de s'assurer sa compagnie dans le voyage, dont son âme d'artiste profitait, autant que son esprit de savant.

Aïnsat le retint quinze jours, « ville plutôt gracieuse que pittoresque, la grâce est rare en Turquie et vaut la peine

d'être notée » (lettre du 15 juillet). De là il se rendit à Biredjik, l'ancienne Apamée des Grecs, « lieu de passage pour tout ce qui, depuis les plus vieux siècles, venait du fond de l'Asie vers l'Occident, au delà de l'Euphrate, ville toute blanche, dominée par sa vieille citadelle arabe, dont les pierres ont une belle teinte dorée qui brille comme le métal au soleil sous le ciel bleu noir éblouissant ! » De là il revint en arrière jusqu'à Kellis, puis à la Trappe de Cheiklé, et à Akbés, séjour des Lazaristes. C'est à la Trappe qu'un Père d'Adana, le P. Rigal, vint le prendre pour désormais lui servir de guide, d'interprète et de compagnon.

Les courses se faisaient à pied ou à cheval, et ces dernières étaient encore les plus dures. « Quels chevaux ! écrit le P. Rigal (7 avril 1926) remémorant cette randonnée, rosses rétives, capricieuses, vicieuses... les jambes écartées sur des bâts en bois, un vrai supplice. J'admirai l'endurance du Père (1) ».

Et après ces journées de supplice des nuits passées dans la vermine. Ajoutez à ces fatigues , les difficultés, les contrariétés suscitées par la mauvaise foi, la rapacité, l'arbitraire des autorités, de la police, des loueurs de chevaux et vous comprendrez que le P. Rigal ait pu ajouter : « Ce n'est pas son endurance qui me toucha le plus, c'est sa patience », — patience sereine et enjouée, qui ne connait pas la mauvaise humeur.

D'ailleurs pour l'œuvre qu'il poursuivait, œuvre non pas seulement d'historien curieux, mais œuvre de justice et de charité, œuvre vengeresse d'iniquités sans nom, — aucune fatigue, aucune peine, aucune souffrance ne lui semblait trop grande. Tour à tour, avec le P. Rigal, il parcourut Payas, Osmanié, Hadjanbeylié, Baghtché, Islahié, Marach, Zeitoun, Farnous, Muldjuk, Devers, Kars, Bazar, Sir, Hamidié, Djihan, Missir, pour aboutir au milieu d'août à Adana, non sans avoir risqué sa vie dans des précipices, ni sans avoir subi un accès de fièvre paludéenne dont il se sentait « tout affaibli encore » quand il arriva vers la mi-septembre à Constantinople. Là ce ne fut pas le repos, mais encore le travail. « Plus je tâche, écrivait-il le 9 novembre, d'avancer la besogne, plus il en vient ».

(1) La première longue course qu'il fit ainsi pour arriver à la Trappe, lui avait laissé deux jours de courbature et d'hébètement.

« Maintenant que les gens me savent en quête de choses intéressantes sur les faits de 1909, on m'en apporte de tous les côtés et on me fait faire de nouvelles connaissances en effet fort utiles ».

Au cours de janvier 1912, une chute dans la neige amena une double fracture de la jambe et l'obligea à une immobilité de quelques semaines. Il ne quitta l'hôpital Français que le 25 mars, pour garder la chambre dans la Résidence des Pères à Agha Haman. En juin, sans être guéri complètement, il reprenait sa vie active, tout heureux de pénétrer dans le monde officiel arménien et turc, où « il y a, indépendamment des renseignements à tirer, beaucoup d'observations utiles à faire ».

A ces recherches, à ces études se mêlait le ministère apostolique, par exemple des retraites données en août à l'Institut Commercial des Frères à Kadi-Keui et aux prêtres Arméniens.

La guerre Italo-Turque, puis celle des Balkans, n'interrompirent guère ses enquêtes et ne troublèrent pas davantage sa sérénité. Le 29 septembre 1913, il reprenait la route d'Adana, où il arrivait le 8 octobre après avoir franchi les gorges du Taurus. Il visitait Hadjin, puis Alexandrette. Latakié, Kénab, jusqu'à la fin de mars 1914. Le 5 avril il était à Beyrouth, le 16 à Alexandrie, le 23 au Caire et rentrait à Marseille le 6 mai.

Ville à ville et village à village, il avait exploré toute la Cilicie, recueillant documents de toute nature et témoignages de toutes provenances, faisant partout parler les survivants de la catastrophe, mettant à profit toutes les archives, toutes les correspondances privées, qu'il avait su se faire ouvrir par la confiance qu'il inspirait ; poursuivant ce travail non seulement en Cilicie, mais en Syrie, en Égypte, à Constantinople ; ne négligeant pas d'interroger, avec les victimes, les témoins et les acteurs du drame. Quel trésor incomparable il rapportait ainsi avec lui ! Quelle masse imposante de documents à étudier avec tactique, à contrôler les uns par les autres, à combiner entre eux pour les faire entrer dans la composition du grand ouvrage commençé dès après le voyage de 1909 ! Peu d'enquêtes historiques ont été poussées à fond avec une telle ténacité, une telle ampleur, une telle volonté de tout connaître,une telle patience à ne rien négliger. Aussi les résultats nouvellement acquis pouvaient-ils non seule-

ment compléter, mais sur certains points modifier les conclusions de la dernière enquête. Ils étaient aussi de nature à changer l'opinion que s'étaient faite de la question tant d'autres personnes, même des confrères du P. Delarue, vivant non loin des lieux ou s'étaient passés les événements, mais qui, n'ayant pas entre les mains tout ce qui était passé entre les siennes, ne pouvaient établir leur jugement sur des bases aussi sûres que lui. C'est à la mise au point de cette grande œuvre que le P. Joseph travaillait quand la grande guerre vint mettre la perturbation dans ses occupations, le jetant dans le ministère des ambulances et depuis la conclusion de la paix dans cette œuvre des réfugiés arméniens à laquelle avec une abnégation parfaite, il subordonna tous ces travaux si passionnants.

Puisse ce labeur immense n'être pas perdu !

V. L'exode arménien : Apôtre et consolateur.

On était alors à la veille de cette longue et douloureuse guerre qui accumula tant de ruines et fit verser tant de sang. Comme bien d'autres familles françaises, la famille du Père Delarue allait être cruellement éprouvée par la perte de plusieurs de ses membres, surtout par celle du Général Gabriel Delarue, tué à Mesnil les Hurlus le 20 mars 1915. Trop âgé pour prendre autrement part à l'action générale, le P. Joseph resté à Paris, s'employa tout le temps de la guerre aux secours religieux, aux consolations spirituelles qu'il portait aux malades et aux blessés dans une ambulance. Le P. Joseph fit son devoir comme il l'avait toujours fait : le sourire aux lèvres et l'ardente générosité dans le cœur. Durant toute cette période, il ne pouvait toutefois oublier sa chère Arménie. De ce qu'il continua à faire pour elle, nous avons un témoignage très affirmatif et circonstancié dans une lettre dont nous détachons ici même quelques lignes : « Pendant tout le cours de la guerre, l'abbé Delarue s'est intéressé à tous les soldats arméniens qu'il a connus, il leur a écrit, les a visités, les a aidés, il intéressa même à eux tous les membres de sa famille ».

L'armistice de 1918 apporta aux familles françaises le terme si désiré de leurs deuils et de leurs angoisses. Dans le monde entier, on put respirer enfin et sortir d'une atmos-

phère qui semblait toute faite de gaz asphyxiants, de flamme et de fumée. Mais pour la pauvre Arménie,« c'étaient les dernières heures de l'agonie, c'était l'affreux et universel massacre qui allait commencer ; c'était le tragique sort d'Adana qui allait envelopper les campagnes les plus lointaines et les principales villes de ce beau pays ».

Vers le commencement de l'année 1919, l'exode arménien prit les plus larges proportions, amenant à Paris, à Lyon, à Marseille etc., une foule de pauvres gens, sans ressources, sans moyens d'existence, voués ainsi à toutes les détresses de l'exil, aux privations de toutes sortes, à toutes les misères de l'âme et du corps. Alors commença pour le P. Joseph le grand labeur apostolique qui devait être le digne couronnement de sa vie. Il n'eut point à quitter pour cela son appartement de la rue de Vaugirard qui devint au contraire un merveilleux centre d'attraction, une sorte de secrétariat toujours assiégé par les pauvres gens en quête d'informations et de secours de toutes sortes. Il put ainsi continuer pendant près de 6 ans sa double existence : existence de missionnaire auprès de ces foules de malheureux, existence de religieux toujours attaché à sa communauté et, au sein des travaux apostoliques les plus divers et les plus fatigants, demeurant assujetti à maintes exigences de la vie commune, et de sa régularité.

Signalons d'abord ses visites presque quotidiennes à domicile et ses efforts pour donner à l'œuvre un centre stable, une sorte de foyer social pour tous ces pauvres gens.

Et puis, *oeuvres de publicité* ; nous réunissons sous ce chef toutes ses démarches auprès de la grande presse et des hommes politiques, des dignitaires ecclésiastiques et des ministres de diverses religions.

Dans tout cet ensemble, il faut surtout signaler les dix conférences données à l'Institut Catholique. Voici comment il en exprimait l'esprit dans un entretien avec un de ses amis d'Orient : « Il y a beaucoup de vérités cruelles à dire à l'Europe renégate, à l'Asie schismatique ; mais aussi d'admirables choses à faire ressortir que les mercantis de tous les temps, qu'ils aient été Vénitiens, Génois, Germains, Anglais, Français, ont continuellement contrariées et que parfois aussi, ils ont réussi à arrêter, à tuer même ».

Voici le programme de ces conférences :

« Les Chétiens d'Orient hier, aujourd'hui et demain »

I. *Préambule* : *Opportunité du sujet. Musulmans et Raïas.*
II. *Les églises chrétiennes dans l'Etat turc.*
III. *La Turquie et la grande guerre.*
IV. *Le régime du massacre dans l'histoire ottomane, l'extermination de* 1915.
V. *Au cours de la guerre mondiale* : promesse de l'entente et grands espoirs des nationalités chrétiennes orientales.
VI. *L'Entente victorieuse et les faillites de la paix en Orient.*
VII. *La France en Orient avant la guerre.*
VIII. *La France depuis la guerre.*
IX. *Questions palestiniennes.*
X. *Rome et l'Orient chrétien.*

Par ces Conférences de l'Institut Catholique, le vaillant apologiste n'atteignit pas seulement le public distingué, les sympathiques habitués qui depuis une trentaine d'années ont répondu à l'appel de Mgr d'Hulst et de ses éminents successeurs. Si vaste que fut ce champ d'action, la sainte ambition du P. Joseph en visait une beaucoup plus étendue. Il était très préoccupé d'un but pressant à atteindre: s'adresser à l'opinion publique parisienne, et plus loin qu'elle, à toute la France ; s'adresser aux lecteurs des revues et des journaux les plus divers, à des cercles politiques et religieux qui jusqu'à la grande guerre n'avaient que peu ou point fraternisé ; enfin donner à tout ce grand public les notions exactes et saines qu'il semblait ignorer, non seulement relativement aux infortunés de la nation arménienne, mais encore aux questions capitales et parfois si obscures renfermées dans le problème séculaire de la question d'Orient.

On était d'ailleurs aux beaux temps de l'*Union Sacrée* : répondant à l'appel des chefs politiques d'une part et d'autre part des chefs ecclésiastiques, des premiers pasteurs de l'Église de France, laissant de côté provisoirement les vieilles causes de dissensions morales, sociales ou religieuses, des hommes qui voulaient sincèrement la défense de nos droits et le bien commun de tous les Français se réunissaient de tous côtés, non seulement à Paris, mais en province pour stimuler les dévouements individuels et organiser la charité,

Le cœur si large et si généreux du P. Joseph était tout disposé à de pareilles alliances, en les maintenant toutefois sous l'indispensable contrôle de l'esprit d'orthodoxie. D'une lettre de S.G. Mgr Chaptal nous détachons le passage suivant, très net à cet égard : « Le R. P. Delarue est venu me trouver aussitôt après que j'ai été chargé des étrangers dans le diocèse de Paris. Il a plaidé avec chaleur auprès de moi la cause des arméniens ; il a été, vis à vis de la mission arménienne, non seulement mon collaborateur assidu et ardent, mais il m'a souvent suggéré des initiatives extrêmement utiles. C'était un enthousiaste de l'Union de la France avec l'Arménie ; pour cette cause il cherchait des alliés dans les camps les plus divers, et pour ses chers arméniens il acceptait de figurer dans les comités les plus étrangers à ses convictions religieuses... »

L'union sacrée de tous ces hommes généreux trouva un organe puissant par la création du *Comité Français de secours aux chrétiens d'Orient*, sous la Présidence de Son Éminence le Cardinal archevêque de Paris.

Ce fut un spectable bien émouvant et bien suggestif de voir figurer dans ce comité les esprits les plus divers : des athées notoires tels que Anatole France, Victor Bérard (1) Victor Basch, des protestants fervents tels que le Pasteur Soulier et M. René Puaux, joignant leurs efforts charitables à ceux du Cardinal Dubois, de Mgr Lagier et de Mgr Chaptal.

Cette œuvre, dont l'idée première appartient à quelques philh llènes, fut créée au lendemain de la catastrophe de Smyrne et de l'exode de plus d'un million de Grecs, Arméniens, orthodoxes catholiques et protestants obligés de fuir leur pays natal de l'Asie mineure, sous la mencae du sabre turc.

Comme nous l'écrit un de ses membres les plus actifs, il s'agissait de « montrer que, devant une grand détresse, la France était une pour apporter son secours ». Dans ce milieu le P. Delarue prit très vite une place éminente.

Les groupements de ce genre présentent une suite de per-

(1) C'était la deuxième rencontre providentielle du Normalien et du Jésuite. Leurs relations dataient du temps où M. Bérard faisait partie du jury d'examen pour l'École navale et où le P. Joseph conduisait à ces mêmes examens ses élèves de Jersey, auxquels, nous l'avons dit plus haut, il consacra plusieurs années de son activité apostolique.

sonnalités glorieuses et impressionnantes, mais on sait que le travail effectif est, en réalité, fait par quelques-uns. Le P. Delarue fut un de ceux-là et son incessant dévouement ne tarda pas à lui mériter ce titre de *Secrétaire spécial* qui lui devint habituel (1).

Quinze mois avant le fatal voyage où il devait trouver la mort, — disons mieux la récompense et le couronnement de sa belle mission, — le Père Joseph fit en Suisse dans les premiers jours de septembre 1924 une apparition qui devait être l'avant dernière.

C'était à Genève, où se tenait un congrès de la Fédération des Comités suisses amis des Arméniens. Le P. Delarue venait y représenter la charité française et tacher de nouer avec les éléments suisses des relations plus intimes et plus fécondes. Voci comment en quelques lignes écrites à sa famille il résume lui-même la physionomie de l'activité de cette assemblée : « Toutes mes journées de la semaine ont été prises, quelquefois matin et soir, par des réunions de notre Congrès où les Suisses dominent,mais où sont représentées 7 ou 8 nations. J'y ai pas mal, c'est à dire beaucoup, parlé et j'ai constaté que j'ai bien fait de venir . Les protestants, de beaucoup les plus nombreux, ont été vraiment de bonne composition. Reste que le travail soit productif, financièrement productif pour les sinistrés. Mais !..... »

VI. **Les derniers Jours.**

Pour parler des derniers jours,du suprême dénoument, rien ne vaudra, nous semble-t-il, la touchante narration que veut bien nous communiquer une personne de sa famille : « Le 9 décembre 1925, le P. Delarue se décide à repartir pour la Suisse ; ce voyage va s'accomplir dans une période de grands froids : ce voyage, entrepris pour ses Arméniens, Joseph est heureux de l'accomplir, d'aller là-bas plaider leur cause ; négocier, arrêter les dernières formalités d'une fondation,

(1) Un protestant, actif collaborateur de l'œuvre, nous dit « avoir toujours gravé dans ses yeux les traits émaciés de ce missionnaire qui avait toujours en tête quelques idées nouvelles, toujours sur les lèvres les noms de quelques malheureux à secourir ».

due à une grande générosité. Ce voyage sera précipité : deux nuits seront passées dans le train pour gagner du temps. A Genève, à Lausanne, une forte neige attendait le voyageur. Peu lui importe, il brave toute fatigue. Au retour le wagon surchauffé incommode fortement le P. Joseph ; au débarqué, à la gare de Lyon, il est saisi par le froid et sans doute par le mal qui le guette depuis la Suisse.

A peine arrivé à Paris, son premier acte est de dire sa messe à la rue d'Assas ; très enrhumé, très fatigué, il met tout sur le compte de la dernière nuit du voyage.

Il est heureux du bon résultat de ses négociations, et nous annonce son entrée en retraite pour le soir même : « Il est bien temps que je m'y mette », déclare-t-il.

Deux jours encore il se rend dès 6 heures 1[2 au Cours Sainte Geneviève pour y célébrer sa messe quotidienne ; l'angoisse est grande pour les assistants de la dernière, ce mardi 15, devant l'état de faiblesse du Célébrant : pourra-t-il terminer le Saint Sacrifice ? — Oui, son indomptable énergie ira jusqu'au bout.—Et dans la journée le P. Joseph recevra « ses clients », fera encore courses et démarches pour eux. Terrassé par le mal, il doit renoncer le lendemain à sa course matinale, mais son héroïque bonté pense à celles qu'il va laisser dans l'embarras, il doit s'assurer d'un remplaçant et descend une dernière fois ses quatre étages pour envoyer sa dernière missive de charité.

C'était trop ; il doit s'aliter, sans s'avouer vaincu, et ne voulant d'ailleurs accepter le secours d'aucun médecin. Lorsque enfin ceux-ci arrivèrent, il était trop tard : la pneumonie avait fait son œuvre.....

Cependant le samedi, dès 5 heures du matin, le P. Joseph voulut absolument se lever, s'habiller pour être prêt « à recevoir ses pénitents ». Ils vont venir, je le sais, et ne veux pas les faire attendre, disait-il ! » En effet, il se leva, commença à se vêtir ; mais bientôt il dut y renoncer.... Le P. Desforges proposa l'Extrême Onction au cher malade, qui n'avait pas encore compris la gravité de son mal. Mais la lumière se fit dans son esprit : le mot « Sursum » revient souvent sur ses lèvres et dès qu'il sent nos mains près de lui, il les attire pour les baiser, puis esquisse sur nous le signe de la bénédiction. Il était heureux d'avoir ses sœurs près de lui, devinant bien leur profonde douleur. Le Bon Dieu, tirant le

bien du mal de la dispersion, leur donnait cette suprême consolation d'assister un frère si particulièrement aimé. — « J'ai mes sœurs », répliqua-t-il à l'annonce d'une sœur garde-malade. — Quand celle-ci arriva : « Qui vous envoie ? » lui demande le malade. — « Mais votre Supérieur, mon Père ». — « Alors, je m'abandonne complètement à vos bons soins ». Et l'obéissance obtint tout, le cher malade se laissa soigner avec un admirable abandon, calme et douceur.

Dans la nuit suivante, l'état parut plus alarmant ; le P. des Cars appelé donna une dernière absolution et commença les prières des agonisants. Cependant, sous l'action d'une piqûre,le cœur remonta ; dans la journée un mieux, bien léger, sembla se produire. Nous espérions . . . . . .

. . . . . .

Le mardi matin 22 décembre, hélas ! il n'y avait plus d'espoir à conserver, le cher malade baissait. Le P. des Cars, rappelé, recommença les dernières prières : « Faites vous le sacrifice de votre vie » ? demande-t-il à Joseph. « Oui », répondit celui-ci nettement, et nous jetant un dernier regard de tendresse : « Allons, courage », murmura-t-il. Ce fut son dernier mot, il ferma ses yeux. Dieu seul sait ce qui se passa, mais la sérénité, la douceur répandues sur sa chère physionomie, donnaient bien l'assurance que le mourant était assisté de Jésus, de Marie, de Joseph, de ceux-là qu'il avait tant aimés et si bien servis.....

La respiration diminua peu à peu — et doucement, « il inclina la tête et rendit l'esprit ». La chère âme était près de Celui qui a dit : « Tout ce que vous ferez au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites ». Il était environ 8 heures 1/2 du matin. . . . . .

. . . . . .

Et ce fut en ces veilles de Noël le défilé de tous ceux venant voir « leur Père ». Combien le Père Joseph était aimé — quel vide laissait sa disparition ! Un commandant, et d'autres hommes pleuraient comme des enfants,atterrés de cette mort si prompte, de ce coup si brutal. Une jeune arménienne que le P. Joseph avait fait rentrer dans l'Église catholique, avouait à travers ses larmes : « Je ne savais pas l'aimer autant ! »

Le P. Delarue est vraiment tombé sur le champ de bataille de son inlassable et active charité.

Deux Témoignages

Nous avons précédemment annoncé deux lettres écrites par des Arméniens : nous pensons qu'elles donneront à nos lecteurs quelque suffisante idée de l'apostolat exercé avec un si grand dévouement par le Père Joseph Delarue durant les six dernières années de sa vie :

1) *De Charles Djari.*

Paris, le 4-1-26.

Madame,

C'est un peu au nom de cette jeunesse arménienne, pour qui le Père Joseph Delarue avait tant d'affection et qui lui est tellement redevable, que je viens vous apporter ici un humble témoignage de reconnaissance, d'admiration et de fidélité au souvenir de celui dont la mort nous a laissés orphelins.

Et je serais trop heureux si je pouvais exprimer mes sentiments personnels de filiale et pieuse gratitude en essayant de dire quel Père il a été pour nous.

Son action bienfaisante, il ne l'a pas bornée aux catholiques seuls, mais à tous les Arméniens qui venaient vers lui. Aucune démarche ne le rebutait pour les malheureux réfugiés que nous étions, sans foyer, sans emploi, sans gîte. Sans hésiter, il frappait à toutes les portes. Que de jeunes gens, grâce à lui, non seulement n'ont pas roulé dans la misère et la honte, désemparés dans ce « désert » parisien, mais encore sont « arrivés ». D'ailleurs sa modeste bourse n'était-elle pas toujours largement ouverte pour secourir, comme son cœur pour réconforter ?

C'est dans ce but qu'il avait organisé ces réunions du mardi soir où il rassemblait autour de lui quelques-uns d'entre nous, tous ceux qui pouvaient venir jusqu'à la rue d'Assas, à la Fédération Catholique qui nous donnait l'hospitalité. Le Père Delarue s'ingéniait à rendre ces soirées intéressantes. Soucieux de tout ce qui nous touchait de loin ou de près, il s'en informait avec sollicitude, et nous donnait de son côté les nouvelles d'Orient qu'il pouvait avoir. S'il restait un peu de temps, le Père improvisait de petites allocutions, véritables méditations sur les fêtes de l'année, auxquelles sa science universelle communiquait un intérêt attachant, et son âme

d'artiste et de prêtre, une poésie d'une élévation entraînante. La soirée ne s'achevait jamais sans qu'il sortit de son manteau une boite de dragées pour nous en offrir et sans une station à la chapelle pour la prière du soir. Il avait toutes les attentions les plus délicates d'un père plein d'affection, et la préoccupation constante, le zèle de l'apôtre.....

Que de fois ne suis-je pas monté à son 4e de la rue de Vaugirard,le cœur lourd et du noir dans l'âme, et tant d'autres comme moi... On était vite compris du bon Père. Il n'y avait plus qu'à écouter ce jaillissement de pensées et de sentiments d'un remarquable essor, qui semblaient suivre son regard levé avec douceur et sérénité vers je ne sais quelles hauteurs et quelles contemplations assurément divines. Les moindres faits lui étaient une occasion de parler de Dieu, et d'adresser des exhortations, des conseils énergiques et qui électrisaient. Pour moi, je ne suis jamais revenu de chez lui sans une provision de courage et de foi puisée dans ses paroles. La conviction, la force les animaient et aidaient le Père Delarue à communiquer les grands et beaux sentiments de son âme toute charité....

.... De cette charité qui pardonne tout. Quelques-uns après avoir reçu chez le Père l'accueil et le secours le plus bienfaisant, oublièrent de revenir dans la suite lui témoigner leur gratitude. Pour ceux là il trouva toujours un mot d'excuse... Et rougissant pour eux, il ne permettait jamais qu'on les blâmât. S'ils revenaient, il les accueillait avec la même étreinte chaleureuse, le même sourire si doux et si bon, le même « Mon cher ami » où passait son cœur, semblait-il, et qui lui gagnait celui des autres.

Comment nos cœurs auraient-ils pu ne pas être conquis par cette charité, à qui aucun sacrifice, aucune peine, ne coûtaient ? — Un jour que je lui demandais si je le dérangeais : « Mais on me dérange toujours ! » répondit-il en souriant. C'était vrai. Il laissait tous ses travaux d'historien et d'apologiste pour nous... Je m'étonnais parfois qu'il n'ait rien écrit. « Tout est écrit là dedans » me dit-il en montrant son front. Ceux qui l'ont approché peuvent seuls mesurer l'importance de ces œuvres ainsi à jamais perdues pour la science. Prêtre et apôtre avant tout, le Père Delarue a préféré nous laisser une grande leçon, la leçon de sa vie même : le renoncement à sa propre pensée, à cet enfantement sacré de l'œu-

vre portée toute une existence, pour remplir le devoir impérieux de Charité.

Il l'a rempli pleinement, et aussi en grand Français. Peut-on évoquer son image sans penser à un Vincent de Paul et encore à un de ces pieux chevaliers francs, prêts à défendre la veuve et l'orphelin? Il reste pour nous le représentant, comme il a été, dans la France d'aujourd'hui, le missionnaire d'une autre France.... celle que nous apprenions à aimer avec Dieu, là bas en Orient, et que nous aimons toujours !

2) *de M^me^ Essaïan.*

« Il y a environ quinze ans,j'ai eu l'honneur de connaître l'abbé Delarue ; c'est en Cilicie que je l'ai, pour la première fois, rencontré ; un jour terrible au moment d'accomplir un pénible devoir. Nous étions pleins d'amertume et en proie au désespoir : ses premières paroles furent des paroles d'amitié et d'encouragement. Sa fière et noble physionomie exprimait ses sentiments émus à l'égard d'un peuple réduit à une situation si pénible, dont le sang et les larmes étaient mis aux enchères sur tous les marchés.

Au cours de ces quinze longues années, notre peuple fut exposé à des épouvantes de toutes sortes : nos amis se lassèrent de le protéger. L'abbé Delarue demeura fidèle, il fit cause commune avec nous, il était avec nous, il était parmi nous, et les coups dont nous étions frappés le frappaient, lui aussi. Son indulgence à notre égard était infinie : elle avait sa source dans l'infini amour qu'il nous portait. Il y en avait qui abusaient de son dévouement et de sa confiance, mais l'abbé Delarue rendait responsables des actes visiblement mauvais des nôtres, ceux-là qui avaient rendu notre peuple errant, sans logis, sans maître, et l'avaient exposé à toutes sortes d'errements.

Quiconque frappait à sa porte était reçu avec une sollicitude chaleureusement fraternelle ; quiconque se disait arménien, devenait pour lui un hôte désiré, attendu. Avec une patience invincible et une bienveillance profonde, il écoutait les sollicitations de toutes sortes et, malgré son âge avancé, il allait d'un bureau à l'autre afin de recueillir un résultat quelconque. En cas de succès, sa joie témoignait de son grand

amour ; en cas d'insuccès, il était plein d'amertume comme s'il s'était agi d'une chose personnelle.

Il était convaincu que l'Europe avait des devoirs envers ce peuple qui si longtemps avait espéré et qui toujours avait été déçu. Sa seule et grande inquiétude était le sort du peuple arménien. Je me rappelle sa présence partout où il y avait quelque chose à dire, quelque chose à tenter. Je me rappelle sa silhouette élancée et sa figure émaciée animée par son infini amour et son infinie tendresse. Il semblait être sous la charge de tous nos soucis et il faisait un devoir de guérir toutes les injustices dont notre peuple avait été victime. Personne, parmi nos amis étrangers, n'a, d'un si profond et si fraternel amour,communié avec nos peines et nos espérances. Nombreux sont ceux qui ont contracté envers lui une dette de reconnaissance, mais nous tous, Arméniens, nous lui devons une reconnaissance collective pour l'affection constante qu'il porta à notre malheureuse et brave Nation.

Les jours passent, bien des choses changent, mais nous n'oublions jamais qu'à des jours d'infortune, l'abbé Delarue, avec tant de dévouement et d'abnégation, vécut de notre vie pénible et désespérée et partagea avec nous notre tristesse et nos suprêmes espérances ».

A. de la Barre. S. J.

Le P. Pierre Lucas

1849-1923.

Ceux qui l'ont connu s'accordent à dire que c'était un religieux de grande édification, mais dont la vie offre peu de traits saillants propres à illustrer une notice. Essayons cependant de mettre en valeur les quelques détails, recueillis près de contemporains, dont le témoignage empressé soulignait leur vénération pour ce modeste.

Entré prêtre au noviciat d'Angers, il avait suivi les cours de la Faculté catholique de Poitiers et conquis le grade de docteur en théologie. Le R. P. Chambellan, alors provincial, annonçant aux novices la prochaine arrivée du jeune abbé Lucas, le comparait à un « calice finement ciselé ». Aussi ne doit-on pas s'étonner que, ses deux années de no-

viciat achevées, il l'ait nommé ***socius*** du Père Maître, le proposant par le fait même aux jeunes religieux comme un modèle à imiter. De vrai chez le bon Père Lucas la *netteté* de l'âme transparaissait au dehors ; il y avait en lui l'*irréprochable* et le *distingué*. Il a exercé cette charge délicate sous la direction du R. P. Albert Platel, de 1878 à 1889, d'abord, à Angers ; puis, dans l'exil, à Aberdovey et à Slough, où il cumule les fonctions de père ministre.

D'une régularité exemplaire, il apportait une fidélité minutieuse aux petites choses et veillait avec une attention persévérante au bon ordre de la maison. Ses anciens novices se rappellent la crainte révérentielle qu'il leur inspirait et les émotions ressenties à sa porte et dans sa cellule lorsqu'ils devaient lui avouer le bris d'un verre de lampe ou des libations de pétrole sur le parquet : on ne connaissait pas encore les avantages de l'électricité ! De ses longs doigts fluets le Père Socius ajustait ses lunettes, un fin sourire se dessinait sur ses lèvres, tandis que deux petits yeux scrutateurs s'arrêtaient avec une fixité inquiétante sur le patient, qui apprenait à ses dépens la nécessité d'avoir plus de « geingein » et moins de brusquerie. La prudence du Père était proverbiale : elle a servi de thème à mainte joyeuse chanson de vacances.

Le Père Lucas comme homme gagnait beaucoup à être vu dans l'intimité. Ses collègues, professeurs du Juvénat ou Pères de résidence, ont pu l'apprécier avec beaucoup plus de justesse que ceux qui n'ont eu avec lui que les rapports de novice à Socius du Maître des novices, ou de juvéniste à Ministre. Si dans ces deux rôles il avait, peut -être, quelque chose d'un peu gourmé ou de méticuleux,il était dans la réalité l'homme le plus simple du monde, bien plus large qu'il ne le paraissait, très bon, très charitable, très surnaturel. Il aimait beaucoup la Compagnie, dont il avait acquis très vite l'esprit.

Le Collège Saint-Grégoire de Tours l'a possédé de 1892 à 1899. Il s'y révéla catéchiste émérite. L'enseignement de la religion aux enfants, surtout dans les collèges, avait toujours été sa grande préoccupation. Il y réussit de façon remarquable. Très soigneusement préparés, les cours qu'il faisait, le samedi soir et le dimanche matin, aux trois classes réunies de seconde, de troisième et de quatrième, portèrent des fruits

excellents. Il sut pénétrer les élèves de l'importance de l'instruction religieuse et la leur rendre attrayante. L'histoire de l'Église et la vie des Saints délassaient l'esprit comme autant d'illustrations et aidaient à comprendre et à retenir les leçons didactiques. Ces leçons étaient rédigées sous forme de notes, épargnant ainsi à ceux qui les utilisaient les longues et pénibles recherches, tout en leur permettant de donner aux rédactions un cachet personnel. Jusque dans les derniers mois de sa vie, le P. Lucas consacrait le meilleur de son temps à les mettre au point. La mort seule interrompit le travail, mais les notes chromographiées restent, et elles sont précieuses pour tous ceux qui s'intéressent à l'enseignement du catéchisme.

En 1900, le Père était appelé à Rome pour exercer la charge de substitut ; il la continuera,quatorze années de suite. Si nous en croyons quelqu'un de bien placé pour formuler un jugement à cet égard, l'office de substitut dans son ensemble n'est rien moins que séduisant : « C'est la foi pure », disait le Père Lucas à son successeur pour caractériser l'emploi. En effet, on y goûte une vie sédentaire, que la vie de communauté elle-même rend d'une uniformité plutôt austère. Les diversions et les consolations extérieures sont assez réduites. Le Père se mit tout entier à sa tâche. Il s'appliquait à adapter son latin au style de la Curie et un de ses consubstituts déclare que, pour un certain genre de lettres, le Très Révérend Père Wernz le proposait comme modèle aux autres.

Arrivé à Rome à l'âge de cinquante ans, le Père Lucas s'était donné avec ardeur à l'étude de l'italien ; il le parlait avec facilité. On lui avait confié la correspondance avec la Propagation de la Foi, dont nos Missions reçoivent, chaque année, un subside assez considérable. Il faisait ce travail avec grand amour, sachant combien il était utile à nos Missions.

Il avait une certaine compétence comme rubriciste et canoniste ; on recourait volontiers à lui en ces matières. Lui proposait-on un doute sur l'obligation de telle ou telle rubrique, il examinait, réfléchissait et avec une finesse tout italienne il disait : « S'il y a un moyen de passer entre les mailles ! » Lorsque fut décidée la réforme du Bréviaire, il composa une petite feuille pour faciliter la récitation de l'Of-

fice divin aux Nôtres qui n'avaient que l'ancien bréviaire. Elle fut jugée assez utile pour être imprimée. Les séminaristes du Collège Germanique venaient eux aussi lui en demander des exemplaires.

Le Père s'intéressait beaucoup aux œuvres de nos Pères en France, après la dispersion de 1901, et se félicitait qu'on eût poussé davantage quelques œuvres plus utiles comme la Jeunesse Catholique et les récollections mensuelles du clergé.

C'était un religieux d'un jugement sûr, qui joignait à un grand bon sens un grand esprit surnaturel, ce qui en faisait un conseiller très apprécié ; il était également doué d'une clairvoyance peu commune. Il a parfois jugé sévèrement des hommes en apparence très attachés à la religion, mais qui, plus tard, ont prouvé combien leur sympathie de façade cachait d'opportunisme et d'intérêt vulgaire.

Le Père Lucas a passé les huit dernières années de sa vie à la résidence de Laval comme ministre et sous-ministre. Il eut à présider au gros travail de la réinstallation de Saint-Michel et on peut dire qu'il s'y est usé. Encore qu'il ait acquis une expérience pratique de la chose dans les installations d'Aberdovey et de Slough, il faut avouer qu'à soixante-dix ans et plus, la besogne était écrasante.

Sa frêle santé et une défiance excessive de lui-même l'empêchèrent, depuis son retour de Rome, de se livrer à la prédication : il en souffrait et s'en dédommageait par une application consciencieuse aux devoirs de sa charge et par son assiduité au confessionnal, où sa bonté et la sagesse de ses directions étaient fort goûtées. Les Nôtres trouvaient près de lui, à l'occasion, un père spirituel avisé et plein de bienveillance.

Parmi les vertus, où il a excellé, il convient de signaler sa charité, qui était très grande. Un exemple entre beaucoup d'autres : à Rome on fait d'ordinaire une petite promenade chaque jour. Un Père qui le demandait, de temps en temps, comme compagnon apprit, par hasard, au bout de plusieurs années, que son pas assez allongé fatiguait le Père Lucas ; celui-ci ne lui en avait jamais fait aucune remarque. Il était d'ailleurs dur pour lui-même. A Rome encore, on se couche à 10 heures et on se lève à 5 heures. Or lui se levait à quatre heures, se contentant de prendre un bref repos après la ré-

création de midi, suivant l'usage italien. Il souffrait beaucoup, mais en silence d'un tempérament délicat et maladif qui ressentait les moindres désagréments, tels les changements de saisons, les odeurs désagréables. Un de ses anciens ministres de Rome se déclare fort édifié de la manière humble et soumise avec laquelle il proposait certaines améliorations pour l'aération de la maison, suggérant mais n'insistant jamais si l'on était d'un avis opposé. Aussi bien, très soigneux de sa personne sans la moindre exagération, il aimait la propreté, qualité compagne de la charité, qu'il a cultivée jusque dans la vieillesse.

Assez vif de caractère, il savait en tempérer les saillies par une humilité profonde. Un jour qu'il avait cru percevoir dans une boutade un doute blessant pour sa gestion d'un dépôt à lui confié comme père procureur, il s'était laissé emporter à un véritable accès de colère ; mais tout aussitôt ressaisi et reconnaissant son erreur, il se jetait aux pieds de son interlocuteur et les lui baisait, sans que celui-ci ait eu le temps de s'en défendre.

Son abandon au bon plaisir de Dieu s'est manifesté de manière bien sensible dans les deux opérations qu'il eût à subir. Il s'y prépara, mettant en ordre toutes ses affaires de ministre ou de procureur en homme qui s'attendait à une issue fatale. On était vraiment frappé de sa tranquillité et de sa maîtrise de lui-même, en même temps qu'édifié de sa filiale confiance en Dieu.

Ce calme et cette paix ne lui ont pas fait défaut dans sa dernière maladie. Lorsqu'il eût reçu les derniers sacrements, il demanda à parler en particulier aux Pères et aux Frères présents. A chacun il fit ses adieux en y ajoutant un mot personnel et une promesse de prières. Et ce fut vraiment avec la sérénité d'un prédestiné qu'il rendit sa belle âme à Dieu, le 16 septembre 1923, Il était agé de soixante-quatorze ans et avait vécu quarante-sept ans dans la Compagnie.

Le 7 Juin préeédent, il avait fêté ses noces d'or sacerdotales. A un ami qui le félicitait, il écrivait ces lignes de remerciement, qui termineront cette notice au gré de sa modestie : « La vérité pure serait, peut-être, tentée de se récrier du portrait que vous y tracez du jubilaire. Mais qui donc s'attend à trouver la vérité pure dans les effusions d'un bon cœur qui, à l'instinct des belles âmes, voit tout en beau? Oui,

Magnificat ! Sur ce terrain-là, nous sommes d'accord. Quand je pense à ces 17 à 18000 messes célébrées depuis la première et à tout ce que la divine Bonté y avait déposé de grâces pour faire de moi un saint, je suis partagé entre deux sentiments : de reconnaissance envers Celui que j'ai si souvent fait descendre sur les autels, de confusion à la vue de ce que je suis après ces cinquante ans de divines gâteries ».

M. Crosson, S. J.

Le P. Charles Héraulle

1865 1925.

Charles Marie Héraulle (1) naquit à Châlons sur Marne, le 4 novembre 1865. A la fin de sa vie il aimait encore à se rappeler que, dès sa plus tendre enfance, sa pieuse mère lui avait inspiré deux grandes dévotions : l'une pour la Se Vierge, l'autre pour l'Ange gardien. Tous les soirs, quand les enfants étaient au lit, elle leur faisait joindre les mains, et se recommander à leur Mère du ciel et à leurs bons Anges.

Encore tout petit, Charles voulait être prêtre et missionnaire : pour lui, ces deux états étaient inséparables, et c'est pour arriver au second qu'il voulait le premier. Ce qui le frappait et l'attirait, c'était l'abandon des païens, et le cri de N. S. répété par tous les missionnaires : « *Messis quidem multa, operarii autem pauci* ». D'une générosité qui ne sut jamais reculer devant un sacrifice, l'enfant répondait naïvement à l'appel de N. S. : « Me voici, envoyez-moi ». « J'avais, écrit-il, le désir de travailler davantage au salut des âmes et de prouver au bon Dieu que je l'aimais bien ».

Il avait à peine 15 ou 16 ans, lorsqu'il perdit son père. Sa mère, vaillante chrétienne, restée veuve avec trois enfants dont Charles était l'aîné, eut à cœur avant tout l'éducation des orphelins. Au cours d'une grave maladie qui la mit à deux doigts de la mort, soucieuse de leur avenir, elle fit son

(1) Cette notice a déjà été publiée en partie dans C. C. M. On a ajouté ici quelques détails plus intimes sur la vie intérieure du P. Héraulle, sa charité et son humilité.

testament, et usa de la liberté qu'elle avait de choisir leur tuteur : elles les confia, non pas aux plus proches parents, mais à un ami de la famille,parent éloigné peut-être, chrétien convaincu et pratiquant, sur le devoûment duquel on pouvait compter. Elle se releva de cette maladie, mais un an plus tard, elle mourut subitement à l'église, en assistant à la messe. Charles fut mis au collège de Boulogne, avec son frère Louis. Les deux enfants furent ce que l'on pouvait attendre d'eux : des élèves modèles, également estimés et aimés de leurs maîtres et de leurs condisciples pour leur bonne conduite, leur travail et leur entrain (1).

C'est au collège de Boulogne, lorsqu'il était fervent congréganiste de la S^te^ Vierge, que Charles fait remonter ce qu'il appelle sa conversion. Il a confié à un ami qu'un jour de rentrée, il avait manqué le train, parce qu'avant de partir il s'était rendu au Carmel pour acheter.... un cilice. La sœur tourière, voyant ce grand jeune homme s'enquérir d'un cilice, eut des doutes sur le sérieux de sa demande et crut devoir en référer d'abord à la R. Mère prieure. Pendant qu'on délibérait sur le cas, Charles se morfondait au parloir et manquait son train.

La vocation de l'enfant s'affermit, et l'appel de N. S. devint plus pressant, lorsque devenu jeune homme, Charles fit au collège la retraite de fin d'études. Comme celui dont parle l'Évangile, N. S. l'ayant regardé l'aima et lui dit : « Quitte tout et suis-moi ». Et Charles quitta tout.

« J'ai demandé les Missions, écrit-il, afin de suivre N. S. pauvre, souffrant, humilié ; mais, comme il me faut une règle ferme, j'ai choisi la Compagnie, laissant aux Supérieurs le soin de m'envoyer en Mission,lorsqu'ils le jugeraient bon ». Il devait faire d'abord son service militaire ; puis, je ne sais pour quelle raison,il semble qu'il y ait eu à ce moment chez lui quelque hésitation ; en l'année scolaire 1887-1888, il suivit le cours préparatoire de médecine, à la Faculté catholique de Lille ; au classement de Pâques, il obtint la première ou la seconde place.Mais les idées de vie religieuse, qui semblaient

(1) Louis fut atteint d'une maladie de poitrine dont il mourut à Cannes, après avoir obtenu la permission d'entrer dans la Compagnie de Jésus et fait les vœux de dévotion. Une courte notice a été publiée à Boulogne sur la vie et la mort de ce saint enfant. On y trouverait peut-être sur son aîné d'autres détails qui nous ont échappé.

Le P. Héraulle avait encore une sœur qui entra chez les Dames du S. Cœur.

sommeiller un peu,se réveillèrent sous l'apostolique parole du Père Vauthier, S. J., qui prêcha la retraite pascale aux étudiants. Ce fut, je crois, avec ce Père qu'il concerta son voyage en Hollande. Le 17 avril 1888 il entra au voviciat de Gemert, en Hollande. Tous ceux qui l'ont connu dès les premières années de sa vie religieuse, sont unanimes à le reconnaître : il réunissait un ensemble de rares qualités qui rendaient son commerce des plus agréables : d'une aménité de caractère proverbiale, sachant se faire tout à tous, l'homme de toutes les corvées, qu'on trouvait partout où il y avait un service à rendre, et s'effaçant toujours quand il ne s'agissait que de paraître, d'une nature affectueuse, d'une discrétion à laquelle on pouvait tout confier, d'une fidélité à la règle comparable à celle de Berchmans. Tel il se montra toujours sans le moindre fléchissement.

Après sa philosophie, il fut envoyé comme surveillant au collège de Reims, puis après sa théologie au collège de Lille. Il y montra qu'à toutes ses qualités de cœur, il savait à propos joindre la fermeté, et du premier coup, avec un calme et une douceur inaltérables, il sut imposer son autorité aux divisions les plus difficiles.

Mais au milieu des occupations les plus distrayantes, il ne laissa jamais se refroidir le désir intense de perfection religieuse qu'il avait emporté du noviciat. C'est à cette époque que son ancien P. Maître, le P. Ledergerber, lui écrivait : « En terminant l'année vous avez pu vous rendre témoignage que votre désir de la perfection est allé en augmentant ; que le divin Maître vous fasse la grâce de croître toujours. Il est dit de lui : *Proficiebat.* Son exemple vous attire. Dites-lui souvent : *Trahe me post te.... curremus.* Nous sommes certains de l'accueil favorable que nousfera toujoursl'inépuisable bonté du Cœur de Jésus. Ne cessons donc jamais de l'invoquer et de lui demander de nous dévouer pour Lui comme il s'est dévoué lui-même le premier pour nous. *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Que ce soit votre devise et que le Cœur de N. S. vous fasse la grâce de répondre pleinement à ses avances ».

Cette lettre est la seule que le P. Héraulle ait conservée ; elle lui rappelait son plan de vie, son programme, sa devise : « *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me* ». N. S. l'attire doucement à son amour, et lui,il répond à ces divines avances.

Dès 1902, avant le troisième an, il notait : « Il y a un point

qu'il faudra surtout cultiver : c'est l'union à N. S. — Je le veux pour ami, toujours présent à mon cœur, à qui je confierai mes peines, à qui je dirai mes joies ». Trois mois plus tard, il constate déjà le progrès. « Je commence à aller à Lui dans tout ce qui me touche, joies et peines, tristesse et découragement ». Il en fut toujours ainsi : jusqu'à sa mort, il ne cessa d'avancer et de monter dans cette délicieuse intimité. Et c'est la main de la Vierge, « sa douce Maman », dit-il, qui est son guide et son soutien dans cette marche.

Suivant donc le conseil de son P. Maître, et à l'exemple du divin Modèle, il progressait, il croissait. Mais ce progrès, il l'emportait de haute lutte, par un travail opiniâtre et acharné. Il observait scrupuleusement toutes les annotations et les additions du livre des Exercices ; elles figuraient parmi les occasions de se vaincre qu'il prévoyait, les actes de renoncement qu'il offrait tous les jours à N. S. Les points de sa méditation étaient non seulement préparés avec soin, mais très souvent, sinon tous les jours, écrits sur le premier bout de papier qui lui tombait sous la main, revers d'enveloppe, demi-page laissée en blanc sur une lettre reçue, etc. On en a retrouvé toute une liasse après sa mort. Tous les jours aussi, sauf de rares exceptions nécessitées par les voyages, il écrivait une dizaine de lignes sur la méditation faite le matin. Enfin, l'article *prière* est un de ceux qui figuraient sur son *cahier d'examen* et sur lequel il s'examinait deux fois par jour.

Ce fameux *cahier d'examen*, il faut en parler plus au long : il nous fait mieux connaître la solide vertu de ce vrai fils de S. Ignace. — Les résolutions, les plans de perfection, l'idéal entrevu tout cela ne prouve rien, hélas ! nous ne le savons que trop, à moins que ce ne soit contrôlé et sanctionné par l'examen. Or, le P. Héraulle contrôlait et sanctionnait. Pour l'examen il ne se servait pas de la petite feuille ordinaire : il avait un cahier plus grand ($14^e \times 11^e$) dont les pages étaient divisées en colonnes ; une page par mois, une colonne par jour, ou plutôt par demi-journée ; en marge tous les points sur lesquels il s'examinait. Il y en avait ordinairement neuf ou dix, variant un peu avec l'état de son âme ; mais la méditation et ses accessoires, les résolutions et leurs sanctions y avaient toujours leur place, et le résultat était toujours noté. Il se jugeait avec impartialité et même avec sévérité ; pourtant, quand à la fin du mois il faisait le compte,

il était bien obligé de constater qu'il y avait progrès. Le premier de ces cahiers qu'on a retrouvés commence au 1er Janvier 1915 ; le suivant se continue jusqu'au 8 Janv. 1925. La dernière note a été marquée une demi-heure avant sa mort.

Sa vie intérieure était intense ; en même temps, elle était simple : rien de compliqué, rien d'alambiqué, pas de surcharge embarrassante, rien qui ne fût parfaitement clair et conforme à l'esprit de S. Ignace. Une ligne bien droite allant de lui à N. S., tout le reste n'était que pour l'aider à marcher plus vite et à courir dans le sens de cette ligne. Il avait une nature affectueuse : « Eh ! bien, écrit-il, servons-nous en pour avancer ». A ce besoin d'aimer et d'être aimé, il donna l'objet le plus beau, le plus parfait, le plus aimable, la personne adorable de N. S. ; passionné pour Lui, il résolut de lui faire plaisir en tout : c'est le secret de sa vie intérieure et de ses progrès.

*
* *

Il allait commencer son troisième an, et voyait se rapprocher la réalisation de son cher désir des Missions, lorsque sa vertu fut mise à une rude épreuve : une dépêche du P. Provincial le rappela pour lui confier la charge de précepteur auprès de trois jeunes gens étudiant dans leur famille. « Cette vie isolée, dans une famille mondaine, lui répugnait extrêmement, mais il l'accepta de tout cœur, pour obtenir la grâce des Missions, convaincre les Supérieurs qu'ils pouvaient user de lui à leur gré, et prouver à N. S. par sa fidélité aux règles et aux usages de la Compagnie et à ses exercices de piété et de pénitence, qu'il pouvait compter sur sa bonne volonté lorsqu'il serait seul avec Lui ».

L'épreuve fut décisive et concluante ; l'année écoulée, il put enfin suivre les Exercices du 3e an, et de nouveau l'appel de N. S. s'y fit entendre, pressant, irrésistible. A la fin de la grande retraite, il s'offrit aux Supérieurs pour la Mission de Chine. Il accompagna son offrande des motifs qui l'ont déterminée : « N. S. a quitté le ciel pour me prouver qu'Il m'aimait, et pour me sauver ; je voudrais quitter tout ce qu'il m'est permis de quitter pour lui prouver que je l'aime aussi, et pour travailler avec Lui à sauver les âmes qu'il a rachetées. Cet amour, je ne le lui prouverai nulle part mieux qu'en Mission, et comme c'est en Chine qu'il me sera permis

de suivre de plus près N. S. pauvre, humilié, persécuté, je m'offre pour cette Mission ».

Avant de partir, il voulut se lier à N. S. par un lien plus intime : il demanda et obtint la permission de faire le vœu du bon plaisir de Dieu. Voici la formule qu'il en écrivait : « Voveo in Corde Mariae Virginis immaculatae beneplacitum tuum, Domine Jesu ». Il se mouvait à l'aise dans l'observation de ce vœu qu'il explique ainsi : « Pour qu'il y ait manquement, il faut qu'il y ait eu d'abord la claire vue de ce que N. S. voulait de moi, et puis, un refus formel de ma part ».

Plus tard, il constate qu'il n'y a jamais eu refus formel, mais parfois, inadvertance : aussitôt, il prend le moyen de corriger cette inadvertance : « Jésus n'a pas assez présidé à ma vie, je n'ai pas assez vécu dans son amour. Il faut que Jésus vive réellement en moi, soit réellement et pratiquement aimé. Puisqu'il est en moi, il faut qu'il ait en tout son mot à dire, et soit en tout consulté ». Là-dessus, il prend une résolution en conséquence ; résolution secondaire, car pour le fond il répète invariablement : « Rien à changer à l'élection du 3e an ; mais, avant toute action : « qu'en pensez-vous, Jésus » ?—Et dans les allées et venues,m'entretenir avec Lui ».

***

Le P. Héraulle arriva en Chine le 22 sept. 1903. Après une année consacrée à l'étude du chinois, il fit ses débuts dans les districts de l'Ouest, Koan-p'ingfou, Hantan, Ts'eutcheou. Depuis longtemps sa devise était : aimer et se donner, pour imiter N. S. qui le premier nous a aimés et s'est livré pour nous ; se donner, se dévouer pour donner N. S. Il continuera de faire en Chine ce qu'il avait si bien commencé en Europe.

Dès le premier contact, il aima ses chrétiens et s'en fit aimer. Vingt ans plus tard, pour le mettre en gaité, il suffisait de lui rappeler quelque histoire de ce qu'il appelait « le bon temps passé » ou même de lui citer un nom : il revivait ces années trop courtes. Il avait un faible pour les montagnards de l'Ouest, honnêtes, droits, laborieux, et bons serviteurs de Dieu, comme ils avaient été fervents serviteurs du diable avant leur conversion. Tel ce bon vieux Liou de Lou wa yen, baptisé depuis peu, après avoir rasé le pagodin qu'il avait élevé au diable. Par une belle soirée du moi de mai, il causait avec le P. Héraulle, à la clarté des étoiles ; « Je n'ai jamais

menti, disait-il ; d'abord, ça ne sert à rien ; et puis j'ai toujours pensé qu'il y a un Esprit Supérieur, auquel nous devons rendre compte de tout ». Un chinois qui n'a jamais menti ! Je vous laisse à penser s'il devint l'ami du P.Héraulle.

Des amis, il en avait beaucoup : mais pas un ne fut plus original que son mendiant de Koangfou. Ce brave homme vivait honnêtement de son métier de mendiant ; il ne volait jamais, et ne prenait que ce qu'on lui donnait. Du reste, il ne manquait jamais la mission, ni les grandes fêtes ; ces jours-là il mettait ses beaux habits, car il en avait. Il habitait une pagode près de la ville, mais il n'avait aucun rapport avec les diables ses commensaux, sinon pour les maudire et les injurier. Quand le temps était beau, il mettait ses haillons, sortait et ramassait assez pour se reposer quand il faisait mauvais. Un jour il vint trouver le Père : — « Père, c'est pour mon mariage. — Ton mariage ? (il avait largement passé la soixantaine). — Oui ! Je vais vous dire ; quand je sors, on me vole mes provisions : il me faudrait quelqu'un pour les garder. — Et tu trouveras ?.... Et pour la nourrir ? » Il se redressa avec un sourire de satisfaction : « J'ai trouvé !... elle veut, et j'ai de quoi. Elle fait bien mon affaire : elle ne peut pas marcher et gardera bien la boutique. — Mais c'est une païenne ? — Père, soyez tranquille : je l'ai instruite ; il n'y a plus qu'à la baptiser et à nous marier, pour qu'on ne cause plus sur notre compte. Et j'aurai sauvé son âme. D'ailleurs, vous allez voir : je vais vous l'apporter. — Me l'apporter ! ! ! ! »

Le vieux sortit sans rien ajouter. Peu après, il revenait, poussant une brouette sur laquelle il avait mis sa future. Le Père se fit plus accueillant que jamais pour ne pas effaroucher cette colombe et compromettre l'examen de catéchisme. La vieille, bien dressée par son vieux qui soufflait discrètement aux endroits difficiles, répondit comme il fallait. Ils étaient pressés et pensaient que tout allait se conclure sans plus tarder, baptême et mariage. Le Père leur fit comprendre non sans peine qu'il avait besoin d'un supplément d'information pour que tout fût en règle. Bref, il n'y avait pas d'empêchement ; au jour dit, le vieux revint, poussant toujours sa brouette, chargée de son précieux fardeau,et après la cérémonie tout intime qui eut lieu dans la petite chapelle de Koangfou, le Père inscrivit sur ses ca-

hiers, un baptême, et un mariage. Et le vieux emporta sa légitime épouse.

***

Le P. Héraulle était bon, mais il n'entendait pas être dupe : quand il le fallait, il savait être ferme. Avec le coup d'œil expérimenté du vieux surveillant, il voyait vite ce qu'il y avait à faire pour supprimer un abus, et il le supprimait, sans se laisser intimider par qui que se soit. Un jour, il arriva dans une chrétienté où il n'était pas attendu : il venait en passant faire la visite de l'école. En entrant, il voit la cour encombrée de bois de construction : sur le sol, des poutrelles mises bout à bout et déjà mortaisées ébauchaient une charpente. Avant de protester, le Père s'informe discrètement, pendant qu'on lui sert à dîner :

« Est-ce que le P. Ministre a l'intention de bâtir ici ?—Non : il n'y a plus rien à bâtir. — Et ces poutrelles ? — C'est le grand administrateur qui bâtit chez lui. — Ah ! »

Et l'on parle d'autre chose.

Après le dîner, le Père appelle les gamins de l'école :

« Voyez-vous ces poutrelles ? — Oui ; qu'est-ce qu'il faut en faire ?—Enlevez les et portez-les dans la rue, loin d'ici ». Un cri de joie : Hourra ! En cinq minutes, la place fut nette. — Et le grand administrateur ? celui dont tout le monde a peur et qui se croit chez lui partout ?— Voyant à qui il avait affaire, il ne demanda pas d'explication, et tout le monde fut content.

***

Le bonheur du P. Héraulle eût été de passer sa vie au milieu des néophytes et catéchumènes qu'il aimait tant, seul avec N. S. confident de ses joies et de ses peines. D'ailleurs, les rares qualités qui avaient fait de lui un surveillant de collège émérite, bonté, fermeté, jointe à une santé robuste, capable de supporter toutes sortes de travaux et de privations, coup d'œil juste, mépris complet de ses aises, esprit de mortification à toute épreuve, tout cela le rendait éminemment propre aux travaux de l'apostolat.

Mais il n'était pas venu en Chine pour faire sa volonté. Il dut quitter le district, et pendant 12 ans, de 1909 à 1921, porter le lourd fardeau de la Supériorité, d'abord pendant six ans Recteur de Sienhsien, ajoutant à cette charge

celle de Maître des novices et d'Instructeur du troisième an ; puis 5 ans encore, Supérieur général de la Mission. Dieu sait combien lourdement ses charges pesèrent sur ses épaules et de quelle abnégation il dut faire preuve pendant ces douze années. Ce n'était pas le genre de croix et de travaux qu'il avait entrevu en demandant la Chine ; mais c'était le bon plaisir de Dieu, et il lui suffisait. D'ailleurs il y trouvait, aussi bien que partout, l'occasion de se faire tout à tous, d'aider, de consoler, de se donner et de donner N. S. La formation des novices surtout était un ministère où il ne pouvait manquer de réussir.

Lorsque les devoirs de sa charge le lui permettaient, il sortait pour aller passer quelque fête, Pâques, Noël, dans une chrétienté où l'on était heureux et fier de l'avoir. Puis, comme Supérieur, il devait une ou deux fois l'an visiter les Missionnaires dans leurs postes : il y retrouvait le district. C'était pour tous, chrétiens ou missionnaires, une fête de le recevoir : il était si simple et si bon ! il avait tellement l'habitude de renoncer à ses goûts pour se faire tout à tous, et pour faire plaisir ! Ajoutez que la robustesse de sa constitution et la docilité de son estomac lui permettaient d'aller loin dans cette voie : il affrontait sans broncher toutes les fantaisies culinaires qu'on se permettait pour bien le recevoir. De la meilleure grâce du monde il prenait ce qui lui était servi, et jamais on ne lui entendit faire la moindre remarque sur ce sujet : froid ou chaud, cuit ou non, bon ou mauvais, propreté relative, c'était toujours bien, et il le disait d'un ton si naturel, que ses hôtes le croyaient. Quelqu'un lui fit un jour remarquer qu'il n'était pas tenu d'aller si loin, ni de prendre ce qui lui déplaisait : « Que voulez-vous ! dit-il, ça lui fait plaisir ! »

Faire plaisir ! il en cherchait toutes les occasions ; de là, cette exquise charité qui resplendissait en lui. Sans le vouloir, il nous en a tracé le portrait dans les résolutions qu'il prenait à chaque retraite annuelle, et contrôlait soigneusement aux récollections du mois. Ce sont moins des résolutions que la constatation loyale de ce qu'il faisait. Je n'ai que l'embarras du choix dans ces pages. En voici une prise au hasard : il s'y exhorte lui-même à l'imitation du Cœur de Jésus, doux et humble : « Ne veux-tu ressembler au Cœur si doux de ton Seigneur ? Allons ! essayons donc ! Bon espoir ; prions et ne nous décourageons pas ; j'aurai le dessus ; il

faut seulement vouloir ». Et il voulait, comme il savait vouloir, énergiquement et pratiquement ; suit le détail de ce qu'il se proposait de faire, comme preuve de ce bon vouloir. « Etre à l'égard de tous, cordial, prévenant, indulgent, compatissant, reconnaissant, désintéressé, en prenant modèle sur N. S. dans ses rapports avec les disciples.—Par des actes intérieurs m'exciter et m'habituer à voir N. S. dans mes frères, et me comporter d'après cette vue de foi ».

Nous avons là, en même temps que son portrait, le secret de son exquise charité : il avait le regard toujours fixé sur le Cœur de Jésus, dans lequel il voyait son prochain.

Une des manifestations de cette charité délicate et prévenante, c'est sa correspondance : elle était extraordinaire, sans égard pour le surcroît de fatigue qu'elle lui imposait. Parmi ses papiers, se trouvaient plusieurs cahiers remontant aux vingt dernières années de sa vie. Il y notait, jour pour jour, toutes les lettres ou cartes qu'il écrivait : la date, le destinataire, et le sujet de la lettre ou du billet. Or, pour le mois de décembre 1924, il y en avait encore 29 ; pour un mois pris au hasard, à l'époque où il était Recteur de Sienhsien : mai 1910, on en compte 146. Il y a d'abord les lettres d'affaires, puis, les sujets les plus divers : condoléances, félicitations, bon souvenir, anniversaires, fêtes, remerciements, petites nouvelles de famille, etc. rien n'est oublié. — Le 1er du mois, il y a toujours, invariablement, ce qu'il appelle la *Lettre mensuelle* à Jeanne, sa sœur, religieuse du S. Cœur ; puis tous les huit jours à peu près à la même une carte ou l'envoi d'un imprimé qui l'intéresse.

Il était d'une aménité de caractère proverbiale : c'était pour tous « le bon P. Héraulle ». Rien ne semblait lui coûter quand il s'agissait de se montrer aimable, patient, serviable ; à l'entendre, rien ne le rebutait et on ne le dérangeait jamais. Mais il ne pas faut croire que cette égalité d'humeur fût uniquement le fait d'un heureux tempérament, d'une bonne nature. C'était le fruit de victoires remportées sur lui-même pour l'amour de Jésus ; il a fallu que la grâce aidât la nature. Voici ce qu'il écrivait en tête de résolutions prises en 1915, et confirmées en 1921 et 1922 : « *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* Adsum ! me voici pour me vaincre, ô mon Jésus, et faire votre bon plaisir ». C'est le soldat du Christ qui répond à l'appel : Adsum ! Puis il note en détail les occasions de se vaincre ; à la retraite du mois, il s'en de-

mande un compte rigoureux et s'interroge ainsi : « Ai-je accueilli d'un air aimable tout visiteur ? C'est Jésus. — Ai-je cédé au dépit, ronchonnant quand on venait à contre-temps ? — Ai-je montré ce dépit par froideur, faisant la tête, répondant par mots vagues ? » Ceci est surtout pour les rapports avec les Nôtres. Voici maintenant pour les gens du dehors : « Ai-je montré de la brusquerie ? — Ai-je cédé au dépit en les voyant sans gêne, importuns, sales, faisant mal le service ? — Ai-je manifesté du dépit, en faisant remarquer cette malpropreté ? »

Sur une autre feuille datée de 1912, il écrit en tête : « Aimer, me donner. Occasions pratiques de renoncement ». Il y en a deux pages et demie, et tout y vient : les exercices spirituels, l'état de son âme, ses défauts qu'il doit supporter patiemment, la température, l'emploi du temps, et enfin, ce qui vient des hommes, les gens du dehors et les compagnons. Or pour ce dernier point, voici ce qu'il écrit : « Leurs caractères, leurs goûts me froissent parfois, leurs idées me choquent, ils critiquent ma façon de faire,dénaturent mes intentions, mes actes..... Laisser dire, ne pas m'expliquer, ne pas me justifier ».

Tous ceux qui ont vécu avec lui savent combien grande était sa délicatesse sur chacun de ces points. Mais, le fait de les noter comme actes de renoncement prouve qu'il y trouvait de la difficulté. C'était pour lui autant d'occasions de lutte et de victoire ; mais la victoire, il la remportait toujours, avec une aisance, un brio qui ne laissait pas soupçonner la lutte.

Il eut ce trait de ressemblance avec son divin Modèle que pour prix de son inaltérable bonté, il rencontra un jour l'ingratitude noire, haineuse, doublée d'hypocrisie ; sa vengeance fut de n'en parler jamais, sinon à N. S. pour lui dire : Pardonnez-leur, et il continua d'être bon et affable pour tous.

*
* *

A cette exquise charité, il joignait une humilité qui allait jusqu'au plus profond mépris de lui-même. On a dit de Bellarmin qu'il était d'une humilité effrayante. Sans vouloir comparer la vertu du P. Héraulle avec celle du B^x^ Bellarmin, on peut dire qu'il y avait quelque chose de semblable dans son humilité : elle était déconcertante.

En 1902, lorsqu'il demanda au P. Provincial d'être envoyé

en Chine, après avoir exposé les raisons qui le poussaient à faire cette démarche, il concluait ainsi : « C'est donc seulement un rebut que je vous offre, alors qu'il faudrait être éminent en vertu , en talent, en science. Hélas ! oui. Mais avec la grâce de Dieu, ce rebut sera docile, et les Supérieurs en pourront tirer quelque part ».

« Je suis un rebut » : ce fut l'une des pensées dominantes dont il nourrit son humilité toute sa vie ; il avait les yeux complètement fermés sur les rares qualités qui le rendaient apte à toute espèce d'emploi et de ministère, et ne voyait que ce qui lui manquait . Des lacunes sans doute il en avait, mais il les voyait démesurément exagérées au point de n'être plus dans le vrai. De là ce mépris profond qu'il avait pour sa personne, mépris qui alla jusqu'à prendre, comme chez Bellarmin, des proportions effrayantes.

Il ne manquait pourtant ni de talent ni de science ; les emplois qui lui furent confiés le prouvent assez, depuis les modestes fonctions d'Admoniteur et de Bidelle, jusqu'aux charges plus lourdes de Recteur, Maître des novices, Instructeur du 3e an et supérieur général de la Mission. Mais quoiqu'il en ait dit, il fut éminent en vertus. Si on lui avait dit cela avant sa mort, il aurait cru qu'on se moquait de lui plus que de raison.

Il se méprisait à fond : aussi ne pouvait-il souffrir sans confusion qu'on lui rendît le plus petit service ; il en témoignait sa reconnaissance par un merci cordial accompagné d'un geste qui lui était familier ; qu'il s'agît d'un Frère, d'un domestique, ou d'un étranger, il n'y manquait jamais. Il s'inclinait, en disant merci, devant le gamin qui avait servi sa messe et l'aidait à remettre sa *makoaze* : on croyait à une manie. La vérité est qu'il se voyait servi par quelqu'un au dessous duquel il se mettait. On avait beau lui faire remarquer que cela ne se faisait pas : il se soumettait un jour ou deux, par déférence ; puis, instinctivement et malgré lui, il oubliait tout pour ne se souvenir que de sa pensée favorite, et l'habitude invétérée reprenait le dessus : dans ce petit qui le servait, il voyait N. S. et trouvait tout naturel de s'incliner devant lui.

Du mépris qu'il avait pour sa personne venait aussi le peu de soin qu'il en prenait, surtout lorsque n'étant plus Supérieur, il n'était plus tenu au même decorum : c'était sa revanche. Toutes les remarques se heurtaient à cette ré-

ponse : « Que voulez-vous ! c'est toujours assez bien pour un rebut ». Les vieux habits rapiécés, les souliers éculés lui revenaient de droit ; il fallait s'ingénier ou faire appel à l'obéissance pour obtenir de les faire remplacer.

Ne gêner personne, était aussi une de ses préoccupations ; même il semblait que parfois il exagérait un peu : on eût souhaité plus de simplicité entre frères. Mais le point de vue d'où il estimait les hommes et les choses différait du nôtre. Il y avait un principe indiscutable pour lui et devant lequel tout devait céder : il était le dernier de tous, et tellement le dernier, qu'à son avis, le mieux était de passer inaperçu et de se faire oublier. Visiblement,on le désobligeait quand on lui témoignait quelque marque de déférence et d'attention Il ne fallait pas lui demander des nouvelles de sa santé ; c'était un détail dont, pensait-il, il valait mieux ne pas s'occuper.

Dans son cahier d'examen, on trouve une page, écrite en 1924 ; elle commence ainsi : « je m'humilierai plus que je ne l'ai fait, et je me rendrai vil à mes propres yeux». Le reste est un formidable réquisitoire contre lui-même, une mise en demeure d'être humble enfin, après tant de résistances. Je ne puis me résoudre à citer ce document, tant les charges en sont contre ui accablantes et par suite exagérées et même fausses ; mais lui était convaincu de tout le mal qu'il disait de lui-même, et il en nourrissait son humilité.

*
* *

Le 6 juillet 1921, le T. R. P. Général le déchargea de son fardeau en lui donnant un successeur ; il retourna comme ministre de section,dans ce Koangpingfou qu'il aimait tant. Mais depuis douze ans, que de changements ! il s'y reconnaissait à peine : les petits avaient grandi, les vieux avaient disparu, lui-même avait vieilli plus qu'il ne pensait, les chevauchées dans la montagne, que jadis il faisait allègrement, n'étaient plus de saison, et, symptôme plus alarmant, la moindre préoccupation le fatiguait à l'excès. Le surmenage ininterrompu de ces douze années, l'avait usé plus vite que les saines fatigues et les privations de l'apostolat direct auprès des chrétiens et des catéchumènes.

Au mois de décembre suivant, une attaque lui fit brusquement et complètement perdre la mémoire. N. S. l'avertissait que l'heure du repos allait bientôt sonner. Un pareil choc

ne peut se produire dans une des nos facultés, sans que les autres n'en ressentent le contre-coup. C'est ce qui arriva au P. Héraulle. Mais pour tout ce qui concerne son âme et ses rapports avec Dieu, son intelligence resta toujours lucide, et sa volonté maîtresse d'elle-même. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les pages qu'il continua d'écrire jusqu'à son dernier jour sur sa méditation du matin. N.-S. lui fit cette grâce en recompense du soin qu'il avait toujours mis à n'en laisser perdre aucune. Il put ainsi mesurer la grandeur du sacrifice qui lui était demandé et en savourer l'amertume pendant trois ans. Il le fit, et dans ses notes il écrivit ce simple mot : *fiat.*

Peu à peu, la mémoire revint, mais non celle des noms propres qui resta rebelle jusqu'à la fin, et lui rendit tout ministère à peu près impossible, incapable qu'il était même quelque fois de se mêler à une conversation, autrement qu'en l'écoutant attentivement. Et ce fut le calice amer de se voir *inemployé, mis au rebut,* disait-il, alors qu'il se croyait encore capable de faire quelque chose, d'avoir sa place dans l'armée active. Mais N. S. pouvait compter sur lui : dans cette dernière lutte contre l'amour-propre le plus subtil et le mieux déguisé, le soldat du Christ resta victorieux ; dans ses affectueux colloques avec N. S. il lui répétait : « Comme vous voudrez, Jésus ». Et il se servait de cette situation que le bon Maître lui faisait pour s'enfoncer plus avant dans son humilité, et vivre plus intimement uni à N. S.

A la fin de 1924, il fit sa retraite ; il nous livre les derniers secrets de son âme dans cette page qu'il écrivait alors : il gémit sur ce qu'il appelle un passé comblé de grâces et plein d'ingratitudes ; puis il ajoute : « Aujourd'hui, frappé il faut vivre intimement uni à Jésus, ne vivre que pour lui....» Une seule résolution : me laisser faire, simplement, bonnement, du fond du cœur. Pleine conformité avec N. S.C'est Lui qui par le Supérieur voit, parle, décide. Moi, je n'ai rien à voir, à juger, à décider, à dire. Comment réaliser le désir de N. S. ? Rien à changer à ce qui a été réglé au 3e an : Vie d'amour ; que tout soit fait par amour : *Per Ipsum et cum Ipso, et in Ipso,* afin de plaire à la Trinité Sainte, conduit comme un petit enfant par la main de sa Maman. Que l'âme soit en éveil, surtout par l'oraison du matin et du soir (*incumbere in orationem desiderius plenam*) — par l'examen (qu'il reste ce qu'il est) — par la récollection (quotidienne,

hebdomadaire, du mois). Le recours fréquent au S. Cœur. — Et que la T. S. V. daigne me bénir ».

La veille de sa mort, 7 janvier, il médita sur le ciel ; et dans ses notes il répète avec allégresse : « Au ciel, *videbimus*, *amabimus*, *fruemur* ». Pour la dernière purification, il s'abandonne au bon plaisir de Dieu.

Le 8, au matin, il écrivait cette dernière phrase : « Par la foi, je connais ma fin dernière et la voie qui y conduit ; par l'espérance, ma volonté est inclinée vers cette fin, et par la charité, se trouve unie à cette fin. Voilà ce que j'ai à faire ».

Ce même jour, 8 janvier, après la récréation de midi, il revint de la maison de compagne du collège, causant gaîment avec son compagnon. Il arriva à la maison vers 2 heures, fit une courte visite au St. Sacrement, comme il ne manquait jamais de le faire, se rendit à sa chambre où il marqua sur son cahier le résultat de l'examen de midi, prit son bréviaire, et alla au jardin pour le réciter. Arrivé sur la terrasse en face de la Grotte de N. D. de Lourdes, il fut frappé d'une attaque, et tomba à la renverse, se brisant le crâne sur le pavé, le visage tourné vers la statue de la Sainte Vierge : l'image de Marie fut la dernière vision qu'il eût sur cette terre. On eut le temps de lui donner une dernière absolution, l'extrême-Onction, et l'indulgence *in articulo mortis*. Il expira pendant que la communauté récitait les prières des agonisants, et aussitôt ses traits prirent une expression de calme et de paix extraordinaire : il semblait dormir. On a pu croire qu'il avait demandé à N. S. de mourir ainsi, promptement, pour ne pas gêner ; la chose est possible : c'était bien dans son caractère et dans ses habitudes.Pourtant, par ce que nous connaissons de ses notes intimes, la chose est peu probable. Si on lui avait demandé ce qu'il préférait, sa réponse eût été : « Ce n'est pas à moi de choisir ; comme le bon Dieu voudra ». — Quoi qu'il en soit, il a pleinement réalisé ce que nos constitutions demandent au religieux mourant : « Ut in vita universa, ita et multo magis in morte unusquisque de societate, eniti et curare debet ut in ipso Deus et Dominus Noster Jesus Christus glorificetur, ejusque beneplacitum impleatur et proximi aedificentur ».

Mais il avait certainement prévu ce genre de mort, où il lui serait impossible de faire connaître ses derniers sentiments, et il a pris soin de les écrire, nous laissant ainsi dans une sorte

de testament un dernier sujet de très grande édification. Voici cette page :

†

A. M. D. G.

Au nom du Père, et du Fils, et du S[t] Esprit.

Misericordias Domini in aeternum cantabo.

Si je tombe privé de l'usage de mes facultés, je mourrai enfant soumis de la Sainte Église ; que ne puis-je ajouter : en vrai fils de S. Ignace !

La Compagnie comme une Mère toujours bonne, toujours pleine de tendresse, m'a reçu, m'a gardé, m'a comblé de ses bienfaits, malgré mon indignité toujours croissante ; je l'en remercie de tout mon cœur, avec la plus filiale reconnaissance. Je remercie avec cette même reconnaissance affectueuse les PP. Provinciaux qui ont si charitablement permis et facilité mon entrée dans la Compagnie et m'y ont dirigé avec leur bonté toute paternelle. Je remercie tous mes PP. Directeurs ou Professeurs de leur zèle et du bien fait par eux à mon âme. Je remercie tous mes frères de leur délicate charité et de leurs bons exemples.

Au ciel, je n'oublierai personne, personne...

Maintenant, je demande pardon à la Compagnie, ma mère, d'avoir été un fils si ingrat, si peu soucieux de suivre ses leçons maternelles ; à tous mes supérieurs et à mes frères d'avoir été un religieux si tiède, et dont l'ardeur à se sanctifier n'a fait que languir et diminuer. J'implore de tous ceux que j'ai peinés par rudesse et par mes écarts de caractère le pardon de mes fautes.

Pour moi, je ne sais rien à pardonner. S'il est quelque chose, je pardonne de tout cœur, afin que le bon Dieu m'admette vite à le louer au milieu de mes frères du ciel, dans la Compagnie triomphante, mettant ainsi le comble à ses infinies miséricordes.

Au nom du Sacré Cœur de Jésus, pardon, et en son nom aussi, merci !

Et en Lui, près de la Vierge Immaculée si bonne, à tous, au revoir.

R. Gaudissart, S. J.

Le P. Candide Vanara

1879-1927.

Lorsque le 25 mars le R. P. Recteur annonça en étude, à la division des grands Chrétiens, que le Père Vanara était tombé à Nankin frappé d'une balle, il y eut un frémissement d'émotion ; le soir, bien des larmes coulèrent. — Il y avait un an et demi pourtant qu'il avait quitté le collège, mais il y avait tenu une si grande place ! Les élèves les plus anciens avaient été accueillis par lui quand, tout bambins, ils s'étaient présentés voilà sept ou huit ans. Et pour eux « Ti Zen-vou », Père Ti (Ti était le nom Chinois du P. Vanara) était synonyme de Père Préfet. Plusieurs mois après son départ, des élèves, pour aller parler au Père Préfet, demandaient encore au surveillant d'aller chez « Ti-Zen-vou ». Bien des parents, en amenant leurs enfants, avaient la joie de reconnaître sous des traits plus mûrs, avec un maintien plus grave, mais toujours accueillant, toujours souriant, le jeune scolastique qui les avait surveillés il y a vingt et quelques années.

C'est au collège Saint-Ignace en effet que le Père Vanara avait fait ses débuts de régence dès les premiers mois de 1904, chargé comme premier surveillant de la division des grands Chrétiens qu'il garda jusqu'en 1907. En 1910 il y était revenu après sa prêtrise et y était resté jusqu'à son départ pour la troisième année de probation en 1913. Enfin, en 1914, revenu d'Europe, il s'y était fixé à nouveau. Nommé préfet en août 1915, il n'avait quitté ce poste qu'en août 1925. Et ces dix dernières années avaient été des années d'un merveilleux développement. Le nouveau collège avait été construit et les élèves étaient passés de 330 environ à 500. Les cours avaient pris leur organisation définitive. Le règlement — jadis un peu flottant — s'était précisé. Au milieu de bien des soucis, d'un travail parfois accablant, il y avait eu des heures de triomphe. Songez donc, lorsque devant une trentaine d'Évêques amenés à Chang-Hai par le Concile de Chine, les élèves avaient donné ces tableaux vivants sur le « Cénacle », mieux que les félicitations et les

applaudissements, le silence religieux, l'émotion mal contenue des vieux missionnaires, avaient récompensé l'organisateur de la séance.— Or l'organisateur, c'était bien le P. Vanara. C'était lui qui avait choisi et composé les divers tableaux, veillé aux décors, dirigé les répétitions de la musique, lui encore, qui, le jour même, tenait le piano après avoir reçu avec une parfaite aisance les nobles invités Chinois et étrangers, prêtres et laïcs, reconnaissant son monde, ayant un mot aimable pour chacun, plaçant les uns et les autres sans éveiller de susceptibilités, comme s'il n'eût eu aucune autre préoccupation.

Mais, c'est surtout dans le train-train ordinaire de la marche du collège qu'il fallait l'admirer. Le P. Vanara en même temps que préfet des études était préfet de discipline, et ministre, et procureur du collège, et directeur de l'Apostolat de la Prière, recevant beaucoup d'élèves, en dirigeant personnellement un grand nombre. Il aimait, peut être avec quelque excès, être constamment tenu au courant de l'état de chaque division ; préoccupé,inquiet,lorsqu'il était quelques jours sans entendre parler de ses élèves. — Or, il avait de 400 à 500 élèves répartis en cinq divisions, un personnel laïc de 30 et quelques professeurs, sans compter les Pères et les Frères jésuites. Aussi bureau et antichambre, en dehors des heures de classe, ne désemplissaient guère. Frères chargés des domestiques ou de l'infirmerie, surveillants, professeurs religieux ou laïcs, élèves chrétiens ou païens, étaient là se disputant quelques minutes d'audience. Et le bon Père Préfet toujours maître de lui, affable, dévoué, semblait heureux de recevoir, s'intéressait à ce qu'on lui soumettait, donnait au surveillant le sentiment qu'il était compris et serait soutenu, encourageait ou semonçait les élèves, sans faiblesse comme sans dureté. Même grondés et punis, ils ne pouvaient douter d'être aimés. — Pendant les heures de classe, le P. Préfet devenait surveillant général. Il se promenait dans le corridor qui sépare les classes aux cloisons vitrées. Son regard avait vite repéré un élève bavardant ou dormant, dessinant ou faisant un devoir de Français pendant une classe de chinois. Un geste discret de la tête suffisait à ramener à l'ordre un gamin interpellant son professeur sur un ton peu respectueux, ou à rectifier une tenue trop nonchalante.

Le Bon Dieu lui avait départi pour la tâche qu'il avait à remplir des dons naturels précieux et qui lui donnaient un grand ascendant sur les élèves.

Il était artiste, nous dit un de ses collaborateurs, très artiste lui-même. Merveilleux metteur en scène, musicien de talent, compositeur à ses heures, il fut l'âme de ces séances que n'oublieront pas ceux qui y ont assisté. Pour le bien du collège, très surnaturellement, il recherchait le succès et ne dédaignait pas la face.— Si des tableaux vivants comme « *Bethléem* », « *Nazareth* », « *La Présentation* », et, au moment du concile, « *Le Cénacle* », ont remué les âmes et ont obtenu un réel succès, c'est à lui avant tout qu'il faut l'attribuer.

Un don plus précieux encore fut la maîtrise qu'il acquit vite dans l'usage de la langue chinoise. Son oreille très fine avait vite démêlé les nuances de sons. Un sérieux travail, une pratique constante dans les conversations particulières, comme dans les exhortations publiques lui donnèrent une aisance merveilleuse dans l'expression de ses idées en chinois.

Il aimait parler,poussé par le besoin d'enseigner et de former, et aurait cru manquer à son devoir d'état en se taisant. Exhortations aux zélateurs de l'Apostolat de la Prière. — Exhortations aux latinistes.— Méditations de l'heure sainte la veille de chaque premier vendredi du mois. — Exhortations aux païens comme aux chrétiens à la publication des notes hebdomadaires étaient pour son âme apostolique, avide de donner, autant d'occasions précieuses de remplir son grand devoir : former les âmes. Il avait le don de présenter les idées, de trouver des comparaisons pittoresques qu'il développait en manière de paraboles, d'intéresser lès petits par des histoires, de toucher le cœur et de le faire vibrer à tout ce qui est beau et noble, de relever son monde après les remarques les plus mortifiantes.

Ainsi des enfants naturellement ombrageux finissaient par s'ouvrir ; et le bien commencé par la parole publique se poursuivait par de patientes et longues conversations intimes en chambre. Qu'un Père Préfet soit en même temps directeur de conscience, cela pourra sembler au premier abord étrange et anormal ; pourtant c'est un fait que beaucoup d'élèves lui donnaient spontanément toute leur confiance et se faisaient diriger par lui, voyant en lui plus le père que le Préfet.

Plusieurs lui ont dû, non de se conserver seulement, mais d'apprendre ce qu'est la vie intérieure, la mortification, l'amour vraiment personnel de Notre-Seigneur. Le jeune Barthélemy Zin, dont le nom est resté en vénération parmi ses camarades, lui dut en grande partie son orientation vers la perfection.

Cette action si étendue à la fois et si sérieuse, si féconde, était alimentée par une vie intérieure intense. Au milieu de ses multiples occupations, il savait, semble-t-il, conserver une union habituelle avec le Bon Dieu qu'il consultait fréquemment. Visites au Saint Sacrement, communions spituelles, oraisons jaculatoires, entretenaient cette union.Une de ses pratiques était de réciter trois fois par jour la prière suivante : « Père éternel, je vous offre le Cœur Sacré de Jésus avec tout son amour, toutes ses souffrances et tous ses mérites, 1°) en expiation de tous les péchés que j'ai commis aujourd'hui et durant toute ma vie ; *Gloria Patri.* — 2°) pour purifier le bien que j'ai mal fait aujourd'hui et durant toute ma vie ; *Gloria Patri.*— 3° pour suppléer au bien que j'aurais dû faire et que j'ai négligé aujourd'hui et durant toute ma vie. — *Gloria Patri* ».

Voilà ce qui nous explique cette activité sans affairement, sans impatiences, sans à-coups, et aussi cette préoccupation constante de faire du bien aux enfants qui lui étaient confiés, de se servir de tout pour les éclairer, les échauffer, et finalement les jeter dans les bras du Bon Maître.

Avant de l'enlever au collège Saint Ignace, le Bon Dieu lui accorda de voir son zèle récompensé : l'année 1924-1925 fut particulièrement bénie du Bon Dieu. Quelques élèves païens, et des plus intelligents, manifestèrent leur intention d'être instruits de la religion,et,malgré de nombreux obstacles,purent être admis au baptême. Des âmes de choix s'orientaient vers la perfection et se préparaient à entrer au séminaire ou au noviciat.

En lui accordant la couronne du martyre,Dieu a mis le sceau à cette vie d'humble dévouement tout entière écoulée dans les étroites limites d'un collège et répondu au vœu ardent de son âme de rendre au Sauveur Jésus vie pour vie et sang pour sang

(*Extrait de* En Famille, *collège deSaint-Ignace, Zi-Ka-Wei, septembre* 1926 - *juillet* 1927)

Le P. Charles des Cars

1855-1928

Eloge funèbre
prononcé par Mgr l'évêque d'Angers
dans l'église de Neuvy-en-Mauges, le 6 février 1928, au Service solennel célébré en son honneur

« *Virum bonum et benignum, verecundum visu, modestum moribus et eloquio decorum, manus protendentem et qui a puero in virtutibus exercitus sit* ».

« C'était un homme bon et doux, modeste dans son visage et dans sa conduite, agréable dans ses entretiens, la main toujours ouverte et qui s'était exercé dans son enfance en toutes sortes de vertus ».

(I *Machab.*, xv, 12).

Mon Révérendissime Père (1),
Messeigneurs (2),
Mes Frères,

Trois motifs justifient ma présence au milieu de vous et l'éloge que j'ai accepté de prononcer.

J'y trouve une occasion précieuse de rendre un public hommage de reconnaissance à la noble famille qui occupe ici la première place, autant par ses bienfaits que par le prestige du rang et de la fortune. N'a-t-elle pas été de tout temps la messagère de la Providence, dans cette paroisse,dans la région, dans notre Université catholique, si dignement représentée ici, dans le diocèse entier ?

J'y trouve une occasion non moins précieuse de payer également un tribut d'admiration et d'attachement à la Compagnie de Jésus, dont je salue dans ce sanctuaire les membres distingués ; à cette Compagnie toujours active et militante au service de la sainte Église, bienfaitrice insigne du diocèse, elle aussi, par les divers ministères qu'elle y exerce et les

(1) Le Révérendissime Père Dom Chouteau, abbé de Bellefontaine.

(2) Mgr Gry, recteur de l'Université catholique et Mgr Thibault, vicaire général.

dévouements qu'elle y prodigue. Aussi recueille-t-elle nos sympathies, qui se sont accrues, à mesure que se faisaient plus violentes les attaques dirigées contre elle par les ennemis du nom chrétien.

Je viens enfin payer une dette de particulière gratitude au saint religieux, qui est l'objet de cette cérémonie funèbre ; car nous ne pouvons oublier que l'Université catholique et, avec elle, le diocèse ont bénéficié de ses services et de ses libéralités.

Et je vous sais gré, Mes Frères, de votre pieuse affluence ; elle ne témoigne pas seulement de la foi qui vous anime, elle prouve dans vos cœurs le culte pour le château de la Morosière toujours vivant.

*
* *

La mort, qui nivelle tout ici-bas, qui ne respecte ni l'âge, ni la santé, ni la grandeur, ni l'opulence ; qui semble tout détruire et tout jeter dans l'oubli, ne remporte pas néanmoins sur ses victimes un triomphe absolu. Il y a une chose qui échappe totalement à sa puissance, une chose dont elle consacre elle-même la pérennité : c'est le mérite qui s'attache à nos œuvres ; ce sont les exemples que laisse après elle une vie sainte ; c'est la récompense que Dieu décerne à la vertu.

Envisagée à ce point de vue, la mort change d'aspect ; elle apparaît moins redoutable ; que dis-je? La foi nous la fait trouver bienfaisante, et nous voyons les saints aller jusqu'à la désirer, parce qu'ils considèrent non ce qui finit, mais ce qui commence. Et c'est ce que confirme la doctrine de l'Église, si bien que, dans le langage de la Liturgie sacrée, le jour où sont morts les saints, est appelé le jour de leur naissance : *Dies natalis.*

Sans doute,il y a les déchirements de la nature, il y a l'amertume des séparations cruelles ; mais quelle compensation dans la pensée qu'on quitte l'exil pour la patrie ; une vie de labeurs et de fatigues pour l'éternel repos ; une vie de douleurs et de chagrins pour la plénitude d'un bonheur sans fin !

Puis quelle consolation, quand on réfléchit que ceux-là, dont nous pleurons la perte et dont la mort a été précieuse devant le Seigneur, sont des invisibles, mais non des absents ; qu'ils nous voient, qu'ils nous aiment bien plus et bien mieux

qu'ils ne pouvaient le faire ici-bas ; qu'ils veillent sur nous ; qu'après avoir été nos modèles sur la terre, ils sont, Là-Haut, nos protecteurs et nos intercesseurs.

Telles sont les salutaires pensées que nous inspire la mémoire du cher et *Révérend Père des Cars, de la Compagnie de Jésus*, qui nous réunit dans le lieu saint pour prier, puisque l'Église, en mère prudente, nous le commande ; mais aussi pour recueillir les enseignements qui se dégagent de sa vie, riche de vertus encore plus que d'années,

*
* *

Pour faire l'éloge d'un homme de Dieu, il convient d'interroger ses origines, de savoir dans quel milieu il a grandi, comment il a été formé ; car l'homme est dans l'enfant.

Ici, je n'ai rien à vous apprendre. Vous connaissez la famille patriarcale où le R. P. des Cars vit le jour. Aucun de vous n'ignore, en particulier, quelle empreinte il reçut de sa vénérable mère, cette femme à la haute culture intellectuelle, au caractère viril, au grand cœur, éminente en piété et en vertu, qui avait le génie de la charité et dont la bienfaisance est demeurée proverbiale.

Son fils, qu'elle entourait d'une tendresse très éclairée, ne lui donna jamais que des sujets de fierté. Doué d'une intelligence rare et d'une mémoire si extraodrinaire, qu'encore tout enfant, au catéchisme de Saint-Thomas d'Aquin, à Paris, il récita en grec — chose inouïe — la Passion de Jésus-Christ ; on le vit, dès sa première jeunesse, se révéler sérieux, ardent à l'étude, et scrupuleusement fidèle à son devoir.

Élevé au collège des jésuites, à Poitiers, il tint invariablement le premier rang dans ses classes, il conquit brillamment le baccalauréat, puis prépara sa licence ès lettres, ainsi que ses examens de droit ; et, pour ne rien négliger de ce qui fait le charme de la vie, il se passionna pour la musique, où il devint un virtuose.

Lorsqu'il rentra à La Morosière, sa maturité précoce lui donna un tel prestige auprès des habitants de Neuvy et leur inspira une telle confiance, que le suffrage populaire le porta à la tête de la commune à l'âge de vingt-six ans ; il fut, je pense , le benjamin des maires de France. Quel avenir s'ouvrait devant lui et quelles espérances on pouvait concevoir !

*
* *

Mais Dieu avait d'autres desseins, sa Providence l'appelait à de plus sublimes destinées.

Deux ans s'étaient à peine écoulés, quand — nouveau Samuel — il entendit l'appel de la grâce. Il avait une âme trop généreuse pour ne pas y répondre, et sa mère avait un sens chrétien trop profond pour ne pas y consentir. Le sacrifice fut héroïque de part et d'autre ; mais cette mère et ce fils ne savaient-ils pas que Dieu veut être aimé d'un amour sans mesure ?

Le voici novice de la Compagnie de Jésus, dans le pays de Galles en 1882 et 1883, fervent comme un Louis de Gonzague. Le voici au juvénat de Slough, en Angleterre, en 1884 et 1885. Le voici au scolasticat de Jersey, de 1885 à 1890, où il étudie successivement la philosophie, la théologie et les autres sciences sacrées, et où l'acuité de son intelligence ne le fait pas moins remarquer que l'amour de sa vocation et l'exacte observance de la Règle. Le voici prêtre en 1890, à l'âge de trente-cinq ans, et quel prêtre il sera toute sa vie ! Quelle conscience délicate ! Quel esprit surnaturel ! Quelle âme eucharisitique ! Quelles ardeurs pour l'apostolat, surtout auprès des jeunes !

Prêt, comme son adorable Maître, à obéir jusqu'à la mort, il fera de la volonté de Dieu son unique partie, et il se trouvera heureux partout où l'appelleront ses supérieurs.

Cinq ans de professorat au Collège de Poitiers ; puis, après son troisième an de probation religieuse, huit ans de résidence à Angers, où il est associé à la direction des Internats de l'Université catholique ; — charge difficile et délicate qui exige un grand tact et des aptitudes spéciales pour la conduite à tenir et l'autorité à exercer auprès des jeunes gens ; — puis, après l'émission de ses derniers vœux, des ministères divers dans les maisons de Paris, où il séjourne pendant une vingtaine d'années, qui ne sont interrompues que par une courte résidence à Jersey, au service du collège ; vingt années occupées par des ministères divers, en particulier par une précieuse collaboration à la bibliographie de la Compagnie de Jésus et par un apostolat couronné des plus grands succès au Patronage de la villa des Otages, rue Haxo, où il se multiplie pour organiser, grâce à son génie musical, représen-

tations et concerts, et d'où, dans un milieu réfractaire à l'influence religieuse, il sait gagner le cœur des jeunes gens, au point d'y laisser des regrets unanimes, qui seront exprimés à la famille en termes émouvants.

Dans ses fonctions succcessives, ce qui frappe d'abord, c'est leur variété ; elle accuse des aptitudes et des dévoûments à toute épreuve.

Une chose non moins digne de fixer notre attention, c'est que, si on ne signale aucun fait remarquable dans cette vie qui n'aspirait qu'à demeurer cachée, il y avait un ensemble qui répandait le parfum d'une édification permanente. Or, cela suppose un si grand mérite devant Dieu, que le P. de Ravignan n'hésitait pas à qualifier d'héroïque cette continuité dans la fidélité aux petites choses et aux moindres obligations de l'obéissance ; cela suppose en effet une volonté toujours en haleine et une âme toujours en éveil.

*
* *

Il y a cependant quelques traits qu'on a remarqués dans cette physionomie morale, et qui achèvent de la caractériser en l'embellissant.

Le premier de tous, c'était la *bonté*. Aussi se plaisait-on à l'appeler « le bon Père des Cars ». Cette vertu, qui est comme la fleur de la charité, constituait le fond de sa mère.Ce n'était point, chez lui, cette fausse bonté qui naît de la faiblesse, ou qui trahit l'indifférence et l'apathie ; non, c'était la bonté d'une âme qui puise dans l'amour de son Dieu le secret d'aimer, en lui, pour lui et comme lui, son prochain, quel qu'il soit, de l'aimer tout surnaturellement et avec indulgence.

Cette bonté native rayonnait en affabilité, en suavité, en amabilité, vertu conquérante, qui en résume tant d'autres, car elle procède de l'humilité qui s'ignore, de l'abnégation qui s'oublie, de la patience qui supporte, du dévouement qui se prodigue. Aussi le trouvait-on toujours prêt à répondre au moindre appel pour rendre toutes sortes de services, et de préférence les plus humbles ; aussi était-il agréable à tous et apportait-il avec lui, surtout dans la société de ses confrères, le charme d'une gaité douce et communicative ; et si parfois, dans le laisser aller d'une récréation, il était l'objet d'une innocente malice au sujet de ses distractions qui sont le lot des

esprits élevés, ou au sujet de ses lenteurs, que pouvait bien excuser en partie sa vie très occupée, avec quelle aménité, avec quel sourire gracieux et approbateur il s'inclinait !

Ce qui le distinguait encore, c'était un bienheureux mélange *de prudence et de simplicité.* Sa prudence le rendait discret et réservé dans le langage et dans l'action ; jamais on ne l'entendit rien dire à la légère, jamais on ne le vit rien faire mal à propos ; il n'y avait rien d'irréfléchi dans l'ardeur de son zèle ; un tact parfait présidait à tous ses rapports. Cette prudence, qui dirigeait toute sa conduite, prenait sa source dans l'esprit de Dieu, dont il était rempli.

Mais en même temps, quelle simplicité révélait son âme transparente. Prudent par nécessité, il était simple par attrait. « Il allait droit à la vérité, droit au devoir, droit à Dieu seul » (1). Il accomplissait toutes choses humblement, sans aucun regard sur soi ou sur la créature, sans autre désir que celui de plaire à l'adorable Maître qui possédait tout son cœur.

Autant la simplicité gouvernait son intérieur, autant elle se reflétait au dehors par la modestie qui composait son visage, contenait son regard, réglait son maintien, enveloppait toute sa personne et imposait le respect en répandant l'édification.

Une autre vertu fut également la compagne inséparable de sa vie : *l'amour de la pauvreté.*

Autant il aimait à donner— vous en avez bénéficié à Neuvy, témoins votre école libre de garçons et votre salle de patronage ; notre chère Université en a bénéficié comme vous ; le collège de Poitiers, où il fut formé, en a bénéficié largement, lui aussi ; et combien d'autres œuvres accomplies, combien d'autres dons prodigués, dont le secret est connu de Dieu seul ! — Autant il aimait à donner, dis-je, autant il était parcimonieux pour lui-même. Ce fils d'une grande et opulente race, détaché de tout, ne se bornant pas à s'interdire ce qui est superflu, mais avide de sentir l'aiguillon de la pauvreté jusque dans le nécessaire ! Quel exemple, mes frères ! Cette vertu héroïque, il la poussa jusqu'à la dernière limite, pour mieux ressembler au divin pauvre de la Crèche. Je ne citerai que deux exemples. Obligé, naguère, de se rendre à une clinique pour une opération indispensable et qui mal-

(1) *Vie de François de Sales,* par M. Hamon, t. II. Livre VII.

heureusement ne put pas être faite, il estima qu'il y aurait trop de luxe à prendre un taxi et il se contenta du métro. Détail plus émouvant ! Le jour de sa mort, ses supérieurs ont jugé nécessaire d'acheter une soutane neuve pour l'ensevelir convenablement.

Sa mort a été celle d'un bon soldat du Christ-Jésus. Il est tombé les armes à la main. Bien que sa santé eût subi, quelque temps auparavant, de sérieuses atteintes, ses forces ayant repris le dessus, il était resté debout fidèle à son labeur jusqu'à son épuisement complet. Il avait organisé, à Noël, des séances au patronage de la rue Haxo. Il travaillait encore à la bibliographie de la Compagnie de Jésus, les premiers jours de janvier. Il célébra la sainte messe, pour la dernière fois, le jour de l'Epiphanie, avant de se rendre à la clinique. Dix jours après, le 17 janvier, muni de tous les secours de notre sainte Religion, il s'endormait dans le Seigneur, offrant son suprême sacrifice pour ses trois mères : la sainte Église, la France et la Compagnie de Jésus. Sa mort fut humble et paisible, comme l'avait été toute sa vie ; elle fut surtout confiante, comme celle d'un prédestiné. Qu'avait-il à craindre des rigueurs de la justice divine ? Ne savait-il pas qu'il serait jugé par Celui qu'il avait aimé sans mesure jusqu'à son dernier soupir ?

*
* *

Si nous ne sommes pas appelés à la perfection du religieux qui, par la pratique de ses vœux, renonce à tout et à lui-même, du moins sommes-nous tenus de nous pénétrer, autant que possible, de ce même esprit, afin d'apprendre à bien vivre pour nous préparer à bien mourir.

Nous tenir en garde contre tout ce qui pourrait compromettre notre salut ; faire du devoir, en toutes choses, la règle de nos vies ; obéir avec promptitude et délicatesse aux inspirations de notre conscience ; dans la lutte, sans cesse renouvelée, de notre nature viciée contre les appels de la grâce, n'écouter que la voix de Dieu ; nous dégager peu à peu de nos attaches inconsidérées à ce qui fait le charme de notre existence quotidienne ; tourner souvent nos regards vers le ciel et y fixer nos cœurs ; ne pas craindre enfin d'envisager la mort, et de tout apprécier d'après les enseignements qu'elle

nous donne ; telle est,mes Frères, la conclusion qui se dégage tout naturellement des exemples du vénéré défunt et des paroles que je lui ai consacrées.

A la mort d'une grande reine, Bossuet jetait ce cri qui retentissait comme un glas à l'oreille de ses auditeurs : « Oh ! que nous ne sommes rien ! »

Eh oui, mes Frères, c'est en face d'un tombeau qu'on peut mesurer le néant de toutes choses, néant des titres les plus flatteurs, néant des situations les plus fortunées, néant des honneurs les plus enviés, néant de tout ce qui passe et qu'il faudra quitter sans retour.

C'est pour cela que la vraie sagesse consiste à s'en détacher par avance .

Mon Dieu, vous dont le regard ne peut être qu'attristé et le cœur blessé, parce que vous nous voyez trop exclusivement attachés à nos affaires temporelles et trop facilement oublieux des choses éternelles, faites-nous comprendre les inexorables leçons de la mort et persuadez-nous qu'il n'y a qu'une affaire sérieuse, le salut ; qu'un bonheur véritable, vous posséder à jamais !

Quelle est la mort qui nous attend? Sera-t-elle prochaine ou éloignée? « Serons-nous aussitôt emportés que frappés par la maladie » ou « avertis de loin par un mal aussi cruel qu'irrémédiable » (1)? Qu'importe, pourvu qu'après avoir pleuré la mort des autres, nous ayons appris d'eux à rendre la nôtre sainte ! Nous pourrons alors « l'envisager sans émotion et la recevoir sans trouble » (2). Le Christ mettra les mérites de sa Passion et de sa Croix entre nous et ses divins jugements, et il nous fera miséricorde.

Ainsi soit-il !

(1) Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*
(2) *Ibid.*

MÉLANGES

Le John Wesley de la Cornouaille Armoricaine

(Le Père Julien Maunoir)

Les pages suivantes sont la traduction d'un article paru sous ce même titre, en novembre 1926, *dans la* « Diocesan Gazette » *de Truro et signé* : Rev. G. H. Doble, *M. A., Vicar of Wendron, Examining Chaplain to the Lord Bishop of Truro. Il nous a paru intéressant de consigner ici ce témoignage d'un non-catholique.*

Un dimanche après-midi de juin 1926, je visitais la petite église campagnarde de Plévin, près de Carhaix. A l'entrée du sanctuaire s'élève une statue de bois peint, grandeur naturelle, représentant un prêtre agenouillé. A côté, une dalle de granit couchée sur le sol de l'église porte l'inscription suivante :

TAD MANER (1)
ICI REPOSE LE PÈRE JULIEN MAUNOIR
DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS
APRÈS 43 ANS DE MISSIONS
EN BASSE BRETAGNE
IL MOURUT EN ODEUR DE SAINTETÉ
A PLEVIN LE 28 JANVIER 1683.
Evangelizare pauperibus misit me (Luc. IV, 18).

« *Il m'a appelé pour évangéliser les pauvres* ». — Voilà en quelques mots la vie du serviteur de Dieu, qui a laissé une profonde et tenace impression en Bretagne, où son nom est connu dans chaque famille. Les lignes suivantes ont été écrites dans la pensée que l'histoire d'une œuvre ressemblant sur bien des points à celle de notre John Wesley pourrait intéresser les *churchmen* de la Cornouaille anglaise.

(1) Breton, pour : « Père Maunoir ».

Julien Maunoir naquit à Saint-Georges-de-Reintembault (Haute-Bretagne) en 1606. Ses parents étaient connus pour leur piété et leur charité envers les pauvres. Encore enfant, Julien montra ce qu'il serait plus tard. Il avait coutume de réunir les enfants du village et de les conduire à l'église. Là, il grimpait en chaire et faisait réciter à son auditoire le *Credo* et le *Notre Père*, montrant ainsi qu'il était né pour instruire les autres et les guider dans les voies du salut. Envoyé au collège de Rennes, l'une de ces merveilleuses écoles dirigées par les Jésuites, il y donna de nouvelles preuves de son ascendant en exerçant une forte influence pour le bien dans le petit cercle de ses compagnons. Ayant pris la résolution de se joindre à la Compagnie de Jésus, il entra au noviciat de Paris. En 1630, on l'envoyait au collège de Quimper comme professeur d'une basse classe.

C'est là que naquit sa vocation à l'œuvre de sa vie. Longtemps, il avait songé aux missions lointaines et le Canada l'attirait ; mais à Quimper il rencontra deux hommes qui attirèrent son attention sur la nécessité d'un apostolat missionnaire dans sa Bretagne natale.

Le premier était un jésuite du collège de Quimper,le Père Bernard, qui huit ans durant avait prêché l'évangile dans la petite ville et qui s'était plaint souvent de l'ignorance des paysans de la région. C'est lui qui suggéra à Maunoir l'idée d'apprendre le breton pour être capable d'instruire les Bretons-bretonnants si délaissés. Près de Quimper, à Douarnenez, ville de pêcheurs, vivait un autre prêtre, qui avait fort à cœur la même entreprise, Michel Le Nobletz. Le Nobletz prépara les voies à Maunoir. Originaire de Basse-Bretagne, né à Plouguerneau, près de Brest, Le Nobletz, dont la vie romanesque peut être étudiée dans la biographie fort intéressante écrite par le vicomte Le Gouvello, avait parcouru en tous sens les diocèses de Cornouaille et de Léon, donnant missions sur missions. Tempérament d'artiste et de poète, foi mystique, zèle ardent : voilà Le Nobletz.

Ses méthodes d'apostolat sortaient de l'ordinaire. L'une de ses pratiques favorites, que Maunoir fera sienne, était l'explication de peintures allégoriques. Peut-être cela lui avait-il été suggéré par la vue du breton « chanteur de complaintes », que Perrin (début du XVI^e^ siècle) nous montre, dans l'une de ses estampes, grimpé sur une chaise au milieu de son auditoire et montrant à l'aide d'une baguette les gravures qui illustrent l'histoire de sa chanson. La bibliothèque de l'évêché de Quimper renferme un bon nombre de ces curieux tableaux de Le Nobletz, et leurs explications, contenues dans une série de carnets, rappellent étrangement le « *Pilgrim's Progress* » ; notons que chaque explication est elle-même une allégorie, avec des titres comme « Le chevalier

errant », « les six cités de refuge », « les trois arbres » etc. Le Nobletz, dit M. Henri Bremond, fut le génie qui conçut de grands projets ; Maunoir fut l'homme pratique qui les mit à exécution. Le Nobletz s'attira l'opposition de tous les éléments réactionnaires de l'Église et de l'État, qui avaient intérêt à empêcher la réforme ; comme Wesley, il vit que son travail zélé provoquait les soupçons et la jalousie des prêtres négligents et il n'arrivait pas à grouper autour de lui un nombre suffisant de collaborateurs ; son œuvre risquait donc de tomber à sa mort. Nous n'avons pas dit comment Le Nobletz entra en relations avec Maunoir ; au début de novembre 1630, il se rendit au collège de Quimper et fit la connaissance de celui qui devait être son successeur. Sans faire directement allusion à la Bretagne, il parla de l'obéissance aux appels divins et lut à Maunoir dans le Nouveau-Testament l'histoire de Pierre et d'André appelés par le Christ. Le Père Bernard vint à la rescousse, lui dit que Notre-Seigneur l'appelait aux missions de Basse-Bretagne et le pressa encore d'étudier la langue bretonne. Plus tard Maunoir se rendit en pélerinage à Ty Maur Doué ; c'est une exquise chapelle de style flamboyant dédiée à la Sainte Vierge, à deux ou trois kilomètres de Quimper seulement, ce qui en fait le lieu de pèlerinage favori des habitants de cette ville. En chemin, il fit réflexion sur ce que Le Nobletz et le Père Bernard lui avaient dit et soudain il crut apercevoir en vision les diocèses de Cornouaille, Léon, Tréguier et Saint Brieuc, comme un champ où il était invité à travailler. En même temps, les méthodes d'apostolat à employer chez les Bretons-bretonnants lui furent révélées. Arrivé à la chapelle, il s'agenouilla devant l'autel et s'offrit à Dieu pour l'instruction religieuse des paysans de Bretagne, demandant le secours du ciel pour apprendre la langue. Sa prière fut entendue et en huit jours il apprit assez de breton pour se faire comprendre dans ce dialecte difficile.

Peu de temps après, ses supérieurs l'envoyaient à Tours,puis à Bourges, où il se prépara à son ordination.Comme John Wesley,Maunoir rédigea un journal spirituel ; il laissa un bon nombre de manuscrits, précieux en détails biographiques sur lui et ses collaborateurs,et ainsi nous pouvons retracer le cours de la grande renaissance religieuse suscitée par lui avec autant de précision que celui du mouvement méthodiste. Son journal contient les notes de sa Retraite d'ordination et la ferveur dont il déborde alors explique les succès éclatants de ses travaux apostoliques dans les années suivantes. « A la communion, j'ai éprouvé une ardeur extraordinaire pour le salut des âmes et j'ai ressenti un désir intense de me dépenser à cette tâche. Alors Notre-Seigneur me dit intérieurement : « Pour ces âmes j'ai travaillé, j'ai pleuré, j'ai souffert je suis mort ». — Maunoir avait bien sa part du zèle apostolique

d'Ignace de Loyola et de François Xavier. Une vision qu'il eut durant une grave maladie l'inclina à se consacrer par vœu à l'œuvre des missions bretonnes (il avait encore tourné ses yeux vers le Canada) ; peu après, il était rappelé dans son pays natal, qu'il ne devait plus jamais quitter.

L'ignorance religieuse et la barbarie de la Bretagne au début du XVII^e siècle ont été exagérées par les historiens, comme le furent aussi l'ignorance et la sauvagerie de la Cornouaille anglaise à la veille du mouvement méthodiste. Sans doute, c'étaient de rudes gars que ces gens de l'Ile de Sein qui accompagnaient en foule leur Recteur appelé à s'expliquer devant l'évêque de Cornouaille et, leurs grands couteaux de pêcheurs en mains, menaçaient d'éventrer le prélat s'il ne permettait pas à leur Recteur de revenir avec eux ! Sans doute, il y avait pas mal de superstition dans l'air et une fois deux missionnaires furent pris pour des loups-garous (à Saint-Gilles, en 1649). Mais l'accueil que Maunoir rencontrait dans la plupart des paroisses où il prêchait et le nombre de saintes âmes qu'il réussissait à intéresser à son œuvre montrent que la Bretagne était un terrain merveilleusement fructueux. Le peuple était d'un naturel religieux et n'attendait qu'une occasion pour entrer dans le grand mouvement de renaissance religieuse, que vit la France au XVII^e siècle.

La cause du délaissement religieux dont souffraient les paysans bretons est en partie la difficulté du langage. Les évêques bretons et bon nombre de prêtres ne parlaient pas breton ; ils commencèrent par regarder de mauvais œil le mouvement de réforme. Au début Maunoir rencontra auprès des évêques et du clergé de Bretagne la même opposition systématique que celle dont eurent à souffrir les méthodistes de leur côté. Mais à cette méfiance succéda bientôt la plus cordiale coopération. En 1643 le nouvel évêque de Cornouaille pria Maunoir de prêcher devant son clergé au synode diocésain et, à la fin du sermon, il dit à ses prêtres qu'il allait envoyer le prédicateur dans toutes leurs paroisses, où l'on devrait le recevoir comme l'évêque lui-même. Les évêques de Cornouaille, Léon, Tréguier et Saint-Brieuc ne se contentèrent pas de donner leur appui aux missionnaires, ils prirent part en personne à plusieurs missions.

Maunoir commença par les endroits les plus délaissés de Bretagne : les îles de Ushant, Molènes et de Sein séparées du continent par de larges détroits et de dangereux courants. Le Père Bernard l'accompagnait et les missionnaires furent reçus avec enthousiasme. Les missions étaient une suite de succès triomphants. Après une mission dans l'île de Brehat, ils se rendirent à Paimpol, où le premier accueil fut assez froid. Des navires de guerre anglais étaient en rade dans la

baie et les missionnaires passèrent d'abord pour des espions. Mais les soupçons cédèrent vite la place à la confiance, et, quand Maunoir et son compagnon quittèrent le confessional, leurs surplis étaient tout mouillés par les larmes des pénitents. Et ainsi dans toute la Bretagne. A la mission de Plougastel, le peuple vint en foule d'endroits aussi éloignés que Brest, St-Renan et Lesneven ; on couchait dans les rues et les confessionaux étaient assiégés du matin au soir ; la ville entière résonnait des cantiques chantés par les pélerins.

Remarquons la grande analogie avec le mouvement méthodiste dans l'importance donnée au chant des cantiques pour la renaissance religieuse. Le Nobletz composa des chants en breton ; Maunoir suivit son exemple. Et bientôt les paysans bretons ne voulurent plus entendre parler que d'hymnes et de cantiques. Dans une délicieuse peinture Boschet nous montre les enfants de Ushant et de Molènes venant en barques à Conquet pour être confirmés par l'évêque de Léon ;ils chantaient pendant la traversée, et,dit-on, leurs voix mélodieuses calmèrent les vagues.Quand les Pères quittèrent l'île de Bréhat, les enfants escaladèrent un rocher et chantèrent un cantique en l'honneur de la Sainte Famille, demandant à Jésus de protéger ceux qui consacraient leur vie au salut des âmes. Beaucoup même accompagnèrent Maunoir et le Père Bernard jusque sur le continent, et le peuple soupçonneux de Lanevez entendant la terre et la mer résonner de cantiques, pensa que les missionnaires étaient des magiciens doués de je ne sais quel mystérieux pouvoir pour persuader aux foules de les suivre et pour faire apprendre en huit jours ce que d'ordinaire on apprend difficilement en huit mois. Des jeunes filles apprenaient par cœur jusqu'à 500 couplets de ces cantiques ! Tous les cantiques bretons sont d'une longueur incroyable ; ceux en l'honneur des saints Noaluen, Guigner, Koneri et Millio ont respectivement 26, 24, 51 et 31 couplets, et chaque couplet est encore suivi d'un refrain ! A Saint-Mayeuc toute la jeunesse, à l'issue des vêpres, quitta l'église pour aller danser dans la forêt. Les missionnaires suivirent notre jeune monde et entonnèrent un cantique. Aussitôt une partie de la bande s'approcha pour écouter et bientôt Maunoir avait tout le monde autour de lui. Il parla quelques minutes ,puis on reprit joyeusement le chemin de l'église où trois heures durant les instructions et les chants se succédèrent. Le succès de la mission était assuré.Cela ne rappelle-t-il pas John Wesley faisant un rassemblement dans les rues de Newcastle au chant d'un cantique ?

Un autre trait des missions bretonnes, impossible à reproduire dans la prosaïque Angleterre du XVIII^{e} siècle, est le

profit que Maunoir sut tirer du goût dramatique inné chez le peuple breton. A la fin de chaque mission, on organisait une procession solennelle : un prêtre chargé d'une croix représentait Notre-Seigneur ; il était suivi par les Apôtres et les filles de Jérusalem ; les petits enfants venaient en suite, deux par deux, tenant en mains les instruments de la Passion ; et en queue tout à fait, jeunes gens et jeunes filles jouaient les rôles de saints dans la circonstance : d'abord, une troupe de martyrs, puis les vierges — fruits de la Passion du Sauveur. — Enfin, on arrivait au calvaire. Là Maunoir faisait un sermon sur la Passion, et la foule s'en retournait émue comme si elle avait réellement assisté à la scène du Golgotha.

Si Maunoir avait travaillé tout seul, comme Le Nobletz, jamais il n'aurait pu évangéliser la Bretagne. Il débuta avec un compagnon seulement, le Père Bernard, mais à la mission de Dirinon, en 1644, il associa d'autres prêtres à son œuvre. En 1650, au sortir d'une maladie due au surmenage, Maunoir fut arrêté dans la rue par une pauvre veuve qui lui dit : « Pourquoi essayer de faire à vous seul le travail de vingt missionnaires? Si vous aviez d'autres prêtres pour vous aider, votre œuvre irait toujours grandissante et ce serait tout à la gloire de Dieu et pour le bien des âmes ». Maunoir vit là comme un conseil venu d'en-haut, et répondit que des aides se présenteraient bientôt d'eux-mêmes. Sa prédiction se réalisa. Une foule de prêtres et de catéchistes (hommes et femmes) se joignit à lui. Des recteurs de paroisses, des bacheliers et des docteurs de Sorbonne, des vicaires généraux, jusqu'à des évêques, aidèrent Maunoir. De nobles laïcs, des juges du Parlement, des grands seigneurs comme M. de Tremaria, se mirent au service de la mission et évangélisèrent leurs subordonnés. Cinquante prêtres prirent part à la mission de Pleyben, et en fin de compte Maunoir eut plus de mille collaborateurs. Ainsi l'œuvre ne s'écroulerait pas à sa mort. Avant chaque mission, Maunoir se faisait indiquer l'élite des paroissiens et envoyait à chacun la lettre suivante :

« Monsieur, Le Maître de la Moisson vous dit, comme aux ouvriers de l'évangile : « Levez les yeux et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson ». — La moisson commencera le . . . . . Venez et aidez-nous. Le Maître de la Moisson vous appelle et voici sa promesse : « Le moissonneur reçoit son salaire et recueille du fruit pour la vie éternelle ». — J'attends une réponse favorable ».

Quand les groupes ainsi choisis se réunissaient dans la paroisse où la mission était donnée, ils formaient entre eux une vraie petite communauté. Chaque matin le Père Maunoir était le premier debout. A 4 h., il allait de tous côtés avec une clochette réveiller ses collègues. « *Surgite mortui et venite ad*

judicium » disait-il, et on répondait : « *Deo gratias* ». — Le dernier arrivé était tenu à lire ou à servir à table, mais tout cela se faisait avec bonne humeur. La joie, l'ordre, l'obéissance règnaient partout. Évidemment Maunoir possédait un don spécial de gaîté, de cette gaîté qui explique aussi l'étonnant ascendant de l'évêque de Londres. Parmi les exercices variés de la mission, il y avait des conférences pour les missionnaires eux-mêmes et pour le clergé des environs. Le nombre des missionnaires allait toujours croissant et le clergé paroissial de Bretagne grandissait en piété et en zèle.

Maunoir fonda aussi à Quimper une maison de retraites, à l'imitation de celle de Vannes, et toute l'année on y donnait des retraites en français et en breton s'adressant à toutes les classes de la société.

Maunoir regarda toujours la Cornouaille, le diocèse de Saint Corentin, comme son champ spécial d'apostolat. En 1682, il allait commencer une mission au diocèse de Saint-Brieuc, quand une voix intérieure lui dit de revenir au pays de Saint-Corentin. Il avait toujours eu beaucoup de dévotion à Saint Corentin et était persuadé qu'il mourrait dans son pays. A peine arrivé à Plévin en Cornouaille, ses forces l'abandonnèrent. Il se prépara à la mort avec une angélique piété. A ses derniers moments, il crut voir son maître bien-aimé, Michel Le Nobletz, et on l'entendit à plusieurs reprises demander : « Apportez une chaise pour Monsieur Le Nobletz ». Il mourut le 28 janvier 1683. Dès que la nouvelle de sa mort fut connue, une foule énorme de pèlerins vint prier autour du corps du dévoué missionnaire, qu'on avait revêtu des ornements sacerdotaux ; et tous baisaient ces pieds qui avaient couru dans toute la Bretagne, pour porter les paroles de salut dans les coins les plus retirés. L'évêque et le chapître de Cornouaille ordonnèrent le transfert du corps à la cathédrale de Quimper, mais les paysans de Plévin refusèrent. L'évêque et le gouverneur de Carhaix, dans la crainte d'une insurrection, n'insistèrent pas et le corps du Père Maunoir fut enterré à Plévin.

John Wesley fut un grand prédicateur de missions, comme le Père Maunoir. Malheureusement, il n'y avait pas place pour un ardent missionnaire dans l'Église d'Angleterre au XVIII^{e} siècle, église sans vie, sans union, et tenue en esclavage par le gouvernement hanovrien. En Bretagne, au contraire, l'œuvre des missions était soutenue par l'Église. Voilà pourquoi la Cornouaille anglaise est en majorité non-conformiste, tandis que la Bretagne est exclusivement catholique. Un prêtre de la Cornouaille anglaise éprouve un fort sentiment d'envie quand il visite la Bretagne. Celui qui écrit ces lignes séjournait en juin 1926 dans une importante paroisse rurale

de Bretagne, à Plouguernau. Là tout le monde pratique : hommes, femmes, enfants. Quand nous comparons des paroisses comme celle-ci avec nos paroisses de la Cornouaille anglaise, on est attristé par le contraste. Mais il faut se rappeler que ce merveilleux spectacle de la Bretagne catholique est le résultat d'un pénible labeur. Ce sont des missionnaires ardents, de pieux prêtres de paroisses qui ont fait la Bretagne catholique. Rappelons nous aussi que les missions bretonnes coïncident avec la grande renaissance religieuse que vit le XVII^e^ siècle. Partout la vie dévote des prêtres et des laïcs montrait que l'Esprit de Dieu travaillait les cœurs. Dans le seul diocèse de Vannes on put voir alors des mystiques comme la Bonne Armelle, des pécheurs convertis comme M. de Kériolet, de saints prêtres comme Huby et Rigoleuc, l'éditeur de ce livre admirable qu'est « *La Doctrine spirituelle du Père Lallemant* ».

Le clergé de la Cornouaille anglaise aurait avantage à étudier les méthodes visiblement bénies de Dieu,que l'on employa dans la Cornouaille du continent. Des missions paroissiales ont été données dans l'Église d'Angleterre à la suite du mouvement d'Oxford ; ce fut un succès. Toutefois de vieux malentendus persistent.Ainsi, tout récemment, l'auteur de ces lignes entendait un clergyman exprimer son étonnement qu'un « *highchurchman* » puisse s'intéresser à une œuvre « *évangélistique* » ; pour lui, c'était deux choses incompatibles. Nous avons besoin d'un prêche simple, priant, s'inspirant de l'évangile. Nous avons besoin d'une instruction claire et définie : les missions de Maunoir donnaient une large place au catéchisme. Et surtout nous avons besoin de la foi, qui nous met en contact avec le surnaturel, nous avons besoin de piété, nous avons besoin de sainteté.

Jésuites voleurs et assassins

La légende d'Ambroise Guis.

L'assassinat du F. Parédès que nous signalons d'autre part aux *Echos et Nouvelles* n'a pas été seulement l'occasion d'attaques et d'insinuations odieuses contre les Jésuites actuels ; les ennemis de la Compagnie, qui ne désarment jamais, s'en sont emparés pour ressusciter de vieilles et absurdes légendes dont le public ignorant n'est pas en mesure de faire la critique et qu'il n'est que trop disposé à prendre pour parole d'Évangile.

Nous n'en citerons qu'une aujourd'hui, la légende d'Ambroise Guis. Elle fut forgée au XVIII[e] siècle et voici qu'elle nous revient, à peine rajeunie, de Vienne en Autriche. Un journal de là-bas fort répandu , l'*Arbeiterzeitung*,l'a rééditée dans son numéro du 6 mars 1928. Nous donnerons la traduction littérale de cet article. Puis, nous lui opposerons le récit exact des faits avec documents à l'appui.

***

Voici donc le texte de l'*Arbeiterzeitung* :

« Il y a déjà plus de deux semaines que le Père Jésuite de Parédès a été assassiné, mais la plus profonde obscurité plane encore sur le mystérieux assassinat. Les Jésuites font leur possible — comme le disait un des leurs, un prince Ghika [!!] — pour laisser l'instruction s'égarer, et la police se laisse, semble-t-il, volontiers induire en erreur. Personne ne doute plus que l'assassinat du Père Jésuite ne soit à mettre au compte de l'Ordre des Jésuites. Ce n'est nullement la première fois que les Jésuites se débarrassent de membres de leur Ordre qui leur sont incommodes.

Parmi les innombrables meurtres dont s'est souillée la Compagnie de Jésus, il en est un qui présente une remarquable ressemblance avec le cas Parédès.

L'an 1701 arriva à Brest un certain Ambroise *Guys* de retour du Brésil. Guys, qui, comme Parédès, était au service temporel de l'Ordre, apportait de grandes richesses, avec 1.900.000 francs en or, une somme considérable d'argent, une quantité de pierres précieuses, d'objets de prix et de documents. Il descendit dans une auberge et fit venir un confesseur jésuite, auquel il remit les documents et parla des trésors qu'il avait rapportés. Le confesseur fit un rapport au couvent et Guys fut prié de prendre logement au couvent. Avant de se rendre à l'invitation, Guys fit, devant un notaire et quatre témoins, un testament dans lequel il instituait l'Ordre héritier de toute sa fortune. Comme on le découvrit plus tard, le soi-disant notaire était le jardinier du couvent des Jésuites, les quatre témoins, des Jésuites déguisés.Le lendemain matin, on trouva Guys mort dans son lit.

Quinze ans plus tard, une nièce de Guys, mariée à Marseille avec un certain Esprit Béranger, demanda à la cour de Brest de procéder à une instruction. Le bruit était parvenu jusqu'à elle que Guys avait été assassiné. Les Jésuites menacèrent Béranger de le faire disparaître, s'il ne se désistait pas de la poursuite, et ils parvinrent à l'intimider. Malgré cela, l'instruction se poursuivit, mais, moyennant menaces et corruption, les Jésuites surent toujours l'empêcher d'aboutir.

En 1736, le Père Jésuite Chauvel, principal instigateur du

crime fut pris de remords — il était dans l'intervalle devenu vieux et malade—et il écrivit au Maréchal d'Estrées une lettre dans laquelle il faisait des aveux complets. Alors il fut ordonné aux Jésuites, par décret royal, de restituer aux héritiers de Guys huit millions de francs. Inutile de dire que les Jésuites n'ont jamais exécuté ce décret. Ils se moquèrent des décrets du roi qui ne leur plaisaient pas, comme ils se moquent des lois de la République ».

***

L'essentiel sur cette légende abominable a été donne par Crétineau-Joly dans son *Histoire de la Compagnie*, au tome V, p. 172-174. Grâce à un document manuscrit des Archives de la province de France, qui sans doute a été la source à laquelle a puisé ledit Crétineau pour rédiger sa narration et qu'il s'est contenté de reproduire presque textuellement, nous pouvons donner ici une réfutation plus complète et plus péremptoire de cette odieuse calomnie. Nous nous contenterons de transcrire intégralement cette pièce manuscrite. La voici :

« En 1716, deux habitants de Marseille, un pauvre artisan nommé Esprit Bérengier et un prêtre interdit par son évêque, Honoré Guérin, arrivent à Brest ; ils viennent, disent-ils, répéter [réclamer] la riche succession d'un de leurs parents, nommé Ambroise Guis, mort à Brest en 1701, portant avec lui environ deux millions de fortune. Leurs démarches n'obtiennent aucun succès ; personne n'a vu ledit Ambroise Guis, personne n'en a entendu parler.

« Et voilà qu'en 1718, les Jésuites du collège de la marine de Brest sont accusés d'avoir attiré chez eux en 1701 ledit Ambroise Guis, débarqué malade à Brest et de l'avoir dépouillé de toutes richesses ; on ajoute que ledit Guis serait mort chez les Pères, que le sieur Rognant alors Recteur de la paroisse S. Louis (notons en passant que la paroisse S. Louis ne fut ouverte qu'en vertu d'un arrêt du conseil du 15 octobre 1702), alla chercher le corps du défunt chez les Jésuites et le fit transporter à l'hôpital où il fut inhumé, etc. Les Pères ainsi gravement inculpés demandèrent du temps pour se procurer la preuve de leur innocence : le gouvernement lui-même fit faire des enquêtes. Le garde des sceaux chargea M. Le Bret, alors premier président du Parlement d'Aix et en même temps intendant de la province, de faire des informations secrètes sur le fait d'Ambroise Guis. Ce magistrat fit interroger à Marseille les parents d'Ambroise Guis. Plusieurs d'entre eux racontèrent que ledit Guis, étant tombé dans la misère à Marseille, s'embarqua pour Alicante en 1661, alors âgé lui-même d'environ 60 ans, et qu'on avait su par diverses voies qu'il

avait établi un cabaret dans ladite ville, qu'il s'était ruiné, etc. Là dessus on écrit à Alicante, pour s'informer de ce qu'était devenu Ambroise Guis qui avait dû y arriver en 1661.. La réponse fut l'extrait mortuaire dudit Guis,mort à Alicante le 5 novembre 1665, tiré des archives de la paroisse Ste Marie, p. 258. La teneur en est telle :

« Ambroise Guis, français de nation. Le vendredi 6 novembre 1665, on enterra le susdit dans cette église *pour l'amour de Dieu*, et tout le clergé y assista en exécution de l'ordonnance et décret du grand vicaire forain de cette ville d'Alicante et de son territoire ».

« Cet extrait mortuaire est signé du docteur et archiviste Joseph Pavia, et daté du 6 juillet 1719 à Alicante et scellé du sceau de l'église paroissiale de Ste Marie. Il est attesté comme bon et véritable par Paschal Bueno, notaire ordinaire et ecclésiastique. L'attestation de Paschal Bueno est certifiée bonne, non seulement par trois notaires apostoliques d'Alicante, dans un acte particulier, avec même date, jour et an que les deux précédents, mais encore par le député de la nation française à Alicante, et autres marchands français négociants dans la même ville, qui attestent tous ensemble par un acte daté du 8 juillet 1719 et signé d'eux, que le sieur Paschal Bueno qui a donné l'attestation ci-devant est notaire apostolique, de même que les trois autres qui ont légalisé son attestation, aux écritures et signatures desquels pleine et entière foi est ajoutée, tant en jugement que dehors.

Cette pièce décisive qu'on produisit en 1721 à M. le Chancelier le convainquit d'abord que cette affaire était une fable, et déconcerta dès lors les prétendus héritiers d'Ambroise Guis et leurs partisans. Il n'en fallut pas davantage pour détromper bien des gens qui en avaient été la dupe jusqu'alors et le 19 février 1724, le Parlement de Bretagne « faisant droit sur les charges, informations et requêtes des Pères Jésuites de Brest, les a renvoyés hors l'accusation, sauf à eux à se pourvoir pour les réparations, dépens, dommages et intérêts etc.. »

***

Nous possédons un exemplaire authentique de cet arrêt et croyons intéresser nos lecteurs en en reproduisant le texte complet :

Arrest

Rendu au sujet d'un vol de plusieurs Millions attribué aux Pères Jésuites de Brest.

Veu par la Cour, Grand' Chambre et Tournelle assemblées'

le Procès criminel fait, poursuivi d'authorité du Présidial de Quimpert à la requeste de Monsieur le Procureur général du Roy, demandeur et accusateur, contre les Révérends Pères Jésuites de la communauté et ville de Brest, défendeurs et accusés ; trois brefs Inventaires contenant ladite Procédure criminelle, mis et déposés au Greffe, Garde sacs civil de la cour, le quatorzième Juin mil sept cens vingt-trois ; Inventaires des Pères Jésuites mis et aussi déposés au Greffe, Garde sacs civil de ladite Cour le vingt Juin mil sept cens vingt-trois ; l'Arrest du Conseil d'Etat du Roy, et Commission y attachée du treizième Novembre dernier, par lequel sans s'arrêter à l'Arrest du Parlement du huitième Juillet aussi dernier, ordonne qu'il sera passé outre au Jugement audit Parlement, comme auparavant ; ledit Arrest du huit Juillet dernier, en l'état où il est sur l'instruction faite par ledit Billoard, lieutenant de Quimpert ; écrit et plaidé desdits Jésuites de Brest du vingt-trois Juin mil sept cens vingt-trois ; la Requeste desdits Jésuites mise au sac de charges par Ordonnance de la Cour dudit jour vingt-deux Décembre mil sept cens vingt-trois, rendante à ce qu'il plût à la Cour en conséquence de ce qui s'apprend des pièces déposées au Greffe de la Cour par les Suppliants, le 25 Juin 1723, sans toutefois aucunement préjudicier à leurs Droits et à toutes autres exceptions péremptoires de droit et de fait, ils seront renvoyés hors de toutes accusations vers et contre tous : et attendu l'atrocité des crimes injustement imputéz aux supplians, non prouvez,et de ce qui résulte de l'état du Procès et des Pièces y jointes, leur ajuger en nature de dommages et intérests, réparation, la somme de cent cinquante mille livres vers qui il appartiendra, avec dépens ; et ordonner que l'Arrest qui interviendra, sera lû, publié et enregistré partout où requis sera ; aussi aux frais de qui il appartiendra, sauf autres droits, actions et conclusions : ladite Requeste déposée au Greffe Garde sacs par Inventaire du 24 Décembre 1723, Conclusions du Procureur Général du Roy, prise sur l'état du Procès le 7 Novembre 1723. Sur ce oüy le rapport de Maistre de Kersauzon, Conseiller en Grand'Chambre. Tout Considéré .

La Cour faisant droit sur les Charges et Informations et Requestes des Pères Jésuites de Brest du 22 Décembre 1723, a renvoyé lesdits Pères Jésuites hors d'accusation, sauf à eux à se pourvoir pour leurs réparations, dépens, dommages et intérêts, ainsi et vers qui il appartiendra ; ordonne que le présent arrest sera lû et publié où requis sera.Fait en Parlement le trente Décembre mil sept cens vingt-trois. Signé J. M. Le Clavier, et dûment controlé le dix-neuf Février mil sept cens vingt-quatre. Fourni copie à Monsieur le Procureur Général sous son plaisir, sans préjudice de se pouvoir contre tout ce

qui pourrait préjudicier aux Révérends Pères Jésuites, en parlant à son secrétaire en son Hostel à Rennes.

Signé, PASQUER.

***

L'affaire d'Ambroise Guis était depuis longtemps oubliée, lorsqu'en 1759 on répandit dans le public un écrit imprimé ayant pour titre : *Arrest du Conseil d'Etat du Roy qui condamne tous les Jésuites du Royaume solidairement à rendre aux héritiers d'Ambroise Guis les effets en nature de sa succession ou à leur payer par forme de restitution la somme de huit millions de livres.* Ce prétendu arrêt fut signifié aux Jésuites de Paris le 3 Mars 1759.

L'audace était grande et il paraît que les fabricateurs du faux édit étaient soutenus par des personnages puissants, et qu'on offrit 400.000 livres au secrétaire du Chancelier s'il voulait insérer l'arrêt dans les registres du Conseil sous la date du 11 février 1736. Heureusement que la probité du secrétaire du Chancelier déjoua cette trame odieuse. Et le 30 mars 1759 paraissait un véritable édit du Conseil d'Etat, dans lequel on lisait entre autres choses : « Sa Majesté a estimé ne devoir pas laisser subsister la signification *d'un arrêt qui n'a jamais été rendu*, et qu'il est de sa justice de faire punir sévèrement ceux qui seront convaincus d'avoir eu part à la fabrication dudit prétendu arrêt, et de l'avoir imprimé, vendu, débité ou autrement distribué dans le public : à quoi voulant pourvoir *Sa Majesté étant en son conseil* a déclaré et déclare nul » etc... Il y avait menace et même ordre de punir les faussaires ; mais il paraît que les premiers auteurs de la trame étaient trop haut placés ; la chose en resta là ; on n'exigea pas des Jésuites les huit millions auxquels les condamnait le prétendu arrêt, mais aussi on n'en poursuivit pas les criminels fabricateurs ».

Telle est la conclusion de notre document manuscrit. Crétineau-Joly donne en note une issue différente à cette affaire : « L'auteur du faux fut arrêté, dit-il, il se tua lui-même en prison ». Nous n'avons pas sous la main les pièces qui permettraient de dire laquelle des deux versions est la vraie.

L'OUVRIER DE JÉSUS-CHRIST, DE DIEU

Triduum par le P. G. Longhaye.

« ... **Sollicite cura exhibere teipsum probabilem Deo operarium inconfusibilem recte tractantem verbum veritatis.....** »
(II Tim. II, 15).

I. — OPERARIUM.

Vue Générale du Rôle

1er Prélude : La vision de Saint Ignace à la Storta : Dieu le mettant, et moi du même coup, avec son Fils.

2e Prélude : L'intelligence, le sentiment, le courage de mon rôle d'ouvrier.

Premier point : *Grandeur du rôle.*

Ouvrier : titre d'honneur .— Qui n'est pas ouvrier de quelque œuvre ne fait rien, c'est un *fainéant*. — Mais honneur proportionnel à la grandeur de l'âme. Jugeons de mon œuvre à moi.

1°) **Par comparaison avec les autres.** — *a*) *Oeuvres et ouvriers terrestres.* — Ouvriers de la matière, laboureurs, artisans..... Ouvriers de l'esprit, savants, artistes..... Ouvriers de l'ordre public, du bien public, magistrats, soldats, princes. — La plupart dans l'intention, ouvriers de la fortune, de la gloriole.— *b*) *Mon oeuvre à moi.* — La plus *haute* en son objet : gloire de Dieu, salut des âmes ; la plus *vaste* : l'univers entier, au moins par le désir et la prière ; la plus ***bienfaisante*** : le ciel aux âmes.

2°) **Par les collaborateurs auxquels elle m'associe** : *a*) Sur la terre, la fleur de l'Église militante ; *b*) Au Ciel, toute l'Église triomphante, Anges et Saints ; *c*) Au dessus de tout, Jésus-Christ même, le Père même. Mon œuvre est l'œuvre même de J. C. ici-bas, l'œuvre même, toute l'œuvre de Dieu *ab extra*...

Dieu, agissant hors de Lui-même, ne fait qu'une seule chose : sa gloire extérieure toute au bénéfice de ses créatures intelligentes. Ainsi fit Jésus-Christ sur terre : « Jusqu'à présent mon Père agit et moi j'agis aussi ». *Pater meus usque modo operatur et ego operor* (Joan. V, 17).

Ainsi moi, n'aurai-je pas autre chose à faire. Me voilà donc collaborateur de J. C., de l'Évangile : « *Collabora Evangelio* » (2 Tim. I, 8).— Me voilà coadjuteur de Dieu. « Car nous sommes les aides de Dieu ». *Dei enim sumus adjutores.* (1 Cor. III, 9). —

Est-ce vrai? Est-ce assez grand? Je ne le comprendrai jamais assez. Comprenons-le toujours mieux.

SECOND POINT : *Sentiments que j'en dois concevoir.*

Deux surtout :

1° **Humble stupeur.** — « D'où me vient à moi cet honneur? » *Unde hoc mihi?* (Luc I, 43). Étais-je *digne* de tels collaborateurs? « Il tire le faible de la poussière, il prend le pauvre sur son fumier pour l'élever et le placer avec les princes de son peuple ». *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus ,cum principibus populi sui* (Ps. CXII, 7). — Suis-je *capable* d'une telle œuvre ,de changer les âmes, de les retourner contre elles-mêmes? « Qui suis-je moi-même pour aller trouver Pharaon? » *Qui sum ego, ut vadam ad Pharaonem*? (Exod. III, 11). « Ah, ah, ah, Seigneur Dieu, voici que je ne sais pas parler, car je ne suis qu'un enfant ». *A, a, a,Domine Deus, ecce nescio loqui, quia puer sum ego* (Jérém. I, 6).

2° **Fierté confiante.** — Confiance en Dieu et, par suite, en moi-même aidé de Dieu. Il rend possible ce qu'il commande ; il s'y engage d'honneur par le fait-même de commander. « Je puis tout en Celui qui me fortifie ». *Omnia possum in eo qui me confortat.* (Phil. IV, 13). Fierté. De quoi? Du rôle même, de la confiance que Dieu me témoigne, à moi, en me le donnant. « Dieu nous a jugés dignes de nous confier l'Évangile». *Probati sumus a Deo ut nobis crederetur* (*committeretur*) *Evangelium* (1 Thess. II, 4). — Jusqu'où cette fierté? sans mesure. Que sera-t-elle en pratique?

TROISIÈME POINT : *Conséquence, résolution.*

DEVOUEMENT ABSOLU à mon œuvre, à l'œuvre de Dieu.

1° **Qu'est-ce à dire**? — a) Dépense loyale de toute mon activité, de tout moi-même. « Je dépenserai tout et me dépenserai moi-même ». *Impendam et superimpendar ipse* (2 Cor-

XI, 15) « S'y mettre tout entier ». *Impense incumbere* (Summar 2...). — **b)** Mortification absolue du mauvais *moi* (concupiscences).— **c)** Abnégation courageuse du *moi* simplement naturel (goûts, répugnances, etc.) en tant que nuisible à l'œuvre, des satisfactions purement humaines : j'en suis. « Séparé, pour l'évangile de Dieu ». *Segregatus in Evangelium Dei* (Rom. I, 1).

2°) **Quadruple motif** — **a)** Justice, c'est-à-dire : force des choses. Ne suffisant pas à l'œuvre, au moins m'y dois-je tout entier. Volonté de Dieu qui me confisque à son service exclusif ; — mon propre engagement répondant à cette divine volonté. Je suis de ceux « qui ont livré leurs âmes (vies) pour le nom de N. S. Jésus-Christ », *qui tradiderunt animas suas pro nomine Domini N. J. C.* (Act. XV, 26). — **b)** Intérêt de mon âme. D'une part, « Malheur à moi, si je ne prêche pas l'Évangile ». *Vae enim mihi est si non evangelizavero* (I Cor., IX,16). « Maudit celui qui fraude dans l'œuvre du Seigneur ». *Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter* (Jér. XLVIII, 10). — D'autre part, « Celui qui perd son âme pour moi et pour l'Évangile, la sauvera ». *Qui perdiderit animam suam propter me et Evangelium, salvam faciet eam* (Marc, VII, 35). Or, qui la perd de la sorte, si ce n'est l'ouvrier de Dieu? — **c)** Honneur. Soyons un ouvrier insigne : faisons honneur à moi-même, à la Compagnie, à l'Église, mais surtout à l'honneur que Dieu me fait en m'appelant à son œuvre. — **d)** Amour. C'est par amour que Dieu m'appelle : « Je t'ai aimé d'un éternel amour, et c'est pour cela que je t'ai attiré ». *In caritate perpetua dilexi te, ideo attraxi te* (Jérémie, XXXI, 3).L'œuvre même est toute d'amour ; l'amour éternel en sera le salaire. Faisons la donc par amour.

Colloque. « Ils s'offriront tout entiers pour le travail». *Offerent se totos ad laborem* — et surtout par les deux derniers motifs.

II. — SOLLICITE CURA EXHIBERE TEIPSUM... OPERARIUM.

LA Formation, l'Apprentissage.

1er Prélude. Le fait, ma situation actuelle de scolastique : en rigueur, non plus encore ouvrier, mais ayant à me faire tel, simple apprenti.

2e Prélude. Notre Seigneur à l'Autel, me disant : « *Sollicite cura...* Efforce toi... »

3e Prélude. Intelligence, amour, courage de ma tâche actuelle.

Premier point : *ma formation, tâche vaste.*

1°) **Etendue.** Deux raisons surtout : a) *Trop peu d'ouvriers.* « Mais les ouvriers sont rares ». *Operarii autem pauci* (Matt., IX, 37), et sur ce petit nombre, trop peu de vrais *travailleurs.* Or, j'en dois et veux être un : donc, beaucoup à faire. — **b**) C'est *tout moi-même* que je devrai mettre en œuvre ; c'est donc tout moi-même que j'ai à former : mon âme (vertus), mon caractère (fermeté, souplesse), mon esprit (connaissances nécessaires à l'Apostolat), surtout habitudes (réflexion, jugement, logique), ma parole (style et débit), mon savoir-faire (action sur les âmes), mes forces corporelles (à la fois entraînées et ménagées pour le but).

2°) **Nécessité.** Et cette tâche vaste est bien évidemment nécessaire. « C'est une obligation qui m'incombe, une nécessité pour moi ». *Necessitas mihi incumbit* (1 Cor. IX, 16).

a) dans son ensemble : le bon ouvrier ne s'improvise pas. —**b**) dans ses détails.Lequel me manquerait, sans amoindrir d'autant mon œuvre future? Lequel me manquerait par ma faute sans me rendre coupable d'autant ?D'ailleurs ai-je déjà tous ces éléments d'action? Me viendront-ils soudain par miracle? Donc il me faut les conquérir ; tel apprenti, tel ouvrier. « C'est une nécessité pour moi ». *Necessitas mihi incumbit.* Ah ! combien de choses à faire ! Mais courage, courage, Dieu est avec moi.

Second Point : *Ma formation, tâche bien personnelle, quoique partagée.*

Deux agents indispensables, inséparables : la Compagnie et moi-même.

1°) **La Compagnie.** Formation qu'elle me donne.

a) *formation sûre.* 1°) pour l'âme : lés *Exercices* de St Ignace, le vrai Jésus-Christ, le vrai christianisme pratique, militant, apostolique ; 2°) pour l'*esprit,* l'inviolable docilité à l'Église, l'impeccable orthodoxie, la méthode scolastique ; 3°) pour toute la *gouverne intime* et apostolique, admirable mélange de puissance et d'ordre, d'ardeur généreuse et de bon sens modeste, de force et de suavité. — **b**) *formation sérieuse,* profonde par le fait même de sa durée. — **c**) *formation vigoureuse et maternelle.* A l'image de la Sagesse divine, « Elle atteint avec force d'une extrémité à l'autre : et elle dispose tout avec une suave douceur ». *Attingit... a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter* (Sap. VIII, 1). En tout, immense bienfait, nulle part l'ouvrier apostolique *mieux* formé. — Mais aussi comme je ne

puis rien sans la Compagnie, la Compagnie ne peut rien sans moi.

2°) **Moi, ma part d'action, ma libre fidélité.** Deux choses.

a) *Me laisser faire.* Obéissance, docilité, cire molle, argile, bâton, cadavre. La main de la Compagnie est pour moi celle de Dieu. — **b)** *Faire beaucoup par moi-même.* Cadavre très vivant ; bâton qui se meut en même temps qu'il est mû ; cire et argile qui se façonnent en même temps qu'elles sont façonnées. — En effet : 1°) Je ne puis me *laisser faire* sans *faire* déjà beaucoup, me livrer à l'action de la Compagnie sans agir énergiquement sur moi-même (abnégation de l'inertie, du sens propre, des goûts et caprices etc.). — 2°) Où va l'action de la Compagnie? A me faire agir, moi. Ce n'est pas elle qui doit être un jour à ma place, sainte, savante, éloquente, industrieuse. C'est moi personnellement qui dois l'être, pour être bon ouvrier. Et que m'apprend-elle, sinon à me faire moi-même, sous sa conduite, saint, savant, bien disant, habile manieur d'âmes? Bref, elle ne me travaille que pour me faire travailler. — Travaillons donc, et que sa maternelle douceur ne me soit pas un piège, un encouragement à l'inertie.

Troisieme Ponit : *Ma formation, tâche qui veut tous mes soins.*

1°) Est-ce à dire contention, agitation, fièvre, nerfs, impatiences, présomption de tout faire à la fois et vite, prétention gauche de ne pas perdre matériellement une minute? Est-ce à dire anxiété, scrupule? Non, non, non.

2°) C'est-à-dire : **a)** Pas d'oisiveté, de flanerie, de rêveries volontaires ; pas de négligences consenties dans les tâches moins agréables ; pas d'amusements d'esprit en dehors et au détriment de la tâche ou imposée, ou indiquée, ou jugée par moi-même plus utile. — **b)** Application paisible, patiente, persévérante, entendue, fréquemment et doucement *renouvelée.* —**c)** Les vues les plus hautes, les vues de la foi (ministère futur, obligation de justice, d'honneur, d'amour), souvent évoquées et associées aux menues tâches quotidiennes. — (Si non, à quoi?)—Les petites choses faites dans un grand esprit. A ces conditions, vivre l'âme en paix, *au jour le jour.*

Colloque. Offrande et résolution en ce sens.

III. — RECTE TRACTANTEM VERBUM VERITATIS.

La Spécialité Professionnelle

1er Prélude. Ma situation précise. Œuvre à faire : Gloire de Dieu, salut des âmes ; outils à employer : toutes mes puissances d'homme ; matière à élaborer, à mettre en valeur : « la parole de Vérité, les paroles de vie éternelle, la parole de Dieu », *Verbum veritatis... verba vitae aeternae... verbum Dei.*

2e Prélude. Le diacre, à la grand'Messe, demandant bénédiction pour lire l'Évangile.

3e Prélude. Honorer et féconder la parole de vérité, de vie.

Premier point : *La parole de vérité me sera confiée.*

1°) **Où est-elle** ?— a) Dans tout l'enseignement catholique. On y entend Jésus-Christ. « Qui vous écoute, m'écoute ». *Qui vos audit, me audit* (Luc, X, 16). — Donc Dieu même : « Celui-ci est mon Fils... écoutez-le ». *Hic est Filius meus... ipsum audite* (Mat. XVII, 5). — b) Dans un livre, *le Livre* (Bible), *l'Ecriture* inspirée ou assistée de Dieu. — c) Dans un personnage qui la dit et la porte en soi tout entière, dans le Verbe incarné Jésus-Christ.

2°) **Que vaut-elle** ? Tout, le Ciel, Dieu. — Trésor de l'esprit (lumière), trésor du cœur (amour), trésor de la vie surnaturelle, trésor du monde, mais qu'il peut se rendre funeste ; de fait aboutissant « à la ruine et à la résurrection de beaucoup », *in ruinam et in resurrectionem multorum* (Luc, III, 24). Et cela peut dépendre en partie de moi.

3°) **Elle m'est ou me sera confiée**. Dieu la mettra dans ma bouche, pour être, non seulement lue, mais commentée. « Voici que j'ai mis mes paroles dans ta bouche ». *Ecce dedi verba mea in ore tuo* (Jerem. I, 9). Dieu la mettra dans ma main comme un capital (talentum) à faire fructifier. — Honneur magnifique mais redoutable. Me voilà, pour ma part, responsable de cette parole, de sa fortune ici-bas, de l'intelligence qu'en auront les âmes, de sa fécondité ou de sa stérilité. Il dépendra en partie de moi qu'elle soit : « pour la ruine ou la résurrection »,*in ruinam vel in resurrectionem.* — Humilité, frayeur, confiance.

Second Point : *Ce que je devrai faire alors.*

1°) **La traiter**, la mettre en lumière et en valeur, *elle, elle-même*, avant tout, à propos de tout (mais non sans à pro-

pos), en tout : jamais autre chose que pour aboutir à elle, pour la servir. Donc, enseigner, catéchiser, faire connaître la doctrine catholique, l'Écriture, Jésus-Christ. C'est là tout mon métier, toute ma spécialité ; si j'en ai d'autres, ce ne doit être que pour celle-là ; je ne suis pas pour « faire avancer » une science humaine quelconque, mais la science théorique et pratique de Dieu, la parole de vérité.

2c) **La traiter bien**, comme il faut, d'une façon qui soit digne d'elle et salutaire aux âmes. *Recte.* Qu'est-ce à dire? **a)** *Exactement*, doctrine orthodoxe, langage précis : « Règle toi sur le modèle des saines paroles ». *Formam habe sanorum verborum* (2 Tim. I, 13). — **b)** *Intégralement* : en elle-même ; tout le surnaturel, tout le dogme, toute la morale, sans réticence de respect humain ; pouvoir dire comme saint Paul : « Je suis pur du sang de tous, car je n'ai pas reculé pour vous annoncer tout le dessein de Dieu ». *Mundus sum a sanguine omnium. Non enim subterfugi quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis* (Act. XX, 26, 27). — **c)** *Hardiment, fièrement*, dans toute sa majesté surnaturelle, divine, sans concession à l'orgueil humain, révolté. — **d)** *Prudemment*, d'ailleurs et *charitablement*, sans rebuter le bon vouloir faible.— **e)** *Eloquemment*, selon la véritable éloquence et selon mes forces. Donc : 1°) lumière, précision, limpidité, solidité, logique ; 2°) agrément, mais profond, sérieux supérieur — les intimes beautés de la religion ; 3°) chaleur vraie, passion visible de convaincre, de gagner ; communication, toute l'âme parlant à toute l'âme. — **f)** *Purement* (quant à l'intention), ne pas faire de la parole de vérité un thème à littérature, un instrument de gloriole. Abus quasi sacrilège.

Troisieme point : *Ce que je dois faire dès maintenant.*

1°)**Etudier à fond** (selon les temps et les occasions,mais sans en négliger aucune) la parole de vérité, la religion, l'Écriture, Jésus-Christ. Dieu m'en donne la volonté réfléchie, le goût, la passion. Travaillons à me les donner à moi-même.

2°) **Etudier tout cela**, non de tête seulement,mais *de coeur*, de tout moi-même, dans la prière au moins autant que par le travail intellectuel.

3°) **Y rapporter toute autre étude**, **a)** *par l'intention.* Apprendre, sinon tout,au moins ce qui se rattache de plus près à la parole de verité, ce qui servira le plus à mon œuvre : philosophie, histoire, langues classiques, ma langue naturelle ; — mais ne l'apprendre qu'en vue de mon œuvre, à son bénéfice. — **b)** *par l'attention.* En tout ce que j'apprends, chercher le rapport lointain ou prochain, à la parole de vérité, à Jésus-

Christ, faire peu à peu autour de la religion de Jésus-Christ la synthèse de toutes mes connaissances ; savoir le plus possible, et pourtant ne savoir qu'une chose : « Jésus-Christ et Jésus crucifié ». *Jesum Christum et hunc crucifixum* (Cor. II, 2). Bref, être l'homme d'une seule pensée, d'un seul désir, comme je suis l'homme d'un seul métier.

Colloque à Notre-Seigneur... Devenir, me faire moi-même cet homme-là, son homme, l'homme de Dieu, orienter tout mon effort de tête et de cœur à traiter dignement la parole de vérité.

IV. — PROBABILEM DEO OPERARIUM.

Hauteur et Pureté d'Intention

Nota. *Probabilem Deo*, digne d'être approuvé de Dieu, avoué par Lui, confessé par J.-C. — Dans le texte, ces deux mots précèdent la notion même d'ouvrier. De fait, ils la dépassent, mais ils l'englobent, et s'y appliquent de plein droit. Les deux fins de ma vocation sont liées et solidaires : j'ai à plaire àDieu comme religieux et comme apôtre tout ensemble.

1er Prélude. Notre-Seigneur sur l'autel me disant : « C'est moi qui te donnerai la récompense ». *Ego (solus) dabo tibi mercedem tuam* (Exod. II, 9). « C'est moi ta récompense, infiniment grande ». *Ego (solus) merces tua, magna nimis* (Gen. XV, 1).

2e Prélude. Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et hors de vous que puis-je vouloir sur la terre? *Quid mihi est in caelo, et a te (extra te) quid volui super terram*? (Ps. LXXII, 25).

L'intention pure dans mon travail d'ouvrier, d'apprenti.

Premier point : *Ne vouloir être approuvé que de Dieu, de J. C.*

Ouvrier, je veux et voudrai nécessairement satisfaire quelqu'un. Mais qui?

1°) **Les hommes**?— a) *Lesquels*? Les impies? Leur suffrage me ferait horreur. Les simples mondains? Leur suffrage me ferait peur. Quoi ! passer pour un Jésuite accommodant, pas fanatique, pas trop Jésuite ... Les chrétiens, mes frères mêmes et mes Supérieurs? Leur suffrage ne doit m'agréer que comme indice de celui de Dieu. — b) *En général*, comment me comporter à l'égard de l'estime des hommes? 1°) La mériter, la souhaiter, la rechercher par toutes voies justes, mais pour mon œuvre, non pour moi, « ne donnant à personne sujet

de scandale, pour que notre ministère ne soit pas méprisé ». *Nemini dantes ullam offensionem ut non vituperetur ministerium nostrum* (2 Cor. VI, 3). « Qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux ». *Videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in caelis est* (Mat. V, 16). — 2°) Pour moi-même, la redouter comme un prélèvement sur ma récompense future : « Ils ont reçu leur récompense ». *Receperunt mercedem suam* (Mat. 6, 2). Comme un piège à mon amour propre, des rets et des chaînes (Retia et catenas) : l'avoir même plutôt en aversion, comme chose « que le monde aime et embrasse » (Summar. XI). Situation délicate : on n'en sort que par l'abnégation, la pure charité.

2°) **Moi-même? Comment.** — **a)** Complaisance intime pour mes talents, mes succès? Absit. — **b)** Témoignage de ma conscience? S'il ne me trompe pas, il n'est que le témoignage de Dieu. — Bref, « pour moi, il m'importe fort peu d'être jugé par vous, ou par d'autres hommes ». *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer aut ab humano..* « Je ne me juge pas moi-même. Celui qui me juge c'est le Seigneur ». *Dic (tribunali), sed neque meipsum judico... qui autem judicat me Dominus est* (1 Cor. IV, 34).

3°) **Dieu (Jésus-Christ)**? — Oui, Dieu par-dessus tout : au fond, Dieu seul. Pourquoi seul? Parce qu'on ne peut vouloir à la fois satisfaire Dieu et satisfaire l'homme. « Personne ne peut servir deux maîtres ». *Nemo potest duobus dominis servire* (Mat. VI, 24). « Si je voulais encore plaire aux hommes, je ne serais pas le serviteur du Christ ». *Si adhuc hominibus placerem (placere vellem) Christi servus non essem* (Gal. I, 10).

Donc : choisir. Et pourquoi Dieu?

a) *Bon sens* : Dieu seul, toujours sincère et infaillible. — **b)** *Intérêt* de mon âme : c'est le suffrage de Dieu qui ouvre le ciel. Quant à celui des hommes (chrétiens, frères, supérieurs mêmes) sans celui de Dieu : Quid prodest?— **c)** *Justice.* Dieu seul est mon maître : à Lui seul de me juger, de me payer. — **d)** *Fierté, respect* : pour moi-même, je veux une approbation infaillible ; pour Dieu surtout : je ferais peu d'honneur à son suffrage et au salaire promis, si je cherchais ailleurs un supplément. — **e)** *Amour* enfin. Je travaille par amour pour Dieu, j'attends pour salaire son amour éternel. Voilà qui doit suffire et me détacher même — non sans souffrir — de la gratitude et de l'affection des âmes.

Apprentis, exerçons déjà cette intention pure : ne travaillons que pour Dieu, pour Jésus-Christ, sous ses yeux, les yeux sur les siens, pour voir s'il nous approuve.

SECOND POINT : *Comment mériter l'approbation de Dieu?*

Trois conditions surtout.

1°) **L'esprit de foi**, l'esprit surnaturel, les plus hautes vues éclairant les plus humbles détails du travail futur (ouvrier), du travail actuel (apprenti).— Relevons-nous constamment à ces vues-là.

2°) **La vertu, la perfection** religieuse, la **sainteté**, au moins recherchées loyalement, la 1re fin de l'Institut aidant la 2e ; vertu, suprême force de l'ouvrier : **a)** *sur les âmes* : 1°) par la persuasion instinctive : où elles voient la vertu, elles inclinent à voir la vérité ; 2°) par conviction rationnelle : nos vertus leur feront voir de tout près l'action de la grâce, et, par suite, tout l'ordre surnaturel. — **b)** *sur Dieu*. La vertu de l'ouvrier obtient la grâce, et la grâce convertit. Donc que « les vertus solides et parfaites » soient le meilleur de notre apprentissage (Summ. XVI). Que notre apprentissage soit un long exercice de vertu.

3°) **L'intention** même, très haute et très pure, c'est-a-dire *la charité*, l'amour de Dieu et des âmes pour Dieu. La charité, mère de l'indispensable abnégation, de la vertu, du zèle. La charité souverainement chère à Dieu : Il aime surtout d'être aimé. — Au regard du travail apostolique : **a)** mieux que tout (talent, habileté , réussite), elle rend l'ouvrier agréable ; elle rend également méritoires et ses travaux et son inaction forcée ; elle lui compte pour le fait, elle est recompensée comme le fait. — **b)** Mieux que tout, elle rend également l'œuvre extérieure efficace ; bien plus, où cette œuvre est impossible, elle peut la suppléer, en obtenir l'effet à elle seule. La charité peut rendre apôtres et convertisseurs de fait, le frère coadjuteur, le vétéran hors de combat, le jeune homme arrêté par la maladie ou la mort. Elle peut faire de l'apprenti un ouvrier en exercice, de sa préparation apostolique, un apostolat actuel. — Pourquoi? Elle excelle à obtenir la grâce et c'est la grâce qui convertit. — Comprenons, rappelons-nous, exploitons largement cette puissance actuelle et qui le sera toujours.

Colloque. Paraphrase affectueuse de ces mots du *Suscipe* d'après la Vulgate : *Amorem tui solum cum gratia tua mihi dones,et dives sum satis, nec aliud quidquam ultra posco.*

V. — OPERARIUM INCONFUSIBILEM.

ÉGALITÉ D'AME
PARMI LES VICISSITUDES HUMAINES

1er PRÉLUDE. N. S. me disant, comme Dieu à Jérémie :

« A toute œuvre où je t'enverrai, tu iras : et tout ce que je te commanderai tu le diras. N'aie pas peur ».

2e Prélude. Seigneur que je ne sois pas confondu. *Domine, ut non confundar.* (Prière fréquente des martyrs, pendant leurs supplices.) Former en moi l'ouvrier inconfusible.

Premier point : *L'idéal à réaliser.*

1°) **Le mot et la chose.** En rigueur, Dieu seul est inconfusible, étant infaillible et impassible. Que peut l'apôtre, Dieu aidant? N'être jamais confondu de fait. Qu'est-ce à dire? Jamais embarrassé d'esprit? Jamais troublé, angoissé, désolé de cœur? Non, voyez S. Paul (passim). C'est-à-dire, jamais volontairement *découragé.* L'inconfusible ne cesse jamais de travailler faute de confiance et de courage. Sa volonté reste égale parmi les obstacles et impressions.

2°) **Extension**, universalité, **difficulté.** Regardons de près sans peur. N'être jamais confondu (découragé), c'est être : **a)** *Fort contre les événements et situations.* Mon avenir d'ouvrier? Mystère, mais certitudes morales : 1°) Situations diverses, inégales, précaires, imprévues. 2°) Oppositions à mon œuvre, entraves, persécutions promises au simple chrétien : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ-Jésus souffriront persécution ». *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Iesu, persecutionem patientur* (2 Tim. III, 12), surtout à l'apôtre : « Puisqu'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ». *Si me persecuti sunt, et vos persequentur* (Joan. XV, 20). 3°) Souffrances personnelles inséparables du métier : « C'est un instrument que je me suis choisi pour qu'il porte mon nom ». *Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati* (Act. IX, 15, 16). Je devrai être fort contre tout cela. — **b)** *Fort contre les hommes* : 1°) idées mondaines, préjugés en cours, poids énorme de l'opinion ; 2°) flatteries, caresses, pièges tendus à mon amour propre ; 3°) oppositions, méconnaissance, ingratitude, mépris, haine,railleries, injures, calomnies, menaces, sévices. Il faudra dominer tout cela. — **c)** *Fort contre Dieu même* : silence, éclipses, contradictions apparentes de la Providence ; Dieu voulant sa gloire et laissant tout faire contre elle, laissant avorter ce qu'on fait, ce que je ferai pour elle ; Dieu paraissant complice de ses ennemis, ennemi lui-même de son œuvre. « Dieu s'est fait comme notre ennemi, il a renversé Israel ». *Factus est Dominus velut inimicus, praecipitavit Israel.* Il a démoli « son tabernacle. » *Demolitus est tabernaculum suum* (Thren. II, 56). « Vous serez scandalisés à mon sujet ». *Omnes scandalum patiemini in me* (Mat. XXVI, 31). Il faudra marcher droit

dans ces ténèbres... — **d**) en tout et surtout, *fort contre moi-même* : concupiscences, idées, inclinations, impressions naturelles, mères de la défaillance, du désespoir. Quelle force d'âme il me faut.

3°) **Nécessité** : nécessité de cette quadruple force pour n'être pas confondu (découragé), nécessité de ne pas l'être, pour ne pas cesser d'agir, ne pas trahir l'œuvre, les âmes, Dieu.

4°) **Possibilité.** Est-ce donc possible, possible pour moi? « Ah, ah, ah, Seigneur Dieu, car je ne suis qu'un enfant ». *A, a, a, Domine Deus..., quia puer ego sum* (Jér. 1, 6). Possible. même aux grands caractères, aux héros? Sans Dieu, non. « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». *Sine me nihil potestis facere* (Joan. XV, 5). Avec Dieu, oui. « Je puis tout dans celui qui me fortifie ». *Omnia possum in eo qui me confortat* (Philip. VI, 13). C'est possible, puisque d'autres l'ont réalisé : S. Paul , S. François Xavier. C'est possible *pour moi*, puisque Dieu le veut *de moi*. Acte énergique de confiance dans la grâce de la vocation. Oui, Dieu, qui me veut son ouvrier, Dieu qui ne se contredit pas de fait, veut me rendre victorieux des événements : « Dans toutes ces épreuves nous sommes vainqueurs à cause de Celui qui nous a aimés ». *In his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos* (Rom. VIII, 39) :

a) des obstacles quelconques : « Par la vertu de mon Dieu je franchirai le rempart ». *In Deo meo transgrediar murum* (Ps. XVII, 30), — des hommes. — **b**) de *lui-même*, de ses contradictions apparentes. — **c**) *de moi-même*, de mes désirs et impressions : « Ton désir te sera soumis, et toi tu en seras le maître ». *Sub te erit appetitus tuus, et tu dominaberis illius* (Gen. VI, 7). — Ne le voudrai-je pas aussi? N'aiderai-je pas Dieu?

Second point : *Comment réaliser cet idéal? Que faire?*

Établir, affermir, maintenir en moi des habitudes surnaturelles, qui m'assurent moralement de n'être jamais confondu. Lesquelles? Trois : *la foi* qui transporte les montagnes, *la charité* (amour de Dieu) forte comme la mort, et encore plus : *l'abnégation* (mortification de l'égoïsme, détachement des créatures, indifférence, humilité en ses trois dégrés). Ne méditons qu'elle.

L'abnégation est nécessaire et suffisante à rendre l'ouvrier inconfusible. —

1°) **Evidence générale et immédiate.** La volonté dominera toutes les situations si toutes lui sont indifférentes : — les hommes et les événements, si elle ne tient à rien de ce qu'ils peuvent donner ou ôter, — les silences ou éclipses de

Dieu, si elle est détachée des lumières et goûts sensibles, — ses impressions (craintes, désirs, répugnances, etc.), si elle a renoncé loyalement à ses intérêts.

2°) **Vérification plus détaillée.** Lisons dans le Thesaurus la page intitulée *Summa et scopus constitutionum*, puis, relisons-la de bas en haut. Ce nous sera le programme complet, gradué, logique, de l'ouvrier inconfusible.

a) Avant tout, la *gloire de Dieu* toujours en vue (foi) et en intention (charité parfaite) ;—**b)** Cela posé, *double fonction* de toute ma vie : aller au Ciel et y pousser les autres ; — **c)** *conditions* ou *nécessités* du double rôle : traverser toutes les situations, mettre en œuvre tous les moyens, armes ou instruments légitimes, déployer toutes les vertus ; —**d)** *condition fondamentale*, nécessité première, essentielle à toutes les autres : *abnégation entière* parfaite. L'inconfusible est l'homme crucifié (absolument étranger) au monde, aux idées et désirs du monde ; l'homme nouveau, mort à lui-même, dépouillé (quant à la volonté) de toutes affections purement humaines et, par là, revêtu de Jésus-Christ, uni à Jésus-Christ, identifié à Jésus-Christ. — Et voilà ce que réclame de moi l'essence même de l'Institut (ratio instituti), le métier même d'ouvrier apostolique.

Colloque à Notre-Seigneur : Lui demander et Lui promettre l'attention et le courage à pratiquer simplement, allègrement, généreusement la règle XII[e] du Sommaire dans les petits détails de ma vie actuelle, et cela, pour avoir l'honneur et la joie de Le revêtir peu à peu, afin de Lui être plus tard un digne ouvrier.

VI. — L'OUVRIER MODELE JESUS-CHRIST.

Premier point.

Jésus-Christ, comme Dieu, identique au Maître, au Patron divin ; comme homme grand contremaître ou manuducteur, ouvrier parfait, travailleur modèle.

1°) L'œuvre divine (glorifier Dieu, sauver l'homme) est toute sa raison d'être, toute sa mission, tout son mandat : « J'ai reçu cet ordre de mon Père ». *Hoc mandatum accepi a Patre meo* (Joan. X, 18).

2°) Il le remplit intégralement, y dépense tout son être humain (corps, esprit, cœur, parole) ; tout son temps, de l'Incarnation au Consummatum est. « Il faut que je sois aux choses de mon Père ». *In his quae Patris mei sunt oportet me esse* (Luc. II, 49). Il n'en sort pas un instant. « Jusqu'à pré-

sent mon Père agit et moi j'agis aussi».*Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (Joan. V, 17).

3° Pour moi, son apprenti, application loyale, paisible, soutenue, c'est-à-dire constamment renouvelée. Seigneur, aidez-moi.

Second point : *Jésus-Christ traite parfaitement la parole de vérité.*

Et comment non?

1°) Il l'a par nature, bien que reçue de Dieu. « Vous avez les paroles de la vie éternelle ». *Verba vitae aeternae habes* (Joan. VI, 69). « Je vous ai dit la Vérité que j'ai entendue de mon Père ». *Veritatem vobis locutus sum quam audivi a Patre* (Joan. VIII, 40). Il l'est par identité personnelle : « Je suis... la Vérité ». *Ego sum... veritas* ! (Joan. XIV, 6). Peut-il se manquer, se mentir à lui-même?

2°) Il la possède donc comme personne, et pourtant la médite sans relâche. Il la répand de ses lèvres d'homme. Son éloquence simple et transcendante, humaine et surhumaine à la fois : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ». *Nunquam sic locutus est homo sicut hic homo* (Luc, VII, 46).

3°) Demandons-lui le goût ardent de la parole de vérité, la persévérance à l'étudier *toute notre vie*, la fidélité à la répandre, *elle*.

Troisieme point : *Jésus-Christ avoué par le Père.*

1°) De fait, il l'est trois fois solennellement dans l'Évangile : au Jourdain (Mat. III, 17), au Thabor (Mat. XVII, 5), au Temple (Joan. XII, 27, 31).

2°) Par où le mérite-t-il?

a) Par la *foi*? Non ; il ne croit pas, il voit ; l'esprit surnaturel lui est connaturel. — **b**) Par la *sainteté*? Oui, mais sainteté transcendante, sans accroissement substantiel ; sainteté nécessaire en soi, bien que librement exercée, épanouie en actes méritoires sans nombre. — **c**) Par l'*abnégation*? Oui, surtout, et c'est en quoi je puis, dans une large mesure, rivaliser avec lui.

Il n'a pas à vaincre mes convoitises, mais il a tous mes appétits naturels (estime, reconnaissance, affection, repos, bien-être, sécurité, vie). Or, il fait litière de tout cela. — Il cherche non pas son plaisir propre : « Le Christ n'a pas fait ce qui pouvait lui plaire ». *Christus non sibi placuit* (Rom. XV, 30), mais le bon plaisir de son Père : « Ce qui lui plaît, je le fais toujours ». *Quae placita sunt ei facio semper* (Joan, VIII,

23). — Il jouit de s'effacer devant son Père, de se proclamer, en tant qu'homme, inférieur au Père, disciple, écho, porte-parole, instrument du Père : « Le Père qui réside en moi, fait lui-même ces œuvres ». *Pater in me manens ipse facit opera* (Joan. XIV, 10). Il lui suffit de l'approbation du Père : « Ce n'est pas des hommes que je reçois ma gloire ». *Claritatem ab hominibus non accipio* (Joan. V, 41). « Il est quelqu'un qui en prend soin et fera justice ». *Est qui quaerat et judicet* (Joan. VIII, 50) ; de l'assistance du Père, et de la simple volonté du Père. Et le secret de cette abnégation universelle ? L'amour. Jésus-Christ aime et se sacrifie. Qui aime-t-il ? son Père : « J'aime mon Père et j'agis selon les ordres qu'il m'a donnés ». *Diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio* (Joan. XVI, 31) ; les âmes, la mienne : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi ». *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (Gal.II, 20). Amour qui se sacrifie ; par là surtout Jésus-Christ se rend *probabilem Deo.* « C'est pour cela que mon Père m'aime parce que je donne ma vie ». *Propterea me diligit Pater, quia ego pono animam meam* (Joan. X, 17).

3°) Et moi ? et moi ?... N'aimerai-je pas ?...

Quatrieme point : *Jésus-Christ, l'ouvrier inconfusible.*

Jamais abattu, arrêté, ralenti, passant à travers tous les obstacles et allant toujours : « Pour lui, passant au milieu d'eux, il allait son chemin ». *Ipse autem transiens per medium illorum ibat* (Luc, IV,30). Qui le rend tel ? L'abnégation par amour. — C'est elle qui le rend plus fort :

que les événements, y compris le dernier, la Croix ;
que les hommes (opinions, préjugés, colères, menaces) ;
que Dieu (délaissement, qui le désole sans l'abattre) ;
en somme et en tout, plus fort que soi-même,
que toutes ses impressions d'homme, si réelles, si vives.

Aimons, comme lui, pour nous sanctifier comme lui, pour être inconfusibles comme lui.

Cinquieme point : *Le Testament du Maître ouvrier*

1°) Il a bien rempli sa tâche : « J'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire ». *Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. XVII, 4.) « Je vous ai glorifié sur la terre ». *Ego te clarificavi super terram* (ibid.). A la mort puissé-je en dire autant !

2°) Triple élément (gradué) de sa tâche, de la mienne :

a) L'enseignement (vie publique) : « J'ai fait connaître

votre nom aux hommes. » *Manifestavi nomen tuum hominibus* (ibid.,6). Les paroles que vous m'avez données,je les leur ai données ». *Verba quae dedisti mihi dedi eis* (ibid., 8).—A mon tour d'enseigner d'après lui, de l'enseigner lui-même,de m'y former tout d'abord.—**b)** La prière : « Moi je prie pour eux». *Ego pro eis rogo* (ibid., 9). Prière constante,commencée dès le sein de Marie, continuée la vie entière, prolongée au tabernacle , au Ciel : « Toujours vivant pour intercéder en notre faveur ». *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (Hebr. VII, 25). Prière plus puissante que l'enseignement, car elle appelle directement à la grâce. — Prions déjà pour les âmes, surtout pour celles que Dieu me destine à moi ; prions plus tard et toujours. — **c)** Le sacrifice : « Pour eux je me sanctifie ». *Pro eis sanctifico meipsum* (Joan. XVII, 19). Le sacrifice qui donne des ailes à la prière, sacrifice constant comme elle, consommé à la croix, continué mystiquement à l'autel.— Et moi, encore apprenti quant à l'enseignement, je suis déjà ouvrier, ouvrier insigne si je le veux, par la prière et les sacrifices. Lesquels? Avant tout, ceux de ma vie quotidienne de scolastique.... Soyons cet ouvrier-là. Travaillons comme Jésus-Christ, avec Jésus-Christ..., sous ses yeux, sûr de sa présence morale, de son assistance actuelle : « Travailler avec moi ». *Laborare mecum.*

G. Longhaye, S. J.

Vals fête son centenaire

(1828-1928)

Jeudi 7 juin. — Douze heures trente environ. Le silence règne dans la grande maison déserte. Du rez-de-chaussée où la communauté achève son repas, monte la rumeur des voix. A travers les corridors, un Père vénérable erre et trottine à l'aventure, il ouvre des portes, regarde, furette, hume. Il se dirige sans efforts, mais semble étonné. « Frère? — Mon Père? — Où se trouve maintenant la classe de sciences? Et la classe de philosophie? » Je devine : c'est un ancien du cinquantenaire. Il avait notre âge quand Vals fêtait ses noces d'or : jeune, allègre, il recevait gaiment les hôtes et s'empressait à les accueillir. La demeure lui est familière.

« C'est curieux. « Elle » n'a pas vieilli. Tout est propre et neuf encore ! » Il ne faut pas ruiner cette belle illusion. « Mon Père nous avons un peu nettoyé seulement ! »

En réalité, Vals, comme toutes les aïeules, a dû faire toilette pour fêter son centenaire. Depuis deux mois, on s'ef-

force de la parer : les ouvriers sont venus pendant de longs jours : ils ont macadamisé la terrasse, blanchi et repeint l'entrée, les corridors, les portes, tous les endroits où devaient circuler nos hôtes. La Vierge elle-même, au dessus de l'église a repris couleur. Et puis... le scolastique débrouillard s'est mis gaillardement de la partie : il a frotté, astiqué, lavé, balayé : jardin, parquets, murailles, rien n'échappe à son oeil de maître. Sous ses doigts de moderne fée, tout se métamorphose. Les laboratoires ont mis un ordre discret dans leur tenue et montrent des vitrines impeccables et souriantes. La grande salle a débarbouillé sa poussiéreuse figure, et ciré son plancher ; plus de gros souliers, le moelleux des chaussons est seul autorisé à franchir la porte. Le réfectoire lui-même s'est piqué de coquetterie. Les vieux tableaux se sont modestement retirés dans la pénombre, cédant la place à de jeunes gravures aux couleurs fraîches et aux neufs encadrements. Le carrellage miroite gaiement. Un timide reflet de cire sur le parquet. Tout brille, tout s'éclaire, la vieille maison fleure la propreté et le ripolin. Le Père vénérable avait presque raison. Sur les lèvres de l'aïeule fleurit aujourd' hui un sourire de jeunesse.

Ainsi nos hôtes sont accueillis dans une maison bien propre : le R. P. Recteur remerciera la toute-puissance des scolastiques d'avoir opéré ce petit miracle. — Ce que nos hôtes ne connaissent pas, c'est la préparation historique de ce centenaire, due aux plumes laborieuses de nos écrivains. Depuis quinze jours, le réfectoire ne somnole plus dans la monotonie du recto tono. La lecture a repris l'allure des choses vivantes. C'est le passé qui ressuscite, qui s'évoque en des dissertations, dont l'attention des esprits et les sourires recueillis soulignent assez l'intérêt. Car Vals possède une belle histoire de famille : sa fondation sous le signe de la pauvreté, ses exodes à Uclès et à Gemert, son accueil à ses sœurs exilées, la visite des R. P. Généraux,sa vie intellectuelle et l'Ontologisme, ses apostolats dans les hameaux du Velay ou dans les Missions lointaines, que de curieux récits, qui dormaient dans l'ombre et la poussière de nos archives, et que la verve de nos historiens a su ranimer. Vals, c'est de son cœur que jaillit comme une étincelle l'idée de l'Apostolat de la Prière, et que se répandit dans les âmes la trainée de feu divin, Vals, c'est la bonne ouvrière qui aida N.-D. de France à monter sur sa roche triomphale. Vals a même été visitée par la gloire humaine : le long des corridors, on voit circuler d'un pas recueilli et feutré un vieux Frère coadjuteur ; c'était jadis un petit berger du Velay, qui s'amusait à taillader de son couteau quelques éclisses de bois, tout en gardant ses vaches et ses moutons ; aujourd'hui c'est Besqueut, le grand sculpteur du « Prêtre », de « Jeanne d'Arc »

de « Ste Agnès » et de « St Louis », Il convenait que tout ce trésor fût connu, raconté, publié. Bien peu de centenaires sont aussi féconds et la lumière ne devait pas se cacher sous le boisseau.

Lorsque je dis que nos hôtes ne goûtent rien de ce régal historique, je me trompe. On a gardé pour les rares lectures de ces trois jours, la dissertation suggestive et personnelle, et partant savoureuse du R. P. de Sinéty. Le mouvement philosophique et scientifique de ces cinquante dernières années de notre scolasticat est reconstitué d'une main de maître. La plume spirituelle du R. P. a su camper les figures les plus originales et donner un intérêt tout personnel aux idées les plus saillantes. Le R. P. Raoul de Scorraille ressuscite avec ses hardiesses et son droit jugement. Le P. Pantel, savant biologiste et religieux édifiant, — les deux termes ne sont pas contradictoires, — nous apparaît à son tour, évoqué par un disciple fervent admirateur de son maître. Ces lectures nous font mieux connaître nos anciens et nous relient à notre passé : on se sent moins isolé en face de l'apostolat immense. Ceux qui nous ont précédés ont eu leurs difficultés, la tâche était âpre à leurs mains et à leur cœur d'hommes, mais ils ont héroïquement fait l'œuvre divine. Il suffit de citer quelques-uns de ceux qui furent les plus grands : P. Gautrelet, P. Ramière, P. Ginhac, P. Gury, P. de Bussy... ; notre jeunesse a de qui tenir et ce n'est pas sans effort qu' elle égalera ses aînés.

Le R. P. Parra est arrivé le premier. Le R. P. Picard a laissé les graves soucis d'Enghien : nous l'accueillons avec un enthousiasme non-équivoque : il doit, — le R. P. Bonduelle l'a délégué officiellement, — nous raconter les nouvelles !... Hélas ! une dépêche arrivera vendredi, un théologien est malade et son recteur impatient, prendra le premier train vers le Nord. Jeudi, les attaquants débarquent pacifiquement sur les quais du Puy : le R. P. Burdo, lecteur de cosmologie à Jersey, le R. P. Delaye, qui préside à l'enseignement théologique de Fourvière, le R. P. Jansen préfetdes études à Louvain ; le R. P. Galtier, professeur de dogme à Enghien : ils sont redoutables ; quelles machinations trament-ils sous la froideur de leurs visages? Pauvres thèses. Gare à l'antithèse ! le R. P. Garde, représentant la génération scolastique de 78 et nos grands supérieurs ont décidément l'aspect moins farouche : Paris gagne d'abord les sympathies : le R. P. Mollat, le R. P. Cisterne, et le R. P. de Champs ont des intentions visiblement pacifiques.

Enfin, à dix-huit heures le R. P. de Boynes, le R. P. Aurel et le R. P. Jamet arrivent en auto. Notre P. Recteur a pris l'initiative d'aller les chercher à Langogne, afin que le R. P. Assistant puisse prendre contact dès le jeudi soir avec la

communauté.Le salut achevé,nous nous groupons sur la terrasse. Dans la grande paix du soir, où la Vierge veille au donjon de sa forteresse, il paraît, celui que nous vénérons et qui vient au nom de notre Père de Rome. De taille moyenne, plutôt petit, — il est sarthois, — il se tient debout au milieu de ses fils. A ses côtés, les PP. Provinciaux de Paris et de Toulouse. Le R. P. Guizard, Recteur de céans, lui souhaite la bienvenue : « Mon R. P., il y a grande joie aujourd'hui dans la maison de Vals. Une joie qu'elle n'avait pas connue depuis quatre-vingts ans, depuis ce soir de printemps, où presque à pareil jour, presque dans la même cadre, elle recevait le R. P. Roothaan. Sa joie est pareille aujourd'hui, puisqu'en vous nous recevons le R. P.Général lui-même ; et sa présence ajoute encore au plaisir et à la fierté que nous éprouvons de recevoir tant d'hommes illustres et chers. Recteurs, R. P. Provinciaux, et le R. P. Assistant de France dont la bonté nous est connue à tous, et dont je connais tout particulièrement l'intérêt qu'il porte à la maison de Vals... » Les mains croisées, la tête qui grisonne légèrement inclinée, le R. P. Assistant écoute immobile. Aucune impression sur son visage aux traits énergiques et aux rides fortement sculptées : ce masque est d'un homme, — laboureur ou marin ? — viril, patient, tenace, qui trace bien droit ses sillons. Parfois en signe d'approbation un délicat clignement des paupières. Les yeux s'éveillent par éclairs et passent en bons juges sur les cent trente religieux qui se serrent autour de lui. Le calme et la sagesse éclairent toute sa personne. Aux paroles d'accueil, ses lèvres se descellent enfin, et son âme. Le R. P. Recteur s'est tu, ayant demandé la bénédiction. Le R. P. de Boynes lève la main sur ses fils à genoux, et les signe d'un geste grave, tandis que sa voix module, doucement chantante, les mots qui bénissent. A son tour le R. P. prend la parole : il n'est, dit-il, que le délégué du T. R. P. Ledóchowski. Le légat ne doit que transmettre les vœux et les souhaits de sa Paternité, il tire modestement de sa roupe une lettre reçue de Rome, et nous lit les mots du P. Général. « Vous allez célébrer le centenaire du scolasticat. Je tiens à vous dire que je prends la plus grande part à votre joie et que de loin je m'unis cordialement à votre légitime fierté.

« Nous remercions Dieu ensemble, pour les grâces innombrables reçues dans cette maison, le long de cent années, par un si grand nombre d'enfants de la Compagnie. Au tout premier rang des sujets de notre gratitude, nous mettons la naissance chez vous de l'Apostolat de la Prière... ; à côté du souvenir du P. Ginhac qui s'y forma et y forma les autres, nous placerons cette véritable armée de missionnaires dont le tableau si plein honore justement votre porte d'entrée ; et l'armée plus nombreuse encore des ouvriers inconfusi-

bles de l'œuvre de Dieu, apôtres par tous les dévouements, par l'exemple et par la souffrance, par la parole et par la plume et même par l'art, tous ceux qui sont allés répandre dans les cinq parties du monde le zèle et la science reçus à Vals, des soins dilligents et persévérants de tant de professeurs, quelques-uns illustres comme le P. Gury, pour ne nommer que lui, tous pleinement dévoués à leur tâche cachée et magnifique ; maîtres et élèves qui ont été chacun à son poste, les continuateurs de S. Francois Régis, le cher saint du Puy qui vous protège de si près.

« Je demande à N.-S. avec vous, que ces glorieuses traditions aillent se développant toujours davantage à Vals, et que de plus en plus s'y forment des générations de vrais Jésuites, vigoureusement trempées dans la vie intérieure la plus solide et la plus vivante, oublieux d'eux-mêmes, humbles et obéissants, allègrement laborieux, uniquement soucieux des intérêts de Dieu, N.-S. bien-aimé, jaloux de recevoir et d'utiliser au maximum toute la formation spirituelle et toute la formation intellectuelle de l'apôtre complet, cette splendide formation de la Compagnie, ce grand esprit, à la fois large et fort de Notre Bienheureux Père, grâce auquel vous serez pleinement ce qu'il a voulu de tous ses fils : des ouvriers choisis de l'A. M. D. G.

« Daigne entendre mes vœux N. D. de France qui tend précisément vers vous, en un geste si maternel, son Divin Fils.

« Et pour que Dieu accorde à Vals, celui d'aujourd'hui et celui de demain, ses grâces insignes, j'applique trois cents Saintes Messes.

« Je vous bénis très paternellement, mes RR. PP. et mes bien chers Frères, et me recommande à vos Saints Sacrifices et à vos prières.

« Rome, 31 mai 1928, en la fête de Marie Médiatrice ».

C'est fini. Le R. P. Assistant passe auprès de chacun. Il demande les noms, reconnaît des visages rencontrés au hasard de ses voyages et donne à tous l'accolade. Nous descendons au réfectoire, où la joie d'un Deo Gratias inaugure la solennité des fêtes.

Ce soir, en montant au vieux castel de Mons les scolastiques migrateurs échangent leurs impressions. Jamais ils n'avaient senti comme ce soir, que Vals était la maison de la famille : le Père habitait parmi ses fils. — « *Nonne ardebat cor nostrum dum loquebatur nobis* ».

VENDREDI 9 JUIN. — LA FETE DE L'INTELLIGENGE.

Dès le matin, il y a grande rumeur dans la maison. On met la dernière main à l'ornementation de la salle où va se tenir le grand acte dont le F. Joseph de Finance (prov. de Toulouse) et le F. Louis Renard (prov. de Belgique) se par-

tageront les honneurs. Il faut avouer qu'elle a bel air la vieille salle. A neuf heures, les Pères, les attaquants, les invités prennent place pontificalement sur les fauteuils et les chaises. Monseigneur Rousseau a été empêché par la mort de Monseigneur Faugier. Le R. P. de Boynes préside. Jamais « corona » ne fut plus digne du titre d' « ornatissime » que celle qui l'entoure. Le F. de Finance est à son poste ; il semble frêle et disparaît dans la chaire aux lourdes draperies et parmi les palmiers, — est-ce un symbole ? — La voix légèrement émue, il lit sa dissertation. « La société humaine, dit-il, souffre d'un mal profond, depuis qu'elle s'est écartée de sa norme suprême, de Dieu son premier principe et son ultime fin. En lui seul en effet notre siècle chancelant peut trouver son équilibre ; c'est donc Sa Vérité qu'il faut faire briller aux yeux de nos contemporains. Mais pour cela, ces yeux doivent guérir de leur enflure superbe : l'esprit doit cesser d'usurper la place de Dieu, et ne se prétendre point source et règle dernière du vrai et du bien ; — prétention absurde du reste qui tourne bien vite à son propre châtiment, acculant la raison orgueilleuse au scepticisme ou à la contradiction. Que l'esprit sache donc se soumettre à son objet ; à ce prix seulement ses exigences seront satisfaites et il pourra remonter jusqu'à Celui en qui tout s'explique, de qui tout est descendu et vers qui tout doit remonter. Il saura aussi le chemin qu'il doit suivre ; et l'obéissance à la loi naturelle, qui emprunte son autorité à la Majesté du Créateur, le conduira à cette connaissance divine vers laquelle sont tendus ses désirs et que Dieu a voulu couronner du plus magnifique surcroit ».

C'est au Père Burdo que revient l'honneur des premières passes : le mot est de mise ici, car toutes ces attaques sont une véritable escrime. Tout d'abord un large et gracieux salut, — un salut de guerre en dentelle — avant de se mettre en garde. Cette garde — de l'esprit — est classique : attitude souple et droite, légèrement ramassée et prête à se défendre. Nous n'aurons pas le spectacle des grands coups pesants, ce sera le charme des choses délicates : le Père Burdo ignore la masse d'armes, il n'use même guère du sabre et lui préfère l'épée. Avant de porter un coup, il l'esquisse. Il détermine sa position, développe sa difficulté, précise le sens et l'exacte portée de son argument, puis reprenant tout cela avec autant d'aisance, il donne à l'objection sa forme concise, acérée, syllogistique. « L'hylémorphisme est condamné, dit-il, parce que lié indissolublement à des théories mortes : celle du continu, qui lui fournit son principal argument ; celle du mixte, inorganique ou organique, qui, historiquement, a été sa première raison d'être ; celle des corps célestes qui en est le complément obligé pour expliquer sa causalité dans le monde matériel ». L'attaque du reste ne dépassa

guère la première partie qui portait sur l'argument même présenté par le défendant. Cet argument suppose l'opposition, dans un même sujet, d'une unité actuelle et d'une multiplicité en puissance, réelles toutes deux et positives. « Or, objecte le Père, s'il s'agit des corps tels qu'ils tombent sous nos sens, ils n'ont aucune unité réelle ; s'il s'agit des ultimes éléments de la matière, ils n'ont aucune multiplicité réelle, puisqu'il est de leur essence d'être incapables de toute division ultérieure ». La majeure s'affirme avec son jeu serré et sûr ; la main ferme contrôle de près le fer de l'adversaire et, preste, commence de l'égarer ; encore une feinte, c'est l'appui ; enfin l'ergo vient et d'une jolie détente de tout le corps on se fend pour « toucher ». Ah ! le joli jeu ! Ne craignez rien. Il y a tout juste au bout de l'épée quelques mouches : courtoisie et charité, — pour que le coup ne soit pas mortel. Le Père n'a-t-il pas dit avant d'attaquer cette thèse qu'il la tient lui-même et l'enseigne : « Teneo et doceo », et l'on peut voir sa joie de rencontrer une défense aussi nette. Le F. de Finance garde tout son calme. Aucune objection ne le déconcerte, aucune subtilité ne le prend au dépourvu. Il sait tirer profit des arguments de l'adversaire : le P. Burdo ne voyait aucune multiplicité réelle dans les ultimes éléments de la matière ; en un magistral « retorqueo », le F. de Finance montre que l'unité dernière de ces éléments ne tient précisément qu'à l'actualité de la forme.

Le Père Delaye, lui aussi, attaque une thèse qu'il enseigne : la Science moyenne. C'est un attaquant fougueux, mais dont la fougue, loin de diminuer la sûreté du coup, la met au contraire en plein relief. Après s'être fait concéder que le futurible présuppose en Dieu l'existence d'un décret au moins hypothétique, vu qu'il doit être une réalité contingente, l'attaquant essaye de montrer qu'un tel décret présuppose en Dieu, une potentialité. Son raisonnement est le suivant : « en Dieu il faut respecter la priorité de l'acte par rapport à la puissance et donc, au lieu de concevoir Dieu triant le réel parmi les possibles et les futuribles présents devant son regard (ce qui est le mode d'agir d'une science créée dépendante de son objet) — il faut concevoir Dieu posant d'emblée le réel et par là rejetant dans l'irréel tout ce à quoi nous donnons encore le nom de possible. De telle sorte que réellement Dieu n'ait d'autre science que celle de son Tout-Pouvoir et celle de son Vouloir-libre connu comme inadéquat à ce Tout-Pouvoir. Dire que Dieu connaît le futurible, ce serait supposer que Dieu connaît l'irréel comme réalisable ». C'est un maître qui manie l'arme. Quelle dextérité, que de vigueur ! Le coup porte. Sans doute le jeu est brillant, étourdissant même pour la fusée finale, mais plus encore il est efficace. Il faut la fermeté calme du F. Renard pour

n'être pas desarmé, toute sa perspicacité opiniâtre pour apercevoir dans la trame de l'argumentation la maille faible où rompre le filet. Lentement avec une clarté croissante et décivise, sans jamais se départir d'un modestie parfaite, il juge la théorie de l'attaquant. Elle ne pourrait s'opposer à la doctrine de la science moyenne, telle du moins qu'il l'a présentée, qu'en refusant d'envisager le problème en cause. Mais ce problème ne se peut éluder et aucune autre solution n'est possible.

A onze heures, la joute cesse ; attaquants et défendants se réconcilient. Mais pour recommencer le soir une nouvelle lutte. Le frère Renard soutient le premier assaut. En un latin très clair il développe sa manière de concevoir la philosophie : « Au regard superficiel, l'histoire de la philosophie offre un spectacle plutôt chaotique de témérités, d'erreurs et de contradictions. De quoi justifier, au moins à l'égard de la métaphysique, scepticisme et agnosticisme ? Nullement : cette attitude de dépit n'est ni possible ni raisonnable. Car, à philosopher, l'esprit humain trouve une forme supérieure de la vie. Le caractère « naturel » de la philosophie nous autorise à assimiler l'évolution de la pensée collective de l'humanité, avec ses vicissitudes, au développement et aux avatars d'une pensée individuelle. De part et d'autre, se révèle l'imperfection originelle, la puissance de progrès qui marque toute œuvre créée. L'histoire nous encourage donc au labeur philosophique, elle nous attache à la scolastique en nous y montrant un noyau de doctrine dont la netteté et la fermeté bénéficient de l'échec même de mille tentatives avortées. L'histoire ne nous invite pas moins à nous pénétrer de l'esprit de cette philosophie : mentalité tradionnaliste et progressiste. Sachons recevoir, pour le repenser à fond, l'acquit substantiel du passé ; sachons nous ouvrir aux apports de notre temps, afin de nous en assimiler les éléments vitaux : ce sera collaborer à l'œuvre providentielle d'union et de lumière. »

Dans un petit prologue, le Père Jansen félicita paternellement son compatriote : il ajoute que le frère Renard doit son succès au travail, au talent, et au dévouement de ses maîtres de Vals : il lui dit sa joie d'être là. Cette joie, comme il va réussir à nous la faire partager : quelle belle heure ! Ce n'est plus le jeu fin du Père Burdo, ni l'attaque brillante du Père Delaye, c'est le vieux maître d'escrime qui connaît tous les coups et qui, comme en se jouant, exécute les plus difficiles et les plus déroutants pour le précoce adversaire. Son air est souriant et tout de franchise, mais la difficulté est épineuse, et son fer est loin de céder à la première parade pour tenter un autre coup plus ingénieux. Il y revient, il insiste, il s'obstine avec une aisance sûre d'elle-

même, il excelle à simplifier, mais attention, en même temps il resserre toujours plus le terrain libre pour l'adversaire : on voit bien qu'il s'est donné pour but de faire briller le défendant, mais, — exercite —, c'est le maître du métier qui s'affirme. « Nos concepts physiques, dit-il, n'empruntent rien aux données sensibles, quel que soit le sens attribué à l'expression. Il faut donc nier d'abord le fait de l'emprunt, ensuite sa possibilité.

I. — Le fait de l'emprunt. — Le fait même de la connaissance exige de toute nécessité que l'objet devienne la forme du principe connaissant. Or des données sensibles ne sauraient en aucun sens devenir la forme d'un principe connaissant spirituel. — Cela, non pas même médiatement, et par une sorte « d'espèce substitut ». Ce n'est ni nécessaire ni possible : un principe actif déterminé par lui-même à son acte comme l'est la faculté intelligente, n'a pas besoin d'un pareil substitut. Elle est en effet un pouvoir naturel opérant naturellement, et toute nature est par elle-même déterminée à son acte. — Bien plus, un pouvoir qui opère par une forme non seulement inhérente mais identifiée à lui est par lui-même complètement déterminé à son acte ; c'est le cas pour la faculté intelligente. Car, de toute nécessité, elle opère au moyen d'une forme actuellement intelligible (spirituelle) et unifiée à elle selon l'être intentionnel (in esse intentionali).

II. — La possibilité de l'emprunt. — L'emprunt de l'intelligence à la connaissance sensible serait possible dans la mesure où cette dernière pourrait fournir à la première un complément requis. Or cela est entièrement impossible. Car complété et complétant sont dans le rapport d'acte à puissance. Mais acte et puissance doivent relever du même genre ; or intelligence et sensible relèvent de genres différents, savoir : être matériel et immatériel. Donc nuls éléments sensibles ne peuvent fournir à l'intelligence un complément requis ou non requis ».

L'argumentation s'était développée jusqu'ici régulièrement. A ce moment où l'on allait toucher au point brûlant, une réponse du F. Renard fournit à l'attaquant l'occasion de montrer que la thèse sur l'origine de nos concepts physiques obligeait le défendant à poser que l'intelligence était réduite à emprunter de toute nécessité à un prêteur incapable de lui donner ; elle doit prendre par sa propre activité. De là, la nécessité de l'intellect agent ou d'une fonction équivalente. L'origine sensible des concepts physiques n'est pas pensable sans une fonction pareille. On retrouve dans le défendant l'astucieuse dialectique dont il avait fait preuve le matin. Il a vu d'emblée que le P. Jansen voula t le mettre en demeure de révéler ses sentiments secrets à l'égard de l'intellect agent. Il se dérobe. Il faut lui arracher une à une ses

concessions à la doctrine d'Aristote. Ce qui lui mérite cet éloge : « Tu es péripateticus », mais avec cette nuance : « timidus et etiam pudibundus. ». Hélas ! L'heure vient interrompre cet intéressant débat.

La dernière attaque, — pour continuer l'image naturelle — ne ressemble pas à un combat public, on se serait cru assister plutôt à quelque assaut privé comme si le directeur d'une salle d'armes n'ayant convoqué que l'élite de ses tireurs, leur eût offert le spectacle d'une rencontre avec son élève préféré. Sûr de son homme, le maître attaque méthodiquement, patiemment ; il dedaigne les ruses faciles et son fer tâte sans indulgence la défense qui lui est opposée. Il veut passer. Mais il sait à qui il a affaire. Aussi pas de coups donnés à la fantaisie, la ligne est fermée, on sent combien l'adversaire est pris au sérieux, et que, prudent, — tout en lui rendant ce qu'il faut de points — le maître se surveille et s'emploie. Le R. P. Galtier attaque le frère de Finance sur les deux points de sa synthèse, où l'obligation morale est présentée comme la forme de nécessité que revêt le gouvernement divin à l'égard des créatures libres. Les objections se dirigeront d'abord contre la vertu « motrice » de l'obligation, puis contre son caractère absolu, enfin contre son rattachement au vouloir divin. Ce n'est point par l'obligation que Dieu meut la volonté créée, puisque l'obligation respecte le libre arbitre. Pas de motion subjective, certes ; mais l'obligation confère à tel objet éligible une exigence à être voulu. — L'obligation attire donc à la façon d'une fin ? Autre est pourtant l'attrait d'une fin, autre l'impulsion d'une loi ; l'exigence de cette fin que serait l'objet d'un devoir reste hypothétique, conditionnée par le vouloir d'une fin plus générale et plus éloignée. Ce vouloir premier, porte-t-il sur une fin obligatoire ? Et s'il en va de la sorte, où fonder l'obligation initiale ? — Ce questionnaire serré sur le caractère absolu de l'obligation, et les distinctions pertinentes qu'il déclenche, conduisent la discussion en plein problème du fondement de l'obligation. Comment fonder l'obligation sur la volonté de Dieu, si la reconnaissance de « l'impératif catégorique » s'avère indépendante de la reconnaissance d'un vouloir divinement transcendant ? Ceci amène de la part du défendant d'intéressantes précisions sur la position de ses thèses : celles-ci ne comportent pas de choix entre la méthode ascendante ou descendante : que la connaissance au moins implicite de Dieu soit exigée ou non avant la perception du devoir, les thèses restent en dehors du problème. — Dernière difficulté soulevée : pourquoi vouloir rattacher au vouloir divin le précepte : « Bonum est faciendum... », de préférence aux autres principes premiers ? Tous les principes n'expriment-ils pas la même raison humaine, œuvre de la volonté créa-

trice? — C'est le lieu de rappeler à quel titre, de spécifier en quel sens l'énoncé primordial de la loi morale relève du vouloir de Dieu ». Spectacle plus classique, mais spectacle de choix, un peu plus austère peut-être, mais dont la sureté ne capte pas moins l'attention de l'assistance. Simple, modeste en même temps qu'enjoué et très à l'aise, le F. de Finance oublie la pompe et la solennité du grand acte et discute tranquillement avec son ancien professeur d'Humanités. Le P. Galtier se croit, semble-t-il, reporté aux beaux jours de Sarlat en face de l'aimable et brillant élève de jadis.

L'attaque est terminée. Chacun s'apprête à féliciter les brillants défenseurs, mais auparavant le R. P. Recteur le fait officiellement et dégage le sens de cette fête. « Messieurs, merci d'encourager cette jeunesse scolatisque, de venir rehausser cette joute dialectique. En les entendant, le beau texte de la Sagesse (Épitre de Sainte Jeanne d'Arc) me revenait en mémoire : « Proposui sapientiam adducere mihi ad convivendum. Habebo propter hanc, claritatem ad turbas, et honorem apud seniores, juvenis et acutus inveniar in judicio » : ils vous ont trouvé tels, — « et in conspectu potentium admirabilis ero » : ils sont là, princes de la science théologique et je peux leur appliquer le texte, comme à quelques auditeurs peut-être pouvait s'appliquer tout à l'heure la suite : « Tacentem me sustinebunt... et loquentem me respicient, et sermonicante me plura, manus ori suo imponent ». Le chemin normal pour les victoires de l'esprit et les combats de la foi, l'Église nous le dit, c'est la philosophie scolastique, ce sont les méthodes, les joutes comme celle-ci. Certes, ils y ajouteront la vivacité, les saillies,l'esprit français de Jeanne, mais l'armature de la discussion, c'est cela qui est recommandé par l'Église et c'est bien par là qu'on arrive aux victoires dont parle ici l'Ésprit Saint, victoires de la Sagesse, de la raison, victoires dans le combat des idées. Voilà pourquoi nous tenons à ces exercices : ils forment au maniement de la raison, aux combats de l'apologétique, ils aident aux combats du Christ. C'est pour cela qu'on forme ces jeunes intelligences par ces longues études : pour les avoir encouragés, merci à vous, Messieurs, pour y avoir lutté, honneur à eux ».

Samedi 9 Juin. — La fete de famille.

A onze heures le R. P. Parra donne une conférence sur le R. P. Ramière et l'Apostolat de la Prière. « Le 2 décembre 1844, le Père Gautrelet, dans son exhortation aux scolastiques de Vals, lança l'idée de l'Apostolat de la Prière, et de fait fonda l'œuvre. En 1855, quand il partit pour Fourvières, il passa entièrement l'Apostolat au Père Ramière, alors pro-

fesseur au scolasticat. Celui-ci en fit son œuvre et la marqua fortement de son empreinte. La part du Père Ramière peut être ainsi résumée : l'Apostolat deviendrait une œuvre mondiale ; le Père Ramière « refit » le volume du Père Gautrelet et sous le titre « l'Apostolat de la Prière », reprit les idées fondamentales de l'œuvre avec une profondeur et une puissance de séduction remarquable : il poussa plus à fond l'idée centrale de l'Apostolat, notre incorporation à Jésus Christ ; il fit de l'Apostolat la ligue du Cœur de Jésus et lui donna, comme « moteur » ,« modèle », « raison », « levier, « lien vivant » le Sacré Cœur. Il organisa fortement les zélateurs et zélatrices ; enfin et surtout il fonda le *Messager*, sans lequel tout le reste eût été vain.

« Il atteint son but admirablement, ainsi que l'extension et la prospérité actuelle de l'Apostolat le prouvent. Deux faits en donnent une idée concrète : l'existence de cinquante huit Messagers, dérivés de celui que fonda le Père Ramière, ce qui constitue une œuvre de presse unique, au service de l'Apostolat de la Prière ».

A midi, agapes fraternelles. Le vieux réfectoire sourit et s'éclaire, le Père Ministre est très affairé, les scolastiques admirent l'imposant cortège de nos invités : Monseigneur Rousseau, Messieurs les Vicaires généraux, M. Dunieu et M. Richaud, Monseigneur Fournier, Messieurs les Chanoines Vacher, Chaussar, supérieur de la Chartreuse, Boutrand, supérieur de la Manécanterie, Valentin, supérieur du Grand Séminaire, Cortial, directeur des Œuvres, Denis, archiprêtre de la Cathédrale, Foullit, curé de Saint-Louis, M. l'abbé Guichenne, secrétaire, M. Barry, curé de Vals, le P. Besnardin, O. F. M. Le R. P. Costa de Beauregard et le R. P. du Bouchet sont venus de Saint Etienne. L'heure sonne de porter les toasts. Le maître de maison se lève le premier. Il lit d'abord le télégramme de félicitations qu'adresse à la centenaire le R. P. Huarte, Recteur de la Grégorienne : « Université Grégorienne envoie Collège Vals cordiales félicitations pour fêtes centenaire ; vœux long et fécond avenir avec expression vive reconnaissance pour précieuse aide reçue ». Certains de nos maîtres connaissent la gloire des chaires romaines ! Se tournant alors vers Monseigneur Rousseau, le R. P. Recteur s'exprime en ces termes :

« Le centenaire que nous célébrons, n'est-ce pas au fond et tout simplement le centenaire d'un geste épiscopal, Monseigneur, celui par lequel votre prédécesseur, Monseigneur de Bonald en 1828, appelait en son diocèse la Compagnie de Jésus et lui offrait la maison presque abandonnée de Vals. Le centenaire que nous célébrons, ce sont les cent ans de vie et d'activité d'un scolasticat de la Compagnie de Jésus, d'une œuvre ecclésiastique : la Compagnie de Jésus est « fille

d'Église ». Comme Jeanne d'Arc, elle ne veut revendiquer d'autre titre que celui-là. Ajouterai-je, Monseigneur, que quelque chose de très personnel à vous vient nous rendre facile et plus douce encore l'expression de ces sentiments quand c'est votre personne qui est là pour recevoir cet hommage? La charité paternelle, le zèle plein de sagesse avec lequel vous représentez l'Église, la délicatesse et l'affection que vous mettez à continuer auprès de nous, les gestes de vos prédécesseurs? (Rappelant le bail amphitéotique passé avec Monseigneur de Bonald) : Un nouveau bail se forme, qui n'est pas écrit avec l'encre, qui n'est pas garanti par les codes, mais qui est gravé dans nos cœurs, garanti par la reconnaissance que nous avons envers les évêques, par notre attachement à ce diocèse ».

S'adressant ensuite aux membres du clergé présents, le Père Recteur rappelle la collaboration étroite qui a toujours uni la maison de Vals et le diocèse. Puis il continue :

« Mon très Révérend Père, si je vous donne ce titre, c'est que ce n'est pas seulement votre personne que j'ai le devoir de saluer en vous, c'est celle du Très Révérend Pére Général à qui va tout spécialement notre pensée dans la commémoraison de ces cent années de grâces et de travaux.

« Fille d'Église avant tout, telle veut être la Compagnie. Et dans l'Église il y a variété de costumes, de vocations, de routes, mais qui convergent toutes au même but. Je puis le dire sans crainte de me tromper, ce qui, pour la plupart d'entre nous, nous a spécialement attirés à la Compagnie, c'est la profession qu'elle fait de suivre, d'une manière toute spéciale aussi, les directions du Saint-Siège, c'est le souci d'orthodoxie qu'elle a toujours manifesté. Le scolasticat de Vals n'a pas dégénéré de cet esprit de docilité, d'obéissance. Il le doit aux sages et paternelles directions que le premier Supérieur de la Compagnie après le Pape, le Très Révérend Père Général, ne cesse de lui prodiguer.

« Nous aurions aimé recevoir aujourd'hui le Très Révérend Père Ledochowski. Hélas ! Il est si difficile de venir de Rome à Vals. Mais, par la bonté de sa Paternité, la difficulté a été vaincue : le Père Général est là, je le redis, dans la personne de son représentant, de celui qui avec tant de modestie, de tact, de distinction, représente auprès de lui les provinces françaises, et nous sommes heureux de vous confier pour lui, de la part de tous ses enfants de Vals, l'hommage de notre vénération et de notre totale obéissance.

« Mes Révérends Pères, ils sont là, vous êtes là, les enfants de la Compagnie de Vals. En vous elles sont là, les générations qui ont tracé cette histoire. Vous êtes là, représentant les quatre provinces qui, chacune à son tour et à des titres divers, ont mis quelque chose de leur âme dans l'âme de la vieille maison.

« C'est l'avenir que vous me permettrez de saluer en terminant. Que sera la maison de Vals dans cent ans? C'est le secret de Dieu. Mais moi qui me penche sur cette jeunesse, je peux le conjecturer de son ardeur, de sa générosité, de son zèle, de sa docilité à suivre l'exemple des anciens, ou plutôt, à suivre comme eux et avec eux les sages prescriptions de Saint Ignace et de la Compagnie et à vivre de leur esprit.

« Vous souvient-il de cette jolie page d'une de nos plus vieilles chansons de geste, la chanson des Narbonnais. Lorqu' Aimery de Narbonne, vieilli, n'ayant pas de quoi nourrir dans son maigre fief ses beaux et fiers garçons, leur distribue le monde comme si le monde était à lui, et les envoie à la cour du grand empereur Charles pour lui demander l'investiture, qui de Cordoue, qui de Pavie, qui de Gascogne à conquérir. Lorsque sur leurs destriers, suivis de cinq cents jeunes hommes, bacheliers, fils de comtes, de bourgeois et de pairs, ils sont partis en bel arroi, le vieil Aimery qui les a accompagnés en chevauchant jusqu'à la limite de son petit comté, trouve au retour sa femme et leur mère Ermenjart la Courtoise, pâmée dans une chambre sur une courte pointe richement ouvrée : il la prend par les flancs, la relève, la réconforte : « Comtesse, vous êtez peu sage de mener si grand deuil du départ de vos enfants. Quand le roi Charles verra venir à lui cette mesnie que vous avez portée et que je vous ai engendrée, savez-vous ce qu'il dira : que France est toute fleurie par la venue de tels enfants ».

« Monseigneur, comme l'empereur Charles que l'histoire nous montre dans sa vieillesse aux fenêtres de son palais, inquiet de voir les barques des Normands sillonner le fleuve de Seine, notre génération vieillie et fatiguée, devant l'invasion de nouveaux barbares, se prend parfois à douter de l'avenir. Et cette vieille maison de Vals, dans laquelle notre génération a mis un peu de son âme, comme la mère Ermenjart la Courtoise, en voyant partir ses fils pour cette lutte, partagerait les mêmes inquiétudes?

« Inquiétudes vaines ! Car c'est toi, vieille maison, qui les as engrendrés, vieille maison de Vals, ne crains pas : fidèles à l'esprit de tes cent ans, ils vont se lancer à la conquête des âmes ; ils vont affronter la lutte contre la barbarie ; vieille maison de Vals, réjouis-toi : chrétienté sera toute fleurie par la venue de tes enfants ! »

Le R. P. Aurel, provincial de Toulouse, se lève à son tour : « Les maisons de la Compagnie, dit-il, sont bien rares qui célèbrent leur centenaire. Vals a ce privilège, et la fête de cette maison est un peu la fête de la Compagnie tout entière. Vals a rayonné par tout l'univers : elle a servi de refuge aux exilés, à deux Pères Généraux : elle a envoyé dans les

missions les plus diverses et les plus lointaines bon nombre de ses enfants. Vals a eu ses savants, ses philosophes, ses saints religieux, ses saints tout court : le Père Ginhac y a vécu longtemps. Que le Sacré Cœur de Jésus, qui préside en place d'honneur, en soit remercié ! »

Au R. P. de Boynes de porter le toast. « Ce centenaire est la fête du souvenir et de l'espérance. Fête du souvenir : que de belles œuvres se sont accomplies à Vals au cours de ces cent ans ! « De la cuisine à l'art... » en passant par la philosophie, nul n'est oublié. Fête de l'espérance : la Providence de Dieu s'est faite sensible pendant ce siècle. Quoiqu' il arrive dans la terre de France, gardons fermes nos espoirs. Une jeunesse ardente se prépare sous la règle de Saint Ignace « J'emporte de Vals un délicieux souvenir et je porte au T. R. P. Général une grande espérance ».

A son tour, Monseigneur Rousseau se lève. Il est du même terroir que le Père Assistant et le rappelle à propos. Les liens de la petite patrie sont doux au cœur de l'homme, surtout lorsqu'elle se nomme le Maine. Debout, dans l'éclat chatoyant de sa soutane, Monseigneur mène allégrement son toast. Alerte et spirituel, il fait publiquement ses confidences au R. P. de Boynes. « Vous direz au R. P. Général tout ce qu'il peut y avoir dans le cœur de l'évêque du Puy... » Ce qu'il y a, chacun le sait : une exquise simplicité, la joie paternelle de se trouver parmi les fils qui le vénèrent avec tendresse et le souci d'un pasteur pour sa bergerie. Tous ceux qui sont présents, lisent cela comme à livre ouvert dans la noble aisance de Monseigneur, sur son visage au clair sourire, et dans ses paroles qui sonnent franc aux échos du grand réfectoire. Tout à l'heure, un troubadour, du pays de la langue d'oc dira sans ambages au Prélat :

« Vous venez à Vals, Monseigneur,
Pour fêter notre centenaire
Laissant au Puy votre grandeur
Afin d'être mieux notre Père ».

Mais maintenant, c'est Monseigneur qui parle et nous écoutons sa parole. « Quatre liens, dit-il, attachent la maison de Vals au diocèse du Puy : le lien de nos saints : la Vierge notre commune Mère et Reine ; des saints de la Compagnie sont des saints du Velay : François Régis, l'apôtre de ces montagnes, et le Bienheureux martyr canadien, Noël Chabanel, originaire de Saugnes. Le lien de l'épreuve ; avec quelle douloureuse sympathie les évêques du Puy et le clergé des différentes paroisses voyaient les Pères de Vals chassés vers Uclès et Gemert, Monseigneur le rappelle, en invoquant le témoignage de certain doyen de Saint Pierre qui avait assisté aux douloureux exodes. Le lien de l'apostolat :

Monseigneur possède éminemment la mémoire du cœur ; d'une fine allusion il remercie chacun des bons travailleurs de son diocèse ; aucune œuvre n'est oubliée. Reste le quatrième lien, le plus tendre et le plus fort : le lien des harmonies personnelles : il est tressé des trois autres liens et résiste à l'usure des ans. » Ici sa Grandeur laisse éclater sa paternelle sympathie à l'égard de la communauté. Ses allusions délicates à la personne du R. P. Recteur sont soulignées par les scolastiques. Demain soir, le panégyriste de la maison reprendra heureusement ce thème, et il osera déclarer en face des fidèles de la ville : « Je doute que nulle part, dans un espace de cent ans, entre clergé séculier et clergé régulier on puissse trouver un plus parfait accord ». De cette harmonie des cœurs, Monseigneur Rousseau voit un symbole dans l'anneau du Cardinal Odescalchi. Revenant de Rome, Monseigneur de Bonald en avait rapporté l'anneau de ce prélat, entré peu auparavant dans la Compagnie de Jésus. Le Père Général n'avait pas cru pouvoir en faire meilleur usage que l'offrir à un évêque à qui la famille de Saint Ignace devait beaucoup de reconnaissance. Monseigneur de Bonald heureux et fier d'un présent qui avait à ses yeux un prix inestimable, voulut en faire tout d'abord les honneurs à ses chers jésuites de Vals. Tous et chacun purent examiner de près et à loisir l'anneau cardinalice, et en le donnant à baiser : « Mettez y de la dévotion, disait le Prélat, c'est une relique ». Depuis cent ans le diocèse du Puy et la maison de Vals sont étroitement unis. Monseigneur Rousseau forme, en terminant, le voeu que l'alliance se conserve longtemps entre eux comme une sainte relique.

Le banquet a pris fin. Tous se rendent à la grande salle pour écouter poètes et musiciens. La Vierge préside et se dresse parmi les phénix et les aralias. A l'entour, roses, œillets, fleurs de cytises mêlent leur bigarrure aux fougères et aux asparagus. Sous le regard indulgent de la Vierge, le lyrisme coule en abondance comme le lait et le miel au pays de Chanaan. « Le Songe d'un nuit d'été » de Mendelsohn ouvre l'Académie. Lorsque le piano s'est tu, on lit l'adresse d'usage ; l'octosylabe court, flatte, complimente. Monseigneur est touché et pour être tout à fait père,il donne à l'aimable poète une accolade qui fait bien des jaloux. Le représentant du T. R. P. Général reçoit à son tour sa harangue.Sur le rythme de l'« Hymme au Soleil » on prouve au R. P. de Boynes de façon péremptoire que, si jadis il sacrifia pour le service de Dieu, la gloire et les étoiles des grands officiers, la Providence le dédommageait maintenant d'une façon que son humilité avait oublié de prévoir : le R. P. Assistant sourit. Pas d'accolade ; mais la poésie, plus heureuse que son auteur, ira à Rome. Suit l'histoire de la maison en

sept tableaux : il convenait que l'on rappelât à nos hôtes les principales étapes de ces cent ans. Puis la chorale exécute le chœur ouverture d'Orphée (Glück). C'est alors que les poètes s'en donnent à cœur joie : alexandrins solennels et de belle tenue, rythmes allègres et spirituels, musique, se suivent et ne se ressemblent pas ! Et l'académie se termine dans l'éclat du « Chant de Triomphe », que selon le désir de l'auteur, les jeunes voix exécutent « avec courage » ! Monseigneur, les invités, la communauté, tout le monde est ravi. Monseigneur admire, félicite, remercie. Nos hôtes sont de fins connaisseurs en musique et en littérature : leurs éloges que l'on recueille, comme à la Chambre dans les couloirs ne laissent pas que de flatter l'amour propre des jeunes artistes. On chuchote même que certain directeur de revue aurait senti frémir sa baguette de sourcier et deviné quelque collaborateur....

Vers seize heures 30, les amateurs de musique se rendent à l'église où un récital d'orgues leur est offert par le R. P. de Sinéty et le F. Leroy. Et la fête de famille se termine par la bénédiction, que donne Mgr. Rousseau.

Troisieme journee. — La fete des ames.

Cette troisième journée est consacrée à l'Apostolat de la Prière. Dès le petit matin, les fidèles s'acheminent vers l'église du Cœur de Jésus priant. Les communions sont très nombreuses. Aux messes de sept heures et de sept heures trente, le R. P. Parra adresse aux associés une allocution : il leur enseigne à faire de leur journée une prière ininterrompue.

A neuf heures trente, grand messe solennelle. Le R. P. Provincial de Paris officie. La schola exécute sous la baguette du frère Ricour, la messe « Regina Coeli » de Kerl (quatre voix). C'est un régal pour les amateurs de musique classique.

A quinze heures, le R. P. Assistant réunit les scolastiques et leur transmet en une causerie familière, le mot d'ordre du T. R. P. Général : « La Compagnie, dit-il en résumé, est dans une période de prospérité ; elle s'accroit en nombre ; les ministères nombreux et importants qu'on lui confie prouvent son excellence spirituelle et intellectuelle. Les jeunes religieux doivent être à la hauteur de cette gloire. Qu'ils se préparent donc ! Et la préparation la meilleure sera de s'abandonner activement aux disciplines de la Compagnie. La formation spirituelle doit se prendre à l'école des Exercices : ils ont fait leur preuve et il n'est pas sage de s'en écarter ; — notre formation intellectuelle réussira dans la mesure où nous saurons allier la docilité et le travail personnel :

ni automates ni autodidactes. Que notre travail soit marqué au coin de ces deux notes : profondeur et constance. Le R. P. Assistant insiste. — Ayons un soin raisonnable de notre formation physique : prenons tout bonnement les heures de répit et les délassements que prévoit la règle. Le congé hebdomadaire doit être sacré. — La causerie se termine par quelques conseils donnés aux régents : humilité pour écouter les directions, soin très spécial des exercices de piété, travail intellectuel, s'ils sont surveillants ».

Un ordre circule à la sortie de la conférence. M. Machabert est là. M. Machabert, c'est le photographe. On va photographier la commuanuté ? Il pleut à torrent, quelle extravagance. Pas du tout. M. Machabert, en dépit de l'ondée, veut tirer ses plaques. Les scolastiques partent en classe, apportent des bancs, des tables, on grimpe, on se bouscule. Les Pères sortent timidement sous le couvert des parapluies. « Groupez-vous. Serrez-vous ! » Tout ruisselle ! Les grandes eaux ! « Allons, un sourire ! » Clic., une seconde où chacun s'efforce de faire bon visage. Clic. Trois fois, l'implacable Machabert renouvelle ce petit jeu. Le sourire évolue de plus en plus vers la grimace des gargouilles.Machabert est content. Machabert jubile, Machabert empoigne à deux mains son melon ruisselant et triomphal, et salue d'un coup sec comme un déclic. « Merci messieurs ». Il fallait s'y attendre, le brave homme n'a photographié que le rideau de pluie ; on tirera quelques épreuves en souvenir du centenaire.

A dixhuit heures un salut solennel clôture le centenaire. Le R. P. Recteur adresse une allocution aux amis de la maison qui se pressent dans l'église. Il commente le texte de Saint Paul : « Soli sapienti, Deo, per Christum Jesum, honor et gloria. » (Rom. XVI. 27.) « Depuis trois jours, dans l'intimité de cette maison, un centenaire est célébré. Ce soir, dans une cérémonie de clôture, nous avons comme entrouvert les portes de cette intimité, et nous vous convions à venir avec nous, dans un Te Deum solennel, faire monter vers Dieu votre chant de reconnaissance. Pourquoi cela ? Parce que cette maison est pour vous.

« Je devrais dire d'abord : elle est par vous. Église et maison tout ést vôtre, et vous avez bien droit de prendre part à cette fête.

« Cette maison, quelle est-elle ? Un foyer d'étude. Les gestes extérieurs de l'homme dont l'histoire est tissue ne sont que la traduction au dehors, des pensées intimes qui meuvent son intelligence, et comme tout arbre porte les fruits qu'élabore la sève, de l'erreur sortiront des fruits de mort. L'intelligence des fidèles a besoin d'être défendue contre l'erreur. Or, mes frères, dans ces cent ans de lutte contre les ennemis de la vérité, je puis bien dire que la maison de Vals a tenu

bonne place. Et sans vouloir refaire ici par le menu cette histoire, laissez-moi évoquer seulement le nom du Père Ramière, ses luttes contre le libéralisme naissant, ses écrits en faveur de l'infaillibilité pontificale. Laissez-moi évoquer le nom du Père Portalié, de cette maison devinant, dénonçant le modernisme à son aurore, et préparant ici les rudes coups qu'il devait lui porter plus tard. Il faudrait vous montrer surtout les apôtres qui ont forgé ici les armes dont ils se sont servis plus tard pour éduquer le peuple chrétien et faire briller à tous les yeux le flambeau de la vérité catholique.

« Cette maison a été aussi uu vrai foyer d'action. A vrai dire, le rôle d'une maison d'étude n'est pas de se livrer au ministère de parole et au soin direct des âmes ; et cependant le zèle est dévorant. Lorsque l'homme d'étude est un prêtre, il y a chez lui un conflit apparent entre son cœur et son devoir, entre l'élan qui le pousse à se donner aux âmes, et la nécessité de passer sa vie sur les livres. Volontiers il donnerait sa science, s'il ne se rappelait que la science est à la base de l'amour... conflit apparent et qui trouve sa solution dans le zèle et dans la charité, dans la charité avec laquelle, dès qu'il le peut, l'homme d'étude, le prêtre, va de son bureau aux âmes qui attendent son ministère : ceux de Vals n'y ont point manqué. Action des ouvriers, professeurs, prédicateurs, missionnaires. Leur voix est allée par toute la terre, leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.

« Vals a été plus et mieux : elle a été un foyer de prière. La place de la prière dans l'économie du salut, c'est la grande idée du Père Ramière. C'est ici que l'idée de l'Apostolat de la Prière a pris corps, et que l'organisation a commencé. Il est devenu le grand arbre que vous savez. Associés de la ville du Puy, dirai-je seulement que vous êtes un des rameaux et des plus chargés, et des plus verdoyants de ce grand arbre? Non, vous le savez par votre histoire, ce ne serait pas assez dire. Ici est le tronc primitif, par lequel toute la sève se répand dans les plus lointaines branches. Reconnaissance envers Dieu : dans cette magnifique efflorescence de l'action, de la prière, les hommes ne sont rien. Cette action féconde de la maison de Vals, Dieu l'a marquée au triple sceau dont il signe ses œuvres : sceau de l'humilité, sceau de la contradiction, sceau de la charité.

« O, Divin Cœur, au soir de ce centenaire, dans ce temple qui est vôtre, asile et foyer de prière qui est pour vous comme le vestibule de la Jérusalem céleste, nous vous demandons de vouloir bien, de votre trône de gloire, confirmer, affermir, continuer ce que par votre grâce, durant ces cent années vous avez accompli en nous. Amen. » — Le R. P. Assistant donne ensuite la bénédiction.

A vingt heures, brouhaha général au rez-de-chaussée. Le R. P. Aurel aime le cinéma et il offre à l'occasion du centenaire un grand film, un film très drôle quoique très bienséant : Tartarin décidément divertit tous les âges et ce soir il amuse encore grands et petits pendant quatre bonnes heures. Lapin de choux et lapin de garenne, l'impayable méridional tient les yeux en éveil. Et c'est un spectacle innocent de voir nombre de chefs vénérables, vifs lorsque court le film, se laisser aller dans les entractes à un roulis berceur.

Lundi. — L'administration a eu la sagesse de laisser un repos entre les fêtes et la reprise des cours. On dine à Mons. Plusieurs de nos hôtes sont partis dès le matin, les autres se promènent dans les paysages du Puy, chacun suivant le caprice de son objet formel. L'un s'en va aux orgues d'Espaly et cherche des bombes aux carrières de la Denise ; l'autre visite la cathédrale et la Vierge ; celui-ci erre au hasard pourvu que ce soit parmi ses chers belges ; celui-là monte directement au vieux castel en s'adonnant à la spéculation, intellectuelle s'entend... Tout le monde se retrouve à l'heure du diner, dans la rumeur familière du Deo gratias.

Demain, le R. P. de Boynes quittera la maison.La communauté se réunira sur la terrasse et le Père bénira une dernière fois ses fils agenouillés.

Ils sont partis, nos hôtes d'un jour. Les échos se prolongent encore, mais la fête s'est tue dans la maison. Cette activité n'aurait-elle été qu'un coup de vent remuant des feuilles mortes? Du centenaire que reste-t-il? Il reste aux yeux d'une jeunesse émerveillée, qu'une belle page d'histoire a jailli dans la lumière. La page est tournée, mais le souvenir persiste. Et fussions-nous tentés d'oublier ce passé, ceux qui dorment dans le petit cimetière, au fond du val de Dolaison, « nos gardiens les morts » nous le rappelleraient : dans cent ans, la jeunesse de Vals —Dieu lui prête vie ! — sera-t-elle aussi fière de nos tombes et de nos œuvres?

A. Ravier, S.J.

N. D. L. R. — *La place de cet article n'était pas ici, mais au chapitre* France. *Si nous l'avons inséré à la suite des* Mélanges, *c'est qu'il nous est parvenu trop tard, alors que toute la partie précédant les* Mélanges *était déjà tirée.*

ÉCHOS ET NOUVELLES

Rome

Les causes de béatification. — 1. Dans sa première exhortation aux Pères Procureurs, Notre Père a fait connaître à la Compagnie tout entière que bientôt commencerait la cause de béatification du R. P. Jean Roothaan, dont l'image a été envoyée dans les Provinces pour être distribuée à chacun des Nôtres. C'est le P. Charles Silva Tarovea (Vice-province de Tchécoslovaquie), professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université Grégorienne, qui a été nommé vice-postulateur de cette cause. — Quant à la cause de canonisation du B. Robert Bellarmin, et à la cause de béatification du V. P. Claude de la Colombière, toutes deux si désirées, elles s'acheminent maintenant l'une et l'autre et très vite vers un heureux terme. — Il faut en dire autant de la canonisation des Bienheureux Martyrs canadiens, que Dieu honore, dit-on, par de nombreux miracles ; mais la distance des lieux fait que cette cause n'ira pas aussi vite qu'on le voudrait.

(*Memorabilia S. J.*, Nov. 1927).

2. *Les Martyrs de Syrie.* — Le P. L. Rocci s'occupe activement à Rome de la cause des Jésuites martyrs de Syrie en 1850 dont il est le vice-postulateur. On a fait à St-Léonard l'importante découverte d'une longue relation écrite par le P. M. Martin, trois ans après le massacre, relation qui serait d'une grande valeur en faveur de la cause.

3. *Le Vén. de la Colombière.* — La Congrégation antépréparatoire sur les miracles s'est tenue le 1e mai et a eu un heureux succès. La cause suit ainsi son cours normal et il y a tout lieu d'espérer qu'elle ira vite. On espère beaucoup la béatification pour 1929.

. 4. *Le Bx. Bellarmin.* — Le 30 octobre aura lieu la congrégation antépréparatoire pour l'examen des miracles attribués à l'intercession du Bx, en vue de la Canonisation.

Nominations épiscopales. — Le R. P. Jean Ross (né en 1875, entré en 1896) qui était supérieur de la mission de Hiroshima (Japon, Prov. Germ. Inf.) est nommé Vicaire apostolique en remplace-

ment de Mgr Doering retourné aux Indes. Comme celui-ci, il résidera à Okayama.

Le R. P. Étienne Fourcadier (né en 1867, entré en 1 887), province de Toulouse, succède à Mgr de Saune, démissionnaire comme vicaire apostolique de Tananarive, Madagascar. Le sacrz a eu lieu à Rodez (cf. infra).

Le R. P. Aug. Haouisée (né en 1877, entré en 1896), province de France est nommé coadjuteur avec future succession de Mgr Pâris, vicaire apostolique de Nanking.

La préfecture apostolique de Kwango (Congo belge) ayant été érigée en vicariat apostolique, le R. P. Van Hee, (né le 25 janv. 1875, entré le 23 sept. 1894), a été nommé premier titulaire du nouveau Vicariat.

Le R. P. Joachim Lima (né le 18 mai 1875, entré le 14 août 1899), supérieur général de la Mission portugaise des Indes, a été nommé archevêque de Bombay. Nous expliquons plus loin dans quelles circonstances.

Le R. P. Dinand (Prov. de Nouvelle Angleterre, né le 3 déc. 1859 entré le 13 août 1887), a été nommé vicaire apostolique de la Jamaïque.

Nouvelles Provinces. — 1. Par un décret en date du 8 décembre 1927, la Vice-Province du Brésil méridional a été érigée en Province indépendante. Le Collège latin-américain de Rome sera divisé en deux établissements séparés dont l'un sera exclusivement réservé aux Brésiliens et confié également à la Compagnie.

2. Le 26 novembre 1927, la Saxonie a été transférée de la province de Germanie supérieure à la province de Germanie inférieure et le 3 décembre, par décret du T. R. P. Général, la partie est de la province de Germanie inférieure a été réunie à la Saxonie pour former la nouvelle vice-province. L'ancien provincial, le R. P. Bley, devient vice-provincial.

La retraite du Cardinal Billot. — 1. « Impossible de passer sous silence l'insigne exemple de mépris pour les choses humaines donné à tous par l'Eminentissime Cardinal Louis Billot. On sait avec quelle peine il avait reçu il y a 16 ans et a porté depuis la pourpre romaine. Il supplia enfin avec instance le Souverain Pontife de lui accorder ce qu'il désirait depuis si longtemps, c'est-à-dire, de se séparer de toutes affaires extérieures, de renoncer à tous les droits, à tous les honneurs de sa dignité, pour revenir à la simple condition de religieux soumis à l'obéissance, afin, comme il le dit lui-même, de pouvoir se préparer plus tranquillement à la mort.

Le Souverain Pontife crut devoir faire droit à cette prière d'un genre si nouveau, et, le 13 septembre, il reçut en une dernière audience et bénit affectueusement l'Eminentissime Cardinal.

Le lendemain, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, l'Eminentissime Cardinal, accompagné de Notre Père, se retira à l'Aracina,maison de probation de la Province Romaine, près du sanctuaire marial de Vallis aurea (Galloro), dans le diocèse suburbain d'Albe. Dès qu'il eût pénétré dans cette retraite si désirée, il déposa avec bonheur les derniers et les plus minimes insignes de son ancienne dignité, et fut tout heureux d'être appelé à nouveau et d'être en effet le *Père* Louis Billot, soumis en tout aux Supérieurs au même titre que le reste de la communauté.

A l'audience où il reçut les Procureurs des Provinces, le Sôuverain Pontife, apprenant que parmi eux se trouvait le P. Auguste Spinetti, Procureur de la Province de Rome et supérieur de la maison de probation où demeure le P. Billot, ne manqua pas de faire transmettre de tout cœur à celui-ci une spéciale bénédiction apostolique». (*Memorabilia S. J.*, Nov. 1927),

2. *L'allocution consistoriale de décembre* 1927. — Voici en quels termes Sa Sainteté Pie XI a annoncé au Collège des Cardinaux la retraite et la démission de l'un de ses plus illustres membres :

« Votre Assemblée vénérable a fait,en outre,une autre perte, celle-là aussi non légère, par suite de la démission de votre éminentissime collègue le Cardinal Louis Billot qui est ainsi retourné reprendre la vie religieuse là d'où il était venu à vous, Nous voulons dire dans cette glorieuse société, qui a acquis des mérites si éclatants au service de la Sainte Église de Dieu, la Compagnie de Jésus. La lettre autographe qui présenta cette démission Nous en apportait des motifs si élevés et si spirituels, et en des circonstances si graves, qu'après de nombreuses réflexions et prières, Nous avons cru de notre devoir de l'accepter et de lui donner tous ses effets, en quoi Nous ont donné leurs concours le Cardinal Secrétaire d'Etat et le Préposé général de la Compagnie de Jésus en rédigeant, suivant nos instructions expresses la lettre qui convenait *ad perpetuam rei memoriam*, lettre qui, après avoir été lue et approuvée par Nous, et scellée de Notre sceau, le 21 septembre, reçut les signatures du Cardinal et du Préposé général ».

3. *Un article du Temps.*—A l'occasion de cette démission, Jean Carrère, dans le *Temps* du 27 septembre 1927, a publié l'article suivant que nous reproduisons à titre documentaire :

Un Cardinal qui renonce a la Pourpre

Il y a eu déjà, voilà près de cent ans, un prince de l'Église qui redevint simple religieux, ce fut en 1838, le cardinal Carlo Odescalchi, qui entra dans la compagnie de Jésus.

C'est également pour devenir, ou redevenir un humble père jésuite que Son Eminence Ludovic Billot, un des plus illustres et

peut-être le plus savant des cardinaux actuels, se retire dans le noviciat, situé à Galloro, du côté du beau lac de Nemi, entre Ariccia et Genzano, dans un des coins les plus délicieux de la province romaine.

Cette retraite fait sensation dans le monde religieux, et même fait grand bruit dans le monde tout court, étant donné la célébrité dont jouit l'auteur de la *Parousie* et l'autorité qu'on lui reconnaît dans les milieux français catholiques.— Peut-être même, étant donné les événements actuels et certaines récentes décisions pontificales, essaiera-t-on de faire, autour de cette renonciation, les commentaires les plus divers et sans doute les plus fantaisistes.

Pour ceux qui connaissent bien le caractère de l'ex-cardinal, — redevenu le R. P. Billot — il n'y a aucun doute sur le profond motif qui l'a poussé à quitter la pourpre pour reprendre la soutane noire du religieux. C'est son extrême simplicité, son éloignement instinctif de tout ce qui peut comporter un honneur et une somptuosité quelconque, son amour de la vie humble, son regret jamais consolé de l'existence paisible, ignorée et studieuse qu'il menait autrefois quand il était professeur de théologie au *Collegio Romano*.

On se rappelle que, lorsqu'il fut appelé au cardinalat par Pie X, qui l'admirait et l'aimait beaucoup, il ignorait totalement la volonté du pape ; il l'ignorait à ce point, que lorsqu'un journal catholique de Rome annonça que le pape l'avait choisi, il n'en voulut rien croire, et pensa même que le journal s'était amusé à lui faire une mauvaise plaisanterie. Et quand on lui confirma que sa promotion était véritable, il manifesta l'intention d'aller se jeter aux pieds du Saint-Père, pour le supplier de ne pas lui imposer ce pesant honneur. Il fallut que le général des jésuites lui ordonnât presque d'accepter la pourpre pour qu'il se résignât à la porter. Et encore, depuis seize ans, l'a -t-il portée le moins possible. Il ne la revêtait vraiment que lorsqu'il était dans l'obligation d'assister à une cérémonie officielle de l'Église. Dans le cours quotidien de sa vie, il évitait soigneusement tout ce qui pouvait rappeler sa dignité : pas un seul bouton rouge à sa soutane, rien qui le signalât à l'attention des passants. Il s'en allait dans les rues de Rome, toujours à pied, — l'étiquette prescrit aux cardinaux la voiture, — suivi ou plutôt accompagné de son fidèle « servitore » qui lui était éperdument dévoué , et qui lui conseillait, mais en vain, de rentrer quand il faisait trop froid ou trop mauvais temps. Si des ecclésiastiques ou des laïques le reconnaissant, le saluaient au passage, il répondait toujours avec une extrême courtoisie, mais s'empressait de doubler le pas, pour éviter d'autres hommages ou d'autres saluts. Sa haute silhouette, un peu courbée, mais toujours alerte, était devenue populaire dans tout Rome, et particulièrement dans le quartier des *Proti*, aux bords du Tibre.

Il habitait là un appartement au rez-de-chaussée du collège sud-américain. Cet appartement contenait tout juste le nombre de chambres réglementaire pour la dignité d'un cardinal. Aux murs

pas un seul ornement, si ce n'était quelques gravures religieuses achetées au quartier du Panthéon, et un grand crucifix posé sur une armoire sans valeur. Quand on allait le voir, jamais il ne laissait attendre le visiteur, et l'ayant fait asseoir sur un fauteuil de velours rouge, il s'asseyait lui-même sur une chaise très simple et accueillait son hôte avec la bonhomie d'un curé de village recevant un de ses paroissiens. J'ai su par son fidèle « servitore », avec qui je bavardais quelquefois, que le cardinal mangeait au réfectoire du collège, en compagnie des professeurs de tout grade, et qu'il refusa toujours de laisser porter ses repas dans son propre appartement.

— Je l'ai bien souvent prié, me disait mon ami le « servitore », de manger chez lui, où l'on eût été heureux de le servir, et je l'ai prié aussi de se laisser confectionner quelquefois des plats spéciaux plus conformes à son âge et à sa santé. Il n'a jamais voulu et répondait que ce qui était bon pour les autres était également bon pour lui.

J'ai cru comprendre d'ailleurs pour ma part, qu'il avait plaisir à manger dans la société des professeurs, et même des élèves, car cet « inquisiteur », d'apparence un peu rude, était en réalité très cordial et très humain.

Les journaux d'il y a trois ans ont raconté qu'il était venu me voir chez moi spontanément, pour me féliciter d'un livre que j'avais écrit sur Rome et l'histoire des papes. Et l'on voulut voir dans ce geste quelque chose d'analogue à celui des princes de l'Église au temps de la Renaissance quand ils s'en allaient en visite dans les ateliers de Michel-Ange et de Raphaël. C'était vraiment bien grandir l'importance d'un acte qui paraîtra tout simple après ce que je viens de raconter de lui. Je lui avais porté chez lui, sans le trouver, mon livre qui venait de paraître, avec une respectueuse dédicace. Il lut le livre qui ne lui déplut pas trop et immédiatement, chose pour lui la plus naturelle du monde, il profita d'une des promenades pédestres qu'il faisait en ville pour venir chez moi.

J'ai souvenir de l'ahurissement ému qu'éprouva notre femme de chambre quand elle alla lui ouvrir. Il était, comme toujours, tout vêtu de noir et rien ne pouvait le signaler comme un visiteur de marque si ce n'est le grand air qui lui était naturel. Il demanda si j'étais là et, comme on lui répondit affirmativement, il se nomma sans plus. La brave femme arriva dans mon cabinet de travail, tout agitée me disant ;

— Monsieur, il y a dans l'antichambre un ecclésiastique, je n'ai pas bien retenu son nom, mais c'est un cardinal !

Je m'empressai à tout hasard, quoiqu'un peu incrédule et pensant que l'excellente femme avait pris pour un cardinal un des aimables « Monsignori » qui venaient me voir quelquefois. Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant notre cardinal de curie. Il entra tranquillement, s'assit sur le premier siège qu'il trouva, à sa portée, et, sans s'attarder à de vaines formules, se mit à me parler de mon récent livre, avec la plus indulgente familiarité. Il me tint une

heure durant sous le charme de sa conversation, m'engagea à m'arrêter pour bavarder avec lui quand il m'arriverait de passer devant sa porte ; puis, sans compter les visites rendues il revint plusieurs fois me voir ; et quand quelques mois plus tard je tombai malade, ce fut lui qui me défendit de sortir pour lui faire visite, et, au moins une fois par mois, il venait tenir compagnie au pauvre prisonnier en chambre que j'étais devenu. Je pus apprécier ainsi à maintes reprises l'ampleur de sa culture et de son intelligence. Nous parlions de tout : de la littérature contemporaine, de la classique, de l'antique. Il m'interrogeait avec une curiosité visible sur les écrivains que j'avais la bonne fortune de connaître personnellement. Et ses jugements étaient toujours imprégnés de la charité la plus généreuse malgré son premier mouvement de sévérité.

Par exemple, il reprochait un peu à Charles Maurras, entre autres choses, sa tenace admiration pour Anatole France que lui-même admirait beaucoup moins. Je plaidai alors pour mon ami et je fis valoir que le sentiment professé par lui pour l'auteur de l'*Histoire contemporaine* était le louable effet d'une chaleureuse reconnaissance, car France avait aidé et encouragé Maurras à ses débuts et l'avait soutenu de ses précieux éloges. Et cette reconnaissance était d'autant plus méritoire, qu'elle avait même survécu au geste déplorable d'Anatole France allant à l'Académie française pour voter publiquement contre son plus grand admirateur et ami :

— C'est très bien, disait le cardinal en s'adoucissant, et c'est à l'honneur de Maurras, mais ce n'est pourtant pas une raison pour proclamer Anatole France grand poète.

J'éprouvai ce même revirement d'indulgence à propos de l'un de mes travaux. J'avais publié, il y a quatre ou cinq ans, un livre intitulé les *Mauvais maîtres*, où un des chapitres était consacré à Zola. Et, tout en faisant quelques réserves sur l'influence de l'auteur des *Rougon-Macquart* j'exaltais tout de même, en toute impartialité, les vertus de son caractère et la part de génie qu'il y a dans son œuvre.

Le cardinal, qui n'aimait pas beaucoup l'auteur de *Rome*, me reprocha mon « indulgence coupable ». Je défendis, sans trop céder, ce que je croyais louable dans la vie et l'œuvre de Zola et je conclus :

— Ne croyez-vous pas, Eminence, qu'il vaut mieux pécher par excès de bienveillance que par excès d'hostilité.

Il me regarda un moment de ses yeux larges et bons et me dit :

— Vous avez raison. Et mettez que je n'aie rien dit. Mais reconnaissez, toutefois, que « votre ami Zola » a de temps en temps des pages bien déplorables !

Une autre fois, le hasard voulut qu'au moment où le cardinal allait se retirer de chez moi, vint me voir mon vieil ami Anatole de Monzie qui passait à Rome. Je présentai de Monzie au prince de l'Église qui l'accueillit avec sa parfaite bienveillance et ils causèrent un moment. Quelques jours après je revis le cardinal qui me parla fort

courtoisement de l'ancien ministre radical et je fis allusion à son livre : *Rome sans Canossa.*

—Evidemment, dit le cardinal, il n'est pas des nôtres, mais s'il se trompe, c'est par erreur et non par haine : il lui sera beaucoup pardonné.

Il avait ainsi de ces bons mouvements qui palliaient tout de suite ce qu'il y avait en lui d'un peu intransiggeant au premier abord.

Un des mes amis très intimes venait de terminer un grand roman préhistorique et symbolique, qui se passait dans une époque fabuleuse, tellement fabuleuse, que cette œuvre pouvait selon quelques-uns, se trouver en condradiction avec la Bible.

Mon ami, qui admirait et respectait beaucoup le cardinal, lui confia les épreuves avant de donner le « bon à tirer » et lui demanda son avis. Le cardinal, toujours franc, n'hésita pas à montrer à l'auteur ce que son œuvre pouvait avoir de discutable au point de vue de la tradition biblique. Mon ami déclara alors au juge influent du Saint-Office que si son livre était susceptible de nuire aux enseignements de l'Église, il renoncerait à la publication.

— Non, dit tout de suite le cardinal, n'en faites rien, vous avez travaillé longtemps, n'en perdez pas le fruit. Vous avez été sincère en écrivant ce livre et n'avez pas eu l'intention de nuire, il ne peut donc pas être nuisible.

Et il ajouta cette phrase dont mon ami fut profondément impressionné :

— Un livre est mauvais, bien moins par ce qu'il exprime que par l'esprit et l'âme dont il est imprégné !

C'est bien là un des plus beaux et plus profonds jugements littéraires que je connaisse. Quelle admirable compréhension il révèle ! Il y a dans ces mots quelque chose de plus que la largeur d'esprit, il y a de la largeur d'âme.

La largeur d'esprit peut aboutir au scepticisme et au dilettantisme. La largeur d'âme s'élève toujours jusqu'à la plus généreuse charité.

Cette largeur d'âme, du reste on la retrouve dans les propres écrits du cardinal Billot et c'est elle qui fait leur solide valeur. Il y a surtout un livre de lui que tout le monde peut lire et qui me paraît de tout premier ordre. Il a pour titre la *Parousie.* C'est, en principe, un livre de polémique et une discussion animée contre certaines thèses des modernistes, touchant le royaume de Dieu et la fin du monde, tels qu'ils sont annoncés dans l'Évangile. Au début, le livre est vibrant d'une grande vigueur de dispute intellectuelle, puis, peu à peu, le ton s'élargit. Dès la moitié du livre la polémique cesse et l'auteur s'élève jusqu'à une véritable poésie d'un large lyrisme, où passent, en belles évocations, l'Apocalypse de saint Jean, la fin de l'empire romain et, plus avant la possibilité frémissante d'un cataclysme universel. Les derniers chapitres sur ce que pourrait être ce cataclysme tellurique, avec les chocs

de planètes et d'étoiles, sont d'une beauté fulgurante qui égale et dépasse les plus sensationnels romans que l'on a lus ces temps derniers sur la fin des mondes. Et l'auteur reste toujours dans les bornes de la plus pure orthodoxie ; seulement cette orthodoxie est animée par un tel souffle d'amour et de foi que l'on est ému jusqu'au fond de l'âme et du cerveau.

L'ex-cardinal Billot, dit-on, en aspirant au calme de sa cellule désire reprendre ses travaux intellectuels. Qu'il nous donne une nouvelle *Parousie* et nous nous consolerons de lui voir laisser la pourpre. Car on peut ne jamais être cardinal, comme Bossuet ou Fénélon, on cesse de l'être comme Ludovic Billot, mais grand esprit et grand écrivain, quand on l'est une fois c'est pour toujours.

JEAN CARRERE.

4. *Une lettre du R. P. Louis Billot* — Des polémiques s'étant élevées autour de cette démission, l'ancien Cardinal a été amené à envoyer au P. du Passage, Directeur des Études une lettre datée du 2 mars 1928 et que la *Croix* a publiée dans son numéro du 6 mars. Nous croyons devoir la reproduire ici :

Galloro, 2 mars 1928.

Mon Révérend Père,

Depuis le jour où le Saint-Père, accueillant favorablement la demande que je lui en avais faite, daignait me permettre de déposer la dignité cardinalice pour rentrer dans les rangs des simples religieux de la Compagnie, je m'étais promis de me renfermer dans un silence absolu.

Cette résolution, outre qu'elle était conforme aux avis et conseils de ceux auxquels je dois une entière déférence, me semblait aussi le meilleur moyen de couper court aux légendes qui pourraient se créer autour de ma démission et qui, en effet, n'ont pas manqué de se produire ; légendes, du reste entièrement contradictoires et n'ayant besoin d'autre démenti que de celui qu'elles se donnent les unes aux autres par leurs contrariétés mêmes.

Je suis donc resté jusqu'ici très fidèle à la résolution prise, quoi qu'il m'en ait pu coûter ; fidèle, dis-je, jusqu'à laisser sans réponse les si nombreuses lettres qui m'arrivaient d'un peu partout, et cela, au risque de passer pour un homme qui a oublié les premières règles de la politesse française. Que ceux qui en auraient été ou blessés ou froissés ou seulement contristés me le pardonnent ! Mais, maintenant,des circonstances imprévues me contraignent à rompre le silence, et m'engagent à m'adresser à vous, mon Révérend Père, qui, plus que tout autre,pouvez m'aider à atteindre le but que j'ai en vue.

De divers côtés, il me revient qu'on s'autorise de mon exemple pour légitimer la résistance aux mesures prises touchant l'Action française, que même certains qui ont mission de guider les âmes, se feraient forts d'un si déplorable argument pour ne pas exiger de leurs pénitents l'obéissance due au Saint-Siège et qu'ainsi je

serais devenu une pierre de scandale pour un bon nombre. Pourtant j'ai beau sonder le fond de ma conscience, je n'y trouve rien qui puisse justifier une si fâcheuse imputation, car, depuis le commencement de la douloureuse crise que nous traversons, j'ai toujours répondu, soit de vive voix, soit par écrit, à tous ceux qui me consultaient sur la ligne de conduite à tenir, qu'il leur fallait non seulement éviter avec soin tout ce qui aurait un semblant d'insoumission ou de révolte, mais encore faire le sacrifice de leurs idées particulières pour se conformer aux ordres du Souverain Pontife. Pour ma part personnelle, je me suis, tout le premier, tenu à cette règle.

Si donc il est permis à un simple religieux, qui a toujours eu un amour ardent pour la Sainte Eglise et pour son pays, de former un vœu au regard de la situation présente, c'est que tous, même au prix des plus douloureux sacrifices, finissent par se soumettre, au Père commun des fidèles, car, en dehors de là, on ne peut que s'égarer, s'engager dans une voie des plus périlleuses et par là même compromettre gravement son salut éternel. Ce vœu , ou plutôt cette prière, est celle d'un homme qui, entré déjà dans sa 83e année, se prépare à comparaître bientôt au tribunal de Dieu et tient à n'avoir pas à répondre devant son Juge de l'âme de ses frères.

Voilà, mon Révérend Père, le fond de ma pensée. Si vous croyez qu'il y ait utilité à détruire des légendes qui se sont créées autour de ma démission,je vous donne toute liberté de publier cette lettre où et quand vous le jugerez à propos.

Veuillez agréer l'expression du religieux respect de votre humble serviteur en Notre-Seigneur.

L. Billot, S. J.

Anniversaire de la mort du P. Ange Secchi. — On a célébré dans les cercles scientifiques le 5e anniversaire de la mort du P. Ange Secchi, né le 29 juin 1818 à Reggio d'Emilia. Il entra dans la Compagnie le 3 novembre 1833, et mourut à Rome le 26 février 1878. A l'Université Grégorienne la commémoration eut lieu le 12 mars. Le P. Gianfranceschi parcourut la carrière de Secchi surtout depuis septembre 1849, époque à laquelle Secchi arriva à l'observatoire du Collège Romain. Il organisa cet observatoire et s'appliqua surtout à étudier la physique des astres. Le cardinal Vannutelli, peut-être seul survivant parmi les disciples de la première heure, célébra le religieux et le prêtre.

L'attentat contre le P. Tacchi-Venturi. — Le *Popolo d'Italia* a publié la note suivante (5 mars 1928) :

« L'événement de la semaine, ou plutôt de ces jours derniers, c'est l'agression — nous pouvons même dire l'attentat, tout court — contre le Père Tacchi-Venturi. Tout le monde sait la haute estime dont ce digne religieux est l'objet au Vatican et dans le monde ecclésiastique, et l'on connaît les nombreuses et délicates missions qui lui furent souvent confiées dans les rapports entre l'autorité

ecclésiastique et civile ; missions dont l'œuvre lui a été rendue plus facile par la profonde considération dont il jouit auprès du Duce et des plus considérables personnalités du Régime. Il est donc facile de comprendre l'impression que dut produire lundi matin au Vatican la nouvelle de l'attentat, rapportée personnellement par le P. Général de la Comp. de Jésus. Heureusement à la nouvelle de la tentative criminelle se joignait celle que le Père était indemne, d'où il résultait une impression de soulagement profonde.

On ignore jusqu'à présent le nom de celui qui a porté le coup ; mais rien n'est plus facile que d'identifier celui qui arma la main du délinquant. Il y a quelques mois le P. Tacchi-Venturi fut informé que dans les fameuses listes de personnalités du Régime, qui auraient dû être supprimées dans la restauration démocratique si avidement convoitée, son nom venait immédiatement après celui de Benito Mussolini.

La raison en était évidente. La Franc-Maçonnerie lui attribue la responsabilité de la répression anti-maçonnique, si courageusement entreprise et énergiquement conduite par le Duce. Le P. Tacchi-Venturi serait le jésuite qui aurait suggéré au restaurateur des destins d'Italie de diriger ses foudres contre la secte, antique et perpétuelle rivale de la Compagnie de Jésus. La stupide accusation fait simplement sourire ceux qui connaissent le jugement arrêté qui guida toujours Benito Mussolini au sujet de la Franc-Maçonnerie . Aucun caractère plus que celui du Duce, même lorsqu'il était encore éloigné de la fortune qui l'attendait et qui déjà brillait à son esprit dans un heureux présage, ne s'est montré plus rigidement opposé à tout ce qui est louche et sectaire, à tout ce qui craint de paraître à la lumière du jour. Il éprouvait presque instinctivement une impression de nausée devant les insinuations visqueuses d'une association dont l'unique but était la conspiration tramée en silence ; et non pas la noble conspiration qui vise à une grande cause, mais la petite et mesquine conspiration des corridors du Parlement et des antichambres des Ministères.

Le Duce, par conséquent, bien que lié par une profonde estime envers le P. Tacchi-Ventti, ainsi que par ses rapports habituels, n'avait certainement pas besoin d'être influencé par lui dans sa politique par rapport à la Franc-Maçonnerie. Mais voilà : le P. Tacchi-Venturi est jésuite ; Mussolini fait la guerre à la Franc-Maçonnerie ; donc c'est le P. Tacchi-Venturi qui l'influence. Tel est le raisonnement des Franc-Maçons français et de leurs confrères italiens réfugiés en France ; là se révèle une fois de plus la grossièreté du sectarisme. Et cela suffit pour le condamner et pour porter son nom sur la liste des proscrits.

La Providence a voulu que ce louche des seinne tournât pas à la tragédie, mais au ridicule, comme ont tourné jusqu'à ce jour tant d'autres grandes et petites conjurations contre le fascisme et le nouvel essor de l'Italie.

Le coup qui devait trancher la carotide — et qui fut porté précisement au côté droit du cou, selon l'exemple classique du meurtre de Pellegrino Rossi, s'est réduit à une simple incision de la peau,de trois ou quatre centimètres, et le P. Tacchi-Venturi se rendit lui-même à l'hôpital du Saint Esprit pour se faire soigner, après avoir retiré de ses mains le poignard de la blessure. Les soins furent réduits à une simple désinfection et à l'application d'un peu de coton retenu par des bandes de tafetas gommé ;pas même une heure de lit, pas un brin de fièvre.

Il est hors de doute pourtant que le P. Tacchi-Venturi doit son salut à uue extraordinaire présence d'esprit. Comme il le raconta lui-même avec une lucidité remarquable à des intimes, il sentit que la blessure n'était pas mortelle, mais il comprit en même temps que s'il avait crié, s'il avait essayé d'opposer la moindre résistance, l'agresseur serait retourné à la charge et l'aurait achevé. C'est pourquoi, tombé comme il l'était à la renverse sur une table, il demeura silencieux et immobile, si bien que l'agresseur crut certainement l'avoir frappé à mort et n'eut plus d'autre souci que celui de s'enfuir laissant l'arme enfilée dans la blessure.

La scène avait été à la fois si rapide et silencieuse qu'un religieux, se tenant dans la chambre voisine, séparée de celle de l'agression par une simple porte vitrée, ne remarqua pas autre chose que le claquement de la porte du parloir violemment refermée, l'attribuant à une rudesse du portier et se proposant de rappeler celui-ci à des manières plus urbaines dès qu'il le verrait.

Ainsi s'est déroulé cet autre petit épisode de la guerre sans quartier que les ennemis du Fascisme et du Duce poursuivent sans relâche, mais qui dans tout nouvel épisode se révèle de plus en plus réduite aux seules armes possibles pour ces fils de la secte : la conspiration, la calomnie, le lâche guet-apens, le crime !

France

Au Scolasticat de Jersey.— 1. *Les Académies.* — Les Académies sont florissantes à la Maison Saint-Louis. Les trois principales sont celles de Philosophie, d'Études sociales, et des Missions. Pour donner une idée approximative du travail fourni, nous nous contenterons d'indiquer les sujets traités au cours de l'année scolaire 1927-28.

1° Académie de Philosophie :

a)L'idée de Dieu dans les systèmes du Vedânta (2 Conf.): R.Follet. —*b*) La connaissance sensible : P. de Maëre.— *c*) Genèse et psychologie du capitalisme moderne (2 conférences) : E. de Breuvery. — *d*) L'idée de Dieu dans la Qabbale juive : R. Follet. — *e*) L'occultisme contemporain : R. Follet. — *f*) La philosophie du Coran ;

G. Abboche. — *g*) Le Logos hellénique et le Logos alexandrin : P. Chaillet.— *h*) L'infini mathématique et la théodicée : P. Durosoy. — *i*) L'Avenir de l'Occident : L. Barjon.

2e Académie d'études sociales.

a) *Doctrine. — Etudes des Encyliques.*

1) *Motu Proprio « il fermo »* (Pie X) sur l'Action catholique : E. de Breuvery. — 2) *Graves de Communi* (Léon XIII) sur la Démocratie chrétienne : C. Brunet.— 3) *Quod apostolici* (Léon XIII) sur le Socialisme : J. Bonnet-Eymard. — 4) *Rerum novarum* (Léon XIII) sur la condition des ouvriers : C. Brunet. — 5) *Immortale Dei* (Léon XIII) sur la constitution chrétienne des états : M. Deschard. — 6) *Libertas* (Léon XIII) sur les Libertés modernes : M. Deschard. — 7) *Lettre sur le Sillon* (Pie X) : C. Brunet.

b) *Histoire.*

1) Doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours : J. Goussault. — 2) Doctrines économiques en France depuis 1860 : J. Goussault. — 3) Le Bolchévisme : M. Badiou. — 4) Le Fascisme : M. Badiou.

c) *Questions actuelles.*

1) Nationalisme et internationalisme : H. Barral.— 2) L'association dans l'Industrie actuelle : J. Bonnet-Eymard. — 3) Le droit ouvrier français : E. de Breuvery. — 4) Nature, organisation et programme des syndicats ouvriers chrétiens : R. de Ravinel. — 5) Syndicats agricoles : I. Gaudiche. — 6) Les sociétés de coopération : J. Bonnet-Eymard.

d) *Education.*

1) Économique et préparation chrétienne des jeunes à la vie pupublique : E. de Breuvery. —2) École de chefs (3 conférences) : le chef d'industrie : M. Deschard ; — le propriétaire rural : R. de Ravinel ; — l'officier : H Barral.

3o Académie des Missions :

a) Un épisode de l'histoire des missions de Chine, Martyre de Wou-Hou : F. Jarry. — *b*) Bref aperçu des œuvres de la mission s. j. à Chang-Haï : A. de Thuy. — *c*) Apostolat scolaire auprès de catholiques, schismatiques et infidèles du Liban : M. Gillet. — *d*) Les religieuses orientales des SS.CC. de Jésus et de Marie (« Mariannettes ») ; histoire - développement - apostolat : G. de Bonneville. — *e*) Étude psychologique du caractère chinois : A .Dubost. — *f*) Développement progressif, organisation financière, méthodes de pénétration apostolique dans les missions du Paraguay, d'après le Père de Charlevoix : H. Charles. — *g*) Le scoutisme dans une école de mission (Homs) et son influence apostolique : A. Escoula. — *h*) L'enseignement supérieur en Chine ; développement, directives, nécessités et portée apostolique : J. Goussault. — *i*) L'islam marocain : le problème de la conversion et les difficultés crées par la situation politique du protectorat : P. Durosoy.— *h*) Chez les anglicans : renouveau sacramental, discipline ecclésiastique, espoirs de réunion et rapports avec l'apostolat missionnaire : L. Barjon.

2. *Jubilé du P. Jacques Terrien.* — Le 12 juillet, la Maison S. Louis a fêté dans l'intimité l'anniversaire de la 70e année de Compagnie du P. Jacques Terrien. Le vénéré jubilaire porte assez allégrement ses 91 ans ; sauf les jambes qui lui refusent à peu près tout service il est en bonne santé et en pleine possession de toutes ses facultés. Il vient d'être grandement consolé par une lettre tout affectueuse et paternelle que N. T. R. Père Général a eu la délicate pensée de lui adresser à l'occasion de ses 70 ans de Compagnie et dont voici le texte :

Rome, 8 juin 1928.

A l'approche du 70e anniversaire de vie religieuse du V. R., je ne voudrais pas manquer de vous envoyer avec mes félicitations ma plus affectueuse bénédiction. Je m'unis à vous pour remercier le bon Dieu de toutes les grâces qu'il vous a faites pendant tout ce temps et du bien qu'il a daigné opérer par votre ministère.

Pareil jubilé est bien rare chez nous, mais je tiens à vous le dire, ce n'est pas tant à l'ancienneté du jubilaire que je veux rendre hommage qu'au fils très aimant de la Compagnie dont la vie entière a été consacrée au service et à la gloire de sa Mère.

Vous avez appris à tous à la mieux connaître et à la mieux aimer. Vous l'avez montrée vivante et sainte dans les exemples de nos frères aimés. Vous nous avez fait mieux comprendre et mieux apprécier le bonheur de vivre et surtout de mourir dans son sein par la persévérance, dans notre vocation. Nous vous devons tous beaucoup. Aussi est-ce avec une joie profonde, mon Révérend Père, que je vous exprime aujourd'hui la reconnaissante vénération de toute la Compagnie et que je présente au bon Dieu à votre intention l'offrande de 105 messes célébrées par vos frères.

Je me recommande aux Saints Sacrifices de votre Révérence.

Votre serviteur en Notre Seigneur

W. Ledochowski, S. J.
Praepos. gen. Soc. Iesu.

A la fin du repas de fête, le R. P. Recteur parla au nom du jubilaire qui n'aurait pu se faire entendre de toute la communauté. Voici ce que le P. Terrien voulait dire à tous :

« Pendant ces 70 ans, passés dans la Compagnie, si j'ai pu faire quelque bien,c'est parce que j'ai toujours cherché à me tenir dans la main de mes Supérieurs. Dirigé et soutenu par ces Supérieurs, on sent sa faiblesse se changer en force.

Ma grande joie pendant ces 70 ans, ça a été la charité que j'ai rencontrée dans la Compagnie. Pauvre et misérable comme je suis, qu'aurais-je pu faire tout seul? J'aurais été impuissant si je n'avais pas été entouré et soutenu par des frères très aimants.

Il y a là un encouragement pour ceux qui se sentiraient incapables de faire par eux-mêmes du bon travail. Avec l'obéissance et la charité, on peut tout dans la Compagnie.

« Cet esprit de charité est le véritable esprit de la Compagnie. Il a été légué par Saint Ignace à ses successeurs, à tous ses fils, et je l'ai toujours senti, à tous les degrés de l'échelle, depuis le Père Général, jusqu'au dernier de mes frères, en passant par mon Père Maître, le saint Père Gautier, d'Angers, mes différents Pères Provinciaux, mes différents supérieurs. Si je puis parler spécialement, de la charité du Père Général, c'est que j'ai eu le grand bonheur de vivre plusieurs années avec le Père Beckx, le Père Anderlédy comme substitut de l'assistant de France et après lui avec le Père Martin, ayant été envoyé à la Curie pour mes travaux historiques.

« J'ai été dans différentes provinces : en Italie, à Exaeten, en Espagne. Partout, j'ai trouvé une très grande charité, une très grande simplicité ; partout j'ai été très édifié par de beaux exemples d'obéissance, de zèle. J'ai été en contact avec beaucoup de Pères de grand mérite. Ah ! si j'avais su en profiter !

« Dans la Compagnie, on peut être ballotté à droite ou à gauche, mais nulle part on n'est étranger. Toujours et partout on se sent de la famille. C'est un des grands bonheurs du jésuite. On a beau changer de maison, être envoyé dans une autre province que la sienne, on est tout de suite chez soi. Il n'y a pas d'étranger dans la Compagnie. On peut parler diverses langues, mais on est tous *unius labii*, parce qu'on est tous *cor unum et anima una.*

« J'ai toujours éprouvé une grande joie et un grand réconfort à être tenu au courant de ce qui se fait dans la Compagnie, à connaître les différentes initiatives de zèle, les œuvres entreprises dans les missions surtout. On se réjouit alors de voir que Dieu et Saint Ignace ont de si bons serviteurs.

« Ainsi, pendant ces soixante-dix ans, j'ai vivement senti que la Compagnie est vraiment *societas amoris* ; je l'ai senti toujours plus vivement à mesure que j'ai avancé davantage dans la vie. C'est ce que je souhaite à tous mes Pères et Frères de Jersey ».

Nous sommes heureux de pouvoir donner aussi la poésie que le P. Jules Lebreton composa en l'honneur du cher P. Terrien :

Chanson d'Automne

Qu'un autre chante le printemps,
Ses promesses et son sourire,
La fontaine où l'oiseau se mire
Et le frais ébat des vingt ans.

Qu'on chante l'été plein de joie,
Juillet plus rayonnant qu'avril,
Qu'on exalte l'effort viril
Où la vie afflue et flamboie.

Passant ces jeux et ces ardeurs,
Tu resplendis de paix sereine,
Automne, ô saison souveraine,
Tes fruits sont plus beaux que les fleurs.

Figues, raisins ou pampres mûrs,
O beaux fruits gonflés et vermeils,
Chauds comme un rayon de soleil,
Frais comme un ruisseau sur la mousse !

Je sais un beau cep angevin
Aux grappes fermes et dorées
Que mûrit, en soixante années
Jésus-Christ, le soleil divin.

Sous l'abri discret de ses feuilles,
Jour à jour le raisin jaunit.
Déjà son parfum le trahit
Heureux qui le trouve et le cueille.

Deux de ces beaux raisins vermeils
Le Christ les a cueillis naguère (1).
Le troisième encore sur la terre
Mûrit au baiser du soleil.

Tout le sang des enfants d'Ignace
Fermente dans ce beau raisin,
Enté sur le cep angevin
Parfumant sa sève vivace.

Espagne, Japon, Portugal,
Ont mêlé leurs veines fécondes,
Et c'est tout le vin des deux mondes
Qu'on boira dans un beau cristal.

Sous les pampres de cette vigne,
Nous tous, ses frères, pressons-nous
Et d'un même cœur, à genoux,
Chantons à Dieu louange insigne,
Qui lui donna des fruits si doux.

Sacre de Mgr Etienne Fourcadier, S. J. — Mgr de Saune, vicaire apostolique de Tananarive ayant donné sa démission, le R. P. Fourcadier, supérieur général de la Mission des Pères de la province de Toulouse à Madagascar,lui a été donné pour successeur. Voici d'après *la Croix* du 1er juin 1928 quelques détails sur le sacre du nouvel évêque :

« Le 31 mai 1928 a été célébré à Rodez, le sacre de Mgr Etienne Fourcadier, évêque titulaire d'Hippone, vicaire apostolique de Tananarive, dans l'île française de Madagascar. Pour la circonstance, la majestueuse et austère cathédrale avait été décorée de drapeaux français et aux armes pontificales. Dans le chœur et au-dessus du maître-autel se détachaient les armoiries du nouvel évêque, une croix sur fond d'azur avec la devise : *Regnat, cantate.*

(1) Deux des frères du P. Terrien, morts dans la Compagnie : le P. Jean Baptiste, le grand théologien du *Sacré-Coeur* et de *Marie,mère de Dieu,mère des hommes*, et le P. Constant, mort missionnaire en Chine.

Ont pris place autour de Mgr Challiol, prélat consécrateur de Mgr Fourcadier, ses assistants, NN. SS. Giray, de Cahors, et Cusin, de Mende. En tête de l'assistance, on remarquait une délégation de quatre soldats malgaches représentant le diocèse de Tananarive. La famille de Mgr Fourcadier était représentée par ses deux frères, dont l'un conserve à La Belloterie le patrimoine familial, et par de nombreux parents.

Après l'Evangile, le P. Parra S. J., a commenté ces paroles : *Ecce mitto vos sicut misit me.* Présentant le missionnaire comme le conquérant pour le Christ jusqu'aux confins de la terre, après avoir abandonné tout ce qui lui est le plus cher, l'orateur rappelle qu'il y a trois siècles une première tentative de civilisation chrétienne fut sans lendemain dans l'île de Madagascar. Il y a soixante ans que les Pères Jésuites y ont pénétré à nouveau. D'autres Congrégations y sont venues depuis, et, aujourd'hui, six vicariats apostoliques y sont florissants, avec leurs églises, leurs missionnaires, leurs œuvres. « Repartez, dit-il à Mgr Fourcadier, vers cette île que vous avez inondée de vos sueurs. Notre cœur, notre admiration, nos prières vous y accompagnent ». Et l'orateur termine en proclamant que la terre aveyronnaise est la plus féconde en missionnaires qui peuplent tous les pays du monde ».

Le Troisième An à Saint-Acheul. — La « Schola Affectus » du P. Poullier ne rouvrira pas à Florennes, mais près d'Amiens, dans la vieille abbaye de Saint-Acheul.

Ecole Supérieure d'Agriculture d'Angers. — *Rapport du P. de Vaureix présenté à l'Assemblée Générale de l'Association des Anciens Elèves de l'Ecole le* 1er *février* 1928.

« Appelé il y a quatre mois à la direction de cette belle École d'agriculture, mon premier soin devait être d'explorer ce nouveau champ d'action où la Providence fixait ma place. Je n'ai pas tardé à constater que se vérifiait, une fois de plus, la parole évangélique : « Un autre sème ,un autre récolte ». Oui, il est passé ici de vaillants ouvriers, depuis le premier qui a défriché le terrain, l a fertilisé, malgré contradictions, insuccès, difficultés, jusqu'à mon prédécesseur immédiat, le R. P. Guittet, qui a mis tout son dévouement à étendre l'influence de l'École. C'est ce travail de rayonnement, durant le dernier lustre, que je voudrais remettre rapidement sous vos yeux ; faisant ainsi le point, nous rendons compte de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire.

Tout d'abord le P. Guittet a pourvu de son mieux au *Recrutement de l'Ecole.* En janvier 1924, à la Semaine Rurale de Vitré, à la demande du Cardinal Charost lui-même, il la fait connaître et en juillet de la même année, il reprend le même sujet sur le théâtre plus vaste de la Semaine Sociale de Rennes.

En 1925, il organise une tournée de *propagande* dans les collèges du Centre et de l'Ouest : dans l'Anjou et le Maine, en Bretagne et en Normandie, à Paris et à Orléans, en Poitou et jusqu'en Sain-

tonge et l'Angoumois ; près de vingt maisons d'enseignement sont mises, grâce à lui, au courant du but et des méthodes de l'E. S. A.

Résultats : dans ces dernières années, les promotions comptèrent une moyenne de 40 à 50 étudiants.

Préoccupée de préparer à l'École des sujets de choix, la Direction organisa en novembre 1925, en plein accord avec M. l'abbé Clémot, un *Cours préparatoire*, durant toute l'année, à l'École secondaire d'Agriculture de Pouillé. Cette année, 15 de ces jeunes gens ont réussi à l'examen d'entrée, et dès le premier trimestre, 9 d'entre eux se classaient dans les quinze premiers de la promotion.

Mais, Messieurs, le rayonnement de l'École est avant tout votre œuvre. Dispersés dans la France entière, c'est à vous à la faire connaître, à l'aider, à vous connaître aussi entre vous, à vous aider.

De là est née, en 1925, l'idée si pratique d'organiser des *groupes régionaux*, dont les membres, à raison de leur proximité, aient la facilité de se joindre plus fréquemment.

Le 4 septembre 1925, la *Normandie* donne l'exemple suivie de près, par l'*Anjou-Maine* (1er déc.). En 26, l'*Ile de-France*, la *Bretagne*,le *Sud-Ouest* et la *Tunisie* constituent leur petit groupe provincial ; et en 27 se forment ceux de *Touraine*, de *Lorraine*, du *Berry*. Avant hier, le P. Guittet présidait à Poitiers à la formation du *groupe poitevin*....

Ici, nous attendons de cette idée féconde des groupements régionaux des bienfaits toujours plus grands. A chaque instant nous sommes sollicités par vos camarades à la recherche de *stages* ou de *situations*. *L'Office de Placement*, que le P. Guittet avait merveilleusement développé, je veux le maintenir et l'intensifier encore, mais à qui m'adresser, sinon à vous, Messieurs, qui, votre situation faite, pouvez facilement, par vous-mêmes ou par vos relations, aider un camarade à parfaire sa formation agricole ou à s'établir. Déjà, depuis quatre mois, j'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'apercevoir que vous preniez à cœur ce rôle de frères aînés, je vous en remercie et vous demande de continuer de progresser sans cesse dans cette voie.

Rayonnement encore par la liaison avec les organisations agricoles locales.....

Vous savez les excellents rapports que nous entretenons avec *l'Ecole secondaire d'Agriculture de Pouillé*, chaque année plus florissante : l'aumônier en est notre infatigable directeur des études, le P. Foreau qui,cette année, vu l'accroissement des élèves, s'est adjoint pour son ministère, le secrétaire général de notre syndicat, le P. Dugout. Je vous ai dit plus haut que,pour ces services spirituels rendus à l'École-Sœur, nous en recevions d'excellents sujets, parfaitement préparés.

Je parle d'École-Sœur : ce terme s'applique à la lettre aux *Cours ménagers agricoles* annexés à l'Externat Sainte-Philomène dès 1921 tombés en léthargie après deux années de vie, jusqu'à la dernière rentrée scolaire où ils ont été ressuscités, pour ne plus mourir.

Notre École s'est intéressée à cette reviviscence et plusieurs de nos professeurs donnent à Sainte-Philomène l'enseignement social, juridique et chimique. Destiné aux jeunes filles ayant terminé leurs études et âgées d'au moins 17 ans, cet enseignement a pour but d'initier aux sciences agricoles celles qui en auraient le goût. Peut-être certains de nos anciens, agriculteurs amoureux de leur métier, trouveront-ils un jour, parmi elles, la compagne de leur vie, capable de s'intéresser à leurs travaux et de les seconder intelligemment. Cette hypothèse s'est déjà vérifiée, je l'ai appris il n'y a pas trois jours.

Je note également qu'au *Groupe Angevin des Caisses Rurales* un Père est membre du Comité de surveillance.

Il ne me reste plus qu'à signaler l'extension que l'École a donnée à son enseignement en participant activement soit par ses Directeurs, soit par ses Professeurs, soit par ses Anciens, aux *Semaines Rurales* qui ont eu lieu dans nos pays de l'Ouest, ces années dernières, ou même en les organisant elle-même : telle la *Semaine Rurale Angevine*, du 16 au 19 septembre. 1926.

Une simple énumération incomplète :

1923 : Rennes, Flers, Avranches, Ploërmel.
1924 : Vitré, Nantes, Pontivy.
1925 : La Mothe-Achard, Arradon.
1926 : La Mothe-Achard, Angers, Nantes.
1927 : Nantes, Redon.

Pour être complet, je devrais dire un mot sur les *Etudes agricoles par Correspondance* (E. A. C. A.). inaugurées en novembre 1927..... mais je me hâte de conclure.

Ce sera pour formuler des *vœux*. qui seront en même temps une déclaration.... directoriale.

Si le gouvernement de l'École a changé, il ne faut pas que l'impulsion qui lui a été donnée se ralentisse le moins du monde.... Pour intensifier sa vie, que pouvez-vous faire, vous, Anciens ? Quatre choses :

1. — Travailler au *recrutement de l'Ecole*, et à l'occasion, des Ecoles amies, qui chacune dans leur sphère, poursuivent les mêmes objectifs que nous : École Secondaire d'Agriculture et Cours ménagers agricoles de Sainte-Philomène.

2. — Faire vivre nos *groupes régionaux*, trouver des stages et des situations.

3.— Participer aux *Semaines Rurales* comme conférenciers, ou donner votre concours aux groupes qui suivent les Etudes par Correspondance.

4. — Faire partie des *organisations agricoles* locales et y devenir des chefs ».

Vous atteindrez alors l'idéal que s'est proposé le fondateur de cette Ecole et justifierez toute l'ardente confiance qu'elle a mise en ses Anciens.

Les « Etudes ». — Récemment le Rédaction des *Etudes* relevait la courbe des abonnements depuis 1890. Nos lecteurs seront heureux de connaître dans ses grandes lignes le mouvement de cette revue qui voit le nombre de ses lecteurs s'accroître constamment depuis 10 ans :

1890	infra	4.000	1917	atteint	1.987
1896	»	3.500	1920	»	2.622
1900	»	3.000	1921	»	3.339
1907	»	2.500	1922	»	4.128
1910	»	2.500	1923	»	5.660
1915	»	2.000	1924	»	7.053
			1925	»	8.767
			1926	»	9.537
			1927	»	10.717

Au 1er juillet 1928 le nombre des abonnés était exactement de 11.566.

Le P. Lhande et la banlieue parisienne. — « N'oublions pas l'apostolat bien simple mais très utile que le P. Pierre Lhande (Province de Toulouse) commença, il y a deux ans, à temps perdu et comme par hasard. Il y a autour de l'immense Paris une énorme multitude de pauvres gens, dont beaucoup, logés dans de misérables baraques, mènent une vie presque sauvage ; mais la misère spirituelle en atteint un plus grand nombre encore, qui ne connaissent à peu près rien de la religion si ce n'est pour la haïr et la blasphémer. L'Eminentissime cardinal Archevêque de Paris et son clergé faisaient tous leurs efforts pour venir au secours de ces néopaïens, et non sans succès, puisque peu-à-peu des paroisses, des écoles, des chapelles s'y fondaient. Mais il restait encore beaucoup plus à faire si l'on voulait subvenir à tous les besoins. Et c'est pourquoi le P. Lhande, après avoir visité de temps en temps ces vastes agglomérations abandonnées, se mit à décrire dans les « Études » et à recommander à la charité des lecteurs ce qu'il avait vu de ses yeux. Le succès fut tel que, si l'on additionne les aumônes reçues par lui-même et celles qui furent envoyées à la Curie archiépiscopale, on arrive au chiffre de six millions de francs, au moyen desquels de très grands secours ont déjà pu être portés aux âmes ».

(*Memorabilia S. J.*, Nov.1927),

Les Grandes Ecoles. — *Messes Pascales et Vie catholique.*— Maints articles de journaux ou de revues en France et à l'Étranger ont signalé le mouvement religieux qui s'est développé dans les grandes Écoles, et, de là, propagé dans d'autres Écoles. La *Semaine religieuse* de Paris avait donné dès 1924 un article très documenté. Ce n'est pas sans surprise qu'on découvrait un pareil élan de foi chez des milliers d'hommes et de jeunes gens appartenant

à l'élite intellectuelle du pays. Les comptes rendus des Messes pascales à Paris pour plus de vingt Ecoles, en Province dans plus de cinquante localités, voire même aux colonies, étaient bien pour étonner. Dans l'ensemble on évaluait à *douze mille* et plus le nombre des participants à ces manifestations de foi. Peut-être avait-on supposé de l'exagération dans les récits, peut-être aurait-on douté de l'importance réelle d'un tel mouvement, si la précision des chiffres faciles à contrôler n'en avait garanti l'exactitude. C'est le nombre impressionnant des *Signataires* des Invitations.

Le total des *Signataires* en 1924 était de 4.037 : il y en avait 5.566 en 1925, 7.489 en 1926, et 9.574 en 1927.

De ce nombre d'*Invitants* on peut évaluer celui des *Invités* répondant à l'appel. Et leur progression constante prouve avec évidence l'étendue de ce mouvement.

Mais pour l'apprécier et se décider, si ce n'est déjà fait, à y participer, il est bon de l'observer de près en examinant la statistique.

On y trouve une intéressante répartition pour plusieurs Écoles, où, sur de longues listes, les noms les plus illustres se classent simplement à leur rang de promotion.

La répartition des *Signataires* par Ecole en 1927 donne :

Polytechnique 2.455 Signataires. — Centrale 2.171. — Mines de Paris 544. — Arts et Métiers de Châlons, d'Angers, d'Aix, de Cluny, de Lille, de Paris : ensemble 888. — Ponts et Chaussées 133. — Génie Maritime 119. — Mines de Saint Étienne 281.— École Centrale Lyonnaise 305. — École Supérieure d'Electricité 243. — Institut de Chimie Appliquée 222. — Physique et Chimie 93. — Aéronautique 150. — Institut Electrotechnique de Grenoble 235. — Institut Electrotechnique de Toulouse 8. — Mécanique et Electricité 153. — Ecole Bréguet 79. — Et, dès leur deuxième année,les Saint-Cyriens 1.323. A signaler encore parmi les autres l'École Supérieure de Commerce avec 165 noms.

En 1928, la répartition des *signataires* a donné :

Polytechnique 2588 Signataires. — Centrale 2293. — Mines de Paris 572. — Arts et Métiers de Châlons, d'Angers, d'Aix, de Cluny, de Lille, de Paris : ensemble 997. — Ponts et Chaussées 193. — Génie maritime 124. — Mines de St-Étienne 273. — École Centrale Lyonnaise 425. — École Supérieure d'Electricité 308. — Institut Electrotechnique de Grenoble 280. — Institut Electrotechnique de Toulouse 18. — Mécanique et Electricité 212. — École Bréguet 99. — Et les St-Cyriens 1402. A signaler encore les Hautes Études Commerciales avec 152 noms, — l'École Supérieure de Commerce 135, — et les Écoles primaires Supérieures avec 147 noms. Il en est d'autres encore alignant de nombreux *Signataires*.

Sous l'influence de tels exemples le mouvement s'étend aux Écoles les plus diverses : Facultés, Écoles professionnelles, Écoles supérieures de Commerce, voire Écoles Primaires supérieures etc. C'est une énumération de générosité suscitée par ce geste des *signataires* si franc d'allure et si conquérant. Son influence est certainement

pour beaucoup dans le développement de ces grandes manifestations de foi, qui donnent à leur tour naissance à des Groupes dont l'activité d'apostolat s'exerce librement et ne rencontre entre Camarades de toutes opinions que de la sympathie.

Et leur « vie catholique » ne s'arrête pas là. Elle gagne en profondeur comme en étendue.— De ces groupes importants de catholiques pratiquants ont surgi des traditions, solidement établies maintenant : la tradition de la *Messe de Communion Pascale* rassemblant élèves et anciens, la tradition de l'*Adoration du Saint Sacrement au Sacré-Coeur de Montmartre*, la **tradition des** *Retraites fermées* de trois jours où vont se retremper les forces surnaturelles de ces âmes de grande bonne volonté, la tradition des collaborations très actives à toutes les œuvres d'action sociale et religieuse qui s'offent à leur activité : *Association Catholique de la Jeunesse Française*, Groupement professionnel tel que l'U.S.I.C.(*Union Sociale d'Ingénieurs catholiques*) ; Conférences Saint-Vincent de Paul, Patronages, Cercles d'études religieuses et sociales, Conférences d'apologétique, Conférenciers populaires, qui vont parler au peuple de religion en réunion publique ; et depuis deux ans ils ont formé le premier et le plus fort contingent des adhérants de cette féconde organisation des *Escouades de Catéchistes-Volontaires* enseignant le catéchisme aux adultes.

L'apostolat s'exerce activement en ces milieux de *scientifiques*, où les caractères habitués à l'effort, sont prêts au sacrifice de temps et de peine, en visant à mieux faire pour eux et pour leurs Camarades dans une féconde action religieuse et sociale.

L'Union Sociale des Ingénieurs Catholiques. — 1. *Changement de local de l' U .S. I. C.* En février 1928 le Président du Conseil de l'U. S. I. envoyait la communication suivante aux membres du groupement :

« La mort d'un bienfaiteur de notre Association, a entraîné pour nous l'obligation de renoncer aux locaux que nous occupions depuis de longues années, 368, rue Saint Honoré. Nous avons dû chercher une autre installation et nous étions fort anxieux de trouver un abri convenable pour nos bureaux et nos salles de réunions, lorsque la Providence nous ayant fait rencontrer un immeuble répondant d'une façon très heureuse aux besoins de l'U. S. I. C., nous avons pris la décision de l'acheter.

Nous aurons, 18, rue de Varenne, dans un quartier facilement accessible aux Ingénieurs et aux élèves des Écoles, des bureaux beaucoup plus spacieux que ceux de la rue Saint-Honoré et une salle de réunion aussi grande. Les locaux sont même assez vastes pour répondre aux développements futurs de l'U. S. I. C. et nous pourrons momentanément en louer une partie importante à des œuvres amies ».

2. *Une Conférence à l' U. S. I. C.* — Le dimanche 19 février 1928, le P. du Passage donna à la section parisienne de l'Union sociale des ingénieurs catholiques une conférence sur ce sujet : « la bourgeoisie est-elle menacée de disparition ? »

Après avoir défini ce qu'on est convenu d'appeler la classe bourgeoise et l'avoir considérée du point de vue économique, puis du point de vue social, le R. P. du Passage montra qu'elle est aujourd'hui investie à la fois sur le terrain économique par le socialisme qui veut la socialisation des fortunes et sur le terrain social par le socialisme encore, suivi d'un certain nombre d'alliés qui veulent l'École unique. Cette double offensive est le fait de cet esprit individualiste qui s'efforce de briser tout ce qui est cadre permanent et qui cherche à atteindre à la fois la famille et la « classe » qui en est comme le prolongement. C'est une entreprise qu'il ne faut pas laisser s'accomplir sans réagir.

La bourgeoisie en aura raison, à la condition qu'elle prenne sans tarder conscience de la façon dont les attaques dont elle est l'objet sont menées, et aussi qu'elle prenne les mesures de défense nécessaires, en renforçant l'armature qu'on veut détruire, en établissant entre ses membres des liaisons, des connexions, en multipliant des rapports entre familles, en créant des associations du genre de l'U. S. I. C., si propres à solidifier, à restaurer une classe ; enfin, en inspirant ses actes et sa conduite de cet idéal collectif fait d'ordre, d'autorité, de discipline — à quoi il faudra ajouter une certaine flamme d'enthousiasme, — qui, dans le passé, a fait son honneur et sa force. (*La Croix*, 22 février 1928.)

Le Patronage de Suresnes, près de Paris. — *Lettre du P. de Raucourt à ses anciens élèves d' Evreux, publiée dans la revue* « Chez nous » *du collège de cette ville.*

MES CHERS AMIS,

La rédaction de *Chez Nous* prétend que vous n'avez pas encore oublié votre ancien Père Recteur et que vous seriez même contents de savoir ce qu'il fait.

Bien que cette curiosité le touche, sans l'étonner de votre bon cœur, il ne s'est pas décidé sans hésitation à la satisfaire. Vous devinez pourquoi... Mais le désir d'avoir vos prières pour ses nouvelles œuvres l'a emporté finalement sur la crainte de s'émouvoir un peu trop au souvenir de la belle famille tant aimée qui fut la sienne à Saint-François.

Je ne vous dirai rien de mes occupations à l'Externat de la rue de Madrid, sinon qu'elles m'ont permis d'y trouver, en première division, les jeunes et dévoués collaborateurs dont j'avais besoin pour l'entreprise d'apostolat populaire à laquelle je voudrais vous-mêmes, vous intéresser.

Vous avez lu sans doute, ou certainement vous lirez le livre du P. Lhande : *Le Christ dans la Banlieue.* Ayez l'indulgence de lire

aujourd'hui le très modeste chapitre que *Chez Nous* m'a prié d'y ajouter : *Le Christ à Suresnes.*

A Suresnes, il y est, le divin Maître, et le temps paraît loin où la municipalité faisait fondre les cloches de l'église pour avoir son Zola en bronze. Mais les masses païennes s'y pressent, plus compactes que jamais, à la fois ignorantes et inconsciemment désireuses du Rédempteur.

C'est dans cette moisson blanchissante que je me rends tous les jeudis et tous les dimanches avec cinq ou six jeunes moissonneurs, mathématiciens, rhétoriciens et philosophes de la rue de Madrid ou *Postards*, anciens d'Évreux,qui ont sacrifié à Notre-Seigneur,pour les petites « rouges », leurs après-midi de liberté, quelques bonnes heures en famille, les five o'clock, maintes fines parties et autres choses très douces...

Partis de la gare Saint-Lazare ou de la Porte Maillot, nous arrivons dans la banlieue ouest, nous gravissons les pentes qui s'élèvent assez roides entre la Seine et le Mont-Valérien. Nous voici sur le théâtre des opérations : à mi-côte un enclos en friche à deux étages, fermé par une pauvre et branlante palissade en échalas, et au milieu duquel s'élève, en entre-sol, adossée à la partie postérieure du terrain, la masse carrée d'une grande salle, palais provisoire de Notre-Seigneur en attendant l'église qu'on lui bâtira bientôt sur cette base.

Au-dessus de l'entrée, un échafaudage de poutres, surmonté d'un auvent et d'une croix, tient suspendues les trois grosses cloches, qui ne craignent plus d'être transformées en grand homme, mais qui attendent leur clocher.

Une immense terrasse, couverture de l'église actuelle, et parvis de l'église projetée, offre sa belle surface ensoleillée aux petits joueurs de balles ou de quilles, qui arriveront tout à l'heure.

Sous les cloches, et au-dessus des portes d'entrée, une inscription en grandes capitales bleues se détache crûment sur le ciment gris : *Paroisse Notre-Dame de la Salette.*

En bas, à droite, toute blanche sur la terre inculte où croissent les herbes folles, la sainte Vierge pleure sur la banlieue, entre Lucien et Mélanie, auxquels jadis elle confiait ses peines. Elle pleure... et elle prie : *Que votre Régne arrive* !

Montez avec moi sur la terrasse ; jetez, face à l'est, un coup d'œil sur le splendide panorama : à vos pieds, Suresnes qui descend vers la Seine ; au delà du fleuve, au-dessus du bois de Boulogne, Paris étincelle ; un diamant sur une émeraude ; à l'horizon tout brillant de pierres blanches, quelques pointes se détachent sur l'azur ; au centre l'écrasante Tour Eiffel ; de droite à gauche les dômes du Panthéon et des Invalides, le Trocadéro, l'Arc de Triomphe, les coupoles de Montmartre et son campanile...

Tout près, à votre droite, vous devinez l'imposante cité ouvrière, qui présente, à l'intérieur d'une jolie clôture en ciment armé, ses multiples et riants pavillons, séparés les uns des autres, savamment disposés pour la meilleure distribution de l'air et du soleil, sur des

gazons fleuris ; au centre un bâtiment plus élevé, les douches, où sont impérativement conviés, chaque semaine comme à Saint-François, les sept cents enfants qui grouillent dans les appartements, sur le pas des portes, dans les allées du jardin, ou hélas ! dans les rues.

En face de la cité, une splendide école communale, où rien ne manque... sinon Dieu ; non loin de là, un patronage, lui-même très laïque, où tout a été prévu pour amuser ou instruire les pauvres petits, sauf l'accueil souriant de la religion et de son prêtre.

Descendons, entrons dans la pauvre église, saluons le divin Maître dans son tabernacle, et remontons sur le terrain en friche, qui s'étend derrière l'église et au-dessus d'elle, à peu près de plain-pied avec la terrasse.

Par la ruelle qui descend à gauche le long de la palissade, une première bande d'enfants dévale joyeusement au pas de course, et franchit la petite porte latérale à claire-voie.

— Bonjour Jacques, bonjour Jean, bonjour Raymond.

— Bonjour mon Père ! Bonjour, monsieur l'Abbé !...

Quelques mots de bienvenue, quelques tapes de monsieur l'Abbé sur les jolies figures heureuses d'être ainsi distinguées ,et le jeu commence sous la direction des élèves de Madrid : François, déjà surnommé le *grand frère*, *Paupaul*, Guy, et d'autres encore,qui sont venus sans leurs gants, je vous assure, le visage illuminé par la joie de se donner.

Le flot arrive goutte à goutte : il y a les petites gouttes de six à neuf ans ; les moyennes, de dix à douze ; les grosses de treize à seize. Voici que la centaine est dépassée. On divise le petit monde en groupes distincts selon les âges. Et en avant la partie !

Votre vieux Père Recteur, *le Père Grisonnant*, comme ils l'appellent en se jetant parfois sur lui et en l'escaladant comme un prunier, est bientôt flanqué du P. Ribard, *double mère*, qui arrive du Trocadéro avec sa joie et son ardeur, plus entraîné aux sports que votre serviteur, assez poussif, vous le pensez bien, quand il s'agit de sauter et de courir.

Monsieur l'Abbé, l'administrateur de la paroisse naissante. domine de sa haute stature et de sa puissante carrure le terrain du combat et... la situation. De sa voix de stentor il commande ; de tous ses membres il joue et reçoit de bons coups... comme ses collaborateurs, mais s'efforce de ne pas les rendre, car les bandes Velpeau, l'iode et l'arnica sont inconnues, et ici pour toute pharmacie, il y a la petite fontaine au coin du presbytère...

Quelle sainte joie de penser que tous ces enfants viennent se soumettre au règne de Jésus, dans son tabernacle, pour rentrer ce soir, levain de l'Évangile, dans la pâte humaine d'où ils sortent et qu'ils vont faire lever : deux cent cinquante familles la plupart plus ou moins communistes, --- sept cents jeunes camarades élevés sans foi, et, pour les cinq sixièmes, sans baptême... !

Et voyez comme ils se multiplient ; ayant appris, au début d'octobre, que deux Pères viendraient le jeudi 6, que Notre-Dame de la

Salette ouvrait un patronage, ils sont venus *dix-neuf* ; le jeudi 3 novembre ils étaient... *cent quarante-cinq.*

Oh ! sur le nombre il y en a peu, bien peu, qui connaissent la religion ; la plupart ignorent les premiers éléments du catéchisme ; quelques-uns ont encore de la peine à savoir de quelle main on fait le signe de la Croix, si on touche la poitrine avant l'épaule gauche, ou la gauche avant la droite, s'il y a trois ou quatre personnes en Dieu, si Jésus est un ange ou une personne divine...

Et voilà pourquoi les jeux sont interrompus de temps en temps : à 2 heures, je descends dans la sacristie, ou dans l'église, seuls locaux couverts qui soient à notre disposition, pour y faire le catéchisme aux tout petits de six à neuf ans. Je découvre que les mots les plus simples du vocabulaire chrétien sont pour eux vides de sens. Mais j'ai bientôt la consolation de constater que sinon tous, du moins plusieurs, commencent à comprendre que *créer* veut dire : *fai e* quelque chose *avec rien*, et que les hommes peuvent seulement faire quelque chose *avec quelque chose*... je deviens très expérimenté, sans me flatter, bien entendu, de les avoir élevés du premier coup au niveau des *septièmes* et des *huitièmes* de Saint-François, qui ont appris les saints mystères sur les genoux d'une maman chrétienne, et qui apporteront dans quelques semaines le pieux hommage de leur science religieuse au divin enfant, devant la fameuse crèche, au grand dépit du serpent, sous le regard ému et pacifiant du bœuf et de l'âne... Je pense cependant aux *Petits Croisés* de mon cher ancien collège, qui ont déjà fait monter si vite le chiffre des présences, et qui nous obtiendront de grâces meilleures encore, celle d'ouvrir ces âmes si belles, celle plus matérielle de trouver les deux cent mille francs nécessaires pour la construction d'une grande salle ; elle nous a bien manqué, je vous assure, cette grande salle, dimanche dernier, par cette après-midi de pluie torrentielle, où il a fallu tenir et intéresser une centaine d'enfants dans la petite sacristie transformée en cinéma Pathé-Baby... Et voici l'hiver, les jours de glace et de neige ! Pensez à nous, vous que l'incendie a favorisés.

Je remonte avec ma petite bande, et vers 3 heures, pendant que nous reprenons les jeux, le P. Ribard me remplace en bas avec la sienne, les moyens de neuf à douze ans, dont il a la charge. Je lui laisse le soin de conter lui-même ses expériences et ses prodigalités coûteuses en fait de bons points... Il remonte à son tour, et le terrain s'anime à nouveau, ainsi que la terrasse, des groupes de joueurs les plus charmants que j'aie vus, ne disons pas encore les plus disciplinés...

A 4 heures et demie, grand mouvement, toujours aussi spontané : quel que soit l'intérêt du jeu, les faisceaux se rompent ; nos bonshommes s'égaillent comme une volée de moineaux ; les voilà en un clin d'œil perchés sur le parapet de la terrasse et sur les échafaudages, pour entendre et voir du plus près possible les lourdes cloches, gros oiseaux tout à coup réveillés dans leur cage de bois... On en a plein les oreilles, si plein qu'on ne peut plus rien entendre, ni distinguer

le joli *mi-ré-do*... Mais que c'est beau tout de même !... Et que c'est court ! Le battement des ailes se fait plus lourd, plus lent, et s'apaise ; dans le grand silence encore tout vibrant de douce harmonie, on se met en rangs par groupes, selon les âges, et on s'achemine gravement vers la chapelle, où on entre en bel ordre, avec la volonté sincère, souvent efficace, de faire une génuflexion parfaite, les yeux sur le tabernacle. Première et touchante adoration. Une prière, une très courte allocution du P. Ribard ou de moi. Les gentils enfants de chœur s'avancent en cotta blanche sur soutane d'azur. Jésus sort de sa pauvre cachette et rayonne sur son Thabor. Les petits enfants qu'Il aime essayent d'apprendre sur mes lèvres l'*O Salutaris*, que je chante en articulant de toutes mes forces, face à eux, et le dos tourné, par amour pour Lui,au Très Saint Sacrement.

Après la bénédiction, monsieur l'Abbé dit un mot du cœur, qui va au cœur, invitation à revenir plus nombreux encore, bien que la nef soit pleine ; une dernière génuflexion, plus recueillie que la première, et le flot s'écoule... A la sortie, chacun reçoit le jeton de présence, qui vaudra dix sous à la prochaine vente ou à la prochaine distraction payante, puis s'en va raconter dans sa famille, où il nous prépare les voies, toutes les joies de la belle journée. Le levain commence d'agir. Les parents suivront les enfants, si toutefois les *Petits Croisés* d'Évreux continuent de bien prier...

Cependant les grands sont restés ; c'est leur privilège. Je les réunis autour de moi dans la sacristie, pour leur apprendre leurs devoirs de jeunes chrétiens et de bons apprentis. Ils m'écrasent littéralement et s'écrasent les jambes les uns aux autres entre les barreaux de leurs chaises étonnées de tenir si nombreuses en si peu, de place. J'ai quinze ou vingt paires d'yeux braquées dans mes yeux. C'est l'heure des échanges féconds ; c'est le grand conseil constitué en *avant-garde*, ou, si vous le voulez, ce sont les Petits Croisés du patronage. On cause ; de quoi ? De la vie chrétienne, de Notre-Seigneur, des camarades. Vous ne sauriez croire quelle flamme il y a dans ces regards d'adolescents, quel désir de se fortifier pour le dur travail de l'atelier, contre les tristes promiscuités de l'usine contre l'épreuve des conversations ignobles et des pires tentations.

On s'aperçoit vite, en ces minutes précieuses, combien Jésus a su adapter son Évangile à l'âme des pauvres, des ignorants, et des humbles, de ceux qui ne sont pas gâtés ici-bas et qui n'ont pas abusé de la grâce.

Mais on se souvient aussi que, pour annoncer la *Bonne Nouvelle* du Règne de Dieu, il faudrait être un autre Jésus... c'est à quoi vous m'aiderez par vos prières, chers *Croisés*, et vous tous, petits et grands du cher Saint-François. J'essaierai de vous le rendre, en offrant pour vous les travaux et les fatigues du *Père Grisonnant*, décidé, malgré sa blanchissante chevelure, à rester jeune pour vous aimer du même cœur que vos frères déshérités ».

Le patronage de Suresnes ne devait pas jouir longtemps de son zélé directeur, puisque le 13 janvier 1928, le R. P. de Raucourt s'embarquait pour la Mission du Kiang-Sou (Chine). Après trois ans de pérégrinations (1909-1913) comme socius du P. Provincial, le Père avait été nommé recteur de N. D. de Bon Secours à Jersey ; à la fermeture de ce collège, en 1919, il passa comme recteur également à Saint-François de Sales, à Évreux, où il resta huit ans, (jusqu'en 1927). Le P. de Raucourt était depuis trois mois Père Spirituel au collège de la rue de Madrid Paris, quand il lui fut permis de réaliser son désir des missions. De touchantes séances d'adieux lui furent offertes, par ses élèves de Paris et d'Évreux quelques jours avant son départ. Le Père est actuellement à Chang-Hai, église Saint-Joseph.

L'assassinat du F. Parédès. — Toute la presse a raconté la mort du F. Parédès, aide-procureur de la Province de France, et dont tant des NN. en France et à l'étranger avaient, depuis près de 30 années, su apprécier le dévouement et les services. Le pauvre frère, qui habitait un tout petit appartement au rez-de-chaussée du n° 8 de la rue de Varenne à Paris, fut assassiné dans l'après-midi du samedi 11 février 1928. Nous nous contenterons aujourd'hui de signaler le fait, sans y ajouter aucun détail, ni commentaires, nous réservant de publier dans un prochain numéro un récit complet et critique de ce lamentable événement, dont les répercussions ont été si grandes.

La Coupe de D. R. A. C. — Le Comité d'organisation de la Coupe DRAC d'éloquence a convié, dimanche le 15 avril, dans la grande salle de l'Institut catholique de Paris, 28 jeunes gens choisis parmi l'élite de l'enseignement secondaire, en vue de détenir cette récompense très enviée.

De sélection en sélection, six concurrents restaient en présence pour l'épreuve finale [deux d'entre eux étaient élèves dans nos collèges].

L'assistance comprenait, entre autres éminentes personnalités : M. le chanoine Verdier, supérieur du Séminaire des Carmes, président du jury ; le T. R. P. Lucas, Supérieur général des Eudistes ; M. le chanoine Gerlier, directeur des œuvres diocésaines ; les RR. PP. Dassonville, S. J., à qui l'on doit cette heureuse initiative ; Dom Moreau, vice-président de DRAC ; de Courten, Marianiste, directeur de l'institution Sainte-Marie de Monceau ; Dieux, de, l'Oratoire ; Galy, Mariste ; Landelle, Franciscain ; du Passage, S. J. directeur des *Etudes* ; le T. C. Fr. Gordien, secrétaire général de l'Insitut des Frères des Écoles chrétiennes ; MM. Jacques Péricard, président de DRAC ; Gaétan Bernoville, directeur des *Lettres* ; Maurice Brillant, secrétaire de rédaction du *Correspondant* ; le colonel Keller, président de la Société d'éducation ; P. Ladoué ;

le général Margot, représentant la F. N. C. ; A. Mestre, professeur à la Faculté de droit ; Zirnheld, président de la C. F. T. C., etc.

Le sixième et dernier inscrit, parmi les candidats, fut M.Jacques Barbier, âgé de 18 ans, élève de rhétorique au collège Notre-Dame de Mont-Roland, à Dôle , collège jadis dirigé par les jésuites.

Ce fut lui, l'heureux détenteur de la coupe d'éloquence. Un jury éminent le renvoie vainqueur, à cette région de Besançon qu'il a si bien su représenter. Son discours « à des non-chrétiens patriotes » fut vigoureusement applaudi. Il y rappela fort à propos que l'« enseignement n'est le monopole de personne ». Il évoqua les multitudes de religieux tombés au champ d'honneur et, prenant à partie les aveuglés du sectarisme, fit cette péroraison qui est tout un programme :

... *Vous ne renverrez pas les morts, Messieurs du Cartel...., eh bien ! nous garderons les vivants !.....*

(*La Croix*, 17 avril 1928)

Les Récitatifs Rythmiques au Théâtre des Champs-Elysées. — Le jeudi 26 avril 1928, au Théâtre des Champs-Elysées, à Paris, était faite la présentation des « Récitatifs rythmiques de Jésus et de ses apôtres d'après les travaux du R.P. Jousse sur le style oral araméen ». Voici comment M^me^ H. Georget annonçait la séance.

« *Au commencement était le Geste rythmique.....*

Dans cette formule du R. P. Jousse et dans ses développements psychologiques, la Pédagogie de Style manuel et oral trouve sa base scientifique.

Nous vous offrons au début une démonstration expérimentale de cette pédagogie nouvelle et empruntons quelques-unes des initiatives de M^lle^ Mulot, pour l'éducation des petits dès le Jardin d'Enfants et pour leur première formation religieuse.

Pendant le reste de la séance, nous voudrions :

Rendre hommage au Christ en évoquant les scènes évangéliques dans leur originale pureté et dans leur beauté vivante ;

Puis, avec le secours du Geste rythmique et de la Mélodie, montrer expérimentalement que l'Evangile entier peut être donné à tous et impeccablement gardé par tous, dans les mêmes formes didactiques et rythmiques où il fut jadis donné aux Apôtres et fidèlement transmis aux nations.

Pour cette réalisation si délicate, où le divin doit à chaque instant transparaître sous l'humain, nous présentons des enfants, des jeunes filles, laissés à leurs jaillissantes spontanéités et simplement guidés par la souple harmonie des rythmes naturels.

Notre vœu le plus cher serait d'ajouter, nous aussi, comme une page fraîche et vivante au travaux techniques de ce grand initiateur qu'est le R. P. Jousse ».

Au Programme étaient inscrits les Récitatifs rythmiques suivants ;

1° Les épisodes didactiques de l'Annonciation, de la Visitation et de l'Adoration des Bergers ;

2° les Récitatifs sur la Montagne : les Béatitudes, le « Notre Père » (en araméen), les oiseaux du Ciel et les Lis des Champs, la Maison sur la Pierre et le Sable.

3e Les Récitatifs des Paraboles : les deux Fils, la Brebis et la Drachme, le Semeur.

4e La Malédiction sur les Villes impénitentes, la Bénédiction sur les enfants.

5° Episode didactique de Jésus chez Marthe et Marie.

6e Les Récitatifs du Jugement dernier.

7° La Composition orale araméenne des Episodes didactiques évangéliques dans le Cénacle après l'Ascension ;

la Transmission de l'Évangile oral araméen et son Décalogue grec oral ;

la « Mise par écrit » définitive de l'Évangile en grec.

8° L'Enseignement oral de Saint Paul, les Récitatifs de l'Amour.

On pourra juger du succès d'après les deux entrefilets suivants de l'*Intransigeant* et des *Nouvelles Littéraires* :

1°) « Nombre de personnes ont assisté il y a deux jours, à un bien curieux spectacle : la présentation des Récitatifs évangéliques d'après la travaux du P. Marcel Jousse, sur le style oral araméen...

Spectacle vraiment assez incantatoire. Après trois quarts d'heure d'initiation et d'accommodation surtout, l'impression devenait très forte. Auditoire étrange où des moines déchaussés voisinaient avec des femmes élégantes, où des poètes écoutaient subjugés à côté de dames vénérables qui n'en revenaient pas.

L'envoyé du cardinal Dubois a promis que bientôt aurait lieu une autre séance ».

(*L'Intransigeant*)

2°) « A qui rendre grâces ? à qui la palme ? Au R. P. Jousse, sans qui une telle représentation eût été bien impossible ? A Mme H. Georget, qui, souple pédagogue, a vite compris tout ce qu'il y a de fécond, de pratique, voire de théâtral dans l'œuvre joussienne ? Ou à ses élèves, grandes et petites, dont les mouvements gracieux dont les « gestes » — occasion, ou jamais, d'user du mot — **étaient**, divins à ravir ?

Ou enfin, car il compte pour quelque chose, au public, venu curieux et nombreux ? Je ne sais pas trop. Mais, j'ai folle envie de donner la palme à tout le monde, et de remercier tout le monde. Car je me dis que cette « présentation » annoncée comme telle, mais véritable représentation quand même, ne fut si harmonieusement réussie que parce qu'elle se trouvait l'œuvre de tout le monde ! Et puis, elle dégagea tout de suite une si superbe impression d'émotion et de grandeur ! J'ai vu de jeunes enfants, — comme ceux-là même qui « mimaient » — n'en pas croire leurs yeux ; et j'ai vu des

dames tellement saisies qu'elles en pleuraient. Je ne compris jamais tant pour moi, à quelle profondeur le geste était un drame.

Reconstitution d'épisodes évangéliques et des scènes? Il ne s'agissait pas tant de cela que d'un commentaire « gestuel »et de balancement rythmique, les gestes ne sont là que pour donner à ces épisodes et à ces scènes toute leur intensité dramatique. Ainsi les divines paroles ne rendent pas le son parfois creux du langage pur, et elles font passer en nous les inépuisables ressources de drame qu'elles enferment. Elles redonnent au composé humain quelque chose de sa fraîcheur naïve, de sa souplesse ; elles nous font éprouver toutes nos richesses intérieures. « Tout ce qui compte est bien voilé », dit le sage. La mimique arrive précisément à nous faire mesurer ces richesses « voilées » ou au moins, d'aucunes d'entre elles, car je crois, avec Claudel, qu'il y a en nous des possibilités infinies. Et à qui confier une réalisation aussi délicate,sinon à des enfants, sinon à des jeunes filles, dont les rythmes sont naturels, dont les spontanéités sont jaillissantes ? On avait la sensation magnifique de voir, en ces corps harmonieux, degré par degré, le divin se substituer à l'humain.

(*Nouvelles Littéraires*, 5 mai 1928)

Projet de « Semaine des Exercices ». — Un groupe de Directeurs de retraites, encouragé par l'autorité ecclésiastique, prépare pour la semaine de Pâques 1929, une *Semaine des Exercices*, qui se tiendra à la Villa Manrèse, à Clamart, et où seront convoqués les Directeurs des Œuvres et les Supérieurs de Séminaires de nos diocèses de France.

Pour éclairer et organiser la vie spirituelle de nos chrétiens, rien n'est comparable à la *retraite fermée*. L'autorité des Souverains Pontifes, l'expérience et les témoignages universels sont d'accord sur ce point. Pourtant, ces retraites sont peu connues, complètement ignorées même en beaucoup de régions. Il convient d'attirer sur elles l'attention, de mettre en lumière l'*actualité des Exercices Spirituels*, de signaler aux prêtres influents les ressources qu'on en peut tirer. — Faire connaître ce qui se pratique en plusieurs pays, Belgique, Hollande, Allemagne, Italie..., étudier la mise en œuvre de ce grand moyen de sanctification, créer des maisons de retraites, répandre dans nos paroisses et dans nos œuvres l'usage des Exercices, voilà bien l'un des plus sûrs moyens de propager la vie intérieure, d'accroître la valeur de nos élites catholiques, de multiplier le nombre et l'influence de ces élites.

Comité de la « Semaine des Exercices » : R. P. Poullier, instructeur du Troisième An, *Président.* — P. Albert Valensin, Professeur à la Faculté de Théologie de Lyon, *secrétaire.* — P. Barde, de l'Action Populaire. — P. Gibert, Directeur de la Villa Manrèse.

Vente de deux maisons. — *Hales Place.* — Cantor disparaît. Le 4 janvier,on a vendu tout le matériel de ferme et le bétail : il y

avait 383 articles : les objets étaient placés par lots sur la pelouse devant la maison, sur la terrasse, dans la cour près du théâtre et dans celle des juvénistes ; on a commencé à 10 h. 1/2, et sans désemparer, on a continué et terminé à 4 h.1/2.—Il y avait beaucoup d'acquéreurs et une file d'autos depuis la statue de saint Joseph jusqu'au hangar de la cour des juvénistes. Le nouveau propriétaire est entré en possession le 29 décembre et, les premiers jours de février pendant cinq jours,il a vendu la maison par petits morceaux, pour la démolition : il y a un numéro sur chaque fenêtre et sur chaque porte, presque sur chaque brique ! On compte en tout environ 4 millions de briques, y compris l'abbaye et les hangars. La grande prairie devant la maison a déjà été revendue à Kings' School comme Sporting ground. Tous les gros arbres du parc sont vendus et vingt-cinq des plus beaux chênes abattus et prêts à partir. L'allée des platanes va être coupée par moitié : un arbre sur deux, en alternant à droite et à gauche. Que de souvenirs qui s'envolent !

Il ne reste plus rien de la grande chapelle de Hales Place. Le maître autel œuvre du célèbre Puggin, celui du Sacré-Cœur et celui de la Sainte-Vierge ont été achetés par un prêtre de Londres ; la chaire, par le nouveau curé de la nouvelle église de Cliftonville à Margate ; la Chapelle de la Crucifixion, par les Bénédictins de Ramsgate ; la Pieta, par le P. Sheppard, ainsi que les sièges du sanctuaire.

Quant aux tombeaux de la famille Hales, qui se trouvaient dans le chœur, ils ont été transférés dans le petit cimetière de la propriété le 25 février. La cérémonie eut une solennité quelque peu émouvante. Le R^me^ Abbé de Ramsgate officiait. Autour de lui, le P. Sheppard, le P. Howell, rédemptoriste, un bénédictin, le P. Lee, le Rev. D^r^ Springette, ancien curé de Saint-Stephens, enfin un certain nombre de catholiques de Saint Stephens et de Cantorbéry.

Le P. Sheppard prit la parole pour expliquer la cérémonie. On rappela le souvenir du baron Edward Hales, mort en 1802, âgé de 78 ans ; de la douairière Frances Hales, enterrée en 1852 ; et enfin de Marie-Barbara-Félicité, morte le 18 avril 1885 à qui nous avions acheté le domaine en 1880 pour y fonder le Collège Sainte-Marie. Il ajouta qu'on avait dû procéder avant le matin au transfert des restes, à cause du mauvais état des cercueils et que, dans la petite chapelle rustique au centre du cimetière, il espérait pouvoir dire la messe au moins une fois chaque année.

Nous voudrions bien quelque jour donner dans nos *Lettres* une histoire de cette maison de Cantor où depuis 1880 ont passé tant de générations de régents, puis de novices, de juvénistes, de théologiens et de tertiaires et dont la mémoire restera très chère à beaucoup d'entre nous. Mais nous n'avons encore pu trouver l'annaliste désirable.

Les Vignes. — A leur tour les Vignes, résidence du R. P. Provincial de Paris, à Rhode Saint Genest, près Bruxelles, ont été vendues et livrées le 1^er^ juin à leurs nouveaux propriétaires,parents d'un Père belge. Les anciens occupants ont trouvé une petite maison dans la

banlieue de Bruxelles, 91, Avenue Defré, Uccle-Bruxelles, où ils seront rejoints par leurs collègues de Toulouse dans quelques mois. Les archives de la Province qui se trouvaient aux Vignes en dépôt depuis 1924, ont été transportées définitivement à Jersey, à la Maison S. Louis.

Le Syndicat d'apprentissage de Saint-Etienne. — Le Syndicat d'apprentissage du P. Jourjon a été à l'honneur pendant la semaine du cycle. « La semaine du cycle se poursuit avec un grand succès ; parmi les productions les plus remarquées, les visiteurs ont accordé une attention spéciale aux travaux des élèves du Syndicat forézien d'apprentissage, 7, rue des Aciéries. Dans le stand mis à la disposition du Syndicat, autour des photographies de l'école et de ses ateliers, ont été réunies,avec toute la gamme des travaux d'étude des apprentis, des ensembles, d'un fini remarquable...., par exemple, deux tours d'une précision rigoureuse qui ont été usinés en un mois par des jeunes gens de 13 à 17 ans. Certains ajustages exécutés par des apprentis, après quelques mois d'école, montrent l'excellence des méthodes appliquées et expliquent surabondamment que les élèves, au bout de trois ou quatre ans avec l'éducation technique et morale des cours professés à l'école, soient à leur sortie, très recherchés par les industriels. Il y a lieu de féliciter sans réserve M. l'abbé Jourjon et son collaborateur M. Servanton, chef des ateliers, des beaux résultats qu'ils ont obtenus ».

(*Mémorial de la Loire*, 21-10-1927)

L'œuvre compte 50 apprentis. Faute de place, on refuse des demandes. Dans un concours d'ajustage entre les diverses écoles du département, le Syndicat a obtenu le 1er prix. Depuis un an, les anciens se réunissent tous les quinze jours et on cherche à en faire des apôtres.

Journées missionnaires. — A Juilly auront lieu, les 31 juillet, 1er et 2 août, des « journées » missionnaires. Ces réunions garderont le caractère d'intimité des retraites « intellectuelles ». On y examinera quelques problèmes particulièrement importants ou insuffisamment connus de l'apostolat missionnaire.Assistance médicale en pays de mission et règlementation du travail indigène selon les vues du B.I.T. (ce dernier sujet sera traité par le P. Arnou) feront l'objet du premier jour.Le second sera consacré aux capacités intellectuelles et religieuses des races de couleur (rapporteur P. Charles), particulièrement des populations de l'Afrique du Nord. M. l'abbé Mulla, le P. Teilhard de Chardin, M. Vaussard feront quelques communication s. « Que réservons-nous à l'élite de nos convertis dans leurs pays d'origine, au point de vue civique? Comment leur éducation moderne peut-elle être utilisée dans le monde musulman ? en pays fétichiste ? » (R. P. Aupiais). C'est ce qu'on étudiera le troisième jour.

La nouvelle résidence de Nice. — La nouvelle résidence dédiée au Christ-Roi sera inaugurée le dimanche 6 novembre. Voici son

adresse : Villa Léna, 8, avenue Mirabeau. Elle n'est guère qu'à 7 minutes de la gare. Les PP. iront confesser à Cannes une ou deux fois par semaine, comme de Cannes il venaient le faire à Nice, et y continueront les œuvres entreprises. Les villas Lutetia et Saint-Joseph ne sont pas vendues encore, mais il y a lieu de croire qu'elles trouveront acheteur, l'une et l'autre, au cours de la saison qui commence. Le P. J. Bremond a été chargé par Mgr Ricard de diriger la Section du petit Séminaire diocésain (7e à 4e,45 élèves) établie en ville à Pauliani. Les classes supérieures, actuellement à Laghet, rejoindront dans un avenir assez proche. Mgr ayant manifesté le désir de voir un canoniste à la villa Lina, le P. Choupin y résidera jusqu'au début de février. Quand il ira faire son cours à Fourvière, il sera remplacé à Nice par le P. Gardette.

On apprendra avec plaisir que le Conseil épiscopal s'est prononcé à l'unanimité sur la venue des PP. à Nice. Par une délicate attention de la Providence, le P. Burnichon, qui a tenté en vain de rétablir la résidence de Nice en 1883, a la consolation d'inaugurer la nouvelle maison après 44 ans.

Chine

Quelques statistiques. — 1. L'agence Fides (1), d'après les renseignements déjà reçus, estime les pertes faites par les diverses missions en 1927, à plus de 75 millions de francs. Quand les renseignements seront complets, on peut prévoir 125 millions de francs.

2. La délégation apostolique communique les chiffres suivants :

Conversions : 51.350.

Nombre de chrétiens : 2.427.331.

Augmentation sur l'exercice précédent : 50.177.

Missionnaires étrangers : 1.887.

Prêtres chinois : 1.243.

En tout : 3.150.

(1) L'agence Fides, fondée en avril 1927 par le Conseil supérieur de la Propagation de la Foi, a été chargée d'établir un contact immédiat avec chaque partie du travail de presse et de publicité, en demandant aux missionnaires les articles de presse et en rédigeant toute la matière ainsi préparée.

La Chine, par exemple, aura 75 correspondants, également distribués à partir de la côte jusqu'à l'intérieur des terres. Le Japon aura 12 correspondants, les Indes, 40 ; l'Asie sud-est (y compris la Péninsule de l'Indo-Chine, les Indes néerlandaises et l'Océanie), en aura 45 ; l'Afrique en aura 110 répartis sur tout le continent, de Tanger à Cap Town. Une cinquantaine de correspondants sont dispersés à travers les sections de l'Afrique du Nord, de l'Afrique centrale et de l'Afrique du sud.

Nouvelles scolaires. — 1. *Les écoles en Chine*.— La République Chinoise s'occupe beaucoup de l'enseignement. L'Université de la République a prescrit une enquête sur les écoles religieuses de toute la Chine, afin d'unifier le mouvement des Jeunes dans tout le pays. Ordre a été donné à toutes les grandes écoles officielles de faire enquête dans les écoles de leur ressort.

Dernièrement un délégué du gouverment nationaliste aux examens de l'Aurore disait, dans un discours prononcé au « Shanghai College » : « A présent, notre pays a un nombre limité d'écoles... Si d'un seul coup nous voulions prendre sous notre contrôle et direction toutes les écoles actuellement dirigées par les étrangers, nous nous trouverions dans une impossibilité matérielle pour le faire. Pourquoi ne permettrions-nous pas aux étrangers de continuer à mener ces écoles aussi longtemps qu'ils auront bonne volonté et feront effort pour aider les Chinois à développer leur propre civilisation...Les autorités du gouvernment nationaliste ont établi un plan pour l'enregistrement des écoles privées,dans l'espoir d'établir leur propre politique en matière d'éducation, et finalement de réaliser un système universel et obligatoire ».

2.*L'avenir des écoles chrétiennes en Chine.*(*Catholic press Service* Juillet 1927).—La plupart des hommes d'État dela nouvelle république chinoise sont sortis d'universités protestantes américaines ; tous sesont enthousiasmés pour les idées de liberté et de démocratie, droits de l'homme et émancipation de l'individu. A cela s'ajoutait ces dernières années, l'influence de la propagande communiste et bolchéviste de Moscou.Admettons que le parti de l'ordre prenne le dessus : alors même les missionnaires sont remplis de crainte pour l'avenir des séminaires et collèges catholiques.

Les étudiants chinois qui, dès le début, s'étaient mis à la tête du mouvement rouge, et sont les maîtres de l'opinion publique et de la presse, ont tracé leur nouveau programme de réforme scolaire qui, en partie, est déjà mis à exécution.

La Fédération Nationale des Étudiants a publié, à son dernier congrès, un manifeste où ils demandent, entre autres choses, le monopole gouvernemental pour l'éducation publique, et la fermeture des écoles chrétiennes étrangères ; c'est surtout sur ce dernier point qu'on a insisté.

« Par dessus tout nous exigeons la complète séparation de l'école et de la religion. Aucun chien d'étranger n'a le droit de donner des leçons dans les écoles et d'attaquer les rites traditionnels de la Chine ». La presse appuie cette demande avec zèle. Ils déclarent l'éducation étrangère et religieuse non satisfaite, arriérée, anti-chinoise ; elle fait des chrétiens, mais non des citoyens chinois: elle néglige l'histoire, la littérature et les traditions du Pays. Les élèves des étrangers croient en Jésus-Christ, en Dieu. « Nous, nous ne savons pas ce qu'est Dieu. » Par cette dernière phrase nous reconnaissons claire-

ment les disciples des bolchévistes.N'est il pas arrivé plus d'une fois que des églises ont été épargnées par les Chinois et détruites seulement après l'arrivée des Russes ?

Les étrangers perdront complètement le droit d'enseigner. L'État exercera un contrôle rigoureux pour qu'aucun enseignement religieux ne soit plus donné. La demande de la sécularisation des écoles est appuyée par des considérations historiques, philosophiques et sociales, en partie du plus primitif et du plus banal anticléricalisme : le sombre moyen-âge, le constraste entre la science et la foi, etc. Quelques uns des motifs les plus originaux trahissent nettement leur origine moscovite.

« Nous ne voulons pas du christianisme, parce qu'il est le serviteur du capitalisme et narcotise la classe ouvrière ; parce qu'il enseigne que Dieu a établi la différence entre les riches et les pauvres ; parce qu'il fait croire aux peuples coloniaux que l'arrivée des flottes et armées européennes implique leur plus grand bonheur, comme leur apportant l'évangile, la civilisation et d'autres biens précieux. Les prêtres apparaissent les premiers et derrière eux suivent les cuirassés et les régiments. La prédication de la Bible chez nous dure déjà depuis 80 ans qu'on peut résumer dans ces trois mots : « Fusils, Canons,Dollars ». Il suffit de regarder les écoles dans les provinces où le gouvernement rouge est le maître.

Dans tous les locaux scolaires se trouve un portrait du grand agitateur Sun Yat-sen. Chaque semaine les élèves, doivent, debout, écouter la lecture de son testament, et ils doivent ainsi méditer sur ses principes pendant trois minutes de silence. Ces principes qui sont devenus des dogmes publics sont : Nationalisme, Démocratie, Socialisme. Il est tout naturel que l'enseignement scolaire révolutionnaire soit accompagné par l'agitation habituelle contre le christianisme. A Tch'ang-cha, la demande que toute école chrétienne doive avoir un directeur chinois, a été accordée ; le contrôle étranger a été aboli. Les écoles chrétiennes du Fou-kien ont été obligées d'entrer dans l'association des écoles nationales, un comité d'élèves a été formé (choisi par les élèves)qui a le droit de contrôler l'enseignement et l'administration, bref, un soviet selon le modèle russe. Les élèves des écoles chrétiennes sont aussi obligés de prendre part à toutes les manifestations antireligieuses (!).

Voilà les dangers qui menacent l'apostolat catholique en Chine. Ces lois sont pires que la persécution fanatique, le pillage, le brigandage et même le massacre des... martyrs. Tout cela se passe juste au moment où le Japon commence d'honorer le christianisme, où il est sur le point de donner au Légat Apostolique sa place dans le corps diplomatique de Tokio.

Cependant, nous devons espérer, car l'avenir est entre les mains de Dieu.

3. *L' Université l'Aurore aux familles des Etudiants.* (*Journal des Etudiants*, juin 1927). — « Ces derniers mois, sous la pression des

vénements extérieurs, l'Université l'Aurore a dû,provisoirement, susprendre, les cours de ses différentes facultés.

« Sitôt que Chang-hai aura retrouvé le calme et la paix, l'Université rappellera ses étudiants. L'annonce de la réouverture des cours sera notifiée aux familles. Ainsi vos enfants, à nouveau, pourront achever leurs études ».

Telle est la note que nous avons déjà fait paraître ; nous pensons que vous l'avez déjà vue.

Le récit des événements a été fait plus d'une fois dans les journaux ; cependant des inexactitudes ont été commises. Vous saurez gré, sans nul doute, à l'Aurore, de vous présenter les événements survenus dans leur pleine réalité ; nous le ferons avec la plus entière sincérité et toute la clarté désirable.

Dès l'automne dernier, des agitateurs communistes s'étaient subrepticement glissés dans les rangs de nos étudiants. En apparence, ils venaient suivre les cours ; en réalité leur but était de soulever les étudiants de l'Université.

Vers la fin du mois de décembre, leurs intrigues furent découvertes : des renvois eurent lieu qui s'imposaient. Au retour des vacances, certains chefs, ignorés jusque-là, complotèrent dans l'ombre. Leur audace se manifesta pleinement vers la mi-mars. Alors, ces chefs se groupèrent ostensiblement ; ils allèrent de chambre en chambre, contraignant les étudiants à donner des signatures sur une feuille de papier blanc. Vers le 20 mars, la situation, dans Chang-hai, devenant des plus critiques, les chefs communistes jugèrent l'instant propice à leur dessein d'un complet bouleversement.

Subitement, le 21 mars, vers une h ure et demie de l'après-midi, une véritable insurrection éclate. Des pamphlets sont jetés dans les différents bâtiments de l'Aurore et les cours de récréation.

Deux étudiants expulsés à la fin du précédent semestre : Tai K'o-tch'ang et Tai Tchao-chen, se précipitent dans les maisons des étudiants. Ils viennent donner la main à deux chefs demeurés à l'Aurore : Ma K'o-k'iang et Tchao Pou-koen ; une vingtaine d'étudiants communistes répondent à l'appel des 4 principaux meneurs. Les pétards éclatent, on agite la cloche d'un des bâtiments ; ce sont des cris, des vociférations : à bas l'impérialisme ! On se précipite dans des classes ; on somme les étudiants d'avoir à se réunir : l'exaltation est à son comble. Diverse est alors l'attitude des élèves ; d'aucuns regagnent leur chambre ; d'autres regardent sans dire mot les agitateurs ; certains, par crainte, se laissent entraîner et suivent les meneurs.

Un des surveillants, arrivant en hâte, essaie amicalement de calmer cette effervescence : peine perdue. Bien plus,on se précipite sur lui, ses habits sont déchirés, on va presque jusqu'à lever la main sur lui. A ce moment, Ma K'o-chiang, se donnant comme officier sudiste, crie à tue-tête : « Nous exécutons un ordre : nous devons jeter à bas l'Aurore, cette école catholique, officine de

l'Impérialisme. Nous devons recouvrer le droit de l'éducation et les titres de propriétaires de l'Aurore ; et nous jurons d'aller jusq'au bout de nos revendications ».

Force est alors pour rétablir l'ordre, d'appeler la police de la Concession. Tels furent les événements du 21 mars.

Les agitateurs quittèrent l'École et formèrent une association au dehors. Les autres entendaient garder leur liberté.

Le lendemain, 22 mars, les meneurs recommencèrent leur conciliabule en ville. Puis, vers midi, ils reviennent à l'École. Une foule d'individus leur font escorte. La porte est presque enfoncée. Certains portent l'uniforme militaire. A nouveau,pour prémunir les étudiants sérieux contre toute agression de la part de ces énergumènes, on décide de laisser les cours suspendus.

Tels sont les faits dans leur pleine réalité.Les actes posés par la direction de l'Université n'ont eu qu'un but : maintenir l'ordre et protéger les étudiants sérieux. Fausse est donc de tout point l'allégation, émise par certains journaux, que les étudiants ont été expulsés de leur École.

Avant-hier, grande a été notre surprise en lisant dans des journaux une requête aux autorités locales émanant de l'association des ex-auroriens réfugiée à Ou-song.

Nous avons lieu de croire que ce fait que vous avez envoyé vos fils à l'Aurore, témoigne de la confiance que vous avez à l'égard de l'Université et des maîtres qui y donnent l'enseignement. Toute discussion serait donc superflue. Il suffira de mettre en évidence quelques points.

1) L'enseignement de l'Université l'Aurore a ses branches très distinctes : son programme n'est pas laissé au hasard.

a) D'abord la *faculté de lettres-droit.* Le but de cette faculté est d'aller aussi avant que possible dans la connaissance de la littérature, du droit, de l'économie politique, de l'histoire et de la géographie .

Les professeurs, chinois et européens, sont tous spécialisés dans des diverses branches. L'enseignement du droit est confié à des avocats de Chang-hai ; leur érudition en même temps que leur expérience servent de modèle aux étudiants.

Une bibliothèque assez complète permet aux étudiants de se renseigner sur les questions actuelles et leur donne le moyen d'approfondir ces questions.

b) La *faculté des sciences-mathématiques* a ses laboratoires de physique, chimie et histoire naturelle. Pour l'étude de l'électricité et de l'hydraulique, ontre son installation personnelle, l'Université l'Aurore, grâce à une convention intervenue entre l'Aurore et la Compagnie française d'électricité, fournit aux étudiants le moyen d'approfondir l'enseignement donné à l'école et de se livrer aux applications pratiques.

c) La *faculté de médecine* a également son organisation complète. La salle de dissection, à raison de 2 heures chaque jour, offre aux

étudiants toute facilitéd'acquérir la pratique nécessaire à de futurs chirurgiens. Cette salle de dissection permet un travail ininterrompu ; le nombre des cadavres est tel que bien peu d'Universités disposent d'un pareil nombre : non pas même la faculté de médecine de Paris.

De vrai, il est malaisé de se procurer des cadavres de femmes ; on y a suppléé pourtant :deux hôpitaux ont été ouverts aux étuüiants : l'un, l'hôpital « Saint-Antoine » ; l'autre, l'hôpital « Sainte-Marie ».

Sans doute nous n'avons pas encore tous les perfectionnements nécessaires ; mais nous sommes constamment en voie de progrès et nous avons à cœur de ne pas être inférieurs aux autres Universités.

Mensongère est donc l'assertion que notre faculté de lettres-droit est incomplète, que la faculté de médecine n'offre à ses étudiants aucun cadavre de femme qu'ils puissent disséquer : d'où expérimentation incomplète, et une infériorité marquée en comparaison des facultés similaires instituées dans les autres Universi és. Où donc trouver ici-bas la perfection, même au sein d'une Université ? L'une l'emportera en un point, et sera inférieure en d'autres. Cependant, si l'on se donne la peine d'établir une comparaison entre notre Université et celles qui sont à l'intérieur même du pays,l'Aurore occupe-t-elle donc le dernier rang au point de vue de la formation des sujets qui réclament son enseignement ?

2) — A l'Aurore, le côté religieux et le point de vue études ont une ligne de démarcation très nette. — De vrai, l'Université a été fondée par la Mission catholique ; cependant le but poursuivi par l'Aurore est de donner à la jeunesse de Chine les connaissances nécessaires qui leur permettront d'être des hommes utiles à leur patrie.

A l'Aurore, aucun étudiant non chrétien n'est contraint d'assister ni aux offices ni à l'enseignement religieux. Pleine liberté est laissée à chacun de suivre ses croyances.

Parmi les étudaints, il y a des catholiques, il y a des païens, il y a des protestants, voire des mahométans : tous les étudiants sont traités avec une égale bienveillance.

Au nombre des professeurs, il y a des Chinois et des Européens ; des chrétiens et des non chrétiens.

Les considérations qui dictent le choix des maîtres sont basées sur leur talent et sur leur science ; ni l'origine, ni la question de religion, ni celle d'un parti n'entrent en ligne de compte. Dans les doléances qu'ils apportent, que les étudiants de Ou song se plaignent que les professeurs chinois sont, en majorité des chrétiens : le reproche est singulier, vraiment. Le docteur Song Kouo-ping. professeur à la faculté de médecine, n'est pas un chrétien, ni Mr Kiao-Tsin-tchou, professeur à la faculté de droit, ni Mr Siu-Siang tchou, docteur en droit, professeur à la faculté des lettres-droit ; ni Mr Sié Cheou-tchang, docteur en droit, professeur de littérature chinoise ; ni Mr Ho Tchong-chan, professeur au Cours spécial ; ni Mr Siu Meou-kao, professeur des lettres chinoises.

Quant aux professeurs chrétiens, ils sont également l'objet d'un choix très attentif.

Bref, nous recherchons dans nos professeurs des hommes de science et de vertu, les maîtres devant apporter l'exemple et servir de modèles.

3) — Le devoir de l'élève est d'étudier. Pour réussir dans les diverses branches du savoir humain, une application constante est indispensable. Aux heures de sa jeunesse, par sa formation, l'étudiant se met en mesure d'être plus tard un homme utile.C'est donc en vue de l'intérêt bien entendu de l'étudiant que l'administration de l'Aurore écarte résolument les élèves des discussions politiques et de toute intervention étrangère aux études. Les prospectus de l'Université ont averti par avance les étudiants que ces sortes d'immixtions dans les affaires extérieures ne sauraient être tolérées. En quoi y a-t-il là despotisme? n'est ce pas plutôt préservation toute bienveillante envers les étudiants?

Quant aux associations en vue des études à poursuivre, l'« Académie des sciences morales et politiques » récemment fondée montre que la direction encourage des associations de ce genre.

D'autre part, on le comprend, l'Université ne saurait admettre que les étudiants s'attribuent une part quelconque, ni dans l'administration de l'école, ni dans le choix des maîtres.

Ils n'ont ni les loisirs voulus pour ce faire ; ni la compétence ; l'autorité aurait à en souffrir, et la marche des études. Les pères de famille sanctionneront évidemment la manière de voir des maîtres sans y voir ombre de despotisme.

Enfin, les écoles à Chang-hai, sont en grand nombre. Les étudiants qui ne sont pas satisfaits de l'enseignement reçu à l'Aurore, peuvent s'éloigner à leur gré et choisir toute autre école : L'Aurore n'essaiera pas de les retenir.

En réalité, les attaques dirigées contre l'Université l'Aurore sont bien insignifiantes. Le temps se chargera de tout éclaircir.

Bref, à l'Aurore, le Recteur et les maîtres ne s'inspirent que du dévouement. Il ne regrettent ni le travail ni les fatigues nécessaires dans une pareille œuvre d'éducation ; ni les dépenses considérables qu'elle entraine.

Leur but est de venir en aide aux jeunes Chinois sans qu'il soit nécessaire pour eux de quitter leur pays pour acquérir la formation et les connaissances techniques qu'ils désirent. L'Aurore souhaite ardemment le plus grand bien de la Chine, et avec un plein désintéressement.

Et c'est pourquoi nous vous soumettons les considérations présentes. Vous aurez à cœur de les examiner, nous en sommes certains ».

4. *Les rentrées*— a) en octobre 1927 : *Aurore* 285 étudiants. Cours supérieur 114, dont 4 au cours de Lettres (innovation), 23 au Droit, 31 aux Sciences, 26 au P. C. N. , 30 à la Médecine.

Cours préparatoire : 171.

Collège St-Ignace : 430, dont 276 chrétiens, 164 païens, 86 nouveaux, 99 latinistes.

Seng-Mou- Yeu : *Etoile du Matin* : 350, Pensionnat chrétien 206, Nativité 70.

b) fin février. 1928: Aurore 331. Collège 410 dont 263 chrétiens. École normale 97. Étoile 380. Pensionnat chrétien 222. Nativité 65.

D'un étudiant en Droit (3e année) : Depuis la rentrée de ce semestre les perturbateurs auroriens de Ou-song, en considération de leur petit nombre, sans chef, ne chantèrent plus. L'Aurore est donc en paix et dans la voie du progrès. Le nombre des étudiants atteint, malgré la difficulté des communications, 330, et s'augmente chaque jour davantage. La vie scolaire est harmonieuse : on se sent plus uni, on travaille bien, on regrette le passé et on jure de ne plus recommencer. En un mot, la justice qui était muette depuis si longtemps est alors rétablie. Aussi pourrait-on dire que le résultat de la dernière grève scolaire, absurde et facheuse, provoquée par quelques imbéciles, est plutôt heureux que malheureux.....

Captivité du P . Hugon. — 1. *Lettre du* 11 *Mars* 1928. — Vous serez certainement heureux de connaître les détails de mon aventure parmi les brigands. Vous savez que j'étais venu à Kao-lieou le 13 février, pour faire rentrer au bercail le Song Sien-cheng et le Tcheou Sien-cheng bloqués depuis 4 mois à Soei-ning et Su-tsien. Ma démarche avait réussi, et sur l'assurance que le Song et le Tcheou arriveraient à Tchen-t'eou le 21 fév., j'étais moi-même reparti d'avance le 20, le temps me pressant à cause de mon catéchuménat de Tchou-teng. J'avais décidé de passer par la route du nord, afin de prendre au passage le courrier accumulé depuis plusieurs semaines à Pa-chen-tse.

J'avais fait une heure de route environ, quand je fus interpellé par un groupe de brigands. « Ho'i-la-pa »! Revenez sur vos pas. Il n'y avait qu'à obtempérer. Je les abordai en souriant. « Vous savez bien que je suis le P..... j'ai déjà passé assez souvent par ici ». On inspecte mes affaires, on me fait entrer dans la maison ; là on me fouille, on m'enlève mon Ma-koa-tse, on me soulage des quelques piastres que je portais sur moi, de ma montre et divers autres objets. Là dessus arrive un petit chef et je me figure un instant qu'on va me rendre mes affaires et me laisser partir. Mais non : « Restez-là ». Le soir vers 6 heures, branlebas. Tout le monde se met en route, les chefs à cheval ou à âne, les simples brigands à pied, moi juché sur un tout petit âne que j'avais amené de Kao-lieou. En passant près d'une fosse à purin, voilà mon âne qui glisse sur le sentier, et tombe dans le purée, enfoui jusqu'au ventre ,heureusement j'ai eu le temps de sauter.La malheureuse bête n'arrive pas à sortir de son bain. Il faut l'empoigner par les deux oreilles et la queue pour arriver enfin à l'extraire. Inutile désormais de songer à la monter, et c'est à pied que je continue la route. Après une première halte dans un village pour le repas du soir, nous nous remettons en route, faisons

un coude vers le Nord-Ouest puis rabattons en plein Nord-Est. Ces courses des brigands, la nuit, ne manquent pas de pittoresque. Ils circulent dans ces terres sans wei-tse où ils sont maîtres, et signalent leur arrivée dans leurs villages par un ou deux coups de fusils en l'air.

Après trois heures de route, nous arrêtons pour la nuit. Je couche, comme toujours par la suite, avec quelques brigands qui me servent de geôliers. Cette première nuit ils sont quelque peu tracassiers, et me font relever plusieurs fois, afin d'examiner mes habits de dessous, parmi lesquels, ils font leur choix,me comblant d'ailleurs de vieilles robes chinoises en échange. Quelques instants on m'attache les pouces, mais presque aussitôt un chef me fait libérer. Le 21 au matin, je puis expédier un courrier sur Tcheng -tcheou et Hai-tcheou pour prévenir mes gens et le P. Ministre. Ici commence une existence, qui,comme les peuples heureux,n'a pas d'histoire, touy étant d'une uniformité sans pareille.

Le matin après le réveil, on fait mine de se laver, pas tous lest jours, mais quand ça se trouve. Après cela,le repas du matin, bol de soupe et Kien-ping «galettes»aubeurre de tsai.Puis rien jusqu'au tche-fan du soir pareil au tche-fan du matin. Je reste sur le lit qui constitue mon seul mobilier, n'étant pas autorisé à me promener dans la chambre, d'où vous voyez que j'ai beaucoup paressé en ces jours heureux. Entre temps les gens viennent voir la bête curieuse : il y en a parfois plus de 20 qui regardent bouche bée ou échangent leurs réflexions. On inspecte soigneusement tous mes tong-si, mon bréviaire, mes images, mon chapelet, mes lunettes, que je dois défendre avec énergie contre certaines cupidités.

Après le tche-fan du soir les brigands viennent causer et fumer pendant trois heures et me bourrent les oreilles de yao-yen (racontars).

Le mercredi 22,on me transfère dans une pièce moins inconfortable : au lieu de lit, il n'y a qu'une peu de paille, mais j'y suis plus tranquille, car on ne s'y réunit pas. Le jeudi 23, je reçois la visite du courrier de Hai-tcheou qui m'apporte une lettre du P. Ministre. C'est la seule visite que j'ai été autorisé à recevoir. Le courrier m'annonce que le soir ou le lendemain je vais être délivré. Seulement, aussitôt après son départ, nouveau transfert, dans un village à 1 li du premier. De nouveau chambre assez vaste, avec un lit, mais aussi salle de réunion, où la partie de dominos se prolonge bruyante. passionnée, mêlée de plaisanteriesquejenecomprends pas toutes, il s'en faut, cela jusque bien avant dans la nuit. Sur la natte du lit, nous sommes empilés jusqu'à cinq.

Un soir pendant que j'essaie de m'endormir on amène un pauvre bonhomme qui s'est fait pincer sur la route. Pour lui extorquer quelques piastres, on le suspend une demi-heure par les pouces à une poutre du plafond. Dès qu'il dit un mot on le rosse à grands coups de bâton, de chaises ou de tabourets, sur la tête, dans les jambes,dans les côtés. Finalement quand on lui a fait cracher son

maximum, on le relègue dans un coin de la pièce, les mains liées derrière le dos, les pieds entravés, les yeux bouchés. Mon Dieu que mon lit est donc confortable encore qu'il n'ait ni matelas ni pei-wo.

Samedi 25, coup de théâtre. Les brigands ont décidé de m'intimider. Au coucher du soleil on me ramène au village principal. Grande agitation : tout le monde va, vient, parle à voix basse, me regarde avec pitié. Finalement on me mène passer la nuit dans une écurie. Vers 3 heures du matin un gamin m'apporte le repas des condamnés. Je mange. Au petit jour on roule vers le sud. Après deux lis de marche, on s'arrête au milieu de quelques tombes, on m'attache soigneusement, et on me fait coucher dans un trou recouvert par une planche sur laquelle on pellette un monticule de terre, mais on a eu soin de laisser une petite lucarne dans la planche par où l'air m'arrive.

Songeant qu'après tout l'occasion serait bonne de prendre la fuite, je ronge les cordes qui m'attachent, puis avec ma pipe comme pioche je pratique un trou d'homme par lequel je me glisse en dehors. Hélas ! à quarante mètres de chaque côté de la tombe veille une sentinelle. L'une d'elles a dû entendre du bruit, car une balle rase mon gîte sifflant longuement à mes oreilles. Attendons ce soir. Le soir, au moment où j'allais déguerpir, arrivent les fossoyeurs qui venaient me délivrer. Après tout mieux vaut que je n'aie pas filé. Ce n'est pas le bon procédé avec les brigands. Le lendemain matin lundi 2, un bonhomme armé d'un fusil m'emmène de nouveau à la campagne, et je passe deux jours chez une bonne vieille. Là commence un nouvel essai d'intimidation, il n'est plus question de me fusiller ni même de m'enterrer dans un cercueil à fenêtres, mais de me reléguer au Ho-nan dans la famille d'un chef. Pour commencer à mettre à exécution ce nouveau projet, on me met en route vers l'ouest. Il est vrai qu'on ne fait qu'un li, mais enfin c'est toujours ça. Le soir du mardi 27, je m'installe donc dans ma dernière prison. C'est la plus pittoresque : une petite salle noire et fumeuse, avec tout autour une mince bordure de paille où je couche avec les brigands. Du matin au soir ceux-ci jouent aux dominos ou fument leur pipes. Le soir venu, après une longue causerie, où tout en faisant mine de dormir, j'écoute les yao-yen de la journée, ils se séparent pour gardes de nuit. Deux ou trois fois il y a relève, et chaque fois on brûle un feu de roseaux, ce qui tient la petite pièce très suffisamment chaude, mais la rend étouffante de fumée.

Mes relations avec les brigands ne sont pas mauvaises. S'ils ne me traitent pas avec beaucoup de considération, du moins jamais un geste brutal. Plusieurs fois ils veulent que je leur prêche la doctrine ; mais, pour éviter la dérision, je leur dis que s'ils veulent entendre la doctrine ils n'ont qu'à me renvoyer à mon église et à venir m'y entendre. Une fois ou l'autre pourtant je profite de ce qu'un de mes geôliers, baptisé, sait parfaitement son catéchisme, pour lui poser des questions, et tout se passe respectueusement.

J'ai passé près de dix jours dans ma dernière prison. Le jeudi 8, à 6 heures du soir, le chef, tout à fait mécontent d'avoir à me

relâcher sans aucun profit, me fait savoir que je n'ai qu'à retourner à Kao-lieou. En même temps il me fait reprendre les robes chinoises échangées contre mes vêtements sans me rendre ceux-ci. Je n'ai qu'une salopette et mon pardessus. Je ne puis vraiment songer à faire 20 lis dans le marécage que sont les routes après deux jours de pluie, pour arriver en costume d'été à 9 heures du soir sous les murs de Kao-lieou. Je refuse de partir. Le lendemain 9, le second chef vient me trouver à 9 heures du matin et me met en liberté. Je me mets en route, et le chemin est tel que vraiment je me félicite de n'être pas parti hier soir. Vers midi je suis à Kao-lieou ; les brigands du lieu, qui avaient désapprouvé ma prise, m'attendent à la porte, et me font escorte jusqu'au T'ien-Tchou-tang : ils sont plus de cent. J'ai su depuis que 5 cavaliers étaient partis à ma rencontre et devaient me ramener à cheval. Quelle face ! mais j'aime autant que cela ne se soit pas passé comme cela. D'ailleurs tous ces brigands sont tellement farceurs que je ne me suis senti assuré d'être libre qu'une fois dans la cour du T'ien-Tchou-tang.

Vous voyez que l'expérience a somme toute été fort intéressante. Elle aurait été beaucoup moins longue sans le pillage d'un train à Jiu-tang-tchoang, qui a amené des troupes dans la région et rompu toute espèce de conversations, puis deux journées de pluie. Telle quelle elle ne déplaît point, et tout en prenant les précautions que commande la prudence, je suis prêt à recommencer. Pour le moment je soigne quelques bobos,que je n'ai pas pu surveiller pendant ma captivité et j'espère être de nouveau au travail dans quelques jours. Il ne me reste qu'à remercier ceux qui ont travaillé à ma délivrance, le P. Ministre à Hai-tcheou ; et à Kao-lieou, avec autant d'activité que de discrétion, le P. Rouxin,qui a fini par réussir le premier, ce dont il était tout heureux.

2. *Hai Tcheou*, 28 *mars* 1928. — Il ne faut pas appeler mes brigands des « bruta animalia ».... ça n'est pas poli, et en général avec ces Messieurs nous sommes très polis. Dans l'espèce les miens ne l'ont pas été beaucoup. Du moins n'ont-ils pas usé de voies de fait. Ce que j'ai trouvé de moins agréable, c'est que pendant une huitaine de jours je n'ai eu (comme eux-mêmes) d'autre boisson qu'une épaisse panade. Et rien ne fonctionnait plus.

J'ai donné au Cheo-pao une relation assez longue et véridique. Peut-être la légende l'allongera-t-elle encore un peu? C'est dans l'ordre normal. Vous y verrez qu'il n'y avait pas cercueil, mais une simple fosse, que recouvrait une planche, sur laquelle on avait repelleté la terre.Le tuyau de pipe m'a servi,non à écarter les planches du cercueil, mais à me creuser dans la terre une sortie de terrier. J'ajoute, comme je l'ai dit dans le Che-pao, qu'il y avait à la fosse une lucarne grande comme le creux de la main, et que ces bons brigands n'ont jamais songé à me tuer, mais à me faire passer une mauvaise journée.

Je vous avouerai que je ne souhaite pas beaucoup à mes voisins

de suivre mon exemple. Cela gâche trop le temps. Ainsi chez moi tout était bien en train. Je comptais facilement sur une soixantaine de Catéchumènes jusqu'à Pâques. Mes écoles de garçons étaient en progrès. A cause de cette aventure je n'ai rien pu faire. C'est le Bon Dieu qui l'a permis et je ne m'en fais pas.

Par ailleurs l'expérience est instructive, amusante ; je suis enchanté d'y avoir passé. Mais je persiste à croire qu'un district marche mieux quand le Père est chez lui que quand il villégiature chez ses amis les brigands.

Votre peinture de Shanghai est si effroyable que je crois bien qu'elle m'ôterait l'envie d'y aller si je l'avais. En attendant je repars après demain pour Tchen-t'eou après m'être reposé une bonne semaine ici.

Guérison due à l'invocation du P. Roothaan. — Le P. de Geloes signale la cicatrisation presque instantanée d'une plaie suppurante due à l'invocation du P. Roothaan et à l'application d'une relique. La Congrégation Romaine fait procéder à une enquête canonique.

A Nankin. — 1. *Retour à Nankin.* — Un décret ayant paru interdisant l'occupation de nos maisons, le P. Eug. Beaucé, accompagné du P. Noury,partit de suite pour réoccuper Nankin. A la gare, on ouvrit par précaution une de leurs valises ; sur la route, les gens regardaient étonnés, mais non hostiles. Ayant trouvé la résidence encore occupée, ils dirent la messe à l'école des filles qu'il fallut d'abord nettoyer ; une vingtaine de chrétiens y assistaient, heureux de revoir les Pères. A la résidence tout a été détruit avec rage ; ce qui reste est à démolir ; peut-être pourra-ton conserver l'église. Le P. Beaucé alla ensuite voir le commissaire des affaires étrangères pour essayer d'obtenir que l'école des filles nous reste et y installer un Père pour le ministère paroissial. Il eut aussi l'occasion de donner l'extrême onction à une femme malade, qui avait prié pour ne pas mourir sans le prêtre ; elle le vit avec grande joie, et mourut peu après. En revenant, il passa au collège Ricci, d'où les soldats ont refusé de partir. On le laissa entrer. Le bâtiment des élèves semble intact et sert de magasin. La stèle du P. Ricci est intacte, elle aussi. De là, il se rendit au cimetière pour prier sur la tombe des Pères. Les jours suivants, messe : cinquante chrétiens y assistaient.

2. *L'accord sino-américain pour Nankin.* — D'après le *China Press* (trad. du Journal de Shanghai, 4 et 5 avril) le ministre des États-Unis a conclu un accord avec le gouverment de Nankin au sujet du crime du 24 mars 1927. La Chine se reconnaît responsable et impute le crime aux communistes ; elle promet de veiller à ce que pareils faits ne se renouvellent pas, et « *exprime son profond regret* » ; conformément aux principes du droit international, le

gouvernement nationaliste s'engage à réparer les dommages subis par les personnes ou les biens .... en ce qui concerne les résidents américains de Nankin. Une commission mixte sino-américaine évaluera les dommages ».

De son côté le gouvernement américain, après avoir fait remarquer que le tir de barrage exécuté sur Socony hill était un acte de légitime défense « et que les vaisseaux ne pouvaient agir autrement qu'ils n'ont fait », cependant « déplore profondément que des circonstances dont il n'était pas maître aient rendu nécessaire l'adoption de pareilles mesures pour la protection de ses citoyens à Nankin ». Quant à la révision des traités, le gouvernement américain « a l'espoir que les conditions qui nécessitèrent l'incorporation d'obligations de caractère exceptionnel dans les traités conclus par le passé se soient modifiées de telle sorte qu'il soit opportun de réviser les stipulations des traités qui sont devenus inutiles ou désuets ». Le gouvernement américain espère « qu'un gouvernement chinois sera suffisamment prospère pour être considéré comme représentant le peuple chinois, et exercer une autorité réelle, de façon à pouvoir assurer l'exécution loyale des obligations qui incomberaient à la Chine du fait de la révision des traités ». M. Kellogg, ministre des affaires étrangères, a annoncé au Congrès que le gouvernement américain était prêt à la révision des traités passés avec la Chine, quand il se trouverait en présence d'un gouvernement représentant le peuple chinois, et offrant des garanties de stabilité.

L'Italie, la France, le Japon, préparent de leur côté le règlement de l'affaire de Nankin. M. de Martel, qui devait rentrer en France par Sibérie pour un congé, a reçu ordre de retarder son voyage.

L'attaque du consulat soviétique de Chang-hai. — *Du P. Jacquinot.* — Vous aimeriez savoir au juste ce qui s'est passé le 7 nov. au Consulat Soviétique ; voici quelques détails qui vous intéresseront.

C'était donc le dixième anniversaire de l'établissement du Bolchévisme. Les Blancs se donnèrent tout à leur douleur extérieure, théâtrale ; profonde pourtant et réelle, enfin très Russe. Disons aussi qu'ils complotèrent à cœur joie, comme il sied à des émigrés.

Les Camarades Rouges arrangèrent une réception officielle à l'intérieur de leur Consulat et dépassèrent les bornes par un luxe criard de décorations tirant l'œil : la façade du batiment Soviétique qui donne sur Soochow Creek avait positivement l'air de ruisseler du sang ; éclatante illumination rouge, profusion de drapeaux et de banderolles écarlates ; une énorme étoile sanglante flamboyait, et du côté de Whampoo Rd de longues trainées de lampes descendaient du sinistre drapeau en haut du belvédère jusque dans la rue. Sur le tout un semis d'écussons écartelés du marteau et de la faucille symboliques. C'était une provocation.

Tout le monde avait remarqué que les Blancs si nombreux à Shanghai, quand ils dévalaient du grand pont, par groupes de plus

en plus excités se montaient la tête. Leur rage chauffait à blanc. Vers 10 heures ils amenèrent dans la creek, en face des fenêtres du consulat, un chaland chinois ponté, dégagé de tout appareil ; bien en vue sur les planches, un long cercueil noir avec une simple croix blanche. Comme suivant le corps de la Russie assassinée, deux étranges mannequins : à gauche celui d'un forçat dont les deux mains tendues secouaient des chaînes rompues ; à droite un autre mannequin du même forçat devenu maintenant Commissaire soviétique en frac noir et haut de forme impeccable. Mêlé à la foule, je regardais en passant, quand un russe appartenant à la contre-propagande soviétique me dit en très bon français : « Quel outrage, Monsieur l'abbé, contre notre Consulat ! — Ma foi, Monsieur, lui répondis-je, je suis heureux que vous m'ayez le premier adressé la parole, car vous êtes pour moi une curiosité rare ; vous êtes la première personne qui devant moi ose se dire partisan des Bolchéviques. Voyez, ils ont mis la Russie au tombeau. — Dût le peuple russe être réduit à l'état de tribus errantes dans les steppes glacées, le sacrifice ne sera pas trop grand si nous affranchissons le reste du monde ». Il avait les yeux luisants enfiévrés d'un fanatique : je le quittai en lui répondant seulement : « Oh pour ça, vous pouvez y compter ; c'est une fameuse leçon pour le reste du monde ».

Vers sept heures et demie du soir plusieurs de mes jeunes gens très excités viennent me dire : « On met le Consulat Rouge à sac, allons y » ; je fis tout pour les raisonner : « Cà ne vous regarde pas. Ne faites pas de sottises ». Je dus les accompagner pour les surveiller. Une grosse foule très bruyante, les uns chantant « Bodje Tsara Krany », les autres récitant doucement des prières ; un peu plus loin un gros attroupement lançait des pierres dans les illuminations, éteignait la fête, foulait aux pieds les longues écharpes sanglantes arrachées de la façade. La police trop peu nombreuse était impuissante : les étrangers, du bras écartaient les insignifiants agents chinois, qui,noyés dans les remous,étaient refoulés de côté et restaient ignorés. Il y eut tout à coup une ruée devant la porte, et quelques minutes après, ils refluaient. De violentes détonations, des coups de feu secs, et nous aperçumes des gens qui tombaient en grand nombre. Les Blancs n'avaient pas d'armes et ne tiraient pas. De derrière les colonnes du vestibule des filles mêlées au personnel du consulat tiraient à bout portant ; je sus ce détail plus tard d'un des blessés à l'hôpital. Il y en eut un tué raide et il ne fut rendu que plus tard.

Les forces de police arrivaient commençant à barrer la rue. J'avais réussi à retenir mes jeunes gens dans une encognure, j'allai donc voir les blessés qu'on transportait à l'hôpital, où le docteur me demanda de rester. J'y passai la nuit.

J'ai vu en tout onze blessés, mais il y en eut au moins une vingtaine je crois, la plupart légèrement touchés. Le pope russe n'arrivait pas, je donnai l'extrême onction à deux qui sur la table d'opé-

ration semblaient sur le point d'expirer : des balles dans la tête, le cou, et rien de plus bas que la poitrine, prouvent que les Rouges tiraient pour tuer. Deux sont à peu près condamnés, et deux autres en grand danger.

Une statue du P. Lefèvre dans un temple païen. — (*de l'Agence Fides*). — Le tremblement de terre de Kansu, en 1927, a complètement détruit un vestige historique du catholicisme en Chine. C'est le temple païen de Liangchow, dans lequel les chinois avaient placé un missionnaire catholique parmi leurs dieux.

La statue d'un prêtre européen, en habits sacerdotaux, assis, et de grandeur naturelle, se trouvait dans une salle séparée du temple. Le P. Bernhardt Hucklenbruch, S. V. D. , a découvert dans un manuscrit que possède la famille catholique de Liang-chow que la chrétienté exista au Kansu depuis 300 ans. L'on voit que les premiers chrétiens furent convertis par le P. Lefèvre qui parcourut la grande voie commerciale qui s'étend sur des centaines de milles.

Il fit une impression si profonde sur l'esprit des païens qu'après sa mort ils le firent mettre parmi leurs dieux.

Maintenant que cette statue a disparu, la description, qu'en donne le P. Hucklenbruch a une grande valeur documentaire. « L'hiver dernier, quand je visitai le temple, la statue peinte était en très mauvais état. Le manipule, la ceinture, l'expression européenne était encore reconnaissables. Au dire de mon domestique,il y avait jadis deux autres statues plus petites, habillées en acolyte et posées de chaque côté de la grande. Je demandai aux chrétiens du voisinage s'ils étaient sûrs que la statue représentât le P. Lefèvre. Il me fut répondu qu'en qualité de chrétiens ils n'avaient jamais mis le pied dans le temple, leur religion le leur défendant comme péché grave, mais que tous les païens le croyaient fermement ». Le P. Lefèvre, originaire d'Avignon, mourut en 1659.

Le Père Berglio. — Un document tiré des archives du Vatican, relatif aux funérailles du Père Berglio, Jésuite, vient d'être publié récemment. Comme son grand prédécesseur le P. Matthieu Ricci, le P. Berglio avait été tenu en haute estime par l'empereur de Chine et les lettrés de la cour. Quand il fut sur le point de mourir, l'empereur, selon la coutume, lui fit dire qu'on ferait des funérailles d'État en son honneur et il lui demandait en même temps quels étaient les rites chinois qu'il fallait omettre par déférence pour la foi chrétienne. Cette requête montre à quel point la Compagnie fut cruellement calomniée, lorsque plus tard on l'accusa de tolérer les coutumes païennes chez les convertis.

Les funérailles furent conduites en grandes pompes, avec escorte militaire. Pendant la procession on porta un portrait sur soie du erêtre défunt exécuté par le peintre de la Cour. Ce portrait est pncore conservé à peine défraîchi.

Ces débuts d'apostolat si pleins de promesses furent malheureusement contrariés par suite de circonstances variées et plusieurs persécutions suivirent.

(*Letters and Notices*, avril 1928).

Décorations.—1. Le 31 octobre, à midi,dans le salon du consulat, en présence du R. P. Supérieur, des RR. PP. Haouisée, Lefebvre, Noury, Jacquinot, des procureurs français, de représentants des banques et des grandes firmes françaises et de nombreux officiers (marine, coloniale, garde), l'amiral Stotz a conféré la Croix de la légion d'honneur au *R. P. Verdier*, Supérieur de Nankin, et à M. François Schwyzer, vice-président du Conseil municipal, et chef de la police spéciale française.

Après la remise des décorations, M. E. Naggiar, consul-général a prononcé le discours suivant :

« Le télégramme n'annonçant que vous étiez décoré de la Légion-d'Honneur m'est arrivé par une de ces merveilleuses matinées d'automne où il semble que le Ciel et la Terre s'associent dans un effort d'apaisement pour n'apporter que de bonnes nouvelles.Celle de votre nomination n'a surpris aucun de ceux qui vous ont vu à l'œuvre, à Changhai et à Nankin, et qui savent avec quelle sage ardeur vous vous donnez tout entier à la tâche. Voilà, je crois, bientôt vingt ans, Père Verdier, que vous travaillez à répandre le bon grain sur une terre qui a toujours été insatiable de sacrifices. Ceux qu'elle a réclamés au printemps dernier, et dont les traces sont encore visibles, laisseront dans nos cœurs un souvenir vivant et douloureux. Ils n'ont pas été seulement cruels pour la Mission du Kiangnan qui y a perdu, avec deux de ses meilleurs Missionnaires, les Pères Dugout et Vanara, le résultat d'un labeur auquel le Gouvernement Français s'était associé dans les conditions que vous savez. Ils ont profondément ému la communauté française qui se sent étroitement solidaire de tous ses membres, surtout de ceux qui, comme vous et vos confrères, représentent ici une tradition séculaire de zèle,de culture, de science et de charité française. En vous donnant la Croix, qui est celle du courage militaire et du dévouement civique, le Gouvernement de la République a voulu honorer en vous, et dans la Mission du Kiangnan, tout ce que votre personne et celle de vos confrères ont ajouté à ces grandes traditions dans une des périodes les plus dangereusement troublées qu'ait traversées le Vicariat Apostolique auquel vous appartenez ». Le Consul a rendu ensuite hommage à l'œuvre accomplie par M. Schwyzer à Changhai.

Le R. P. Verdier a répondu en rappelant le souvenir des deux martyrs qui, du ciel où ils ont reçu leur récompense, doivent sourire à cette fête . Il a reporté l'honneur qu'il reçoit sur tous ses frères qui, à l'heure actuelle, combattent et souffrent au Kiangnan.

2. *Le P. Licent*, Directeur de l'école de Tientsin, vient d'être décoré de la Légion d'honneur pour l'œuvre d'éducation et de science qu'il a accomplie en Chine.

Les travaux scientifiques. — 1. *Le Musée Hoangho Paiho en* 1927 d'après « La Politique de Pékin » (15 janv. 1928). — Les PP. Licent et Teilhard de Chardin ont fait un voyage de 3 mois en Mongolie Orientale. Partis de Kingtcheou, sur le Pékin-Moukden, ils ont marché, par l'O. de Hata, vers l'Est du Talainoor, puis sont revenus par Jehol et la fôret des Tongling, à P'angchan. Malgré le danger des bandes armées ou des troupes débandées, ils ont pu faire du bon travail : une compagnie de 20 chasseurs, qui formaient l'escorte, ont abattu maints oiseaux, traqué cerfs, blaireaux et chevreuils. Découverte de nombreuses stations néolithiques et d'un cimetière aenéolithique tout à fait typique. Visite de toutes les mines du Kaiping, qui a procuré une abondante moisson de fossiles.

Au Laboratoire, le P. Seys, Scheutiste, a achevé l'étude des 2800 oiseaux du Musée. — On a rangé 400 boites d'insectes. Des spécialistes étudient soit sur place, soit sur échantillons envoyés, les coléoptères, mousses, hépatiques. Le P. Teilhard a emporté à Paris 8 caisses de fossiles, qu'il étudiera lui-même, et de roches, qu'étudie le Prof. Lacroix, du Museum. — Le Dr. Bleck, de Pékin a reconnu parmi les fossiles l'Homo Neanderthalensis. — Le P. Licent a achevé le triage de plus de 4000 échantillons de minéralogie, pétrologie, paléontologie déjà installés dans les vitrines du Musée public, qui sera ouvert en avril prochain et comprendra aussi (pour commencer) une collection d'ethnologie, d'insectes, d'oiseaux, des essences ligneuses, le tout provenant uniquement du N. de la Chine, de la Mongolie et du Thibet, et recueilli en 14 années de voyages, sur plus de 35.000 kil. d'itinéraires. —

Paraîtront prochainement deux mémoires du P. Teilhard (qui compte rester à Paris jusqu'en octobre 1928) sur les Faunes fossiles des Ordos Mérid. et du Sang kanho, et une étude paléontologique de M. Boule et M. l'abbé Breuil. — Nombreux visiteurs de marque : prof., membres et associés d'institutions scientif. de Chine France, Japon, Danemark, Sven Hedin, un envoyé du *Temps*.— Un agrandissement du Musée encombré va devenir urgent.

2. Du *P. Teilhard de Chardin*, 20 juillet 1927 : « Comme une autre fois déjà (il y a presque un an exactement), je vous écris d'une auberge chinoise, où nous retient une pluie persistante. Nous nous trouvons à deux jours au Nord de Jehol (ville lamaïque fameuse, située au Nord de Péking), et sommes sur le chemin du retour. Car voici plus de deux mois que nous courons de nouveau les routes chinoises... Cette fois-ci, nous avons visité la seule région qui fût abordable et tranquille : la Mongolie orientale, dans sa partie évangélisée par les PP. belges de Scheut. Le P. Licent se promettait de riches récoltes botaniques et zoologiques dans le haut massif sauvage qui forme bastion à l'angle Sud-Est de Gobi, — et comme ce pays était pratiquement inconnu des géologues, je suis résolu, faute de mieux, à l'accompagner. Finalement, je suis satisfait de mes récoltes et de mes observations, qui complèt en

celles de 1924. Presque pas de fossiles, malheureusement,mais beaucoup de roches... je rapporte les éléments d'un bonne coupe géologique de 500 kilomètres environ : un mémoire de plus, que je voudrais bien avoir mis sur pied dans un an.

Voyage accompli, jusqu'ici, dans de bonnes conditions. Pas mal de petits bandits, mais inoffensifs pour des Européens armés. Au voisinage de Gobi, le pays est assez peu sûr, à cause des soldats errants ou débandés qui fréquentent cette contrée mal surveillée. Une bande de chrétiens armés et montés s'est chargée de nous escorter dans cette zone. Dans ces conditions, nous avons pu vaquer paisiblement, le P. Licent et moi, à nos travaux respectifs, dans un pays austère, mais pittoresque... J'imagine être rentré à Tientsin dans les premiers jours d'août, et j'espère arriver à faire mes préparatifs de manière à m'embarquer au début de septembre... »

Le consul général et la Mission. — *M. Emile Naggiar*, Consul-général à Changhai, promu ministre plénipotentiaire et souschef de division (affaires d'Extrême-Orient) au ministère des affaires étrangères, a quitté Changhai le 14 janvier. Son départ a été l'occasion de nombreuses manifestations de sympathie. On a remarqué entre toutes celles de la délégation des résidents chinois de la concession. M. Naggiar avait accepté l'invitation du R. P. Supérieur de la mission à un déjeuner d'adieu offert à Zi-Ka-wei le 5 janvier. Etaient présents les RR. PP. Supérieurs, Haouisée Henry, Lefebvre, Noury, Allain, Chevalier, le lieutenant Merlin commandant la défense de Zi-Ka-wei, MM. Baudez, Fiori, Willoquet et Bousquet. «Le R.P. Beaucé a saisi cette occasion pour exprimer à M. Le Consul général les remerciements de la mission, pour la protection constante qu'il a pu heureusement apporter aux œuvres et aux personnes des missionnaires, pendant la période troublée 1927. Le Consul général s'est montré très sensible à ce témoignage venant de la part de nos missionnaires, dont il connait de longue date le dévouement, et l'activité si remarquable dans tous les domaines. Rappelant les grands sacrifices subis par eux, notamment en mars 1927, il a donné à nouveau aux Pères de la mission assurance de son concours personnel le plus étendu, pour les aider à maintenir, conformément à une tradition plus que séculaire, leurs œuvres d'éducation et de bienfaisance». (*Journal de Shanghai*, 12 janvier).

Hors de France et de Chine

Angleterre. — *La cause des martyrs Anglais.*— C'est en 1874, sous la présidence du Cardinal Manning, que la cause des martyrs anglais fut examinée par la juridiction de l'Ordinaire. Des 360

cas présentés, 316 furent reconnus et leur cause formellement introduite. La cause des 44 autres, qui pour la plupart étaient morts dans leur prison et non sur l'échafaud, fut ajournée en vue d'établir des preuves plus évidentes de leur martyre. Alors eut lieu une subdivision ultérieure : 54 martyrs, nombre élevé plus tard à 63, furent reconnus comme ayant été équivalemment béatifiés par l'acte de Grégoire XIII qui autorisait des représentations de leur martyre dans la chapelle du collège Anglais à Rome. Ce sont nos *Beati*, ainsi que nous les appelons aujourd'hui : Campion, Briant, More, Fisher et les autres. Quant au 253 autres martyrs, ils furent, à l'exception d'un seul, généralement reçus comme « Vénérables ». Cette exception unique est le Bienheureux Oliver Plunket, béatifié par Benoit XV en 1920. En un sens, nous pouvons le considérer comme un martyr anglais, car c'est à Londres qu'il fut torturé et nous savons bien qu'aucun jury irlandais ne l'eût condamné.

Depuis ces trois dernières années, les travaux préalables à l'introduction de la cause de ces « Vénérables serviteurs de Dieu » ont avancé à grands pas. Le P. Morris, s. j., et son collaborateur le P. J. H. Pollen étaient vice-postulateurs, et ils ont reçu une contribution intelligente et zélée de nombreux membres des autres Ordres Religieux et du Clergé séculier. Si bien qu'en juin 1925, le Cardinal Bourne recevait mandat de Rome pour constituer une Commission spéciale avec pouvoir d'appeler les témoins, de les interroger et de constituer un dossier sur lequel la Sacrée Congrégation des Rites aurait à statuer. Cette Commission spéciale est connue : elle avait pour Président le cardinal, et pour assesseurs, Mgr Butt, le Rd Abbé Butler, le Rd Abbé Smith, les PP. P. E. Ryan, French Keogh, McKee, Stebbing et McCarthy. Le P. McGrath, franciscain et le P. O'Hanlon, dominicain, faisaient office d'« avocat du diable ». Le P. C. Newdigate, s. j., était vice-postulateur et c'est sur lui que retomba tout le poids de l'énorme travail nécessité par la recherche des témoins, les préparatifs des 84 sessions qui furent tenus et les autres multiples charges qui incombent au secrétaire d'une commission.

En dépit de maladies et de morts, tout le travail fut achevé en trois ans, et le chancelier de l'archidiocèse put porter à Rome les dossiers de preuves qui devaient être déposés devant la sus-dite Congrégation.

Personne ne peut dire ce que sera le résultat, mais on espère que l'année de grâce — pour l'Angleterre — 1929, centenaire de l'émancipation catholique, verra la béatification des martyrs dont le sang a été répandu pour l'Angleterre.

Voici les noms des 26 Jésuites martyrs :

Tyburn : Ven. Southwell, Filcock, Page, T. Garnet, Holland, Corby, Morse, Wright, Ireland, Whitbread, Harcourt, Fenwick, Gavan, Turner.

London : Vén. Owen, Mico, Bedingfeld.

Lancashire. : Vén. Middleton, Arrowsmith.

Yorkshire. : Vén. Walpole, Cansfield.
Midlands. : Vén. Oldcorne, Ahsley, Cornelius.
Wales : Vén. Evans, Lewis.

La cause du B. Oliver Plunket a été examinée séparément. L'épiscopat écossais a décidé de faire de même pour celle du V. John Ogilvie. Le P. C. Cooksey, s. j., a été nommé vice-postulateur et il y a tout lieu d'espérer que nous verrons à cette procédure une rapide et heureuse conclusion.

Autriche. — *Congrès marial.* — A Innsbruck, en notre convictus « Canisius » (Province d'Autriche), et avant tout grâce au zèle du P. Georges Harasser, deux cent trente directeurs de congrégations sont venus d'Autriche, d'Allemagne et des régions voisines pour traiter entre eux, du 16 au 19 août, sous la présidence de Monseigneur Sigismond Waitz, administrateur apostolique d'Innsbruck. des moyens de rendre leur apostolat de jour en jour plus fructueux (1).

(*Memorabilia S. J.*, Nov. 1927).

Belgique. — 1. *Semaines de Missiologie.*— *a*) La 5e Semaine de Missiologie s'est ouverte à Louvain au collège Saint-Pierre, le 10 août 1927, en présence de S. Ex. le Nonce Apostolique Mgr. Micara. Autour de S. Ex. on remarquait Mgr Robichez, évêque de Trincomalie et administrateur de Galle ; Mgr de Boeck, C. I. C. M., Vicaire Apostolique de Nouvel-Anvers ; Mgr Callewaert, des Pères du St-Esprit ; le R. Dom Nève O. S. B., abbé de Lophem ; Mgr de Trannoy, prélat de Sa Sainteté, les abbés Bajerowicz et Kowalsciz, délégués du cardinal-primat de Pologne, etc.

Bref, plus de 550 participants se rattachant à 55 organismes, dont 42 ordres ou congrég. missionnaires, représentant 23 nationalités.

S. E. le Cardinal Van Roey fit parvenir une lettre exprimant le regret de ne pouvoir apporter lui-même sa bénédiction aux congressistes. Le 3me jour parvint un télégramme du St Siège : « Sa Sainteté forme vœux heureux succès semaine missiologie — remercie hommage filial — envoie de cœur missionnaires et travaux bénédiction apostolique.— Card. Gasparri ».

L'utilité non seulement des travaux mais des échanges de vue dont ces quatre journées d'étude sont l'occasion, fut encore unanimement reconnue, et il faut en remercier les organisateurs et continuateurs, le P. Charles et le P. Meulenyzer, etc. Les comptes-rendus des séances ont paru dans les journaux. Les rapports ont paru en volume au mois d'octobre, au Lessianum. Le sujet traité dans cette session et qui sert de titre au volume est : *Les Elites en pays de Mission.*

---

(1) Voir en tête du présent volume la lettre adressée à cette occasion par le Card. Gasparri à Mgr Waitz.

b) La 6e Semaine se tiendra à Louvain comme les précédentes les 10, 11, 12 et 13 août 1928. Les rapports graviteront, cette année, autour de cette idée : *L'âme des peuples à évangéliser.* Dès la première Semaine, en effet, les missionnaires se sont aperçus que la grosse question qui se posait à l'heure actuelle était celle de l'adaptation, c'est-à-dire de la présentation de l'Evangile d'une manière séduisante ou au moins accessible pour la mentalité des différentes civilisations païennes. On ne présente pas le catholicisme à un professeur d'Université, féru de Kantisme, comme on le présenterait à une femme au tempérament mystique. Or, entre le Japonais rationalisant et l'Indien obsédé par le Divin, la différence est plus grande encore. De là, l'étude, cette année, de l'âme des peuples à évangéliser : l'âme des primitifs, celle des peuples bouddhistes et confucianistes,celle des peuples de l'Inde, celle des 250 millions de musulmans.

Rappelons que la Semaine de Missiologie, fondée en 1923, a pour but, non pas évidemment de donner des directives aux différentes Missions, mais de fournir aux missionnaires l'occasion de mettre en commun, pour les systématiser, leurs expériences personnelles. Elle rassemble donc des matériaux pour la science missiologique. Cette initiative reçut dès le début une réponse enthousiaste qui s'affirma toujours plus complète : aussi la cinquième semaine de Missiologie réunit-elle cinq cent cinquante participants représentant soixante organismes missionnaires qui appartenaient à vingt-trois nationalités différentes. C'est que les missionnaires se rendent compte, de plus en plus, de la profonde vérité de ces paroles, prononcées par S. S. Pie XI, à l'ouverture de l'Exposition vaticane, en 1924 : « Tous les héroïsmes et tous les sacrifices qui accompagnent l'action missionnaire ne suffisent pas s'ils demeurent exclusivement empiriques... Il est nécessaire d'avoir l'aide de la science qui viendra éclairer,indiquer les routes les plus directes et suggérer les moyens les plus adaptés ».

Si la Semaine de Missiologie qui s'est toujours tenue à Louvain travaille à l'élaboration de cette science et non à son enseignement, celui-ci est donné pourtant dans notre ville universitaire catholique mais par d'autres organismes. En 1925, en effet, la Compagnie de Jésus a créé dans son Collège Théologique de Louvain une chaire de missiologie où des spécialistes comme le R. P. Charles et le R. P. Monnens, titulaires de cette chaire, et les RR. PP. Janssens, Levie, Creusen et d'autres exposent depuis trois ans les principes théologiques de l'action missionnaire, l'état actuel et l'histoire des Missions, le droit canon en pays de Mission, la méthodologie des Missions, etc. devant une centaine d'auditeurs, futurs missionnaires.

D'autre part, cette année même— grâce à la générosité du Baron Descamps, l'Université de Louvain a inauguré une chaire d'Histoire des Missions dans laquelle le R. P. Charles et M. G. Goyau ont exposé *La concurrence protestante* et *Le Renouveau missionnaire sous le Pontificat de Grégoire XVI.*

Ces quelques renseignements sur l'enseignement missiologique donné à Louvain seraient incomplets si l'on n'y ajoutait les conférences du mercredi de l'AUCAM,qui réunissent tous les quinze jours quelque deux cents étudiants et étudiantes auxquels le R. P.Charles fait un cours de missiologie adapté au but que poursuivent les membres de cette association.

(*Revue des Missions Belges*)

2. *Extrait d'un compte rendu des oeuvres et des ministères de la Compagnie en Belgique, au cours de l'année* 1927. — a) Vocations dans nos Collèges : Sur 435 rhétoriciens, 77 vocations, dont 46 pour la Compagnie, 20 pour le clergé séculier, 11 pour d'autres Instituts religieux. Il convient d'ajouter à ces chiffres 10 vocations de deux rhétoriques précédentes et 5 d'autres classes : donc 92 vocations. Nos collèges ont donné au clergé séculier 25 vocations ; les Instituts épiscopaux en donnent 3 à la Compagnie.

b) Missions étrangères : La Province compte 1453 membres, dont 362 en mission, donc le quart environ (24.9 °[o]). Elle a 765 prêtres, dont 234 en mission : donc assez près du tiers (30,6 °[o]).

Au début de 1927, les 29 provinces de la Compagnie comptaient 2305 misssionnaires : la Province belge figurait dans ce chiffre pour plus du septième (15,5 °[o]) alors que le rapport des membres de la Province à ceux de la Compagnie était d'un quatorzième environ (7.1 °[o]).

c) Œuvres : A la demande de Mgr Picard et sur les instances du R. P. Vice Provincial, le P. Lebacqz (collège N. D. Tournai) a accepté de servir d'agent de liaison entre le J. E. C. (Jeunesse estudiantine catholique, section de l'A. C. J. B.) et les collèges de la Compagnie.

Les dirigeants de l'A. C. J. B. se rendant compte des progrès à réaliser voudraient imprimer à la J. E. C. un caractère plus autonome,mieux adapté à la jeunesse catholique estudiantine, et font appel à la collaboration de Nôtres. Le but de ce mouvement J.C. E. rappelons-le en un mot, est de donner aux élèves le sens de leurs responsabilités sociales catholiques et de les mettre en contact avec le groupement général du pays. Pour atteindre ce but il faut :

1.Que dans tous nos collèges existe un ou plusieurs cercles d'études conçus dans le sens A. C. J. B. : commentaire de l'Évangile, échanges de vues, échappées sur les grandes idées sociales catholiques qu'un jeune homme ne peut ignorer au sortir du collège. Nous disons : un cercle d'études, ou une organisation semblable (comme au Collège St-Michel à Bruxelles).

2. Que nos élèves participent, autant que possible, aux réunions plus générales et aux manifestations d'A. C. J. B. Il est à souhaiter que dans ces circonstances là du moins,ils portent l'insigne d'acéjibiste.

3.Que tous les élèves acéjibistes du pays aient leur organe propre. C'est ce point délicat et difficile qui est surtout à l'étude en ce mo-

ment. Dans la pensée de Mgr Picard c'est le « Blé qui lève » qui doit devenir cet organe. Il s'agit non pas de le refondre complètement, mais de le transformer progressivement, pour lui faire perdre son caractère trop enfantin, en sorte qu'il soit adapté aux collégiens, environ depuis la 5e jusqu'à la 2e. A remarquer a) que la carte d'affiliation à l'A. C. J. B. donnera droit à l'abonnement du Blé ; b) que la rédaction du Blé saurait gré aux Collèges qui voudraient bien lui envoyer de temps en temps (tous les trois mois, par exemple) quelque court compte-rendu de leur activité au point de vue A. C. J. B. ; c) que le Blé sera accueillant pour des articles estudiantins intéressants et bien faits, ce qui sera pour nos élèves, un attrait de plus au journal ; d) qu'il convient que, dans nos collèges, on fasse de la propagande pour le *Blé qui lève*.

Le P. Lebacqz recevra avec reconnaissance, de la part des Nôtres, qui s'intéressent au grand mouvement de jeunesse catholique belge, suggestions, conseils et collaboration.

Sous le nom de *l'Aide aux Missions*, le P. Chausay a fondé, il y aura bientôt trois ans, une « Ligue » de bienfaiteurs de nos Missions. La cotisation proposée est très modeste : 1 fr. Aussi elle ne rebute personne et est au contraire souvent l'occasion d'une grande générosité spontanée. La ligue compte déjà plus de 80.000 adhérents.

Brésil. — 1. *Conférences du R. P. de la Brière.*— Un auditeur brésilien écrivait à *La Croix* :

Invité par S. G. Mgr Sebastiao Leme à profiter de ses vacances pour venir encourager le mouvement catholique qui se dessine à Rio parmi des intellectuels, le savant professeur de droit international à la Faculté catholique de Paris a su rapidement conquérir la renommée de l'un des premiers conférenciers français qui ait jamais visité le sol brésilien. Le fameux écrivain Affonso Celso le mettant en parallèle avec ces derniers, depuis Clemenceau, Anatole France, jusqu'à Gaffre et Mgr Baudrillart,ne craignait pas de dire que le P. Yves de la Brière, réunissait à un haut degré toutes les qualités de clarté, de geste, de science et d'élocution réunies dans ses prédécesseurs ; et il en profitait pour célébrer bien haut la culture humaniste et supérieure de la France si justement appelée « le cerveau des nations latines ».

Ce qui ajoutait à la fascinante sympathie exercée par le savant Jésuite, c'est qu'il est un spécialiste en droit international, et qu'il est l'un des principaux membres de l'Association de Juristes catholiques qui travaille parallèlement à Genève, à côté de la Ligue des Nations ; or, faire des conférences au Brésil sur le droit international, c'est évoquer immédiatement le souvenir du plus grand Brésilien des temps modernes, le famaux Ruy Barbosa, lequel à La Haye avait été célébré par Wickam Stead comme le plus savant internationaliste des juristes de la Conférence de la paix. Pour les auditoires brésiliens, le savant professeur à l'Institut catholique de Paris représentait un continuateur de l'œuvre de Ruy Barbosa,

l'enthousiaste partisan des accords internationaux, qui a obligé son gouvernement à intervenir dans la grande guerre auprès des alliés, au nom de la signature du Brésil posée aux conventions de La Haye contre les violateurs de ces mêmes décisions.

La nouvelle Ligue des Nations a été, il est vrai, fort ingrate pour notre pays en lui refusant un siège permanent, ne fût-ce que pour représenter le continent américain tant que les États-Unis ne veulent pas faire partie de la Ligue, alors que tous les autres continents ont au moins un représentant permanent ! Et, néanmoins, le P. de la Brière demande une certaine indulgence pour ce pauvre organisme international. Malgré son inexpérience, il faut espérer qu'il s'amendra, et il faut lui savoir gré du bien réel qu'il a déjà fait dans l'ordre positif et utile de la coopération internationale, comme de ses efforts continus pour modérer les excès de chauvinisme intempestif de certaines nations et pour amener tous les pays du monde à imiter le Brésil dans cette loi organique de sa Constitution par laquelle il s'oblige à ne pas recourir à la guerre sans avoir épuisé tous les moyens de conciliation.

2. *Une initiative des Jésuites.* — Un correspondant de *La Croix* à Rio de Janeiro, C. Ribeiro, écrivait le 20 mai 1928 :

« L'emprise protestante sévit surtout dans le nord du Brésil où l'absence de vocations religieuses et de missionnaires se fait malheureusement fort sentir.

» Pour réagir contre cet état lamentable, les Pères Jésuites portugais, parmi lesquels 7 ou 8 Français, après avoir fondé deux collèges prospères à Bahia et à Pernambuco, ont résolu d'ouvrir un Séminaire pour former des missionnaires de leur Ordre et renouveler, si possible, es exploits des anciens Jésuites brésiliens. C'est à Baturité, dans le Céara, l'un des États qui a le mieux conservé sa foi et la vigueur de sa race, qu'ils sont allés s'établir, et le Séminaire, quoique inachevé, a déjà eu son inauguration au milieu de l'enthousiasme populaire. Malheureusement, cette initiative se heurte à un manque de ressources désolant, si l'on considère les millions de dollars que les protestants reçoivent des États-Unis. Ces familles nombreuses du Céara, dont les enfants dépassent souvent la quinzaine, et presque toujours la dizaine, seraient heureuses d'offrir un ou plusieurs fils à Dieu pour aider au maintien de la foi dans le Brésil, mais le manque de ressources oblige le plus souvent le supérieur des Jésuites à fermer les portes de son Séminaire, car il ne peut accepter qu'un nombre insignifiant de candidats gratuits.

Si par hasard, ces lignes venaient à tomber sous les yeux de quelque ami du Brésil, ou d'un catholique des États-Unis, qui veuille et soit en mesure de réparer une parcelle du mal causé par ses compatriotes protestants à ce beau pays du Brésil, je l'assure que l'œuvre du Séminaire pour missionnaires de Baturité recevra avec plaisir la moindre obole, surtout son Père spirituel, le P. Paulin Vieilledent, S. J., français authentique de la Lozère, dont je suis l'ami enthousiaste et dont je me fais l'humble porte-voix.

Canada. — 1. *Les Bienheureux Martyrs.* — La dévotion aux Bx Martyrs Canadiens se répand de plus en plus, grâce aux journaux à sensation. Il y a quelques semaines, le *Star* de Toronto publia le récit de trois miracles obtenus à St-Hyacinthe. Le *Citizen* copia le *Star* de Toronto, et ensuite le *Star* de Montréal envoya un représentant à St. Hyacinthe et afficha en première page la photographie des trois miraculés, encadrée par le récit de leur guérison. La *Presse* et la *Patrie* de Montréal,firent alors de la réclame, à leur manière. Depuis cette publicité, on écrit de tous les points du Canada et des États Unis pour demander au P. Dugas et au *Messager Canadien* des prières et des objets de piété. Les lettres Emissoriales sont parties de Rome en avril et le procès canonique des miracles aura lieu bientôt à St. Hyacinthe, et à Chatham. Le P. T. Hudon, vice postulateur de la cause, en prépare activement les pièces. Le R. P. Provincial s'est lui-même rendu à Rome pour hâter la marche de cette affaire.

Voici un miracle des plus éclatants, et qui servira à la cause de la canonisation :

Léo-Paul Brodeur, né le 3 janvier 1921 jouit d'une bonne santé jusqu'au début de septembre 1924. A cette époque,il fut saisi d'une grosse fièvre, accompagnée de violentes douleurs par tout le corps, surtout à la tête et aux jambes. Aussitôt paralysie complète des membres inférieurs. Après cessation de la fièvre, qui dura dix-sept jours, Léo-Paul ne pouvait pas même se traîner.

En août 1925, Mme Brodeur écrit au Fr. André. Elle recommande Léo-Paul à ses prières, paie la célébration d'une messe à l'Oratoire Saint-Joseph et exprime le regret de ne pouvoir y conduire son enfant. Le Fr. André répond que ce voyage n'est pas nécessaire. Il envoie des médailles de saint Joseph et suggère de faire une neuvaine en famille. A la fin de la neuvaine, Léo-Paul assis dans un fauteuil, dit à son père : « Je vais vous trouver ». Il se lève et marche mais.... avec toutes les difficultés du monde : les bras étendus et en traînant péniblement la jambe droite qui demeure complètement paralysée.

Depuis lors, il n'a marché que les pieds complètement tournés en dehors, la jambe inerte droite, le pied droit renversé sur la cheville extérieure et les bras étendus pour garder l'équilibre et se donner de l'élan. Il appelait la grâce de saint Joseph, une grâce croche. Tous ses pénibles efforts ne l'empêchaient pas de tomber très souvent et de se blesser. Cette démarche anormale occasionna un calus au bas de la cheville droite et une proéminence de la tête du tibia au genou droit. Mme Brodeur constata plus d'une fois que Léo-Paul avait la jambe froide et que, même au lit, ses pieds étaient incapables de garder la position verticale et retombaient en dehors.

Le 16 juillet 1927, le P. Dugas, S. J., venu à Saint-Paulin pour y prêcher la dévotion aux bienheureux Martyrs jésuites du Canada, se trouvait au presbytère. Léo-Paul, s'y rend accompagné de son petit frère Réal, âgé de huit ans, et de sa petite sœur Agathe, âgée de neuf ans, qui le soutenaient par les bras.

En présence de M. le chanoine Laflèche et de M. le vicaire Rousseau, le Père redresse la jambe et le pied de l'enfant, lui fait prier les Bienheureux, lui applique la relique et après quelques invocations lui demande de lever le pied droit. Il répond : « Je ne suis pas capable ». Le Père lui donne la relique en lui disant : « Demande toi-même aux Bienheureux de te guérir tout de suite ». Léo-Paul prend la relique et l'applique successivement à son genou et à son pied droit en invoquant les Martyrs. A l'instant tous les témoins entendent un craquement dans le genou. Le Père redemande à l'enfant de remuer le pied droit. Il le remue aussitôt. Le Père recule de quelques pas et lui commande : « Viens me trouver en marchant les pieds droits ».—Nouveau craquement dans le genou. Les jambes et les pieds droits, l'enfant se dirige vers le Père. Puis il revint du presbytère sans soutien,à la grande admiration des voisins qui ne l'avaient jamais vu marcher comme cela.

Au retour à la maison, la maman s'empresse de constater la disparition de la proéminence du tibia au genou droit. En revenant de l'ouvrage, M. Brodeur est tout surpris de voir son petit garçon marcher droit et fait la même constatation que sa femme.

Depuis, les muscles se développent, le pied et la jambe renforcissent et Léo-Paul branle de moins en moins les épaules en marchant.

2. *L'Immaculée Conception* (Montréal). — (Lettre du P. Jombart, de la Prov. Champagne). La propriété (scolasticat et paroisse) occupe un carré entre 4 rues (environ 8 hectares). Maison en fer à cheval ; extérieur style usine, intérieur très commode et régulier. Au sous-sol, cuisine,lingerie, innombrables salles de bains et de douches ; au rez-de-chaussée, les PP. ; au 1er, les théologiens ; au 2e, les philosophes. A une extrémité, l'église de la paroisse (la plus importante de Montréal : 20.000 hab. ,dont 16.000 communiants ; aux fêtes , on distribue parfois 9.000 comm.) ; à l'autre extrémité, notre chapelle domestique, qui sert aussi pour des congrégations ou associations de jeunes gens. Du même côté une imprimerie,dirigée par un Frère qui a jusqu'à 50 ouvriers : elle imprime les Messagers, le Bulletin paroissial, etc. ...—Les locaux de la bibliothèque sont récents bien organisés contre l'incendie : rayons à portée de la main, planchers de marbre blanc. — En classe les scolastiques sont sages comme des images. Un notaire a été autorirsé à assister à mes cours de droit canon ainsi que deux séminaristes. Chaque auditeur a sa petite table carrée.

La plupart des PP. sont allés en Europe,surtout en France,pour leurs études ou leur 3e an. Ils avouent avec le sourire que ce séjour fut pour la plupart un rude expériment : ils mouraient de faim, et surtout de froid, souffrant de cette humidité et obscurité qui contraste si fort avec le clair soleil du Canada (voilé parfois, mais beaucoup plus rarement, par une tempête de neige). Ici toute la maison est chauffée : le calorifère mange 3 tonnes par jour. Quand on veut aller à l'air, on se couvre chaudement la tête : les scolastiques

mettent une casquette ou un béret, ou un bonnet de laine ou un capuchon.

3. *Nouveaux collèges.* — On a inauguré à Montréal les bâtiments d'un nouveau collège qui ouvrira ses portes en septembre 1928. Il pourra contenir 500 pensionnaires. Ainsi la Compagnie se voit en possession, à Montréal de quatre collèges, le Collegium Maximum compris. De plus nous avons obtenu cette année de pouvoir élever un *Petit Séminaire* pour les vocations futures dans notre paroisse de l'Immaculée Conception. Ce petit séminaire a ouvert ses portes à 25 jeunes aspirants, qui suivent le cours régulier des études supérieures sous la direction d'un maître expérimenté dans les vocations apostoliques. On se propose de grossir ce nombre chaque année, en choisissant des enfants dans nos écoles paroissiales et ainsi le recrutement du noviciat sera considérablement augmenté .

Etats-Unis.— 1. *Don à la Compagnie.* — Un don de £ 50.000 a été fait par un ami de la Compagnie en vue de la fondation d'un collège à Phœnix dans l'Arizona. La Compagnie fut chassée de cette région en 1767, et même après le rétablissement, elle n'y fut jamais reconnue publiquement jusqu'à ce jour. Cependant deux membres de la mission de Californie, alors attachés à la province de Turin, les Pères Nesea et Bosco, passèrent par là et s'y établirent pour deux ans. Nous croyons savoir que le Collège sera construit par l'État, puis ensuite donné à la province de Californie.

2. *Nouveau troisième an.* — En la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, 1927, une nouvelle maison de la Compagnie a été ouverte à Port-Townsend, Washington, destinée aux tertiaires de la Province de Californie. Le R. P. Jos. M. Piet, Provincial, (frère du P. Piet, de la Prov. de France, missionnaire en Chine), célébra la première messe dans la chapelle domestique. La communauté compte actuellement quarante Pères et quatre Frères.

3. *Inondations du Mississipi.* — Les inondations du Mississipi ont sérieusement affecté nos résidences de Augusta et de Galveston, sauf le noviciat du Grand Coteau qui, situé sur une hauteur, et donc à l'abri de tout danger, constitua un superbe refuge pour les malheureux riverains. Ces nouveaux -venus firent de la besogne pour tous. Le Père ministre était devenu, disait-on, le « chairman of the local cattle board » (président du comité chargé d'assurer le sauvetage du bétail) ; et il dut veiller à ce que l'on prît soin du bétail, des mulets, parqués dans notre propriété et dans les champs près du couvent du Sacré-Cœur. Quelques juvénistes, cowboys de circonstance, se chargèrent eux-mêmes de conduire les bêtes aux champs et de les en ramener, et firent si bien que les cowboys du Texas, recrutés par Mr Hoover, furent totalement inutiles dans ce secteur. Les terrains de jeu des deux côtés de

la maison furent sacrifiés, l'un aux vaches, l'autres aux mulets et aux chevaux. Les lawn-tennis durent abandonner leur nouveau gazon à leurs ébats et piétinements joyeux.

(*Letters and Notices*, janv. 1928)

4. *Le P. Joseph Cataldo* (1). — En avril dernier, à Spokane, on a célébré par cinq jours de fête le soixante-quinzième anniversaire de vie religieuse du P. Joseph Cataldo, de la Compagnie de Jésus, et le quatre-vingt onzième de sa naissance.

Le P. Cataldo avait été, en un sens, un des fondateurs de Spokane, et la ville lui a rendu hommage dans une grande assemblée tenue en son honneur au Théâtre Américain. A cette réunion, M. Edward Ryan, député d'Etat des Chevaliers de Colomb, offrit au vénérable jubilaire une dotation de $ 250.000 pour l'Université de Gonzague, fondée par le P. Cataldo.

Le même jour des télégrammes de félicitations étaient adressés par le Saint Père, le Président Coolidge, de nombreux ecclésiastiques distingués et autres personnages éminents. L'un des orateurs était un vieillard de quatre-vingt-trois ans, Indien de la tribu des Flathead, descendant d'un nomade Iroquois, qui avait pressé le P. Cataldo d'évangéliser les Indiens de l'ouest du Mississipi, dès les premiers jours de sa mission. L'évêque de Spokane parla en faveur des sectes non catholiques de la ville.

Le P. Cataldo lui -même impressionna vivement un auditoire de quinze cents personnes, par le récit de sa vie aventureuse.

Né à Terrasini, en Sicile, il fut ordonnné à Liége en 1852.

A son arrivée en Amérique, le P. Cataldo poursuivit ses études au collège des Jésuites à Boston. C'est là que les médecins diagnostiquèrent une phtisie incurable. Peu de temps après cette condamnation, le P. Cataldo accompagnait dans l'Ouest le P. Félix Sopranis, premier visiteur général des Jésuites.

En 1865, il partit de San Francisco pour la mission de Cœur d'Alène. Vers la fin de septembre 1866, le Père fut envoyé chez les Spokanes. Là, il fut l'objet d'un chaleureux accueil,et on le supplia de rester. Mais le Père avait ordre de retourner à la Vieille Mission avant les premières tempêtes de neige qui bloquent les routes. De retour à la vieille Mission, le Père plaida si bien la cause des Indiens que quelques jours plus tard, il était envoyé de nouveau chez les Spo-kanes.

En 1867, le P. Cataldo est envoyé à Lewiston pour évangéliser les Nez Percés. Ceux-ci le surnommèrent « Kaoushin », c'est-à-dire « jambe brisée », parce que le Père s'était cassé la jambe dans une chute de cheval. La conversion des Nez Percés fut rapide. Les chefs d'armée, envoyés chez les Indiens, ne manquaient pas d'in-

(1) C'est le P. Cataldo qui, dans une visite qu'il fit jadis à Jersey, avait attiré aux Montagnes Rocheuses le P. Georges de la Motte.

viter le Père ou d'autres missionnaires quand ils convoquaient les tribus pour les conférences. Pendant soixante-trois ans,le Père se dépensa dans ses missions indiennes du Nord-Ouest. Il fut un des principaux artisans de la fondation de Spokane, quand en 1881, il acheta un terrain pour fonder l'Université de Gonzague. En dépit des offres séduisantes de Cheney, ville voisine et rivale, qui proposait terrain libre et secours pécuniaire, le P. Cataldo, ayant foi en l'avenir de Spokane,se décida en faveur de celle-ci pour la fondation de son Université.

La veille de la fête anniversaire, une grand'messe pontificale fut célébrée par l'évêque de Spokane assisté de trois autres prélats. Le jour même le P. Cataldo célébra solennellement la messe.

Hélas, moins de trois semaines après les fêtes de son jubilé, le P. Cataldo mourait.... Il y avait plus de soixante ans que les médecins l'avaient déclaré irrémédiablement perdu.

Avant de quitter ce vieux missionnaire cueillons dans *La Croix* du 12 juillet 1928 cette anecdote que lui raconte un de ses correspondants des États-Unis, sous le titre : *Une lampe d'autel donnée par des francs-maçons* :

« Cette lampe brûle maintenant nuit et jour devant l'autel de l'église de Cœur-d'Alène, village situé dans l'Idaho, province du Nord-Ouest-Américain.

Le don en fut fait dans les curieuses circonstances suivantes.

Il y a de cela de nombreuses années, des prospecteurs étaient à la recherche, dans les montagnes de cette région, alors complètement isolée, de mines d'argent qu'on disait s'y trouver et être riches en métal. L'un de ces aventuriers découvrit un filon de galène (combinaison de plomb et d'argent). Il avertit quelques amis qu'il avait à Portland (Orégon). Mais lorsqu'il revint à leur tête pour les conduire vers sa trouvaille, il lui fut impossible d'en localiser l'emplacement exact.

Furieux de ce qu'ils appelaient une tromperie, les compagnons du malheureux prospecteur, habitués à se faire justice eux-mêmes dans ces territoires éloignés de tout centre civilisé, décidèrent de pendre l'infortuné. Or, un Père Jésuite, missionnaire dans ces parages, le P. Joseph Cataldo (qui est mort le 9 avril dernier, après soixante-quinze ans de vie religieuse), eut vent de ce sinistre projet et, avec l'aide de ses Indiens catholiques, parvint, à la veille de l'exécution, à faire échapper le prisonnier. Les mineurs, informés bientôt de la fuite de leur victime et de la part qu'avait prise le P.Cataldo à sa libération, s'emparèrent du missionnaire et le menacèrent de le pendre à la place de leur camarade. Heureusement, il se trouvait parmi eux un Irlandais catholique qui intervint en faveur du prêtre et sut faire entendre raison à la colère de ses compagnons.

» Quelques mois plus tard, le P. Cataldo s'en vint à Portland, afin d'acheter une lampe d'autel pour l'église de sa mission. Alors qu'il passait à travers une rue de la ville, un habitant, inconnu de

lui, s'approcha et lui demanda s'il n'était pas le missionnaire de Cœur-d'Alène. Sur sa réponse affirmative, son interlocuteur lui dit que l'homme qu'il avait sauvé de la mort était un franc-maçon et que ce dernier avait exposé à ses « frères » comment le Père l'avait providentiellement secouru. En reconnaissance pour ce que le religieux avait fait pour l'un d'eux, les maçons de Portland désiraient faire à leur tour quelque chose pour lui ou pour sa mission. Le Jésuite les remercia de leur bonne intention, mais répondit qu'il n'avait besoin de rien. Cependant, les francs-maçons n'acceptèrent pas cette défaite, et, s'étant informés des raisons qui motivaient la présence à Portland, du P. Cataldo, ils lui firent porter la lampe qu'il était venu acheter.Et depuis lors, elle brille dans le sanctuaire du Cœur-d'Alène, tandis qu'une inscription relate, sur ses flancs,sa provenance qui est certainement unique au monde.

5. *Nouvelle attribution de missions.*— 1°) Le Père Général a transféré toute la mission de Philippine, Luzon et Mindanao de la Province d'Aragon à celle de Maryland New- York. Le Père James Carlin est nommé supérieur de toute la mission. Les Jésuites espagnols et ceux de la Nouvelle Angleterre qui sont maintenant aux Philippines y resteront définitivement à moins qu'ils n'obtiennent un changement du Père Général. Sa Paternité désire que la province de Nouvelle Angleterre pourvoie au besoin de missionnaires pendant quelque temps ; et elle décide que les missionnaires resteront là à moins que leur santé ne nécessite un changement.

2°) Le contrôle de la mission des Jésuites de la Jamaïque doit passer de la Province Maryland New- York à la Province de Nouvelle Angleterre.

Le Père Joseph N. Dinand, Recteur du Collège de Sainte Croix, Worcester, Mass., a été nommé évêque titulaire de Selinus, et désigné comme vicaire apostolique de la Jamaïque.

Le Père Dinand était à la Jamaïque en 1905 et y demeura jusqu'à l'époque du grand tremblement de terre de janvier 1907. La résidence des Jésuites échappa aux violentes secousses, de sorte que les Pères épargnés purent donner aux malheureuses victimes leurs secours spirituels et matériels. Il quitta la Jamaïque pour le Collège de Sainte Croix dont il fut le recteur pendant deux périodes consécutives.

6. *Tucson honore le Père Kino.* — On a dressé des plans pour l'érection à Tucson, dans l'Arizona,d'un monument de $ 10.000 en l'honneur du Père Eusèbe François Kino, S. J., qui évangélisa l'Arizona méridional et le Sonora. Le comité a décidé qu'avant de quêter le moindre secours financier, il s'attacherait à faire connaître et aimer le P. Kino. Le P. Kino naquit de parents italiens en Autriche, en 1645. Après de brillantes études à Ingolstadt, on lui offrit la chaire de mathématiques à l'Université Royale de Bavière. Il repoussa cette offre et voua sa vie aux missions. Arrivé au Mexique

en 1681, il partit deux ans plus tard, comme supérieur des missions, avec une expédition chargée de coloniser la Californie. Mais la Providence le réservait aux états d'Arizona et de Sonora. Le P. Kino arriva dans ces pays en 1687. Durant les 24 années de son apostolat, il baptisa 48.000 Indiens, les groupa dans les missions et leur construisit des chapelles. Le P. Kino mourut en 1711.

7. *Un second « trésor des Jésuites »*. — Récemment, des Anglais sont partis pour la Bolivie, afin d'y fouiller le sol en un droit où les Jésuites, au XVII siècle, auraient enfoui d'immenses richesses.

Involontairement, on ne peut s'empêcher de songer au coup du trésor à l'Espagnol. Ces histoires ont toujours alléché les nigauds.

Voici qu'aujourd'hui, on annonce encore, de New- York, le départ d'une expédition pour l'île Pinaki, dont le sol recèlerait aussi un trésor ayant appartenu également aux Jésuites.

S'il faut en croire la légende, ce dernier trésor serait celui des Jésuites du Pérou. Expulsés de ce pays, les Pères avaient emporté leurs richesses sur un navire et cinglaient vers l'Europe. Mais l'équipage, ayant appris de quelle nature était le chargement, assassina les infortunés Jésuites, s'empara du trésor et alla le cacher dans une petite île déserte de l'archipel des Tuamotou, située à 624 milles marins de Tahiti, l'île Pénaki...

La légende est déjà ancienne. Plusieurs fois, des Américains sont allés voir à Pinaki et n'ont rien trouvé..

D'autres iront encore. La crédulité humaine est insondable.

(*La Croix*, 19 avril, 1928).

8. *Vocations à la Compagnie*. —« Pourquoi les États-Unis donnent ils tant de vocations à la Compagnie ? » Sous ce titre le Père Francis Burke a publié dans « *Acies ordinata* », édit. anglaise, un article qu'ont reproduit « *The Woodstock Letters* », juin 1928, et que le Bulletin des Provinces de Germanie, *Aus der Provinz*, de juillet a traduit en allemand. Nous croyons devoir intéresser nos lecteurs français en leur donnant à notre tour une traduction de ce travail :

« Ce qui suit est emprunté à des sources diverses.Tout d'abord ce sont les communications reçues d'hommes qui ont été les instruments de Dieu pour faire aboutir maintes vocations ; puis les relations personnelles avec beaucoup de très jeunes membres de la Compagnie ; enfin, l'expérience que j'ai pu acquérir moi-même dans mes rapports avec les congréganistes et les élèves d'un collège de la Province de Maryland - New- York. — Je parlerai avant tout des facteurs humains de la vocation ; mais il reste évidemment bien entendu que dans cette œuvre l'élément divin de la grâce est supposé le principal.

I. Causes Générales. — L'abondance des vocations sacerdotales et religieuses aux ÉtatsUnis semble due à trois causes : *a*) l'Église qui, il n'y a pas longtemps encore était aux États-Unis comme en pays de mission, y a entrepris maintenant, à son tour, de grandes

œuvres missionnaires qui se sont merveilleusement développées et ont suscité de multiples vocations.

b) De plus, la pratique de la communion fréquente en usage de plus en plus dans les écoles primaires, dans les collèges, maintenue dans la suite par des œuvres paroissiales,et la dévotion populaire aux « Neuf Premiers Vendredi » contribue, efficacement au développement des vocations.

c) C'est un fait encore, qu'aux États-Unis une solide tradition religieuse fleurit parmi les jeunes gens et les hommes. Cette foi vivante est le résultat de l'effort tout particulier que mit le clergé à promouvoir de nombreuses œuvres d'hommes, dont on s'occupe activement. Il faut tenir compte aussi des qualités séduisantes que les hommes ont reconnues chez leurs prêtres : le courage, l'indépendance politique, un équilibre dans le jugement, une promptitude à s'adapter aux situations nouvelles, un don de sympathie et même un sens de l'humour qu'ils regardent comme autant de traits proprement virils. Ils ont été touchés de la piété et du zèle de leurs prêtres.

II. Causes spéciales concernant la Compagnie — Ce qui précède touche le développement des vocations en général, mais n'explique pas pleinement la prospérité de la Compagnie. Lorsque nous en venons à chercher pourquoi la Compagnie a un recrutement si riche,nous sommes devant cette évidence : pratiquement toutes les vocations naissent dans nos collèges et dans nos universités. Il est bien peu de Jésuites des Provinces Maryland-New- York et Nouvelle-Angleterre qui n'aient été, à une époque ou à une autre, élèves de nos collèges. On ne saurait trop insister sur ce point, car si les provinces américaines perdaient leurs écoles et n'avaient que la ressource des missions et des retraites pour découvrir des candidats, il serait difficile de dire à quel niveau leur nombre tomberait.

La plupart des hommes qui suivent les missions ou les retraites ont déjà leur situation faite. Ceux au contraire dont la vie est riche encore de mille possibilités et libre pour les grandes décisions se trouvent dans les classes et chapelles de nos collèges.

Une grosse question se pose. Il y a ailleurs aussi beaucoup de collèges, et pourtant les vocations ne s'y multiplient pas dans la même proportion. Qu'y a-t-il,dans l'organisation de nos écoles ou dans nos méthodes qui puisse rendre compte de cette différence ?

1° *Qualités de la jeunesse Américaine.* — Un mot d'abord de nos étudiants.Quelle que soit l'opinion que l'on ait de l'américain,nous dirons que la jeunesse américaine possède plusieurs vertus naturelles voisines de l'idéal ignatien : proche descendant du *pionnier* son ancêtre, le jeune américain, est aventureux et ambitieux et, toute proportion gardée, tient du jeune François Xavier, que S. Ignace jugeait si apte aux grandes entreprises. A la vérité, grâce à la neuvaine de la grâce et à la Croisade Missionnaire des étudiants catholiques, St. François-Xavier a bien vite été adopté comme un patron national.

Le jeune américain est capable d'une grande fidélité parce que capable d'une grande générosité à laquelle le porte tout naturellement son mépris inné de l'égoïsme et de la paresse.

Sans parler de l'influence de la communion fréquente, gardienne de la pureté, celle-ci est rendue moins difficile à nos jeunes gens,tous fervents du sport et habitués dès l'enfance à discipliner le corps par les jeux.

Ceux qui ne sont pas de nos provinces reconnaîtront facilement danscequi vient d'être dit le caractère de nos jeunes.Mais ils souriront peut-être si nous ajoutons que le jeune américain est naturellement humble, et obéissant. Il a pourtant, nous osons le dire, ces deux vertus profondément enracinées en lui. Après la lâcheté, le défaut qu'idéteste le plus, c'est la pose. Dans bien des cas, nous devons travailler longuement pour aider le candidat à surmonter son manque ds confiance en lui-même. Pour constater combien l'obéissance de nojeunes est sincère, spontanée et généreuse, il ne faut pas tant examiner leurs rapports avec leurs parents que leurs relations avec nous. Personne ne le niera, le jeune homme américain, est fréquemment insouciant, négligent dans ses études ; il se moque gentiment de ce qui ne lui plaît pas : mais jamais chez lui une révolte déclarée contre la volonté d'un supérieur. Au contraire, il désire se soumettre à nos conseils en bien des choses qui dépassent notre compétence, et souvent si nous voulions prononcer le mot décisif, des candidats encore plus nombreux se présenteraient aux portes du noviciat. Cette docilité se montre spécialement dans les questions intellectuelles ; il est des éducateurs catholiques qui la trouvent exagérée, tout en reconnaissant qu'elle est l'appui naturel de la foi, toujours conservée intacte chez nous.

2° *Méthodes des Nôtres.* — L'abondace des vocations à la, Compagnie s'explique aussi par nos méthodes d'éducation. Dans le collège des jésuites américains,le maintien de la discipline est confié à un seul prêtre ou scolastique. Les autres régents qui vivent avec les enfants, sont professeurs ; ainsi, connaissant ses élèves par les confidences de la conversation et du jeu, le professeur, en classe, pourra leur donner une formation plus en harmonie avec leur caractère. Par suite jamais l'élève ne nous classe en deux catégories, également désagréables : surveillants qui ne lui apprennent rien, professeurs qui ne le connaissent pas. Respect et amour s'unissent.

Ici, faisons une remarque générale. Les scolastiques perçoivent une vocation en formation plus facilement que les prêtres, parce que, dans les questions qui ne sont pas du ressort de la confession, l'élève en mal de confidences s'adressera de préférence à un scolastique. Le prêtre, chez nous, est entouré d'une telle vénération qu'encausant avec lui le jeune homme se gardera de dire ces mille bagatelles qui révèlent si bien le fond d'une âme. Au contraire, il s'entretiendra librement avec le scolastique, comme avec un ami respecté et sympathique... — Il faudrait aussi parler de nos manières de

faire dans nos rapports avec les élèves.Elles sont multiples ; ausi ne dirons-nous rapidement que ce que nous essayons d'éviter. Nous évitons par-dessus tout les allures soupçonneuses et nous tenons à ce que les enfants voient que nous avons bonne opinion d'eux. Nous évitons aussi d'employer certains procédés rudes pour faire observer la discipline. Etc...

3°. *Qualités des Nôtres qui attirent.*— Sur cette question, les élèves s'expriment volontiers. Ce qui leur plaît chez nous, c'est une piété virile, se montrant également dans la prière et le travail, une dose peu commune de patience et de domination de soi, un jugement qui n'est pas ignorant des conditions de vie autres que la nôtre, des coutumes de vie qui s'harmonisent avec leur idéal naturel.C'est pour cela qu'ils nous aiment et se rassemblent autour de nous. La plupart de nos élèves restent bons catholiques et plus d'un qui se sentirait parfois sans force reprend courage pour suivre l'appel de Dieu et entrer chez nous. »

Hongrie. — *Le tribunal de Budapest condamne un diffamateur des Jésuites.* — Il y a six mois environ, un journaliste hongrois, l'avocat Désider Polonyi déclarait publiquement que les Jésuites tenaient pour un principe essentiel que « la fin justifie les moyens ». Mgr Julius Czapik, directeur de la revue *Magyar Kultura*, somma Polonyi de prouver son assertion, et, comme celui-ci évitait de répondre, déclara que Polonyi était un calomniateur. Le journaliste répondit enfin : il intenta un procès en diffamation.

Durant plusieurs semaines, cette affaire suscita un vif intérêt, Polonyi réédita des accusations vingt fois réfutées : probabilisme, restriction mentale, tyrannicide, empoisonnement de Clément XIV, etc. Mgr Czapik pria le tribunal de s'en rapporter au recteur de l'Université de l'État à Budapest qui désignerait deux experts. Mieux que des juges, des savants pouvaient arbitrer cette question historique et religieuse. Le tribunal accepta cette proposition et autorisa le plaignant à choisir, lui aussi, deux experts. Le recteur de l'Univerité désigna le Dr Alois Volkenberg, professeur de morale, et le Dr Antoine Andrassy, professeur d'histoire. Polonyi, de son côté, recourut à l'ancien prédicateur luthérien Louis Simonides et à l'ancien prédicateur calviniste Eugène Zovanyi, tous les deux libres penseurs et révoqués par leur confession pour avoir nié la divinité du Christ. Polonyi avait pour avocat l'avocat juif Rustem Vambéry, social démocrate.

L'audition des experts demanda cinq séances ; le tribunal prononça le 16 février le jugement suivant :

« Au nom de l'État hongrois :

« La Cour royale déclare le Dr Julius Czapik innocent de l'accusation portée contre lui en vertu de la loi sur la diffamation par la presse et elle condamne le plaignant Dr Désider Polonyi à verser dans les quinze jours 1000 pengoes (4 300 francs) à l'accusé pour

les frais et 100 pengoes (430 francs) à la direction de la *Magyar Kultura* ».

Ce jugement fut accueilli par les applaudissements. Le président imposa le silence et lut les attendus.

Le tribunal se demanda d'abord si la phrase « la fin justifie les moyens », appliquée à une personne ou à une Société, peut être une calomnie. Il répondit affirmativement : c'est, en effet, accuser cette personne ou cette Société de ne pas s'inquiéter de l'honnêteté ou de la malhonnêteté des moyens, pourvu que cela serve ses intérêts. Cette accusation lancée contre les Jésuites les déshonore, et, s'ils la méritaient, ils encourraient le mépris du public.

L'ont-ils méritée ? Les deux partis se mirent d'accord sur ce fait que jamais l'Ordre des Jésuites n'avait écrit le principe en question. La défense ajouta que jamais les Jésuites ne l'avaient soutenu d'une manière détournée, tandis que les plaignants tentaient de prouver le contraire. C'est à Mgr Julius Czapik et à ses experts que le tribunal donna raison ; ceux-ci ont fait preuve d'une profonde connaissance de la question, tandis que les anciens prédicateurs luthérien et calviniste Simonides et Zovanyi manifestaient une science beaucoup moins étendue ; d'ailleurs, ils avaient attaqué l'Église catholique autant que les Jésuites.

De plus, la science du plaignant Dr Polonyi était loin d'égaler celle du Dr Julius Czapik et il a avoué n'avoir sérieusement étudié la question qu'à la veille du procès.

En outre, les plaignants n'ont choisi, parmi les milliers de livres des Jésuites, que de rares volumes et encore n'en donnèrent-ils que des passages tronqués, mal traduits ou détournés de leur sens comme la preuve en fut faite à plusieurs reprises. Les plaignants manifestèrent leur ignorance complète de la Règle des Jésuites qu'ils attaquaient. D'ailleurs, une grande partie des savants protestants rejettent eux-mêmes comme des calomnies et des inventions les accusations portées par le Dr Polonyi.

« On ne saurait, ajoutent les attendus, accepter le procédé des plaignants qui consiste à ne pas considérer les circonstances de temps, à présenter des textes détachés, mal traduits ou mal compris, et à porter le tout sans scrupule ni critique devant le public, sans trop se demander si ces affirmations sont sérieuses, fondées, vraies et indiscutables. Ce procédé est à stigmatiser parce qu'il a pour but de lancer dans le public, contre les Jésuites, une foule d'accusations injustifiées.

« Le tribunal croit devoir établir que les accusations ne répondent pas à la vérité. Le principe en question n'est pas un principe des Jésuites. L'accusation contraire portée contre les Jésuites est une calomnie et celui qui la lance est un calomniateur.

« Le plaignant a donc calomnié et c'est à juste titre que l'accusé l'a traité de calomniateur... »

(*la Croix*, 7 mars 1928).

Hollande.— Le Collège S[t] Jean Berchmans, scolasticat de philosophie, sera transporté de Oudenbosch à Nimègue. On espère inaugurer le nouveau collège le 1[er] janvier 1929. Un terrain destiné à la maison de campagne se trouve à 50 minutes de distance. L'ancienne maison d'études passera aux Pères de la S[te] Famille. Ils y établiront leur philosophat et leur théologat.

Indes. — 1. *Accord entre Rome et le Portugal au sujet de l'archevêché de Bombay. Le P. Joachim Lima successeur de Mgr Goodier.* — Comme successeur de Mgr. Goodier, s. j., le saint Père a nommé archevêque de Bombay le P. Joachim Lima, supérieur de la Mission Belgaum, Goa, Inde. Un accord a été signé entre le Saint-Siège et le Portugal pour protéger les droits des Portugais catholiques et le diocèse de Goa a été agrandi. Par une nouvelle décision, le siège de Bombay, sera occupé alternativement par des évêques de nationalité anglaise et portugaise.

Le journal catholique anglais,*The Universe*, du 11 mai 1928, fait ressortir l'importance de cette mesure :

« Le nouvel arrangement entre le Saint Siège et le Portugal au sujet des affaires de l'Inde est de la plus haute importance. Par le nouvel accord au sujet des diocèses de Goa, Cochin, Meliapur, Macao, et Damâo, le Saint Siège consultera les évêques de la province ecclésiastique et parmi les noms qui lui seront présentés par ceux-ci, il choisira un candidat qu'il présentera à Lisbonne. S'il n'y a pas de difficulté d'ordre politique, Lisbonne demandera au Saint-Siège de le reconnaître.

Autrefois, lorsqu'un de ces sièges devenait vacant, les autres évêques présentaient trois candidats au gouvernement Portugais qui en choisissait un parmi eux,dont le nom était envoyé au Saint Siège pour sa nomination. Ce choix constituait l'ancien et très discuté privilège « Padroado », ou « Droit de patronage du Portugal ».

Pour les Anglais l'intérêt de ce nouveau concordat porte sur les décisions concernant l'archevêché de Goa, puisque les parties de son diocèse suffragant de Damâo, qui sont en territoire anglais seront rattachées à Bombay, dont l'archevêque sera, alternativement, Anglais et Portugais.

La décision du Saint Siège mettra fin à un état de choses qui a été pendant 350 ans une cause de désaccords et de malaises constants. Lorsque les grands pionniers du Portugal, conduits par Vasco de Gama, eurent jeté aux Indes les fondations d'un vaste et puissant empire, les souverains portugais, en retour de la protection qu'ils accordaient aux Missions, reçurent du Saint-Siège un droit de « Patronage » dans les affaires ecclésiastiques. Après que l'Empire Portugais, aux Indes, eut été presque réduit à rien, ce « Patronage » demeura cependant trés étendu ; jusqu'aujourd'hui il s'exerçait encore sur la côte occidentale et englobait même Bombay.

Actuellement les territoires portugais dans l'Inde sont réduits à Goa et à quelques districts isolés au Nord — 1600 milles carrés

— avec un demi-million d'habitants, dont 375.000 sont catholiques. Sur beaucoup d'autres régions du territoire, qui sont terres anglaises, les Portugais ont la juridiction ecclésiastique.

Il y avait en outre, englobant Bombay elle-même, une double juridiction : celle du vieux « Padroado » portugais et celle de la « Hiérarchie » établie plus tard, pour l'Inde, par la Propagande.

Voici ce qu'il advint : lorsque les Portugais perdirent l'effective possession des vastes territoires placés sous la juridiction du « Patronage » conféré par le St. Siège, la Propagande envoya directement des missionnaires et un vicariat fut établi, premier jalon d'une hiérarchie pleinement constituée. Cet arrangement équivoque amena une longue suite de conflits douloureux qu'on trouve racontés tout au long dans le gros ouvrage du Père Hull, s.j., intitulé : « Histoire de la mission de Bombay ». Enfin il y a à peu près cent ans fut créé l'état de chose qui, confirmé en 1886, est maintenant sur le point de disparaître. Le Padroado englobait l'archidiocèse de Goa avec le diocèse de Damâo comprenant le territoire portugais et le territoire anglais. L'archidiocèse de Bombay qui dépend de la Propagande comprenait territorialement : « Bombay-Ireland » et le diocèse suffragant de Poona qui englobe le reste de la « Présidence » de Bombay. Mais à Bombay même, l'évêque du « Padroado » de Damâo avait une juridiction personnelle sur diverses paroisses anciennes et sur tous les catholiques d'origine portugaise. D'autres complications surgissaient des empiètements d'une juridiction sur l'autre. Cette double juridiction peut-être inévitable à l'origine, n'amena que du trouble, lorsque les circonstances changèrent et son abolition est aujourd'hui une gloire pour le St- Siège et un profit, à tous points de vue, pour l'Eglise de l'Inde.

Le nouvel archevêque de Bombay, le Père Joachim Lima, est né en mai 1875 ; il fit ses études au Portugal,au séminaire de Braga, et, en 1899, étant déjà prêtre,entra chez les jésuites du Portugal.Après son noviciat il alla à Dublin pour achever ses études de théologie.

Plus tard, le Père Lima fut nommé Recteur du collège portugais de la « Guardia » au nord de l'Espagne ; après avoir fini son rectorat, il devint supérieur de la maison des Ecrivains à Pontevedra. En 1921, il était envoyé aux Indes et nommé supérieur du collège de Belgaum qui appartient à la mission portugaise des Indes et deux ans après il devenait, supérieur de toute la mission.

Au point de vue du caractère, de l'esprit, du savoir-faire, le nouvel archevêque est le parfait successeur de Mgr Goodier.

Cette nomination représente un changement important dans la position des ordres religieux à l'endroit du Portugal.Belgaum est en territoire anglais voisin de Goa ; et quand les Ordres Religieux furent expulsés de Goa par les menées anticléricales, ils reçurent hospitalité sous le drapeau britannique et purent ainsi poursuivre, aux Indes, leurs œuvres. De Goa, les familles envoyaient leurs enfants aux Jésuites de Belgaum, afin qu'ils pussent recevoir une éducation

catholique. Le temps a porté sa revanche et un jésuite portugais a juridiction maintenant sur les catholiques portugais aussi bien que sur tous les autres sujets du diocèse de Bombay » (1).

Notons que c'est grâce à la retraite volontaire de l'archevêque de Bombay, Mgr Goodier, s. j. en 1926, résidant actuellement à Londres, Farm Street, et promu archevêque titulaire de Hierapolis, que la question délicate de l'archevêché de Bombay a pu avoir la solution qu'on vient de lire.

2. *Retour de Mgr Henri Doering, S. J.*, — Le diocèse de Poona, dans les Indes, a enfin recouvré son évêque dont il était privé depuis 1914. Mgr Henri Doering S. J., (Province de Germanie Inférieure), avait été arraché à son siège, il y a treize ans, par les lois de la guerre. Comme, la paix revenue, son retour paraissait à jamais impossible aux Indes, il quitta en 1921 le titre d'évêque de Poona, et fut promu à la dignité d'archevêque titulaire de Madytus.

Peu après, il passait au Japon comme premier Vicaire apostolique de Hiroshima. Mais voilà que tout-à-coup les difficultés extérieures se trouvant écartées, Mgr Doering devient, si l'on peut dire, son propre successeur, et garde « ad personam », en revenant à son troupeau, la dignité archiépiscopale.

L'archevêque s'embarqua à Kobé, le 17 septembre 1927, à bord du vapeur américain « Président Monroe ».

« Avant de quitter la Mission japonaise, écrit le P. H. Vecquerray, il désirait voir une fois encore près de lui tous les Pères du Vicariat de Hiroshima. Notre désir n'était pas moindre de saluer avant son départ l'éminent prélat avec lequel nous avions vécu tant d'années en si étroits rapports, qui avait lui-même par ses visites annuelles si bien appris à nous connaître, nous et les fidèles parmi lesquels nous travaillons, qui avait pris une part intime à tous nos soucis petits et grands, et qui, sans cesse, nous avait soutenus de ses conseils et de son aide effective.

«Nous nous rencontrâmes donc tous, venus de près ou de loin (le plus éloigné avait dû faire 12 heures de voyage en express) au cours de la journée du 14 sept. à O koyama. Le soir nous trouva tous réunis, l'Archevêque, le R. P. Supérieur et nous les 7 Missionnaires qui pour la plupart avions reçu l'onction sacerdotale des mains de Sa Grandeur.

« Le R. P. Supérieur, dans une courte adresse, parla des services rendus à la mission par le prélat, et montra combien la main sûre de la Providence apparaissait clairement au cours de son administration, particulièrement aux heures difficiles depuis le début de la guerre ;il le remercia de notre part à tous pour tant de peines et

(1) *La Nouvelle Revue théologique* de juillet 1928, p. 519-525, a publié, sous la signature du P. Hocedez,un article documenté qui complète du point de vue historique et canonique les renseignements du *Universe*.

de soucis endurés pour nous et le bien de la Mission, et termina en priant l'archevêque de ne point nous oublier quand il serait aux Indes.

« Dans son discours d'adieu, Mgr nous dit alors combien il lui était dûr de quitter la mission, mais aussi avec quelle promptitude il allait reprendre sur le désir du St.Père son ancien poste. En termes consolants et réconfortants, il nous fit part de sa conviction, appuyée sur ses propres constatations au Japon, que la mission des jésuites avait renouvelé le pays, que les retraites et les Congrégations de la S^te^ Vierge adaptées aux usages japonais, seraient les moyens d'entretenir ce renouveau en union avec les cadres ouveaux d'un clergé indigène capable.

«Le lendemain, nous accompagnâmes Sa Grandeur à la gare. La plupart des chrétiens de l'endroit s'étaient groupés sur le quai. Déjà le dimanche précédent, les chrétiens de O Koyama avaient fêté leur pasteur qui était demeuré si longtemps parmi eux. Les chrétiens des autres districts avaient au moins par écrit — joignant à leur lettre, selon la coutume japonaise, un « go sembetsu » (présent d'adieu)—exprimé à Mgr leur fidélité même après la séparation et leurs vœux de bonne traversée. A la gare, avant le départ du train, tous,au cours des dernières salutations, souhaitèrent à Sa Grandeur heureux voyage, et quand retentit le signal de départ, on s'agenouilla pour recevoir sa dernière bénédiction.

«Le R. P. Supérieur accompagna Mgr jusqu'à Kobé où le samedi 17 sept., jour du départ du bateau, il se rencontra encore avec Mgr Castanier d'Osaka et le R. P. Hoffmannn, recteur à Tokujo. Le P. Heuvers devait également s'y trouver, car il devait faire le même jour à Kobé deux conférences religieuses aux japonais prêts à émigrer au Brésil. Après midi, tous accompagnèrent Mgr. au port, d'où le navire partit à 2 h. précises.

« Sans aucun doute Sa Grandeur au moment de départ songea au 21 février 1922 où à la même place, avec les 4 premiers missionnaires il mit pour la 1^re^ fois les pieds sur le sol du Japon. Tout ce qui au cours de ces 5 années et demie a été fait pour le bien de la mission dans le vicariat de Hiroshima — l'initiation des missionnaires inexpérimentés à leur tâche nouvelle, la fondation et le développement des postes, les innombrables améliorations : remise à neuf de presque tous les établissements, règlementation des secours pécuniaires pour assurer aux missionnaires et à leurs aides les commodités indispensables, l'appel d'une nouvelle congrégation de religieuses enseignantes venues d'Amérique, le recrutement et l'entretien des futurs prêtres indigènes — tout cela et bien d'autres choses demeurent l'ouvrage de Mgr .Grâce à sa prévoyante administration, et à sa perpétuelle sollicitude, la Mission se trouve aujourd'hui en position sûre, bien qu'il reste encore impossible d'obtenir l'assistance de la patrie. Les fondements sont posés. Daigne la divine Providence confier à des mains expertes l'achèvement de l'édifice ».

Les Pères Eichorn, Max Maier, et Neumayer, de la Prov. de Germanie Supérieure, sont aussi revenus à Poona, via Marseille, le Gouvernement anglais ayant levé l'embargo mis sur les Allemands.

Nous avons dit plus haut que le successeur de Mgr Doering sur le siège de Hiroshima, était le R. P. Ross.

3. *Au diocèse de Tuticorin.* — Mgr Roche, évêque de Tuticorin et comme on le sait de race indienne, annonce la conversion au catholicisme de près de 50.000 païens sur le territoire de son diocèse, qui s'étend tout le long de la côte de la Pêcherie.

Italie. — *L'expédition italienne au Pôle Nord.* — 1. *Choix du P. Gianfranceschi comme chapelain de* l'« Italia ». Le 10 avril dernier, le R. P. Gianfranceschi, Recteur de l'Université Grégorienne, quittait Rome à destination du Spitzberg, en qualité de Chapelain de l'expédition aérienne dirigée par le Général Umberto Nobile, et dont le but est l'exploration scientifique et méthodique des régions du Pôle Nord. L'an dernier, dans son expédition à bord du *Norge*, le général Nobile avait trouvé chez nos Pères Missionnaires de l'Alaska de précieux secours, lorsque la tempête le força à atterrir et à démonter son aéronef. A son retour à Rome, il tint à venir en remercier le T. R. P. Général.

Cette année, après être allé lui-même en pélerinage à Notre-Dame de Lorette, Patronne de la navigation aérienne,le Général demanda au T. R.P. Général un aumônier pour l'expédition qu'il organisait, et qui devait comprendre un personnel naviguant et auxiliaire assez nombreux (environ 250 hommes). Il souhaitait que ce Père fût en même temps un bon physicien. Le T. R. P. Général proprosa au Saint-Père le nom du R. P. Giuseppe Gianfranceschi, Recteur de l'Université Grégorienne, « libero docente » de l'Université de l'État pour les sciences physiques, Président de l'Académie Pontificale des Sciences, et connu par de nombreuses et importantes publications scientifiques (*la Fisica dei Corpusculi*,3 éditions, *Corso di Fisica*, etc).Son titre d'Aumônier Général des Esploratori Cattolici (Scouts) d'Italie, le préparait aussi à cette désignation.

Ce choix fut particulièrement agréé du Saint-Père et du Général Nobile qui alla en remercier lui-même le T. R. P. Général. D'ailleurs à peine fut-il rendu public que le Général Nobile reçut de nombreux amis de très vives félicitations et l'assurance qu'aucun choix ne pouvait être meilleur que celui-là.

Le Saint Père daigna recevoir lui-même le R. P. Gianfranceschi, trois jours avant son départ, et lui accorda tous les pouvoirs que peuvent accorder les congrégations Romaines, y compris celui de conférer le Sacrement de Confirmation. Il lui confia particulièrement la grande croix qui devait être jetée sur le Pôle Nord en signe de Catholicité de toute la terre et l'autorisa à y célébrer le Saint Sacrifice de la Messe dans des conditions appropriées aux circonstances.

Le P. Gianfranceschi reçut avant de partir de multiples demandes

et de nombreuses commissions : l'un voulait lui remettre les honoraires de la messe à célébrer au Pôle Nord à ses intentions, qui étaient celle de la propagation de la foi dans le monde entier, un autre lui apportait une image de Notre Dame del Pilar qui devait être déposée au Pôle Nord.... etc. De toutes les protections qui lui furent promises, la plus précieuse fut celle d'une relique de Saint-Ignace que le T. R. P. Général lui remit avant de partir.

Le R. P. Gianfranceschi a quitté Rome le 10 avril par le train, avec le 2e échelon de l'expédition, comprenant le personnel scientifique non naviguant. Ils devaient rejoindre à Bergen, par voie de terre, le premier échelon venu par mer sur le vapeur *Città di Milano*, et gagner ensuite par mer sur ce même navire le Spitzberg où doit être organisée la base économique de l'expédition. Là les a rejoints à bord de l'*Italia* le Général Nobile et son personnel naviguant.

Trois croisières aériennes principales sont prévues, avec point de départ du Spitzberg. L'une au Pôle Nord lui-même, distante d'environ 1.000 kilomètres soit de 14 heures en moyenne de navigation aérienne pour aller ; la 2me survolera les régions arctiques qui du Pôle Nord descendent vers la Sibérie, la 3me celles qui descendent vers le Groenland et le nord du Canada. Bien que le nombre de places à bord de l'Italia soit très restreint, le Général Nobile a tenu à affirmer au R. P. Gianfranceschi qu'il le considérait comme faisant aussi partie du personnel naviguant et scientifique.

2. *Plantation de la croix au Pôle Nord.* — Le 24 mai, sont parvenus à S. S. Pie XI les télégrammes suivants expédiés par radio... :

Sa Sainteté Pie XI,

Rome,

A une heure et trente de ce jour, 24, avec une profonde émotion, nous avons laissé tomber sur la glace du Pôle Nord la Croix que Votre Sainteté nous confia.

Moi et mes compagnons, nous exprimons à Votre Sainteté notre gratitude pour la très haute mission qui nous a été confiée et nous renouvelons l'expression de notre profond dévouement.

Général Nobile.

Sa Sainteté Pie XI,

Rome,

En ce moment, une heure trente, le général Nobile plante sur le Pôle la Croix bénite par Votre Sainteté, étendard, gage du triomphe du Règne du Christ sur toutes les nations.

P. Gianfranceschi.

S. S. Pie XI a fait envoyer les réponses suivantes :

Général Nobile,

Dirigeable *Italia*,

En remerciant de la très heureuse nouvelle annonçant avec une rapidité admirable l'entreprise accomplie et une date à jamais

mémorable dans les fastes de la foi, de la science, de la patrie de Marco Polo et de Colomb, le Saint Père se réjouit vivement et bénit de cœur le général et ses compagnons de fatigues et de gloire implorant la continuation de l'assistance Divine et toujours de nouveaux succès.

Cardinal Gasparri.

Père Gianfranceschi,
Bateau *Citta di Milano*,

Très heureux de la bonne nouvelle de l'accomplissement de la glorieuse entreprise et remerciant le général Nobile et ses valeureux compagnons de ce que le signe de la Rédemption sanctifie ces régions jusqu'ici inexplorées. Sa Sainteté leur souhaitant de toujours nouvelles conquêtes pour la foi et la science, renouvelle paternellement la bénédiction apostolique.

Cardinal Gasparri.

Comme on le voit d'après la seule adresse de ce télégramme le P. Gianfranceschi n'était pas à bord de l'*Italia* au cours de ce glorieux raid qui devait finir si tragiquement. Le R. Père n'a donc pas présidé à la plantation de la Croix au Pôle.

3. *Quelques dépêches du Général Nobile.*— Nous donnons quelques dépêches envoyées par le général Nobile : a) *Premier voyage*, Kings Bay, 19 Mai. — Il était 13 heures exactement lorsque l'*Italia.* fut poussé au milieu du champ de neige environnant le hangar. Tout étant prêt pour un départ immédiat, le chapelain de la *Citta di-Milano*, le Père Gianfranceschi, récita la prière des explorateurs que nous écoutâmes tous tête nue, en nous tenant au « garde à vous ». Le dirigeable fut alors béni par le prêtre, tandis que le commandant Romagna, de la *Citta-di-Milano*, brisait une bouteille de vin mousseux italien sur les sacs de ballast suspendus à l'avant.

Avant d'embarquer, j'embrassai mon frère Amédée, qui est officier à bord de la *Citta-di-Milano* et serrai la main à tous mes dévoués collaborateurs. Une grande foule s'était assemblée sur la neige pour assister à notre départ. Il y avait là tout l'équipage du navire ravitailleur, ainsi que les ouvriers et mécaniciens norvégiens, et tous les curieux qui n'ont cessé d'arriver à la Baie du Roi pour l'*Italia.*

Un grand cri d'adieu, vibrant de souhaits de réussite, fit écho à ma voix lorsque je donnai l'ordre : « Allez ! »

En quelques minutes, nous étions très loin, mais la voix de la foule qui n'était plus maintenant qu'une tache noire sur l'immense champ de neige, nous parvenait encore à travers l'atmosphère limpide et glacée.

Nous naviguons depuis seize heures du soir à une hauteur moyenne de cinq cents pieds sous un épais banc de brouillard qui

paraît s'étendre à plusieurs kilomètres au-dessus de notre tête. Jusqu'ici, c'est notre seul sujet d'inquiétude, mais je suis plein d'espoir.

b) *Second voyage.* — Kings Bay, 23 mai (1 heure du matin). — En attendant l'heure de notre départ pour le Pôle, il n'est pas sans intérêt peut-être, de donner quelques détails sur notre existence ici, pendant la période de repos. Bien entendu, nous passions la plupart de notre temps à bord de la *Citta-di-Milano,* qui nous offre l'hospitalité la plus confortable. Cependant et malgré la fierté que l'on éprouve à faire partie d'une expédition qui demeurera historique, nous nous sentons terriblement dépaysés.

Tout d'abord, aucune différence entre la nuit et le jour, au point que chaque fois que sonne l'heure d'un repas, nous nous demandons si l'on nous appelle au déjeuner, au lunch ou au dîner. Il nous arrive de nous réveiller à 2 heures du matin et de partir en plein jour pour une promenade sur la neige. D'autres fois, nous nous couchons à 3 heures de l'après midi, pour nous mettre au travail vers minuit. Nous prenons notre premier déjeuner vers une heure du matin, le soleil étant déjà haut dans le ciel. Pendules et calendriers ne servent ici à rien. Ils sont remplacés pour nous par le dirigeable, c'est l'*Italia* qui nous indique quand nous devons travailler, nous distraire ou dormir. [Cette dépêche n'est pas de Nobile]

A bord de l'Italia, 23 *mai* (6 *heures du soir*). — Tout va bien à bord. — Nobile.

*A bord de l'*Italia, 23 *mai* (10 *heures du soir*).— Nous avons jusqu'ici franchi 1.300 kilomètres, dont mille au-dessus de régions totalement inexplorées.

De l'extrême point nord du Groenland, l'*Italia* s'avance vers le Pôle, en suivant le 27e méridien ouest de Greenwich.

Je pense que nous atteindrons le Pô le demain, vers une heure du-matin, heure de l'Europe centrale ;. — *Nobile.*

*A bord de l'*Italia, *plus tard* (*sans date*). Dans 20 minutes,le drapeau italien flottera sur le Pôle.

A bord de l'Italia, 24 *mai.* A minuit vingt, nous avons atteint le Pôle. A 1 h. 20, nous y avons laissé tomber le drapeau national italien, et à 1 h. 30, la Croix que m'avait remise Sa Sainteté le Pape.

*A bord de l'*Italia, 24 *mai* (11 h. 20 *du matin*) — Un violent vent du sud, atteignant une vitesse de 50 kilomètres à l'heure,gêne considérablement notre retour. Nous avons modifié notre direction vers l'est, de façon à pénétrer plus parfaitement dans la zone inexplorée qui s'étend à l'est du 20e méridien de longitude est.

Nous naviguons sous le brouillard,à une altitude qui varie entre 120 et 200 mètres. Le vent contraire a fait tomber notre vitesse à 40 kilomètres à l'heure.

Tout va bien à bord.

24 *mai* (*sans heure d'émission*). — Nous comptons atteindre Kings Bay vers midi, le 25 mai, si aucun changement important ne survient dans les conditions météorologiques. Nous avons quitté le Pôle à 2 h. 20 ce matin et nous avançons le long du 25e méridien Est

de Greenwich. A 10 heures, ce matin, de plus en plus gênés par le vent debout, nous sommes descendus au-dessous du banc de brouillard. Nous naviguons en nous servant uniquement du compas magnétique.

Tandis que j'expédie ce télégramme, nous devons lutter contre un vent debout qui souffle à plus de 50 kilomètres à l'heure.

Notre marche est également considérablement gênée par la couche de glace qui se forme sur l'enveloppe du dirigeable. Des fragments de cette couche se détachent à chaque instant de l'enveloppe et sont projetés avec violence contre notre...(ici un mot qu'il a été imposssible de déchiffrer). Les dommages causés ont cependant pu être facilement réparés. Tout va bien à bord. — *Nobile.*

La presse quotidienne du monde entier a fait connaître depuis lors les péripéties dramatiques de l'expédition.

Japon. —1. *Université de Tokyo.* — Le 19 mai, Sa Sainteté a daigné annoncer à notre Père que notre Université de Tokyo était publiquement reconnue et approuvée par le gouvernement japonais. Il n'est pas sans intérêt de noter que cette approbation si désirée a été obtenue au cours du mois de Mai, pendant lequel l'Apostolat de la Prière avait proposé à ses membres l'intention suivante : Que Marie, mystique étoile du matin, amène le noble peuple japonnais à la lumière de l'Évangile.

Mais si en fait de titres et de droits l'université catholique marche de pair avec les autres universités privées, il s'en faut que notre université leur puisse être comparée sous le rapport du nombre des étudiants, des bâtiments, de la bibliothèque, etc... On espère pouvoir vendre la propriété actuelle et l'on a en vue un terrain en dehors de la ville, situé en un lieu appelé Chitosé. Le ministère de l'Instruction approuve ce choix, mais a déclaré nettement que la reconnaissance de l'Université avait été accordée sous cette condition expresse que l'Université serait installée à Chitosé, mais non pas à l'endroit actuel.

2. *Les Missions catholiques.* — Les lignes suivantes, extraites d'un journal païen, le « Japan Times and Mail », donnent une bonne idée d'ensemble de ce que le Japon païen pense de nos Missions Catholiques.

« Aucun missionnaire chrétien n'a fait autant d'impression au Japon que S. François-Xavier. Pour des raisons politiques, le grand renom du Saint fut supprimé par le Tokugawa ; néanmoins la semence [de foi] jetée par ce puissant apôtre fructifia sur tout le pays après le rétablissement de la puissance impériale en l'année 1868. La différence capitale qu'on observe entre les missionnaires catholiques et les autres missionnaires chrétiens se trouve dans le caractère d'internationalité dont les premiers se réclament. C'est ce trait de caractère qui a frappé les Japonais au moment où ils commençaient eux-mêmes un peu à s'internationaliser. Les autres

missionnaires chrétiens ont continuellement essayé d'attirer à eux les Japonais en s'appellant « Japonais » eux-mêmes. C'est pourquoi nous trouvons des sectes comme « *Nippon Scikyokwai* », « *Nippon Methodist Kyokwai* » et un nombre indéfini d'autres sectes de ce genre. L'Église catholique au contraire se présente au Japon comme « *Temku Ko Kyokwai* » c'est-à-dire « La Révélation de Dieu Seigneur du ciel », montrant ainsi son caractère vraiment catholique. A cause du vieux culte bouddiste, les Japonais sont à même de se faire une idée et d'apprécier le caractère de cette religion qui embrasse tout. Ils sentent dans le fond de leurs âmes une sympathie pour cette nouvelle foi prêchée par des missionnaires catholiques qui se tiennent à distance, ne se mêlant pas aux prédicants protestants, attestant ainsi leur dignité de prédicateurs envoyés du ciel ».

Lithuanie. — *Heur et malheur des jésuites.* — Depuis la malheureuse élection de mai 1926, qui fut une défaite pour le parti catholique, nos Pères étaient demeurés sous la constante menace d'être expulsés et de voir confisquer *leur* résidence et leur collège de Kovno.

A la suite d'une campagne de presse un programme nettement anti-clérical entra en vigueur dans toute l'étendue de notre petit pays.

Dès le début de juillet, on déposa à la chambre un projet de loi tendant à enlever à l'Église le droit de propriété ; ce projet échoua à une seule voix de majorité.

Voici quelques points du programme adopté par les Libéraux et les Socialistes.

1. Refus de reconnaître la Bulle du Pape « Lithuanorum gens » qui établissait la nouvelle province ecclésiastique de Kovno.
2. Refus de reconnaître les évêques récemment nommés.
3. Nationalisation de l'enseignement et fermeture de toutes les écoles catholiques.
4. Mariage civil et divorce.
5. Expulsion des Jésuites.

Ce dernier article était particulièrement cher aux francs-maçons qui, dans leur Congrès de Kovno, en août, en demandèrent expressément l'application, sous prétexte qu'aucun Jésuite — l'ordre ayant été supprimé 150 ans auparavant et jamais rétabli depuis ni par le gouvernement russe ni par le gouvernement lithuanien—, n'avait le droit de résider en Lithuanie.

Le Père Suedhoff S. J. devait être l'occasion de l'ouverture des hostilités. Le 15 sept. le Père, sujet-allemand(la mission de Lithuanie est dirigée par les Jésuites allemands) fut averti qu'on ne lui renouvellerait plus son permis de séjour en Lithuanie et fut sommé de quitter le pays dans les trois jours. Donnons à cette première attaque son véritable sens : ce n'était ni la personnalité du Père Suedhoff ni sa nationalité qui était en cause. mais son caractère de Jésuite.

Et de fait le journal du Gouvernement proposait ouvertement au public « la bataille contre le Jésuitisme » comme le nouveau mot d'ordre de la nation.

Le premier combat dura trois mois. Les catholiques du pays et les Pères résidant en Lithuanie, comprenant la portée de ce geste, engagèrent la lutte avec courage et décision. Quatre fois l'expulsion du Père fut réclamée,quatre fois cette demande se heurta à une opposition qui mit tout en œuvre pour le sauver. La presse catholique, l'ambassade d'Allemagne à Kovno, le ministre des affaires étrangères de Berlin, le nonce de Kovno et celui de Berlin, d'autres personnalités encore jouèrent leur rôle dans cette partie. Finalement la victoire nous resta grâce surtout à l'intervention tenace de l'ambassade et du gouvernement allemands.

Au cours de la lutte, le « *Social democrat* » publiait un article, dont le fond, pour ne pas être très neuf,n'en reste pas moins instructif. « Mettez vos fils, y lisait-on, à l'abri des menées jésuitiques. Introduits dans le pays par les cléricaux, les jésuites n'y ont pas trouvé une famille qui consentit à propager leur engeance à ses propres dépens. Ainsi se trouva déçu l'espoir nourri par le parti clérical de peupler de sujets Lithuaniens un grand nombre de monastères. Faute d'avoir pu se propager et se répandre, ils sont aujourd'hui encore tels qu'à leur arrivée. Mais reconnaissant leur erreur ils n'ont point tardé à recourir à une nouvelle tactique ». Suivait une comparaison empruntée aux atrocités des Turcs. Après avoir pillé les villes et villages dont ils s'étaient emparés, les Turcs emmenaient chez eux les plus jeunes garçons et chargeaient de vigilants Janissaires de leur apprendre à piller à leur tour leur pays natal et à tuer leurs propres frères.

Le «Social democrat » appliquait aux Jésuites cette comparaison complaisamment développée : « C'est ainsi que les Pères s'efforcent de faire leurs janissaires de nos enfants. Par de belles phrases pleines de fourbe, ils les persuadent d'entrer dans leur Ordre, puis ,sans consulter les parents et parfois même contre leur gré, les envoient à l'étranger dans des monastères où on leur inocule la haine de leurs frères et pères de Lithuanie « nation impie ». Ils voudraient faire de nos enfants leurs Janissaires Jésuites qu'ils lanceront enfin sur les malheureux Lithuaniens. Pères et mères, gardez vos fils de ces hôtes indésirables ».

Pour accréditer mieux encore ces allégations mensongères, une plainte fut déposée au conseil d'État. On reprochait aux Jésuites d'avoir fait entrer, après sa retraite de fin d'études, un de leurs élèves de Kovno dans un noviciat d'Allemagne. Accusation au fond puérile, mais à laquelle — vu l'affaire déjà trop retentissante du P. Suedhoff, — il fallait répondre publiquement. Le P. Recteur le fit en termes si convaincants et d'ailleurs si bien confirmés par le novice, occasion involontaire de cette attaque, que les Jésuites eurent gain de cause. Le Conseil d'État promit même au P. Recteur de faire poursuivre pour attaque en diffamation le journal qui avait voulu les déshonorer.

Cet orage à peine dissipé, un danger plus redoutable encore menaça non seulement les nôtres mais la Lithuanie elle-même. Les socialistes venaient en effet de voter l'amnistie générale pour tous les prisonniers politiques. Une centaine de Bolchevistes furent donc immédiatement relâchés, et, d'accord avec leurs camarades au pouvoir et leurs bailleurs de fonds russes, inondèrent le pays de leur propagande communiste. Marchant la main dans la main avec les anti-cléricaux,les Bolcheviks travaillaient à réaliser le même programme qui comportait avant tout la suppression de l'Église.

Protestations des associations et de la Presse catholique, ordres du jour votés par les sociétés patriotiques, lettres des évêques, interpellation à la Chambre, tout resta vain. Forts de l'appui des Juifs et des autres ennemis de l'Église, les libéraux rouges étaient résolus à ne pas laisser revenir au pouvoir « cet exécrable gouvernement chrétien », dont, disaient-ils, le pays avait eu au début tant à souffrir.

C'est alors que survinrent les événements du 21 nov. Un immense meeting réunit les associations des Etudiants catholiques et des Patriotes dans une même protestation contre les menées bolchevistes qui couvraient alors tout le territoire, et contre les complaisances, ou mieux la complicité formelle du gouvernement. Après la réunion, les étudiants formèrent un cortège monstre qui se déroula à travers les rues de la ville. Brusquement la police, envoyée sur les lieux par le ministre de l'Intérieur, lui même bolcheviste, chargea les manifestants. L'émotion soulevée par cet acte odieux de brutalité gagna tout le pays ; une demande d'interpellation fut déposée à la Chambre, mais les députés Juifs et Polonais parvinrent à la faire repousser.

L'émotion s'accrut encore à l'arrestation de deux officiers. L'un, commandant de hussards, avait souffleté un capitaine qui affichait ses sentiments bolchevistes, et reproché à l'Inspecteur de l'Armée de tolérer en sa présence pareils propos. L'autre avait déjà démissionné et publiait un journal politique nettement hostile au gouvernement ; son dernier article démasquait hardiment deux leaders bolcheviks de Kovno, vrais émissaires de Moscou chargés d'implanter le soviétisme en Lithuanie. Il annonçait comme imminent un coup d'État aux environs de Noël.

Un indescriptible malaise s'empara du pays tout-entier, et les plus jeunes membres de notre communauté allèrent jusqu'à parler de martyre entre les mains des rouges. En cas de soulèvement en effet, notre maison, vue sa situation, aurait été vraisemblablement la première attaquée, et toute défense semblait impossible.

C'est dans cette agitation que sonna l'heure de la délivrance. Le 17 décembre nos Pères récitaient leur chapelet sur la terrasse, ils virent soudain la place centrale et les rues sillonnées de patrouilles de hussards. L'« Ecole militaire » avait remis en liberté les deux commandants, qui avaient immédiatement soulevé la troupe. Ils marchèrent sur le Palais du Président, ordonnèrent à celui-ci de dissoudre la Chambre et de démissionner. Sur son refus ils le gar-

dèrent prisonnier dans sa propre maison. Escorté de vingt soldats, un officier se rend alors à la Chambre. Il monte immédiatement à la tribune, au nom du dictateur dissout la Chambre et donne aux députés deux minutes pour vider les lieux. Quelques uns refusèrent et furent arrêtés. Tous les ministres d'État furent saisis dans leur palais et le soir même, le ministère démissionna.

Le 19, la Droite conservatrice élut un nouveau président. Les 4 leaders du parti bolchéviste furent jugés en cour martiale et fusillés. La révolution s'était faite sans tuerie. Chaque garnison de province se rallia au nouveau gouvernement, ce qui épargna tout trouble au pays.

Le nouveau président, Smetona, l'homme aujourd'hui le plus en vue de toute la Lithuanie, est catholique. Il prêta serment à la Constitution entre les mains de l'archevêque de Kovno, qui, mitre en tête, était venu dans cette même Chambre où l'on refusait, quelques jours plus tôt, en termes si violents, de reconnaître son titre et ses pouvoirs d'évêque.

Les Nôtres n'ont maintenant plus rien à craindre du gouvernement. Smetona a retiré du lycée son fils unique pour le mettre dans notre collège et sa femme est une de nos grandes bienfaitrices. Les ministres et les chefs du parti au pouvoir ont suivi l'exemple du Président et nous ont à leur tour confié l'éducation de leursenfants. Bref la paix a enfin succédé à la constante anxiété des mois précédents.

(*Aus der Provinz*, janvier 1927).

Madagascar. — *Un cyclone à Betsileo* (du P. Jean Sacré, S. J.). — 1. Le Cyclone.—Il arriva quand on s'y attendait le moins ; car la mission était florissante et les chrétiens si fervents ! Tous les dimanches devant la foule blanche et compacte de leurs chrétiens, accroupis sur les nattes et serrés à faire craquer les murs de leur église, les missionnaires priaient : « Seigneur, suscitez des bienfaiteurs qui nous aident à agrandir et à multiplier nos églises et nos écoles ». Et les bienfaiteurs étaient venus. Et grâce à eux, chaque année donnait à la mission quatre à cinq mille chrétiens nouveaux. Chaque missionnaire administrait allègrement son « district » composé,en moyenne, de 17 postes assez espacés, comprenant environ 5000 chrétiens (l'un deux en a 12800) ; il entendait 13 à 15000 confessions par an et distribuait 27000 communions. Les œuvres en ces dernières années, avaient pris un splendide essor : un collège-séminaire à Fianarantsoa, trois écoles normales préparant des catéchistes, écoles de frères, écoles de sœurs, écoles de campagnes avec instituteurs indigènes :au total une centaine d'établissements réunissant 12868 élèves. Avec tout cela on espérait atteindre et convertir bientôt les 463 450 paiens qui côtoient nos 160 000 chrétiens... Les 42 missionnaires voyaient donc l'avenir en rose et caressaient de magnifiques projets ; ils bâtissaient déjà en espoir

de sveltes églises et de vastes écoles, un peu comme Perrette portant son pot au lait...

Et patatras,voici le cyclone qui met par terre le travail de bien des années.

Il arriva dans la nuit du 24 février dernier, se présentant, tant sur la côte que sur les hauts plateaux, centre du Vicariat, sous forme d'une rafale violente, accompagnée d'une pluie torrentielle. Cela dura deux jours e' deux nuits. Les rivières se gonflent ; le Manatanana monte de dix et de quinze mètres,s'étale sur 650 mètres. A Ivomba, petite chrétienté aux environs de Fianarantsoa, la Matsiatra sort de son lit, traverse au galop le village, balaie les maisons et les rizières avoisinantes. Seule l'église, bâtie sur un flanc de côteau, échappe au désastre et peut servir de refuge aux pauvres spoliés, échappés à la mort. Beaucoup d'autres églises n'eurent pas autant de chance. Faites en briques cuites et en briques séchées et souvent placées sur le versant de collines abruptes, la plupart d'entre elles étaient incapables de résister à pareil assaut.

Les fondements étaient rongés furieusement par le torrent, les toits de chaumes larges et lourds, écrasés par les paquets d'eau tombant des montagnes, ou arrachés par le vent ; la charpente elle-même était attaquée par les vigoureux eucalyptus, généralement plantés autour des chapelles, pour les raffraichir et qui maintenant, déracinés par le vent, tombaient de tout leur poids sur le bâtiment qu'ils devaient protéger.

Qu'elle est navrante, l'histoire d'un vieux missionnaire de brousse, le père Leroy, réputé dans le Vicariat pour la solidité de ses constructions, et que la bourrasque bloqua juste à côté de son église de Fandrandava, terminée deux mois auparavant ! La Providence le condamnait à assister impuissant à l'effondement de sa bâtisse, comme derrière les carreaux d'une fenêtre l'enfant suit l'anéantissement de ses bons-hommes de neige sous une pluie de dégel. Le récit de ce Père, intitulé : « Une journée mouvementée », donnera mieux qu'une description, faite « de chic », l'idée du desastre.

2. Recit d'un temoin. — « Pluie et vent formidable dès le matin ; ils croissent avec le jour, accompagnés de fracas épouvantables provenant d'arbres cassés ou déracinés... 10 heures : c'est l'école qui est jetée par terre malgré son bon état et son toit neuf ; tous les murs sont fortement ébranlés, puis renversés jusqu'en dessous du plancher ; la pluie fera le reste... 11 heures : le chapiteau de mon église dégringole... Midi : un soubassement de fenêtre en pierre s'en va. Vite mes boys bouchent la baie avec des briques de reste.. 1 heure, deuxième fenêtre partie, ramassée et rebouchée. Par les ouvertures qui restent le vent nous chasse la pluie quasi horizontalement... 2 heures : troisième fenêtre, puis une quatrième ; mes enfants se fatiguent ;

moi aussi. J'ai mouillé trois chemises, autant de soutanes. Je n'ai plus de quoi changer. Vers le soir : la nuit tombe, la pluie aussi, mais pas le vent. Plus rien à faire pour se protéger de ces terribles éléments. Allons nous coucher. Mais peut- on dormir au milieu de ce vacarme... Tout danse, tout gémit au dedans de ma tête et au dehors...

Cela fait du bien de se sentir impuissant contre les envoyés du Tout-Puissant et de se coucher sans savoir si on se réveillera encore dans cette vie... In manus tuas Domine... Nuit noire... Vers 11 heures, un grand craquement, nul n'a envie de sortir... J'en ai tant entendu de briques, de bois, de tôles qui dégringolaient ; c'est la sarabande qui se continue dans mon cerveau.

Dimanche, 3 hres. du matin : consummatum est. Le petit clocher et la moitié de l'église gisent par terre, au total, 32 mètres de mur... les femmes poussent des lamentations comme pour la mort d'un premier né. C'est que chacun aime son travail comme son enfant et qu'elles ont pris une bonne part à cet ouvrage. — 4 heures : Méditation facile. C'est le *fiat* qui s'impose, *fiat* ».

Dès le lendemain, alors que les ponts étaient coupés, les routes jonchées d'énormes eucalyptus et mimosas, pareils aux amis de Job, les messagers de malheurs viennent, l'un après l'autre, renseigner le missionnaire sur les dégats produits dans ses postes secondaires. Cinq églises et deux écoles sont détruites entièrement, d'autres bâtiments sont sérieusement endommagés.

3. Un bilan approximatif. —Cet aperçu de ce que fut le cyclone dans un seul district laisse entrevoir ce qu'il dut être dans le reste de la mission dont le Nord seulement fut plus épargné. — Une lettre du Supérieur général, le R. P. Poirier donne des précisions navrantes :

« Voici le bilan actuel : une bonne cinquantaine d'églises de campagne ou renversées ou sérieusement endommagées ; plus, une vingtaine d'écoles, une trentaine de maisons d'habitations pied-à-terre misionnaire ou cases pour catéchistes. Quand nous saurons tout, (toutes les nouvelles ne nous sont pas encore parvenues), nous atteindrons ou dépasserons la centaine de bâtisses à refaire... »

Une centaine de bâtisses ! Quand on sait ce que représente de travail, de soucis, de temps, de sueur la construction d'une de ces bâtisses, on est vraiment navré ! Et cependant, on l'a vu, les missionnaires sont résignés ; pendant les fracas que fait leur clocher en tombant, ils prononcent déjà le « fiat » ou, comme Job, le « Dominus dedit, Dominus abstulit, sit nomen Domini benedictum ». Souhaitons que Dieu récompense leur résignation comme celle du saint homme Job, dont il est dit dans l'Écriture : Jahveh rétablit Job dans son premier état et lui rendit le double de ses biens : Quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses ».

(*Revue Missionnaire des jésuites belges*, juillet 1928)

Mexique. — 1. Les « Nouvelles » du Mexique annoncent que notre situation y est de plus en plus difficile. Néanmoins il a pu être organisé un roulement de onze retraites sacerdotales de huit jours chacune, séparées parfois par un intervalle de trois ou quatre jours.

A Mexico, les Pères ont réuni dans une même crypte assez modeste en fer et ciment les restes des Pères morts à Mexico depuis 1900 et en particulier ceux du P. Pro, qui sont l'objet de visites incessantes de fidèles recourant à son intercession.

2. *Le P. Pro.* — Le P.Fajella, postulateur de nos causes, est persuadé que la cause du P. Pro doit être introduite. Le T. R. Père Général, après avoir pris connaissance des documents de Liga, a déclaré publiquement qu'il ne pouvait y avoir de doute sur le *martyre* du Père : le Promoteur de la Foi serait, paraît-il, du même avis.

Une guérison miraculeuse aurait, assure-t-on, été déjà obtenue parl'intercession du nouveau martyr : une jeune fille, atteinte d'un cancer à la poitrine et sur le point d'être opérée aurait été entièrement guérie après une neuvaine de prières en l'honneur du P. Pro et l'application de ses reliques sur le mal.

3. Malgré la persécution, la Province du Mexique compte en 1928 une augmentation de 14 membres par rapport à 1927 : 361 contre 347. Le noviciat se trouve à El Paso, au Texas.

Norvège. — *Un grand procès religieux.* — « Monsieur le curé Riesterer est acquitté, Madame Martha Steinvisk déboutée de sa demande et condamnée aux frais », telle fut la sentence rendue, le 18 janvier, par le tribunal de Kristiansand, après un procès de cinq jours entre le prêtre catholique de cette ville et une ennemie fanatique de l'Église.Voici quelle fut l'origine de ce procès. Il y a trois ans, un groupe de députés libéraux soumit au parlement de Norvège un projet tendant à supprimer le paragraphe de la Constitution de 1814 qui interdit le séjour en Norvège aux religieux de la Compagnie de Jésus. Une polémique très vive s'engagea et dura près d'une année entre les amis et les adversaires des pères jésuites. Pour soulever l'opinion publique contre la Compagnie de Jésus, une dame, Martha Steinvisk, publia quelques articles, où elle renouvela les vieilles accusations calomnieuses contre la prétendue morale relâchée, appelée « Jésuitisme », et qui, selon elle, conduirait la Norvège à la ruine, si on ouvrait les portes du pays aux jésuites. Ces articles firent beaucoup d'impression. Un journal de Kristiansand les ayant reproduits, le prêtre catholique de cette ville, M. Riesterer, vétéran de la mission de Norvège et qui n'en était pas à sa première polémique, écrivit une réponse très énergique. M^me^ Steinvisk lui intenta un procès en diffamation. On nomma des experts : M. le professeur Ihlen, de la faculté de théologie protestante, et le R. P. Lutz, des Frères Prêcheurs.Après de longues plaidoiries, la sentence fut rendue à l'unanimité en faveur de M. Riesterer. Ce fut un cri de joie dans toute l'Église catholique de Norvège, d'autant plus que le tribunal a tenu à in-

sister sur le caratère inconvenant d'attaques contre « la plus grande église du monde» .

Russie Subcarpathique.— A la fin de l'année dernière, le P. Bourgeois (de la province de Paris) a visité plusieurs paroisses abandonnées depuis quelque temps faute de prêtres et qui étaient menacées du schisme. Dans un de ces villages, au milieu de 2 à 3000 habitants schismatiques et communistes, il a trouvé deux fidèles admirables de courage et de persévérance. Partout les catholiques ont généreusement pourvu à sa nourriture et à sa sécurité, car les schismatiques auraient pu lui faire un mauvais parti. En plusieurs endroits, les habitants le suppliaient de rester, lui offrant le vivre et couvert, car ils sentaient leur abandon en face des schismatiques, mais le Père avait ordre de ne pas rester. L'accueil de ces gens était d'autant plus touchant que le Père ne parlait pas tout à fait la même langue et que d'ordinaire ils sont fort défiants envers les étrangers.

Rentré à Prague, il fait maintenant des classes de religion au collége français, soit quatorze classes par semaine. Les élèves (de 8 à 16 ans) sont très mélangés : tchèques, russes, juifs, allemands, quelques français. Le dimanche, il prêche à la colonie française. Il a à sa disposition une bibliothèque russe fort intéressante et utile à ses travaux.

Suisse. — *Cours universitaires à Davos.* — En février 1928, paraissait à Davos l'information suivante : « En août 1927, un certain nombre d'éminents professeurs d'universités de différents pays discutèrent s'il était possible et désirable d'établir des cours universitaires internationaux en haute montagne.

«Trois pensées essentielles dominèrent ce débat. D'abord et surtout celle de fournir aux étudiants des différents pays l'occasion de pouvoir séjourner un certain temps en haute montagne sans interruption d'études. Puis la conception de rapprocher science et sport, travail intellectuel et raffermissement du corps,idées fondamentales du projet de cours universitaires en haute montagne. Et enfin l'espoir nourri par les représentants académiques des différents pays que de tels cours, créant une communauté de labeur et d'existenc entre étudiants de nations et de langues différentes, il en résulterait connaissance et estime réciproques.

«Depuis lors ce plan a été poursuivi et rencontra, grâce aux efforts de M. le professeur Salomon, qui a pris la direction des cours, une si entière approbation en Allemagne, en France et en Suisse qu'il a été possible, ce printemps déjà, d'organiser du 18 mars au 14 avril, les premiers cours universitaires dans la haute vallée de Davos, au paysage si pittoresque,aux conditions climatiques si favorables.

«Ceux-ci se composeront,dans le principe, de conférences en français et en allemand et d'entretiens contradictoires sur la philosophie, la littérature, la jurisprudence et les sciences sociales.Elles seront

complétées plus tard par des conférences en anglais, de même que seront pris en considération, dans une période ultérieure, les autres domaines de la science.

« Les professeurs résideront au Grand Hôtel Curhaus où les conférences et les entretiens auront aussi lieu, de sorte que la communauté d'existence et de travail formera le lien unissant entre eux les maîtres de langue et de nationalité différentes. Cet étroit contact, s'établissant de même entre professeurs et étudiants, sera ainsi le début de relations amicales durables entre maîtres et élèves, entre pays différents ».

Parmi les conférenciers se trouvaient deux Jésuites : le P. Erich Przywara, de Munich, rédacteur aux *Stimmen*, et le P. Yves de la Brière, professeur à l'Institut Catholique de Paris et rédacteur aux *Etudes*.

Un auditeur nous a communiqué ces renseignements intéressants :

« Les conférences furent inaugurées le dimanche 18 novembre au Grand Hôtel Curhaus. Pour la circontance, on avait disposé un pupitre entouré de palmiers et orné de mimosas et de roses. Mr le Maire de Davos ouvrit la séance ; il célébra les beautés et l'air salubre de ses montagnes, disant que dans un proche avenir le séjour en serait aussi profitable pour l'esprit que pour les poumons.

Puis les Présidents des délégations française et allemande, Lévy-Brhül et Hans Driesch parlèrent à tour de rôle et montrèrent dans ces conférences un effort de collaboration et de rapprochement entre les professeurs et étudiants français et allemands. Et de fait, on a payé le voyage et le séjour à une centaine d'étudiants choisis par les professeurs.

Lévy-Brhül fut le plus longuement et le plus chaleureusement applaudi. Il n'est que juste de reconnaître qu'il fut d'un tact parfait ; étant donné qu'il est juif et libre penseur et qu'il s'adressait à un auditoire des plus mêlés, il ne pouvait guère mieux dire.Dans ses conférences sur la mentalité primitive, il eut le même souci évident de ne blesser personne ; ce qu'il a dit n'en était pas moins pernicieux.....

Einstein parla, non dans la salle de cours, mais dans la salle de théâtre. On s'y écrasait littéralement et ce fut un beau vacarme quand il apparut au pupitre fleuri, entre les deux bouquets de roses. Voyant à quel public il avait affaire, il ne dit rien de la relativité, mais fit une conférence de 35 minutes assez banale sur la physique moderne. Ce fut une critique positiviste du principe de causalité.

Mais ce succès de la conférence inaugurale fut dépassé, quand le *professeur* Albert Einstein s'exhiba dans un concert en qualité de premier violon.....

Les conférences du P. Przywara et du P. de la Brière eurent un gros succès dont la portée apologétique peut être considérable : dans ce milieu de francs-maçons, de juifs, de protestants libéraux

qui ne connaissent de l'Église que des caricatures ou ce qu'en dit la grande presse dite d'information, c'est-à-dire à peu près rien, c'est un peu une révélation de voir qu'elle reste une des grandes forces spirituelles du monde contemporain et que la philosophie catholique n'est pas aussi négligeable qu'ils le croyaient.

Ce fut, comme je l'ai déjà dit, Levy-Brhül qui ouvrit les cours. Le P.de la Brière les clôtura en faisant acclamer la Vérité qui demeure et la Charité qui unit ».

Voici, d'après le compte-rendu officiel du *Davoser Revue* (15 avril 1928), les sujets traités par les deux Pères (nous traduisons littéralement de l'allemand le résumé donné par le P. Przywara de sa conférence).

1° Le P. Erich Przywara de Munich, parla sur l'élément religieux du problème de la Philosophie en général.

La situation philosophique nous oblige à approfondir de nouveau les positions de Platon et d'Aristote. Cette position du problème se présente tout d'abord sous la forme d'une certaine attitude (Haltung) philosophique : celle de l'*ἀπορεῖν* (de l'incertitude, de l'embarras [que rend ainsi littéralementl' auteur : «du non-pouvoir-pénétrer»]), du *θαυμάζειν* (étonnement révérentiel), de la victoire sur l'amour de soi-même (*σφόδρα ἑαυτοῦ φιλία*) pour aller s'anéantir dans le « Pur-Vrai », de la saisie des antinomies de l'être, et enfin de l' « en Dieu » explicite, exprimé par l'*ἐνθουσιάζειν*. La position du problème philosophique, dès son point de départ, tend donc vers le côté religieux.C'est ce que montrent aussi les éléments constitutifs (Gehalt) de la philosophie : le principe de l'*εἶδος*, de Platon, tend à s'identifier avec la *scientia simplicis intelligentiae* de Dieu ; celui du *καθόλου*, d'Aristote, tend à ne faire qu'un avec la *scientia visionis* de Dieu. Ainsi, Philosophie de l'Apriori (Platon) et Philosophie de l'Aposteriori (Aristote), se présentent comme déterminées et se donnent comme constituées par un élément religieux. Selon l'attitude prise sur ce problème fondamental, on distingue trois types essentiels de philosophies :

a) Le type augustinien, qui est, dès son point de départ, une théologie de la participation au Deus-Veritas (doctrine qui supprime toute position indépendante de la philosophie) ;

b) le type kantien, qui confesse son impuissance à aller jusqu'à l'Ultime Réel Métaphysique, mais cependant de telle sorte que, du point de vue critique, cette philosophie s'érige en juge du domaine religieux (ce qui marque comme un enfoncement [Verhärtung] dans l'*ἀπορεῖν*) ;

c) enfin le type thomiste, qui, avec la *via remotionis* s'ouvre la route vers le Dieu Incompréhensible, et ainsi réalise bien le sens de l'*ἀπορεῖν* platonicien.

2° Le P. Yves de la Brière, de Paris, parlant de « la Société des Nations et de l'Idéal catholique » exprime que la Société des Nations concorde sur deux points essentiels avec l'idéal catholique. Elle cherche à résoudre les litiges internationaux par des procédures

de pacification et de justice. Elle consacre par un organe permanent de collaboration l'unité fondamentale des hommes et des peuples de tout l'univers. Dans notre monde européen, le principal effort accompli pour approcher de ce double but fut la Chrétienté médiévale, qui répondait à l'influence, alors dominante, du catholicisme sur le monde latin et occidental tout entier. La trêve de Dieu, la paix de Dieu, la magistrature arbitrale des Papes, les sanctions spirituelles et temporelles contre les transgresseurs du droit,la chevalerie, et les croisades furent, à des titres divers, l'expression de cet effort mémorable du catholicisme pour constituer une Société des Nations. Aujourd'hui, nonobstant la différence des temps, une collaboration active du catholicisme et de la Société des Nations est éminemment enviable dans l'intérêt universel. Son couronnement serait, non pas la représentation du Saint-Siège à l'intérieur de la Société des Nations, mais une coopération diplomatique et officielle entre le Saint-Siège et la Société des Nations pour certaines affaires internationales répondant de plus près à leurs communes préoccupations pour la paix des peuples.

Tchécoslovaquie. — 1. *Congrès pour l'union des Eglises.* — A Velehrad en Moravie, près du tombeau de saint Méthode et dans le collège Pontifical confié à la Compagnie (Vice-province de Tchécoslovaquie), se rassemblent de temps en temps des évêques et des savants, pour conférer sur les moyens de ramener à l'Église romaine les Églises orientales. En 1927, du 20 au 24 juillet, s'est tenu le cinquième congrès, encouragé par une lettre du Souverain Pontife, en date du 7 juillet, adressée à l'archevêque d'Olmutz, président du congrès. Sa Sainteté se disait heureuse de voir « arriver à cette réunion, venant des pays les plus éloignés, tant d'hommes éminents en vertu et en science, parmi lesquels notre vénérable frère Michel d'Herbigny, président de l'Institut Pontifical oriental, accompagné de plusieurs maîtres de cet Institut ».

Et en effet, vingt évêques et plus de trois cents spécialistes, venus de différentes nations, étaient présents. Parmi les Nôtres, en plus de ceux d'Allemagne, de Pologne, de Tchécoslovaquie qui étaient plus proches, quatre vinrent de Rome, comme y fait allusion la lettre pontificale, et prirent la parole au congrès de Velehrad : ce sont, Monseigneur Michel d'Herbigny (Province de Champagne), qui au surplus donnait chaque jour devant le Saint-Sacrement des pensées à méditer ; le P. Maurice Gordillo (Province Bétique), le P. Théophile Spácil (Vice-province de Tchécoslovaquie), le P. Étienne Sakac (Vice-province de Yougoslavie).

(*Memorabilia*, nov. 1927).

2. *L'église de Velehrad, érigée en basilique.*—Le Saint-Père,témoignant une fois de plus de l'intérêt qu'il porte à l'Union des Églises, et du désir qu'il a de voir honorer de plus en plus ceux qui en sont les Saints Patrons, SS. Cyrille et Méthode, a érigé par un bref daté du

7 février 1928, l'église de Veléhrad en basilique. Le souvenir de cette érection ne s'effacera pas, suivant les mots qui commencent le Bref « Ad perpetuam rei memoriam ». Retraçant l'histoire du sanctuaire depuis les temps de Rastislav, lorsque vinrent les saints Cyrille et Méthode en terre morave, puis ceux de Vladislav Henri et du roi de Bohême Premysl Ottokar, donateurs du cloître de Veléhrad en 1198, confié aux moines Cisterciens, et de l'église consacrée à l'Assomption de la Très Sainte Vierge, Pie XI rappelle que jusqu'à la confiscation de Joseph II, en 1784, le sanctuaire de Veléhrad fut regardé et honoré comme la reine et la mère de toutes les églises moraves. Le temple, détruit par un incendie, fut reconstruit en 1795, reconsacré solennellement et but de pèlerinages où les foules trouvèrent des grâces sans nombre. Le temple devenu paroisse fut remis en 1890 entre les mains des PP. de la Compagnie de Jésus : sous leur direction fut fondé l'Institut pontifical des saints Cyrille et Méthode pour former des missionnaires slaves et une partie du clergé diocésain, un noviciat de réguliers pour la nation tchèque, une grande maison de retraites, appelée Stojanov, et une maison de sœurs appelées sœurs de la Société des saints Cyrille et Méthode. Là aussi se groupent des œuvres catholiques de toutes sortes, qui s'unissent dans un même amour des saints Patrons.

C'est pour répondre à la prière instante de Mgr Léopold Précan, archevêque d'Olmütz, désireux de travailler de toutes ses forces à l'union entre les Églises orientales et l'Église de Rome, prière tout spécialement formulée au dernier Congrès (20-24 juillet 1927), que ce Bref a été composé. En terminant Pie XI confirme cette décision comme irrévocable, perpétuelle, et nous la recevons avec une immense joie, comme témoignage de faveur insigne du Siège Apostolique envers la Tchécoslovaquie.

(*Nouvelles Religieuses*, 1er avril 1928).

Zambèze. — Par décret du 14 juillet, la Préfecture apostolique du Zambèze en Afrique, longtemps confiée à la Province d'Angleterre a été divisée par le Saint-Siège en deux Préfectures apostoliques. La première, qui s'appellera Salisbury comme sa ville principale, reste confiée à la Province d'Angleterre ; l'autre, la Préfecture de Broken Hill, est confiée à la Petite Pologne ; dès 1912 en effet,des Pères Polonais avaient commencé à travailler dans cette partie de la Rhodésie, dans le but de constituer plus tard une Mission propre. Et pour qu'il n'y ait pas l'ombre d'une discordance entre notre administration à nous et l'administration ecclésiastique, Notre Père a porté, le 30 octobre, en la fête du Christ-Roi, pour être promulgué en la prochaine fête de saint Stanislas, un décret qui règlait et consommait, conformément aux lois applicables aux Préfectures apostoliques, la complète division de l'ancienne mission du Zambèze.

(*Memorabilia S. J.*, nov. 1928).

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie parisienne

1927

Alès (A. d'). — *Providence et libre arbitre.* — Paris, Beauchesne, in-12, 320 pp.

— *De Baptismo et Confirmatione.* — Paris, Beauchesne. in-8, xv-245 pp.

Armailhacq (P. d'). — *Silhouette d'apôtre. Le R. P. Gondard* (1839-1917). — Paris, Beauchesne, in-12, 71 pp.

Billot (L.) — *De Verbo Incarnato. Commentarius in Tertiam partem S. Thomae.* — Ed. septima, in-8, 640 pp., Roma, Université grégorienne.

— *De ecclesia Christi.*—Tome I : *De Credibilitate Ecclesiae et intima ejus constitutione.* — Ed. quinta, in-8°, 740 pp., — Rome Université grégorienne.

Charruau (J.). — *A las Madres.*— Barcelona, Tipografia catolica, Casals, in-8, 362 pp.

Descoqs (P.). — *Thomisme et Suarézisme*, extrait des « Archives de philosophie », Vol. IV, cah. 4. —Paris, Beauchesne, gr. in-8, 112 pp.

— *Thomisme et scolastique.* — Paris, Beauchesne, gr. in-8, 176 pp.

Doré (H.). — *Manuel des superstitions chinoises ou petit indicateur des superstitions en Chine.* — Chang-Haï, Tou-sé-wé, in-12, 219 pp.

Fleury-Bellaing. — *Les saints Evangiles suivis des Actes des Apôtres.* — Tours, Mame, in-16, xl-465 pp.

Gibert (F.). — *Le cinquantenaire de la Villa Manrèse* (1876-1926). — Clamart, Villa Manrèse, in-8, 46 pp.

Goupil (A.). — *La Foi. La Vertu et l'Acte de Foi. Les sources de la Foi. Ecriture et Tradition.* 2e édit. — Paris, Paillard. Laval, Goupil, in-12, 48 pp.

— *Les Sacrements.* Tome II. *L'Eucharistie et l'Ordre.*— Paris, Paillard. Laval, Goupil, in-8, iii-160 pp.

Grandmaison (L. de). — *La religion personnelle.* — Paris, Gabalda, in-12, 218 pp.

— *La crise de la foi chez les jeunes.* — Paris, Beauchesne, in-8, 108 pp.

Hamon (A.). — *Histoire de la dévotion au Sacré-Coeur.* Tome III : *Paray-le-Monial.* — Paris, Beauchesne, in-8, 462 pp.

HUBY-VALENSIN. — *Verbum Salutis. Evangile selon St Luc.* — Paris, Beauchesne, in-12, XVI-457 pp.

JOANNIS (J . DE). — *Pyralidae d'Afrique Australe.* Extrait du Bulletin de la Société lépidoptérologique de Genève (4 avril 1927). In-8, 76 pp. et 2 planches.

LAURAND (L.). — *Manuel des Etudes grecques et latines.* Tome III : *Grammaire historique grecque.* —Paris, P icard, pp. 261-383.

— *Manual de los Estudios griegos y latinos.* Fasc. VI, VII et VIII. — Madrid, Daniel Jorro.

LA BRIERE (Y. DE). *L'organisation internationale du monde contemporain et la Papauté souveraine.* 2e série : 1924-25-26. — Paris, Spes, in-12, 299 pp.

LA VAISSIÈRE (J. DE). — *Eléments de Psychologie Expérimentale.* 6e édit., revue et augmentée.— Paris, Beauchesne, in-8, XIV-415 pp.

LEBRETON (J.). — *La Vie chrétienne au premier siècle de l'Eglise.* Collection « La Vie Chrétienne ». Paris, Grasset, in-12, 284 pp.

— *Histoire du dogme de la Trinité, des origines au Concile de Nicée.* Tome I : *Les Origines.* 6e édit. entièrement refondue. — Paris, Beauchesne, in-8, XXIV-694 pp.

LÉONARD (P.) [et Roland de Bernick]. — *Tu es Petrus.*— Paris, Beauchesne, in-12, 97 pp.

LONGHAYE (G.). — *La Prédication, grands maîtres et grandes lois.* 3e édit. — Paris, Téqui.

MAUMIGNY (R. DE). — *Pratique de l'Oraison mentale.* Partie mystique. Traduction allemande.

POTRON (M.). — *Exercices de calcul différentiel et intégral.* 2e vol. *Solutions des Exercices.* — Paris, Hermann, in-8, 258 pp.

POTTIER (A.). — *Le P. Lallemand et les grands spirituels de son temps.* T. II. — Paris, Téqui, in-12, 420 pp.

RIQUET (M.). — *Enquête sur les droits du Droit et « Sa Majesté la Loi ».* Paris, Spes, in-12, 202 pp.

ROUËT DE JOURNEL (M.). — *Nonciatures de Russie, d'après les documents authentiques. Nonciature d'Arezzo* (1802-1806). — IIe partie : 1804-1806. in-8, LVI-508 pp.

SALINIS (A. DE). — *Marins et Missionnaires.* 11e édition. — Paris, Téqui, in-8, 298 pp.

TERRIEN (J. B.). — *La dévotion au Sacré-Coeur de Jésus, d'après les documents authentiques.* 3e édit. — Paris, Lethielleux, in-12, XIX-382 pp.

TONQUÉDEC (J. DE). — *L'œuvre de Paul Claudel.* 3e édit. augmentée d'un appendice sur Paul Claudel théoricien de l'art. — Paris, Beauchesne, in-12, 216 pp.

Bibliographie champenoise

1927

[Baron (H.) et VandeWalle (E.)] — *Journées Mariales.* S. Acheul, 1926 et Dijon-Brochon, 1927 (ad usum NN.) — Enghien, Maison S. Augustin, in-16, 40 p.

Marcelin (J. Berteloot). — *La bataille autour de l'enseignement professionnel.* — Paris, Spes.

Bocquillon (E.). — *Panégyrique de St Louis de Gonzague.* — Lille, Coll. S. Louis de G., in-8°, 12 pp.

« Un ami des enfants de la Croisade » [Bouvy (E.)]— *La Messe du Croisé, suivie de prières pour la Communion.* — Ap. de la P., in-16, 32 pp. 2e éd. illustrée, 15e mille.

B.-C. (Buisine-Cleissen). — (Publications populaires pour Missions). *Invocation et Cantique à Ste Thérèse de l'Enfant Jésus.* — Reims, A. Lefèvre, feuillet in-32 de 4 pp. — Chant et accompagnement in-8°.

Cappe de Baillon (P.). — *Recherches sur la Tératologie des Insectes.* — (T. VIII de l'Encyclopédie entomologique). Paris, Lechevallier, in-8, raisin, 300 pp., 85 fig., 9 planches.

Catry (J.). — *De la Famille au Monastère. Vie de Madame Zélia de Castro.* — Paris, Spes, in-12, 215 pp.

Daeschler (R.). — *La Spiritualité de Bourdaloue. Grâce et vie unitive.* — Louvain, Musaeum Lessianum, in-12, 196 pp.

Damerval (G.). — *Luigi.* Mystère en 2 tableaux et en vers, suivi d'un tableau vivant.— Reims, Hirt et Cie., Grande plaquette de 80 pp. ill.

Dassonville (J.). — *Religion et Natalité.* I. *Une enquête dans les Collèges de l'Enseignement libre.* II. *Les Belles familles des Religieux français* . — Paris, Spes, (Coll. « Leçons de vie »), 2 brochures in-18 de 32 pp.

Dassonville (J.). et de Geuser (L.). — *Les Lauréats des Prix Cognacq-Jay. Les résultats d'un expérience sociale.* — Paris, Spes, in-32, 32 pp.,

Delattre (P.). — *Les Jésuites. Formation - Organisation - Activité.*— Paris, Spes, in-12, 16 pp.

Derély (J.). — *Le Mystère du Cénacle dans une âme et dans une oeuvre.* (Discours pour les fêtes du centenaire de la fondation du Cénacle). — Ap. de la P., in-12, 30 pp.

— *Petit Guide de la Croisade Eucharistique des Enfants.* — Ap. de la P., in-16, 22 pp.

Doncoeur (P.). — *Le Livre de la Bse Soeur Angèle de Foligno, du Tiers-Ordre de S. François.* — Documents originaux édités et traduits par le P. D. — Paris, Art Catholique, in-12, 366 pp.

— *Mère Marie-Ignace, des Auxiliatrices du Purgatoire.* 1900-1923. — Paris, Art Cath., Plaquette in-12 carré, 110 pp.

— *Roumieux. Pèlerins d'Assise et de Rome.* (IIIe Carnet de Route). — Paris, Art Catholique, in-18, 183 p.

Doncoeur (P.). (Maritain J., Bernadot B., etc.). — *Pourquoi. Rome a parlé.* — Paris, Spes, in-12, 392 pp.

Dubois (H) — *Les Origines des Malgaches.* — (Revue *Anthropos*, t. XXII. Tiré à part) In-4°, 124 pp.

Gasperment (A.). — *Sur la Vocation* (en chinois). — Sienhsien, Mission catholique, in-12.

Geny (P.). — *Critica de cognitionis humanae valore disquisitio.* Ed. nova, nonnullis ipsius auctoris notis et emendationibus adornata.— Romae, Univ. Greg., in-8°, 415 pp. avec un portrait de l'auteur.

Hausherr (I.). — *La méthode d'oraison Hésychaste.* — Orientalia Christiana, n. 36, 116 pp.

Seygie (Jubaru C.).— *Jeux et divertissements, en plein air et chez soi.* —Paris, Spes, (Coll. « des fleurs et des fruits »). in-12, 217 pp.

Jung (P.). — *Robinson-Cycliste. Guide du Missionnaire vélocipédiste débutant.* — Sienhsien, Mission catholique, in-12, 143 pp.

Loiselet (J.). *Vade-Mecum de Parasitologie.* — Paris, Libr. Le François, in-8° carré, 153 pp.

[Maes (P.)] *Le saint curé d'Ars.* Bruxelles, — Patureau, (Collection « Nos Modèles »), in-12, 16 pp., illustré.

De Parvillez (A.). — *Votre Bibliothèque. Les beaux livres de la Famille.* — Catal. dressé par A. de P. Nouvelle éd., in-16, 48 pp.

Plus (R.). — *La Croix et l'Hostie. — Mère Thérèse de la Croix, Fondatrice des Gardiennes Adoratrices de la Ste Eucharistie, dites de St. Aignan.* In-12, 4 gravures hors texte, Paris, n.de Gigord.

Michel Gory (M. Rigaux et M. Riquet). — *Pourquoi j'ai ajourné la politique. Journal d'un étudiant.* — Paris, Spes, in-12, 116 pp.

Roure (L.). — *La Légende des Grands Initiés.*— Paris, Beauchesne, in-12, 123 pp.

[Sevin (J.). traducteur]. — *Le Louvetisme et la formation du caractère.*— Paris, Spes.

[Sevin (J.), traducteur] - J. Lewis. — *Comment diriger une patrouille.* — Paris Spes, in-18 écu, 63 pp.

Malvy (A.). et Viller (M.). — *La Confession orthodoxe de Pierre Moghila, Métropolite de Kiev* (1633-1646). Texte latin inédit publié avec introduction et notes critiques. — Paris, Beauchesne, (Orientalia Christiana, vol. X, n. 39), in-8, 223 pp.

Wieger (L.). — *Histoire des Croyances religieu es et des Opinions philosophiques en Chine, depuis l'origine jusqu'à nos jours.* — (Traduction anglaise).— Sienhsien, Mission catholique, 775 pp.

— *Chine moderne.* 1926-27. tome VII. *Boum.* — Paris, Challamel - Sienhsien, Mission catholique, in-8°, 250 pp.

— *Chinois écrit. Etudes des caractères. Lexiques.* — (Traduction anglaise). — Sienhsien, Miss. Cath., 943 pp., 2e éd.

Au service du pays. — Livre d'or de Florennes : 1914-1918. — In-8, 230 pp. ill.

Les Naufragés du Spitzberg. — Trad. chinoise : « *Pei ki t'an hien* ». — Sienhsien, Miss. Cath., in-12.

Varia

I. A propos de l'ancien Collège de Marneffe. — Vers la fin de 1927, la presse française, sur la foi d'une agence, a publié que les Jésuites de la Province de Paris avaient racheté leur ancien collège de Marneffe. Une protestation officielle fut envoyée aux journaux pour rectifier cette erreur. Néanmoins les *Letters and Notices* de de janvier 1928 ont donné l'information suivante :

« Nous venons d'apprendre que les Jésuites français vont rouvrir leur collège à Marneffe (Belgique). Après la guerre le premiers gouvernement belge l'avait acheté, et maintenant il le revend à ses propriétaires ». — Cette information est absolument controuvée et n'a aucun fondement.

II. Souscription aux « Lettres de Jersey ». — Par une décision interprovinciale, l'abonnement à un volume annuel des *Lettres de Jersey* est fixé à 20 francs français port compris, pour chaque maison de France.

A l'étranger, là où les *Lettres* ne sont pas envoyées à titre d'échange contre une publication similaire,des abonnements peuvent être pris par les maisons des NN. aux mêmes conditions : s'adresser à la rédaction de Jersey.

La Rédaction des *Lettres* profite de cette circonstance pour demander aux rédacteurs des Bulletins, Lettres ou Magazines édités par les Nôtres auxquels elle envoie annuellement ses gros fascicules, de veiller à lui adresser leurs publications respectives très régulièrement. Quelques Bulletins, spécialement d'Amérique, ne nous parviennent plus. Si ces conditions devaient se prolonger, nous cesserions évidemment le service de notre revue. Que nos correspondants veuillent bien réaliser que chaque fascicule des *Lettres*, comprenant de 400 à 450 pages, nous revient à près de 2 $ or.

III. Derniers souvenirs sur le F. Jehan de la Mothe. — Un compagnon de Jehan de la Mothe, Maurice Dechore, communique les renseignements suivants sur les derniers jours du Frère : « J'ai fait la connaissance de Monsieur de la Mothe à la caserne de Damas où étaient cantonnés les professeurs militaires qui devaient accomplir le stage d'instruction prescrit pendant la durée des va-

cances de 1925 (Notre régiment était le 21e Rgt de Tirailleurs Nord-africains). Nous sommes partis en colonne à la fin du mois de Juillet 1925, nous dirigeant à pied sur Ezraa (station de chemin de fer du Hedjaz située à environ 60 km. de Damas « base » où devaient se grouper les unités qui allaient prendre part à la colonne, pour marcher alors directement sur Soueïda. Pendant tout le trajet de Damas à Ezraa, je n'ai revu M. de la Mothe qu'aux haltes quotidiennes. Il avait été versé dans une compagnie différente de la mienne. Il paraissait très fatigué pa r ce rude chemin. Je ne me souviens pas l'avoir aperçu le 1er août lors du départ d'Ezraa, ainsi que pendant tous les jours suivants juqu'à la déroute du 6. Je ne sais même pas avec quelle « unité » il marchait. Jusqu'à notre rencontre j'ignorais même qu'il fût parti d'Ezraa.

«Lors de la déroute générale qui avait saisi nos troupes le 3 août au matin, alors que nous étions « talonnés » par les Druzes, un peu avant d'arriver à la hauteur de Bosr-el-Hariri, (après Es-Sidschu [ou Sijn]) vers une heure de l'après-midi, j'aperçus de la Mothe qui courait non loin de mo . Je le reconnus à sa longue barbe et j'allais vers lui. Nous parlâmes quelques instants tout en courant derrière les chevaux. Aveuglés par la poussière, épuisés par la chaleur et la soif, nous ne pûmes échanger que des paroles hachées. Il me dit qu'il était très fatigué et me demanda si une voiture consentirait à le prendre. Je lui répondis que j'avais aperçu des voitures, qu'il y en avait même devant les cavaliers qui nous précédaient, mais que surchargées de blessés accrochés aux portières, aux garde-boue ou hissés sur les toits, elles ne pouvaient prendre personne et que d'ailleurs c'était s'offrir comme cible à l'ennemi. Nous parlâmes encore un instant.— De temps en temps des hommes tombaient,des chevaux s'écroulaient soulevant des flots de poussière. Puis, il tomba, lui aussi, rendant le sang par la bouche . Je m'arrêtai un instant. D'après la grandeur de la plaie qu'il portait à la nuque, il m'a semblé qu'il avait été frappé par une balle « retournée ».

« Il a dû être tué sur le coup et ne semble pas avoir souffert.

« Les Druzes étaient à environ 500 mètres de nous.Nous arrivions à peine à aider les blessés qui pouvaient marcher. Il fallait laisser tous les autres. La panique était générale. Moi-même blessé légèrement à la main droite, je ne pouvais rien faire. Je ne sais ce que son corps est devenu ».

IV. Les Éditions catholiques de la Bible a Guernesey. — Le 16 janvier 1614, les magistrats de Guernesey interdisaient la lecture de la Bible dans les traductions catholiques, spécialement dans les traductions faites par les Jésuites. Voici le texte de leur déclaration reproduit dans sa teneur et avec son orthographe originales :

Aux Chefs Plaids d'après Noel tenus le 16o de janvier 1614, P. Amic De Carteret Esq.,Bailly, présent : à ce les Sieurs Pierre Carey,

N. Martin, N. Le Feyvre, N. Careye, T. Beauvoir, T. De L'Isle, T. Andros, Eleazar Le Marchant, Jean Bonamy, T. Le Marchant et Jean Fautrart, Jurez.

Comme il n'y a chose plus requise au Magistrat fidelle et Chrestien que de tousjours preserver soubs son authorité, la S^te^ Parole de Dieu, en sa vraye et naturelle pureté, en recherchant soigneusement et abolissant tout ce qui se peut trouver de contraire, ce qui a meu depuis peu de temps sa Sacrée Majesté d'avoir fait mettre en lumière une Edition très-pure de la S^te^-Bible, après y avoir à ses grands et somptueux fraix, fait assiduellement travailler un grand nombre des plus Doctes de tout le Royaume tout depuis son heureux advenement à cette couronne, aussi a t'on au contraire expérimenté de tout temps que Satan, l'adversaire de Dieu et du genre humain n'a jamais plus employé les siens à aucune affaire qu'à du tout suprimer icelle Parolle Divine. Premièrement par avoir un longtemps prohibé à feu et à sang la nécessaire cognoissance de la S^te^ Bible en langue Vulgaire et dernièrement lorsque ne luy a plus été possible d'ainsi en priver les hommes par l'avoir au moyen des siens, notamment les Jésuites, fait vulgairement traduire, quoy que contre leurs propres Doctrines et Canons précédents ; mais d'une translation du tout impie et corrompue. Et mesmement afin d'en pouvoir débiter et épandre en plus grand nombre (telle est leur extrême envie de corrompre et séduire tout). Il les fonts à leurs intérests propres, vendre et distribuer à bas et vil prix. Comme pareillement plusieurs autres livres remplis d'impiétés et d'erreurs de l'Église Romaine. Et d'autant qu'il est venu à la connoissance de Messieurs les Magistrats que ece lieu mesme n'en est pas exempt maintenant, quelques-uns ayant, à cause du bon marché, achapté d'icelles Bibles et autres dits Livres, comme à la bonne foy, ignorants du tout les dits Erreurs ; autres en détiennent de vieilles erronieuses impressions ; chose dont la tolération serait très pernicieuse s'il n'y était bien expressément pourveu. Pourquoy après s'estre duement enquis et conféré avec Mess. les Pasteurs et autres ayant charge aux Eglizes de cette Isle, il est expressement ordonné que dès Lundy prochain, 23 du présent mois et le jour ensuyvant s'il en est besoing, une recherche expresse géneralle se fera de tous les dits livres par toutes les maisons et familles de cette Isle,et ce par le moyen mesme de Messrs les Magistrats, Pasteurs et Principaux Officiers de la Cour Royalle, iceux accompagnez des Connestables, Anciens et Officiers de la Paroisse selon la distribution speciale qui entre temps s'en fera par l'ordre du dit S^r^ Bailly. Des qu'elles dites bandes, le premier et principal Officier, qui s'y trouvera, sera tenu porter un abrégé de l'Ordonnance présente soubsigné de Mons. le Bailly pour plain et entière authorité tant de lui que de ceux qui l'accompagneront en l'exécution de la présente Ordonnance par laquelle est expressement commandé et enjoint à toutes personnes quelconques que sur la sommation qui leur sera faite en l'authorité susdite par les susdits, ou aucun d'iceux, de leur livrer tous et chacuns les Livres qu'ils peuvent avoir en leur

garde et custodie, ou Maison, concernants en quelque sorte la Religion, ils ayent à y obéir promptement, afin qu'iceux Livres soient par eux bien et duement visités et examinez pour leur rendre derechef, en cas qu'ils n'y trouvent soubson de faute ou erreur, autrement les retenir vers eux pour apporter en Justice le Mercredy suyvant pour en estre ordonné ce que de raison. Et si aucun est trouvé désobéissant en ce que dessus, il sera puni griefvement et reputé non seulement comme contempteur de l'authorité de mes dits Srs ; mais quy plus est, pour estre malicieusement fauteur des dites Erreurs, et non pas y avoir été déçu par son Ignorance. Et ainsi estre trouvé rebelle à Dieu et au Roy. Et pour ces causes et aux fins de la descouverture des avant dits Livres,ou aucunes autres Reliques de la Religion Papalle, sont les avant dits officiers et chacun d'iceux, selon que dessus par cette présente, authorizés de faire toutes bonnes et exactes recherches tant des personnes, que maisons et tous autres lieux en tout ce qui verront estre requis et expédient en leurs bonnes prudence et discrétions. [Chefs-Plaids de l'Isle de Guernesey. 1614].

A. M. D. G.

TABLE DES MATIÈRES

de l'année 1927-1928.

Bibliographie : p. 404.

Chine : A propos d'un article sur l'Aurore, par le P. A. Brou, p. 74. — Un sanatorium de Mission, par le P. L. Hermand, p. 87. — La Mission dans la Tourmente, par le P. A. Saimpeyre, p. 91. — Une nouvelle méthode d'exploration scientifique, p. 105.

Documents : Lettre du Cardinal Gasparri à Mgr Waitz, p. 3. — Lettre du R. P. Boubée aux Directeurs de l'Apostolat de la Prière, p. 5.

Echos et Nouvelles : Rome, p. 316. — France, p. 326. — Chine, p. 348. — Hors de France et de Chine, p. 365.

France : Les Expositions missionnaires, par les PP. A. Brou et J. Desmarquets, p. 11. — Les Journées Sociales de Clamart p. 23. — Journal d'un prédicateur de la Croisade Eucharistique, p. 43. — Journées mariales, p. 47. — Inauguration de l'Institut Professionnel de Nantes, p. 57. -- Vals fête son centenaire, par le F. Ravier, p. 296.

Hors de France : L'Université Grégorienne, par le P. J. Delattre, p. 119. — Le Collège de Lorette, par le P. J. Delattre, p. 125. — La nouvelle Réduction de Bogota, p. 128.— Notes sur le Mexique, p. 137. — Inauguration d'un Petit Séminaire à Java, p. 149. — Le Trésor des Jésuites, p. 153.

Mélanges : Le JohnWesley de la Cornouaille Armoricaine: le P.Julien Maunoir, p. 268. — Jésuites assasssins, p. 275. — Triduum du P. G. Longhaye, p. 281.

Nécrologie : Le P. A. Bouvier, par le P. H. Fouqueray, p. 162. — Le P. C. Delarue, par le P. A. de la Barre, p. 196. — Le P. J. Lucas, par le P. M. Crosson, p. 235. — Le P. C. Héraulle, par le P. R.Gaudissart, p. 240.— Le P . C. Vanara, p. 256.— Le P. C. des Cars, p. 260 .

Varia : p. 408.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44116 4